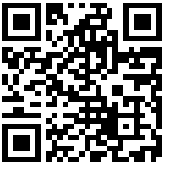
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ES OFFSITE
ED
0380
Histoire des Albigeo

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

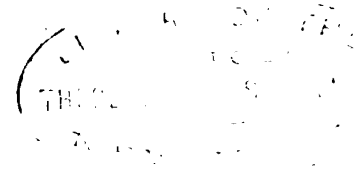
Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DES ALBIGEOIS

I



Digitized by Google

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN

Digitized by Google

HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS

I

LA CIVILISATION ROMANE

PAR

NAPOLÉON PEYRAT

Ai! Tolosa é Provensa!
E la terra d'Agensa!
Bezers e Carcassey!
Quo vos vi! Quo vos vey!

BERNARD SICARD DE MARJEVOLS

PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

G. FISCHBACHER, ÉDITEUR

33, RUE DE SEINE, 33

1880

Digitized by Google

Digitized by Google

IP32
P51
(3 v.m 1)

A MONSIEUR LE BARON

FERNAND DE SCHICKLER

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS.

J'écris l'histoire des Albigeois qui, pour leur Christ et leur patrie, soutinrent, au moyen âge, une lutte tragique contre Rome, les rois de France et les croisades de l'Europe. Toulouse était leur métropole, les Pyrénées leurs forteresses sauvages, les plaines du Midi leurs vastes champs de bataille. Dans ce cirque immense des Cévennes et de la Méditerranée, des Alpes et de l'Océan, sous les bannières de l'Agneau et du Lion, combattirent, dans une mêlée horrible de vingt ans, deux millions d'hommes. Là succombèrent des rois, des princes, des capitaines, les chefs féroces de la

Digitized by Google

Croix et les héros du céleste Amour. Là périrent dans le sang, avec la justice et la liberté, l'antique nationalité cantabre, la jeune civilisation romane, la double renaissance évangélique de l'Occident. Ce fut comme la ruine d'un monde. Qui souleva toutes ces tempêtes? La théocratie romaine.

Mais voyez ce fantôme qui vient s'asseoir sur votre seuil en gémissant. L'Eglise johannite d'Aquitaine implore aujourd'hui l'hospitalité de l'Eglise réformée de France. Elle sort des sépulcres pour vous raconter ses origines, ses guerres, ses douleurs, son martyre.

Votre Société forme comme un synode permanent, un aréopage religieux de l'histoire. Accueillez pieusement cette noble et sainte veuve. Elle n'est pas notre mère, mais sa sœur d'Orient. Elle vient de Pathmos et des sept Eglises d'Asie. Elle est la fille de l'Apôtre bien-aimé, et l'épouse mystique du Paraclet. Consolatrice, elle ne veut pas être consolée, non plus que la Rachel d'Hérode. Ses enfants ont été égorgés; elle n'a plus de descendants sur la terre. A-t-elle seulement un

Digitized by Google

tombeau? Ecoutez son gémissement héroïque. Nulle voix plus pathétique n'a été entendue depuis les lamentations qui retentirent en Rama. Les pleurs et la flamme ont éteint ses yeux: le bûcher a dévoré sa chair; on lui a arraché la langue; elle a perdu la mémoire; elle n'est plus qu'une ombre. Je suis la voix de cette ombre, et le rapsode de ce fantôme.

Vous rassemblez les épaves de notre grand naufrage du XVI^e^ siècle. Bientôt un historien viendra qui, mettant en œuvre ces vastes matériaux, construira le monument colossal. Le Michel-Ange de l'histoire ne posera pas, comme le grand Florentin, le Panthéon sur le Parthénon, ou la Sagesse glorifiant le polythéisme universel; mais, architecte évangélique, il donnera au temple de Salomon le dôme de l'*Agia-Sophia*, ou le monothéisme hébreu exaltant la Sagesse éclose *avant l'Aurore*. Et sa coupole, digne de Jéhova, du Christ et du Consolateur, dominera le cours des âges, comme cet humble oratoire qu'une main pieuse a élevé sur une falaise du Vexin, domine les

Digitized by Google

çhaumières du hameau et les méandres de la Seine, et ses rivages et ses îles.

Je recueille aussi les reliques du long martyre de l'Aquitaine. J'élève un monument à des morts submergés. Quand les Israélites passèrent le Jourdain, ils dressèrent un monceau de pierres brutes à Guilgal. J'ai construit aussi en roches vierges une colonne, une tour commémorative, un colombarium expiatoire aux héros du Paraclet. Et cette histoire de guerre et d'amour, je l'ai sculptée en fers de flèches, en tranchants de glaives sur sa triple façade de métal et de granit. Quand nos enfants demanderont : « Qu'est-ce que cette pyramide de lave encore fumante? » on leur répondra : « C'est l'histoire des aïeux. C'est ici qu'ils passèrent le fleuve de sang, la mer de feu. Et c'est pour cela que l'architecte, issu de cet incendie, et qui en portait les flammes dans son cœur, l'a construite avec les cendres et les scories même du volcan. »

Vous ne dépassez pas l'an 1500. C'est une grande limite des siècles. Au delà, c'est la nuit.

Digitized by Google

c'est le chaos. Le moyen âge est un gouffre où bouillonnait un monde. Explorateur hasardeux, j'ai franchi la sinistre frontière. Je me suis aventuré sur les vagues désertes de cet océan. Comme à Colomb, un colosse équestre me montrait du doigt une Atlantide perdue vers l'Occident inexploré. J'y ai découvert la Réformation du XII^e^ siècle, celle du IX^e^, celle du V^e^ encore, et tout au fond les deux géants, les deux réformateurs, Jehan de Pathmos et Saul de Tarsis, appuyés l'un sur son aigle et l'autre sur son glaive, l'Esprit et l'Amour. Du fond des temps, ces deux patriarches dirigent le perpétuel renouvellement, l'incessante évolution de l'Eglise de Christ. Une série de réformations étouffées dans le sang précède la Réformation triomphante, comme une longue avenue de sphinx ensevelis sous les sables conduit aux temples de Memphis.

C'est un grand et mélancolique ravissement que celui du navigateur qui, parcourant des mers inconnues, après de longs jours de courses vides sur des vagues désertes, aperçoit tout à coup, du haut de son vaisseau, des

Digitized by Google

terres, des archipels, les Iles fortunées, et, comme Colomb, l'éden vierge de son Amérique. Surtout si ces terres ont été le séjour d'un peuple illustre par son génie, immortel par son trépas, et dont ces archipels sont le glorieux sépulcre. Tel est le ravissement de l'historien qui s'aventure sur l'océan inexploré des siècles morts. Tel est celui qu'il me fut donné de ressentir; je naviguais sur une mer de sang, dans une nuit de feu, à la lueur des volcans, au roulement des tonnerres, entouré des monstres de l'anathème, gardiens d'un monde condamné. Et tout à coup, sous un ciel voilé, m'apparut à l'horizon attristé cette Atlantide albigeoise, délicieuse et funèbre, souriant dans la mort, comme une vierge étranglée à son premier amour, et reposant depuis six cents ans dans son linceul d'oubli et dans le vague brouillard des siècles. Comme *messire Gauthier de Mauny, retrouvant le tumbel de son père,* je découvrais la sépulture des ancêtres, et je crus mourir de saisissement[1].

Je me suis arrêté vers l'an 1000, l'heure la

1. Froissard.

Digitized by Google

plus obscure du monde, et seul dans cette nuit, à la lueur des bûchers, des glaives et de la foudre, j'ai construit, sur cet énorme écueil des temps, la nécropole de l'Aquitaine. C'est la façade cyclopéenne de votre monument, avec ses propylées gothiques, ses *propugnacula* barbares. C'est une œuvre de divers âges; quelque chose de semblable à la vieille Carcassonne; un amas incohérent et ravagé de portiques romans, de crénelures byzantines, de mâchicoulis mauresques, et d'arabesques du désert et de l'Orient. L'œuvre doit refléter les climats et les siècles.

Cette histoire renferme une Genèse, une Iliade, un martyrologe. Un volume de mœurs chevaleresques, deux de croisades et de batailles, trois de proscriptions, de tortures et de martyres. Le sujet est magnifique; c'est l'épisode le plus pathétique du moyen âge. Mais que l'exécution diffère, hélas! de l'idéal rêvé! La matière manque, la main fait défaut. Je n'ai pu construire qu'en mâchefer, qu'en marbre noir et sanglant des Pyrénées, et je rêvais le monument en airain splendide de

Digitized by Google

Corinthe. Si j'avais pu le couler en bronze, la Genèse aux figures colossales en formerait le piédestal massif, angulé des quatre sphinx du char de Jéhova. Leurs ailes supporteraient l'Epopée, le fût d'airain tordu, où se déroule la spirale ascendante des batailles du Paraclet. Le Martyrologe, enfin, en serait le chapiteau de feu, et sur la nuée tonnante, calme et serein, siégerait le Christ, le céleste triomphateur.

NAP. PEYRAT.

Digitized by Google

PRÉLIMINAIRES

L'Aquitaine est le vaste territoire compris entre la Loire, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan. Charlemagne y ajouta la marche de l'Èbre, le royaume romanesque de Lampagie. Aquitania est probablement la traduction latine du nom ibère Savia, Sabaudia, Sabartésia. La souche antique du peuple aquitain sont les Askes, Gaskes, Euscariens[1]. Deux mille ans avant le Christ, ils partent de l'Himalaya. Le Caucase, l'Ida, le Taurus, le Liban, l'Atlas sont les jalons de granit de leur migration vers l'Occident. La Bible nous indique leur patriarche Askénas, fils de Gomer, petit-fils de Japhet[2]. L'Iliade nous parle d'un autre Askénas, le héros Ascanios[3]. L'Ascanie était une alliée de Troie. L'Ibérie,

1. Askes, Eskes, Euskes, Oskes, Volskes, Gasques, Vascons, Vaccéens, peuples de la Vasconia.
2. Genèse X, 3.
3. Iliade II, v. 862.

Digitized by Google

l'Ascanie furent leur terre, Ascalon fut leur ville, Askéra leur déesse. De l'Atlas, ils envahirent l'Espagne, l'Ibérie de l'Occident. Des Pyrénées, ils débordèrent sur l'Aquitaine, l'Italie, la Gaule, les îles de la Méditerranée et de l'Océan. L'Irlande est une Ibérie, et l'Ecosse une Ascanie du Nord. Ils nomment Albion, la maritime. En Italie, Ascanios, sur la bauge de la laie druidique, fonde Albe, mère de Rome. Mais déjà Gascus, fils des Volcans, habite les cavernes de l'Aventin, et combat Hercule, ravisseur des *Vaches ibères*[1]. Les Askes sont adorateurs du feu du soleil. Le rite héliaque les conduit au culte du Verbe et de l'Esprit. Leur christianisme, comme leur sabéisme, est sans sacerdoce officiel. Le père est le prêtre, le patriarche est le pontife. Point de théocratie.

Vers le IVe siècle, et par le même chemin des Askes, arriva Marc de Memphis, avec le culte de l'Esprit qui suivait le char du soleil[2]. Marcos était un alexandrin, un descendant d'Origène. Il remontait jusqu'aux sept Églises d'Asie. Son patriarche était Jean de Pathmos, et aussi Barthélemi, apôtre de la Perse et de l'Inde. Sa secte était l'Église du Mani (Mens) et de la Connaissance (Gnosis), l'Eglise de l'Esprit, de l'Amour, du Paraclet, un rameau pur ou épuré de la grande forêt du gnosticisme et du manichéisme, ces jungles théologiques de l'Indus et du Gange.

Marc de Memphis porta sa doctrine en Espagne.

1. Enéide VIII, Cacus, Gascus, d'après Varron.
2. Sulpice Sevère. *Hist. sacra*, II, 46-51.

Digitized by Google

Priscillien d'Avila la transmit à l'Aquitaine. Priscillien, accusé par Idax et Didax, deux évêques intrigants, fut décapité par le tyran Maxime. Sa mémoire fut défendue par Martin de Tours, et ses cendres ramenées triomphalement, au milieu des prières et des cantiques, en Espagne.

Pendant que Marc de Memphis paraissait en Espagne, Léon de Rome surgissait en Italie. Léon se disait fils de saint Paul, comme Marc fils de saint Jean. Marc et Léon semblent un peu légendaires, mais Vigilance et Priscillien sont parfaitement historiques. Vigilance de Caligurris visite l'Italie, la Palestine, l'Égypte, a des rapports avec Sulpice Sévère, Paulin de Nole, saint Jérôme, Exsupère de Toulouse, et prêche sa réforme paulinienne et biblique dans les Pyrénées[1]. Il disparaît dans l'insurrection des Bagaudes, dont il fut probablement le tribun sauvage. Prudence, son compatriote, semble avoir entonné la *Marseillaise* des classes serviles soulevées par ce Spartacus de l'Evangile.

> Generosa Christi secta nobilitat viros !
> Cui quisque servit ille vere est nobilis[2] !

Vigilance et Priscillien disparaissent, mais leurs Églises se maintiennent sous les barbares. Elles s'accroissent de la ruine des Goths et deviennent l'âme religieuse des Pyrénéens. Elles s'incarnent dans les

1. Histoire de Vigilance.
2. Aurel. Prud. carm. L'Église généreuse du Christ ennoblit les hommes! Qui le sert est vraiment noble !

Digitized by Google

Jaounas[1] cantabres de Toulouse, luttent contre Charlemagne, vainquent à Roncevaux, et empêchent pendant cinq cents ans les évêques carlovingiens de s'établir au pied des Pyrénées[2]. Il y eut donc une guerre des Albigeois contre le César gallo-romain. En l'an 1000, elles existent encore et figurent le priscillianisme sur les bûchers d'Orléans avec Lisois (1008), le vigilantianisme avec Gandolfe au synode d'Arras (1025). Leurs chefs paraissent toujours par couples : Vigilance et Priscillien, Gandolfe et Lisois, et plus tard Valdo et Nicétas. Ils ne sont unis que dans la guerre ; ils conservent leurs généalogies. L'un vient de Pathmos, l'autre jaillit de Jérusalem. Tous les deux sont unanimes contre Rome. Ce sont deux fleuves distincts et fraternels, deux sources congénères de la Réformation du XVI^e^ siècle. Ainsi l'Euphrate et le Tigre descendent des mêmes montagnes, se mêlent dans un lit immense, et comme à leur berceau, se séparent encore, pour multiplier la fertilité, près de leur tombeau, et se perdent l'un dans les sables d'or de Havila, l'autre parmi les perles de l'océan Indien.

Au X^e^ siècle, l'albigéisme oriental reçut un affluent arménien, mais moins dualiste encore que l'alexandrin. C'était un rameau viril et belliqueux du manéisme scythe. Cent mille avaient péri par les persécutions de l'impératrice Théodora. Ils s'insurgèrent enfin sous le commandement de Pablos, une sorte de

1. Seigneur, chef des Basques.
2. M. Drapeyron. Journal des Savants. 1878.

Digitized by Google

Slave Ziska. C'est de ce grand vieillard, à la fois polémarque et prophète, qu'ils s'appelèrent pabliciens ou pauliciens. Ces montagnards soutinrent de longues et sanglantes guerres contre l'empire d'Orient. Ils restèrent vainqueurs et leurs chefs armés montèrent sur le trône impérial. Léon l'Isaurien et Léon l'Arménien tentèrent une réformation de l'idolâtrie byzantine[1]. Ils appelèrent les pauliciens du Caucase et du Taurus. C'est la révolution iconoclaste. Ils ne touchèrent pas au dogme de Nicée. Le bronze et la pierre étaient la liturgie du siècle. Les patriarches de Rome et de Constantinople se déclarèrent pour cet olympe. Ils anathématisèrent les généreux Césars et flétrirent Constantin du surnom de Copronyme, sans doute parce qu'il avait voulu nettoyer les étables de leur Panthéon. Les pauliciens proscrits se réfugièrent en Sicile et sur le Rhodope. Par le Danube et l'Adriatique, ils envahirent l'Occident. Toulouse devint leur métropole. Après Constantinople, ils venaient réformer Rome.

Mais peut-être l'albigéisme a-t-il trouvé sur le sol aquitain de vieilles semences de manichéisme antérieures à Marcos et à Pablos. Il faudrait savoir d'abord si Manès était manichéen. Pour cette question, nous renvoyons au savant Beausobre. Disons seulement que la Perse a toujours été mystique, et qu'elle a modifié dans ce sens le christianisme d'abord, et puis le mahométisme. Que les surnoms de Curbicus, en sy-

1. Paparrigopoulo, Hist. de la civilis. Hellen. IV, 182.

Digitized by Google

riaque Manachem, en grec Manichée, expriment son apostolat oriental, et qu'ils signifient l'Envoyé du Mani ou de l'Esprit[1], L'Esprit un, unique, universel est le Dieu de Manès. D'où Manès aurait-il tiré son dualisme absolu? Ce n'est pas de l'Inde panthéistique, ni de Zoroastre, ni de Moïse, ni de Platon, ni de Plotin. Or, Manès est alexandrin, le plus grand des alexandrins, une sorte d'Alexandre asiatique tentant la fusion, la synthèse de l'Orient et de l'Occident. Au siècle de Manès, l'esprit humain, après quatre mille ans, sorti de l'Unité, rentre dans l'Unité. Πᾶν Ἓν!

Quoi qu'il en soit, l'albigéisme est donc un rameau de l'Église de Mani ou du Paraclet. Marc de Memphis et Pablos d'Arménie ne sont point disciples de Manès. Ils sont pourtant congénères du grand hérésiarque chaldéen. Leur fonds commun est panthéistique. Ils sont de grande race et tiennent, l'alexandrin à la plus transcendante théosophie du monde grec, l'Asiatique aux plus vastes synthèses religieuses du monde indien. Ils ont dépouillé leur costume oriental, la robe étoilée, le nimbe zodiacal. Ils sont réformés et réformateurs. Pablos revêt la cuirasse et le casque, et va produire la merveilleuse chevalerie du Paraclet.

Toulouse est la ville sainte, et cependant la cité *mundine*[2] ne donnera pas son nom au catharisme

1. Mani, en Zend, Mens, spiritus, de là Manès, Manichée Manî ιχω. Manès est une figure à refaire.

2. Diminutif de munda, pure.

Digitized by Google

aquitain. Cet honneur appartiendra à une bourgade obscure, Albi, Albiga. Son nom dérive d'Alba, mot ibère qui signifie *eau*[1]. Aquitania est donc la traduction parfaitement exacte d'*Albigésium*, l'Albigès. Saba, qui a le même sens, détermine la circonscription de l'Aquitaine. Elle comprenait le Sabès en Gascogne, le Sabartès, pays de Foix, et la Sabaudia, la Savoie. Ses frontières naturelles étaient donc les Alpes, les Pyrénées, la Loire, la Méditerranée et l'Océan.

Les Romains, qui avaient si bien traduit le nom d'Albi, trouvèrent apparemment plus beau de le faire dériver de l'Aurore. Ils lui consacrèrent un temple d'Apollon. C'était probablement l'ancien sanctuaire d'Abellio ou de Baal. Abellion est la forme phénico-crétoise du nom du soleil, Baal-Apollon. De sorte que, païens ou chrétiens, les *Albigenses* pratiquèrent le culte de la purification, le double baptême de l'eau et du feu. La ville est antique, mais ce n'est qu'au XII^e^ siècle qu'elle réalise son nom prophétique, et devient la Genève de la Bible et du Paraclet. Elle fut alors aussi la métropole de la musique et de la poésie. En quittant Apollon, elle conserva le soleil dans ses armes, et prit pour patronne Cécile, l'harmonieuse Egyptienne. Saint Amet, Amans, Amador, le compagnon céleste de Cécile, tient aussi une harpe; et voilà déjà les symboles glorifiés des ménestrels et de l'empire d'Amour.

Les Albigeois devenus chrétiens se divisèrent : les uns adorèrent le Verbe *incarné*, et les autres l'Esprit, l'Amour *incorporel*. Il y eut des Albigeois léonistes ou

1. Ava, Sava, Soa, Alba et Auda, eau, fleuve.

Digitized by Google

d'Occident, et des Albigeois catharistes ou d'Orient : les disciples de saint Paul et les sectateurs de saint Jean. Ils étaient distincts mais unis contre les adeptes dominateurs de saint Pierre, c'est-à-dire de l'Église impériale ou théocratique de Rome. Les dissidents représentaient le génie vivace de la race ibère, l'indépendance mal domptée des Cantabres. Le catholicisme correspondait à l'impérium latin, au césarisme olympien. Albi donc est la ville ibère; le camp romain qui l'assiégea, c'est Castres, consacrée à saint Vincent (Victor et Vinctor)[1]. L'histoire doit tenir compte de cet éloquent symbolisme.

Cette histoire, dans son dualisme radical, est néanmoins de la plus indissoluble unité. Les deux gaves coulent dans le même lit, mêlés mais ne confondant pas leurs eaux, comme le Tarn et le Tesco, devant Montauban, après un orage. Elle forme une série d'épopées théologiques. Le catharisme lui donne un reflet de l'Inde. On dirait le Ramayana de l'Occident. Une guirlande de femmes ravissantes, Lampagie d'Aquitaine, Esclarmonde de Foix, Alazaïs de Carcassonne, India d'Alep, Mélissende de Tripoli, serpentent, comme les fleurs du martyre, à travers l'horreur des bûchers et des batailles. India et Mélissende de Toulouse sont les types de la Clorinde et de l'Erminie du Tasse.

Ces princesses, héroïnes de ballade et d'épopée, entrent pour la première fois dans l'histoire. Elles

1. Vainqueur et enchaîneur.

Digitized by Google

prennent place à côté de leurs frères, les paladins de l'Esprit, les chevaliers du Consolateur. Qui connaît le comte Ramon-Roger de Foix, le Roland cathare? et ses deux fils, Roger Bernard, dit le Grand, et Loup, le vaillant et le pieux? Ces trois guerriers ont pourtant reçu, sans fléchir, sur le tranchant de leur épée, le choc de cent croisades, exterminé un million de barbares. Guilhem de Nogaret est célèbre; mais qui connaît Gui de Cap de Porc, le grand légiste, l'avocat chevaleresque de la patrie romane devant les conciles, et Bernard Délicios, le dernier orateur, consolateur de l'infortune albigeoise? Et Nicétas, et Gaucélis, et Guilhabert de Castres? Et Ramon de Peyrela, et Pierre-Roger de Mirepoix, et Bertran de la Baccalaria? Et les deux asiles patriotiques de Montségur et de Castelbon? Et les longs siècles obscurs et silencieux du martyre? On connaît à peu près la Croisade, on ne soupçonne qu'à demi la Genèse, on ignore obsolument le Martyrologe[1]. Et leurs tronçons disloqués sont pour la première fois fondus dans la masse parfaitement compacte d'une vaste, multiple et indissoluble narration historique.

Cette histoire, en effet, renferme, distincts et confondus, trois vastes récits :

Une Genèse,

Une Iliade,

Un Martyrologe.

1. Le martyrologe a été publié et forme la seconde partie de l'*Histoire des Albigeois*.

Digitized by Google

Dans la Genèse, je dirai les origines de la race, de la doctrine et de la guerre; la renaissance poétique, la réformation religieuse, la civilisation chevaleresque; les cours d'amour, les synodes hérétiques, les conciles catholiques, les controverses catholico-albigéistes; et cette lutte, toujours vaincue, toujours renaissante, de la jeune Aquitaine, fille de la république romaine, contre Rome théocratique, héritière du despotisme impérial et d'un césarisme olympien.

Dans l'Iliade, je raconterai les héros et les rois, les paladins de l'Aquitaine, les barons des châteaux, les consuls des cités, les peuples des bourgs, les pâtres des déserts; les guerriers armés pour la défense de la patrie et de l'esprit humain, et les fanfares des troubadours, clairons retentissants de la guerre sainte. Rome déchaînant la croisade; ses hordes de truands ameutées par les évêques; l'ost immense de la croix commandé par un légat du Vatican. L'invasion victorieuse pendant sept ans; la prise de Toulouse et la conquête des États pyrénéens; l'usurpation sanctionnée par le quatrième concile de Latran. Rome distribuant sa proie à ses limiers. Montségur et Castelbon, les deux seuls repaires inviolés du lion ibère. Retour des princes exilés, soulèvement des peuples, reprise pied à pied, et pendant sept ans encore, du sol aquitain; la patrie romane enfin reconquise, mais épuisée de sang par quinze ans de guerre, frappée mortellement au cœur, et tombant, couronnée

Digitized by Google

de fleurs, des fêtes de son triomphe, sur le lit de lauriers sanglants de son tombeau.

Dans le Martyrologe enfin, je montrerai l'Inquisition succédant à la Croisade. Mais qui donnera maintenant à l'historien une voix de fer, une âme de bronze pour raconter cette torture séculaire d'un peuple, les archers, les geôliers, les délateurs, les bourreaux; les prisons remplies, les cavernes peuplées, les tombeaux vides : les bûchers dévorant les morts, dévorant les vivants, dévorant les vivants et les morts; les chasses à l'homme dans les déserts; un peuple traqué par les chiens. Les cendres des saints jetées aux vents, les mémoires des héros à l'oubli, leurs tombes elles-mêmes au néant, les vertus dans l'enfer, et, chose plus horrible encore, le crime glorifié dans le ciel; et tout, ciel, terre, enfer, retombé dans le chaos, et l'âme ne sachant où retrouver son Dieu.

Certes, nous ne méconnaissons pas la grandeur, l'énormité de Rome, non plus que celle de Babylone. La Rome des papes est plus étonnante encore que celle des Césars. Virgile a prononcé l'oracle du génie romulien : *Tu regere imperium populos, Romane, memento.* Cette magistrature du genre humain, ce vicaire du Christ, ce lieutenant de Dieu, c'est colossal, fantastique, vertigineux.

Mais cette Babel que *i demoni fabri ordiro* repose sur d'immenses fictions. Rome, métropole du Christ,

Digitized by Google

fiction. Pierre, prince des apôtres, fiction. Mort de saint Pierre à Rome, fiction. Papes, successeurs de Pierre, fiction. Clefs du ciel et de l'enfer données à Céphas, fiction. Un million de faillibilités produisant l'infaillibilité du souverain pontife, fiction. Et toutes ces fictions pour aboutir à un despotisme divin, à une théocratie. Ces nuages sont pleins de tonnerres.

Rien de cela n'est dans l'Évangile. Bien plus, c'est contraire à l'œuvre du Christ qui venait substituer au mécanisme théocratique le règne libre et libérateur de l'Esprit. C'est la théocratie juive qui crucifia le Christ, c'est la théocratie romaine qui crucifiera l'Esprit dans tout l'univers.

L'homme qui transporta le siège du christianisme de Jérusalem à Rome fit une œuvre énorme, colossale, mais antichrétienne. L'empire romain se mourait. On versa l'Évangile, comme une liqueur divine, dans son cadavre putréfié. Et le monstre revécut. S'accouplant à la barbarie, il engendra deux jumeaux : le byzantinisme et le vaticanisme, le bas-empire et la théocratie romaine.

L'albigéisme fut la première grande protestation contre cette recrudescence du paganisme, après les siècles de fer et les terreurs de la fin du monde.

L'Aquitaine est la Pologne des Capétiens, mais une Pologne élégante, ingénieuse, poétique, chevaleresque, amoureuse de l'idéal. Les lourds Capétiens la jugulèrent, de leur glaive de plomb, dans sa puberté virginale. Son trépas adolescent a le charme de la

Digitized by Google

rose fauchée à son premier matin, de l'hirondelle étouffée par le serpent à son premier gazouillement, de la chevrette égorgée par le tigre à son premier amour. Elle a la grâce tragique de la fille de Jephté. Comme l'héroïne d'Israël, elle alla pleurer sa virginité sur les montagnes, puis elle fit magnifiquement les apprêts de son trépas, elle voulut mourir en guerrière, elle se couronna de fleurs et s'ensevelit sous un million de cadavres.

Or, Israël pleurait tous les ans la vierge de Galaad. Il est juste que les jeunes démocraties accordent un pieux souvenir à cette démocratie chevaleresque, à cette fille de Jephté des nations. La France moderne surtout lui doit cette lamentation filiale. La mort de l'Aquitaine a territorialement enfanté la France féodale. Par ses légistes, ses orateurs, ses guerriers, elle a vivifié politiquement la France moderne. Elle a légué à la nouvelle Europe la Réformation et la Revolution.

Ce sujet m'était réservé. Je l'avais dans le sang, je le portais dans mon cœur. C'est le legs sacré des aïeux. Je n'hésitai plus quand je vis mon nom rayonner sur leur nécrologe, dans un nimbe de feu. Je me vis entouré de leurs fantômes. Ils me disaient en gémissant : « *Écris notre histoire!* C'est un pieux devoir que de se ressouvenir des morts! Laisseras-tu notre mémoire inconsolée, nous qui fûmes des consolateurs. Nul récit humain n'est plus beau entre la vision de Boanerge et l'évocation d'Alighiéri. — Non,

Digitized by Google

répondais-je, mais où trouverai-je vos souvenirs? On connaît à peine vos combats. On a balayé jusqu'à vos tombeaux. Vos écrits ne sont plus que cendre. Votre langue est condamnée, votre mémoire est maudite, et rien ne reste de vous que ce que l'oubli revomit à l'enfer. » Et les voix reprenaient: « Le Christ seul a les clefs de la vie et la mort. La terre parlera ; le ciel déposera, la mer rendra ses morts, et les lacs de sang leurs cadavres. Prends ta plume vengeresse : obéis ! »

J'obéis au commandement paternel. Alors je me mis en chemin sur les traces des aïeux. Je visitai leurs cités, leurs manoirs, leurs sépulcres. J'interrogeai moins les livres que les grottes et les forêts, moins les musées et les bibliothèques que les champs de bataille, moins les peuples oublieux que la terre et le ciel, ces incorruptibles témoins. J'ai fermé avec horreur les codes humains et j'ai demandé à Dieu de feuilleter uniquement ses registres éternels. De sorte que je puis dire, comme le poète toscan : ***Le ciel et la terre ont mis la main à ce poème sacré qui m'a rendu maigre si longtemps.***

Des hommes diversement illustres ont salué l'avènement de ces héros inconnus. Citons avant tous M. le président et M. le secrétaire de la Société historique du protestantisme français.

M. Jules Bonnet les a reçus dans le *Bulletin* comme des devanciers et des ancêtres d'Orient.

M. le professeur Edouard Sayous a fait de leur martyre un compte rendu chaleureux.

Digitized by Google

M. Adolphe Franc, membre de l'Institut, leur a consacré une leçon éloquente au Collège de France.

M. Paul Boiteau trouve que leur histoire ressemble à une *Jérusalem délivrée*, mais plus farouche et plus archaïque. (*Journal des Débats*, 1872.)

M. Albert Réville croit que l'albigéisme est la transition des hérésies antiques au protestantisme moderne. (*Revue des deux Mondes*, 1er mai 1874.)

M. Edgar Quinet, dans son dernier ouvrage, classe l'auteur entre Fauriel et Augustin Thierry.

M. Guizot me dit : Vous comblez dans l'histoire de France une lacune de deux siècles.

Auguste Fourès enfin, un jeune félibre de Carcassonne, m'a transmis en langue romane les félicitations de l'Aquitaine.

Le cor, le cor d'amour de la terre natale
Soupire et jette aux vents des fanfares de fer.
Sa plainte se répand, grande, triste, fatale,
Sur la terre et les mers, dans le ciel, dans l'enfer.

L'ouragan merveilleux roule, et sa force est telle
Qu'elle émeut toute chair, même les durs granits,
Même les tombeaux sourds. O Patrie immortelle,
Mère Occitania, revois tes grands bannis!

Mais qui donc enfle ainsi ta fulgurante trompe?
Toi vieillard, blanc aïeul, toi qui conduis la pompe
Des morts sortis de l'ombre et de l'embrasement.

Tu réunis en toi, Voyant de nos désastres,
Guillaume de Tudelle et Guillabert de Castres,
Le pontife cathare et l'Homère roman.

Digitized by Google

Hérodote d'Halicarnasse a dédié son histoire aux neuf Muses. Je n'ai conservé que trois de ces Vierges sévères, la Vérité, la Justice et l'Amour, filles du Christ. Et maintenant que ces divines sœurs m'ouvrent la barrière et que l'aigle de Pathmos et la colombe de l'Esprit volent devant mes pas, et dissipent de leur aile lumineuse, les ténèbres de mon chemin [1].

1. Dans la langue romane l'o a l'accent de l'ou. Ainsi Tolosa, Toulouse. L'h devant l et n mouille ces deux consonnes. Ainsi batalha, bataille, Perpihan, Perpignan. L'y grec est inconnu ; on n'emploie que l'i simple. Ainsi Peirella, Peirotta. L'y ne date que du XVI[e] siècle.

Digitized by Google

HISTOIRE

DES ALBIGEOIS

LIVRE PREMIER

RAMON V, COMTE DE TOULOUSE

CHAPITRE PREMIER

L'Aquitaine. — Maisons de Toulouse et de Barcelone. — Dynasties de France et d'Angleterre.

Au XII^e^ siècle, les Pyrénées formaient l'épine dorsale d'un vaste territoire borné, entre l'Ebre et la Loire, par la Méditerranée, les Alpes et l'Océan. Au sud de l'Ebre, c'était l'Espagne à demi sarrasine ; au nord de la Loire, c'était la France encore à demi gauloise et germanique. Entre la France et l'Espagne, c'était l'Aquitaine de Charlemagne ar-

Digitized by Google

rachée par le César franç aux jaounas[1] de Toulouse et aux califes de Cordoue.

Le royaume carlovingien du Midi ne dura guère plus que la domination mérovingienne, à peine un siècle; et l'Aquitaine reconstitue une troisième fois son indépendance sous un chef indigène, un descendant peut-être du puissant Aitor[2] et de l'infortuné Goaifer. Rainulfe règne dans Poitiers, sa métropole, mais son royaume, que le temps ne put consolider, se brisa bientôt sous le choc de la barbarie normande, et ses débris formèrent autant de comtés correspondants aux anciennes circonscriptions des provinces romaines. Il se forma neuf souverainetés principales : au nord, le Poitou, l'Auvergne, le Dauphiné; au centre, la Provence, Toulouse, le Béarn; au sud, la Catalogne, l'Aragon et la Navarre. Ces neufs États par la consanguinité des princes et par l'identité du génie, composaient une confédération romane, une espèce de république féodale qui tendait à se reconstituer dans l'unité sous le sceptre d'une quatrième dynastie ibéro-gothique.

Deux maisons s'élevaient au-dessus de ces dynasties méridionales, celles de Toulouse et de Barcelonne. Sur le versant septentrional des Pyrénées, régnait le puissant comte de Toulouse. Le chef de sa race se nommait Chursio ou Hursio, modification latine du nom ibère Ursus, ours; ou du nom germanique Hors, cheval, guerriers symboles. Son domaine primitif était la marche de Gothie. Ainsi la

1. Chef basque, prince cantabre.
2. Eude, duc ou roi d'Aquitaine.

Digitized by Google

race et la terre rattachent de concert sa filiation ibéro-teutonne aux souches antiques de Goaifer et d'Alaric. Les descendants d'Ursio avaient progressivement réuni tout le territoire limité par les Alpes, la Durance, la Dordogne, les Pyrénées jusqu'aux landes de Gascogne, dont les forêts de pins le séparaient de l'Océan. Ramon de Saint-Gélis ou Gili, son quatorzième successeur, s'allia par ses divers mariages aux maisons régnantes de Provence, de Sicile et de Castille, qu'il égalait en puissance. Guerrier valeureux et politique habile, il fut le chef d'une de ces armées de pèlerins qui, après le concile de Clermont, marchèrent à la délivrance du Saint-Sépulcre. Il disputa à Godefroi de Bouillon la couronne de Jérusalem, et fonda en Orient, où il avait fait vœu de mourir, la principauté de Tripoli, sur les racines du Liban. Ses deux fils se partagèrent l'héritage paternel. Bertran, né dans la Gaule, alla régner en Orient, et Alphonse, né en Orient, vint régner dans la Gaule. Ce prince qui portait les titres de comte de Toulouse, marquis de Provence, duc de Narbonne, était reconnu pour suzerain par les puissants comtes et vicomtes de Carcassonne, de Montpellier, de Narbonne, de Foix, de Commenge et même de Béarn, bien que ce dernier prétendît ne relever que de Dieu. Les quatre comtes qui remplissent le XII^e^ siècle représentent chacun un principe, un progrès social. Ramon IV personnifie l'héroïsme et la gloire chevaleresque; Alphonse, la liberté communale et l'autorité consulaire unie au pouvoir féodal; Ramon V, la poésie et les arts dont son règne fut l'âge d'or; Ramon VI, la liberté religieuse, la so-

Digitized by Google

ciabilité, le commerce auquel il donnera un centre dans Beaucaire, ce bazar de l'Occident [1].

Tel était le puissant prince qui régnait sur le versant septentrional des Pyrénées. Le versant méridional relevait de la maison d'Aragon, dont les origines se perdent dans la nuit des antiquités cantabres. Inigo-Arista, comte de Bigorre, issu probablement de Loup, Jaouna des Basques, le vainqueur de Roland à Roncevaux, est le huitième aïeul de Sanche le Grand, qui partagea son royaume entre ses trois fils, et fut la souche commune des rois de Castille, de Navarre et d'Aragon. L'infante Peyronella, héritière de Ramiro II, dit le Moine, transféra le royaume d'Aragon dans la maison de Barcelone, par son mariage avec Ramon, petit-fils de Ramon-Bérenger Ier. Ramon-Bérenger II, comte de Barcelone, et Alfonse-Jourdan, comte de Toulouse, le premier du chef de sa femme Dulça, le second comme héritier d'Emma, son aïeule, deux infantes de la maison de Provence, se partagèrent cette province, divisée par la Durance. Alphonse eut le nord, Bérenger le midi et chacun une moitié d'Avignon. Ces comtes de Provence, de Toulouse, de Barcelone, ennemis des Francs, étaient vraisemblablement, comme leur nom l'indique, d'origine ibéro-gothe, et leurs domaines étaient mêlés comme les races et les génies de leurs peuples. Outre l'Aragon et la Catalogne, la maison de Barcelone, à cheval sur les Pyrénées, réunissait sous son sceptre, sur le versant méridional, les comtés d'Urgel, d'Em-

1. Dom Vaïssette. — Du Mège.

Digitized by Google

purias, de Cerdagne et de Bezalu; et sur le revers septentrional, le Gévaudan, la vicomté de Carlad, dans le Rouergue, et revendiquait la suzeraineté, au moins partielle, de Foix et de Carcassonne. Elle possédait encore en deçà des monts, le Roussillon, et bientôt par l'adjonction de Montpellier, son pouvoir allait s'étendre, sans interruption, depuis les bouches de l'Ebre jusqu'à l'embouchure du Var. Bientôt s'étendant encore le long des mers, à l'est en Sicile, à l'ouest à Valence et aux îles Baléares, l'Aragon allait envelopper de ses longs bras, tel qu'un immense dragon des vagues, tout le bassin occidental de la Méditerranée. Les comtes de Toulouse, seigneurs du Vivarais, s'adjoignaient par un mariage le Dauphiné, jetaient un de leurs rameaux par les sires de Comborn, dans le Limousin, et prolongeaient leurs alliances dans la Marche et l'Anjou. Il eût donc suffi de la fusion des deux maisons de Toulouse et de Barcelone, pour réunir sous un seul sceptre toutes les provinces de la langue d'Oc, et faire une troisième fois des Pyrénées le cœur d'un immense empire ibéro-roman[1].

Les princes méridionaux, depuis longtemps indépendants, n'avaient point concouru à l'élection de Hugues Capet. Mais à peine sur le trône, le comte de Paris passa la Loire pour réaliser sur la rive gauche du fleuve des prétentions chimériques qu'il fondait sur les droits des enfants de Charlemagne. Quand le roi de Paris demanda au comte Adalber de Périgord : *Qui t'a fait comte?* ce comte répon-

1. Zurita. — Hist. Comit.

Digitized by Google

dit fièrement : *Qui t'a fait roi?* Adalbert était l'organe de tous les princes aquitains. Les efforts de Hugues Capet et de ses premiers successeurs aboutirent à peine à l'établissement de leur domination incertaine sur les cités de la Loire, et sur les landes du Berry. La Creuse devint la *Marche* ou frontière de France. Mais Louis VII fit un pas immense vers le sud par son mariage avec Éléonore de Poitiers, héritière du duché d'Aquitaine. La répudiation impolitique de cette reine dissipa le danger pour les peuples romans. Il renaquit bientôt par son second mariage avec Henri Plantagenet, comte d'Anjou, duc de Normandie, roi d'Angleterre. C'était comme un Aragon occidental ; le serpent océanien qui du golfe cantabre déroulait ses anneaux jusqu'à l'Irlande ; cette Orca fabuleuse des poètes qui enveloppe le monde et cache sa tête sous le pôle. Au delà de la Loire régnait le lion de France. Le Midi ne put désormais être en repos qu'en attisant la rivalité des deux monarques du Nord qui, grâce à l'unité, à la hiérarchie féodale et à la barbarie guerrière, étaient plus puissants que les princes romans dont l'organisation fédérative, les libertés municipales et la civilisation plus avancée faisaient la faiblesse et la gloire. C'est ainsi que la Brebis de Toulouse se trouvait cernée par un lion et deux dragons.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Toulouse. — Ramon V. — Son alliance avec le roi de France. — Seigneurs contre les rois d'Aragon et d'Angleterre.

Toulouse est d'origine ibérienne. Son nom est ibère[1]. Ibère encore son symbole solaire et pastoral, le Bélier. Les Askes[2] la construisirent d'abord sur les coteaux du Pech-David (mons dividuus), au-dessous du confluent de l'Ariège et de la Garonne. Vaste bercail, elle resta inconnue jusqu'au jour où Rome, sa grande sœur italienne, ayant conquis la Provence, fondé Narbonne, rencontra sur ses hauteurs l'agreste Tolosa, et l'entraîna captive dans sa gloire. Rome la fit descendre dans la plaine, l'assit sur la rive droite du grand fleuve, et la ceignit d'un hémicycle de murailles fortifiées de distance en distance de vastes tours. Ces remparts se terminaient au sud par deux forteresses ; le castel Narbonnais et le Bazacle, baignés par la Garonne, qui torrentueusement

1. *Tol*, hauteur, forteresse, *Osça*, eusque, basque.
2. Basques, Gasques, Eusques.

Digitized by Google

descend des Pyrénées[1]. Ces montagnes, dont les cimes de neige dentellent un ciel de feu, lui fournissaient des troupeaux, des métaux, des marbres. Ses Thermes, d'abord rustiques, puis décorés de portiques éclatants, faisaient les délices des Romains. Toulouse avait un temple au dôme d'or, consacré à Janus (Apollon), et un temple au dôme d'argent, consacré à Jana (Diane), dieux de la lumière, amis des Askes. Peut-être, selon le génie de l'Orient, leur berceau, plaçaient-ils la source éthérée de leur sang dans cette dernière déesse qu'ils adoraient sous le nom d'Askéra et d'Astartéa, leur céleste aïeule. La cité devenue chrétienne dédia ses sanctuaires célèbres à la Vierge, mère du Christ[2]. C'était la *Rome de la Garonne*, la ville Palladienne, féconde jusqu'au dernier jour dans les arts. L'Aquitaine eut avant de tomber sous les barbares, une arrière-saison de science, d'éloquence et de poésie, dans Rutilius, Paulin de Nola, Ausone qui décrivit ses villes romaines, et Sulpice-Sévère qui narra, dans le martyre de Priscillien, le prologue de notre tragique histoire[3]. Toulouse fut trois fois métropole; sous les Goths, sous les Joannas d'Aquitaine, sous les fils de Charlemagne, et tente de la redevenir une quatrième fois sous les Ramons. L'empire carlovingien s'écroule; Loup est vainqueur à Roncevaux; Ursio reprend Narbonne et fonde le marquisat de Gothie. Ses descendants groupent autour de Toulouse la Septimanie, la Vasconie,

1. Castellum Narbonense. — Castellum Vadaculi, du gué de la Garonne.
2. La Daurade (Deaurata). La Dalbade (Dealbata).
3. Nap. Peyrat : *Histoire de Vigilance.*

Digitized by Google

la Provence, la moitié de l'Aquitaine. En trois siècles leurs états s'étendent des Alpes jusqu'à l'Océan. Ramon IV conduit en Palestine une colonne de cent mille Aquitains, dispute le trône de Jérusalem, et fonde, au pied du Liban, Tripoli de Syrie, cette Toulouse de l'Orient.

Tripoli, Antioche, Edesse et Damas étaient les quatre grands feudataires du royaume latin de Jérusalem. Le comté de Tripoli s'étendait le long de la mer sur les croupes du Liban. Il avait au sud la Palestine, au nord Antioche; il était séparé d'Edesse et de Damas, par le Liban et le désert. Des villes gréco-phéniciennes, Arados, Tripolis, Beryte, Biblos, Porphyrion, Sidon, Tyr, constellaient cette plage asiatique arrosée par les torrents de la *Blanche-Montagne*, l'Eleutheros, le Thamyras, le Léontès et l'Adonis, dont l'onde sanglante avait donné naissance au mythe si fameux du berger tué par un sanglier et pleuré de Vénus. C'était, dit un historien latin[1], une *région de grâces et de vénusté*. Tripoli, sa métropole, s'élevait dans une forêt de palmiers, d'orangers, de grenadiers et de myrtes; non loin du fleuve Cadisha qui descend comme son nom l'indique, de la vallée des Saints, toute peuplée de solitaires, et qui ruisselle en mille cascades, des cèdres de Salomon et des neiges éternelles du Sannim. Ramon de Saint-Gélis avait renfermé dans son fief oriental, les temples de Balbeck, les chants de la Sulamite, et les larmes de Vénus. Le prince aquitain était l'émir des Maronites. Du Mont-Pèle-

1. Ammien-Marcelin : *plena gratiarum et venustatis.*

Digitized by Google

rin son palais féodal, il voyait à ses pieds la triple cité, grecque, arabe, phénicienne. A une demi-lieue sur la plage, se creusait le port entre des rochers couronnés de tours, couvert au large par une île. En face, comme des vaisseaux allongés, s'étendaient Chypre, plus loin Candie, la mer d'Occident dont les flots, murmurant sur la grève, lui parlaient de la Provence et de la Septimanie. Cet Éden lui fit oublier Toulouse et même dédaigner plus tard la couronne de Jérusalem. Le grand vieillard mourut au Mont-Pèlerin, et c'est sur ce sommet, où il avait fixé son tombeau, qu'il dort auprès d'Elvire de Castille entre le Liban et la mer [1].

De ses deux fils, Bertran né à Toulouse alla régner en Orient, et Alphonse né à Tripoli vint régner en Occident. Les comtes de Foix et de Montpellier rapportèrent en Aquitaine cet enfant de la vieillesse du héros. Ce petit Syrien, à peine sevré, et bercé dans leur bouclier, avait à son baptême reçu l'eau et le nom du Jourdain. Avec quel amour Toulouse dut accueillir le blond orphelin éclos de la croisade, et en quelque sorte dans le tombeau du Christ! Il fut un gage de salut et de liberté. Guilhem IX, comte de Poitiers, mari de Philippa de Saint-Gélis, revendiquait comme son héritage les états de Toulouse. Il expulsa le petit Alphonse de sa capitale et le jeune déshérité vécut errant dans les bercails des Pyrénées. Mais les comtes de Foix, de Commenge et de Carcassonne, ses parents, et les con-

1. Lamartine, *Voy. en Orient.*

Digitized by Google

suls de Toulouse, ses tuteurs, ramenèrent le gracieux *faidit*[1] dans sa métropole. Sa reconnaissance récompensa des plus larges libertés l'amour et la fidélité des citoyens. Leur république et sa couronne étaient jumelles. La ville et le prince unirent leurs symboles héraldiques. Le peuple donna la Brebis des aïeux; le comte la Croix de son père; voilà désormais l'écusson de Toulouse et le sceau du mariage indissoluble de la dynastie et du peuple : sceau de religion, de gloire, de liberté. Remarquons que la croix est cléchée et pommetée, la croix de Grèce et d'Orient. Leur génie et leur épée inclinèrent toujours vers l'Asie.

Le comte avait environ quarante-cinq ans, quand saint Bernard prêcha la seconde croisade. Alphonse se rendit à l'assemblée de Vezelai et prit la croix avec le roi de France. Il voulut, pèlerin armé, revoir la Palestine, revendiquer peut-être Tripoli son berceau, et, dans tous les cas, défendre le sépulcre du Christ. Son arrivée troubla les princes chrétiens d'Orient. Il mourut en débarquant à Césarée, empoisonné, dit-on, dans un festin, par la reine Mélissende, qui craignait pour son trône de Jérusalem. Les comtes de Toulouse et de Tripoli aspirèrent toujours à cette couronne, dont les fleurons douloureux ensanglantaient le front de ses rois; en cela semblable à la couronne d'épines du Christ. Alphonse était accompagné de ses deux enfants naturels, Bertran et India. Ils ensevelirent leur père auprès de leur grand aïeul et continuèrent sa guerre héroïque.

1. Proscrit, exilé.

Digitized by Google

Pris dans un combat, l'infant fut jeté dans un donjon et l'infante conduite au harem d'Alep. Belle, valeureuse et renommée par l'amour qu'elle avait inspiré aux troubadours, la princesse captive conquit le cœur du sultan Noureddin. L'esclave devint sultane, reine d'Orient; et, veuve du héros musulman, gouverna l'empire des Califes. Son roman se perd dans l'épopée de Saladin et de Richard Cœur de Lion[1]. Telle était la puissance expansive, la fortune sympathique, l'aventureux génie de la maison de Toulouse.

Ramon IV est le plus grand des enfants d'Ursio; sa valeur déborde sur l'Afrique et sur l'Asie. Ramon V, son petit-fils, est le prince le plus complet de sa race, et le type le plus parfait de son peuple et de son siècle. Il ne sortit jamais de l'Aquitaine. Le comte Alphonse, veuf de la comtesse Faidita, et s'en allant mourir en Palestine, laissa son fils âgé de dix ans, sous la tutelle des capitouls. Alphonse, élève des chevaliers, avait été un prince municipal et législateur; Ramon, nourrisson des consuls et des citoyens, devait être un comte chevalereux, romanesque et touché par la baguette magique des fées. Le jeune prince se trouva tout d'abord menacé par trois puissants voisins; les rois de France, d'Angleterre et d'Aragon. Le roi de France revendiquait Toulouse du droit de Clovis et de Charlemagne, le roi d'Angleterre du chef d'Éléonore de Poitiers, son épouse, héritière de Philippa, son aïeule, et des ducs

1. India n'a pas de nom historique

Digitized by Google

d'Aquitaine ses ancêtres ; et le roi d'Aragon, du titre de ces princes cantabres, libérateurs des deux versants des Pyrénées. Ramon dut s'allier à l'un de ces rois pour contrebalancer les deux autres compétiteurs. L'allié le plus naturel était l'Aragonais ; princes et peuples étaient consanguins ; mais l'Espagnol s'entendait secrètement avec le Poitevin qui l'avait aidé à conquérir Saragosse. Le plus dangereux était le duc d'Aquitaine, surtout depuis qu'il était devenu roi d'Angleterre. Ramon, menacé de l'ouest et du sud fut contraint de se jeter dans les bras du roi de France, dont la domination s'entourait de l'antique prestige carlovingien, et qui, de plus, était suzerain des deux autres monarques. Il se reconnut son vassal et redoubla l'hommage en épousant Constance, sœur de Louis VII et veuve d'Eustache comte de Boulogne[1].

Le brillant et chevaleresque prince dédaigna bientôt sa femme française plus âgée que lui, froide et triste compagne politique, instrument et symbole de son asservissement. Le castel Narbonnais retentit de leurs discordes domestiques. Constance se plaignit des infidélités du comte. Le comte eut-il à se plaindre des infidélités de Constance? Quoi qu'il en soit, Ramon la fit enfermer dans une tour. Pendant qu'il guerroyait en Provence, elle s'échappa de sa clôture, et s'en retourna à Paris, où elle accoucha d'un prince que le comte ne voulut jamais voir, qui fut élevé comme un serpent à la cour de France, et qui devait être un jour la torche de l'Aquitaine. Louis VII semble

1. Dom Vaissette. — *Preuves.*

Digitized by Google

avoir reconnu les torts de sa sœur, car il ne rompit qu'à demi avec Ramon V, et se garda d'envenimer une querelle domestique qui pouvait devenir une guerre nationale, et jeter le comte dans l'alliance du roi d'Angleterre. Le fils d'Alphonse, délivré de sa Capétienne, vécut insoucieux, en héros de combats, de tournois et de cours d'amour, enivré de *Gaie-science*, éperdu d'idéal chevaleresque; son palais fut le rendez-vous des barons, des beautés, des harpéors les plus renommés. Toulouse devint l'Athènes des troubadours; et son règne, illustré par la perfection de la poésie romane, en fut le siècle de Périclès[1].

Toulouse a trois succursales chevaleresques qui la complètent : Commenge, Carcassonne et Foix. Commenge a des origines pompéiennes.

1. Biogr. des troub.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Les Convena. — Maison de Commenge. — Bertran de la Isla. — Sa naissance. — Son éducation. — Son épiscopat. — Ville de Commenge.

Pompée, vainqueur des Cantabres, en déporta les débris sanglants vers les sources de la Garumna, en deçà des Pyrénées[1]. Il construisit sur un monticule isolé une forteresse romaine, pour contenir ces pâtres turbulents, et jeta au pied du rocher escarpé et crénelé leur capitale rustique. Cette bourgade de troupeaux s'appela *Vallis-Capraria*, Val-Cabrère. Le castellum conserva le nom celtique de son plateau, Lugdunum, la *Roche des eaux*, parce qu'il domine le fleuve. Plus tard les Romans la nommèrent Lion en souvenir sans doute de leurs aïeux et du symbole national des Ibères. Cette métropole sauvage des *Convenæ* ou *Commenæ* pompéiens, ruinée pendant les guerres des Basques et des Mérovingiens, et reconstruite, après cinq cents ans, sur son som-

1. Saint Jérôme, adv. Vigil.

Digitized by Google

met foudroyé, sera l'aire des fils d'Astnar, le berceau des races comtales de Commenge, de Carcassonne, de Foix, de Conserans, d'Andorre, de Palhars et même de Barcelonne.

« Saint Isidore, dans le IX^e^ livre de ses Origines, confond les Convenæ avec les Gascons. » Ils sont en effet de même race cantabre et ne diffèrent que par le temps de leur migration. « Le Commengeois, borné au nord-est par le Languedoc, au sud par l'Aragon et la Catalogne, à l'est par les pays de Foix et de Conserans, à l'ouest par le Nébouzan, les quatre Vallées et l'Astarac, s'étend sur 18 lieues de longueur et 15 de largeur. Il eut des comtes particuliers vers le commencement du x^e^ siècle ; et en effet on trouve avec le titre de comte Asnarius en 900. Loup, fils d'Asnar, est qualifié comte de Gascogne par Frodoard. Ce patriarche de la Maladetta montait un cheval âgé de plus de cent ans[1]. »

Bernard IV épousa Diaz de Muret, ce qui le mettait à quatre lieues de Toulouse. Dodon[2], fils de Diaz, eut pour femme M'Ascarosa[3], *la rose basque*, fille du comte Alphonse et sœur d'India, sultane d'Alep. Bernard V était donc cousin du comte Ramon VI et des fils de Noureddin. Ce prince fut l'un des plus vaillants héros albigeois. Les comtes de Commenge étaient alliés aux vicomtes de Gimoez, et leur histoire se confond un instant avec celle de ces barons de l'Ile-Jourdain.

Guilhem Taillefer, comte de Toulouse, eut deux

1. *Art de vérifier les dates.* IX, 277.
2. Odo, Atto, Aitor.
3. Ce nom est douteux, comme celui d'India. »

Digitized by Google

filles : Constance, femme du roi Robert, fils de Hugues Capet; et une autre qui fut l'épouse de Ramon-Aïtor, seigneur du château d'Ictium ou de Sélio, ou de la Isla, en Gascogne. Aïtor, comme son nom l'indique, était d'origine basque; mais il y ajoutait un surnom visigoth, signe aristocratique et populaire depuis l'invasion des Francs. Ils eurent un fils entre autres, auquel ils donnèrent aussi un nom germanique, et qu'ils appelèrent Bertran. Bertran fut d'abord chevalier, homme de guerre, et fit ses premières armes contre les Maures. Il était très beau, mais doux, studieux, religieux et fervent admirateur de Martin de Tours. Il étudia la théologie, et devint bientôt chanoine et archidiacre de l'église de Toulouse, et enfin évêque de Commenge au pied des Pyrénées[1].

Lugdunum des Convenæ ou des Commenæ était un ancien castellum romain, qui, comme Lourde et Montségur, formait une vedette avancée des Pyrénées centrales. Mais depuis la catastrophe de Gondovald, la forteresse n'était plus qu'un roc désert. Vigilance avait été prêtre de Lugdunum. Priscillien avait converti le peuple d'Elusa. Les deux réformations se partageaient la Gascogne. Charlemagne les avait refoulées vers les montagnes. Il y avait une église johannite du Val d'Aran, et une église paulinienne du Salao. De ces hautes cimes leurs doctrines redescendaient avec leurs gaves écumants vers Toulouse. Lugdunum avait été longtemps sans évêques. On en avait remis depuis les Capétiens. C'était de

1. Vital, moine du XIIe siècle, biograghie de saint Bertran.

Digitized by Google

vrais évêques *in partibus* vivant dans leurs villages de bercails, Valcabrère, Tibiran, Barbazan. Enfin Bertran de Sélio, cousin des rois de France et des comtes de Toulouse, y fut nommé. Il était le 19e évêque de Commenge [1].

Les fils d'Aznar avaient repris possession de la montagne romaine. Le castellum renaquit en donjon féodal. Lugdunum devint la capitale des comtes. De là, ils gardaient les montagnes et dominaient les plaines. L'évêque, par tradition autant que par sécurité, résolut de refaire l'établissement impérial, de remonter la cathédrale à l'ombre du palais, comme au temps des Césars. Le prince y consentit. L'évêque bâtit sur ce sommet une église, un cloître, une enceinte munie de tours. La basilique se réfugiait sous les ailes de la forteresse. Un pont, jeté sur un ravin de roc, conduisait à la ville renaissante qui se tordait, s'accrochait, se suspendait parmi les précipices, sur les déclivités abruptes de la montagne. Bertran, ou plutôt son peuple reconnaissant, donna son nom à la cité qu'il construisit pendant cinquante ans d'épiscopat et qu'il ne put évidemment terminer qu'avec le concours de ses parents, les comtes de Toulouse et les rois de France. Ainsi en moins d'un siècle la cathédrale avait dévoré le palais, l'évêque avait absorbé le comte ; la ville portait le nom de Bertran. Bertran était canonisé, Bernard II était spolié, le prince, dépossédé de sa montagne ibéro-

1. Baron d'Agos.

Digitized by Google

romaine, n'avait pour séjour que des manoirs tellement obscurs qu'il est impossible à l'historien d'indiquer où tenait sa cour le chef glorieux des cinq rameaux des enfants d'Asnar.

Ainsi la roche du Lugdunum devint sacerdotale. Cette substitution n'eut pas lieu sans combat. A défaut de l'histoire muette écoutons la légende. A peine installé dans sa forteresse épiscopale, Bertran s'y voit assiégé. Par qui? Par un dragon. Un crocodile du Nil avait remonté la Garonne. Il ravageait les cantons environnants, dévorait les femmes, les enfants, les troupeaux, épouvantait le Val d'Aran. Bertran, aux gémissements de son peuple, descend de sa montagne, va droit au dragon, le touche de son bâton pastoral, pose sur sa tête le bout de son étole, et le monstre, béant et rugissant, s'apaise et suit, bêlant comme un agneau, l'homme de Dieu, et rampe le long des ruelles escarpées, jusqu'au seuil de la cathédrale où il expire.

C'est à l'histoire à interpréter la légende. Ce crocodile est évidemment un frère de la Tarasque. Les Cantabres avaient une tribu du Dragon, témoin les nombreux Tarascons qu'ils ont fondés dans le Midi[1]. Marthe, sur les bords du Rhône, vainquit le dragon païen. Bertran, sur les rives de la Garonne, triompha du dragon hérétique. Marcos était venu de Memphis. Le priscillianisme était donc un crocodile du Nil. Ce monstre, c'est le catharisme pyrénéen. Il se fit une insurrection, patriote contre le roi de France, hérétique contre le pape de Rome.

1. Tar, fleuve, et serpent; Asco, basque.

Digitized by Google

Le chef de ce soulèvement c'est le comte de Commenge, Bernard II, crocodile revêtu d'un tricot de fer, ou recouvert de squames d'acier. Ce prince vint assiéger Bertran et réclamer sa capitale fatidique. Une bataille eut lieu sans doute, peut-être un assaut de Lugdunum. Bertran fut délivré probablement par le comte de Toulouse et les barons de la Ila, ses parents. Le chef ennemi fut vaincu, fait prisonnier dans le combat, et mené captif dans la Cité. Fut-il décapité sur la place publique ou converti sur le seuil de la cathédrale? Se reconnut-il le vassal de l'évêque, et renonça-t-il pour toujours à sa capitale? On l'ignore. Mais le comte de Commenge demeura l'ennemi le plus acharné de l'Église romaine. Il ne reste de cette guerre qu'un crocodile empaillé et suspendu par deux anneaux de fer aux voûtes de la cathédrale comme un trophée[1].

Nous devions ce souvenir à une cité antique fondée par Pompée, berceau de la réformation de Vigilance, et tombeau d'une insurrection pour l'indépendance du Midi, contre les Mérovingiens; métropole des *fils d'Aïtor*, les Jaounas de Toulouse qui combattirent contre les Carlovingiens, et forteresse des *fils d'Aznar* qui combattront contre les Capétiens : des sept rameaux de Commenge, Carcassonne, Foix, Conserans, Palhars, Andorre et Barcelone, toute la chevalerie du Paraclet.

Bertran est contemporain de Bérenger de Tours et de Grégoire VII. Il ne se mêle point aux controverses de son temps. Son monument, à lui, c'est sa

1. D'Agos et Dulon, *Notices sur saint Bertran.*

Digitized by Google

ville. Bertran ne bâtit qu'une ville de pierre aux lieux où Vigilance et Félix d'Urgel construisaient, avec des dogmes, la cité de Dieu. Bertran est un évêque populaire, un prélat rustique de l'école d'Exsupère, son compatriote. Seulement Exsupère était un pâtre; Bertran est un patricien. Il fut élu par les barons et les bergers. Exsupère n'était coiffé que du béret; Bertran au béret joint la mitre et au besoin ajouterait le casque. Mais c'est encore l'évêque pyrénéen. Il est l'ami des pastours; ses miracles sont tout rustiques : ce sont des chasses et des pêches productives. Il multipliait le vin et le gibier. Il ne défendait pas, comme saint François, les animaux innocents. Il livrait aux chasseurs les isards des rochers et les palombes des bois. Il était, on le voit, de la race de saint Hubert et du roi N'Artus[1]. L'évêque et sa ville seront aussi pour les hommes de proie, les chasseurs d'hommes et de nations, les Nemrod de la croix et du Vatican. Bertran mourut vers la fin du siècle, comme Vigilance renaissait, avec Pierre de Brueys, dans les Pyrénées.

Commenge, âpre et guerrière, a pour fille gracieuse la poétique Carcassonne.

1. Saint Hubert était Cantabre et frère d'Aïtor, le puissant Jaouna d'Aquitaine, et peut-être un ancêtre de saint Bertran.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Carcassonne. — Maison de Carcassonne. — Meurtre du vicomte Ramon Trencabel. — Massacre de Béziers. — Le vicomte Roger Talhafer et la vicomtesse Aladaïs.

Carcassonne, dont le nom signifie *la Roche des Chênes* [1], plonge aussi par ses origines dans les mythes druidiques et les guerres nationales et religieuses de l'Aquitaine. Ibéro-latine et passée aux Visigoths, et munie par les fils d'Alaric d'une double ceinture de tours, complétées par les Arabes, du haut de son plateau circulaire qu'enveloppe un repli de l'Aude, la forte cité qui avait repoussé Clovis, ne s'inclina devant Charlemagne que par déférence pour le génie civilisateur et la gloire épique du César gallo-romain. Au plus haut de l'escarpement septentrional un large fossé, franchi par un pont-levis, isolait de la cité le manoir des comtes. Ces comtes rendaient patriarcalement la justice, assis à l'ombre d'un orme antique, dont le tronc avait remplacé le

1. Ker, rocher; Casser, chêne.

Digitized by Google

chêne fatidique, comme les vieillards basques sous l'arbre de Guernica. Les femmes héritaient selon la loi gothe et la coutume cantabre. Arsendis ou Arséna, héritière de la première dynastie de Carcassonne, porta cette comté dans la maison de Commenge, et vers le milieu du XI^e^ siècle, Ermengarda la transféra de nouveau dans celle des vicomtes d'Ambialet, distingués par le surnom belliqueux de Trencabel (qui tranche bellement). Cette troisième race de Carcassonne réunit à son antique métropole les riches et populeuses villes d'Albi, Castres, Agde et Béziers, et depuis les montagnes du Rouergue, ses domaines s'étendaient jusqu'à la Méditerranée, et jusqu'aux cimes des Pyrénées. Les alliances des Trencabel n'étaient pas moindres que leurs possessions. Le vicomte Ramon-Trencabel était l'oncle d'Alphonse II, roi d'Aragon.

Cette parenté illustre lui fut fatale. Il oublia l'antique vasselage des fils d'Asnar, et sa récente fraternité d'armes avec le comte Alphonse en Orient. A l'instigation des rois d'Aragon et d'Angleterre, il s'unit à ces monarques étrangers contre Ramon V. C'était combattre contre l'Aquitaine dont Ramon V était le champion. Ses sujets ne le suivirent probablement qu'à regret dans cette guerre antinationale. Une haine de caste, une querelle de bourgeois à chevaliers mit l'étincelle au mécontentement patriotique, et le vicomte périt sous le poignard des citoyens de Béziers. Béziers était renommé par la jalouse indépendance et l'énergie farouche de ses habitants.

Ramon-Trencabel, vicomte de Béziers, se rendait

Digitized by Google

avec ses troupes féodales et consulaires au secours de son neveu, fils de sa sœur Ermengarde, vicomtesse du Roussillon [1]. Pendant la marche un bourgeois se prit de querelle avec un chevalier, et brutalement s'empara du roussin chargé de ses bagages. Plainte est portée par les barons; le vicomte leur livre le bourgeois; il subit une peine légère, mais flétrissante. Après la campagne, les citoyens de Béziers vinrent à leur tour réclamer justice du vicomte. Trencabel répondit qu'il consulterait les notables pour réprimer l'audace des chevaliers. Au jour fixé, il se rendit avec sa cour dans l'église de la Madelaine, où l'attendait l'évêque (15 oct. 1167). Les bourgeois, un moment après, entrèrent armés, sous leurs robes, de cuirasses et de poignards. L'offensé marchait à leur tête, d'un air sombre et triste; et, s'adressant fièrement au vicomte : Monseigneur, voici, dit-il, ce malheureux! il est ennuyé de vivre puisqu'il ne le peut sans honte! Dites-nous maintenant si vous voulez venger mon injure! — Je suis prêt, répondit le prince, à m'en tenir, comme je l'ai promis, au conseil des seigneurs et à l'arbitrage des citoyens. — C'est très bien, répliqua-t-il d'un ton de menace et de désespoir, mais toute réparation, je le vois, est impossible; notre honte ne peut être lavée que dans votre sang. » A ces mots, les conjurés tirent leurs poignards; le vicomte, son plus jeune fils, les barons et l'évêque sont massacrés devant l'autel. Les consuls restèrent les maîtres de Béziers. Pendant deux ans ils ne voulurent entendre parler ni

1. Nommée aussi Trencabella.

Digitized by Google

d'évêques ni de vicomtes; ils ne s'émurent guère ni de l'irritation de la noblesse ni de l'excommunication du pape. Telle était la fière et farouche indépendance des républiques du Midi; vengeance individuelle, mais bientôt plébéienne et patriotique, représailles de la cité contre le prince, de l'Aquitaine contre l'étranger, les rois d'Aragon et d'Angleterre [1].

C'est par ce chemin sanglant que le jeune Roger, fils aîné de Trencabel, monta sur le trône vicomtal. Il n'avait pas vingt ans, il était aimable et belliqneux; son père l'appelait Rohairet (Rogeret); et le peuple le surnomma Talhafer (Taillefer). Il veut venger son père assassiné; le roi Alphonse se joint à lui; aux barons de Carcassonne s'unissent les hidalgos d'Aragon; ils marchent contre Béziers. Les fiers consuls repoussent leurs assauts; ils bravent les balistes des princes comme les foudres de Rome. Après deux ans de siège les deux camps transigèrent. Béziers se soumit, et Roger pardonna. Humilié, il revint à Carcassonne. Mais un jour, un baron irrité de cette paix s'écria : Vous avez vendu le sang de votre père, Monseigneur. Le vicomte frémit; il avertit secrètement le roi d'Aragon ; des troupes espagnoles viennent des Pyrénées ; elles arrivent par détachements devant Béziers; elles demandent à passer la nuit dans ses murs, car c'est l'hiver, pour se rendre en Provence. Les consuls accueillent ces milices d'un monarque ami; quand Béziers est plongé dans le sommeil, les Aragonais se lèvent, s'emparent des

1. Guill., Neubr., l. 2, c. 11.

Digitized by Google

portes, se divisent les quartiers, et font main basse sur les habitants. Le peuple est égorgé, les chefs mis aux gibets; ils n'épargnent que les femmes et les Juifs. Au matin, les portes s'ouvrent; Roger et Bernard, l'évêque nouvellement élu, entrent, les pieds dans le sang, et marient aux assassins les filles et les veuves des malheureux morts. Le vicomte et l'évêque, pour se dédommager des frais de ce meurtre immense, imposent à chaque nouveau ménage le tribut annuel de *trois livres de poivre*. Cette épice fut le prix du sang. Béziers fut repeuplé par ces Espagnols, et c'est d'eux que sortit la génération tragique qui devait, quarante ans plus tard, périr dans le grand massacre de la croisade [1]. Alphonse et Roger n'avaient pas vingt ans, et la responsabilité de ce crime horrible retombe conséquemment sur l'évêque qui, vieillard et apôtre, aurait dû contenir la juvénile et vindicative ardeur guerrière des deux princes adolescents. Bernard est l'ombre hâtive, le fantôme anticipé de cet effroyable Amalric, l'archange exterminateur de Béziers (déc. 1269).

Faisons à chacun sa part du sang répandu. Ce crime, il faut le dire, fut moins l'œuvre de Roger, jeune prince instinctivement doux, libéral et chevaleresque, que de la noblesse qui excita sa vengeance filiale, du roi d'Aragon qui lui prêta sa dague catalane, et de l'évêque qui n'interposa pas sa crosse pastorale. Alphonse II voulait établir dans Béziers un camp aragonais qui relierait le Roussillon à la

1. Guill. Neubr. — Rob. de Mont.

Digitized by Google

Provence, et soutiendrait ses prétentions sur Toulouse et sur Carcassonne. Roger le comprit, revint à son seigneur naturel et national, et s'unit par une double alliance au comte de Toulouse. Ramon V, de son froid et triste mariage capétien, avait une fille, brillante image de son père, de son peuple et de son siècle amoureux de l'idéal. La jeune infante, orpheline d'une mère vivante, et privée de son père par le plaisir, la politique et la guerre, fut élevée dans la paisible solitude de Burlats en Albigeois. Aladaïs, pupille des troubadours, devint l'objet de leur admiration et de leur encens ; ils la célébrèrent sous le nom de *Belveser*, qui exprime sa beauté, et de *Tot-m-y-plats*, qui révèle sa grâce et son charme sympathique. Leurs chants rendirent célèbre la rose naissante du Sidobre. Aladaïs de Burlats fut accordée, après de longues discordes, au jeune Roger Taillefer, vicomte de Carcassonne (1171) et bientôt après, sa sœur Béatrix de Béziers épousa Ramon, infant de Toulouse. Le comte par cette double union s'attachait un vassal puissant et belliqueux dont l'hommage inquiet et récalcitrant oscilla, trop souvent encore, entre Toulouse et l'Aragon. La cour de Carcassonne, sous la belle et vaillante Aladaïs, devint le siège de l'héroïsme, de la poésie et de la galanterie chevaleresque, avec une rayon de sentimentabilité platonique, et comme une succursale, plus chaste et plus gracieuse de Toulouse, car c'est une femme qui tenait le sceptre [1].

1. Troub. Arn. de Marveil.

Digitized by Google

Reine de ce monde sentimental, Aladaïs tenait ses assises sous l'orme du manoir vicomtal, dans une cour encadrée de portiques romans et d'arcades mauresques. C'était l'époque des grandes femmes comme des grands hommes ; et la vicomtesse pouvait à son tribunal avoir pour acolyte Ermengarde de Narbonne, une profonde politique, ou Esclarmonde de Foix, une docte théologienne. Les coupables dont elle jugeait les érotiques délits étaient Richard Cœur de Lion, Alphonse le Chaste ou Ramon-Roger de Foix. A ces puissants princes qui l'encensaient de leurs hommages, Aladaïs préféra toujours Arnauld de Marveil, un pauvre clerc du Périgord, ennobli par son cœur et sa harpe. Elle mit sa beauté, et plus tard son veuvage, sous la garde de la poésie et du mystique amour. Les tours de Carcassonne existent encore, et le souvenir d'Aladaïs de Burlats et d'Arnauld de Marveil y répand un parfum plus doux que celui de ces fleurs de pourpre et de tristesse, dont avril fait tous les ans refleurir les rameaux sur leurs murailles noircies de l'horreur des révolutions et des siècles.

Foix est un rameau montagnard et belliqueux de l'opulente Carcassonne.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Le château de Foix. — La maison de Foix. — Les infants de Foix. — Roger, Cécilia et Esclarmonda.

Le château de Foix[1] s'élève, dans un amphithéâtre ovale de montagne, sur un trapèze de granit, dont le plateau, semblable à un gigantesque piédestal, supporte, à cent cinquante pieds dans les airs, l'inexpugnable et gracieux donjon féodal. C'est, selon la tradition populaire, une antique roche fatidique, un autel probablement d'Abellio, nom grec si l'on veut, ou phénicien, et que les Ibères donnaient au soleil. Le culte de la lumière semble encore reconnaissable dans le nom même de Foix (φως), que d'autres à la vérité font dériver de la métropole asiatique des Phocéens. Foix serait, dans ce dernier cas, une Phocée cantabre, une sœur de Rhodes, de Samos, de Scyros, d'Abydos, de ces comptoirs massaliotes échelonnés d'un bout à l'autre de l'isthme pyrénéen.

1. En latin Fuxum ; en roman Fox, Foish, prononcez Fouch.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, cette origine déliaque, qui ne repose que sur des conjectures, conviendrait merveilleusement à ces vieilles tours qui furent au moyen âge un berceau de poètes héroïques, et un foyer de doctrines grecques et orientales. Nous verrons partout à cette époque la religion du Paraclet s'allumer sous un nouveau souffle, des cendres mal éteintes des vieux autels, et des antiques sanctuaires du soleil.

Mais Foix est d'origine ibère, et longtemps avant l'époque grecque et romaine, fut le *Pal*, la métropole des chefs des Sotiates, ou Aquitains du Sabartez. Les Sotiates prirent parti pour Sertorius contre Pompée et vainquirent Préconius son lieutenant dans le vallon de Villa-Pétrosa[1]. Mais vingt ans plus tard, dans ce même cirque bordé de rochers, leur chef Adcantua fut vaincu par le jeune Crassus, lieutenant de César, qui vint assiéger le castellum du Vercingétorix cantabre. Dès lors, Foix ne fut plus qu'un anneau de cette longue chaîne de Castellaria dont les Romains fermèrent, de l'une à l'autre mer, les passages des Pyrénées. Foix resta ibéro-romain jusqu'à l'arrivée des peuples du Nord. Clovis, roi des Francs, convoitait la riche Aquitaine, florissante sous le sceptre habile et paternel des descendants d'Alaric. Les évêques catholiques, impatients de la domination des monarques ariens, appelaient de leurs vœux le Sicambre orthodoxe et barbare. Volusien, évêque de Tours, fut soupçonné non sans raison d'avoir secrètement offert

1. Varilles.

Digitized by Google

à l'ennemi sa métropole, une grande clef de la Loire; trahison affectuée plus tard par son successeur Vérus. Déporté d'abord à Toulouse, puis de là en Espagne, Volusien fut, dit-on, massacré sur les bords de l'Ariège, par les Goths des Pyrénées. Clovis introduit par Vérus et conduit par le sacerdoce catholique, ce cerf blanc qui lui montrait le gué des fleuves, passa la Loire et vainquit à la bataille de Vouglé. Le carnage fut tel, que, selon la tradition symbolique, une source de sang jaillit dans Toulouse, comme du cœur transpercé de l'Aquitaine. Le Sicambre fit recueillir les reliques de Volusien, invoqué comme un saint et comme un martyr par les Francs. Le clergé romain instruisait les Aquitains vaincus à vénérer des saints sicambres. Du fond de leur sépulcre ils veillaient sur la conquête, et, dans le cas de révolte, appelaient les invasions du Nord sur le Midi. Du tombeau de Volusien sortit un monastère; autour du cloître se forma un bourg, sur les ruines de la colonie grecque et romaine; et, pour garder cette porte des montagnes un castellum s'éleva sur le rocher fatidique. Charlemagne agrandit encore cette forteresse monastique, tournée au nord contre les Aquitains, au sud contre les Maures. Le fort, le bourg et le cloître, d'abord divisés, se groupèrent pour les nécessités de la défense, au confluent de l'Ariège et de l'Arget[1], et formèrent enfin la cité de Foix qui, néanmoins, n'apparaît dans l'histoire qu'au x^e^ siècle. Ses vieilles tours féodales se dégagent, seulement alors, des ténèbres tumul-

1. Aurigera et Argentifer.

Digitized by Google

tueuses de la barbarie, comme après une nuit orageuse on voit encore leurs créneaux, blanchis par un premier rayon, sortir des vapeurs flottantes du matin (1002).

Au x^e^ siècle, Foix relevait de la maison de Commenge, antique race ibère, souveraine, entre l'Aude et l'Adour, du massif central de Pyrénées. Elle comptait parmi ses ancêtres Loup, qui vainquit Charlemagne, et Adcantua, qui combattit César[1]. Astnar, prince des tribus que Pompée fit descendre des cimes espagnoles, et parqua comme un troupeau dans les vallons où coulent les sources de la Garonne, est la souche commune des comtes de Commenge, de Carcassonne, de Foix, de Conserans, de Palhars, d'Andorre et même de Barcelone. Il régnait de son chef sur ces hautes vallées appelées, au moyen âge, le *pays des neiges*, ou Nébousan. Son trône de granit était au pied de la Maladetta et du Salao qui se creuse comme le siège de Géryon. Lugdunum des Convenæ, dont il ne restait plus, depuis les guerres exterminatrices des enfants de Clovis, qu'une forteresse en ruines, était sa capitale de bercails, sous le nom de Val Cabrère, la vallée des Chèvres. Arnauld, fils d'Asnar, augmenta considérablement ses domaines, en épousant Arséna ou Arsendis, infante gothe héritière de la comté de Carcassonne. Ramon I^er^, leur petit-fils, détacha de son vaste patrimoine la haute vallée de l'Ariège, avec les montagnes latérales qui versent leurs eaux dans ce gave, depuis

1. Ad. Garrigou

Digitized by Google

sa source aux cascades d'Orlus, sur la cime des Pyrénées, jusqu'à sa jonction dans la plaine avec l'Ers, et forma de ce triangle l'apanage de Roger, premier comte de Foix. Ce prince assit son manoir féodal sur les racines du rocher fatidique, dont le plateau, relié à sa base par une rampe circulaire, supportait élégamment dans les nuages son inexpugnable donjon. C'est l'aire inaccessible de la dynastie des Roger, descendants d'Asnar et d'Adcantua, qui, bien que de race ibère, portèrent presque tous ce nom germanique, significatif de leur courage et de leur beauté, car ils étaient fauves comme l'aigle et le lion[1].

C'est là que naquit, vers le milieu du XII^e^ siècle, le sixième comte de Foix, Ramon-Roger, fils de Roger-Bernard I^er^ et de Cécilia de Carcassonne. Emule de son bisaïeul Roger II, compagnon de Ramon de Saint-Gélis, dans la première croisade, il suivit en Orient les rois Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion. Ramon-Roger unissait à l'habileté politique du premier la valeur impétueuse du second. Il était de grande taille, robuste, gracieux, éloquent et poète, comme deux de ses descendants dont on a consacré le talent et la beauté, du nom de Phébus. Comme tous les princes de sa race, il portait la tête haute, à l'espagnole, signe de la fierté du cœur[2]. Il connut pourtant le malheur; vaincu dans un combat, contre Ermengaud, comte d'Urgel, il fut longtemps captif au

1. Roger, de roth, blond, fauve.
2. Pierre de Vaucernai.

Digitized by Google

fond d'une tour, comme le monarque anglais. Sa valeur était à l'étroit dans ces querelles féodales; mais sa jeunesse avait vu les merveilleuses guerres musulmanes, et sa vieillesse attendait les tragiques guerres cathares. Ses grands jours furent contre la Mecke et contre Rome. Bien qu'il pût lui-même chanter sur sa harpe ses propres exploits, il avait toujours à ses côtés son troubadour dans les batailles. C'est ce poète fameux dont l'impétueux génie, le rude dialecte, et l'accent barbare, décèlent un chantre pyrénéen; mais qui par prudence a cru devoir dérober ses sympathies religieuses et patriotiques sous le pseudonyme de Guilhem, clerc géomancien de Tudelle en Navarre. Ainsi le plus grand des chevaliers eut le rare bonheur de trouver le plus grand des poètes de son siècle, et l'Achille aquitain eut son Homère. Nous dressons, dès le début de cette histoire, cette haute figure guerrière qui, de son palefroi superbe, en domine l'immense champ de bataille.

Roger-Bernard 1er, dit le Gros, comte de Foix, eut encore, outre ce glorieux fils, trois filles nées, comme lui, vers le milieu du XIIe siècle (1150-1160). C'était un prince positif, matériel, spéculateur. Il mariait ses enfants dès le berceau, dès le sein maternel. Il les mariait pour arrondir ses États, et fortifier sa maison par de solides alliances féodales. Il échangeait ses filles comme les chevrettes de ses bercails, et les colombes de ses tourelles. De ces trois infantes de Foix, la première, noyée probablement dans l'obésité paternelle, est restée obscure, et son nom même est inconnu; nous savons seulement qu'elle épousa Guilhem Arnauld, seigneur de Marcafaba,

Digitized by Google

dont les vastes domaines s'étendaient au confluent de la Garonne et de la Lèze, et l'un des patrons de l'antique abbaye carlovingienne de Lézat. La seconde, nommée Sézélia ou Cécile comme sa mère, fut promise à son cousin Roger, vicomte de Conserans, petit-fils de Bernard II, comte de Commenges, et de Diaz de Muret. Elle devait régner sur les ravissantes vallées arrosées par le Salat et le Volp, et son manoir vicomtal s'élevait pittoresquement sur le rocher pyramidal de Saint-Lizier, ainsi nommé de Glycérios, apôtre grec des Consorani. La troisième enfin reçut en naissant le nom d'Esclarmonde, symbole de beauté, de pur génie et de destinée orageuse. Ce nom, qui n'apparaît guère qu'avec le catharisme en Occident, nous induit à penser que la jeune infante, selon un usage assez fréquent à cette époque, fut vouée, dès le berceau, à la religion du Paraclet. Esclarmonde naquit, en effet, au moment de la plus grande effusion du catharisme pyrénéen. Elle avait environ douze ans, quand Nicétas vint organiser, au synode de Caraman, l'église johannite d'Aquitaine. Il est vraisemblable que cet évêque bulgare visita les princes méridionaux, les cours de Toulouse, de Carcassonne et de Foix; toujours est-il que sa doctrine envahit les manoirs pyrénéens. On dogmatisait vivement dans le donjon comtal; les divers systèmes religieux se partagèrent les infants de Foix. Cécilia, d'un esprit sobre et ferme, adopta la doctrine biblique des léonistes, l'enseignement de Vigilance et de Pierre de Brueys. Esclarmonde, d'un génie plus ardent et plus mystique, se déclara pour la gnose cathare,

Digitized by Google

ce mélange de platonisme et de johannisme alexandrin, organisé par Nicétas. L'infant Ramon-Roger, le plus beau et le plus éloquent prince de son temps, profond politique et guerrier valeureux, était secrètement sympathique à la religion du Paraclet. L'Orient théologique était pour lui le pendant de l'Orient chevaleresque; c'était une double aventure dans le désert, dans l'infini. Le catharisme l'attirait; il devait y trouver la gloire et la mort.

D'ailleurs l'église d'amour rencontrait l'empire d'amour, avec ses tribunaux d'amour, ses juges et ses chantres d'amour, sympathiques au Paraclet. Le règne de Ramon V, comte de Toulouse, était l'âge d'or de la poésie romane. Tous les châteaux du Midi résonnaient de troubadours; ils étaient les rossignols de ce printemps social. Les infants de Foix, par mysticité platonique, par amour de l'idéal, prolongèrent leur brillante adolescence, parmi les harpes, les joutes poétiques, les tournois chevaleresques. Ce n'est qu'au dernier instant, et probablement sous la pression du commandement paternel, que la pieuse Esclarmonde consentit à donner sa main à Jordan, seigneur de l'Ille et vicomte de Gimoez en Gascogne, et que Ramon-Roger alla chercher à Saragosse sa fiancée Philippa de Montcade, nièce des rois d'Aragon (1188).

Ramon V, outre les barons des châteaux, eut encore pour auxiliaires les consuls des cités.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Civilisation romane. — Communes méridionales. — Toulouse, Narbonne, Béziers, Marseille, Avignon, Nice. — Consulat. — Commerce. — Sciences.

Pendant que l'Aquitaine accomplissait la révolution de l'indépendance politique, elle portait dans son sein la révolution de la liberté civile. Après l'émancipation de la race, vient l'émancipation de l'individu. L'avalanche de la barbarie du Nord diminuait d'intensité, à mesure qu'elle s'étendait vers le sud. La féodalité qui ne fut que l'organisation de la barbarie germanique fut moins vigoureuse sur le sol roman. Le soleil fondait la barbarie, énervait la féodalité et ravivait la liberté. La liberté, au moyen âge, semblait, ainsi que la civilisation, un fruit du soleil. Elle s'épanouit magnifiquement au sud des Alpes et des Pyrénées. Barcelone, Saragosse, Gênes, Florence, Pise, Venise, Milan, forment de petites et vivaces républiques. Dans la Gaule méridionale, Toulouse, Narbonne, Béziers, Montpellier, Nîmes, Avignon, Arles, Marseille, Nice, sont encore de no-

Digitized by Google

bles communes quoique moins brillantes que leurs sœurs d'Espagne et d'Italie. Ces communes romanes diminuent de vigueur et d'éclat, à mesure qu'elles s'éloignent vers la Loire. Au nord de ce fleuve, régnait la conquête tudesque et la féodalité franque. Au sud le régime social était un mélange de la féodalité gothe, du consulat roman et du patriarcat ibère. Les comtes étaient les descendants des compagnons d'Alaric et de Goaiffer, des chefs des tribus cantabres, héros des guerres de l'indépendance contre les dynasties mérovingienne et carlovingienne[1]. Les châtelains des montagnes étaient en même temps et de concert avec les riches bourgeois, par élection populaire, consuls des cités. Ces capitouls des villes, seigneurs des campagnes, possédaient la terre en franc-alleu, forme ordinaire et primitive du domaine méridional. Leur souche antique formait plusieurs branches masculines et féminines sur l'alleu paternel, dont le fonds était indivis et immobile, mais dont le revenu était perpétuellement mobile et divisible à l'infini. Cette forme domaniale existe encore en Afrique, et porte chez les Arabes le nom de Melc, en Russie, le nom de Mir. La femme héritait comme l'homme, et souvent la tribu reconnaissait pour son patriarche une antique matrone gothe ou cantabre. Cette division de l'héritage neutralisait l'autorité elle-même partagée, et dont l'effet devenait en s'atténuant toujours presque nul sur le colon

1. Le nom de Goth, autrefois synonyme de chien, était alors en grand honneur; les barons portaient presque tous des noms germaniques; les femmes recevaient plus souvent des noms ibères.

Digitized by Google

d'ailleurs de même race, et portant le même nom que le chef de clan. Ainsi la race, la tradition, l'intérêt, unissaient la cabane et le château, le donjon et la cité, et les villes à la métropole consulaire et comtale.

La noblesse gothique se superposant à la municipalité gallo-romaine, tenait le rang de l'antique patriciat latin. Puissance exécutive de la cité, elle exerçait comme lui les fonctions de guerre et de judicature, inhérentes à la souveraineté. Elle dominait sans doute de toute la hauteur de sa lance dans le conseil des citoyens. Mais, pendant que le noble représentant de l'élément conservateur demeurait stationnaire, immobile comme son donjon sur son rocher, le bourgeois, représentant de l'élément progressif, grandissait et se faisait insensiblement une place de jour en jour plus large dans la cité. Entre une noblesse et un peuple de même sang, il n'y avait point d'émancipation violente, comme au nord de la Loire, et si la lutte eut lieu, elle fut si pacifique qu'elle n'a point laissé de vestiges dans l'histoire. Quand les ombres se dissipent, nous trouvons partout le consulat victorieux, et la cité solidement constituée sans apparence de combat. Ce triomphe était obtenu dans la première moitié du XII^e^ siècle. En 1150, Toulouse, Barcelone, Saragosse, Narbonne, Béziers, Carcassonne, Montpellier, Nîmes, Avignon, Arles, Marseille, Nice, sont définitivement constituées en républiques. Toutes ont leur capitulum ou conseil commun, librement élu par le peuple, et délibérant librement dans leurs antiques capitoles sous la pré-

Digitized by Google

sidence fictive du comte héréditaire, mais plutôt sous la direction effective de leurs consuls annuels. Le comte n'eut guère que le cérémonial honorifique du pouvoir dont la réalité appartient aux magistrats qui, plus ou moins nombreux, sont chargés de l'administration de la cité, disposent seuls des gardes urbaines, et commandent les forces de terre et de mer de la république. A Bayonne, à Bordeaux, à la Rochelle, les vaillants maires montaient sur leurs vaisseaux et balayaient l'Océan. Dans les provinces basques, ces pâtres, qui se disaient tous nobles, délibéraient en plein air, comme au temps des patriarches, sous les rameaux du chêne antique de Guernica. On connaît l'héroïque indépendance des Catalans, et la formule du serment célèbre que les Aragonais exigeaient de leur roi le jour de son sacre : « Nous qui sommes autant que vous, et qui pouvons plus que vous, nous vous faisons roi pour la défense de nos libertés : sinon, non[1] ! » Andorre, hexapole de pâtres et de chasseurs d'ours, est comme un échantillon conservé dans les neiges des Pyrénées, un spécimen encore vivant de toutes ces républiques féodales mortes, et montre avec orgueil, à la stérile turbulence des nouvelles générations, le simple et indestructible organisme de ces libertés qui datent de Charlemagne. Andorre n'a qu'un conseil perpétuel, avec un grand et un petit conseil directement élus par les citoyens sous la double suzeraineté du comte de Foix et de l'évêque d'Urgel. L'archevêque, le vicomte et le peuple gou-

1. Zurita, Marca. — Gesta comitum Barcin.

Digitized by Google

vernaient de concert à Narbonne; à Marseille, ces trois pouvoirs ont leurs quartiers respectifs. Ailleurs encore, le peuple par intermittence domine seul, comme à Nice, Arles et Avignon. Ces riches citoyens de Toulouse, de Marseille, de Barcelone, avaient des maisons flanquées de tours, prenaient l'armure et la lance et montaient à cheval pour la défense des droits de la cité. Leurs fils étaient chevaliers, s'ils voulaient l'être, et joutaient aux tournois avec les barons. Les nobles sans déroger pouvaient être commerçants, comme dans les villes grecques. Toute manifestation éclatante de la personnalité, le courage, la fortune, l'intelligence, l'art anoblissaient dans les villes du Midi; la société consacrait la nature. Au premier coup du beffroi, ils accouraient à la tête des ouvriers en armes, et sortaient de la ville pour le combat sous le commandement des consuls. C'est ainsi qu'en 1156, les capitouls de Toulouse allèrent châtier l'insolence de quelques châtelains de l'Albigeois. Ah! ce n'est pas la servitude, c'est la liberté qui est antique, primitive et voulue de Dieu!

Cette mâle indépendance des bourgeois du Midi avait sa source dans le sentiment énergique de leurs droits, et le juste orgueil d'une grande prospérité. L'agriculture, cette base des sociétés, y florissait. La terre, libre comme l'épouse et non comme l'esclave de l'homme, répondait à son amour en multipliant les fruits de sa fécondité. Les plaines produisent abondemment le froment, le millet et le maïs nouvellement importé d'Asie par les croisades. L'huile pure et les vins généreux y coulent par torrents. Nar-

Digitized by Google

bonne est une colonie des abeilles d'Hybla. La culture romaine s'y pratiquait encore telle que l'enseignent les Géorgiques de Virgile. L'industrie animait ces grandes cités. La plupart des manufactures aujourd'hui déchues de Castres, de Carcassonne, de Nîmes, remontent à cette époque prospère où leurs produits alimentaient seuls les marchés du nord encore barbare et les bazars du Levant. Des traités de commerce unissaient ces villes du littoral avec Gênes, Pise, Florence, Naples, la Sicile. Les ports de Marseille et de Barcelone étaient peuplés de vaisseaux italiens, grecs, levantins, maures, espagnols, barbaresques. Les comtes de Toulouse donnèrent un centre à ce commerce, près du delta du Rhône, et Beaucaire, du haut de son rocher stérile couronné de tours, verra s'étaler sur sa grève toutes les richesses de l'Asie, de l'Afrique et de l'Occident.

Cette plage méditerranéenne était comme une colonie orientale[1]. Courtiers de ce mouvement commercial, les juifs servaient d'intermédiaires entre les chrétiens et les musulmans. Pas de ville, encore aujourd'hui, qui n'ait une rue, un quartier, dont le nom ne rappelle le souvenir des israélites. Dans la première partie du XII^e^ siècle, les juifs établirent des académies dans les environs de Nîmes. Ils avaient des professeurs célèbres, et des pays les plus lointains on venait entendre, à Vauvert, le rabbin Abraham. Benjamin, rabbin de Tudelle, dans son pèleri-

1. Leber I, p. 397.

Digitized by Google

nage à Jérusalem (1160), traversa la Septimanie et trouve partout des synagogues; à Narbonne, 300 juifs; à Lunel, 300; à Saint-Gilles, 100; à Beaucaire, 50. Narbonne, ville maîtresse pour la loi, avait parmi les docteurs fameux le *rabbin Calonimo, fils du grand prince et rabbin Théodore de la race de David.* Il possède de grands biens sous la protection des princes. A Béziers, une synagogue fort studieuse et des rabbins excellents par-dessus tous les autres. A Montpellier, des disciples très célèbres de la sagesse, riches, charitables envers les pauvres, pitoyables envers les affligés. A Lunel, une académie où les israélites étrangers venaient étudier la loi, sous les fils très sages et très riches du fameux docteur Meschulam. Les élèves étaient entretenus par les synagogues alors très zélées, et toutes retentissantes de querelles scolastiques, entre les partisans et les adversaires de l'illustre rabbin de Cordoue, Moïse Maimonide.

Comme dans la captivité de Babylone, les juifs septimaniens se gouvernaient par des chefs de leur nation. Les Calonymos ben Théodoros formaient une dynastie de princes rabbins. Ils s'intitulaient rois des israélites de Narbonne. Ils se prétendaient de la race de David, et leur sceau royal portait un écu armorié au Lion rampant; c'est le Lion de la tribu de Juda[1]. Les comtes dont ils remplissaient les tré-

1. Académie des inscriptions : séance du 9 août 1872. Scel Moumet judeu de Narbo. — Mometus Taurosius rex Narbonæ. Moumet est le diminutif enfantin de Calonymos, et Taurosius est l'adjectif altéré de Théodoros.

Digitized by Google

sors, protégeaient les juifs; ils étaient leurs ministres des finances. Les Trencabel vicomtes de Carcassonne eurent tour à tour pour argentiers plusieurs juifs: Nathan, Samuel et Moïse Caravita.

Guilhem VIII, comte de Montpellier, permit aux israélistes de fonder, dans cette ville où ils avaient déjà une académie célèbre, une chaire libre de médecine, vieille souche de l'école perpétuée jusqu'à nos jours. Ce même prince protégeait également les autres sciences dans sa capitale. Placentin, né dans ses murs, et après lui Azzo de Bologne y professèrent le code récemment découvert de Justinien. Le droit romain y florissait pacifiquement à côté de la médecine juive et de la philosophie arabe. L'Aquitaine était un champ ouvert à toute sagesse orientale. Enfin une langue venait d'éclore, première née des langues néolatines, premier rossignol de ce printemps social; une poésie sentimentale, ingénieuse et guerrière; et Ramon V eut pour clairons retentissants les troubadours.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Langue romane. — Poésie. — Sirvente. — Chanson. — Chanson de gestes. — Cycles poétiques. — Puis ou Parnasses aquitains. — Écoles de Limousin, d'Auvergne, de Provence, de Toulouse et des Pyrénées.

La langue romane d'Aquitaine, sœur aînée des langues espagnole, italienne, portugaise et moldo-valaque, est de race latine, mais mouchetée, comme une peau de panthère, d'ibère et de grec, de celte, de goth et d'arabe. C'est le latin rustique, l'idiome incorrect des campagnes, vivant et vigoureux dans les forêts, tandis que dans les villes, la langue savante à la fois et barbare de Rome tombait lentement à l'état de langue morte, et devenait la langue sainte de l'église d'Occident. Ce dialecte populaire arrive à sa puberté après l'an mille ; d'agreste il devient littéraire ; c'est une langue poétique, une langue vive, flexible, pittoresque, sonore, harmonieuse. Elle chanta sur la harpe, et l'âme de la nationalité romane se révéla instantanément, et avec le plus magnifique éclat, par la poésie.

Digitized by Google

La semence cantabre de cette poésie indigène sortit du sillon mélangée de germes grecs et de sèves arabes éclos sous les souffles de l'Orient. Sa racine agreste, c'est le sirvente, ou le chant des serfs. Le peuple chante longtemps avant les seigneurs. Il se vengeait de son servage par la licence. C'était un chant grossier, agressif, satirique et quelque chose de pareil au chant du Bouc, d'où sortit la comédie grecque. Ce chant de la haine servile touché d'un rayon d'amour produisit la *chanson*, ce fut le chant chevaleresque, la poésie des châteaux en face de la poésie de la cabane rustique ; et comme celle-ci était satirique et grotesque, l'autre fut sentimentale et héroïque. Le chant d'amour descendit sous le chaume et le sirvente moqueur monta au manoir seigneurial. La chanson c'est proprement l'ode, elle eut toutes les variétés de l'ode grecque, et ses *coplas* montrèrent, tout d'abord, l'ingénieux et subtil entrelacement des strophes antiques. Les croisades arrivèrent et produisirent la *chanson de gestes*. C'est l'épopée homérique, moins le génie. Il se forma trois cycles épiques. Le cycle religieux ou du Saint-Graal, il venait de Bretagne. Le cycle carlovingien, ou chevaleresque, il venait d'Aquitaine. Le cycle historique, dont les héros étaient Alexandre et César, il venait de Rome. La chanson de gestes se cadençait sur une mélopée haletante, dont les strophes inégales ont les chocs entrecoupés des escadrons, les chutes et les relèvements tumultueux des charges chevaleresques.

Nous avons parlé du subtil et merveilleux agence-

Digitized by Google

ment des vers dans les strophes, monorimes et irrégulières dans l'épopée, régulières et symétriques dans la poésie lyrique. La même diversité, variée à l'infini, apparaissait dans les genres multipliés dont les noms révèlent une origine grecque et latine. Les chants du matin et du soir, les aubades, les sérénades, les ballades, les caroles, s'accompagnaient de danses mimiques. La farandole ondulant comme un serpent imitait, dans ses longs replis sinueux, les processions haletantes, les saltations orgiaques des bacchantes, devant les statues des dieux[1]. Les tensons et les mi-partis affectaient la forme du dialogue, comme l'Oaristis de Théocrite, et se rapprochaient du drame, et des jeux scéniques. Mais le drame proprement dit n'existe pas encore dans la poésie romane, elle est morte avant d'arriver à l'âge dramatique; elle ne possède que l'ode et l'épopée. Si elle avait survécu, de l'ode et de l'épopée serait sorti le drame, après la croisade, comme la tragédie grecque sortit de l'Iliade après la guerre de Troie. Les Grecs appelaient leurs chantres *poètes*, créateurs. Les Aquitains, d'un mot encore plus juste, les nommèrent *trouveurs*, troubadours. Ce terme indique une inspiration supérieure, une révélation divine. La poésie vient de Dieu, la source est au ciel. Comme en Grèce le siège mystérieux de l'inspiration poétique était sur une montagne, voilé de nuages. La poésie, comme la religion, a toujours cherché les hauts lieux qui les rapprochaient des dieux. Dans les Gaules ces sommets et leurs bocages sacrés

1. Φιρω αιδολα, farandole.

Digitized by Google

étaient appelés des Puis, *Podii*[1]. L'inspiration est divine, l'art seul est humain, la science seule est terrestre. La Gaie science eut donc des écoles, et le Périgord produisit son Boileau, dans le pédantesque Arnauld d'Aniel. C'est l'Aristote de tous les Puis ou Parnasses aquitains. Dante et Pétrarque l'ont sacré sur ce trône des vers dont ils seraient plus légitimement les rois.

Il y eut plusieurs écoles célèbres de poésie. Ebles II, vicomte de Ventadour, en fonda une dans son château; il en était lui-même le directeur, et, selon un chroniqueur contemporain, se délectait en tous temps de *vers d'allégresse* (*Carminibus alacritatis*). De cette noble école du Limousin sont sortis les troubadours les plus illustres : Bernard de Ventadour, Bertran de Born et Richard Cœur de Lion. L'Auvergne eut aussi son école, à la cour du Dauphin. Elle a produit de nombreux poètes, le moine de Montandon, Pons de Capduelh, Pierre Cardinal et le Dauphin lui-même. Ces poètes, nés au nord de la chaîne du Cantal et du Périgord, étaient appelés, par les troubadours du versant méridional, les *Ultramontains*. Les écoles d'Orange et de Folcalquier florissaient en Provence; les vicomtes de Baux et d'Orange en étaient les maîtres mélodieux, et leurs élèves chevaleresques sont illustres par l'épée et par la harpe; le charmant Peyrol, Rambaud de Vaquières, Gui de Cavaillon et la colombe de la Drôme, la comtesse de Die. Mais la grande métro-

1. Pey, Pech, Pouch, Poul, Pujol.

Digitized by Google

pole poétique, c'était Toulouse et la cour de Ramon V. C'est la terre classique de la gaie science. Les dialectes du Limousin et de l'Auvergne, sont agrestes comme leurs forêts, âpres comme leurs montagnes. Le Provençal lui-même est guttural comme son sol est rocailleux; mais à Toulouse, la fécondité de la terre, la sérénité du ciel, la culture plus latine, avaient produit le langage le plus mélodieux. « O Toulouse, s'écrie un troubadour du Velay, que ton langage est ravissant[1]! » Les troubadours de la région du Nord venaient pour s'y perfectionner, pour en saisir l'accent et la mélodie. Là, parurent Bernard de Ventadour, Arnauld de Marveil, et l'illustre Bertran de Born. Ces chanteurs du Nord venaient y jouter avec les poètes du Midi : Marcabrus, Pierre Vidal, Jordan de Saint-Antonin, Ramon de Miraval, Guilhem de Cabestang, et le grand Guilhem de Tudella, l'Homère des comtes de Foix. Ils s'y rencontraient avec les poètes de Lombardie, de Catalogne et d'Aragon, et le roi Alphonse le Chaste, passait les Pyrénées pour y lutter d'harmonie et de galanterie chevaleresque avec Richard Cœur de Lion. La poésie romane, exotique dans le Nord, ne peut donc pas s'appeler limosine, pas plus qu'auvergnate; limosin dans ce cas dérive, non de Limoges, mais de Limous, d'où l'émigration cathare passa en Espagne. Mais, indigène dans le Sud, elle a droit de s'appeler *Provençale*, en tant que ce nom embrasse les deux rives du Rhône, comprend l'Aquitaine, et s'étend avec le sceptre de Toulouse, des Alpes à l'Océan.

1. Pierre Cardinal.

Digitized by Google

Toulouse est le vrai centre géographique de cet empire poétique dont l'horizon englobait l'Espagne et l'Italie et flottait jusqu'au monde slave, jusqu'au monde arabe. Toulouse était là métropole où s'élaborait le roman classique qui flottait au-dessus des langages villageois comme l'italien et le castillan planèrent plus tard au-dessus des dialectes rustiques des deux péninsules méridionales. Cette langue romane est la grande sœur adulte de tous les idiomes néo-latins naissants. Non seulement les troubadours fréquentaient les cours de Castille, d'Aragon, de Lombardie, de Naples et de Sicile; non seulement ils chantaient en langue romane partout classique et partout entendue, mais encore ils chantaient dans les dialectes indéfiniment variés des deux péninsules italique et ibérienne. Il nous reste encore quelques-uns de ces poèmes polyglottes, où Génois, Catalans, Aquitains, dialoguent chacun dans son idiome indigène[1]. Les troubadours étaient leurs maîtres de poésie; ils sont les premiers poètes espagnols et italiens, les parrains du Dante et de Pétrarque. Quelquefois, comme dans Alighieri lui-même, le roman alterne avec le latin, mais rarement. Il n'y a que les moines qui versifient encore en latin, comme Ligor à Toulouse[2] : coassement de corbeaux, glapissement de hiboux qui, du fond de leurs ténèbres, grommellent contre toutes ces jeunes choses, la liberté, la poésie, le soleil, et contre ces blanches légions de cygnes qui les célèbrent en

1. Rambauld de Vaquières.
2. Petri venerabilis carmina.

Digitized by Google

chœur, décrivant leurs cercles harmonieux autour des Parnasses pyrénéens.

Ainsi l'Aquitaine, comme la Grèce, a commencé par la poésie; mais elle n'est pas arrivée jusqu'à l'âge de la prose. La France, au contraire, a débuté par la prose, comme Rome. La chronique y va naître avec Villehardouin et Joinville. L'histoire est la poésie de la France. La prose française a déjà l'allure chevaleresque et la marche épique. Toutefois, le sénéchal de Champagne et le maréchal de Roumanie ne sont que deux exceptions éclatantes. La féodalité du Nord est uniquement guerrière, inculte, à demi barbare. Le baronnage du Sud aime l'art, cultive le gai savoir. La chevalerie romane, et c'est là son caractère distinctif, fait alliance avec la poésie et la liberté. Elle délibère dans les capitoles des cités, et chante dans les cours d'amour. Le plébéien s'ennoblit par sa harpe; le baron s'illustre par le chant et les vers; la poésie monte même jusqu'aux princes. De là, pêle-mêle dans les fêtes musicales, tant de chantres plébéiens, de barons ménestrels, de troubadours rois. La bibliothèque des troubadours s'ouvre par le puissant et licencieux Guilhem II, comte de Poitiers, bisaïeul de Richard Cœur de Lion, qui ferme ce siècle.

Jamais une pareille éclosion de poètes depuis l'époque lyrique de la Grèce; l'époque de Sapho, d'Alcée, d'Anacréon, de Simonide, de Tyrtée, d'Archiloque, de Stésichore, cet âge prodigieux des chantres éoliens qui se termina et s'épanouit si magnifi-

Digitized by Google

quement dans le grand et religieux Pindare. L'art antique est plus éclatant, et possède dans sa lyre d'ivoire un instrument plus parfait; mais il le cède à l'art aquitain pour le charme naïf, la grâce ineffable, l'héroïsme chevaleresque, les délicatesses et les mélancolies du cœur, cette harpe vivante et sensible, qui rendent incomparables les chantres d'amour. Or, cette mélodieuse et héroïque seconde moitié du XII^e siècle, c'est le règne de Ramon V. Ramon V est l'empereur et Toulouse la métropole de l'*empire d'amour*.

Les Capétiens avaient débuté par le bûcher des cathares d'Orléans. Les Aquitains qui redoutaient leur invasion, se retournèrent vers les Carlovingiens déchus. Charlemagne, le fléau de l'Aquitaine, devint leur héros épique. Leur poésie ne célébra que le César gallo-romain. Charles, Roland, Turpin, les vaincus de Roncevaux, plus même que le vainqueur, devinrent populaires. Le grand empereur donne son nom à un cycle poétique. Il eut des Homères, comme Théroulde; il eut ses Jérémies aux longs regrets. Vers la fin du XIV^e siècle encore, Américdu Peyrat, abbé de Moissac, écrivit les *Lamentations de la mort du roi Charlemagne*[1].

1. Leber, tome VII, p. 401.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Guerres de Ramon V. — Bertran de Born. — Le clairon de l'Aquitaine. — Conjuration des princes romans. — Ils sont vaincus par Henri II. — Trahis par Richard Cœur de Lion — Chants de guerre de Bertran.

Ramon V, appuyé sur la France et sur les princes pyrénéens, soutenu par les barons, les consuls, les troubadours, attendit l'agression des deux rois, de l'anglais et de l'espagnol. Henri II fut le plus impatient et le plus fougueux. Il s'élança sur le Quercy et bientôt parut devant Toulouse. Il campait à Castelnau d'Estrettefont. Mais Louis VII qui le guettait des yeux accourut à travers le Limousin. L'Anglais recula furieux vers la mer, et l'Aragonais déconcerté se tint immobile, comme un renard, derrière les monts. Toulouse fut délivrée une troisième fois de l'attaque des Poitevins; ils revinrent une quatrième fois encore, et furent de même expulsés par le comte et ses vaillants consuls (1163). Ramon V châtia ses vassaux révoltés qu'il détacha de l'Aragon et bientôt formant une ligue de princes aquitains, attendit

Digitized by Google

l'occasion d'attaquer le roi d'Angleterre. Le prétexte fut la captivité de la reine Éléonore.

La maison de Plantagenet était pleine de débauche et de discorde. L'altière Éléonore, licencieuse à la fois et jalouse, fit empoisonner la belle Rosamonde qui lui avait enlevé le cœur sensuel de son mari. Henri II enferma sa femme dans un donjon anglais. De là les lamentations poétiques des Poitevins réclamant leur infante captive dans les brumes du Nord[1]. Les fils d'Éléonore se mirent à leur tête pour délivrer et venger leur mère outragée. Ramon V, politiquement et chevaleresquement, s'arma pour la défense de la reine. Il était le roi des troubadours; il entraîna tous les poètes dans cette guerre nationale, et le plus illustre d'entre eux en fut le clairon retentissant.

Bertran de Born, était seigneur de Hautefort, château d'un millier de vassaux, au nord de Périgueux. Born signifie *roche*, et son berceau est du même côté que son manoir, à mi-chemin de l'antique Vésonne. Bertran, dit un contemporain, était grand chevalier, grand troubadour et grand courtisan des dames. Ajoutons qu'il était encore plus un grand patriote, et que pour délivrer son pays, sa vie fut une longue conjuration et une continuelle bataille. Bertran fut l'Alcée et le Tyrtée de l'Aquitaine. Il vint à Toulouse; il chanta dans les fêtes du castel narbonnais; il rom-

1. Add. chron. Ricard pictav.

Digitized by Google

pit des lances aux lices du Prat-Comtal; il s'y mesura avec le jeune comte de Foix; il y vint comme baron, comme poète et comme patriote conjuré. Il ourdit une vaste conjuration entre les barons du Périgord, du Limousin, de l'Auvergne et des Pyrénées. Le chef naturel était le comte de Toulouse. Le suzerain politique fut le roi de France. Louis, chose singulière, semblait s'armer pour la défense de sa femme répudiée; on eût dit une guerre chevaleresque pour venger l'honneur d'une dame, d'une reine, d'une mère. La mère et la reine que les Aquitains voulaient délivrer, ce n'était pas Éléonore, mais la patrie romane. Ils voulaient venger les anciennes invasions, les martyres antiques de Toulouse; et pour ne laisser aucun doute à cet égard, Bertran fit prêter serment aux conjurés de Limoges, dans le monastère de Saint-Martial, sur la lionne de la tombe même de Goaiffer, l'héroïque Jaouna, martyr immortel de l'Aquitaine. Et cela fait, Bertran chanta ce printemps des batailles patriotiques.

« Bien me plaît le doux printemps qui fait venir feuilles et fleurs. Il me plaît d'écouter la joie des oiseaux qui font retentir leurs chants par le bocage. Il me plait de voir sur la prairie tentes et pavillons plantés, et il me plaît jusqu'au fond du cœur de voir ranger, dans la campagne, cavaliers et chevaux armés. »

« Nous verrons les lances et les épées trouer et dégarnir les casques de couleur et les écus dès l'entrée du combat, et les vassaux frapper ensemble, et fuir à l'aventure les chevaux des morts et des blessés; et quand le combat sera bien mêlé, que nul

Digitized by Google

homme de haut parage n'ait d'autre pensée que de couper têtes et bras, car mieux vaut un mort qu'un vivant vaincu.

« Barons, mettez en gage châteaux, villages et cités, car nous allons en guerre. Et toi, Papiol, cours vite vers *oui* et *non*. Dis-lui qu'ils sont trop longtemps en paix[1]. »

Le poète, dans un autre chant, fait le dénombrement des princes conjurés de l'Ouest et du Midi : le comte de Toulouse, le comte de Béarn, le comte de Barcelone, le comte d'Angoulême, le comte de Périgord, le comte de Limoges; les vicomtes de Comborn, Ventadour, Turenne, Gourdon, Ségur, Astarac, Peguilhem, Granhol et Clarens, et tous les barons et les consuls des cités, depuis l'embouchure de la Loire jusqu'à celle de l'Adour. Bertran est à leur tête, à cheval, vêtu de fer, armé de sa lance et de sa harpe. Dans la vignette de son manuscrit, le belliqueux Bertran est représenté en casque, bouclier, caparaçon cramoisi, haubert bleu, selle verte, palefroi noir, et se heurtant déjà contre un chevalier ennemi.

Le nom de Papiol, son fou et son page de musique et de guerre, diminutif mélangé de pape et de pépi (idiot), et raillerie sceptique et guerrière, donne l'accent frondeur du chantre aquitain. Le prince auquel Bertran dépêche son héraut et dont il flétrit le caractère versatile du surnom de *oui et non*, c'est

1. Raynouard, sirventes historiques.

Digitized by Google

Richard Cœur de Lion. Il charge la *Folie* de porter à la *Trahison* son message de batailles[1].

Ce chant fameux respire une fureur inouïe de guerre dont l'accent patriotique se dérobe sous le fracas des lances et la poussière des chevaux. Le chant explique la vignette où les chevaliers semblent communiquer leur rage aux palefrois qui, debout, et poitrail contre poitrail, s'entre-dévorent de leurs mufles entrelacés, comme des lions. La ligue romane eût probablement triomphé, avec de tels champions, sans la défection du comte de Barcelone, roi d'Aragon. Ramon V dut s'éloigner du camp poitevin pour défendre Toulouse ménacée par les Espagnols. Alphonse, battu sur les Pyrénées, vint rejoindre dans l'ouest le roi d'Angleterre. Le hardi Bertran, dont nous venons de voir l'irrévérence envers le prince Richard Cœur de Lion, décocha, dans son indignation contre le roi traître à la cause romane, le sirvente le plus sanglant. Il le déclare issu, non d'un héros pyrénéen comme il s'en vantait, mais de quelque vavasseur, et même d'un serf rouergan, injure qui dénote probablement quelque mystère conjugal qu'un pape révélera plus tard en traitant de bâtards les rois d'Aragon. Il ne cessait de bafouer en toute occasion le transfuge Alphonse. « L'Aragon, dit-il, la Catalogne et Urgel sont honteux d'avoir pour chef ce lâche roi, qui se loue en chantant, et mieux aime

1. Poésies, biographie, et vignette de B. de Born.

Digitized by Google

les deniers que l'honneur, qui pendit son ancêtre, par quoi il se détruit et s'enfonce dans l'enfer. » Ce que redoutait Bertran arriva; le mobile et fougueux Richard abandonna les conjurés; et pour comble de malheur, son frère Henri, celui que Bertran appelait le *marin*, mourut au château de Martel en Limousin. Le fidèle Bertran composa à cette occasion un *planh*, une complainte, où son cœur navré pleure en réalité, sous le nom du jeune prince anglais, la jeune patrie agonisante; élégie nationale que la critique moderne a comparée aux *nénies* héroïques les plus belles des poètes grecs[1].

Richard, comte de Poitiers, remplace son frère Henri. Bertran voulait continuer la guerre patriotique, mais les barons de l'ouest l'abandonnèrent pour se ranger autour de leur nouveau chef féodal. Ils ne voulaient qu'une Aquitaine distinctive sous un prince issu du sang d'Éléonore, tandis que Bertran rêvait une Aquitaine indépendante de l'Angleterre et de la France. Bertran fit sur cet abandon une nouvelle complainte héroïque. « Ils se sont parjurés envers moi, dit-il, les trois palatins, et les quatre vicomtes du Limousin, et les deux barons bien peignés du Périgord (les Talleyrand), et les trois comtes félons de l'Angoumois, et Centulle (d'Astarac) et Gaston (de Béarn) et le comte de Dijon, et Ramon d'Avignon, et le comte de Bretagne (Geoffroi, frère de Richard). Ils m'avaient fait serment, et pas un ne

1. Villemain, cours de litt.

Digitized by Google

l'a tenu. — Et pourtant ils m'avaient juré sur un missel dans l'antique monastère de Saint-Marsal !... Maintenant je vais prier le comte Richard de me garder ma maison et mon château. Je le servirai et je l'honorerai... S'il m'est gracieux, je voudrai mieux pour lui qu'argent fin. Qu'il agisse comme la mer qui garde dans son sein ce qui lui paraît précieux, et rejette le reste sur le sable... O ma dame, belle Esmanda, qui n'avez pas votre pareille au monde, donnez-moi seulement un baiser, puisque vous ne voulez pas m'accorder toute merci, et je serai encore, si Dieu m'assiste, un heureux mortel[1]. »

C'est avec cette grâce naïve, amoureuse et guerrière que Bertran de Born offrait sa paix au Cœur de Lion. Le proscrit reçut le baiser de Dona Esmanda (Dona Miséricorde), et, comme il l'a dit, se met à l'œuvre et recommence sa conjuration; il soulève une troisième fois l'Aquitaine. Richard se révolte de nouveau, et de nouveau trahit Bertran, et Bertran, resté seul, se voit, comme un léopard dans son antre, cerné dans son château de Hautefort. Les Calabres anglaises abattent ses murailles. Pendant le siège arrive au camp de Henri II, son plus cruel ennemi, le roi d'Aragon. Bertran dut se croire perdu, mais il ne désespère pas, et pour montrer qu'il est dans l'abondance, envoie au prince espagnol, un présent de bétail, en le priant d'intercéder auprès du monarque anglo-normand. Le troubadour avait mor-

1. Raynouard, sirv. hist.

Digitized by Google

tellement offensé le vindicatif catalan, insulté le roi, outragé le peuple, dans ce que l'homme a de plus sensible, le courage guerrier. Le poète couronné, malgré ces injures, prince d'esprit et de calcul, était resté l'ami spécial du grand Aquitain. On n'abandonnait pas un héros comme Bertran qui pouvait, à l'occasion, devenir un nouveau Cid. Henri II toutefois fut inexorable, Hautefort fut emporté d'assaut, et Bertran, captif sur son donjon écroulé, fut avec ses compagnons conduit au pavillon royal. Le vainqueur le raillait en le menaçant de mort. « Bertran, Bertran, tu disais que tu n'avais jamais eu besoin que de la moitié de ton esprit, mais voici le cas d'user de ton sens tout entier. — Oui, seigneur, répondit Bertran avec calme, et j'ai dit la vérité. — Et, moi, je crois, reprit le prince, que ton sens t'a complètement failli. — Oui, seigneur, le jour où le vaillant jeune roi, votre fils est mort, ce jour-là j'ai perdu le sens, le savoir et la connaissance. Et il entonna son chant funèbre. — A ce chant, à ce nom inattendu, prononcé avec des sanglots, le vieux monarque s'évanouit; quand il revint à lui, il s'écria en pleurant: « En Bertran, c'est à bon droit que vous avez perdu le sens pour mon fils! Il vous aimait mieux qu'homme du monde; et moi, pour l'amour de lui, je vous rends votre personne, votre terre et votre château, et je vous donne cinq cents marcs d'argent pour les dommages que vous avez reçus. » Et Bertran, tombé aux pieds du vieux roi, se releva plus triomphant. Bientôt après, Henri II mourut (1186) et Richard lui succéda. Mécontent de *oui et non*, Bertran suscita contre lui Geoffroi, son

Digitized by Google

frère, comte de Bretagne. Geoffroi vaincu se retira à la cour de France où il périt dans un tournoi foulé sous les pieds des chevaux. Alors Bertran attisa la guerre entre Philippe-Auguste et le Cœur de Lion. Puis il poussa les deux rois à la croisade, espérant qu'ils iraient se perdre en Orient[1].

Ainsi tomba la conjuration des princes et des peuples aquitains; conjuration toujours rompue, toujours renouée par l'infatigable Bertran, ce tisserand prodigieux dont la navette de fer, ourdissait imperturbablement ses trames de guerre, ses toiles de révolution. Ramon fut le héros national, le patriotique symbole. Bertran fut l'âme de parti, le profond politique, le champion éloquent, l'incomparable troubadour. Bertran est le plus grand des poètes chevaleresques. Il s'égale aux plus fameux lyriques de l'antiquité; sa harpe reproduit les merveilles des temps fabuleux. Richard Cœur de Lion fit halte un jour, pendant l'hiver, aux Sables d'Olonne. Hommes et bêtes mouraient de faim dans ce désert; pas une miette de pain pour les guerriers, pas un brin d'herbe pour les chevaux; leur besoin s'irritait encore de l'âpre souffle des mers. Bertran prit sa harpe et chanta. Il chanta la princesse Laïna, Hélène Plantagenet, plus tard duchesse de Saxe, et mère de l'empereur Othon le Superbe. Richard avait encouragé l'amour de Bertran et engagé sa sœur à recevoir l'hommage poétique du grand troubadour. Bertran donc célèbre la merveilleuse beauté de sa princesse,

1. Sirv. à Conrad de Tyr.

Digitized by Google

symbole gracieux de l'Aquitaine. A ses accents, barons et palefrois oublièrent la faim, le froid et les rafales de l'Océan. Ce trait peint l'homme et le siècle[1].

Cette guerre de Toulouse et de Poitiers, véritable guerre civile de l'Aquitaine, remplit tout le XII^e^ siècle; et c'est de cet ouragan d'airain, de ce tumulte incessant des armes que se forma par réaction, comme d'une épine germe une rose, comme de la douleur jaillit un rêve, *l'empire merveilleux d'amour*.

1. Biogr. de Bertran de Born.

Digitized by Google

LIVRE II

ALADAIS, VICOMTESSE DE CARCASSONNE [1]

CHAPITRE PREMIER

Mysticité de l'Inde en Occident. — Mythe d'Ève modifié par Platon. — Empire d'amour. — Le Dieu, le code, les jugements des tribunaux d'amour.

Au XII^e^ siècle un vent de mysticité se lève de l'Inde et transforme toutes les vieilles religions qu'il ravive dans son vol impétueux vers l'Occident. Déjà, quinze siècles auparavant, il avait, de l'immobile brahmanisme des castes, fait jaillir le boudhisme effervescent et populaire dans l'immense vallée du Gange. Il fit éclore, en divers temps, des sectes juives, l'essénisme thérapeutique; des écoles grecques, le néoplatonisme alexandrin; et du christianisme naissant, le gnosticisme et le cénobitisme des déserts.

1. Aladaïs, Alazaïs, Azalaïs.

Digitized by Google

Maintenant, dans la nuit du monde barbare du mahométisme pétrifié des califes, il dégage le fatimisme spiritualiste de l'Égypte; du judaïsme de la synagogue et du Talmud, le néorabbinisme philosophique de Maimonides; et enfin du catholicisme romain, une recrudescence de monachisme orthodoxe, et de manéisme indépendant et réformateur. De l'Orient à l'Occident, l'esprit fermente, rompt les vieux moules religieux, et partout le glaive s'arme pour remettre aux fers le divin rebelle qui brûle et qui foudroie. Saladin est le Montfort des califes de Bagdad contre le fatimisme d'Égypte, comme Montfort sera le Saladin des pontifes de Rome contre le catharisme d'Aquitaine. Des croisades s'exécutent sur le Gange, sur le Nil, sur la Garonne. Boudhiste, musulmane, ou cathare, cette révolution est partout mystique et sa mysticité partout panthéistique. Un seul principe apparaît : l'Esprit. Deux apôtres : saint Jean et Platon[1].

Au-dessus de ce monde barbare toujours retentissant du choc des armes, se forma l'*empire d'amour*, flottant comme un rêve d'or sur la réalité de fer; et semblable à ces mirages où le soleil reproduit dans les nuées, les cités, les lacs, les bocages, les oasis que le vent roule sur le désert. Le milieu du XII^e^ siècle est la grande éclosion de l'empire d'amour. Alors tous les éléments dont il se compose, la chevalerie, la poésie, la science, la liberté communale, la législation sentimentale, arrivent, par leur

1. Michelet : Bib. de l'Hum. — Quinet : Génie des Rel.

Digitized by Google

fusion, à leur merveilleuse efflorescence. Alors aussi la femme est glorifiée, mise sur le trône et sur l'autel. Elle devient reine et déesse. On l'élève dans le monde sur un trône d'encens; dans le ciel, sur un trône de vapeurs et de rayons. Or, l'empire d'amour a ses racines cosmogoniques dans le mythe d'Ève.

D'après le dogme mosaïque, Jéhova créa d'abord l'homme androgyne. Adam, chose touchante, est la mère d'Ève qui devait l'être du genre humain. Ève fut tirée, dans une extase, du flanc entr'ouvert d'Adam, et formée d'un fragment arraché de son cœur. Ce viscère fiévreux sera le fonds de son être; fille d'un déchirement, elle sera plaintive mais infiniment consolatrice, et d'un dévouement merveilleux à soigner les plaies du corps, à cicatricer les blessures du cœur. Née dans un songe, elle sera rêveuse, surexcitera les longs rêves, et volontiers s'élancera par l'extase vers un monde idéal. Dieu ne lui donna point d'autre âme que celle d'Adam. Adam est le chef d'Ève, comme Ève est le cœur d'Adam, mais la tête domine le cœur. De là, créature complémentaire, plus faible, plus délicate et plus sensible, puisqu'elle n'est pas formée de la terre, mais d'une chair déjà vivante et du foyer même de la vie ; la femme reste néanmoins subordonnée, quoique semblable; inférieure, quoique identique. N'ayant point d'existence propre, elle n'aura point de nom; elle s'absorbera dans l'homme, son origine, et dans la famille, sa fin. Vierge, elle n'a que le nom de son père; épouse, que le nom de son mari. Son nom est *Hommesse*. Le serpent seul lui dira : *Déesse !* Telle est la solide base

Digitized by Google

que donne à la famille humaine le mythe mosaïque[1].

D'après le mythe platonicien, l'époux et l'épouse, sont deux Esprits égaux, indépendants, unis déjà dans le ciel, et tombés, d'astres en astres, dans l'exil de la terre, et pris comme l'oiseau dans les pièges de la chair. L'Ève cathare est donc moins terrestre, moins charnelle encore que l'Ève biblique. D'origine tout éthérée, elle sera moins épouse, moins mère et manquera de sang et d'entrailles. Mais distincte, indépendante, ayant sa valeur propre, elle aura plus d'activité, sur un champ plus vaste, dans un horizon plus éclatant. Elle héritera, possédera, sera baronne et prêtresse, présidente des cours d'amour, archidiaconesse du Paraclet. Au lieu de la navette et du fuscau, elle tiendra la plume, le lyre, le sceptre. Reine des cœurs, déesse des songes, elle siégera sur un trône de soupirs et d'encens. De là, dans le mariage, peu de stabilité, divorce fréquent, dualité continue, car l'époux qui possède le corps, possède rarement le cœur. Il existe un époux de l'âme dans un rêve. Le mariage physique n'est qu'un triste devoir, ses baisers presqu'une souillure. Toute la gloire est au pur amour. L'Ève platonique est donc sur le trône, presque sur l'autel. *Domina*, elle aura la *domination*, elle sera *dame* et *maîtresse*, magistrat. Bien plus, elle sera *adorée*, comme une chose céleste, et tandis que l'épouse juive reste *sujette*, et ne sera jamais que *hommesse*, la *nymphe* grecque, selon la promesse du serpent, monte au rang de

1. Genèse. — Avesta.

Digitized by Google

déesse. Cette divinisation de la femme sort d'une double racine ibère et chrétienne. Les Ibères, comme les Germains, voyaient dans leurs compagnes quelque chose de prophétique et de divin. La femme ibère avait un nom, et nommait la famille ; on disait : les fils de Bélissena, d'Impéria, d'Olivéria. L'époux s'effaçait comme Joseph devant Marie, et Marie monta dans la gloire et siégeait sur le trône de lumière, mère virginale d'un Dieu. On voit la place que Platon a prise dans la transformation du mythe d'Ève, dans le mythe mariolâtre ; et la transfiguration de la femme biblique, dans la femme cathare, reine de l'empire d'amour[1].

Cet empire d'amour se calquait sur la société féodale de l'empire de Charlemagne. Il avait son droit qui régissait la nation des amants, ses écoles modelées sur l'enseignement scolastique, et sa jurisprudence romaine. On légiférait pédantesquement en amour d'après Aristote et Justinien. Il avait son code, ses tribunaux, ses assises, ses procès toujours pendants, et naturellement les dames composaient la gracieuse hiérarchie de cette magistrature érotique[2].

Le chef de cet empire des cœurs, le Dieu qu'adoraient ces châtelaines sentimentales, n'étaient pas un enfant ailé, comme l'amour antique. L'amour était devenu adulte ; il avait des formes viriles ; c'é-

1. Platon : Philon.
2. Maestrias d'Amor.

Digitized by Google

tait un chevalier armé de toutes pièces toujours errant et à cheval. Ce jeune paladin avait son écuyer, sa dame, sa cour ambulante. Or, si l'on est curieux d'avoir le portrait fidèle de l'amour, Pierre Vidal nous le retracera ; le troubadour fit sa rencontre un jour qu'il se rendait de Castelnaudary à Muret, où le comte Ramon V tenait alors sa cour.

« C'était au temps, où les fleurs naissent dans les prés, où bourgeonnent les buissons, où se réjouissent les oiseaux. Le temps était serein ; l'alouette chantait son lai au printemps. Parlant de don Foulques de Marseille et de don Gui de Cavaillon, lequel aima le plus, je vis venir un cavalier beau, grand et robuste. Son poil est blond et flotte sur sa face rose, mais hâlée par le soleil ; ses yeux sont verts et amoureux ; nez élégant, dents de nacre, bouche souriante. L'un de ses pieds était chaussé de saphirs et d'émeraudes, l'autre était nu. Il était vêtu de diverses fleurs, mantelet de violettes, surcot de roses, et sur la tête guirlande de soucis. Son palefroi avait la queue noire, une cuisse obscure et l'autre blanche comme l'ivoire. L'épaule droite était brune et la gauche grise ; la crinière fauve ainsi que la tête. L'arçon de sa selle était de jaspe ; les étriers de Calcédoine ; au poitrail étincelait deux pierres d'un plus grand prix que les trésors de Darius. L'escarboucle de son frein resplendissait comme le soleil.

« A côté du chevalier marchait une dame mille fois plus belle encore ; sa peau était comme la neige ; son teint comme un bouton de rose ; sa longue chevelure avait l'éclat de l'or. Rien de plus précieux

Digitized by Google

que le mors, la selle et le poitrail de son coursier breton, au poil fauve, et dont la crinière argentée se prolongeait sur sa croupe en une bande plus blanche que le lis.

« Après, venait un écuyer suivi d'une damoiselle. Il portait une bel arc d'ivoire, et à sa ceinture trois dards d'or, d'acier poli, et de plomb rouillé. Nous ne pûmes voir si la damoiselle était brune ou blonde, car ses cheveux tombaient à flots sur la selle, sur la housse, et sur la tête du cheval.

« Ce beau couple chantait un chant nouveau, les oiseaux le répétaient dans les bois. Je voudrais bien, dit la dame, me reposer auprès d'une fontaine, d'une prairie, ou d'un bocage, car je n'aime pas les châteaux.— Dame, lui répondis-je, voici un lieu charmant formé de roseaux, sous un laurier, près d'une source claire, roulant sur le gravier. — Nous nous assîmes sur l'herbe fraîche : Pierre Vidal, me dit le chevalier, sachez que je suis l'*Amour;* cette dame se nomme *Merci*, cette damoiselle *Pudeur*, et cet écuyer *Loyauté*[1]. »

L'empire d'amour avait ses tribunaux. André, chapelain de la cour de France (1170), cite les cours d'amour : 1° des dames de Gascogne ; 2° d'Ermangarde de Narbonne; 3° d'Éléonore de Poitiers, reine d'Angleterre; 4° de la comtesse de Champagne. Marie de France, aïeule du fameux trouvère Thibauld; enfin de Sibylle d'Anjou, comtesse de Flandre. Les dames du Midi avaient porté dans le

1. Biblioth. nat. Troubadours, P. Vidal.

Digitized by Google

Nord ces ingénieuses solennités de la galanterie provençale.

Nostradamus nous fait connaître leur hiérarchie. Les cours de Signe et de Pierrefeu ressortissaient de celle de Romani, qui relevait à son tour de celle d'Avignon, cour souveraine de Provence. A Signe et à Pierrefeu siégeaient dix dames, à Romani douze et quarante à Avignon. La cour suprême du Puy-en-Velai réunissait les chevaliers du Dauphiné, du Vivarais, de l'Auvergne et des Cévennes. La cour des comtes de Toulouse se tenait à Muret. Celle des vicomtes de Carcassonne à Puivert. Muret est un lieu plat et Puivert un lieu sauvage; la galanterie enchantait ces solitudes[1].

Les cours d'amour tenaient leurs assises périodiques à des époques déterminées; elles avaient lieu l'été en plein air, sous des tentes de feuillage, à l'ombre des bois, et dans des lieux propices aux évolutions chevaleresques. C'était au printemps, de Pâques à la Saint-Jean, au temps des amours des fleurs et du règne mélodieux du rossignol. Leur jurisprudence était formulée dans un code d'amour. On prêtait à ce code, une origine fabuleuse. Un chevalier breton l'avait trouvé suspendu à une chaîne d'or, sur la perche d'or où reposait le faucon du roi Arthur. Ce mythe était celtique. Le cheval de l'Amour était breton. Et c'est un chevalier breton qui trouve le code

1. André le Chapelain. — Le prieur de Vigeois. — Nostradamus.

Digitized by Google

d'amour[1]. Toutes les lois descendent du ciel. Le code d'amour en avait été apporté par cet oiseau. Il avait été recueilli par la race celte. Il se plaçait sous un patronage fatidique. Le faucon, oiseau mythique et chevaleresque, présidait aux fêtes. Le baron qui prenait l'épervier dans sa main se chargeait magnifiquement de la dépense des jeux. Les cours d'amour furent interrompues par la croisade des Albigeois et probablement proscrites par l'inquisition. Elles tombèrent en désuétude pendant plus de cent ans. Les dames provençales tâchèrent de les ressusciter à Avignon. Beltrama, dame de Signe, promulgua de nouveau le code d'amour. Il fut approuvé par la cour supérieure de Romani et par la cour souveraine d'Avignon. L'aréopage féminin siégeait à côté du conclave pontifical. Laure de Sade était au nombre des dames, et Pétrarque les trouvait si belles qu'il les compare à un groupe d'étoiles[2].

Le code merveilleux apporté par l'oiseau divin contenait trente et un articles. La clef de cette jurisprudence érotique, c'est que l'amour d'une nature éthérée est au-dessus des sens, étranger au corps, et conséquemment différent et indépendant du mariage. Alors nous pénétrons le sens de ces maximes conjugales. « Le mariage n'est pas une excuse légitime contre l'amour. » Nous comprenons aussi les jugements rendus par les législatrices de Provence et d'Aquitaine. — Le véritable amour peut-il exis-

1. Raynouard, troubadours.
2. Trionfo d'amore.

Digitized by Google

ter entre personnes mariées? Jugement de la comtesse de Champagne : Non. — Est-ce entre amants ou entre époux qu'existe la plus vive affection? Jugement d'Ermengarde de Narbonne : Nulle comparaison n'est possible. — L'amante d'un chevalier, mariée à un autre chevalier doit elle repousser son ancien amant? Jugement d'Ermengarde de Narbonne : Non, ou renoncer à l'amour[1].

Ermengarde de Narbonne était une princesse virile et vertueuse, qui se maria deux fois, mais qui n'en mettait pas moins au-dessus du mariage l'amour pur et éthéré. Le troubadour Pierre-Roger, qui se permit de lui demander merci, et de blâmer son refus en la chantant sous le nom de *Tort-N'avets* (vous avez tort), fut expulsé de sa cour comme profanateur du code de l'amour pur. Elle ne voulait que de ses vers et de son encens. C'est une sorte de dualisme de manichéisme conjugal. Ce phénomène moral, est attribué par un savant critique à l'habilité où étaient les femmes du midi à posséder les fiefs[2]. De là des mariages d'intérêt politique, des unions de calcul matériel. Le cœur blessé de la femme échappait à la servitude du mariage féodal en s'élançant dans les songes de l'amour chevaleresque. Cette raison, quoique fondée, se perd dans une autre plus profonde, plus générale, qui domina toute la métaphysique du moyen âge : c'est la mauvaiseté, la vulgarité, la nihilité de la matière, et

1. André le Chapelain.
2. Fauriel, poésie provençale.

Digitized by Google

l'excellence, la sainteté, la divinité de l'Esprit et de l'amour qui en sont la céleste loi. De là ce monde platonique, cet empire romanesque, ce code sentimental. Les dames, avons-nous dit, furent les organes de cette jurisprudence érotique, mais les troubadours en furent les professeurs harmonieux.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Arnauld d'Aniel, le grand maître d'amour. — Amanieu des Escas, légiste et pédagogue. — Catéchisme de l'art d'aimer féodal. — Le Domnoi et ses degrés. — Jugement d'Éléonore de Poitiers. — Gérard de Roussillon. — Bertran de Born.

Pétrarque met à leur tête Arnauld d'Aniel qu'il appelle le grand *maître d'amour*[1]. Dante le glorifie dans son épopée comme ayant surpassé en *vers d'amour et en prose de romans*, tous ses contemporains. Il passait pour l'auteur du Lancelot du Lac, ce fameux roman que lisait Francesca de Rimini, le jour où elle ne *put continuer sa lecture*. Dante le rencontre dans le Purgatoire. Le troubadour chantait encore, mais en pleurant son péché, et supplie le pèlerin de se ressouvenir de lui, quand il sera sorti de la spirale funèbre[2]. Malgré le patronage souverain de Dante et de Pétrarque, nous lui préférerons le digne et paternel Amanieu des Escas. Amanieu était un baron d'origine basque, peut-être des Landes et de la maison d'Albret. Il était con-

1, Trionfo d'Amore.
2. Purgatorio, XXVI.

Digitized by Google

temporain des amants de Laure et de Béatrix ; et, bien que postérieur d'un siècle et demi, il reproduit l'enseignement traditionnel, tel qu'avait pu le professer Esclarmonde de Foix, législatrice des cours d'amour de Gascogne, et tel que l'avait d'abord formulé Arnauld d'Aniel lui-même, l'Aristote du *gai savoir*, et de l'art d'aimer féodal. Voici donc comment le sage Amanieu enseigne une jeune damoiselle sur les premiers rudiments de la science d'amour.

Et d'abord, le vieillard, à l'exemple de Platon, décrit le paysage de son enseignement. C'est à l'aube du jour, au mois de mai, ce matin de l'année, qu'il va professer d'amour, ce printemps du cœur. Il réunit autour de cet enchantement toutes les aurores.

« Un matin du mois de mai, je rencontrai une jolie damoiselle qui, me prenant par la main, me conduisit dans un lieu solitaire et me fit asseoir auprès d'elle : Je vous prie, seigneur Amanieu, de m'enseigner ce qu'il faut faire pour se conduire et s'attirer de la considération dans le monde.

— « Amie, volontiers ; d'abord, levez-vous de bonne heure, lavez-vous le visage, n'ayez les ongles ni longs ni noirs, blanchissez vos dents tous les matins, surtout soignez bien votre chevelure ; puis, passez dans la salle, saluez poliment tout ceux qui s'y trouveront, et sans trop vous presser de parler, répondez à tous d'une manière gracieuse.

« Quand vous irez à la messe[1], soyez posée dans votre démarche et modeste dans vos regards ; tenez

1. En 1,300 on revenait à la messe.

Digitized by Google

les yeux baissés et tournés vers l'autel en silence ; à table, demandez de l'eau fraîche et trempez votre vin. Ne pressez pas vos convives à manger, c'est malséant... Si quelqu'un veut faire le galant, défendez-vous par de jolis et agréables propos. Jamais de discours désobligeants envers ceux qui vous recherchent ainsi d'amour. Dans le choix d'un amant, ne vous réglez pas sur la richesse ou la beauté, car plus un homme a de beauté, moins il vaut s'il n'a du mérite et celui qui sait plaire est bien au-dessus de celui qui n'a que de l'or. S'il vous aime, il ne doit rien vous demander qui puisse vous déshonorer.

« Quand votre amant vous adressera son hommage, il devra vous parler ainsi : Madame, c'est de vous que je tiens mon cœur, mon corps, mon esprit et mon savoir, et c'est de vous que je serai toujours, toute ma vie, le plus loyal servant pour vous garder d'injure et de mal autant que je pourrai et pour employer tout ce que j'aurai de savoir à exalter votre mérite. — A quoi vous devez répondre : Bel ami, j'agrée vos hommages et à Dieu ne plaise que je prenne un autre amant, si vous m'êtes loyal, vous ne me trouverez pas moins fidèle, je serai toujours prête à vous récompenser comme il faut de vos services, pourvu que vous me les rendiez sans fausseté, et qu'il ne vous échappe pas un mot qui puisse blesser ma réputation. Autrement vous perdriez le fruit de vos assiduités. — Étant ainsi d'accord de part et d'autre vous pouvez vous donner mutuellement des joyaux[1]. »

1. Sainte Palaye, Millot.

Digitized by Google

La formule de l'hommage d'amour était, on le voit, calquée sur la formule de l'hommage féodal. A genoux devant sa dame, les mains dans ses mains, après le serment, il recevait l'anneau de son vasselage moral, et le baiser unique et sacré qui scellait leur amour. Amanieu recommande à son élève de se tenir en garde contre ceux qui voudraient la porter à violer son serment : « Ils vous diront que de par Dieu, de par votre mérite et de votre noblesse, ils vous demandent un conseil. Depuis un an, vous diront-ils, je porte une plaie mortelle, dont je n'ai fait confidence à qui que ce soit, ni homme, ni femme, ni parent, ni ami. Mais je ne saurais plus durer contre la violence du mal ; et comme il est naturel de chercher sa guérison, et que je ne puis la trouver qu'auprès de vous, il faut que je vous déclare que cette plaie vient d'un dard lancé par vos yeux dans mon cœur ; qu'il en est tout embrasé et que le remède est en vos mains, si vous voulez m'agréer pour serviteur, autrement ma mort est certaine. »

Une dame courtoise devrait répondre ainsi : « Ami, je vous trouve de si bonne foi, si aimable, si sage, si retenu, si discret, qu'il n'y a point de damoiselle, voulant aimer un chevalier ou écuyer, qui ne tienne à honneur d'être aimée de vous et de vous aimer. N'était la parole que j'ai donnée à celui dont mon cœur ne se détachera jamais, non plus que le sien de moi, je vous tiendrais, sans balancer à mon service. Mais ni moi, ni aucune autre femme ne sera jamais digne d'estime qui aimera des deux

Digitized by Google

côtés, et toute personne qui aime en deux endroits, n'aime pas sincèrement. Puisque vous voulez aimer, cherchez tant çà et là, que vous obteniez les bonnes grâces d'une dame sans partage [1]. »

Amanieu propose à son élève, comme des modèles de grâces, de pudeur, de vertu, de perfection chevaleresque, les infantes de l'Ile Jourdain, d'Armagnac, de Commenges et de Béarn. Ce sont les petites filles d'Esclarmonde et les législatrices des cours d'amour restaurées en Gasgogne.

C'est pour la restauration de l'empire d'amour par Beltrama de Signe, après la croisade et les premières fureurs de l'Inquisition, que Amanieu et Armengaud, écrivaient leurs *Bréviaires* d'après les anciens troubadours. *Armengaud s'intitule maître-ez-lois, serf d'amour et de tout fidèle amoureux.* Il commença, dit-il, le premier jour de primevere et à l'aurore, son *bréviari d'amor.* C'était vers la fin du XIII^e^ siècle. Amanieu et Armengaud reproduisent les *maestrias d'amor* de D'Aniel, de Rambaud d'Orange et des anciens scolarques d'amour.

Le culte chevaleresque de la femme, le dévouement du guerrier à la grâce et à la beauté, était appelé par les troubadours le *domnei* (de domina dame).. Le service et l'adoration des dames, s'exprimait par le verbe *domnejar*, et le servant et l'adorateur recevait le nom appellatif de *domnejaïre.* Le domnei produisait dans le servant, le *joy*

1. Sainte Palaye, etc.

Digitized by Google

d'amour, cette ivresse continue, ce doux délire perpétuel qui se produisait par le chant, la galanterie et les promesses chavaleresques. Mais il y avait une gradation dans cette science du Domnei. « Il y a, dit un poète, quatre degrés en amour. Le premier est celui de *feignairé*, timide; le second celui de *prégaïré*, suppliant; le troisième celui d'*entendéire*, écouté; et le quatrième celui de *drutz*, amoureux. Ce dernier semble dérivé de *druide*, comme s'il y avait dans cet amour quelque chose de sacré, de sacerdotal et de prophétique[1]. »

C'était pour le chevalier un moment très solennel. Le cérémonial était calqué sur celui du vassal et du suzerain. A genoux devant sa dame, il lui jurait fidélité jusqu'à la mort. La dame de son côté après l'hommage, et en signe de l'engagement de son cœur, lui présentait un anneau d'or et puis le relevait en lui donnant un baiser, toujours le premier et souvent le seul qu'il devait recevoir d'elle. Dès lors, elle était sa dame, il était son chevalier. Cet hommage était souvent consacré par un prêtre, devant l'autel et sous l'invocation de la Sainte Vierge.

C'était l'union des âmes, l'hymen des cœurs. De là son incompatibilité avec le mariage, amalgame des sens semblable à la promiscuité des bêtes. Le mariage était la mort de l'amour. Nous avons vu le jugement de la comtesse de Champagne; il était

1. Fauriel, poésie provençale.

Digitized by Google

fondé sur un arrêt antérieur d'Éléonore de Poitiers. Voici cet arrêt singulier : un chevalier aimait une dame éprise d'un autre amour, mais trouvant en lui tant de perfection, elle commit l'imprudence de l'agréer, pour le cas éventuel où elle viendrait à perdre son chevalier. Bientôt après elle épousa ce baron et l'autre alors de réclamer auprès d'elle son serment. Elle affirma ne rien devoir, puisqu'au lieu d'avoir perdu son amant, elle l'avait pour mari. Le chevalier fit appel au tribunal d'amour, et la reine Éléonore, sa présidente, condamna la dame à tenir son serment, car elle avait réellement perdu son servant en le prenant pour mari. L'époux était vivant, mais l'amant était mort. Deux choses se perdaient irrévocablement par le mariage : l'amour et la poésie[1].

Les poètes et les romanciers ont tiré de ce droit anticonjugal des effets d'une délicatesse pathétique. Gérard de Roussillon voit son amante devenir impératrice en épousant Charles Martel. Le paladin se résigne à prendre pour femme la sœur de la reine qu'il aime toujours et qu'il est heureux de voir élevée au rang suprême. Le héros et son amante couronnée, après leurs mariages respectifs et simultanés, vont se séparer indéfiniment, elle pour se rendre auprès du roi Charles, lui, dans son comté du Roussillon. Mais les deux fidèles d'amour, ne se quitteront pas sans confirmer leur hymen mystique, l'éternelle union des cœurs par un rite solennel.

« Le lendemain, au lever du jour, dit le poète,

1. Jugements des cours d'amour.

Digitized by Google

tout le monde devait partir. Gérard mena la reine (à l'écart) sous un arbre, et avec elle vinrent les deux comtes et sa sœur. Là, Gérard prit la parole : Que direz-vous maintenant, femme d'empereur, de l'échange que j'ai fait de vous pour un moindre objet? — Dites pour un digne objet, et du plus haut prix, seigneur; mais bien est-il vrai que vous m'avez fait reine et que, pour l'amour de moi, vous avez pris ma sœur pour femme. Soyez mes témoins et mes garants vous deux, comtes Gervais et Bertelais; vous aussi, ma chère sœur, la confidente de mes pensées; et vous surtout, Jésus rédempteur. Sachez tous que je donne mon amour au duc Gérard, avec cet anneau et cette brillante fleur de mon collier. Je l'aime plus que mon père, plus que mon époux et ne puis à son départ me retenir de pleurer. Là-dessus ils se séparèrent; mais toujours dura leur amour, sans qu'il y eut jamais entre eux rien de mal, ni autre chose que tendre vouloir et secrets pensers[1]. » Le romancier transporte à la cour de Charles Martel, la haute sentimentalité chevaleresque de la cour de Ramon V. L'artiste remue les plus délicates et les plus tendres fibres du cœur humain. Le sourire se mêle aux larmes avec je ne sais quoi d'inéffable dans cet idéal ravissant. Et cette impératrice l'est bien du trône mystique de l'amour.

Un troubadour résuma ainsi la théorie de l'amour chevaleresque. « Il ne sait de *domnei* vraiment rien celui qui désire la possession entière de sa dame. Ce

1. Fauriel, ibid.

Digitized by Google

qui tourne à la réalité (des sens) n'est plus amour. C'est assez d'obtenir anneaux ou cordons pour s'estimer l'égal du roi de Castille. »

Le sacrifice étant l'essence même de l'amour, une dame ne pouvait aimer qu'un inférieur. Loba de Pennautier se déshonora pour avoir aimé le grand comte Roger de Foix, et Aladaïs de Boissezon, pour avoir préféré au troubadour Ramon de Miraval, le jeune et beau roi Pierre d'Aragon. C'est ce qui fait dire à Bertran de Born, de Maenz de Montagnac :

Rassa als rics es ergulhosa
Que no vol Peytieus ni Tolosa
Ni Bretanha ni Saragosa
Qu'als pus paubrès es amorosa [1].

Une révolution du cœur ébranlait et bouleversait tout l'empire d'amour. Gardiennes scrupuleuses de la fidélité, les dames n'avaient de repos qu'elles n'eussent rétabli la paix entre les amants. Bertran de Born aimait Na Mahenz de Montagnac, fille du vicomte de Turenne, et femme de Talleyrand, frère du vicomte de Périgord. L'imprudent troubadour ayant célébré la vicomtesse de Comborn, la jalouse Na Mahenz congédia son amant. Bertran ne pouvant fléchir son courroux, offrir son poétique amour à Na Tibors, ou Tiberge de Montausier, dame de Barbézil, célèbre aussi par sa beauté, son savoir et sa vertu. La châtelaine se montra flattée à la fois et

1. Raynouard, V.

Digitized by Google

affligée de l'offre de son cœur. — En Bertran, lui dit-elle, si vous êtes innocent je vous reconcilierai avec Na Mahenz, mais si vous êtes coupable, nulle dame ne doit vous recevoir à son service. Bertran lui promit de ne jamais aimer qu'elle, et Na Tibors de l'agréer pour son chevalier si elle ne réussissait à fléchir Na Mahenz. Na Mahenz se hâta, on le pense bien, de reconnaître l'innocence d'En Bertran, mais elle exigea qu'il allât se faire relever de son serment par Na Tibors. Après cet orage leur amour fut plus tendre et plus vif que jamais. Na Mahenz recherchée par Richard Cœur de Lion, par Alphonse II, roi d'Aragon, par Ramon V, comte de Toulouse, préféra toujours à ces princes l'illustre troubadour et châtelain de Hautefort[1].

Cette théogonie de l'amour pur venait de l'Inde. Dans le Ramayana, Rama découvre sur les bords du Gange un hermitage délicieux. Écoutez, lui dit l'anachorète, l'histoire de cet aimable hermitage. L'amour que le monde appelle Cama, était jadis revêtu d'un corps. Il envahit les sens de Civa, l'époux d'Ouma. Le magnanime Dieu jeta sur lui sa malédiction. Aussitôt le corps de l'enfant maudit s'évapora comme consumé par le feu. Dans un instant on vit tomber tous ses membres. L'amour fut dépouillé de son corps. Cama fut nommé Ananga, *in-*

1. En et na. — Du latin senior dérivent senhor, sen, en et n, devant une voyelle : *n'Artus*. De Domina dérivent Dona, Na et Nou, M, devant une voyelle : *N'Azalaïs*, *M'Ascarosa*.

Digitized by Google

corporel. Voici son ermitage et son autel. Aujourd'hui, beau Rama, nous demeurons une seule nuit ici. Ces magnanimes hôtes passèrent une nuit charmante dans l'hermitage de l'amour[1].

1. Valmiki : Ram. ch. 26.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Amanieu des Escas. — Chevalerie romane. — Union de la chevalerie et de la démocratie. — De la chevalerie et de la poésie.

Amanieu des Escas, était lui-même un type grandiose de l'amour chevaleresque, un grand baron de l'empire sentimental. Il faut se le représenter dans son château de Bigorre, ou de Béarn, au pied des Pyrénées. « Le seigneur Amanieu des Escas, au sortir de table, étant l'hiver auprès d'un bon feu dans la salle bien jonchée ou tapissée de nattes, ayant autour de lui ses écuyers, s'entretenait avec eux d'armes et d'amour; car tout dans sa maison jusqu'aux derniers valets, se meslait d'aimer[1]. » Amanieu est déjà l'image anticipée de Gaston Phébus.

Primitivement le chevalier était l'homme de cheval. Le baron montait seul le palefroi; le bourgeois ne montait que le roussin pacifique; le serf ne montait que l'âne agreste. Il en résultait que la chevalerie était nécessairement féodale, et la chevalerie féodale,

1. Sainte Palaye, I.

Digitized by Google

la transformation de la cavalerie barbare. En France, en Angleterre encore plus, plus surtout en Allemagne et dans les pays germaniques, la chevalerie est noble, guerrière et conquérante. Le roi seul faisait des chevaliers.

Dans les pays ibéro-romans, en Aquitaine, en Espagne et en Italie, on observe un phénomène social, la chevalerie descendue chez un plébéien courageux et jusqu'au serf artiste et poète, en un mot la chevalerie accessible à la démocratie. Dans le Nord, la chevalerie s'enracinait avec le donjon dans le rocher féodal. Dans le Midi, elle n'avait de fief parfois que la richesse, le courage, le génie. Le verrier fut annobli, le troubadour fut fait chevalier. Dans le Nord, le bourgeois ne portait pas l'épée, ou ne la portait que pendue à l'arçon de sa selle. Dans le Sud, il la portait bouclée à son flanc; il joutait dans les tournois et chargeait dans les batailles[1].

Le troubadour Arnauld de Marveil, dans une pièce didactique, caractérise ainsi, le noble et le plébéien du XII^e siècle : « les chevaliers ont divers mérites, les uns sont guerriers, les autres hospitaliers. Ils brillent par l'armure, ou l'élégance, ou la galanterie. Toutes ces qualités se rencontrent rarement ensemble. Mais plus on en possède plus on a de valeur. Qui n'en possède aucune n'est point chevalier. » Après les chevaliers, le poète peint ainsi les bourgeois. « Les bourgeois ont également des mérites divers.

1. Capefigue, chevalerie.

Digitized by Google

Les uns sont de parage, les autres sont nobles par nature; les uns et les autres se distinguent par des actions d'honneur. D'autres, s'ils n'ont pas de fortune, plaisent par dits gracieux, fréquentent les cours, servent les dames, et figurent en nobles harnais aux joutes et aux jeux guerriers. Des autres je n'ai rien à dire car, qui ne sait ni bien faire ni bien dire ne mérite aucune estime, et je ne le mets point dans mes vers[1]. » Ainsi pour le poète démocrate, le noble et le plébéien sont également chevaliers, et nul ne l'est, s'il manque de valeur et d'éloquence. Le sot et le lâche sont mis sur le même rang, ils sont indignes de chevalerie; le coursier de leur honte, c'est l'âne[2].

Écoutons maintenant le vénérable Amanieu des Escas, Nestor et pédagogue chevaleresque, instruire les jeunes damoiseaux. « Je vous exhorte d'abord à éviter la société des sots. Évitez les discours moqueurs et médisants. Pour vous faire estimer dans le monde, soyez généreux, franc, hardi, toujours prêt à dire des choses gracieuses... Si vous n'êtes pas assez riche pour avoir une belle robe, que tout le reste soit propre et galant, vos bottines, votre ceinture, votre dague. Rien ne plaît tant, et on a plus l'air de courtoisie que d'être paré simplement, et c'est ce qu'on apprend dans les cours. » « Celui qui veut réussir en amour doit être habile à tout, afin que celle qui l'aimera ne le trouve jamais en

1. Fauriel.
2. Ramon Lulle.

Digitized by Google

défaut. Tâchez de plaire à ses amis afin qu'ils disent du bien de vous. Les cœurs se prennent à ces louanges. Lorsque vous la verrez ne soyez pas honteux de lui dire qu'elle a fait votre conquête. Si elle vous accorde ce que vous lui demandez, que personne n'en sache rien ; plaignez-vous au contraire de n'en pouvoir rien obtenir. Les femmes ne peuvent souffrir les étourdis et les indiscrets. Célébrez ses louanges en public de manière à lui concilier l'estime de tous les honnêtes gens. Voilà comme on se fait estimer dans le monde et aimer des dames.

« S'il y a guerre, ayez un cheval rapide, vigoureux, docile au mors, des éperons bien attachés, des gambards solides; que votre armure soit épaisse et juste à votre taille. Que votre camail ne soit jamais trop serré ni trop flottant. Recommandez à votre écuyer de ne point laisser rouiller la cuirasse, le casque et la lance. Regardez à votre harnais s'il n'y manque ni courroie ni ardillons. Soyez le premier en selle, et si vous allez à un tournoi tâchez de gagner le prix pour qu'on vous exalte au-dessus des meilleurs chevaliers. »

On ne peut s'empêcher de sourire en entendant la pédagogie galante et guerrière de ce Mentor des Pyrénées; Amanieu des Escas, quoique baron, met au même rang le cœur et l'esprit, et fait marcher de front le *bien faire* et le *bien dire*, la prouesse et l'éloquence. Les troubadours mettent dans le même honneur la gloire des armes et la puissance de la parole. Ils signalent les chevaliers *savants*, le *gentil*

1. Sainte Palaye.

Digitized by Google

orateur, la *bouche suave*. Tel est légiste, tel autre théologien. Leur langage brille dans les cours d'amour, dans les capitoles des cités, sur les champs de bataille. Dans le capitole de Toulouse sur vingt-quatre consuls, douze au moins appartenaient aux races chevaleresques. Ces grands barons étaient fiers des honneurs capitulaires, de la gloire de leur république, et volontiers donnaient à leurs enfants, le prénom de Tolosan[1]. Comme l'aristocratie romaine sa mère, la chevalerie romane était politique, municipale, populaire. A côté de la lance elle mettait la parole, et au-dessus de la parole et de la lance, la poésie, ce verbe et cette flèche ailée.

La chevalerie romane était surtout poétique. La poésie était la voix, l'âme harmonieuse d'un siècle héroïque. Sur environ cinq cents troubadours méridionaux dont les noms sont venus jusqu'à nous, la moitié au moins appartient aux classes féodales. Souvent même les princes étaient poètes aussi, comme les héros d'Homère. Richard Cœur de Lion, soupira sur sa harpe, assis sur les rivages de cette même Asie, ou deux mille ans auparavant Achille avait chanté sur la lyre au bruit de la mer retentissante. Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, Alphonse le chaste roi d'Aragon, les comtes de Poitiers, de Toulouse, de Foix, le dauphin d'Auvergne, les vicomtes d'Orange, de Saint-Antonin, de Mauléon, d'Hautefort, de Cavaillon, excellaient à divers de-

1. Don Vaissette : Tolosan de Siol (1220), Tolosan de Taillefer (1221).

Digitized by Google

grés dans la musique et la poésie. Le vicomte de Ventadour en tenait école dans son manoir. Il y avait des chevaliers troubadours et des troubadours chevaliers. Partis des cabanes et des châteaux, ils se rencontraient dans la poésie, la noblesse du génie. La chevalerie féodale se subdivisait en chevalerie errante et en chevalerie sauvage. La première était européenne; la seconde, diminutif de l'autre, paraît n'avoir été que romane; elle faisait la police des forêts. Toutes les deux cultivaient d'autant plus la poésie qu'elles vivaient dans les déserts. Leur harpe charmait leurs haltes dans la solitude et leur ouvrait les portes des châteaux, où elles arrivaient le soir.

Un des plus gracieux spécimens de chevalerie errante et sauvage, c'est Rambaud, fils de Peyrol, seigneur de Vaquieras en Provence. Le jeune Rambaud, fatigué des molles galanteries des cours de Die, d'Orange, de Montélimart, résolut de se jeter dans les aventures chevaleresques. « Galoper, trotter, sauter, courir, les veilles, les privations et les fatigues vont être désormais mon passe-temps. Armé de bois, de fer et d'acier, j'endurerai les chaleurs et la froidure; les forêts et les sentiers écartés seront ma demeure; les descords et les sirventes me tiendront lieu de chansons d'amour, et je maintiendrai les faibles contre les forts[1]. »

Il part de son castel sur la Durance, s'adjoint en chemin quelques jeunes compagnons, Guiet, Bertau-

1. Fauriel, poésie prov.

Digitized by Google

don, Hugonet d'Alfaro, avec Aimon le jongleur, gravit les Alpes et s'enrôle au service de Boniface, le puissant marquis de Montferrat. Les aventures ne manquèrent pas à nos hardis damoiseaux. Boson d'Aguilar, un des vassaux de Boniface, aimait Isaldina d'Adhémar, une fleur de la Drôme. Les Adhémar refusèrent leur fille au chevalier, et redoutant un enlèvement la mirent sous la garde d'Albert, marquis de Malaspine, aïeul de l'hôte, immortalisé par le Dante. Aguilar cependant, couché dans son lit, se mourait d'amour. Boniface, ému de son désespoir, résolut de sauver son ami en lui donnant la vierge. Il chevauche avec ses compagnons, vers le château des Malaspine, tente une escalade nocturne, enlève Isaldina, la met sur son palefroi et la dépose éperdue et ravie entre les bras du chevalier expirant. On devine quelles chansons durent faire nos troubadours et paladins errants à ces noces improvisées dans le donjon d'Aguilar. Rembaud ne manqua pas d'insulter de ses sarcasmes Malespine le geôlier d'Isaldina, qu'il appelle un voleur et un brigand, et qui probablement spéculait sur la beauté de sa captive[1].

Rambaud raconte lui-même et rappelle à Boniface le souvenir émouvant d'une aventure plus éclatante encore et nous reproduisons son récit dans son héroïque naïveté. « Qu'il vous souvienne, seigneur marquis, d'Aimonet le jongleur, et des nouvelles qu'il vint vous conter à Montalto, de Jacobina

1. Rambaud de Vaquières.

Digitized by Google

que l'on voulait mener en Sardaigne et marier contre son gré. Vous vous prîtes alors à soupirer un peu et il vous souvint du baiser qu'elle vous avait donné, quelques jours auparavant, en prenant congé de vous, après vous avoir si gracieusement prié de la défendre contre son oncle qui la voulait à grand tort déshériter.

« Et aussitôt vous fîtes monter en selle cinq de vos meilleurs chevaliers et nous entrâmes en cavalcade la nuit après souper, vous, Guyet, Hugonet d'Alfar, Bertaudon qui bel et bien nous guida, et moi-même, (car je ne veux par m'oublier en si belle affaire). Ce fut moi qui enlevai Jacobina du port, au moment où elle allait être embarquée. A peine est-elle enlevée, qu'un cri se lève sur terre et sur mer ; et voilà derrière nous venir force piétons et cavaliers. Vive était la poursuite, et nous de décamper ! Nous pensions déjà leur avoir bellement échappé à tous, lorsque ceux de Pise vinrent nous assaillir à leur tour ; et quand ils passèrent devant nous, chevauchant si serrés ; quand nous vîmes tant de cavaliers, tant de beaux hauberts, tant de heaumes luisants ; quand nous vîmes flotter au vent tant de bannières, si nous eûmes peur il ne faut pas le demander. Nous nous cachâmes entre Albenga et Final, entendant sonner devant nous maint cor et maint cornet et crier maint enseigne. Là, nous restâmes deux jours sans boire ni manger ; mais le soir du second jour, nous arrivâmes chez le seigneur de Poggioclaro qui fut si joyeux de ce que nous venions de faire, et nous fit tant d'honneur, qu'il vous aurait offert volontiers, si vous l'eussiez agréé, Agletta sa fille au clair visage. Le

Digitized by Google

matin venu, vous, comme seigneur et puissant baron, vous donnâtes pour femme à son fils Jacobina, à laquelle vous fîtes rendre le comté de Ventimille qui lui revenait après la mort de son frère en dépit de son oncle, qui avait voulu l'en dépouiller[1]. »

Nous retrouverons plus loin ces chevaliers et ces troubadours errants, que leurs aventures amoureuses préparent aux grands et tragiques drames de l'histoire et de l'épopée.

1. Troub. Rambaud de Vaquières.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Les troubadours. — Bernard de Ventadour. — Arnauld de Marveil. — Rambaud de Vaqueyras.

La poésie, ou, comme on disait alors, le *gai savoir*, la *noble science*[1] était le langage consacré de ce monde de l'amour et les troubadours en étaient les législateurs, et quelquefois les héros. Désireuses de renommée, les châtelaines inféodaient à leur beauté ces poètes dont les chants devaient les ravir au temps et à la mort. Les troubadours devenaient souvent l'objet idéal de leur cœur blessé. L'amour et la poésie nivelaient les rangs, ils élevaient jusqu'à ces princesses des chantres plébéiens qui passaient du servage de la glèbe à l'empire harmonieux des cœurs.

Le plus tendre et le plus gracieux des troubadours du XII^e^ siècle, Bernard de Ventadour, était fils du fournier du château de ce nom en Limousin, vers les sources de la Luzéja, un affluent de la Dordogne.

1. Gai dérive dé gaisum, javelot gaulois. C'est un cri de guerre : *Gai, gai, serrons nos rangs!* Béranger reproduisait à son insu le chant des Bardes.

Digitized by Google

Nous savons que les vicomtes de Ventadour avaient fondé dans leur manoir, un gymnase de poésie d'où sortirent les plus glorieux élèves, Arnauld d'Aniel, Giraud de Borneil, et l'héroïque Bertran de Born. Le pauvre serf sentit son talent s'éveiller aux sons et aux vers de ces nobles chanteurs. Le vicomte fut fier de son mélodieux nourrisson; et le Tibulle de la Vézère, beau, doué d'une voix charmante, habile à cadenser ses vers sur la harpe, osa élever ses chants et son cœur jusqu'à sa noble châtelaine dona Agnès de Montluçon, vicomtesse de Ventadour. Un jour qu'il était assis à ses pieds sous l'ombrage d'un pin, la vicomtesse récompensa d'un baiser, les mélodies du sensible harpéor. « Alors, dit-il, je ne vis plus, je n'entendis plus, je ne sus plus ce que je fesais ni ce que je disais; on était au fort de l'hiver et je me crus au mois de mai. Les prés gelés me parurent verts; et la neige se diapra de fleurs [1]. »

La célébration de son triomphe idéal perdit le troubadour. Le vicomte Ebles II s'en courrouça; ce scolarque du *gai savoir*, à force de chanter des *vers d'allégresse*, était devenu en vieillissant, mélancolique et farouche. Il expulsa son élève favori, enferma sa femme dans une tour, et finit par s'ensevelir lui-même dans un couvent qu'il avait fondé près de son manoir. Le triste harpéor se rendit à la cour de Poitiers. Éléonore prit à son service un exilé que recommandait si vivement sa jeune renommée, et son douloureux amour. Bernard, reconnaissant, cé-

1. Troub. Bern. de Ventadour.

Digitized by Google

lébra la reine, sous le nom mystérieux de *Conort*, consolation, parce qu'elle le consola de la perte de la vicomtesse de Ventadour. Ils *s'aimèrent longtemps*, dit le biographe contemporain, dont la naïveté ne met aucune distance entre la reine et le pauvre ménestrel. L'amour de Bernard, ne fut probablement qu'une broderie poétique pour cette violente princesse dont le cœur licencieux s'était déjà partagé entre Louis VII, roi de France, Henri II, roi d'Angleterre, le prince Ramon d'Antioche et je ne sais quel émir sarrasin[1]. Quoi qu'il en soit, Bernard suivit la reine en Anjou, en Normandie. en Angleterre, et partout on admira le troubadour aquitain. Mais dans cette cour anglo-normande, sous la brume et la barbarie du Nord, le doux poète resta fidèle à dona Agnès, et son cœur plaintif revolait sans cesse vers Vantadour. L'absence lui inspirait les plus tendres accents. « Que ne puis-je fendre les airs comme l'hirondelle, et porter mon cœur chaque nuit, aux pieds de celle à qui j'offre de loin mes chansons. »

« Éloigné de ce que j'aime, dit-il ailleurs, je ne m'occupe que de son image gravée au fond de mon cœur. Tous les matins le rossignol me réveille en chantant, et son amour me remet en souvenir ma félicité perdue ! » — « O tendre amie, quand la brise sonffle des lieux où vous êtes, je crois respirer un parfum de paradis. Oh ! que ne puis-je vous voir seulement ! Je ne veux rien de plus ! Je croirai posséder Dieu lui-même[2]. » Ces vers certainement ne peuvent

1. Une des plus folles femmes de ce monde. G. de Tyr.
2. Raynouard : Bernard de Ventadour.

Digitized by Google

s'adresser à l'impure et vieillissante Éléonore. On sent que la brise d'Éden qui parfume le cœur blessé du poète exilé dans le Nord, vient du Midi, et a passé sur les forêts du Limousin, et les amoureux créneaux de Ventadour. La reine, d'ailleurs, mobile et fantasque, avait fait un autre choix, et le troubadour indigné revint sur le continent. La discorde et la débauche troublaient la cour des Plantagenets. Éléonore empoisonna Rosamonde, maîtresse de son mari. Henri II renferma Éléonore dans un donjon anglais. Leurs enfants se révoltèrent et prirent parti pour leur mère contre le roi. Les poètes déplorèrent la captivité de la *fille des Guilhem*. Ils se firent un cri de guerre du nom d'Aliénor. Bertran de Born et son condisciple Bernard, se déclarèrent pour la reine captive, pour les infants révoltés, c'est-à-dire pour la patrie, l'Aquitaine frémissante. C'est alors qu'après une absence de vingt ans Bernard revint à Ventadour. Retrouva-t-il la vicomtesse tant pleurée, ou n'eut-il qu'à s'incliner sur son tombeau? L'histoire se tait. Le vicomte Ebles II n'y était plus; il s'était retiré en Italie; il était mort religieux du monastère du Mont Cassin. Bernard suivit Ebles III son fils, dans l'insurrection nationale[1]. Après cette guerre infortunée, proscrit sans doute, il s'attacha au comte Ramon V, et vint à Toulouse, sa patrie poétique.

De Toulouse, il rayonnait dans les cours d'Aquitaine, d'Espagne et d'Italie, où il a laissé des traces de sa renommée. Après la mort de Ramon V, son patron, le troubadour vieilli quitta le monde; il se

1. Le Prieur de Vigeois.

Digitized by Google

rapprocha de Bertran de Born, et mourut dans l'abbaye de Dalon, voisine de Hautefort, vers la fin du siècle.

Bernard de Ventadour a laissé cinquante chansons ; la vignette de son manuscrit le représente ainsi vêtu : grand chapeau rouge, bandeau bleu sur le front, guimpe brune encadrant la face, collerette blanche à feston bleu, tunique rouge ouverte devant, manteau et bottines d'azur. Le bleu et le rouge, symboles d'amour et de pureté, dominent dans le costume du troubadour. « Et moi, Hugues de Saint-Cyr qui écris ceci, ajoute le biographe contemporain, j'ai su toutes ces choses du vicomte Ebles de Ventadour, fils de la vicomtesse que Bernard aima[1]. » Ce détail achève le tableau. Le vicomte de Ventadour est moins fier de sa race et de sa puissance féodale que du rayon de poésie que l'amour de Bernard attachait à son nom et aux créneaux de son manoir. La gloire du tendre harpéor fait partie de son poétique patrimoine. Bernard a laissé un reflet de son cœur sur le berceau d'Ebolus III et de Richard Cœur de Lion[2].

La victoire des Anglais fut comme une invasion de barbares. Les troubadours émigrèrent et suivirent Ramon V, leur prince roman. Le belliqueux Bertran de Born resta dans le Périgord, pour relever l'esprit national et plus tard pour attiser la discorde entre Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion. Mais les troubadours pacifiques ; les chanteurs élé-

1. Hug. de Saint-Cyr. Notice et vignette.
2. Les vic. de Ventadour.

Digitized by Google

giaques se réunirent à la cour poétique de Toulouse. De ce nombre furent Arnauld d'Aniel, le *grand maître d'amour*, et son disciple Arnauld de Marveil. Nous laisserons sur son trône pédantesque, le Ronsard périgourdin, et nous suivrons il *men famoso Arnaldo*, son gracieux élève plus sympathique que son maître, au sillon lumineux de son cœur, car cela seul est immortel. Arnauld de Marveil[1] était un pauvre clerc des environs de Périgueux. Il quitta sa robe noire, pour la brillante écharpe de troubadour et s'en alla chanter de châteaux en châteaux. Il était plébéien, et nous l'avons vu, démocrate ; un enfant du peuple avec des sentiments chevaleresques. Il prit sans doute part à la guerre patriotique, et proscrit après la défaite, il suivit le comte Ramon qui, prince poétique, rentra dans Toulouse escorté de troubadours. D'Aniel régnait en tyran des mots et des syllabes au castel narbonnais. Bernard éclipsait tous ses compagnons par son tendre roman et ses aventures chez les rois. Le jeune Arnauld vint à la cour plus gracieuse de Carcassonne, où une femme tenait le sceptre. Là, son sort fut fixé pour jamais, et son cœur n'aura plus pour horizon que la crénelure des murailles de cette cité. Il vit Aladaïs, et son cœur n'aima, et son luth ne chanta, que la brillante vicomtesse. Il l'aima longtemps en silence, la louant sous son chant le plus voilé, la célébrant sous le nom mystique de *Belvezer*. Aladaïs agréa l'hommage du ménestrel et consentit à être l'héroïne de ses chants.

1. Marveil, aujourd'hui Mareuil (Périgord).

Digitized by Google

Mais le haut rang de l'infante de Toulouse, petite fille des rois de France, épouvante l'humble harpéor. « Il me sied mal, dit-il, d'ambitionner une si haute conquête; il faut laisser aux rois l'honneur de soupirer pour elle. Mais quoi! l'amour n'égale-t-il pas les conditions? Dès qu'on aime, on est digne de plaire. La vaine distinction des rangs disparaît auprès de Dieu. Il ne juge que les cœurs, et ne veut que des sentiments. O parfaite image de la divinité, que n'imitez-vous votre modèle! »

Ces craintes lui venaient de l'amour que Alphonse le Chaste avait conçu pour la vicomtesse. Le troubadour osa disputer sa conquête au roi. Car enfin, dit-il, son cœur vaut bien celui d'un monarque. C'est se rendre égal aux souverains que d'avoir des vues qui leur feraient honneur. César né loin du trône, mérita d'être élevé sur celui de l'univers. De même Arnauld ne se trouve pas indigne d'être élevé au cœur d'Aladaïs. La vicomtesse hésita entre le roi et le troubadour. Elle récompensa d'un baiser la tendresse du poète; ce fatal baiser qu'il célébra dans deux chansons, le trahit. Dans sa félicité, il désire encore davantage. « On apprivoise un lion, dit-il, on ne peut dompter le cœur d'Aladaïs. » Le monarque irrité, força la vicomtesse de congédier le troubadour. La princesse résista, et se contenta d'ordonner au poète désolé de renoncer à son amour. « Mais puis-je obéir? Puis-je même le vouloir? » répondit l'infortuné chanteur, qui préféra les ennuis de l'exil

1. Troub. Arn. de Marveil.

Digitized by Google

au tourment de contempler le triomphe de son rival. Il se retira à la cour de Guilhem VIII, comte de Montpellier, prince magnifique, ami des poètes, troubadour lui-même, et qui s'était fait graver sur son scel, la harpe à la main. Là, le troubadour gémissant repaît encore son amour de souvenirs et de vagues espérances. « On a pu, dit-il, m'éloigner de sa présence; mais rien ne pourra rompre le nœud qui lui attache mon cœur. Ce cœur si tendre et si constant, Dieu seul le partage avec elle, et la part que Dieu en possède, il la tiendrait comme mouvante de son domaine, si Dieu pouvait être vassal, et relever de fief. Lieux fortunés qu'elle habite, quand me sera-t-il permis de vous revoir? N'apercevrai-je personne qui arrive de ce côté-là? Un pâtre qui viendrait de son château serait pour moi un baron! Que ne puis-je être confiné dans un désert et l'y rencontrer. Ce désert me tiendrait lieu de Paradis. » Cet insolent triomphe du roi, inspira peut-être au troubadour cette âpre invective contre les princes. « Établis uniquement pour tenir le monde en paix, pour donner l'exemple de la clémence, de la justice, de la générosité, leur corruption est telle aujourd'hui que tous ceux qui en dépendent sont condamnés à l'oppression et à la servitude! » On sent palpiter dans ses paroles un accent amer de vassal et d'amant opprimé. Arnauld était digne de l'affection d'Aladaïs. Il ne célébra jamais que la dame de Carcassonne; ce nom remplit uniquement sa harpe et son cœur. Il s'éteignit dans cet amour, et cette pureté de sentiment l'élève au-dessus de Bernard son modèle, trop oublieux peut-être de la vicomtesse de Ventadour.

Digitized by Google

Un critique l'appelle le Pétrarque de la Dordogne. Ce tendre et gracieux troubadour est peint dans sa vignette : tête nue, un bandeau sur le front retenant sa chevelure et vêtu d'une vaste et flottante tunique d'azur[1].

La vie de Rambaud de Vaquières, inspire un intérêt moins pur, mais plus dramatique et non moins attachant. Il était fils d'un pauvre chevalier, nommé Peyrol, seigneur du château de Vaquières en Provence, de la cour de Rambaud, comte d'Orange. Le jeune et valeureux Rambaud, se rendit à la cour de Boniface, marquis de Montferrat, en Piémont. Il s'enamoura de la sœur du marquis, dona Béatrix qui charma le troubadour par ses grâces chevaleresques. Il aperçut un jour la princesse qui seule dans sa tour avait revêtu l'armure de son frère et jouait délicatement avec cette forte épée qui devait dépecer l'empire d'Orient. Dès lors, il la célébra sous le nom voilé de *Bel Chevalier*. Mais, dit le vieux chroniqueur, dont nous allons en l'abrégeant suivre le naïf récit; il mourait de désir et de crainte, car il n'osait lui parler d'amour. Enfin, il lui dit un jour : « J'aime une dame d'un haut mérite, mais je n'ose lui déclarer mon amour. O dame, donnez-moi conseil, je vous en supplie : dois-je lui ouvrir mon cœur, ou bien mourir en gardant le silence[2] ? »

« Dona Béatrix comprit que Rambaud mourait de langueur pour elle; elle fut touchée de pitié et d'a-

1. Fauriel. Arn. de Marveil. Vignette et notice.
2. Biogr. de Rambaud de Vaquières.

Digitized by Google

mour, et lui répondit : Rambaud, il convient qu'un loyal amant qui aime en secret une gentille dame, tremble de révéler son amour. Mais plustôt que d'en mourir, il doit le lui déclarer, et la prier de le prendre pour son servant. Si elle est sage et courtoise, elle ne le tiendra ni à mal, ni à déshonneur, mais elle l'en estimera davantage. Priez la donc pour qu'elle vous prenne pour son chevalier. Vous êtes tel, qu'il n'y a pas de femme au monde qui ne doive vous retenir pour son chevalier. Dona Azalaïs, comtesse de Salusses, a souffert l'amour de Pierre Vidal; la comtesse de Burlats (Aladaïs de Carcassonne) celui d'Arnaud de Marveil; dona Maria de Ventadour (bru d'Agnès de Montluçon tant aimée de Bernard), celui de Gancelm Faidit; et la dame de Marseille, (Azalaïs de Rocamartina,) celui de Fouquet, (depuis évêque de Toulouse). C'est pourquoi je vous garantis sur ma parole et ma sauvegarde, que vous pouvez la requérir d'amour. » Alors Rambaud lui déclara qu'elle-même était la dame que tant il aimait. — « Eh bien, reprit Béatrix, soyez le bienvenu. Je vous retiens pour chevalier et pour servant d'amour[1]. »

Rambaud célébra ainsi son bonheur : « Amour pour qui je pleure et je soupire, apprends-moi quelles sont tes lois. J'ai demandé conseil à la plus charmante des dames, elle m'a répondu d'élever mes désirs aussi haut que je pourrais, m'assurant que j'en retirerais de l'avantage et de l'honneur. Personne n'aime en si haut lieu une si douce dame. Je l'aime suivant son

1. Raynouard. Fauriel.

Digitized by Google

propre conseil plus que Pyrame n'aima Thisbé! Qu'on ne me condamne pas de m'éloigner pour elle de Monteils et d'Orange. Non, je n'ai rien vu de si accompli. Je serais roi de France et d'Angleterre, que je quitterais ces deux royaumes pour la servir. — Il ne lui manque aucune perfection; que Dieu m'en fasse obtenir la conquête. Je crains, madame, de ne pas atteindre à la félicité où j'aspire, car avec des vues trop élevées, on risque d'être précipité de plus haut. — Vous avez tout excepté merci; et c'est merci que je demande[1]. »

Cette faveur fatale fut accordée au troubadour. « Il arriva, dit le chroniqueur, que le marquis qui tant l'aimait les trouva endormis. Il en fut courroucé, mais en homme sage, il ne voulut pas les toucher, il prit son manteau, les en couvrit, et emporta celui de Rambaud. Rambaud en s'éveillant comprit ce qui était advenu; il mit le manteau, courut se jeter aux pieds du marquis et réclamer merci. Boniface lui rappela tous les bienfaits dont il l'avait comblé; puis d'une manière couverte, il ajoute: « Pour cette fois je te pardonne, puisque tu es revenu avec ma robe. » Et ceux qui étaient présents crurent que le marquis parlait de son manteau[2]. »

Dona Béatrix épousa Arrigo, seigneur del Carretto, près de Savone, et Rambaud fait chevalier, suivit le marquis en Orient. Ils s'embarquèrent à Venise sur la flotte qui devait conquérir Constanti-

1. Biblioth. nat. Manuscrits.
2. Hug. de Saint-Cyr.

Digitized by Google

nople (1204). « Vaillant marquis, disait plus tard le troubadour à Boniface, nul chrétien portant couronne n'a plus conquis, plus dépensé, plus donné que vous. Avec vous j'ai chevauché en maintes guerres. Je vous ai aidé à conquérir royaumes, duchés, terres étrangères, îles et comtés, à prendre des princes et des rois, à vaincre chevaliers armés, à forcer villes et palais. Avec vous j'ai chassé l'empereur de Romanie... J'allai sous votre étendard à l'attaque du palais des Blaquernes. Sur le perron au-dessous de la tour, je fus blessé au travers de mon armure. Le felon empereur grec (Alexis Mursuffle) fut abattu. Quand il vit la flamme et la fumée, ses murailles percées; quand il vous vit combattant dans la campagne; quand il vit la cavalerie et l'infanterie latine en bataille, cet empereur et ses vils Grecs ayant le cœur aux talons, s'enfuirent. Nous les poursuivîmes comme le loup poursuit l'agneau, comme l'aigle pourchasse l'autour. » Le valeureux Rambaud est représenté en chaperon et tunique éclatante, éperonnant un palefroi blanc, au poitrail orné de flocons de laine ou de globules de métal[1].

Après la conquête de l'empire d'Orient, Boniface, devenu roi de Salonique et prince de Candie, donna des fiefs en Grèce au valeureux Rambaud. Le troubadour étant devenu seigneur sur cette antique terre des poètes, il y regrettait les cours de Montferrat, de Forcalquier, d'Orange. D'anciens souvenirs lui remontaient mélancoliquement au cœur. « Que me servent, s'écriait-il, mes conquêtes, mes richesses et ma gloire?

1. Biblioth. nat. Manusc., portrait de R. de Vaq.

Digitized by Google

Je m'estimais bien plus riche lorsque amant et fidèle j'étais aimé. Je ne connais d'autre bonheur qu'amour... Plus ma seigneurie augmente, plus je me sens de douleur au fond de l'âme, éloigné de mon *Bel Chevalier*. » Rambaud ne devait plus revoir Béatrix, ni les cimes des Alpes, ni les bords enchantés du Rhône. Il périt dans une bataille contre les Bulgares où Boniface fut tué dans les gorges du Rhodope, et sa tête tomba dans les torrents qui avaient roulé celle d'Orphée[1].

1. Ville-Hardouin. Fauriel, 11.168.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Les martyrs d'amour. — La vicomtesse de Die. — Geoffroi Rudel. — Guilhem de Capistan.

Mais c'est à une femme que revient la palme de la poésie élégiaque, à la vicomtesse de Die et de Valentinois. Elle était fille et héritière de la maison d'Isoard, et femme de Guilhem, un infant de la dynastie maintenant royale de Poitiers. Ces Poitiers du midi descendaient, selon la conjecture de Don Vaissette, d'un bâtard de Guillaume IX, né à Toulouse pendant l'invasion poitevine, et recueilli par les comtes de cette cité. Isoarda serait alors cousine au second degré de la reine Éléonore. Elle fut mère d'Adhémar vicomte de Valentinois, de Geoffroi gouverneur de Ramon VII, et de Béatrix, une fleur mystique de la Drôme. Elle brilla aux cours de Montels, d'Avignon, de Marseille, et fut aimée de Rambaud vicomte d'Orange. Rambaud, modèle des élégances, avait écrit la *Maestria d'Amor*. Or, c'est sur l'abandon de ce prince troubadour que son cœur blessé fait entendre ce gémissement de colombe. « Le sujet de mes chants sera pénible et doulou-

Digitized by Google

reux. Hélas! j'ai à me plaindre de celui dont je suis la tendre amie. Je l'aime plus que chose qui soit au monde. Mais auprès de lui rien ne me sert, ni merci, ni courtoisie, ni ma beauté, ni mon mérite, ni mon esprit. Je suis trompée, je suis trahie, comme si j'avais commis quelque faute envers lui. Ce qui, du moins, me console, c'est que je ne vous manquai jamais en rien, ô mon cher ami, dans aucune circonstance. Je vous ai toujours aimé, je vous aime encore plus que Séguin n'aima Valence; oui, je me complais à penser que je vous surpasse en tendresse, ô cher ami, comme vous me surpassez en brillantes qualités. Mais quoi! vos discours et vos manières sont sévères envers moi, tandis que toutes les autres personnes trouvent en moi tant de bonté et de politesse. Oh! combien je suis étonnée, cher ami, que vous affectiez envers moi tant de sévérité! Pourrais-je n'en être pas affigée? Non, il n'est pas juste qu'une autre dame m'enlève votre cœur, quelles que soient pour vous ses bontés et ses manières. Ah! souvenez-vous du commencement de notre amour: Dieu me garde que la cause d'une rupture ne vienne de moi. Le grand mérite que vous aviez, la haute puissance qui vous entoure, me rassurent. Je sais bien qu'aucune dame de ces contrées ou des contrées lointaines, si elle veut aimer, fait en vous aimant le choix le plus honorable. Mais, ô cher ami, vous vous connaissez en amour, vous savez quelle est la femme la plus sincère et la plus tendre; souvenez-vous de nos accords. Je devrais compter sur mon mérite et sur mon rang, sur ma beauté, encore plus sur mon attachement. Aussi je

Digitized by Google

vous adresse, cher ami, aux lieux où vous êtes, cette chanson messagère et interprète d'amour. Oui, mon beau, mon aimable ami, je veux connaître pourquoi vous me traitez d'une manière si dure, si barbare. Est-ce l'effet de la haine? Est-ce l'effet de l'orgueil? — Je recommande à mon message de vous faire souvenir combien l'orgueil et la dureté deviennent quelque fois nuisibles [1] ». Que de tendresse, que de sensibilité, de résignation, de pudeur, de grâce ineffable dans cette admirable élégie. Sapho n'est qu'une bacchante auprès de l'amante du chevalier. Comme la muse de Lesbos, la comtesse eut une fille qui reproduisit non sur la harpe, mais dans le sacrifice, le cœur maternel. Mais cette Claïs, que sa mère idolâtre compare aux *fleurs* dorées, le cède évidemment encore à ce lys virginal des Alpes. Béatrix était l'objet de l'amour silencieux du chevalier Guilhem d'Adhémar. A son lit de mort, le chevalier fit appeler la jeune comtesse et lui fit l'aveu de la passion qui le mettait au tombeau. Béatrix accueille cet aveu et regarde ce sentiment comme un lien nuptial qui l'attache indissolublement à son amant, même dans la mort. Veuve volontaire, elle quitte le monde et se retire dans un couvent à Tarascon [2].

Cette passion mystique se retrouve dans tout son charme mélancolique, mais plus aventureuse et plus éclatante, dans l'histoire de Rudel et de Mélissende

1. Traduction de Raynouard.
2. Nostradamus. Chorier.

Digitized by Google

de Tripoli. La maison de Toulouse comptait alors trois femmes illustres : la vicomtesse de Carcassonne, la sultane d'Alep et l'infante de Tripoli. La branche de Palestine, plus hâtive et plus féconde avait produit quatre générations, tandis que la souche d'Aquitaine n'en avait donné que deux. Ramon I, troisième successeur de Ramon de Saint-Gélis, en Orient, avait eu d'Hodierna un fils qui fut Ramon II, et une fille qui reçut le nom de sa marraine Mélissende, reine de Jérusalem. Mélissende et Hodierne, filles du roi Beaudouin II, étaient deux méchantes princesses ; la première fut accusée d'avoir empoisonné, dans un festin, Alphonse Jourdain ; la seconde, convaincue d'infidélité, fut expulsée par son mari de son palais et de Tripoli. Ramon I avait livré Bertrand de Toulouse et sa sœur au sultan Noureddin. Il fut poignardé par un *assassin* du vieux de la Montagne. C'est de cette source impure et tragique que devait sortir un héros et la plus idéale fleur d'amour [1].

Guillaume, archevêque de Tyr, nous a tracé le portrait du dernier comte de Tripoli. « Ce prince est maigre, svelte, de haute taille, le nez aquilin, les cheveux lisses et noirs, les yeux étincelants. Il est actif et prévoyant, d'un maintien composé, affable et libéral envers les étrangers, sévère à l'égard de ses domestiques, médiocrement instruit dans les lettres qu'il avait appris dans sa prison (captif de Noureddin). Il s'applique à l'intelligence

1. Biblioth. des Croisades.

Digitized by Google

des saintes écritures et se plait à discuter avec les théologiens. Il a épousé, en 1173, Esquiva, veuve de Gauthier prince de Galilée, laquelle a plusieurs enfants de son premier mariage que le comte aime comme les siens propres [1]».

Tel est ce prince du Liban au moment où il va périr des suites de la bataille de Tibériade. Il dut trouver son oncle Bertrand dans les fers de Noureddin dont il fut probablement délivré par sa tante, la sultane d'Alep. Esquiva, sa femme, cette Basque syrienne, lui porta en dot le berceau du Christ et les lacs de l'évangile, de sorte que ce prince régnait depuis le Taurus jusqu'au Carmel, ou plutôt sur la Palestine tout entière, comme tuteur de son neveu le roi Beaudoin IV. On aura remarqué ce trait caractéristique dés derniers princes de la maison de Toulouse qui, en Orient comme en Occident, se plaisaient à *discuter avec les théologiens*. Cet esprit studieux et investigateur les fit accuser de sympathie, en Palestine, pour les musulmans, en Aquitaine pour les Albigeois. Ils étaient libres croyants et remontaient hardiment aux sources bibliques.

Ce portrait de Ramon II peut nous donner une idée de la figure de sa sœur à laquelle il faut ajouter la suavité de grâce féminine et de langueur ineffable des Syriennes. Une vignette du moyen âge la représente grande et d'un port de reine. Cette plage

1. Ib. Guillaume de Tyr.

Digitized by Google

asiatique, où Vénus avait son culte funèbre dans les mystères de Biblos, qui avait produit Didon, Artémise, Bérenice, Aspasie, Cléopatre, est célèbre encore de nos jours pour l'incomparable beauté de ses vierges[1]. Mélissende était la rose chrétienne la plus rare du Carmel et du Liban. Orpheline dès l'enfance, elle avait dû épouser Emmanuel Comnène, empereur de Constantinople, puis avait été indignement délaissée et renvoyée par cet eunuque du cœur, le César byzantin. La maison de Toulouse, la branche de Syrie comme celle d'Aquitaine, avaient toujours été politiquement unies avec l'empire d'Orient. Le comte de Tripoli, pour venger l'insulte faite à sa sœur et à sa race, avait armé des galères et ravagé les îles et les côtes de l'Asie. Mélissende était restée solitaire dans son veuvage virginal. Mais la poésie lui réservait un trône plus beau que celui du Bosphore. Elle devait être impératrice de l'empire mystique d'Amour. Sa renommée s'était répandue dans tout l'univers. Des pèlerins la propagent en Occident. Elle arrive jusqu'à Jeoffroi Rudel vicomte de Blaye ; c'est un chevalier errant, un martyr éperdu de la beauté, son cœur délire de cette merveille d'outremer [2].

« Je franchirai les flots... Amour sera mon guide... J'arriverai en habit de pèlerin. Ma venue lui sera révélée par mon chant. Daignera-t-elle m'accorder l'hospice de son palais? Puissé-je seulement la voir avant la mort ». — Ainsi parlait, ainsi chantait le

1. Lamartine : Voy. en Orient.
2. Biogr. de Rudel.

Digitized by Google

chevalier, brodant amoureusement le canevas idéal du poème de son cœur. L'histoire ne cache pas son droit sévère sous les arabesques de la légende. Rudel sortait vaincu de la guerre nationale contre les Anglais. Il était probablement proscrit par le vainqueur, ou du moins exilé volontaire par sa défaite patriotique. Il quitte son donjon féodal dont les tours dominent le cours de la Gironde, vaste comme le Bosphore, et les côtes vineuses du Médoc. Il voit en passant le comte Ramon V son modèle, et ses collègues les tendres troubadours; à Toulouse Bernard de Ventadour, Arnauld de Marveil à Carcassonne. Pèlerin d'amour, il s'aventurait pour voir la petite nièce d'Aladaïs. Il s'embarque à Marseille. La tempête le pousse vers la Syrie. Le flot le dépose mourant et naufragé à Tripoli [1]. Le bruit de son amour, de sa navigation orageuse, de sa mort imminente arrivent au cœur de la princesse au mont pèlerin. Touchée d'avoir allumé de si loin une flamme si ardente et si pure, elle se rend auprès du chevalier expirant. Elle dépose un chaste baiser sur le front du martyr ; ce baiser le ranime, il rouvre les yeux, regarde l'objet adoré, et dans cette extase rend le dernier soupir. Interprète de la légende, la vignette du manuscrit de Rudel le représente mourant dans les bras de Mélissende. Mélissende l'accepte pour époux et dans son veuvage renonce au monde, s'enferme dans un cloître; soit de la plage de cette mer dont le flot avait roulé jusqu'à ses pieds l'amant de son cœur, soit de la *vallée des saints*, près des

1. Jof. Rudel. Poésies, biogr., vignette.

Digitized by Google

cèdres de Salomon où, mystique Sulamite, elle s'évapora comme un parfum vers le ciel. Lorsque quelques mois après Ramon II, son frère, fut mortellement blessé à la bataille de Tibériade, il n'est plus parlé de Mélissende. Vivante, elle aurait été comtesse de Tripoli, emiresse du Liban maronite. Elle était donc morte ou refusa de sortir de sa cellule pour un trône; elle fut roulée, comme une feuille desséchée, dans le tourbillon des victoires de Saladin.

Le *naufrage* de Rudel devint célèbre, tous les troubadours d'Aquitaine et de Palestine le chantèrent, l'Orient et l'Occident retentirent des louanges de ce martyr. Les pèlerins armés visitèrent son tombeau. On aimerait à croire que Mélissende repose sous la même pierre. Leurs noms, du moins, à défaut de leurs cendres, sont à jamais unis dans une légende ineffable. Plus d'un siècle et demi après, Pétrarque, dans son triomphe d'amour, rappelle encore le tendre Geoffroi *qui usa de la rame et de la voile pour trouver la mort* [1].

Vers le même temps un trépas non moins douloureux, une tombe encore plus tragique, attirait les pèlerins des Pyrénées orientales. Guilhem de Cabestang était un gentil chevalier et un excellent troubadour de la plage de Narbonne. Il s'offrit en qualité de page à un puissant baron, don Ramon de Roussillon. Son maître le plaça comme damoiseau auprès de sa femme, dona Sermonda de Tarascon, prisée pour sa courtoisie et sa beauté. Sermonda

1. Trionfo d'amore.

Digitized by Google

s'éprit du gracieux troubadour, et Guilhem fit pour elle des chansons et des ballades. Le beau Guilhem est peint galopant sur un cheval rose; chapeau large et pourpre, manteau d'azur, mais tournant le dos en signe de malheur et de mort [1].

Un jour que Guilhem chassait au faucon, il vit arriver Ramon à cheval et en costume de chasseur. « Je vous cherchais, dit-il, faites-vous bonne chasse? Mais dites-moi; vous aimez, vous êtes épris d'une dame, quel est son nom? — Ah! seigneur, révèle-t-on son amour? Son nom est écrit sur l'aile d'une colombe. Et Ramon insistant : — Sachez, dit-il, que j'aime la sœur de dona Sermonda. — Eh bien! répondit le baron, allons chez ma sœur au château du Liet. »

Les deux chasseurs furent bien reçus par Robert et Agnès de Tarascon. « Belle sœur, dit Ramon, dites-moi, aimez-vous d'amour? — Oui, seigneur, répondit Agnès, » et tant il la pria qu'elle avoua qu'elle aimait Guilhem. Elle craignait pour lui la colère de Ramon; elle en avertit son mari. Robert l'approuva. Ramon parut désabusé. Le soir on soupa gaiement et le lendemain, après un dîner non moins cordial, les deux chasseurs repartent pour Roussillon [2].

Ramon, de retour au château, révèle à sa femme l'amour de Guilhem et d'Agnès. Sermonda mande le ménestrel et, furieuse, le chasse en l'appelant faux et traître. Guilhem réclame merci, explique sa ruse et le pieux mensonge de sa sœur. Son stratagème et

1. Portrait de G. de Cabestang.
2. Troub. Guilh. de Cabestang.

Digitized by Google

l'innocence du troubadour fut confirmé par Agnès. Non contente de sa fidélité, elle exigea de plus que le troubadour fît une chanson qui prouvât qu'il n'aimait qu'elle seule au monde. Guilhem fit alors la chanson qui commence ainsi : *Le doux tourment*[1]! Ramon entendit la chanson, il appela le troubadour hors du château, il le poignarda, lui coupa la tête, lui arracha le cœur, et le serra dans sa gibecière. Rentré au château, il se mit à table. Après le repas : « Savez-vous ce que vous venez de manger? dit-il à Sermonda. — Non, répondit-elle, mais c'était un manger excellent. — Je le crois bien, répliqua Ramon, puisque c'est ce que vous avez le plus aimé, il est juste que que vous aimiez mort ce que vous avez tant aimé vivant ». Et il montra la tête de Guilhem. « Oui, barbare, s'écria-t-elle; j'ai trouvé ce mets si savoureux que jamais autre viande n'ôtera de ma bouche le goût du cœur de Guilhem! » Ramon furieux courut, tirant sa dague, après Sermonda qui s'élança du haut d'un balcon, se brisa sur les rochers, au pied du donjon où gisait le cadavre mutilé du troubadour. Ainsi périt la tendre Sermonda qui, probablement, native de Tarascon sur l'Ariège, fut la contemporaine et l'émule de la célèbre Esclarmonde de Foix.

Ce tragique événement fut bientôt connu dans la Catalogne et dans toutes les terres de l'Aragon. Le roi Alphonse le Chaste et les barons de ces contrées ressentirent une grande douleur de la mort funeste

1. G. de Cabestang : Poésie.

Digitized by Google

de Sermonda et de Guilhem. Les parents de la dame et du troubadour, et tous les amants de ces pays firent une guerre mortelle à Ramon. Le roi Alphonse vint en Roussillon, fit prisonnier le féroce baron, et le laissa mourir au fond d'une tour. Il ruina le château de Roussillon et donna ses biens aux parents de Guilhem et de Sermonda. Il réunit les restes des deux amants dans un tombeau qu'il fit élever devant l'église de Saint-Joan à Perpignan. De plus, il institua un anniversaire de leur mort. Ce jour-là, de Roussillon, de Cerdagne, de Confolens, de Riopol, de Peyralade, du Narbonnais, les jeunes gens venaient en pèlerinage à leur tombeau. Les tendres amants et les amantes fidèles priaient pour les âmes du troubadour et de la dona qui mourut pour lui. Le nom de Sermonda signifie *soir pur*, et rien n'indique, en effet, dans son tragique amour, qu'aucune souillure des sens ait terni la limpidité de son orageux et mélancolique crépuscule [1].

Nous avons rapidement ébauché l'*Empire d'Amour*. Il est le vestibule qui nous conduit à l'*Église du consolateur*. L'un et l'autre sont l'expression du même phénomène social, les deux faces du règne de l'esprit, appelé dans le monde *Amour*, et dans l'église *Paraclet*. Ici, Paladin, ailleurs, Seraphin, c'est le même dieu. Nous avions, au reste, à peindre cette jeune civilisation qui va périr, cette floraison merveilleuse et déjà condamnée du XII^e^ siècle. Que nos

1. Biblioth. nat., manuscrits, G. de Cabestan. — Alf. II, roi d'Aragon.

Digitized by Google

contemporains ne sourient pas trop de ces mœurs romanesques mais héroïques. Elles tâchaient de transformer, par leurs élégances, des goûts barbares et d'assoupir, dans leurs délicatesses, des instincts féroces. L'historien s'est attardé dans ces jardins du platonisme sentimental, retenu moins par le charme de ces fictions chevaleresques que par l'horreur de s'enfoncer dans les tragiques réalités. Le fanatisme théocratique et la barbarie féodale dorment encore sous ces bocages enchantés, comme une couple de tigres sous les ombrages odorants d'une forêt de l'Inde.

Digitized by Google

LIVRE III

NICÉTAS [1]

CHAPITRE PREMIER

Renaissance religieuse. — La manéisme en Aquitaine. — Décrets du concile de Tours. — (1663.) — Les cathares du Périgord.

Mais avec l'*Empire d'amour* se produisit, dans l'ordre religieux, un phénomène correspondant, l'*Eglise d'amour*. C'était une double et analogue protestation de l'esprit contre le règne de la force, d'un côté contre la barbarie féodale, de l'autre contre la théocratie romaine. La force est haine, l'esprit est amour. Mais l'Eglise cathare d'Orient avait une rivale et une sœur dans l'Eglise léoniste d'Occident; l'Eglise du Logos à côté de l'Eglise du Paraclet; l'Eglise dogmatique et démocratique de saint Paul vis-à-vis de l'Eglisé mystique et chevaleresque de saint Jean. Elles jaillissent du même rocher, elles

1. Nicétas, Nikita, Niquinta

Digitized by Google

coulent dans le même lit, mais sans mêler leurs eaux, comme le Pénée et le Titarèse, ces fleuves homériques.

Nous avons raconté les origines des léonistes des Alpes et des Pyrénées[1]. Nous avons montré Pierre de Brueys, Henri de Lausanne, Arnaldo de Brescia expirant sur leurs bûchers; Abailard et la noble Héloïse agonisant lentement sur les brasiers de leurs cœurs. Dix ans après le supplice d'Arnaldo, le pétrobruséisme a pour chef Pierre Valdo, marchand de Lyon, venu des Alpes. Il donne ses biens aux pauvres et mène la vie apostolique. Il a deux disciples, Etienne de Auza et Bernard d'Ydros. Ils traduisent la Bible. Valdo prêche vingt ans à Lyon et dans les vallées du Rhône et de la Saône. C'est une sorte de Francklin, l'apôtre des bourgeois, l'orateur des canuts. Proscrit par Estienne de Belles-mains, archevêque de Lyon, condamné au concile de Vérone par le pape Lucius III (1184), il se réfugie en France, passe en Allemagne et, longeant le Danube, il va se perdre parmi les Slaves de Bohême, où il aura pour descendants lointains Huss et Ziska[2]. Valdo est le troisième patriarche du léonisme aquitain. A sa mort, son Eglise, obscure mais vivace, se trouve répandue dans tout l'Occident, et partout mêlée au catharisme, qui l'éclipse et l'entraîne dans son tourbillon retentissant. Du Paraclet de France,

1. Hist. de Vigilance et des réformateurs du XII^e siècle.

2. Précurseurs de Huss en Bohême, Conrad de Waldhaussen, Militch de Kremsier, etc. Rev. de Theol. de Montauban, juillet 1876.

Digitized by Google

où nous avons fait halte auprès d'un tombeau douloureux, nous allons passer, pour ne plus le quitter, au Paraclet d'Aquitaine et d'Orient.

Le manéisme[1] ou l'Eglise du Paraclet existait depuis mille ans dans les Gaules. Marc de Memphis l'introduisit en Espagne et Priscillien d'Avila le transmit en Aquitaine (380). Il se perpétua chez les Basques, lutta contre le catholicisme impérial de Charlemagne et l'écarta pendant cinq cents ans du pied des Pyrénées. Les Capétiens le combattirent; des bûchers s'allumèrent à Toulouse et à Orléans (1008); c'est le dragon qui épouvanta Commenges. Maintenant, Eon de l'Etoile prêche dans les forêts de Bretagne, et Pons dans les bois et les rochers du Périgord. Le catharisme descend, avec la Garonne et la Dordogne, jusqu'aux plages de l'Océan[2].

Il se multiplia dans le lacis des marais qui brodent de leurs arabesques de sel les côtes de l'Atlantique. Comme le calvinisme futur, il trouvait un refuge inexpugnable dans ce labyrinthe de canaux, de sables stériles, de récifs déserts. Il y régnait si puissamment, et d'allures si menaçantes, qu'on le compare à une comète. Hugues, archevêque de Rouen, et Albéric, légat pontifical, arrêtés sur le pont de Nantes, virent un de ces astres chevelus se précipiter

1. De Mani, mens, esprit. Le manichéisme est le manéisme modifié par Manès.

2. Un village, à l'embouchure de la Seudre, porte encore le nom des *Bonshommes*.

Digitized by Google

vers le couchant. « C'est l'hérésie qui tombe, » dirent les deux sombres prélats en regardant le météore s'éteindre dans la mer. L'année suivante, en effet, fut signalée par le supplice d'Eon de l'Etoile. Son bûcher attrista la forêt enchantée que, selon les poètes bretons, habitait Merlin, l'antique et fabuleuse Brocéliande[1].

Toulouse est toujours le foyer central d'où le catharisme se répandit non seulement dans toute la Gaule, mais encore en Espagne, en Italie, en Allemagne et jusque dans les Iles Britanniques. En Irlande, où il fut porté par les Grecs, il s'organisait, selon l'usage des Celtes, en clans cénobitiques, hostiles à l'épiscopat romain. Il a laissé son empreinte sur Colomba de Luxeuil, sur Colomba d'Iona et sur ce brillant esprit, Jean Erigène. Un concile fut convoqué pour le combattre en 1160 à Oxford, sur la tombe même de ce hardi scolarque, dont la cendre jetait un fluide lumineux.

On avait découvert des hérétiques en Angleterre. Ils s'appelaient publicains, c'est-à-dire pauliciens. Ils étaient Allemands, mais leurs pères venaient de Gascogne. C'était donc un rameau du catharisme pyrénéen. Ils étaient une trentaine des deux sexes. Leur chef se nommait Gérard. Arrêtés, jetés en prison, puis traduits devant le concile, ils comparurent avec fermeté. Gérard répondit pour ses compagnons :

1. Liber, Mémoires, t. XIV, p. 542.

Digitized by Google

« Nous sommes chrétiens, nous suivons la doctrine des apôtres, nous repoussons l'autorité de l'Eglise romaine. » Sur les sacrements, il dit : « Nous rejetons l'Eucharistie et le baptême, et nous les remplaçons par le baptême de l'Esprit. » Pour la perfection, ils subordonnaient le mariage à la virginité. Déclarés hérétiques, ils marchèrent au supplice en chantant ces paroles du Christ : « Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car ils auront le royaume des cieux. » Ils ne furent pas brûlés, mais marqués d'un fer rouge sur le front. Gérard le fut au front et au menton. Puis ils furent mis à nu, fouettés par le bourreau, et tout en sang chassés d'Oxford. Ils moururent de faim et de froid dans les bois, car c'était l'hiver[1].

Un autre concile bien plus imposant fut tenu trois ans après (1163) à Tours, sur le sépulcre miraculeux de Martin, le magnanime défenseur des priscillianites. Le pape Alexandre III le présida : dix-sept cardinaux, cent quatre-vingt-quatre évêques et plus de quatre cents abbés y assistèrent. Voici le sommaire de son 4e canon : *Que tous évitent le commerce des hérétiques albigeois.* C'est la première fois qu'apparaît ce nom, destiné à devenir si célèbre. « Une damnable hérésie, dit le concile, s'est élevée depuis longtemps dans le pays de Toulouse, d'où elle a gagné peu à peu la Gascogne et les autres provinces, et a infecté plusieurs personnes. C'est pourquoi nous ordonnons sous peine d'excommunication,

1. Guib. de Neubr., l. XI, ch. XIII.

Digitized by Google

aux évêques et aux ecclésiastiques du pays, d'y apporter toute leur attention. et d'empêcher qu'on ne donne retraite aux hérétiques, et qu'on n'ait commerce avec eux soit pour vendre ou pour acheter[1]. » Le concile ordonnait aux princes l'exacte recherche de leurs conventicules, prescrivait l'emprisonnement et la confiscation; on votera bientôt la mort (1163). Et c'est là l'*hérésie d'Idace*, le césarisme sacerdotal, stigmatisé par Martin de Tours.

Un contemporain nous a tracé un court tableau des cathares du Périgord. Pons, leur patriarche, avait douze évêques suffragants. « Ces faux prophètes prétendent mener une vie apostolique et imiter les apôtres. Ils prêchent sans cesse, marchent nu-pieds, ne mangent point de viande et ne boivent pas de vin, et se contentent de recevoir leur simple nourriture. Ils disent que l'aumône ne vaut rien, parce que personne ne doit rien posséder. Ils refusent de participer à la sainte communion, prétendent que la messe est inutile et déclarent qu'ils sont prêts à mourir pour leur croyance. Ils font semblant d'opérer des prodiges...[2] » Au contraire, ils s'en défendent; mais ils avaient aux yeux du peuple un prestige miraculeux. Ils s'échappaient de leurs cachots et de leurs fers comme de connivence avec les esprits et les démons. Au surplus, ce rapport est fort inexact. Ils portaient des chaussures, faisaient d'abondantes au-

1. Labbe, concil. 1163.
2. Mabillon, Analecta.

Digitized by Google

mônes et buvaient du vin, même dans leurs agapes, en quoi ils différaient des cathares d'Orient. Remarquons la simultanéité de l'hérésie et de la poésie dans le Périgord. Pons était contemporain d'Arnauld d'Aniel, et Arnauld fut le maître de Bertran de Born et de Richard Cœur de Lion. La poésie, échappée aux psallettes et antiphones de saint Ambroise ou de saint Grégoire, était populaire comme l'hérésie; elle était l'aile harmonieuse de cet ange.

Toulouse était donc la métropole *mundine*. Elle n'eut pourtant pas l'honneur de donner son nom populaire à la réforme d'Occident. Cette gloire inattendue revient à une bourgade obscure, Albi, Albiga. Son nom dérive d'Alba, mot ibère qui signifie *eau*. Aquitania est donc la traduction latine parfaitement exacte d'Albigésium, l'Albigès, et les Albigeois sont proprement les Aquitains. Les Romains, qui avaient si bien traduit le nom d'Albi, trouvèrent apparemment plus beau de le faire dériver de l'Aurore. Ils lui consacrèrent un temple d'Apollon. C'était probablement l'ancien sanctuaire d'Abellion, le Baal ibère. De sorte que déjà, sous le paganisme, les *Albigenses* semblent avoir pratiqué le rite de la purification, le double baptême de l'eau et du feu. Devenus chrétiens, les Albigeois se divisèrent, selon qu'ils adorèrent le *Verbe incarné*, ou l'Esprit, l'*amour incorporel*. Il y eut des Albigeois léonistes ou d'Occident et des Albigeois catharistes ou d'Orient; les disciples de saint Paul et de saint Jean distincts, mais ligués contre la domination de saint Pierre,

Digitized by Google

c'est-à-dire de l'Eglise impériale ou théocratique de Rome. Les dissidents représentaient le génie national, l'indépendance mal domptée des Cantabres. Le catholicisme correspondait à l'impérium latin, au césarisme olympien.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Colloque de Lombers. — Le château de Lombers. — Les évêques, les princes. — Olivier et ses disciples.— Interrogatoire des Albigeois. — Leur condamnation.

Cependant les évêques aquitains s'empressaient d'exécuter les décrets du concile de Tours. Guillaume, évêque d'Albi, était naturellement le plus grand adversaire des Albigeois. Il convoqua un colloque ecclésiastique dans sa paroisse et son fief de Lombers (mai 1165)[1].

Lombers tire son nom du dieu Ilhomber. C'est le soleil adoré comme dieu national des Ibères. Les évêques d'Albi s'emparèrent de ce sanctuaire héliaque et le convertirent en un puissant donjon féodal. Il s'éleva sur un cône aigu de rochers, dont il hérissait l'étroit plateau de ses fortes murailles, flanquées aux quatre angles d'énormes tours carrées et d'une barbacane sur la façade défendant la porte ouverte

1. Concil. X, p. 1470.

Digitized by Google

au nord. Cette porte, haute, étroite, profonde, coupée de herses, accède à une cour centrale de cent mètres, à la salle capitulaire et au donjon. Ce donjon surplombe au sud, de quatre-vingts mètres, le cours du Dadou, un torrent de montagnes, qui le sépare de son hameau perdu dans son ravin. C'est le magnifique manoir des Boissezon, vassaux favoris du roi d'Aragon, qui tous les ans, le jour de Notre-Dame d'août, envoyait à l'évêque, en signe de son vasselage royal, le don d'un épervier de chasse armé et chaperonné. Les Boissezon étaient suspects d'hérésie; le catharisme revivait sur leurs terres des cendres du culte héliaque, et le manoir superbe en conservait une sorte de rayon fatidique [1].

A l'appel de l'évêque d'Albi répondirent Pons d'Arsac, archevêque de Narbonne; les évêques Aldebert de Nîmes, Gosselin de Lodève, Guillaume d'Agde, Gérard de Toulouse, et huit abbés. De ces chefs d'abbaye, quatre étaient de son diocèse: Roger de Castres, Henri de Gaillac, Pierre d'Ardorel et de Candeil. Les quatre autres étaient: Ramon de Saint-Pons, Alphonse de Fonfrède, Ramon de Saint-Guilhem et Pierre de Cendras, près de Nîmes. Avec ces prélats vinrent les prévôts des cathédrales de Toulouse et d'Albi, les archidiacres de Narbonne et d'Agde, et une multitude d'ecclésiastiques du Midi. Puis enfin plusieurs princes séculiers: Constance, sœur du roi Louis VII et femme de Ramon V, com-

1. M. le pasteur Bellue de Réalmont.

Digitized by Google

tesse de Toulouse ; Ramon Trencabel, comte de Carcassonne et vicomte d'Albi; Sicard, vicomte de Lautrec, et Isarn de Dorna, et une foule innombrable de chevaliers, et de bourgeois, et de peuple avide d'assister au synode. L'assemblée eut donc lieu dans le château, seul digne d'héberger tant d'illustres hôtes, et l'autel d'Ilhumber était, il semble, le socle naturel de la chaire du Paraclet.

Sous la haute dignité du primat de Septimanie, l'évêque d'Albi présidait, comme diocésain. Mais, prélat belliqueux, il voulut descendre parmi les tenants du tournoi. Les champions désignés furent donc les évêques d'Albi et de Lodève, les abbés de Castres, de Candeil et d'Ardorel, et un prêtre nommé Arnauld de Bebens. Les Bonshommes furent appelés; leur chef se nommait Olivier. C'est un nom chevaleresque; cependant, on assure que ces hérétiques n'étaient que de simples villageois[1].

Au nom de l'évêque d'Albi, l'évêque de Lodève, son délégué, commence l'interrogatoire. Il leur demande s'ils admettaient l'Ancien Testament. Ils répondirent qu'ils n'acceptaient que le Nouveau. « Exposez votre foi. — Nous ne le ferons que contraints. » L'évêque alors les interrogea sur les sacrements. *Sur le baptême des enfants*, ils refusèrent de s'expliquer, s'en référant à l'Evangile. *Sur l'Eucharistie*, ils dirent que celui qui communiait dignement était sauvé et que tout homme de bien, clerc ou laïque, pouvait consacrer le pain et le vin. *Sur le mariage*, ils affirmèrent que l'acte conjugal était un

1. Dom Vaissette V.

Digitized by Google

remède à la fornication, comme le pense saint Paul. *Sur la confession*, ils déclarèrent qu'on pouvait se confesser au prêtre ou au laïque indifféremment, comme l'enseigne saint Jacques. *Sur les jeûnes, macérations et offrandes*, ils répondirent qu'ils ne voulaient pas être meilleurs que cet apôtre ni rien ajouter à ses paroles, comme faisaient les évêques. — Alors, abandonnant leur tactique de réticence et de dénégation, ils se déchaînèrent contre l'ordre sacerdotal. « Saint Paul, dirent-ils, a défini les devoirs des prêtres et des évêques; s'ils ne sont point tels, ils ne sont ni des évêques ni des prêtres, mais des loups ravissants; hypocrites et séducteurs, qui aiment les salutations, recherchent les premières places, se font appeler docteurs et maîtres, portent des robes blanches et des anneaux d'or; on ne doit point obéir à ces mercenaires, tout pareils aux prêtres juifs qui crucifièrent Jésus-Christ. »

L'archevêque de Narbonne, l'évêque de Nîmes et les abbés de Cendras et de Fontfrède réfutèrent cette objurgation contre le pharisaïsme romain. Après ces réfutations, on fit silence, et l'évêque de Lodève prononça l'arrêt : « Moi, Gaucelin, évêque de Lodève, par ordre de l'évêque d'Albi et de ses assesseurs, je juge que ces prétendus Bonshommes sont hérétiques. Je condamne, quelque part qu'ils soient, la secte d'Olivier et de ses compagnons les hérétiques de Lombers. » Puis, article par article, il motiva longuement son arrêt, corroborant par l'Ecriture son anathème.

Digitized by Google

Les Bonshommes se récrièrent. « C'est vous, dirent-ils, qui êtes un hérétique, un hypocrite et un faux pasteur, et nous le prouverons par l'Evangile et les épîtres. — Ma sentence est juridique, reprit l'évêque ; je suis prêt à la soutenir à la cour du pape Alexandre, de Louis, roi de France, de Ramon, comte de Toulouse, et de Trencabel, vicomte d'Albi. — Ecoutez, gens de bien, dit Olivier se tournant vers le peuple, voici notre profession de foi. » Et il parla sur les articles contestés comme les catholiques. « Eh bien, dit l'évêque, faites-en le serment. — Non, répondit Olivier, le serment est défendu par l'Evangile. » L'évêque leur prouva le contraire par l'Ecriture. « D'ailleurs, nous en avons été dispensés par l'évêque d'Albi, » s'écrièrent les Bonshommes. Ce prélat les démentit, confirma la sentence et défendit aux chevaliers de Lombers de protéger les sectaires. La sentence fut souscrite encore par les commissaires, les abbés de Castres, de Candeil et d'Ardorel ; puis par l'archevêque de Narbonne, les évêques, les autres grands cénobites et toute la clérication ; enfin par Constance, Trencabel, Lautrec et par tout le baronnage méridional[1].

Tel fut, d'après les chroniqueurs contemporains, le concile de Lombers. On est encore à se demander pourquoi les Bonshommes y vinrent, puisqu'ils voulaient garder le silence ? Et puisqu'ils parlèrent enfin dans un sens catholique, pourquoi furent-ils condamnés ? Le refus du serment ne justifie pas l'ana-

1. Dom Vaissette. — Fleury.

Digitized by Google

thème qui, derrière ces villageois, pouvait aller rebondir sur le Christ. Évidemment quelque mystère se cache sous les réticences et les contradictions du tabellion épiscopal. Olivier me paraît être un baron ; son nom se retrouve héréditairement dans la maison de Penne; il pouvait bien être de cette grande race chevaleresque de l'Aveyron. Ses montagnards eurent une contenance superbe devant ces princes de la terre, de l'Église et du cloître. Ils se montrèrent doctes, agressifs, guerroyants, plus qu'il n'appartient à des serfs de ce siècle. Ils devaient être des vassaux des Bouches-de-Loup, barons qui portaient sur leur écu le mufle de cet animal ; ils en avaient l'éloquence fauve, et la dent tranchante[1]. Évidemment ils ne se montrèrent si hardis que parce qu'ils sentaient derrière eux les épées sympathiques des seigneurs de Lombers, de Lautrec, d'Arifat, de Rochemaure, de Montredon. Ces épées frémissantes inspirèrent l'audace aux Bonshommes et la prudence aux évêques. Les prélats respectèrent le sauf-conduit, et les sectaires, au lieu de monter sur le bûcher, rentrèrent paisiblement dans leurs forêts.

Qu'étaient-ils donc ces théologiens des bois? Des chrétiens bibliques. Ils voulaient ressembler aux apôtres. Ils remontaient au type immortel du Christ. C'est pour cela qu'ils combattaient l'Église romaine. Leurs juges les appelaient henriciens. Ils pouvaient être en effet des disciples de Pierre de Brueix, ou des compagnons et des précurseurs de Valdo. Vingt

1. Os lupi, bucca lupi, bouche ou muffle de loup.

Digitized by Google

ans auparavant, saint Bernard avait trouvé le symbole pétrobrusien gravé sur des tables de marbre à Albi. Mais le nom de Bonshommes, le rejet de l'Ancien Testament, et une teinte de mysticité orientale les ont fait soupçonner d'être *manichéens*. Peut-être n'avaient-ils qu'un mélange encore mal débrouillé de catharisme et de léonisme, et marquaient-ils la transition du paulinisme délaissé pour le johannisme triomphant. L'albigisme passe de saint Paul à saint Jean, qui lui donnera sa forme historique et suprême. Quoi qu'il en soit, le concile est inexact sur leur doctrine, incorrect sur leur morale; on s'est également trompé sur le lieu, sur la date du synode. Nous verrons que Olivier et les Bonshommes de Lombers n'étaient proprement ni des ariens, ni des manichéens, mais des pétrobrusiens en voie de transformation origéniste et devenant le grand rameau occidental de l'antique Église alexandrine du Paraclet[1].

1. Labbe. — Bossuet. — Fleury. — Labbe se trompe sur la secte, Bossuet sue le lieu, Fleury sur l'époque.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Olivier envoie un message à Constantinople, — Diffusion de l'albigisme en Occident. — Supplice des Cathares de Vézelai. — Arrivée de l'épiscope bulgare Nicétas.

Le concile de Lombers n'arrêta pas les progrès du catharisme. Son anathème le foudroya si peu, que c'est alors même qu'Olivier envoya un message à Constantinople, pour rattacher les rameaux du catharisme d'Aquitaine à leur tronc antique le johannisme d'Orient. C'est alors aussi que ses missionnaires se répandirent dans tout l'Occident. Toulouse continue d'être leur métropole, mais comme l'excommunication de Lombers les chassa de la grande cité, ils se réfugièrent vers les Pyrénées. Ils partent de Gascogne leur séminaire. Les pauliciens apparaissent simultanément en France, en Flandre, en Bretagne, en Bourgogne. Ils engagent une lutte terrible contre l'abbaye de Vézelai, abbaye célèbre où vingt ans auparavant Louis VII et Alphonse, comte de Toulouse, avaient pris la croix, et d'où quarante ans plus tard, partiront pour la Terre Sainte, Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion.

Digitized by Google

Sur le message d'Olivier, le patriarche bulgare de Constantinople fit partir pour l'Occident son acolyte Nicetas. Cet épiscope inspecta dans son chemin les colonies cathares de Roumélie, des bords du Danube, des rives de l'Adriatique et des plaines de la Lombardie[1]. Pendant qu'il traversait le Rhodope, les Carpathes et les Alpes, une tragédie horrible, première application de l'anathème de Lombers, épouvantait le centre de la Gaule. Vézelai est une cité construite au sommet d'une montagne comprenant une abbaye et une commune dans un âpre horizon du Morvan, qui communiquait aux moines et aux habitants, son caractère rude et farouche. Ces moines étaient des marcassins issus du sanglier druidique de l'antique Bibracte. Après une longue et dramatique lutte entre les comtes et les abbés, les cénobites et les citoyens, la commune avait été dévorée par l'abbaye. C'est après son magnanime trépas, que le catharisme arrive à Vézelai pour consoler son infortune et la retirer du tombeau. Il y fut introduit par Hugues de Saint-Pierre, un riche tisserand du Midi et chef populaire de cette commune célèbre, qu'il avait organisée sur le modèle des républiques de Toulouse et de Narbonne. L'*amistança* étouffée, renaissait en Église du Consolateur. L'Église de l'amour venait parfumer les blessures des martyrs de la liberté. L'Église allait subir le sort de la commune sa sœur. Ses fidèles furent surpris, mis aux fers, destinés à la mort. L'abbé Pons de Montboissier était le cousin cruel du tendre Pierre le Vénérable, abbé de Cluny.

1. Papazzigopoulo, Hist. de la civilis. hellén.

Digitized by Google

Prince cénobite, cuirassé d'un triple entêtement d'Auvergnat, de baron montagnard et de théocrate triomphant, il convoqua ses collègues pour brûler les pauliciens. A son farouche appel répondirent le primat de Septimanie, l'archevêque de Lyon, l'évêque et les chefs des monastères du Morvan. L'archevêque de Narbonne, venu de si loin, et passant du concile de Lombers au concile de Vézelai, établit la présomption que ces pauliciens n'étaient autres que les disciples d'Olivier. Mais cette présomption se change en certitude, quand nous voyons que ces hérétiques étaient les conjurés de Hugues de Saint-Pierre. Il est évident que le primat venait traquer les proscrits de Narbonne jusque dans Vézelai. D'ailleurs, de vieilles relations existaient entre le Morvan et le Midi, et saint Amador, premier évêque d'Autun, était venu d'Aquitaine.

Ces prélats s'assemblent dans la puissante abbaye et dressent leur tribunal dans l'immense basilique qui couronne la montagne sinistre et stigmatisée d'un *Vœ* de malheur, l'une de ses créneaux et de ses tours et l'autre de sa forêt de colonnes et d'arcades ogivales[1]. Les pauliciens sont tirés des prisons abbatiales. Ils sont calmes et fiers. Ces hommes du Morvan ne tergiversent pas comme ceux de Lombers. La controverse s'engage non pas seulement scripturaire mais encore rationnelle et métaphysique. Ce sont des philosophes et des théologiens. Du premier bond, ils s'élancent jusqu'au plus haut du ciel, jus-

1. Émile Montégut, le Morvan.

Digitized by Google

qu'au foyer de l'Être. Ils n'admettent qu'une *essence*, un principe, un, unique, universel, infini, Dieu; et dans ce premier principe, deux principes secondaires agents de la création de l'univers. C'est la question mère et, comme disent les rabbins, le *char [céleste*, qui porte le mystère de la création des êtres et des mondes. Telle est la doctrine que, faute d'autres noms connus, nous personnifierons dans Hugues de Saint-Pierre.

Cathares et catholiques partaient de la Bible. Mais le hardi Hugues plongeait au delà de Moïse. Au delà de la Genèse hébraïque, il trouvait une Genèse éternelle dans le sein de la substance. Il tirait le créé de l'incréé, le contingent de l'absolu. Pons de Montboissier soutenait la création *ex nihilo*. Il défendait la doctrine orthodoxe de la synagogue et de l'Église romaine. Les deux systèmes, comme deux fleuves, sortaient de Moïse. Mais ce grand sphinx du désert restait muet. Pons avait pour aïeux des docteurs, des rabbins, même des prophètes. Mais Hugues avait pour ancêtres les esséniens, les cabalistes, les alexandrins, et Philon et Saül de Tarse, et le grand Cosmogome hébreu[1]. D'après cette théologie origéniste, Dieu, le Christ, Satan, l'homme, la chute, la vie et la mort, tout était renouvelé. Nous sommes ici en plein catharisme alexandrin. C'est un pur panthéisme mystique.

Il n'est point dit comment Montboissier expliqua la

1. Genèse II, 7. — Actes XVII, 28. — Colos. I, 16.

Digitized by Google

simultanéité du fini et de l'infini; comment il justifiait la coexistence de deux *essences*, dont l'une créée limitait l'incréée, et sortie du néant faisait rentrer l'autre dans le néant; ou qui, infinies l'une et l'autre, n'échappaient au dythéisme que pour tomber par l'absurde dans l'athéisme[1]. Montboissier, éperdu, s'abrita probablement derrière la décision de l'Église et le silence de l'Écriture. Hugues et ses compagnons furent donc condamnés sur l'*unité* de la *substance* et contradictoirement sur la *dualité* des principes créateurs qu'on prétendait éternels et qu'on appelait calomnieusement *deux Dieux*. Mais le fier tribun en marchant à la mort put leur crier : « C'est vous qui êtes idolâtres et sanguinaires, mais nous, purs adorateurs de l'Esprit, nous mourons pour le céleste amour. »

Le bûcher s'allumait; quelques-uns abjurèrent devant le feu. Les autres confessèrent leur foi dans les flammes. Ce brasier de haine n'épouvanta pas leur foyer de charité; ils furent brûlés au village d'Ascquien sur la pente de la montagne, hameau d'origine ibère, qui servit de bûcher à ces doctrines du midi et de l'Orient. Des plates-formes crénelées de l'abbaye, les primats de Narbonne et de Lyon, Montboissier et les autres chefs cénobitiques purent contempler cet holocauste des plus purs chrétiens et des plus mâles citoyens de Vézelai. On dirait un sacrifice humain offert, sur les dolmens du Morvan, par les druides d'Augustodunum, abolis par saint Amador, rétablis

1. Sur Philon et la Kabbale, voir M. Ad. Franck.

Digitized by Google

par Montboissier. Les cendres d'Hugues de Saint-Pierre furent jetées au vent, mais une étincelle de cette cendre magnanime ira former une parole éloquente, et quatre siècles après, le martyr reparaîtra sous la noble et chevaleresque figure de Théodore de Bèze. C'est à la lueur de ce bûcher que Nicétas descendait des Alpes et venait dans la Gaule assombrie organiser l'Église cathare d'Occident[1].

1. Hist. Vizel, Spicil. — Chr. Vizel. ap. Labbe.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Apparition de Nicétas et de Valdo. — Besoin d'une réformation. — Mœurs de l'Aquitaine. — Troubadours, chevaliers, bourgeois, prêtres. — La noblesse passe à l'Église du Paraclet.

C'est en 1167, l'année même du bûcher de Vezelai et du meurtre de Béziers, qu'apparaissent simultanément Nicétas et Valdo comme deux consolateurs envoyés de Dieu. Le barde des Alpes et l'épiscope des Balkans se rencontrèrent-ils? C'est probable, mais rien ne l'indique. Il est à croire que Nicétas fut curieux de voir à son passage les colonies évangéliques des Vaudois. Il put retrouver Valdo sur les bords du Rhône; et malgré leur dissentiment radical, ils devaient s'unir contre Rome. Que vit-il dans les vallées du Vésulus? Des clans agrestes et, comme des tribus hébraïques obéissant à la Bible. Et dans Valdo? Une sorte de sage alpestre, un fils de Sirach de l'Occident. Nicétas descendit par les sources de la Drôme et de la Durance. L'épiscope platonicien dut être émerveillé de cet Eden de la Provence, car Platon en était le Christ. Le Grec dut être enchanté de cette civilisation presque hellénique, il en admira les élé-

Digitized by Google

gances chevaleresques; mais ces grâces même mêlées d'ombres et de souillures nécessitaient une réformation.

Nicétas y retrouva des mœurs homériques et des poètes qui rappelaient les *aèdes* de l'Iliade. Aussi bien était-ce une Hellade qui bordait cette mer des ruines de ses cités, Nice, Olbia, Massalie, Arelate, Rhodanuse. Les troubadours chantaient à la Panagia le *pervigilium veneris*. Ils invoquaient Marie pour leurs voluptés, comme une nouvelle Vénus[1]. D'Aniel, leur grand maître, faisait brûler des cierges et dire des messes pour posséder dona Bonavillaria. Sermonda dont l'histoire est si touchante, atteste saint Jean, l'apôtre de l'amour. Alphonse le Chaste honore les deux amants infortunés comme deux martyrs et punit l'époux outragé peut-être, mais trop cruel. Les peuples de la Catalogne et du Roussillon s'associèrent à cette glorification de l'adultère moral par leur roi. L'Église probablement s'unit au monarque et ouvrit la basilique de Saint-Jean le Vieux aux martyrs d'amour et aux pèlerinages séculaires des fins amoureux.

Die est une petite ville de montagne dans une corbeille de verdure et de rochers, arrosée par la Drôme. Nicétas put y voir Isoarda, la Sapho des Alpes, qui finit en bacchante, en chantant sur sa harpe que sa félicité consisterait à serrer dans ses bras son Rambaud adoré, le vicomte d'Orange. La

1. Guilhem de Capestang.

Digitized by Google

vicomtesse était cousine de la reine Éléonore, et les mêmes mœurs régnaient à la cour de Poitiers. Richard Cœur de Lion, pour s'attacher Bertran de Born, favorisait ses amours auprès de sa sœur dona Laïna (Héléna), que le troubadour eut rendue l'héroïne de l'Aquitaine. Le dauphin d'Auvergne secondait la passion du charmant Peyrol pour sa sœur Saïl, femme d'Ozil de Mercor. Boniface marquis de Montferrat, honora et enrichit l'amant de sa sœur Béatrix, l'héroïne de Rambauld de Vaquièras qu'il arracha du cœur de la *Belle Chevalière*, bien digne de conquérir avec eux l'empire d'Orient. Nicétas put voir Die, Vaquieras berceau des Peyrols et Orange, fief de cet infidèle vicomte que ne purent retenir le cœur le plus constant, et la plus tendre harpe des Alpes[1].

Telles étaient les mœurs des châteaux, les mœurs des villes étaient plus mauvaises encore. Les fêtes de Beaucaire offraient des scènes de l'orgie du monde romain expirant. Un baron cuisait ses viandes au feu des cierges ; un autre semait son champ labouré de pièces d'or ; un troisième jetait dans un brasier immense ses coursiers de guerre (1174)[2]. A Beaucaire encore on faisait des courses de courtisanes. L'Atalante la plus rapide obtenait l'*aiguillette*, la palme et l'emblème de son infamie. Toutes ces villes du Midi, Beaucaire, Avignon, Narbonne avaient leur *carréria calida* (rue chaude) et leur abbaye d'amour. A Avignon l'abbesse était annuelle et la crosse confé-

1. Troubadours. Hugues de Saint-Cyr.
2. Le prieur de Vigeois.

Digitized by Google

rée par les consuls. Jeanne Ire, reine de Naples et comtesse de Provence, légiféra sur ces temples de Vénus, bien digne elle-même d'en être la grande prêtresse. Guilhaume IX, comte de Poitiers, le même prince qui avait voulu conduire à la croisade trente mille courtisanes, leur avait construit au retour du Saint-Sépulcre l'*abbaye* d'Ibor. Lui-même en fixa la hiérarchie; la plus infâme fut abbesse. Poitiers nous donne les mœurs de Bordeaux, de Bayonne, de toutes les villes de l'ouest soumises au sceptre impur des Plantagenet. Toulouse enfin, la *Palladienne* dans l'antiquité, la *Mundine* au moyen âge, Toulouse avait près de la barbacane occidentale des Crozes, la grande abbaye d'amour du Castelvert. Ses nonnes, comme signe distinctif, portaient l'*aiguillette;* elle était d'argent pour les sœurs; pour l'abbesse elle était d'or. Cette aiguillette, c'était le signe priapique, c'était le phallus[1].

Le peuple avait ses lupanars nomades que les Armides Bohêmes promenaient de forêts en forêts où leurs galoubets et leurs tambours de basque ont retenti la nuit jusqu'à la grande Révolution. L'Aquitaine, en fait de mœurs, n'avait donc pas beaucoup changé depuis le IVe siècle et Nicétas la retrouvait telle à peu près que nous l'a décrite Salvien, l'éloquent prêtre de Marseille.

L'Église chrétienne avait peu de prise sur cette corruption antique, étant elle-même romaine et barbare. Le platonisme du IIe siècle avait glorifié la

1. Leber VIII.

Digitized by Google

Vierge, et le platonisme du XII^e^ l'avait portée plus haut encore dans le ciel. Mais en divinisant la Vierge, on avait abaissé l'épouse, avili l'état conjugal, aboli le mariage des clercs. Le concubinage avait partout remplacé le mariage clérical. Arnould de Rohes, patriarche latin de Jérusalem avait sa *matriarche*. Les évêques avait leurs *évêquesses*, les prêtres leurs commères, les moines leurs consœurs. Les monastères pullulaient de moinillons, et le moineau, le plus libidineux des oiseaux, était bien leur symbole érotique. Un lupanar s'appelait une abbaye. De là dans le peuple, tous ces noms de Leclerc, Labbé, Lemoine, Évêque, Archevêque, Cardinal et même de Pape. Saint Bernard accuse l'élégant sybaritisme des clunistes, amis des fourrures; mais il condamne aussi la grossière austérité des cirterciens au *ventre plein de fèves, à l'esprit enflé d'orgueil usque ad ructum*. Leur orgueil venait de leur manteau *lilial*, symbole menteur de virginité. Ils se vantaient d'être purs de femmes, et pourtant la tradition raconte que les moines de Portecluse et les nonnes de *las Salencas d'Arise*, se baignaient ensemble au clair de lune dans le bassin voilé de saules de Palombes[1]. Ils seront accusés de bien d'autres amours ces fiers cisterciens, de bien d'autres péchés, ces templiers superbes. Qui nous peint les impuretés de saint Denis et les immondices de saint Gildas? C'est l'indulgent abbé du Paraclet[2]. Le même Abailard nous retrace les palais des évêques

1. Trad. de l'Arise.
2. Hist. Calamit.

Digitized by Google

remplis de chiens, d'oiseaux, de courtisanes et d'histrions; une longue escorte d'archers, de palefreniers, d'échansons, suivaient en campagne les princes cénobitiques du désert[1]. Les voyages des papes exilés ruinaient les opulentes abbayes de l'Aquitaine et de la Gaule. Ces mœurs des évêques et des abbés remontaient-elles jusqu'aux pontifes romains? Rome fumait encore des orgies de quelques monstres qui épouvantèrent les siècles de fer; mais laissons ces grands vieillards du Vatican derrière le nuage où le monde a cru toujours entrevoir *un Dieu, je ne sais quel Dieu*[2].

Telles étaient les taches qui maculaient ces beaux siècles chevaleresques, les ombres qui noircissaient les splendeurs de la plus grande époque théocratique. Nous n'en disons que les vices, nous en verrons bientôt les barbaries. Toutefois les mœurs étaient grossières, mais naturelles; brutales, mais non pas bestiales ni monstrueuses. Pas, ou peu de vices grecs ni cananéens; de voluptés androgynes, ni de ces lubricités qui, selon Virgile, faisaient regarder Ménalcas de travers par les boucs jaloux, et rire dans leurs grottes les trop indulgentes nymphes[3]. Les mœurs du XII^e^ siècle étaient peut-être moins hideuses que celles du XVI^e^; et nous ne trouvons rien de pareil au cynisme du comte d'Anguisola. Les paysans français, après son passage, brûlèrent

1. Bernardi épist.
2. Virgile,
3. Id. Eclog. III.

Digitized by Google

toutes leurs chèvres polluées par ses soldats italiens et espagnols. Chaque officier amenait sa chèvre favorite à la housse de pourpre, et l'Amalthée du général marchait à sa suite, *fière de sa beauté et de ses amours, dressant sa tête aux cornes dorées et couronnées de myrte et de roses*[1].

Nicétas vint à Toulouse : c'était la métropole du Paraclet. Il vit certainement Ramon V, prince hostile au pape, en lutte avec l'évêque, sympathique à l'Orient. De Toulouse il visita les puissants dynastes de Gascogne et de Béarn, de Commenges, de Foix, de Carcassonne, de Narbonne, et, je pense, de Catalogne et d'Aragon. Il inspecta les colonies cathares de Condom, d'Agen, d'Albi, de la montagne Noire, du Périgord, des plages de l'Océan ; les troupeaux d'Olivier, de Pons, d'Eon de l'Étoile et même de Hugues de Saint-Pierre. Nous pensons qu'il passa près d'une année à circuler parmi les princes aquitains; ces princes avaient tous été convertis par Pierre de Brueys; ils trouvèrent sans doute le léonisme trop démocratique ; ils voulaient une hiérarchie, l'épiscopat, le patriarcat grec, non le césarisme latin, non la théocratie romaine: Ils voulaient s'affranchir des moines. Les abbés ravissaient les évêchés, les couvents dévoraient les châteaux, la terre allait aux abbayes ; l'Europe tombait en main morte, devenait un fief de saint Pierre, sous un calife d'Occident. Entre le romanisme théocratique et le léonisme populaire, le catharisme offrait un

1. Bayle, art. Bathyle. Vers de Tannegui Lefèvre.

Digitized by Google

milieu, une église épiscopale fédérative, analogue à leur baronnage féodal, excluant à la fois la démagogie et le despotisme sacerdotal. La féodalité et le catharisme s'engrainaient parfaitement pour composer une république mystique et guerrière. Valdo eut la douleur de voir ces barons l'abandonner pour ce grec éloquent; tous furent sous l'enchantement de cette sirène byzantine; tous passèrent du léonisme biblique et républicain à l'église mystique, hiérarchique et chevaleresque du prophète de Pathmos. Le johannisme prit la position intermédiaire que choisit au XVI^e^ siècle l'Église anglicane, entre le calvinisme démocratique et le césarisme théocratique du Vatican. Nicétas ravit les châteaux, mais Valdo conserva les cités et les capitoles. Réfugié en Bohême, il enlèvera à son brillant rival, les Boïards des Carpathes, et quand le catharisme descendra héroïquement au tombeau, le valdisme triomphera avec Ziska et Luther.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Synode de Caraman. — Nicétas organise l'église johannite d'Occident. — Evêques, diacres et conseillers laïques des églises albigeoises. — Les troubadours sympathiques à la réformation de Nicétas.

Après sa brillante conquête des chevaliers, et l'inspection de ses troupeaux d'Aquitaine, Nicétas convoqua le synode général des Églises d'Occident. Il ne le réunit pas à Toulouse, sans doute pour ne pas compromettre le comte, mais à cinq lieues à l'est de la métropole, à Saint-Félix-de-Caraman.

Ramon V ne l'ignora pas ; il y comptait plusieurs de ses amis, des grands de sa cour, les Maurand, les Garcia, les Bonvillars. Le prince ferma les yeux. Caraman était un fief des Gourdon. Les Gourdon du Toulousain étaient une branche des Gourdon du Périgord. Un autre de leurs rameaux, passé en Angleterre, a produit de nos jours un fruit merveilleux de poésie, lord Byron. Les Gourdon patronnaient le catharisme sur la Dordogne comme sur la

Digitized by Google

Garonne. Remarquons encore, comme un indice de patriotisme, que le château de Saint-Félix était sous l'invocation d'un saint ibère et national.

Nicétas s'y rendit de Toulouse au mois de mai (1167), escorté par les seigneurs pyrénéens. On vit arriver Robert de Spérone, évêque de l'Église de France, c'est-à-dire des peuples d'outre-Loire et son conseil; Marco, évêque de Lombardie et son conseil; Sicard-Cellerier, évêque d'Albi; Bernard Cathala, évêque de Carcassonne, et le conseil de l'Église de Commenges ou du Val d'Aran. Cette nomenclature est très incomplète; il faudrait y joindre Olivier et les hommes de Lombers; Pons et les hommes du Périgord; le fils major d'Eon de l'Étoile et les hommes de l'Armorique; le successeur de l'infortuné Hugues de Saint-Pierre, et les débris échappés au bûcher de Vézelai; enfin les évêques d'Espagne et d'Aquitaine, car ce synode de Caraman eut un caractère œcunémique ou universel[1].

Nicétas, à ce qu'il semble, consacra d'abord trois patriarches: Ramon de Ramondi, évêque de Toulouse, devint primat d'Aquitaine. Robert de Spérone fut épiscope du royaume de France, et Marco, ecclésiarque de la province de Lombardie et de la région transalpine. Chacun de ces patriarches avait douze suffragants, car la hiérarchie cathare se groupait par dodécades, en imitation du collège

1. Percin, monum. conv. Tolos.

Digitized by Google

apostolique. Il fallait remplacer Ramondi à Toulouse. Il paraît qu'il y eut compétition entre Bernard Cathala et Sicard Cellerier. Enfin Cellerier resta à Albi; Cathala vint à Toulouse et Gérald Mercier le remplaça à Carcassonne. Ramon de Casalis fut élu par les hommes du Val d'Aran, c'est-à-dire de Commenges.

Ces détails quoique confus et incomplets sont néanmoins précieux. Ils nous montrent les patriarches, les évêques et les conseils laïques, et la part du peuple dans les élections. Puis Nicétas dit aux hommes de Toulouse : « Vous me demandez quelles sont les coutumes des Églises primitives, je vous répondrai : Les sept Églises d'Asie se délimitaient entre elles; aucune ne contestait contre l'autre; ainsi elles avaient la paix. Faites de même. »

En conséquence, les Églises renouvelèrent leurs conseils. Toulouse élut Guilhem Garcia, d'une famille qui devait donner un théologien et des capitouls [1]. Guilhem de Berunhac [2], Guilhem de Bonvillar [3], Bernard de Bonavilla et Bertran d'Avignonet [4]. Tous ces conseillers étaient de race chevaleresque et consulaire, car dans ce siècle la noblesse recherchait la liberté (noblesse et liberté sont

1. Ramon Garcia, fut capitoul, en 1181.
2. Berunhac, Prinhac. Les Prinhac ont donné 22 capitouls.
3. En 1147, Ramon-Arnaud de Bonvillar, était capitoul, et en 1199, un autre Ramon-Arnaud de Bonvillar.
4. En 1269, Pons d'Avignonet fut capitoul.

Digitized by Google

identiques). Ils furent nommés *diviseurs* et *mesureurs*, chargés de fixer les limites des diocèses et de distribuer les aumônes aux indigents. C'étaient des prud'hommes diaconaux.

Carcassonne élut pour conseillers Guilhem Morel, Bertran Cathala, Bernard et Pierre de Calimas, Ramon Pons, Bertrand del Moli [1], Marti de la Sala et Ramon Guibert. Ils décidèrent que l'évêché de Carcassonne fût délimité de celui de Toulouse, et celui-ci de l'archevêché de Narbonne, en deux endroits. Une ligne divisoire descendant de la montagne Noire, partant de Saint-Pons, et passant entre les châteaux d'Hautpoul et de Cab-Aret, entre Saissac et Verdun, et gagnant vers Montréal et Faujaus, depuis la sortie du Rasez jusqu'à Lérida, tirant vers la mer, sépara l'évêché de Toulouse de celui de Narbonne qui s'étendait jusqu'à la Méditerranée. Les arbitres furent Bernard de Ramondi, Guilhem Garcia, Ramon de Baunhac, Guilhabert de Bonvillar, Bertran Cathala, Georges et Pierre de Calimas, Ramon Pons, Bernard del Moli, Martin de la Sala et Ramon Guibert; et tous ensemble chargèrent Ermengaud de Forest de dresser la carte de l'Église de Carcassonne. Et il en fut ainsi [2].

On remarquera que les conseillers et arbitres de

1. En 1152, Bernardus Molendinus était capitoul. En 1203, un autre Bernard del Moli. — Du Mège, hist. de Toul., 1. 24 et 25.

2. Archiv. de Narbonne.— Percin, Monum, Conv. Tolos. Notœ ad concil, 1 et Seq.

Digitized by Google

Carcassonne sont plus nombreux que ceux de Toulouse ; plusieurs noms des prud'hommes de la grande métropole sont évidemment perdus, et l'on ne peut s'empêcher de croire que dans leur nombre figurait celui de Pierre de Maurand, que nous verrons bientôt, l'Étienne et le Proto-martyr du catharisme toulousain. Mais c'étaient les barons de la ville et du Capitole ; derrière se tenait le comte. C'est à Nicétas qu'il faut rapporter aussi l'établissement du rituel johannite d'Orient. Nicétas avait expressément mission d'installer la forme liturgique des sept Églises d'Asie. Lui seul avait assez d'autorité pour l'imposer aux Aquitains. Étranger à la pompe greco-romaine, le culte cathare est évidemment antérieur à l'époque de Constantin ; la simplicité en est véritablement apostolique. Il se composait d'une invocation, d'une confession laïque et collective des péchés, de l'absolution donnée par l'officiant, d'une lecture et d'une paraphrase d'un chapitre de saint Jean, de l'oraison dominicale et de la bénédiction. Le tout en langue romane, dramatisée en dialogue, entrecoupée de génuflexions à la manière des Orientaux, avec une sorte de mélopée, mais sans musique, ce qui est encore une preuve de son antiquité, car le chant, d'origine juive ou païenne, ne fut introduit que sous saint Ambroise (388) dans l'Église impériale d'Occident. C'est le culte grec primitif. L'office se nommait le *sermon*, car dans ce culte de l'Esprit, le Verbe remplacait le sacrifice, et le consolament était son Eucharistie [1].

1. Inquisition de Toul. et de Carcas.

Digitized by Google

C'est au synode de Caraman, et entre les mains de Nicétas que plusieurs grands barons du Midi, les Blasco, les Bélissen de Mirepois, les Guilhabert de Castres, firent l'oblation de leurs enfants à l'église du Paraclet. Les princes entraînèrent les troubadours : ces poètes étaient aussi des *Réformateurs*. La rénovation du langage implique la rénovation de l'esprit. Instinctivement, ils étaient ennemis du latin et des *clercs latiniers;* ils se déclareront pour l'Aquitaine, l'albigisme, le valdisme, et toute liberté contre Rome. A leur tête, nous devons signaler le *grand maître d'amour*.

Arnauld d'Aniel était natif de Ribérac dans le Périgord; il était noble, riche et lettré; il avait écrit en latin avant de chanter et de légiférer en roman, car il était docteur bien plus que poète, savant bien plus qu'inspiré. C'était un gymnasiarque poétique; il posait des règles, inventait des rythmes, des strophes; il mettait des martingales au jeune Pégase aquitain. Pierre d'Auvergne prétendait que ses vers ne valaient rien; mais le jeune législateur triompha, il monta sur le trône des chants; il devint le Ronsard du douzième siècle et l'Aristote incontesté des Parnasses méridionaux.

Arnauld avait probablement connu Pons, l'hérésiarque du Périgord; il composa un traité en vers intitulé les *Fantomarias d'el paganisme*[1]. C'était évidemment une satire contre le catholicisme du

1. Raynouard. Villemain.

Digitized by Google

moyen âge, car quel autre paganisme pouvait-il rencontrer dans le Périgord ? Ce pamphet destiné au peuple est, en même temps qu'une déclaration de guerre, un symbole doctrinal, par lequel le disciple de Pons adhère à l'église de Nicétas. Abjurer le latin pour le roman, la langue cléricale pour l'idiome populaire, c'était alors abjurer la foi romaine pour la foi cathare, et la cause nationale hostile à Rome.

Mais d'Aniel fut entraîné dans l'albigisme par un docteur bien plus persuasif que Pons, l'hérésiarque de la Dordogne. Il le trouva à cette fontaine où Pierre Vidal avait rencontré l'amour, et c'était le même chevalier, alors troubadour, aujourd'hui théologien. Arnauld était venu à Toulouse, à la cour de Ramon V ; il s'énamoura de dona Bonavillaria, beauté célèbre de Gascogne, femme de Guilhem de Bonvillar. Or nous savons que Guilhem et Guilhabert de Bonvillar étaient deux membres du synode de Caraman, deux auxiliaires de Nicétas. Arnauld donc était, avec la dame de son cœur et de ses mélodies, de la suite de ce patriarche grec. Bonavillaria réunissait sur son front deux auréoles, le nimbe de piété mystique et le rayon de poésie sentimentale. Nous savons que sa vertu était sans tache, et le poète lui-même a soin de nous avertir mélancoliquement que son cœur est un *fief sans redevance*, un franc alleu du pur amour. Cette châtelaine était une acolyte d'Esclarmonde de Foix, vicomtesse de Gimoez, présidente de la cour d'amour célèbre de Sélio, et plus tard archidiaconesse des cathares pyré-

Digitized by Google

néens. Le grand maître d'amour compléta l'empereur d'amour et la papesse d'amour. Ramon V, Esclarmonde et d'Aniel, formaient le faisceau suprême de ce monde d'amour[1].

Les troubadours suivirent leur grand maître; toutefois il faut en convenir, le johannisme était trop épuré pour ces légers ménestrels; il ne leur fallait qu'un catharisme mitigé, une mysticité de cour d'amour, une perfection compatible avec leurs fêtes chevaleresques. Pour plusieurs ce fut un albigisme de libre croyant, d'indépendance du citoyen, d'opposition nationale à Rome. En général ils se tenaient dans la ligne politique et religieuse de Ramon V. D'Aniel fut le Nicétas de cet albigisme poétique et mondain. C'est une grande gloire pour le Périgord d'avoir eu pour maître de son école poétique Arnauld d'Aniel, qui le devint de tous les Parnasses aquitains, et pour élèves Bertran de Born et Richard Cœur de Lion; Bertran le tribun, libérateur des peuples romans, et Richard qui semblait devoir être l'ange exterminateur des Croisades de France et de Rome. Un regard mystique de Bonavillaria faillit changer l'avenir du monde.

Richard avait à peine dix ans; Bertran n'en avait pas vingt; ils ne virent probablement pas Nicétas. Mais l'épiscope bulgare put parfaitement rencontrer le docte d'Aniel et l'héroïque Marcabrus chez leurs patrons, les Bonvillars. Quoi qu'il en soit, Nicétas fit trois grandes choses au synode de Caraman. Il

1. Troubadours : biographie d'Arnaud d'Aniel.

Digitized by Google

constitua hiérarchiquement le catharisme occidental; il lui conquit les races chevaleresques; il lui rallia les phalanges chantantes des troubadours. A son départ, il laissait au Paraclet les deux grandes forces du siècle, les lances et les harpes. C'était toute une révolution.

Nicétas donna le baiser de paix aux évêques, les agapes aux barons, aux citoyens, aux peuples, et repartit pour l'Orient. Il se retira probablement par l'Italie et la Sicile, où devaient l'attirer des Eglises cathares, des colonies grecques, et la renommée prophétique du grand solitaire, Joachim de Flore.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Le comte Ramon V. — Ecrit à l'abbé de Citeaux et au roi de France. — Le légat de Saint-Chrysogone vient à Toulouse. — Pierre Maurand, sa condamnation à mort, son exil dans la terre Sainte. — Le Sofi Farid. Uddin.

Nicétas n'a laissé qu'une trace dans l'histoire; c'est le synode de Caraman ; mais son œuvre est immense, un monument colossal. Le catharisme est organisé ; il a ses évêques, les poètes, les paladins; il a sa lithurgie, sa hiérarchie, ses circonscriptions géographiques. Toulouse est par excellence la *Cité mundine*, et cette métropole de l'Aquitaine est une succursale de Constantinople, grande métropole de l'Orient. Les noms particuliers s'effacent ; les *Agénais*, les *Condomans*, les *Populicans*, disparaissaient devant les Albigeois. Le catharisme se revêt du nom à la fois religieux et national, du nom qu'il garde dans l'histoire et dans le martyre. Albigeois d'ailleurs est synonime d'Aquitain [1].

Le concile de Lombers n'avait pas arrêté le catharisme ; sa condamnation était pour lui une vic-

1. Dom Vaissette, V.

Digitized by Google

toire. L'année suivante (1166) l'archevêque de Narbonne essaya de l'arrêter par le concile de Capestang ; cette digue fut entraînée comme l'anathème de Lombers ; mais après Nicétas et Caraman il emporte tout, il roule comme un fleuve débordé. L'archevêque en est épouvanté ; il implore les secours de Louis VII. « La nacelle de saint Pierre est tellement agitée par les héritiques, qu'elle èst sur le point d'être submergée. Armez-vous et venez au nom du Seigneur !... » — « Prenez les armes, ajoute la vicomtesse de Narbonne, et venez dans nos cantons ; vous exalterez votre nom dont la gloire est obscurcie parmi nous. [1] » Toulouse semble échapper à la France. Ramon, brouillé avec Louis à cause du divorce de Constance, s'unit au roi d'Angleterre. Les Cathares instinctivement se tournent vers Henri II ; un accord secret s'établit entre les peuples brûlés par les conciles et ce monarque flagellé par les papes. Il ébauchait un grand rôle patriotique à Richard Cœur de Lion (1173).

Le synode de Caraman est une date solennelle de cette histoire. C'est la réponse cathare au colloque catholique de Lombers, qui fut comme la déclaration hâtive de la guerre et de la croisade. Ramon V, favorable au schisme et à l'anti-pape, était sans doute sympathique à l'hérésie [2]. Remarquons qu'il n'assista pas au synode de Lombers ; Constance y représenta moins son mari que son frère, le roi de France ; le

1. Duch., t. V. 574.
2. Martène II. 732.

Digitized by Google

comte ne voulut pas participer à la condamnation de ses sujets, dont le seul crime était d'être meilleurs chrétiens que les évêques. Roi des troubadours, il était instinctivement contraire aux *clercs latiniers*; quoique sympathique aux Cathares, il fut effrayé de leurs progrès; il craignit d'être entraîné dans une révolution religieuse et sous les foudres du Vatican; il se ressouvint des menaces de saint Bernard au comte Alphonse et de sa venue miraculeuse à Toulouse; il entrevit le gouffre où devait se perdre son successeur, et il recula tout effaré. Dans son frisson, mêlé de calcul, il écrivit au chapitre général de Citeaux d'où partaient les tempêtes; il se mettait prudemment en règle contre les tonnerres futurs [1].

Sa lettre peint à merveille la confusion et le frémissement orageux du Midi. « L'erreur, dit-il, a tellement perverti, qu'elle divise le mari et la femme, le père et le fils; les prêtres se sont laissés corrompre, les églises sont désertes ou tombent en ruine; plus de baptême, on exècre l'eucharistie, on méprise la pénitence, on ne croit plus à la création (la réalité) de l'homme et à la résurrection de la chair, tous les sacrements sont anéantis, on introduit deux principes. Pour moi qui suis armé de deux glaives et qui me glorifie d'être le vengeur et le ministre de Dieu, je ne puis mettre fin à de si grands maux, je ne suis pas assez fort pour réussir. Les nobles ont été séduits et ont entraîné une grande partie du peuple; je n'ose ni ne puis rien tenter; j'implore donc votre secours, vos conseils et vos prières pour combattre l'hérésie.

1. Gervas Dorob. chr. 1177.

Digitized by Google

Dieu seul est capable de vaincre par la force de son bras. Le glaive spirituel est impuissant, il faut la force matérielle. C'est pourquoi j'écris au roi de France. » Malheureux prince ! Il invoque le glaive matériel ! il viendra sur la tête de son successeur ! il retranchera sa dynastie ! Toutefois sa lettre est un tableau ému et vivant du bouillonnement de l'Aquitaine, Les prêtres, les nobles, le peuple, passent au catharisme. Plus de culte, plus de sacrements, des églises désertes et en ruines, le prince débordé par la révolution. Il invoque le glaive spirituel et matériel, mais il ne veut pas être le bourreau de son peuple, il laissera l'odieux de la croisade au pape et au roi de France.

Louis VII accepta, mais voulut en partager la responsabilité avec le roi d'Angleterre ; puis, les deux monarques, qui se jalousaient et se disputaient Toulouse, jugèrent plus prudent de ne pas marcher ensemble vers le Midi ; ils se firent devancer par le légat Pierre, cardinal de Saint-Chrysogone [1]. Le légat s'adjoignit Guérin, archevêque de Bourges, métropolitaine de l'Albigeois ; Réginald, évêque de Bath, en Angleterre ; Jehan de Bellemains, évêque de Poitiers ; Henry, abbé de Clairvaux, et d'autres docteurs cisterciens. Les archevêques de Narbonne et d'Auch, les évêques de Toulouse et de Cahors se joignirent au légat pontifical, et le comte Ramon V eut ordre de prêter main forte aux missionnaires. Ainsi la croisade de la parole préparera la croisade du glaive, et

1. Roger de Hoveden, annal. — Rob. de Monte Chron.

Digitized by Google

le comte infortuné qui avait invoqué ce glaive matériel, en portera derrière les évêques le tranchant qu'il avait voulu remettre aux rois du Nord ; il sera malgré lui le licteur de la papauté (1178).

Toulouse était la forteresse de l'hérésie ; saint Bernard naguère l'avait trouvée pétrobrusienne. Elle est maintenant cathare et *mundine*. Le légat et ses compagnons, escortés par les barons du Limousin, marchent vers cette grande et populeuse cité ; ils la trouvent toute frémissante ; ils sont accueillis par des huées, on les traite d'*apostats*, d'*hypocrites*, d'*hérétiques*. Le légat ordonne une perquisition et somme l'évêque, les prêtres, les capitouls, de dénoncer les dissidents. Leur chef se nommait Pierre Maurand (Peyré Maouran). C'était l'hôte et l'acolyte de Nicétas; il remplaçait Ramondi, banni de la cité. C'était un vieillard, un baron septuagénaire, mais si religieux et si vénérable sous ses cheveux blancs, qu'on le comparait au prophète de Pathmos ; on disait même que, par une sorte de métempsychose, son corps renfermait l'âme du Boanerge, l'*enfant du tonnerre*. Son palais, muni de tours, s'élevait non loin de la basilique de saint Saturnin, au nord de la rue qui porte encore le nom du Taureau qui traîna cet apôtre grec de Toulouse. Bertran de Born dut le visiter dans son manoir voisin des lices du Peyrou et du Prat-comtal. Il y tenait des réunions nocturnes et prêchait revêtu d'une sorte de *dalmatique*. Cette dalmatique, pour un laïque et pour un baron, me semble un peu apocryphe. Le légat résolut de frapper d'abord l'*hérésiarque*. Maurand résiste à la som-

Digitized by Google

mation impérieuse du cardinal et cède à l'invitation amicale du comte. — Pierre, dit le légat, vous êtes accusé de professer l'hérésie *arienne*. — C'est faux, répondit avec raison le vieillard. — En ferez-vous le serment? — Ma parole suffit ; je suis chevalier et chrétien. Le cardinal insista, et Maurand consentit de crainte que son refus ne parut une conviction de catharisme. On apporta les reliques, on entonna le *Veni Spiritus*, ce cantique du roi Robert qui, du bûcher d'Orléans, doit se transmettre d'incendie en incendie, jusqu'à l'entière conflagration de l'Aquitaine. Maurand, dit-on, pâlit et demeura comme interdit pendant l'hymne funèbre. Il jura de répondre sur tous les articles de foi. Ses juges commencèrent l'interrogatoire par la consultation des sorts des saints. C'était une pratique superstitieuse, une sorcellerie sacrée. On ouvrit l'évangile sur lequel il avait juré, et l'on tomba sur ce verset : « Qui a-t-il entre vous et nous, Jésus, Fils de Dieu? vous êtes venu nous tourmenter avant le temps. » C'était le cardinal qui faisait la consultation sacrilège ; conséquemment les évêques c'étaient des démons. Et le Fils de Dieu, qui venait les tourmenter avant le temps, c'était le Logos ou le Paraclet albigeois ; voilà le sens naturel. Mais on tordit ces mots ; on les appliqua violemment aux hérétiques, et l'on interrogea Maurand sur le sacrement de l'autel ; c'était le dogme souverain, le miracle sacerdotal. Le baron nia que le pain consacré par le prêtre fut le corps de Jésus-Christ. *Blasphemavit !* s'écrièrent les juges frémissants. Il fut déclaré hérétique, condamné à mort, et livré au bras séculier [1].

1. Rog. de Hoveden, — Rob. de Mont. — Réginald.

Digitized by Google

Le prince intercéda et obtint du vieillard, affaibli par tant d'émotions, qu'il fera satisfaction au légat pontifical. Tiré de son cachot, il parut en caleçon devant ses juges, tomba aux pieds de Saint-Chrysogone, et promit, dit-on, de rentrer dans l'église romaine. Il le jura au comte, aux capitouls, aux citoyens. Mais on voulait une pénitence publique pour terrifier la cité, et les hérault convoquèrent le peuple pour le lendemain, dans la basilique de Saint-Saturnin. Il leur fallait le supplice le plus long, le plus honteux, le plus éclatant. L'évêque de Toulouse et l'abbé de Saint-Saturnin vinrent le prendre dans les prisons du comte, au Castel Narbonnais. Il avait à traverser toute la ville, du sud au nord, jusqu'à la basilique carlovingienne. Il marchait nu entre l'évêque et l'abbé qui, de rue en rue et sur les places publiques, le fouettaient de verges, au milieu d'une foule immense, jusqu'à l'église où il entra par le portail occidental. Sur les degrés de l'autel, il tomba aux pieds du légat, abjura de nouveau et demanda miséricorde. Le cardinal de Saint-Chrysogone officia, puis prononça les sentences ; il le libéra de la mort, mais il maintint la confiscation de ses biens et la démolition de ses châteaux. Dans quarante jours, il dut partir pour la terre sainte et y rester trois ans au service des pauvres dans Jérusalem. On lui promit, s'il revenait, de lui rendre ses terres, mais non ses manoirs dont les ruines témoigneraient de son crime éternellement. Promesse illusoire, amère consolation, pour un vieillard qu'on envoyait mourir en Orient. Il dut encore, avant son départ, payer cinq cents livres pesant d'argent au comte, restituer des biens

Digitized by Google

aux prêtres, rendre des *usures* aux pauvres, visiter tous les jours, en se flagellant, les églises de Toulouse. Toulouse, pendant quarante jours, eut l'affligeant spectacle de ce grand vieillard fustigé. Mais, dans ce baron, dans cet homme capitulaire, c'est la ville elle-même qui se sentait stygmatisée par les licteurs du Vatican. Et Ramon V put y voir un échantillon du supplice qui attendait son fils Ramon VI, et son petit-fils Ramon VII, et sa dynastie, et la patrie, expirante sous les verges théocratiques. Enfin l'infortuné baron partit pour son pèlerinage d'outremer; il alla mêler sa passion mortelle à l'immortelle passion du Calvaire (1178)[1].

Maurand s'embarqua à Marseille et put en mer rencontrer Moïse Maimonide, le grand Rabbin de Cordoue, banni par la synagogue et se réfugiant en Égypte, patrie de son ancêtre Philon. Ce platonisme mystique, il le retrouvera en Sicile, auprès de Joachim de Flore; en Syrie, auprès de Ramon II, de Tripoli; en Arabie, auprès de Farid-Uddin. Ce Sofi persan publiait alors même le *Mantic Uttaïr*, ou le parlement des oiseaux; apologue célèbre, épopée symbolique des âmes errantes et plaintives qui cherchent Dieu dans les tempêtes. C'est le pèlerinage vers l'éternité d'un Bunyan oriental[2].

1. Reg. ibid.
2. Garcin de Tracy.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Roger Tailhafer, vicomte de Carcassonne. — Les évêques cathares Ramondi et Baimiac se réfugient auprès d'Aladaïs. — Croisade dans l'Albigeois. — Colloque dans la cathédrale de Saint-Etienne. — Condamnation des cathares. — Départ de Saint-Chrysogone.

Pendant que Maurand s'éloignait de vague en vague vers la Palestine, que se passait-il à Toulouse? Le cardinal anathématise tous les cathares de la grande cité. Ils se retirent auprès de Roger et d'Aladaïs, à Carcassonne, où s'étaient déjà réfugiés le patriarche Ramondi et son fils Major, Baimiac, évêque d'Aran. Roger Talhafer était en religion un prince indépendant et libéral; catholicisme, catharisme, judaïsme, vivaient à sa cour sur un pied d'égalité. Il avait pour argentier le juif Caravita, et pour ministre le cathare Bertran de Saissac. Il venait de mettre en prison l'évêque d'Albi sous la garde des Pauliciens. Le légat députa l'abbé de Clairvaux et l'évêque de Bath, pour réclamer l'élargissement du prélat, et l'expulsion des hérétiques. Roger et Aladaïs jugèrent prudent de ne pas les attendre à

Digitized by Google

Carcassonne. Ils se retirèrent avec les proscrits dans les montagnes et les forêts de l'Albigeois.

L'évêque et l'abbé se dirigèrent sur Castres avec une escorte commandée par Ramon de Turenne et Ramon de Castelneau. Ramon de Turenne était favorable aux proscrits ; il était le père de trois beautés célèbres [1], Dona Mahenz de Montagnac, la *blonde dame* de Bertran de Born, et qui préférait aux rois d'Angleterre et d'Aragon le libérateur de l'Aquitaine ; Dona Maria de Ventadour, bru de celle que Bernard aima, l'objet des chants du poète Gancelm, le Faidit d'Uzerche, et la Sapho de la Vezère ; enfin l'héroïque Dona Hélis de Gourdon dont l'histoire se mêle à l'idyle guerrière du vicomte de Saint-Antonin, et qui sera la Clorinde de la Dordogne armée contre la croix pour le Paraclet. Ramon de Castelneau n'était pas moins propice aux Trencabel, car il est le père de ce Rathier de Caussade qui livra le comte Baudoin de Toulouse, le frère même d'Aladaïs, au comte de Foix qui, de ses propres mains, pendit le traître au noyer patibulaire de Montauban. C'est ainsi que ces princes et ces prélats s'avançaient vers Castres. La vicomtesse Aladaïs s'enferma vaillamment dans la cité, mais le vicomte Roger, pour ne pas se compromettre ou pour mieux les combattre du dehors, se retira vers les cimes escarpées de la montagne Noire. Castres était, comme son nom l'indique, un ancien camp romain, (Castra) qui, successivement, devint au moyen âge, une abbaye, un bourg, une

1. *Las tres de Torena* : B. de Born

Digitized by Google

cité revêtue de murailles baignées par l'Agout (Acutus) un torrent tumultueux du Sidobre. Le château, vassal et protecteur de l'abbaye, avait pour seigneurs les Guilhabert qui, pour se soustraire au joug des moines, embrassèrent le cath arisme, en entraînant la cité. Un petit Guilhabert, à peine alors âgé de dix ans, deviendra le patriarche et comme l'incarnation même de l'albigisme pyrénéen.

C'est dans ce château que la vicomtesse Aladaïs résolut d'attendre l'évêque de Bath, l'abbé de Clairvaux, et leur noble escorte. Elle leur fit ouvrir ses portes, et les reçut entourée de ses barons, des évêques cathares, et des proscrits toulousains. Ils prêchèrent, réfutèrent les dissidents et défièrent le vicomte Talhafer au nom de Jésus-Christ, du pontife romain, et du roi de France. La vicomtesse, en l'absence de son mari, releva le gant et recevra dans les murs de Lavaur la croisade de l'abbé de Clairvaux. Ramondi, l'archidiacre cathare, et son coadjuteur Baimiac, dans l'impétuosité de la lutte, offrirent à leurs adversaires un tournoi théologique dans les murs de Toulouse. Le légat consulté accepta; un sauf-conduit fut accordé, et les champions se rendirent dans la grande métropole du Midi[1].

Le cardinal de Saint-Chrysogone et l'évêque de Poitiers, légat du Saint-Siége, l'évêque de Bath, l'évêque de Toulouse, et trois cents écclésiastiques ou laïques, s'assemblèrent dans la cathédrale de

1. Roger de Hoveden, ibid.

Digitized by Google

Saint-Étienne. Ramondi et Baimiac, les parfaits et les chevaliers cathares, comparurent bravement. Le comte était comme le juge du tournoi. Le peuple s'agitait au dehors semblables aux flots de la mer. Les docteurs johannites exposèrent leur doctrine en langue vulgaire. Le légat n'entendait pas le roman; mais les Albigeois ne comprenaient pas le latin; il fallut se contenter de l'idiome populaire, si étrange que parut une théologie faite dans une langue non scolastique; mais il était plus absurde encore que le catharisme, renaissance religieuse, enfermât l'Esprit vivant, le Verbe *qui est Dieu*, dans le cadavre d'une langue morte. Les Albigeois l'emportèrent, ils exposèrent en roman leur croyance, et leur profession parut orthodoxe : Unité de Dieu, pouvoir consécrateur du prêtre, transubstantiation du pain et du vin, salut par le baptême, sainteté du mariage, enfin tout le symbole romain. Les évêques approuvèrent. De la cathédrale on se rendit dans l'église de Saint-Jacques, vieux temple payen, aux colonnes de marbre noir, coiffées d'un chapiteau de feuilles d'olivier, non loin de la Daurade. Ces symboles de paix virent éclater la guerre. Baimiac et Ramondi renouvelèrent leur lecture devant le peuple. Chrysogone restait défiant; il dit aux docteurs cathares : — Ce que vous confessez de bouche, le croyez-vous de cœur? — Certainement, répondirent-ils, c'est notre foi; nous n'en avons jamais enseigné d'autre. Le comte les dément. Des prêtres et des séculiers prétendirent qu'ils enseignaient les deux principes; deux dieux, l'un bon et créateur des choses invisibles; l'autre, mauvais et formateur des choses visibles. On les avait

Digitized by Google

entendus parler contre le pouvoir consécrateur du prêtre indigne, contre la vertu du baptême, la sainteté du mariage et les autres sacrements. — C'est faux, répondirent les bons hommes! — Eh bien! reprit le légat, jurez-le !... Les cathares refusèrent; on eut beau leur remontrer que l'Évangile autorise le serment, ils persistèrent dans leur refus. Alors le cardinal irrité. « Vous êtes hérétiques ! Renoncez à vos erreurs. Faites-vous relever de l'excommunication du Saint-Père et des évêques!... » Ils restèrent inébranlables. « Eh bien ! s'écrièrent les prélats d'une voix tonnante, nous vous déclarons excommuniés! Et les cierges étant éteints, ils procédèrent à la lugubre solennité de l'anathème dans les ombres de la noire basilique où leurs maranathas roulaient comme dans les profondeurs du sépulcre et de l'enfer. Cet acte mit fin à la mission du cardinal de Saint-Crysogone[1]. Tout ce récit est frauduleux. Comment le patriarche d'Aquitaine eut-il renié son symbole cathare et confessé le symbole romain? Comment eut-il reconnu dans l'eucharistie le corps qu'il ne reconnaissait pas dans le Christ? Comment pouvait-il admettre le pouvoir transubstantiateur quand rien n'est au delà de la substance? Quel grossier et impudent faussaire!

Ramon V dut s'engager à ne pas protéger les hérétiques. Le légat et le comte respectèrent pourtant le sauf-conduit. Ramondi et Baimiac sortirent de Toulouse et se réfugièrent sur les terres du

1. Roger de Hoveden, ibid.

Digitized by Google

vicomte Talhafer. Il est à croire qu'ils n'échappèrent à la mort que grâce aux secrètes sympathies du comte et du peuple ; car le cardinal, à son départ, leur fit de terribles adieux. « Évitez-les, disait-il aux catholiques ; évitez-les, expulsez-les; ils sont livrés à Satan. » L'abbé de Clairvaux fit un appel aux princes: « Il est temps, leur disait-il, de montrer votre zèle, et de vous armer pour la cause de Jésus-Christ. » Enfin le concile de Latran (1179) les excommuniait, invoquait contre eux les *lois des princes* et la *terreur du supplice temporel*, ôtait tout asile aux vivants et toute sépulture aux morts, et le sacrifice de l'autel. Pons d'Arsac, archevêque de Narbonne, de retour du concile, et en exécution de son dernier canon, ordonne à tous les prélats de Septimanie d'excommunier les hérétiques, offrait des indulgences à ceux qui prendraient les armes contre eux, et menaçait de diverses peines les réfractaires aux ordres du pontife romain. C'est, trente ans d'avance, un premier coup de clairon de la croisade.

Il existe une contradiction, dans l'exposition des doctrines cathares, entre les conférences de Toulouse et celles de Vézelai. A Vézelai, les Pauliciens auraient affirmé une *essence* unique, et à Toulouse, Ramondi et Baimiac auraient confessé deux *principes*. La contradiction n'est qu'apparente. Les cathares d'Occident n'admettent qu'une *essence*, un Dieu, un, unique, universel, infini, et dans ce Dieu absolu, deux principes secondaires, agents de la création de l'univers : le Christ, principe de l'Être ; et le prince et principe distinctif des formes vivantes : *Lucibel*.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Henri évêque d'Albano. — Sa croisade contre les Albigeois. — Cécile et Esclarmonde de Foix. — Ravages du Midi. — Déposition de Pons d'Arsac, archevêque de Narbonne.

Le concile de Latran avait, nous l'avons vu, confirmé l'anathème de la conférence de Toulouse (1179). Pons d'Arsac, archevêque de Narbonne, et les évêques Ramon, d'Uzès; Joan, de Maguelonne; Bernard, de Béziers; et Othon, de Carcassonne, apportèrent l'anathème conciliaire et pontifical.

Le primat de Septimanie fulmina ce dernier canon contre les cathares et contre leurs protecteurs, les Cottereaux, Brabançons et Aragonais, bandes de montagnards pyrénéens, prétoriens d'un catharisme sauvage. Le chef de ces montagnards et le protecteur des Albigeois était Roger Talhafer, vicomte de

1. D. Vaissetti, IV, 280. — Brabançons du basque Barrumbéa, bergers, Cottereaux, hommes de montagnes.

Digitized by Google

Carcassonne, alors ligué avec le roi d'Aragon, contre son beau-père, le comte de Toulouse, qui venait de mollir devant le prélat romain. Il excommunia Talhafer et le chef des Aragonais, le comte de Tarasona. Ainsi, des deux côtés frémissait comme un préliminaire de croisade.

La mission du cardinal de Saint-Chrysogone n'avait servi de rien, et le progrès de l'albigisme ne fut point suspendu par les foudres de Latran. On jeta les yeux, pour l'arrêter, sur le fougueux abbé de Clairvaux. L'évêque étant mort, on lui offrit le siège de Toulouse. Il refusa ; ce n'était point modestie, mais ambition ; il voulait se rapprocher de Rome. Peut-être aspirait-il au souverain pontificat. S'il y fut monté, on eut vu trente ans auparavant la croisade des Albigeois et le règne majestueux et tragique d'Innocent III. Député au concile, Henri fut nommé évêque d'Albano et premier cardinal. C'est sous ce nom et ce titre nouveau qu'il va reprendre son expédition contre l'albigisme (1181).

Lors de la mission du cardinal de Saint-Chrysogone, il se vantait d'avoir arrêté la victoire du catharisme. « Si nous eussions différé trois ans, disait-il, à peine aurait-on trouvé quelqu'un qui eut invoqué le nom de Jésus-Christ. » Il était venu, trois ans s'étaient écoulés, et l'hérésie marchait de plus en plus le front levé. Alors il résolut une expédition de guerre contre Toulouse. Le belliqueux prélat se fit devancer par une proclamation où le faux et le vrai sont étrangement mêlés. Il calomniait ses victimes

Digitized by Google

avant de les égorger. « Les sectaires, disait-il, ne croient pas que Jésus-Christ ait été homme, qu'il ait véritablement bu et mangé, qu'il ait souffert sur la croix, qu'il soit descendu au tombeau. Sa vie, racontée par les évangélistes, n'était qu'apparente et fantastique. — Ils rejettent le sacrifice de la messe, le baptême des enfants, le mariage, les sacrements et les offices catholiques. — Ils croient que Lucifer est le créateur du ciel et de la terre, des bons et des mauvais anges, des choses visibles et invisibles, qu'il était Dieu et que c'est lui qui avait donné la loi à Moïse. — Ils prêchent que l'union des deux sexes, soit entre parents ou étrangers, était également criminelle. — Ils ajoutent que leurs femmes, devenues grosses, font périr leur fruit. » Il terminait par cette histoire : Vierna, femme de Sicard de Boïsse, de Graoulhet, séduite par les sectaires, avait quitté son mari pour les suivre et, sous prétexte de mener une vie plus parfaite, elle avait commis, avec les plus religieux, d'horribles infamies[1]. Le cardinal diffamait ses victimes pour justifier ses incendies et ses massacres. De toutes ses affirmations, il ne reste d'incontestable que la nature éthérée du Christ.

Albano prêcha sa croisade dans les montagnes d'Auvergne et les forêts du Limousin, et, à la tête d'une tourbe barbare, il marcha contre le vicomte Talhafer. Il vint camper à Lescure, château pontifical, aux portes d'Albi ; Castres demandant la paix, Talhafer ne défendit pas leurs murailles. Mais la

1. Gaufrid. Vos. chr., p. 327 et Seq.

Digitized by Google

vicomtesse Aladaïs, fugitive de Burlats, son manoir favori, s'enferme dans Lavaur, principal siège du catharisme dans l'Albigeois. Arnauld de Marveil, ce troubadour démocrate et patriote, était sans doute auprès de l'héroïne de son cœur et du Midi. Lavaur était la métropole des évêques Ramondi et Baimiac, expulsés de Toulouse. Il est situé, comme son nom l'indique, sur une hauteur (la Baour, la colline), fortifiée de murailles et de tours. La vaillante Aladaïs résolut de se défendre, et ses évêques et ses troubadours enflammèrent le cœur des assiégés. Ils repoussèrent les attaques du cardinal d'Albano ; mais, n'étant pas secourue par Talhafer aux prises avec Ramon V, la vicomtesse rendit Lavaur. Elle sortit de son château avec les honneurs de la guerre. Lavaur, à ce qu'il semble, ne fut pas pillé, ni son peuple molesté. Ramondi et Baimiac eurent à choisir entre un canonicat et le bûcher. Ils préférèrent aux flammes la douce et molle existence de chanoine, et ils allèrent s'engraisser, le premier à Saint-Étienne, le second à Saint-Saturnin. Ils disparaissent de l'histoire dans leur lâcheté, s'esquivant de l'indignation de leurs troupeaux, car Lavaur, trente ans plus tard, aura d'héroïques martyrs[1].

Albano marcha sur Toulouse. Il terrorisa la grande cité. Il arracha au comte un édit très sévère, dit un moine, contre les hérétiques. Ils furent traqués, incarcérés, spoliés, jetés dans les bûchers. Ils s'enfuirent aux montagnes. Albano, sur les traces des

1. Du Mège, hist. de T., t. 259.

Digitized by Google

fugitifs, s'élança vers les Pyrénées. Il ne pouvait pénétrer dans les montagnes que par les vallées des fleuves. Il fallut enlever ces gorges défendues par ces montagnards aux grands arcs et aux longues flèches stridentes. Le comté de Foix fut alors probament, comme depuis, le refuge des proscrits. Le comte Roger-Bernard I, dit le Gros, était un prince positif, calculateur et matériel. Mais sa femme Sézélia, de Carcassonne, était la digne fille des Trencabel. C'est de leur mère que devait dériver l'esprit novateur, chevaleresque, amoureux de l'idéal, des infants de Foix. Nicétas et Valdo, ou très certainement leurs doctrines, vinrent dans le manoir comtal. L'infant Ramon-Roger, le plus beau, le plus vaillant, le plus éloquent jeune prince de son temps, allait de l'un à l'autre, ou planait entre les deux systèmes religieux. Mais Sézélia, sa sœur, embrassa la doctrine des Vaudois des Alpes, et son autre sœur, Esclarmonde, s'enamoura pour les dogmes et les rites des cathares. Ces deux princesses trouvèrent ou portèrent leurs religions dans les pays où elles allèrent vivre auprès de leurs époux. Sézélia fut donnée à son cousin Roger, vicomte de Conserans, petit-fils de Bernard II, comte de Commenges et de Diaz de Muret. Elle alla régner sur les ravissantes vallées arrosées par le Volp et le Salat. Son manoir vicomtal s'élevait pittoresquement sur les rochers de Saint-Lizier, ainsi nommés de Glycérius, apôtre des Consorani. Ce délicieux et sauvage canton est dominé par le mont Valère ou Salao, qui porte sur sa cime un petit lac comme une coupe d'eau dans le ciel. Sézélia trouva dans ces vallées des débris d'églises

Digitized by Google

léonistes, qui remontaient à Félix d'Urgel et à Vigilance de Calagurris.

Esclarmonde fut accordée à Jordan, seigneur de Lisle et vicomte de Gimoez, en Gascogne. Jordan était le chef d'une antique maison ibère, qui possédait de vastes domaines sur la Save, la Gimone et la Garonne, et dont était sorti, dans le dernier siècle, Bertrand, évêque de Commenges, qui avait reconstruit sa métropole, en ruine depuis la guerre des Mérovingiens, et substitué son nom populaire à l'antique appellation romaine de Lugdunum des Convenœ. Jordan, ce puissant dynaste cantabre, était donc de la race des saints et des croisés d'Orient[1]. Sa mère Euscaronia était probablement de la maison de Commenges, de sorte que les deux infantes de Foix étaient entrées dans les rameaux masculins ou féminins de leur propre tige pyrénéenne, les enfants d'Asnar. Esclarmonde, après avoir siégé, à côté de sa cousine Aladaïs, aux cours d'amour de Carcassonne, présida plus tard les tribunaux célèbres des *dames de Gascogne* et sur le déclin de sa beauté, patronna sur ses domaines les églises du Paraclet.

Le fougueux Albano s'élança sur la Gascogne, détruisit tout par le fer et le feu. Les populations des plaines s'enfuirent aux montagnes avec Esclarmonde de Foix, vicomtesse de Sélio, et ses troubadours, Arnauld d'Aniel, Pierre Vidal, et l'héroïque Marcabrus. Le cardinal les suivit vers les Pyrénées.

1. Abbatia Capellœ dotata ab Bernardo Jordano de Insula, prosapiœ illustris et comitum Insuœ Jordanis, inclyto amore et summo dynasta, Annal. Prœmonst., 1. 365.

Digitized by Google

Il remonta le cours de la Garonne et des affluents. Il pénétra hardiment dans les vallées de la Barousse, d'Aran, du Salat, jusqu'aux sources de l'Ariège. Là il rencontra les montagnards (Cottereaux), les hommes des Bercails (Barabançons), et les Aragonais, pâtres des hautes cimes. Il y eut évidemment des combats : nous ne connaissons que les ravages. Ils sont décrits par un témoin contemporain. Le jeune roi Philippe Auguste avait envoyé, vers le cardinal, Étienne de Tournay, abbé de Sainte-Geneviève de Paris. Il crut le joindre à Toulouse ; mais l'impatient légat était sur les frontières d'Espagne. Il dut l'aller chercher jusqu'aux Pyrénées. « Je suis, dit-il, l'évêque d'Albano par les montagnes, les vallées, et au milieu des déserts ; je ne trouve partout que maisons ruinées, villages incendiés, l'image de la mort ; on dit que je le trouverai près des Espagnols. » Il se plaint ailleurs de la légèreté des Gascons, de la barbarie des Goths (de Narbonne), et des mœurs féroces des peuples de la Septimanie (de Carcassonne). « J'ai vu, dit-il, en passant dans le pays, une image la plus terrible de la mort, toujours présente à mes yeux ; les églises brûlées et les habitations des hommes devenues le repaire des bêtes sauvages [1]. »

L'évêque d'Albano, d'après ces indications, s'avançait comme un orage, du couchant au levant. A l'est de l'Ariège, il trouvait encore des hérétiques. Les montagnes du Thabor étaient dédiées à saint Barthélémi, compagnon de saint Jean, apôtre de la Perse, symbolisme qui signifie, pour qui sait l'en-

1. Steph. Torn. épist. 73 et 75.

Digitized by Google

tendre, que ces cimes depuis si célèbres, avaient été consacrées au Paraclet, probablement par les Priscillianites, au v^e^ siècle. Au levant de l'Aude, le pays de Lérida, depuis ce fleuve jusqu'à la mer, le long des Corbières, faisait partie, nous le savons, du diocèse cathare de Carcassonne. Ces indications, conformes au récit de l'abbé de Sainte-Geneviève, nous tracent la marche sanglante d'Albano. Arrivé à Narbonne, le fier légat déposa de son siège l'archevêque Pons d'Arsac, trop indulgent à son gré et dont la mollesse avait favorisé la propagation du catharisme dans la Septimanie[1]. Il avait pourtant fait brûler les cathares de Vezelay, et invoqué les armes du roi de France. Cette campagne, mêlée de prédications et de guerre, fut une ébauche de croisade et le prélude de la grande tempête qui devait, trente ans plus tard, bouleverser le Midi.

Que dis-je? Albano la prépare déjà, cette tempête. Il parcourt la province, il menace, destitue, excommunie; en trois mois, il convoque quatre conciles : un au Puy, un à Bazas, un à Bourges, un autre enfin à Bordeaux. Celui-ci fut double, car il se tint aussi à Limoges. Dans l'intervalle, il se rendit à Citeaux. C'était l'antre des orages, l'arsenal des tonnerres. (Sept. à janvier 1181.)

Albano, sans doute, alla saluer le jeune roi de France et répondre au message mystérieux de l'abbé

1. Rob. de Monte, p. 806. — Pagi, an 1151. — Nangis, an 1181.

Digitized by Google

de Sainte-Geneviève, probablement relatif à l'extermination des Albigeois. Louis VII était mort. Philippe II, âgé de quinze ans, venait de monter sur le trône des Capétiens (1180). C'était l'enfant du miracle. Il avait été promis par le ciel. Il était l'Eliacin du clergé gallican, le glaive défenseur du nouveau sacrement eucharistique. Dieu lui révélait ce qu'il cachait au peuple, même aux pontifes. Un jour, dans la forêt d'Iveline, le jeune roi, pendant la messe, vit sur l'autel, l'hostie consacrée se transfigurer en un enfant céleste qui fut adoré et égorgé par un ange. Le prodige, ignoré de tous, ne fut visible qu'au seul roi de France. Une autre fois, qu'il chassait dans la forêt de Compiègne, un démon déguisé sous la forme d'un sanglier, l'égara dans le bocage fatidique, et s'évanouit dans les airs en lui dardant la fièvre comme une flèche de la mort. L'ange de la monarchie sauva l'auguste chasseur. Ce sanglier-fée ressemble à la biche enchantée de Rama. Guillaume le Breton rencontre à son insu Valmiki. Philippe fut donc un roi miraculeux, providentiel, envoyé de Dieu pour la destruction des hérétiques, comme Rama pour l'extermination des Noctivagues qui ne furent peut-être que les cathares antiques de l'Inde. Quoi qu'il en soit, Philippe-Auguste inaugura son règne par la proscription des Juifs et des Albigeois [1].

La métropole du Paraclet dans le Nord était le Mont-Aimé en Champagne, ainsi nommé d'Amador, apôtre légendaire venu du Midi, s'il n'est même

1. Ramayana. Philippide, ch. I.

Digitized by Google

une personnification de l'amour divin. Ses sanctuaires aquitains étaient Roc-Amadour, dans le Périgord, Saint-Amand et Mas-Amet en Albigeois. La grotte de Conche était sa cellule sur l'autre versant de la montagne Noire. Saint-Amour marque son passage dans les Vosges ; Autun conserve sa mémoire, et son sanctuaire en Champagne est le Mont-Aimé, siège maintenant de Robert de Spérone. A l'avènement de Philippe-Auguste, le mont du Consolateur s'entoura d'un cercle de bûchers. Ils éclatent dans l'Ile-de-France, dans le Nivernais, en Bourgogne, en Flandre. Ils forment une traînée de feu jusqu'au bûcher colossal où, sous le règne de saint Louis, cent quatre-vingts cathares seront brûlés sur le Mont-Aimé, centre et couronnement de ces sacrifices de Moloch[1]. Nous ne pouvons que les indiquer, car ils dépassent l'horizon de cette histoire. Evoquons de plus consolantes images. Prenons les ailes de la colombe, franchissons six cents ans, et donnons-nous la joie plaintive d'assister à une grande et solennelle expiation du passé.

Après les guerres napoléonniennes, Alexandre, empereur de Russie, retournant dans son empire, s'arrêta dans la Champagne. Il campa dans les plaines de Vertus, et fit dresser un autel sur le Mont-Aimé. Il ordonna à ses popes de célébrer un service de commémoration funèbre pour les victimes de saint Louis. Une prophétesse de Livonie, fille de Luther, un ministre de Genève, enfant de Calvin, se mêlèrent aux pontifes moscovites. Tous les ra-

1. Labbe, Du Cange, Sainte-Marthe.

Digitized by Google

meaux du Christ furent conviés à cette expiation commune, à ce deuil universel. Le csar, ses princes, ses généraux, sa cour militaire, son armée barbare, cent cinquante mille soldats de tous les peuples de l'Orient, gémirent sur ces martyrs, adorèrent le Christ miséricordieux, et, tout sanglants d'une guerre européenne, implorèrent le règne de l'éternel Amour. Dans cette solennité superbe, le jeune et mystique Autocrator apparut comme le grand pontife armé du monde slave, un Nicétas couronné, un Léon l'Isaurien réformateur, l'Envoyé de l'*Agia-Sophia*, relevant les Capétiens châtiés, et couvrant de l'ombre de sa foudre, la Rome de l'Occident et la Rome de l'Orient[1].

1. Hist. d'Alex. I. — Mme de Krudener.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE IV

RICHARD CŒUR DE LION

CHAPITRE PREMIER

Retour de Pierre Maurand. — Prise de Jérusalem. — Croisade d'Espagne. — Troubadours des guerres contre les Maures. — Marcabrus. — Pierre d'Auvergne. — Foulques de Marseille.

Albano rassemblait les éléments d'une croisade contre les Albigeois, quand, dans le ciel lointain de l'Orient, éclatèrent soudainement deux terribles coups de tonnerre : la bataille de Tibériade et la prise de Jérusalem par Saladin. Qui fut le messager de ce désastre? Peut-être Pierre Maurand, le grand flagellé de Toulouse. Il avait achevé ses trois ans de pèlerinage et de pénitence d'outre-mer. Il avait vu Pathmos et les sept églises d'Asie, berceau du johannisme aquitain. Il avait reçu l'hospitalité de

Digitized by Google

Ramon II, comte de Tripoli, ce prince théologien alors régent du royaume de Jérusalem. Il avait vu la ville sainte au moment d'être reconquise pour jamais par le héros de l'Islam. Ses trois ans d'exil terminés, Maurand revint à Toulouse qui fêta dignement le confesseur et le revêtit de la robe de pourpre du capitole. Le grand vieillard mourut probablement dans ce triomphe, mais sa race resta populaire, et son fils, du même nom que lui (si ce n'est lui-même peut-être patriarche centenaire), fut élevé cinq fois aux dignités du consulat, jusqu'à la fin du siècle. *La cité mundine* protestait ainsi contre les horreurs de Chrysogone et d'Albano (1183)[1].

Maurand put annoncer à Toulouse la perte de la bataille de Tibériade et la chute de Jérusalem (1182). La prise de Jérusalem mettait fin à la grande époque des croisades. L'œuvre de Godefroi de Bouillon venait d'être détruite par Saladin. Désormais les croisades expirantes iront s'échouer sur les plages de Syrie, de l'Égypte et de Carthage. Le monothéisme oriental avait reconquis l'empire du désert[2].

L'Occident douta d'abord : Il ne pouvait croire à un malheur qui intéressait la terre et le ciel. Jérusalem semblait un domaine à jamais acquis à Jéhova. Le temple paraissait inexpugnable sur la montagne de Sion, défendue par ses chevaliers. Le saint sépulcre était entouré par des légions d'anges. Les

1, Du Mège, Hist. de Toul. — 2. Michaud, biblioth. des Croisades.

Digitized by Google

anges s'étaient envolés, les chevaliers étaient tombés blessés à mort. Tout était au pouvoir de l'Infidèle, la cité, le temple, le sépulcre ! Il fallut bien se rendre aux récits et aux gémissements des pèlerins. Alors éclatèrent les anciennes lamentations des prophètes : « Comment la reine des nations, comment la dominatrice des provinces est-elle solitaire, tributaire et veuve? Les chemins de Sion mènent deuil ; on ne vient plus à ses solennités ; ses postes sont désolés, ses sacrificateurs sanglotants, ses vierges éplorées ; elle est remplie d'amertume ! » Quelques-uns sans doute ajoutaient : « Jérusalem a gravement péché ! sa souillure était sur sa robe ! elle ne s'est pas souvenue de sa fin ![1] »

Mais à côté de cette victoire de l'Asie se trouvait la menace de l'Afrique. Une invasion mauresque se formait au pied de l'Atlas ; à chaque instant elle pouvait franchir le détroit de Gibraltar et en quelques mois arriver sur l'Èbre et gronder derrière les montagnes. Depuis cent ans, cette double guerre musulmane divisait les forces de la chrétienté.

Les croisades avaient formé deux grands courants d'hommes armés. Ce fleuve d'airain se bifurquait et ses deux bras se dirigeaient, l'un vers l'Espagne et l'Afrique ; l'autre, plus long, plus sinueux, plus multiple, et comme un Danube majestueux, vers l'Orient. Occupons-nous d'abord de l'Espagne. L'islamisme bouillonnait derrière les Pyrénées. Ces

1. Jérémie, Lament.

Digitized by Google

croisades sont les plus voisines, les plus anciennes et les plus tenaces, car elles dureront mille ans. Ses héros ne sont pas les moins éclatants; ce sont les Joannas cantabres de Toulouse, Munuza et Lampagie, Charles Martel et Charlemagne; le Cid Campeador, les rois d'Espagne et les princes aquitains. Les romancéros sont les débris de cette Iliade Ibéro-Mauresque. Au XII^e^ siècle l'Espagne fut submergée par l'invasion africaine des Almoravides. Les troubadours chantent la guerre sainte du haut des Pyrénées. Ils descendent sur les bords de l'Ebre, dans les plaines de la Castille, et convoquent les princes aquitains dans ce vaste champ clos de la péninsule. Ils trouvèrent comme auxiliaires le léonisme et le catharisme en deçà du fleuve, soit qu'ils se fussent conservés, depuis Vigilance et Priscillien, sur ces cimes escarpées de Catalogne et d'Aragon, soit que leur spiritualisme biblique et mystique parut nécessaire aux Espagnols pour mieux refouler le matérialisme catholique de Rome et musulman de la Mecke; car, en définitive, c'est l'Esprit qui est le libérateur[1].

Du nombre de ces troubadours guerriers fut Marcabrus; Marcabrus, le vaillant Cantabre, ouvre le chemin; Marcabrus, le chantre plébéien, commence cette guerre chevaleresque; Marcabrus, le poète léoniste, engage cette croisade contre l'Islam. Chantant de ville en ville, il fit deux (présies) prédications poétiques. « Pax in nomine domini ». Marcabrus a

1. Ros. Saint-Hilaire, Hist. d'Espagne.

Digitized by Google

composé ce chant, vers et musique. Écoutez ce qu'il dit : Le Seigneur, le Roi du ciel, nous a ouvert dans sa miséricorde, tout proche, un *lavoir*, tel qu'il n'en existe pas de pareil en deçà de la mer, ni par delà le Val de Josaphat. Oh ! combien brilleront ceux qui s'y purifieront et vengeront le Christ des outrages des payens et de l'Arabie. Leur splendeur sera plus vive que celle de l'étoile guide-navire (l'étoile polaire) ». Ce lavador, cette piscine où les chrétiens devaient se purifier dans le sang musulman, c'était l'Espagne[1].

A la voix de Marcabrus, les rois d'Aragon, de Navarre, de Castille, du Portugal, et les princes pyrénéens, s'unissent pour refouler l'invasion almoravide. De cette ligue, Alphonse VII, roi de Castille, est élu Impérador. L'héroïque Marcabrus devança les Aquitains : « Empereur, dit-il au roi Alphonse, je me suis hâté de venir et je me réjouis de vous voir monter en gloire. Puisque le Fils de Dieu vous requiert de le venger de la race de Pharaon, soyez joyeux !... Tout secours manque aux Almoravides. Bientôt nous irons planter nos pavillons sur les murs de l'impériale Tolède. »

Ce chant de Marcabrus rappelle par ses mâles accents l'ode de Herrera le vieux sur la victoire de Lépante. Marcabrus ne fut pas prophète. Tolède ne fut pas pris alors ; les chrétiens perdirent la bataille

1. Raynouard, Fauriel.

Digitized by Google

d'Andujar (1157); et, malheur plus grand encore, l'Imperador, blessé à mort et fugitif, expira sous un chêne de la Sierra Moréna. Les princes aquitains et les cités du littoral, Marseille, Montpellier, Narbonne, levèrent un armement maritime et résolurent d'aller attaquer les musulmans sur leur propre sol africain. Pierre d'Auvergne, succédant à Marcabrus, mort tragiquement, chanta cette armada provençale qui, probablement, fut le jouet des vents et des tempêtes. Mais du pied de l'Atlas, qu'ils devaient envahir, s'élance Almanzor, calife du Maroc, à la tête des Almohades. Il franchit le détroit de Gibraltar, il soumet les Almoravides, bat les chrétiens à la bataille célèbre d'Alarcos et menace de s'étendre comme un incendie jusqu'aux Pyrénées (1195). Alphonse IX, roi de Castille, pousse des cris d'effroi ; il implore le pape, appelle à son secours les Aquitains. Foulques, de Marseille, chante la guerre sainte contre le Miramolin; son chant n'a pas la sauvage énergie de Marcabrus. « Nous avons déjà perdu le saint sépulcre! Perdrons-nous aussi l'Espagne ? Pour passer les monts, nous n'avons à craindre ni vent ni mer ; Dieu s'est donné pour nous; mourons donc pour Dieu ; mourir pour Dieu, c'est vivre par la mort. Donc, plus de prétextes, plus de délais, marchons. Dieu est avec ses pèlerins et notre bon roi d'Aragon sera couronné sur la terre et dans le ciel[1]. »

Ce roi d'Aragon, c'est le jeune roi don Pédro, et ce n'est que quinze ans plus tard qu'il devait cueillir

1. Raynouard, Fauriel, les Troubadours.

Digitized by Google

ses deux couronnes, la terrestre, dans les plaines glorieuses de Tolosa, la céleste, dans les plaines fatales de Toulouse; et celle-ci devait être la palme du Paraclet. Les chrétiens n'avaient pas la même horreur des Maures d'Afrique que des musulmans d'Asie, soit parce qu'une commune origine rattachât les Ibères aux Berbères, soit parce que les Turcs possédaient et profanaient le saint sépulcre. Toutefois, c'était l'antagonisme séculaire de deux races, de deux lois. L'Islam étreignait la chrétienté par l'Orient et l'Occident. Sur l'Atlas, Almanzor; sur le Liban, Saladin[1].

1. Troubadours, Hist. des Croisades.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Croisade d'Orient. — Ses chefs, Philippe-Auguste, Frédéric Barberousse, Richard Cœur de Lion. — Poètes de la croisade : Peyrols, Pierre Cardinal, Rambaud de Vaquières, Bertran de Born.

Mais les grandes croisades étaient celles d'outre-mer, car au terme de cette longue route, on entrevoyait la cité sainte, le saint berceau, le saint tombeau; tous les lieux consacrés par le Christ. Jérusalem était un sanctuaire pour les musulmans comme pour les chrétiens. Saladin compléta sa victoire de Tibériade par la prise de Jérusalem qu'il rendit à l'Islam en remplaçant sur la coupole du Temple la croix par le croissant. Il laissa les chrétiens libres de rester dans ses murs ou de se retirer dans les villes de la plage, à Tyr, à Tripoli, à Saint-Jean-d'Acre. On aime à croire qu'une femme, une chrétienne, ne fut pas étrangère à cette magnanimité du sultan. Il avait, assure-t-on, épousé la veuve de Noureddin. C'est sans doute cette India, infante de Toulouse, qui avait suivi en Orient le comte Alphonse son père, et qui, faite prisonnière

Digitized by Google

dans une bataille, était devenue sultane d'Alep. Saladin l'épousa par politique, et pour légitimer son usurpation du vaste empire Seldjoucide. Cette princesse, qui avait une si grande part dans la gloire de son mari, devait être vénérée dans son harem comme une reine et consultée comme un oracle. Elle devait avoir pres de cinquante ans lorsqu'elle entra triomphante à Jérusalem. Quoi qu'il en soit, Saladin ne souilla pas de sang la ville sainte où, quatre-vingt-six ans auparavant, le massacre des musulmans avait inauguré le règne de Godefroi de Bouillon. La ville et le Temple, dit le poète, tout était plein de cadavres [1].

A ce triomphe de l'Asie, l'Europe répondit par un immense gémissement. Rome fut consternée; elle ordonna une troisième croisade. Guillaume, archevêque de Tyr, en fut le saint Bernard. Il vint exposer en Occident les désastres de l'Orient latin. Il montrait la bataille de Tibériade, le roi Baudoin IV captif; le régent Ramon de Tripoli, blessé à mort; les grands maîtres du Temple et de l'Hôpital, dans les fers; les cadavres des chevaliers gisant aux bords du lac; Jérusalem prise; les peuples fuyant de la ville sainte, et Saladin les suivant vers les villes de la plage, pour les refouler dans la mer et dans la mort.

Les prédications des prêtres furent relevées par les troubadours, et des lèvres des orateurs passèrent

1. Le Tasse ch. XVIII, 95. XX, 143. Il copie Ramon d'Agiles.

Digitized by Google

aux harpes des poètes. La poésie et la musique leur prêtaient leurs ailes. C'est la plus grande époque des troubadours. Les plus célèbres se firent les clairons de la croisade. De ce nombre, Pons de Capdueil, Pierre Vidal, Gancelm-Faidit, Girauld de Borneil, Pierre Cardinal, et l'illustre Bertran de Born. Les trois chefs couronnés del'expédition étaient si glorieux ! l'empereur Barberousse, le roi Richard Cœur de Lion, et, quoique moins sympathique, le roi Philippe-Auguste. Aux nobles sceptres, les grandes harpes. Aussi l'ébranlement fut universel, l'enthousiasme d'abord prodigieux.

Il fallut huit ans pour cet immense armement de l'Europe. L'enthousiasme eut le temps de se calmer et de faire place aux réflexions. Il y eut des calculs, des fluctuations d'esprit, des défaillances de cœur. Ce n'était plus la foi qui entraînait les troubadours, c'était plutôt l'esprit d'aventure, le désir de voir des pays lointains, la Grèce, la Judée, Jérusalem ; le plaisir d'assister aux batailles et d'y glaner des trésors, des perles, des palefrois; d'en faire des récits, des ballades, des épopées, de les chanter dans les châteaux d'Occident et d'obtenir au retour la faveur des dames. C'était quelquefois un deuil, un regret inconsolé, un tombeau qu'on associait au sépulcre du Christ. Pons de Capdueil perdit N, Azalaïs de Mercor, fille de Bernard d'Anduze, et nièce de Na Clara, troubadouresse illustre qui lui avait légué sa harpe [1]. Inconsolable de la perte de tant de

1. Troub. Sirventes historiques.

Digitized by Google

beauté, de talent et d'amour, le chevalier chanta la guerre sainte. Il fit deux appels à la croisade et partit sous la bannière de Richard Cœur de Lion, mais il ne reviendra pas en Occident.

Les troubadours n'ont pas essayé de nous exprimer (ils l'ont cru peut-être impossible) la douleur des épouses, l'agonie des mères des chevaliers. Mais ils nous font entendre les soupirs des amantes en voyant s'éloigner leurs fiancés qui venaient de prendre la croix. Dans la croisade précédente, saint Bernard écrivait au pape : « Les villes et les châteaux sont déserts, il y reste à peine un homme pour sept femmes ; on ne voit partout que des veuves dont les maris sont vivants [1]. » A ce féroce enthousiasme du cénobite, Marcabrus, non moins tendre qu'héroïque, vient ajouter l'accent humain, opposer le démenti et le gémissement du cœur.

« Près de la fontaine du verger, le long du sable, à l'ombre d'un arbre fruitier, où chantaient les oiseaux, sur un tapis d'herbes et de blanches fleurs, je trouvai seule (l'autre jour) celle qui ne veut pas mon bonheur.

« C'est une gentille damoiselle, fille d'un seigneur de château. J'imaginai qu'elle était là pour jouir de la saison nouvelle, de la verdure et du chant des oiseaux, et je crus qu'elle prêterait volontiers l'oreille à mes propos, mais il en fut bien autrement.

« Elle se mit à pleurer au bord de la fontaine; et, soupirant du fond du cœur : — Jésus, dit-elle, roi du

1. Bernardi épist. ad Eug. P.

Digitized by Google

monde, c'est à cause de vous que j'endure une peine si grande. Vos affronts retombent sur moi ; car les plus vaillants de ce monde vont vous servir (outre-mer), vous le voulez ainsi !

Et il est allé aussi, lui, mon ami, mon beau, gentil, vaillant ami ; et moi je suis restée seule ici à le désirer, à pleurer, à me désoler. Ah ! quelle mauvaise pensée a eue le roi Louis d'ordonner cette croisade, qui a fait entrer tant de douleur dans mon cœur !

« Quand je l'entendis se désoler de la sorte, je m'approchai d'elle le long du clair ruisseau. Belle, lui dis-je, fraîche couleur et beau visage se flétrissent par trop pleurer. Il ne faut pas vous désespérer ; celui qui fait feuiller les bois peut encore vous donner de la joie !

« Oh ! seigneur, dit-elle, je crois bien que Dieu aura merci de moi quelque jour dans l'autre vie, comme de bien d'autres pécheurs ; mais il m'ôte, en attendant, en ce monde, celui qui faisait ma joie, celui que j'ai si peu gardé et qui est maintenant si loin de moi ! [1] »

A cette plainte de Marcabrus, que de larmes ont dû couler dans les châteaux du Midi ! Le doux Peyrol crut aussi devoir faire sa croisade, et, ramier fidèle, suivre les aigles en Orient. Il aimait Saïl de Claustra, femme de Beraud de Mercor, sœur du dauphin d'Auvergne, et belle-sœur de cette Azalaïs d'Anduze, femme d'Ozil de Mercor. Peyrol montra moins de résolution que Pons de Capdnelh.

1 Troub. Marcabrus.

Digitized by Google

Il eut de la peine à s'arracher à son amante. L'Amour le voyant armé, lui reprocha son abandon; mais la croix l'emporta [1]. Voici ce tenson délicat et gracieux.

« Lorsque l'Amour vit mon cœur affranchi de toute pensée de lui, il m'assaillit d'une querelle et vous allez voir comment: Ami Peyrol, c'est grand méfait à vous de me quitter ! Quand vos pensées ne seront plus à moi, quand vous ne chanterez plus, que serez-vous, dites-moi, que vaudrez-vous?

— Amour, je vous ai longuement servi, et vous n'avez eu nulle pitié de moi. Vous savez le peu de bien qui m'est revenu de vous; je ne vous accuse pas, mais accordez-moi du moins bonne paix pour l'avenir; je ne demande rien de plus, je n'aspire à rien de plus doux.

— Quoi ! Peyrol, vous mettez en oubli la belle et noble dame qui, par mon ordre, vous accueillit si gracieusement et avec tant d'amour! Vous avez le cœur bien léger, et personne ne l'eût dit à vos chansons, tant vous sembliez joyeux et amoureux!

— Amour, j'ai constamment aimé ma dame depuis que je l'ai vue, et je l'aime encore; je l'aime sans folle pensée tant elle m'a plu, tant elle m'a charmé dès le premier moment; mais le temps est venu pour beaucoup d'amis de quitter en pleurant leurs amies qui, si n'était Saladin, resteraient joyeusement avec elles.

— Peyrol, ce ne seront pas les assauts que vous

1. Biogr. de Peyrol.

Digitized by Google

donnerez à la tour de David qui en chasseront les Turcs ni les Arabes. Écoutez un bon et gentil conseil: Aimez et chantez. Quoi! vous iriez à la croisade et les rois n'y vont pas! Voyez les guerres qu'ils se font, voyez les barons comme ils inventent des sujets de querelles.

— Amour, je ne vous ai jamais failli, vous le savez. Mais aujourd'hui je suis contraint de vous désobéir; je prie Dieu de mettre la paix entre les rois et d'être mon guide. La croisade tarde trop, et grand besoin serait que le pieux marquis de Montferrat eût plus de compagnons. »

Peyrol partit, et sa vignette le représente en chaperon sombre, casaque rouge, harpe ou bouclier d'azur, sur un noir palefroi au front étoilé [1].

Ce marquis de Montferrat, c'est Conrad, prince de Tyr. Il défendait son île contre les assauts furieux de Saladin. Il appelait à grands cris la croisade d'Occident. Bertran de Born répondit à son appel d'un ton goguenard et audacieux: « Seigneur Conrad, je vous recommande à Dieu, et je serais là-bas avec vous, je vous jure, si les délais des comtes, des princes et des rois ne m'avaient obligé à renoncer à mon projet. Et puis j'ai vu ma dame, ma belle et blonde dame, et j'ai perdu tout courage de partir; sans quoi, j'aurais fait ma traversée il y a plus d'un an. »

Peyrol partit malgré les remontrances de l'Amour et, dix ans après, Rambaud de Vaquières, son neveu,

1. Troub. manuscrits.

Digitized by Google

s'embarqua également. En montant sur son vaisseau, il faisait retentir ce noble chant. « Notre Seigneur nous ordonne à tous d'aller reconquérir le saint sépulcre et la croix. Que celui-là donc qui veut être en sa compagnie et vivre à jamais dans le ciel, meure ici pour lui ; qu'il fasse tous ses efforts pour passer la mer et exterminer la race des infidèles. » Pierre Cardinal est encore plus solennel. « Des quatre extrémités de la croix, l'une se dresse vers le firmament, l'autre plonge en bas vers l'abîme ; une troisième regarde l'orient, et la quatrième l'occident. La croix marque ainsi que le pouvoir du Christ s'étend à toutes les parties de l'univers. La croix est la vraie bannière du roi dont relève tout ce qui est. Certes ce fut une grande merveille que l'arbre où la mort était née nous portât de nouveau vie et pardon. Tout homme qui voudra l'y chercher trouvera sur la croix le vrai fruit de l'arbre de la science. Ce fruit si beau, ce fruit si doux, nous sommes tous invités à le cueillir amoureusement : cueillons-le donc tandis que la saison dure ; or, prendre la croix c'est le cueillir[1]. » .

Les deux monarques allèrent enfin prendre la croix à Vézelai. Mais Ramon V ne les suivit pas et l'infant de Toulouse n'imita pas son aïeul ni son bisaïeul. Les troubadours chevaleresques accompagnèrent les princes. Mais les troubadours patriotes et politiques, Bertran de Born, Pierre Cardinal, restèrent en Occident. La *belle et blonde* dame qui

1. Sirventes historiques.

Digitized by Google

retenait Bertran n'était pas Dona Mahenz de Montagnac, mais l'Aquitaine. « Plut à Dieu, disait-il, que Philippe et Richard fussent dans les fers de Saladin[1] ! »

L'empereur Frédéric Barberousse s'ébranla le premier avec ses Allemands; il descendit la vallée du Danube, le grand fleuve slave et bulgare; il trouva partout sur ses bords des colonies cathares et celles-là même qui furent visitées naguère en sens inverse par l'évêque Nicétas. Puis traversant le Rhodope et les plaines d'Andrinople, il rencontra de nouveau le johannisme dans la vallée de l'Èbre, sur les rives du Bosphore, et jusqu'en Asie. Il en vit le berceau mystique dans les sept églises de l'Apocalypse dont il foula les ruines en longeant la mer de Pathmos, vers Jérusalem. Barberousse se mit en route un an avant Philippe et Richard; il fallait un an aux trois armées pour se rejoindre; l'empereur par le long arc sinueux du continent et des rivages, les deux rois par la voie directe et rapide de la mer.

1. Sirv, à Conrad, prince de Tyr.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Richard Cœur de Lion et Joachim de Flore. — Ramon II, comte de Tripoli. — Arrivée des croisés en Palestine.

Les deux monarques se donnèrent rendez-vous à Vézelai. Cette abbaye était un sanctuaire d'où partaient les chefs de croisades. Ces sombres cénobites qui brûlaient les cathares, patronnaient les soldats de la croix; ils adoraient le sépulcre terrestre de Jésus, et abhorraient le foyer divin, le berceau céleste de l'Esprit. On voit l'antinomie.

Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion, prirent solennellement la croix à Vézelai, d'où quarante-trois ans auparavant étaient partis Louis VII, roi de France, et Alphonse, comte de Toulouse. Philippe, avec l'élite de la France, alla s'embarquer à Gênes; Richard, avec les Aquitains, prit la mer à Marseille. Le rendez-vous des deux flottes était à Messine[1]. Richard emmenait avec lui sa sœur

1. Roger de Hoved. — Rob. Coggh. — Chr. angl. — Martenne.

Digitized by Google

Jehanne Plantagenet, de dix ans moins âgée que lui, mais déjà veuve de Guillaume le Bon, roi des deux Siciles; princesse aventureuse, guerrière et mystique, et qui avait aussi un cœur de lion. Elle allait revoir l'île célèbre dont à seize ans elle avait tenu le sceptre. Un siècle s'était écoulé depuis que le royaume de Naples et de Sicile avait été conquis par des chevaliers normands, avant-garde des croisades. Les fils des rois des mers du Nord, s'étaient adoucis dans les délices de ces terres du Midi. Ces monarques pacifiques régnaient sur une triple population, mélangée de Scandinaves, de Grecs et de Barbaresques. Princes catholiques, ils se faisaient bâtir des palais, des basiliques et des monastères par des architectes maures et bysantins, qui brodaient ces monuments de toutes les fantaisies du désert et de l'Orient. On y voyait des inscriptions latines, grecques et kouffiques, et toutes les religions semblaient être en fusion sous leurs coupoles aériennes, gonflées par le souffle mystique de l'Arabie et de l'Inde. Toutes les religions se sont fondues et évaporées sur le trépied de ces volcans. Le plus grand mystique de la Sicile dans l'antiquité, c'est Empédocle; au moyen âge, c'est Joachim de Flore [1].

Richard côtoyait l'Italie. A l'embouchure du Tibre, il reçut sur son vaisseau la visite d'Octavien, évêque d'Ostie. « Le seigneur pape, lui dit l'évêque, Clément III serait heureux de te voir à Rome. » Je n'irai pas, répondit le monarque irrité. Il reprocha

1. Renan, Revue des Deux-Mondes, 15 nov. 1875.

Digitized by Google

à Octavien sa simonie, et s'emporta contre la concupiscence romaine. Richard tranchait du réformateur. Puis, il continua sa route vers Naples.

Après quelques jours de navigation, les flottes aperçurent tour à tour à l'horizon du Sud, les cimes arides et fumantes de la Sicile. Philippe arriva le premier au port de Messine; huit jours après aborda aussi le Cœur de Lion. Le roi qui régnait alors, portait le grand et poétique nom chevaleresque de Tancrède. Il vint voir à son passage sa belle-sœur Jehanne d'Angleterre, et saluer les deux grands monarques de l'Occident, suzerains du berceau toujours chéri, sinon regretté, de leurs ancêtres. Les deux rois résolurent de passer l'hiver dans ces palais mauresques et ces jardins d'orangers, de grenadiers et de palmiers de la Sicile. Visitèrent-ils le cratère de l'Etna, tombeau d'Empédocle? Connurent-ils les temples grecs de Syracuse, d'Agrigente, de Sélinonte, qui brodaient l'île des prodiges de l'art hellénique? Ils les connurent du moins par les récits merveilleux des insulaires qui les attribuaient à des géants. Ils passèrent l'hiver en promenades, en jeux guerriers, et firent des tournois chevaleresques aux mêmes lieux où quinze siècles auparavant les Hiéron, les Théron, célébraient leurs courses de chars immortalisés par Pindare. La reine Jehanne voulut voir Joachim de Flore, le prophète vénéré des Siciliens, et Richard résolut de consulter le grand cénobite, comme les Grecs interrogeaient Calchas[1].

1. Roger de Hoveden.

Digitized by Google

Joachim était né à Célico, dans la Calabre. Fils de la grande Grèce, il avait l'esprit mystique de Pythagore. Jeune encore, il passa l'Adriatique, et alla chercher le mysticisme en Grèce, le gnosticisme en Orient. Il séjourna dans les monastères du mont Athos, du Liban et du Sinaï. Il en revint avec le goût de l'Ecriture, l'intelligence des prophéties, et le génie des antiques voyants d'Israël. Moine à Sambuccino, puis abbé du monastère de Curazo, il fonda, dans les montagnes de la Calabre, l'abbaye de Flora, dont il devait rendre le nom immortel, où la règle de Citeaux se mariait au rite oriental. Ses couvents se répandirent sur les deux rives du détroit de Messine, et dans les îles de Lipari. L'objet éternel de ses méditations était l'apocalypse. Son génie s'enflamma sur les cimes de l'Etna, des volcans éoliens, dans ses soliloques avec l'aigle de Pathmos. Il rêvait un dernier âge de l'Église et du monde, et l'épanouissement de l'Écriture dans un suprême évangile, supérieur même à celui de Jean, qu'il appelait l'*Evangile éternel*. Joachim, pâle, ascétique, la robe en loque, avait tout l'aspect d'un voyant. Sa face blême s'enflammait dans l'oraison; à genoux, les mains et les yeux au ciel, il parlait à Jésus-Christ; il semblait prendre son vol dans les splendeurs comme un séraphin [1].

Tel apparaissait Joachim à ses contemporains. Il se trouvait en Sicile, quand les rois arrivèrent à Messine, au mois de septembre 1190. Richard Cœur

1. Vita, ap. Boll. XVIII, 95.

Digitized by Google

de Lion, fut curieux de voir le grand cénobite, vénéré des rois anglo-normands et notamment de sa sœur Jehanne d'Angleterre, veuve du prédécesseur de Tancrède, qui régnait sur les deux Siciles. Richard voulut consulter, sur la destinée de l'Église et sur le succès de la croisade, l'oracle de la Calabre. Joachim expliqua le chapitre XII de l'apocalypse. La femme revêtue du soleil, qui avait sous ses pieds la lune, et sur la tête nue une couronne de douze étoiles, c'est l'Église. Le dragon fauve, aux sept têtes et aux sept diadèmes, c'est le diable. Les sept têtes sont les principaux persécuteurs: Hérode, Néron, Constance, Mahomet, Melsémut (Mahmout?) Saladin et l'Antechrist. Les cinq premiers sont passés, Saladin règne, et l'Antechrist va venir. Saladin triomphe, mais il perdra bientôt Jérusalem et la terre sainte. — Quand sera-ce? demanda Richard. — Sept ans après la prise de Jérusalem, répondit Joachim. — — Alors, reprit le roi, nous sommes venus trop tôt. — Votre arrivée, répliqua le cénobite, était nécessaire. Dieu vous donnera la victoire sur ses ennemis et rendra votre nom célèbre sur tous les princes de la terre. Quand à l'Antechrist, il est déjà né à Rome; il sera bientôt élevé sur le Saint-Siège. A ces paroles étonnantes, Gérard, archevêque d'Auch, Gauthier, archevêque de Rouen, et les autres prélats aquitains et français se récrièrent, et s'efforcèrent de prouver que l'Antechrist ne siègerait jamais dans la chaire de saint Pierre. On reconnaît ici l'esprit grec de Joachim, ennemi de la théocratie romaine[1].

1. Italia sacra, IX, 27.

Digitized by Google

Le printemps venu, les deux rois reprirent la mer. Philippe navigua directement vers Saint-Jean-d'Acre. Richard s'arrêta d'abord à Rhodes, la *Fille du Soleil,* dit Pindare qui célèbre son origine océanienne. Dix jours après il arrivait en vue de Chypre, l'île aimée d'Aphrodite, et qui devait arrêter plus longtemps les héros de la croix. Cette île gémissait sous la tyrannie d'un prince grec nommé Isaac, qui l'avait détachée de l'empire d'Orient. Ce pirate couronné pillait tous les navires abordant sur ses côtes. Richard apprend qu'il avait ainsi traité quelques vaisseaux anglais. Il débarque aussitôt, combat les Cypriotes, charge Isaac de chaînes d'argent, subjugue toute l'île, et célèbre ses noces avec Bérangère de Navarre. C'est alors sans doute qu'il donna à son troubadour favori, Pierre Vidal, de Toulouse, une captive grecque, Commène ou Tzigane, parente du porphyrogénète insulaire. Sous un autre Achille, on retrouve ici les mœurs homériques[1].

C'est un funeste exemple que donnait là le Cœur de Lion : une croisade contre les chrétiens; il ne prend qu'une île de l'Archipel, mais douze ans plus tard, une autre armée de pèlerins conquerra l'empire d'Orient. Richard céda Chypre à Gui de Luzignan, en échange de son titre de roi de Jérusalem.

La flotte remit à la voile et continua sa route vers Tripoli de Syrie, terre amie, où régnait Ramon III, du sang de Poitiers. Ramon II, comte de Tripoli,

1. Bibl. nat., manusc. P. Vidal.

Digitized by Google

tuteur du roi, et régent du royaume de Jérusalem, échappé de la bataille de Tibériade, était mort de ses blessures ou de son désespoir, avant la prise de la cité sainte. Il n'avait point d'enfants, et fut le quatrième et dernier successeur de Ramon de Saint-Gelis, en Orient. Il légua sa principauté à son filleul, Ramon d'Antioche, du sang de Toulouse et de Poitiers, et qui réunit Tripoli à l'héritage de Boémond et de Tancrède. Richard y fut attiré par sa parenté royale, par son génie poétique et par les troubadours curieux de visiter cette Toulouse de l'Orient. L'armée se reposa de la mer dans cet Éden d'orangers, de palmiers et de myrthes, sous les fraîcheurs parfumées des cèdres de Salomon et des neiges du Sannin. Ces pèlerins du tombeau de Guilhem et de Sermonda au pied du Canigou, ne manquaient pas de visiter le poétique et douloureux sépulcre de Rudel et de Mélissende, au pied du Liban. De ce nombre furent Pierre Vidal et le tendre Peyrol[1]. Puis le roi continua sa route longeant les côtes d'Asie, et confiant dans l'oracle de Flore; et pourtant les promesses de victoire ne devaient pas s'accomplir contre Saladin. Le lion d'Aquitaine ne délivra pas Jérusalem; il éblouit seulement de sa gloire l'Orient; il est vrai qu'il s'attira le courroux du ciel, en dévastant l'île de Chypre, premier lambeau de la conquête de l'empire grec aimé du cénobite. Des prophéties de Joachim, la seule qui se réalisa, fut celle que contestaient le plus les évêques français. Aux yeux du mystique solitaire, la théocratie romaine qui matérialisait le

1. Sirv. hist.

Digitized by Google

christianisme, mettait le pied sur la nuque des rois, forgeait et brisait les sceptres, armait les croisades contre les chrétiens, revendiquait l'empire de l'univers, substituait le glaive à la parole, la haine à l'amour, la théocratie était l'antichristianisme et le Pontife qui devait en être la personnification la plus superbe, Lothaire de Conti, déjà debout sur les degrés du siège romain et prêt à s'y asseoir tel qu'un Jupiter tonnant, Lothaire, aux yeux de Joachim, était l'Antechrist.

On ne peut disconvenir que l'orbe du monde chrétien s'était renversé depuis mille ans; que la théocratie juive qui avait crucifié le Christ, renaissait en théocratie romaine qui crucifiait l'Esprit. Caïffe était au zénith du ciel, et Jésus au Nadir, au tombeau, dans l'enfer[1].

1. Pour Philippe-Auguste, les Chroniques de Saint-Denis et la Philippide de Guillaume le Breton. — Pour Richard Cœur de Lion, Roger de Hoveden, les Troubadours.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Richard Cœur de Lion. — Sa gloire chevaleresque. — Son retour de Palestine. — Sa captivité en Allemagne. — Il devient roi d'Arles.

Les trois monarques ne devaient pas se retrouver au rendez-vous de Saint-Jean-d'Acre. Frédéric Barberousse s'était noyé dans le Cydnus, le fleuve fatal à Alexandre le Grand. Les deux rois descendirent à Ptolémaïs; mais après un an de combats et de discordes, Philippe s'évada de l'Orient et de la gloire. Richard resta seul contre Saladin, mais pour montrer que la valeur la plus héroïque ne pouvait délivrer Jérusalem.

Le départ de Philippe fut regardé comme une désertion. Les murmures de l'armée et les sarcasmes des troubadours le suivirent sur les mers; on l'appelait un roi marchand, un accapareur de territoire; il trahissait la cause de Dieu, il déshonorait la France, autrefois la *terre des Preux*[1]. Barberousse

1. Pierre Vidal.

Digitized by Google

et Richard restèrent populaires ; l'un par son trépas infortuné, l'autre par sa prodigieuse bravoure ; tous les deux étaient ennemis de Rome. Les troubadours célébrèrent l'héroïque César teuton. Nul, pas même Richard, ne l'avait remplacé en Orient. Les Minnesingers allemands ne crurent jamais à la mort de Barberousse. « Le vieil empereur, disaient-ils, déguisé en mendiant, était revenu dans sa chère Germanie. Il dormait dans une caverne du Tannus. Un jour il sortira de ce sommeil des siècles. Il rendra l'Allemagne triomphante de l'univers, et s'emparera de Rome, siège de l'empire d'Occident[1]. »

Après le départ de Philippe-Auguste, Richard resta un an encore en Palestine. Il s'y fit une renommée fabuleuse. *Il chassait*, dit Bertran de Born, *les lièvres et les lions*[2]. Il entassait combats sur combats et renouvelait les prouesses des antiques paladins. Son corps semblait d'airain, son regard dissipait les hordes turques. Un géant sarrasin vint le défier, il le pourfendit de sa durendal; à son retour des mêlées, il était comme une pelote hérissée de flèches. Il inspirait la même admiration mêlée d'effroi aux orientaux. Les mères arabes faisaient peur à leurs enfants du nom du roi d'Anketar, et les cavaliers du désert disaient à leurs chevaux effarés : Cuides-tu voir l'ombre de Meleck-Ric ? c'est ainsi qu'ils appelaient le roi d'Angleterre. Le héros poussait vers Jérusalem. Après cent combats sanglants, il parvint

1. Bibl. des Croisades.
2. Cassa lebres et leos.

Digitized by Google

sur une dernière cime; du haut de son cheval, il contempla la cité sainte, mais inexpugnable, hérissée de créneaux et de tours, et le dôme du temple à jamais couronné du croissant d'Allah. Immobile, il pleurait en silence. Puis, retournant son cheval, il redescendit vers la plage, et le spectre de sa capitale chimérique, le fantôme de la métropole idéale du monde chrétien, disparut dans les brouillards funèbres de la mer Morte [1].

A Saint-Jean-d'Acre, il apprit que Philippe lui enlevait ses États du continent, et que son frère lui dérobait son royaume d'Angleterre. Richard dès lors résolut de traiter avec Saladin et de retourner en Occident. Il fut question d'unir la sœur du roi, Jehanne d'Angleterre, à l'émir Malec-Adel, frère du sultan, en leur donnant pour apanage héréditaire la terre sainte et Jérusalem. Les évêques eurent horreur d'une paix qui laissait aux infidèles la cité de Dieu. Les deux monarques ne purent que conclure une trêve de trois ans, trois mois et trois jours, après quoi recommencerait la guerre. L'Europe et l'Asie célébrèrent cet armistice par de magnifiques fêtes. Saladin vint à Saint-Jean-d'Acre, et le plus grand paladin du Christ reçut comme il le devait le plus grand héros de l'Islam depuis Mahomet. Richard offrit à Saladin des pas d'armes, des cours d'amour, des joutes de musique et de poésie. Les deux peuples luttèrent de la lance et de la harpe. Les deux monarques, assure-t-on, se mesurèrent en champ clos. Roi troubadour, Richard avait avec lui

1. Rog. de Hov. — Hist. arabes.

Digitized by Google

des poètes aquitains, Pons de Capduelh, Pierre Vidal, Gancelm Faidit et l'aimable Peyrol. C'est peut-être alors que Peyrol soupira ses adieux à la Palestine et au saint sépulcre, et l'espoir de revoir bientôt sa douce Provence, les bords enchantés du Rhône et les plages hospitalières du golfe de Roland.

Mais Saladin avait aussi ses chanteurs et ses conteurs du désert. Depuis le Bosphore jusqu'au golfe Persique, tout l'Orient retentissait des sons de la harpe musulmane. Les *vers*, disaient-ils, sont aussi nombreux que *les grains de sable* du désert, et les *gazels* (poëmes), aussi multipliés que les gazelles (chevrettes), leurs élégants symboles. L'Orient avait aussi ses *martyrs d'amour*, et si les rapsodes d'Aquitaine récitèrent la romance de Rudel et de Mélissende, les Rouwahs d'Arabie, purent, comme pendant, scander la cantilène non moins touchante de Hinda et d'Abdallah [1].

Abdallah, fils d'Al-Adjlan, d'une illustre et riche famille Nadide, avait épousé Hinda, la rose de sa tribu. Mais Hinda était stérile, et poussé par son père, ses compagnons et les vieillards, le jeune guerrier consentit, dans un moment d'ivresse, à répudier son épouse adorée. Hinda, secrètement avertie, se dérobant aux regards de son époux bien-aimé, retourne éplorée sous la tente paternelle. Quelque temps après, son père irrité la remaria dans la tribu des Amirides. Les deux amants, séparés par le divorce et le désert, gémissaient solitairement dans le veuvage de leur cœur. Abdallah soupirait sur sa harpe

1. Poètes arabes

Digitized by Google

son amour et son bonheur perdu. « Allez, disait-il à ses vers, porter mes soupirs vers ma chère Hinda. Mes regrets me consument, mais la joie me revient quand j'entends parler de ma gazelle charmante, à la noble origine, au visage brillant comme le croissant de la lune, élégant comme la face de nos statues d'or. » Abdallah, vaincu par son amour, suit ses strophes et ses soupirs vers la demeure lointaine de Hinda. Il arrive chez les Amirides. Il cherche sa tente, il la découvre au bord d'une piscine. Hinda est assise auprès des eaux, rêveuse. Son mari non loin d'elle abreuvait ses chameaux. Elle voit l'étranger ; elle reconnaît Abdallah. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre ; ils mêlent leurs paroles d'amour, leurs larmes de joie, leurs souffles, leurs âmes. Ils expirent dans cette étreinte suprême d'amour. L'époux accourt pour repousser le ravisseur. Il ne trouva que sa chamelle plaintive flairant les cadavres des deux amants. On les ensevelit dans le sable du désert.

L'Arabie compte encore d'autres *martyrs d'amour*, entre autres les deux Mourakish, poètes et guerriers fameux, de l'illustre tribu des Bacrides[1]. L'Arabe, excessif dans l'expression de l'amour humain, l'est encore plus dans la peinture de l'amour céleste. Son génie, comme un épervier enivré de hachisch, monte éperdu dans l'extase, et tournoie ébloui, et retomba asphyxié du ciel embrasé de l'Inde.

Saladin devait avoir avec lui le roi des fabulistes de l'Iran. Le fameux Farid-Eddin put faire entendre aux chrétiens son épopée mystique des oiseaux.

1. Perron et Fresnel, orientalistes.

Digitized by Google

Nous allons en donner ici la substance; pour montrer qu'une sorte de catharisme musulman régnait aussi parmi les poètes de la Perse et de l'Arabie. Nous ne saurions d'ailleurs mieux placer ce conte oriental[1].

La huppe, qui avait conversé avec Salomon, est l'héroïne de ce poëme où la poésie de Farid-Eddin (la perle de la religion) se revêt de l'apologue de Bid-Pay.

La huppe, qui a le nom de Dieu écrit sur son bec, qui porte sur sa tête la couronne de la vérité, et sur sa poitrine le talisman de la sainteté, convoque la république des oiseaux. La prophétesse dit qu'il ne convenait pas que leurs tribus restassent sans calife, et que l'émir El-Mumenim résidait sur une cime aérienne du Caucase. En conséquence, une ambassade de pèlerins devaient se rendre sans arder auprès de Simorg, la *Face de Dieu*.

Le rossignol répondit : J'aime la rose et je meurs loin de ma sultane adorée. La perruche : Je porte la robe verte des saints et leur collier d'or. Le canard : Je suis très-pur et pour mes ablutions légales je reste dans mes lacs. Le héron : Je ne quitte pas les fleuves où je ne romps le jeûne que pour la pêche sacrée du poisson. Le paon superbe : Pénitent, je ne puis sortir de l'ombre et des solitudes saintes des forêts. Le humaï (le phénix de l'Islam) : Sachez, ô oiseaux de la terre et de la mer, que je fais les rois. Pourquoi rechercherais-je l'amitié de l'altier Simorg ?

1. Silvestre de Sacy. — Garcin de Tassy.

Digitized by Google

Tous les oiseaux refusent d'abord. La docte théologienne insiste. Sa parole les ébranle; l'un d'eux demanda : Dis-nous quel est ce monarque mystérieux? — Sa face est comme le soleil ; son regard produit tous les êtres; mais ces êtres ne sont que des ombres; il habite le château de la Gloire. Regarde au miroir de ton cœur, tu verras Simorg. — Mais comment arrive-t-on jusqu'à lui? — La route passe au travers de sept vallées. Ces vallées sont : la recherche, l'amour, la connaissance, la suffisance, l'unité, l'étonnement et le désert de l'anéantissement. — Et qu'offrirons-nous à notre roi? Le rubis? les perles? — Le vrai diamant, c'est l'amour, c'est le cœur.

Ils partent; la huppe est leur guide, la savante conductrice décrit la topographie de la route mystique; comme la sibylle, elle multiplie ses conseils ; néanmoins beaucoup s'égarent, périssent, sont dévorés par les serpents, les tigres, la tempête et l'Océan. Ils cheminent sans fin de déserts en déserts; ils gravissent les sept sphères de la perfection ; ils arrivent, mais hélas! poudreux, ensanglantés, sans plumes ni ailes ; mais combien sont-ils? De tant de myriades il n'en reste, hélas ! que trente; ils adorent Simorg. Une voix céleste leur dit : Mourez en moi et vous revivrez. Les oiseaux se plongent dans Simorg ; les âmes s'abîment en Dieu. L'Être s'anéantit pour trouver l'éternité. Telle est la fameuse parabole épique de Farid-Eddin[1], imitateur de Valmiki:

1. Garcin de Tassy, poésie religieuse et philosophique des Persans.

Digitized by Google

l'absorption en Dieu est la théologie du Ramayana.

Après ces fêtes, Richard s'embarqua pour l'Europe. Adieu, dit-il, terre sainte ! je reviendrai t'arracher au joug des infidèles. Je te recommande aux soins du Très-Haut[1] ! Il s'éloigna, emmenant sa femme et sa sœur sur sa flotte que la tempête ballotta parmi les îles de l'Archipel. Il ne voulait pas débarquer à Marseille, craignant peut-être l'inimitié du comte de Toulouse, allié du roi de France. Il se trompait; sa renommée lui avait rendu les Aquitains, et son nom était sur les lèvres et sur les harpes des troubadours. Arrivé aux bouches de l'Adriatique, il enfila comme un long fleuve cette mer dalmate jusqu'à Venise. Là le roi prit des chevaux pour gagner directement, à travers toute l'Allemagne, la mer du Nord et les côtes d'Angleterre. Reconnu, livré au duc d'Autriche son ennemi, et réclamé par l'empereur, il resta trois ans captif dans les forteresses allemandes ; on ignorait ce qu'était devenu le Cœur de Lion. Le peuple des ménestrels s'émut du sort mystérieux de ce roi des troubadours. L'un d'eux, nommé Blondel, partit avec sa harpe à la recherche du monarque. Il chantait, de donjon en donjon, un air connu du héros captif. Un jour, ô surprise, une voix répondit à son chant et continua la ballade plaintive. C'était Richard. Blondel avait retrouvé le troubadour couronné. Sa vieille mère Éléonore, les barons aquitains, le peuple des ménestrels, réclament de l'empereur la délivrance du héros de la croisade. Mais Philippe-Auguste et Jean

1. Rog. de Hoveden.

Digitized by Google

sans Terre n'ont pas honte d'offrir de l'argent à Henri VI, pour qu'il retienne dans son donjon ce *perturbateur de la paix de l'Europe*. Ce César était un Hoenstauffen, le fils même de Barberousse. Il consentit à délivrer le compagnon d'armes de son père en Asie. Traduit devant la diète de Vorms, Richard se reconnut le vassal de l'Empire, promit une rançon de 250,000 marcs, et reçut en échange le royaume d'Arles. Il gagnait des sceptres jusque dans les fers. Il revenait de la croisade accru ou plutôt décoré des couronnes fantastiques d'Arles et de Jérusalem. Le monarque, pendant sa captivité, eut le bonheur de retrouver une bien tendre consolatrice qui dut solliciter puissamment sa délivrance auprès des princes teutons. C'est sa sœur Hélène (Laïna), devenue duchesse de Saxe, celle que Bertran de Born aima et immortalisa sous le nom de Sembélis, et *qui éclipsait*, disait-il, *toute beauté, comme l'or éclipse le sable*[1].

Richard dut avoir encore d'autres fervents médiateurs dans les Minnesingers allemands. Bertran, tout l'annonce, correspondait avec les chantres officiels de Sembélis. Ils durent intercéder amoureusement pour le monarque-troubadour. Ils étaient l'opinion du siècle. Ainsi nous retrouvons partout l'*empire d'amour*, en Aquitaine, en Allemagne, en Arabie, en Orient et en Occident. Le platonisme sentimental modifiait tout, école, église, synagogue, mosquée, pagode indienne. Gloire éton-

1. On a retrouvé en Allemagne des poésies perdues de B. de Born, sans doute adressées à Sembélis, Laïna, duchesse de Saxe.

Digitized by Google

nante du divin Grec? Assis au carrefour des sagesses antiques, Platon rayonne en tout sens. Il transfigure Socrate, Zoroastre, Mahomet. Numénius l'appelle un Moïse athénien. Il ne s'arrête que devant le Christ.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Retour des Troubadours de la croisade. — Peyrol et Pierre Vidal. — Leurs adieux à la Terre-Sainte. — Génie de Pierre Vidal. — Mort de Ramon V. — Mort de Roger, vicomte de Carcassonne.

Richard Cœur de Lion, à son départ de Saint-Jean-d'Acre, ramenait avec lui, comme nous l'avons déjà dit, les deux reines : Bérangère de Navarre, et Jehanne de Sicile. Les tempêtes de l'archipel séparèrent leurs vaisseaux. Le roi fut poussé vers Venise, et les deux princesses abordèrent à Rome. Apprenant la captivité de leur époux et de leur frère, et craignant l'inimitié de l'empereur, elles restèrent six mois dans la ville sainte. Enfin elles reprirent la mer et firent voile vers Marseille. Les deux reines étaient accompagnées d'une jeune princesse de Chypre, infante de la maison de Luzignan, qui revenait voir le pays de ses ancêtres, et qui devait être un instant comtesse de Toulouse[1].

1. Rog. de Hov. — Rod. Cogghs. — Marten.

Digitized by Google

Le roi Richard, malgré la trêve conclue avec Saladin, laissait l'Orient latin dans un grand désarroi. Sans monarque à leur tête, ces peuples se regardaient comme des troupeaux sans pasteur et voués à la bête féroce. Les troubadours se hâtèrent de suivre leur héros en Aquitaine. De ce nombre fut le vaillant et gracieux harpéor Peyrol. Voici ses adieux à la Palestine, où il déplore la mort des grands chefs de l'expédition.

« J'ai vu le fleuve Jourdain ; j'ai vu le sépulcre, et je vous rends grâce, vrai Dieu, Seigneur des seigneurs, de m'avoir montré la sainte terre où vous naquîtes. Cette vue a rempli mon âme de contentement !

« Je ne demande plus maintenant que bonne mer, bon vent, bon navire et bon pilote, pour retourner vite à Marseille. De là je ferai mes adieux à Sur, à Saint-Jean-d'Acre et à Tripoli, à l'Hospice, au Temple et à la mer de Roland (golfe de Lion).

« Le vaillant roi Richard a été chétivement remplacé ici. Et voilà que la France a perdu le bon roi des fleurs de lis, le bon seigneur qu'elles avaient naguère. L'Espagne avait de même un roi brave qu'elle n'a plus. Le Montferrat pleure encore son marquis (Conrad), et l'empire son vaillant empereur (Barberousse). Et je ne sais comment vont se conduire leurs successeurs !

« Beau Seigneur Dieu, si vous suiviez mes conseils, vous regarderiez bien qui vous faites empereur, qui vous faites roi, à qui vous donnez terres et châteaux. Dès qu'ils sont en pouvoir, les hommes ne font plus cas de Vous, et j'ai vu l'empereur faire, dans un

Digitized by Google

autre temps, maints serments qu'il fausse aujourd'hui !

« Empereur ! à Damiette ! Damiette vous attend. La Tour blanche pleure nuit et jour et redemande votre aigle, qu'un vautour a chassé. Bien couard est l'aigle qui se laisse battre par un vautour. La gloire acquise par le soudan est une honte pour vous, et votre honte à part, c'est un mal pour nous, c'est un dommage pour notre loi ! »[1]

L'accent de Peyrol est triste, mais sensible et religieux. Le ton de Pierre Vidal est âpre et frondeur. Il est mécontent du pape et de l'hérésie, du roi de France et de l'empereur d'Allemagne. Il se plaint de l'état de l'Église, et il en accuse le pontife et le clergé latin ; et remarquons qu'à ses yeux la sainte Église ne se compose pas seulement du Vatican et des évêques, mais de tout le peuple chrétien. Mais écoutons le troubadour.

« Le pape et les faux docteurs ont mis la sainte Église en telle détresse que Dieu lui-même s'en courrouce ; grâce à leurs péchés et à leurs folies, les hérétiques se sont levés, car, quand ils donnent l'exemple du mal, il est difficile de trouver quelqu'un qui s'en abstienne.

« Et c'est de France que vient tout le désastre ; de France autrefois la terre des preux ; mais cette terre a maintenant un roi qui manque à la gloire et à Dieu, un roi qui a délaissé le saint sépulcre, un roi qui achète, vend et tient marché comme un serf

1. Fauriel, poés. prov.

Digitized by Google

et comme un bourgeois, faisant de la sorte honnir les Français.

« Le monde va de telle façon que ce qui était mal hier est pire aujourd'hui. Et depuis que le guide des guerriers de Dieu, le vaillant Barberousse, a péri, nous n'avons plus entendu parler d'empereur glorieux ni brave. »

Cet empereur, c'est Conrad; c'est celui qui retient captif Richard Cœur de Lion, celui que Peyrol appelle à la défense de la Tour blanche; mais l'aigle germaine fuit devant le vautour musulman. Philippe-Auguste aussi s'est évadé de la terre sainte. Le bruit de sa mort avait couru en Orient. Peyrol la déplore; mais Vidal n'en est pas touché; Philippe est l'auteur du désastre de la croisade; Vidal, en toute occasion, est l'ennemi de Philippe-Auguste et de la France; il pressent que c'est de là que viendra la ruine de l'Aquitaine. Peyrol revit la Provence, mais ne revint pas auprès de Saïl de Mercor et du dauphin d'Auvergne[1].

Pierre Vidal, plus heureux que son compagnon, avait retrouvé l'amour en Orient. Vidal rencontrait partout ce Dieu; cette fois, c'était dans l'île de Vénus. Richard Cœur de Lion avait en passant conquis l'île de Chypre, comme Achille avait subjugué Naxos. Parmi les captives de Paphos et d'Amatonte, il se trouva une Briséis, dont le roi fit présent à son ami. Les mauvaises langues prétendirent qu'elle n'était qu'une Gytana. Mais Vidal soutenait qu'elle était une

1. Fauriel, Raynouard.

Digitized by Google

Comnène bien authentique. Le chamoiseur de Toulouse épousa cette porphyrogénète et devenait par son mariage, nous allons le voir, cousin de l'infant de Saint-Gélis, comme du César du Bosphore. Il revint avec elle en Occident, la promena de cour en cour, avec le dais et le trône, et tous les honneurs bysantins. Cette impératrice de clinquant faisait partie des bagages poétiques du jongleur. Au reste, toutes les aventures étaient possibles dans ce siècle.[1]

Le troubadour plébéien qui mena l'existence la plus variée, la plus vagabonde et la plus éclatante, fut Pierre Vidal. Il fréquenta les cours d'Aquitaine, d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne, de Hongrie, de Constantinople, d'Orient. Il voyageait avec un cortège superbe de chevaux, de palefreniers, de jongleurs, de harpes, et sa despæne cypriote, sous son dais impérial. C'était le roi des bouffons, le géant des histrions. Son talent, infiniment divers, était un orchestre aux mille voix; il faisait raisonner toute la gamme des sons, il ébranlait tout le clavier humain. Extravagant et sensé, héroïque et burlesque, facétieux et tragique, entrecoupant de grelots le gémissement de ses flûtes et les fanfares de ses clairons. Sa mimique n'était pas moins extraordinaire; il se revêtait d'une peau de loup, épouvantait les bercails, et se faisait déchirer par les chiens pour toucher le cœur de Na Loba de Cap-Aret. A la mort du comte Ramon V, il fit couper, en signe de deuil, les queues et les oreilles de ses chevaux, et perçait les

1. Troub., Biogr. de P. Vidal.

Digitized by Google

airs de ses gémissements inconsolables ; il fallut que le roi Alphonse le renvoyât en riant à ses galoubets et à ses cymbales. Sa dernière et suprême extravagance fut l'armement d'une flotille de barques à Maguelonne, pour reconquérir sur les Latins l'empire d'Orient, héritage de sa Basiléa. La mer roula dans son écume la flotte et le rêve impérial du jongleur. Et ce bouffon prodigieux est le même homme qui fournit au philosophe le plus de mots profonds, qui découpe sur le vif des figures historiques, et sculpte notamment en bronze le masque immortel de Philippe-Auguste. C'est le Rabelais de la lyre, le Garguantua du galoubet.

Époque prodigieuse où la poésie romane, errante avec ses troubadours et ses rois, à travers le monde émerveillé, chantait sur les Pyrénées et sur les Alpes, sur l'Etna, le Rhodope, le Liban, et défiait la harpe musulmane depuis le golfe Persique jusqu'au détroit de Gibraltar. Mais elle n'a pas eu son Ferdoussi ! Elle a été égorgée et décapitée avec l'Homère des comtes de Foix.

Après une jeunesse de musique et de poésie, de galanteries, d'aventures et de guerres, voyant leur soleil baisser et leur automne pâlir, les troubadours se sentaient saisis d'une profonde mélancolie. Comme de vieux oiseaux muets qui cherchent pour mourir un coin de forêt, un creux de rocher, ils implorent la solitude et l'ombre du cloître. L'aimable Peyrol (d'autres disent Pierre d'Auvergne), rencontra, un jour de printemps, son maître, Bernard de Ventadour : Comment, lui dit le jeune harpéor, peux-tu

Digitized by Google

résister à la voix du rossignol qui t'invite à chanter? — Ah! répond le vieux troubadour, l'amour est une folie; j'aime mieux dormir. Et le vieillard, fatigué de gloire et de volupté, va demander le sommeil du tombeau, au monastère de Dalon, en Limousin, sur la frontière du Périgord, et comme à l'ombre du manoir, de l'épée et de la gloire de Bertran de Born. Telle était la mélancolie de tous les troubadours vieillissants. [1]

Pierre Vidal, nous l'avons vu, était revenu de la croisade, quand mourut son ami, le comte Ramon V. Ramon V expira pendant le retour du roi, et emporta son siècle avec lui dans la tombe (1194). Il fut le prince le plus complet et le plus harmonieux de la maison de Toulouse; politique et romanesque, artiste et guerrier, un prince des poètes, un héros de ballade et d'épopée, un Amadis d'Aquitaine. Les troubadours ne l'appelaient que le *bon* comte Ramon, exprimant par ce simple mot les diverses perfections de leur prince idéal. Son règne fut une guerre incessante, un perpétuel tournois. Entouré des rois de France, d'Angleterre et d'Aragon, il se heurtait contre ces colosses courant de combats en combats, nouant et dénouant ses alliances, et se maintint indépendant et victorieux. Il fut un héros purement aquitain. Il ne s'aventurait pas aux croisades, comme ses ancêtres. Sa croisade et celle de ses descendants devait être désormais entre les Alpes, les Pyrénées et l'océan; c'est là qu'est leur trône et leur calvaire. Ramon V

1. Troub., notice de B. de Ventadour.

Digitized by Google

accueillit le catharisme d'Orient, mais ne le défendit pas ; il ne fut qu'un Albigeois politique, mais il le fut par son patriotisme, par la gaie science, par l'esprit chevaleresque, par la langue romane qu'il substitua à la langue morte des couvents, par la justice et l'humanité, dont il modifia toujours la barbarie féodale ou théocratique. Il ne manque à ce paladin de l'amour que d'être le héros du Paraclet et d'avoir une flamme religieuse à son épée enguirlandée d'ailleurs de toute poésie. [1]

Ce rôle religieux revenait à son successeur Ramon VI et fut, dès son vivant, relevé par sa fille Aladaïs et son gendre Talhafer, vicomte de Carcassonne. Carcassonne, en matière de foi, se montrait déjà plus hardie que Toulouse. A la cour de Roger et d'Aladaïs, catholicisme, catharisme, judaïsme, vivaient sur un pied complet d'égalité. Talhafer est, en cela, un prince absolument moderne ; il mourut six mois avant son beau-père, à l'âge de cinquante ans, laissant un enfant orphelin, qui devait être un héros et un martyr.

Pierre Vidal fit entendre sur le tombeau de Ramon V les lamentations du peuple, le myriologue de la poésie, dont son règne fut l'âge d'or. La félicité finit avec son siècle. Avec son successeur, on entre dans les tempêtes. [2]

1. Guill. de Puilaurens, chap. V.
2. Notices sur les troubadours Vidal, Peyrol, B. de Ventadour.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Richard Cœur de Lion en Aquitaine. — Bertran de Born lui conseille l'alliance du comte de Toulouse. — Paix facilitée par la mort d'Alphonse II, roi d'Aragon. — Richard accorde à Ramon VI sa sœur Jeanne d'Angleterre.

L'Orient avait été pour les croisés un éblouissement et une révélation. Ils avaient vu l'Église grecque, mère de l'Église romaine, séparée depuis le grand patriarche Photios. L'Église orientale se gouvernait par un synode subordonné au César byzantin. L'Église d'Occident, superbe et montée en monarchie théocratique, mettait les pieds sur les têtes des rois, revendiquait l'empire du monde. Entre ce vaticanisme foudroyant, et ce pacifique byzantinisme, le choix des princes ne pouvait être douteux. Mais, à côté de ces fastueuses églises constantiniennes, on en voyait une troisième proscrite, vivant au désert, ne s'occupant que des choses du ciel, l'Église de l'Esprit. La première croisade l'avait rencontrée en traversant la Grèce, et l'avait livrée au glaive et aux flammes. Cette dernière croisade lui

Digitized by Google

fut plus sympathique; elle le ramène en Europe. L'Esprit va devenir un drapeau pour l'Occident [1].

Le roi Richard est changé aussi, c'est un autre lion. Il a vu la Grèce, l'Orient. Saladin est son ami. Il a voulu donner sa sœur à Malec-Adel. On l'a empêché de fonder un royaume mi-parti de chrétiens et d'Arabes. Il se vêtissait à l'asiatique; il portait des robes flottantes, où le croissant se mêlait à la croix. Il était parti un batailleur, il revint un politique et un héros. Il rêvait prématurément la fusion des races et des religions; il suivait en cela l'exemple de Boemond, de Tancrède, des Ramon de Toulouse. Il avait vu Saladin dominer son calife, il voudra peut-être émanciper aussi les rois de la superbe tutelle des califes d'Occident. Quoi qu'il en soit, il revient ennemi de Rome [2].

Le roi, sorti de sa prison d'Allemagne, se dirige vers la mer du Nord. Rapide comme la foudre, il passe en Angleterre, reprend ses îles à son frère Jean, qui se réfugie auprès de Philippe-Auguste, retourne sur le continent et arrache ses provinces de Normandie et d'Anjou au roi de France, et reparaît en Aquitaine après une absence de quatre ans, vainqueur, et revêtu du prestige immense de sa captivité germanique et de sa gloire orientale. Il fut acclamé avec enthousiasme par le monde des troubadours. Il se trouvait le roi des ménestrels, le

1. Ville-Hardouin. — Paparrigopoulos.
2. Rog. de Hov.

Digitized by Google

monarque du *gai savoir*, l'empereur d'amour, après le comte Ramon V. Car le royaume d'Arles, c'était la Provence, des Cévennes aux Alpes, le royaume de la musique et de la poésie. Richard, par son nouveau titre, devenait le suzerain du comte de Toulouse et du roi d'Aragon. Possédant les pentes des Alpes et les plages de l'Océan, il ne lui manquait plus que le centre, les États de Toulouse, pour réunir toute l'Aquitaine sous son sceptre. C'était le rêve des ducs d'Aquitaine, et c'est pour le convertir en réalité que la guerre durait depuis bientôt cent ans, entre Poitiers et Toulouse. Richard, ne pouvant absorber ce puissant État central soutenu d'ailleurs par Philippe-Auguste, résolut de se l'attacher par une alliance et de l'enlever à son menaçant rival. Les peuples étaient las de cette guerre fratricide. La paix avait paru impossible pendant la vie des trois princes belligérants. Henri II mourut le premier (1188). Ramon V venait de le suivre dans la tombe (1194). Leurs successeurs purent ouvrir les préliminaires d'un accord qui ne se conclura que deux ans après, à la mort d'Alfonse, roi d'Aragon (1196).

Le promoteur de la paix fut probablement le belliqueux Bertran de Born, devenu le conseiller de Richard. Bertran détestait les deux rois; en les voyant partir pour la croisade, il espéra qu'ils allaient s'y perdre. « Puissent-ils tomber, disait-il, dans les fers de Saladin ! » Quand il vit revenir seul et furtivement Philippe, le patriote trembla pour l'Aquitaine. Le lion de Poitiers n'était plus là pour repousser les ruses et les attaques du renard capé-

Digitized by Google

tien. Il pressa le retour du monarque anglais; quelle ne dût pas être sa douleur quand il apprit sa captivité en Allemagne! N'est-ce pas lui qui envoya Blondel à la recherche du roi des troubadours? Quoi qu'il en soit, Bertran fit alors une action grande et belle. Ennemi de Richard, il se déclara son champion et attaqua le vicomte de Limoges, vendu au roi de France. Il se mit aux ordres de la vieille reine Éléonore pour arrêter les empiétements de Philippe. Il assoupit l'inimitié de Toulouse. Bertran, aussi grand patriote que magnanime chevalier, avait oublié ses démêlés avec *oui et non*. Richard, à ses yeux, n'était plus que *oui*, le champion de la terre et de la langue d'*Oc*, le glaive vengeur et libérateur de l'Aquitaine. Dès qu'il apprit la délivrance du roi, ce fut *Bertran qui fut content*, dit son naïf biographe[1]. Ce grand politique négocia la paix avec Toulouse. Un autre négociateur vint seconder son patriotisme, c'est l'Amour. Le Cœur de Lion avait laissé en mer sa femme Bérangère et sa sœur Jehanne de Sicile. La tempête avait séparé leurs vaisseaux, et pendant que le roi était emporté dans l'Adriatique, les deux reines étaient poussées vers les mers de Naples et les bouches du Tibre. Elles se reposèrent six mois à Rome, et puis continuèrent leur route vers Marseille. Alphonse II, roi d'Aragon, les reçut au port et les escorta jusqu'au Rhône. Ramon VI les attendit à Beaucaire et les accompagna jusqu'en Guyenne. C'était un hommage au

1. Hugues de Saint-Cyr.

Digitized by Google

héros malheureux et aux reines héroïques. Cette courtoisie chevaleresque fut un indice de paix.

Bérangère et Jehanne amenaient avec elles dona Burgonia, fille du nouveau duc de Chypre, du sang de Lusignan et de Jérusalem. Cette princesse était conséquemment cousine de l'illustre et infortunée Mélissende de Tripoli, de la maison de Toulouse, la martyre d'amour. Cette fille de Mellusine, infante de l'île de Vénus, enchanta le cœur voluptueux de Ramon VI. Il répudia Béatrix de Carcassonne et conduisit dans son palais et dans son lit sa troisième épouse, la belle Syrienne. Cette princesse, pupille de la reine Bérangère, fut un présage de la paix qu'accéléra la mort inattendue du roi d'Aragon [1].

Alphonse II, dit le Chaste, était un autre Ramon V, sur l'autre versant des Pyrénées. C'était aussi un roi troubadour; sous son règne Saragosse devint en poésie et en chevalerie l'émule de Toulouse. Il logeait les muses romanes dans ses palais arabes. Les poètes aquitains et maures venaient lutter de la harpe dans son Alcazar et son Aljaféria, fantastiquement sculptés comme par les Djins du désert. Mais il était plus ambitieux et moins scrupuleux que l'Amadis toulousain. Il fut constamment le rival de Ramon et le mauvais génie de l'Aquitaine, s'alliant impolitiquement avec le roi d'Angleterre. Il le fut aussi de Talhafer, vicomte de Carcassonne, qu'il fit perfidement révolter contre

1. Dom Vaissette.

Digitized by Google

son beau-père, et poussa plus odieusement encore à massacrer le peuple de Béziers. Il le fut surtout d'Aladaïs dont il éloigna le tendre et mélodieux harpéor Arnauld de Marveil. La vicomtesse survécut cinq ans à son époux et trois ans à son mystique amant couronné. C'est dans ce veuvage que s'encadre l'idylle douloureuse de ces poétiques amours. Cet automne mélancolique est la plus pure et la plus gracieuse gloire élégiaque de Carcassonne. Alphonse mourut à quarante-six ans et il était de l'âge d'Aladaïs. Son règne, malgré ces ombres, est un règne illustre de l'Aragon. Il fut guerrier et poète; il mérita le surnom de Chaste; il oublia les outrages mérités. Il disait avec esprit des chansons de Giraud de Borneil. « Ce sont les servantes des sirventes de Bertran de Born. » Son caractère est divers et bariolé comme son portrait. Alphonse est peint sur son manuscrit en costume de bataille; son casque est surmonté d'une couronne royale, avec écu et caparaçon de cheval d'or à pals de gueule qui sont les armes de Barcelone; ce qui lui donne l'air d'un zèbre héraldique, l'aspect d'un tigre fabuleux[1].

Alphonse mourut au printemps (1196), et l'automne suivant, la paix, qu'il suspendait sans doute, vint terminer une guerre de cent ans, entre Toulouse et Poitiers. Richard ne se contenta pas d'avoir donné à Ramon VI sa pupille Burgonia de Luzi-

1. Zurita. — Comit. Barcin.— Notices et portraits des troubadours.

Digitized by Google

gnan. Il voulu s'attacher plus étroitement encore le comte en lui faisant épouser sa propre sœur, la reine de Sicile, et la fiancée de Malec-Adel. La pauvre Burgonia ne fut pas un obstacle pour l'ambitieux et versatile cœur de Ramon, qui avait déjà perdu Ermessinde de Pelet et répudié Béatrix de Carcassonne. La fille de Mellusine, non moins fugitive que sa fantastique aïeule, oublia trop aisément qu'elle avait été comtesse de Toulouse, infante de Chypre et de Jérusalem. Elle rencontra Gaucher de Montbéliard, cousin du comte de Flandre, qui partait pour l'Orient, l'épousa rapidement à Marseille et suivit son paladin vers la terre de son cœur, l'île de Vénus : *opima Cypron* [1].

1. Guill. de Tyr. — Virgile, *Enéide*, l. I, v. 415.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Mariage de Ramon VI avec Jehanne d'Angleterre. — Richard conduit sa sœur à Toulouse. — Il visite son royaume d'Arles. — Fêtes à Beaucaire. — Alliance avec le comte de Toulouse et le roi d'Aragon. — Ramon déclare la guerre à la France.

C'est alors seulement que Ramon VI put s'unir à Jehanne d'Angleterre. Le mariage se fit en automne (1196), saison conforme à l'âge des deux époux et à leur union toute politique et sans amour. L'histoire en donne la date mais n'en raconte pas les fêtes. On a dit[1] que le comte alla chercher la princesse à Londres. C'est possible, quoique rien ne le prouve; mais il est plus vraisemblable que le roi Richard conduisit sa sœur à Poitiers, où résidait Eléonore, et c'est là que durent commencer les fêtes nuptiales pour se continuer dans toute l'Aquitaine. Le Cœur de Lion grandissait et mûrissait rapidement; sa vie eut trois phases. Infant de Poitiers, il ne fut que *oui* et *non*, un prince fantasque, versatile, tumultueux. Roi d'Angleterre, il devint un monarque politique, et dans la croisade, un émule de Boémond et de Tan-

1. Dom Vaissette.

Digitized by Google

crède, et la plus haute personnification chevaleresque de l'Occident. Enfin, Agamemnon de l'Aquitaine, il peut devenir, selon les événements, un héros patriotique et religieux, un Saladin mystique du Paraclet, l'archange de l'Esprit libérateur armé contre Rome. Il est donc vraisemblable que le roi Richard vint alors triompher dans le Midi, et que la reine Bérangère de Navarre, sa femme, et sa mère la vieille reine Éléonore, accompagnèrent la nouvelle comtesse à Toulouse ; car ce n'était pas seulement une noce royale, mais l'alliance de deux dynasties, la paix entre deux peuples, et la fin d'une guerre séculaire. Déjà la maison de Poitiers avait acquis par héritage le domaine oriental de Toulouse, le comté de Tripoli réuni à celui d'Antioche. Il s'agissait maintenant d'acquérir par alliance son domaine occidental, Toulouse elle-même réunie à Poitiers, de la détacher de la France, et de lancer contre Philippe-Auguste tous les princes du Midi commandés par le rival de Saladin. C'était une alliance de peuples, encore plus que de princes, de populations dont il fallait satisfaire à la fois et surexciter l'enthousiasme par l'apparition du héros de l'Orient, de l'Agamemnon du Midi, du puissant monarque de l'Angleterre, de l'Irlande, de la Gaule occidentale, et ceint des couronnes fabuleuses d'Arles et de Jérusalem, du double nimbe de la religion et de la poésie. Roi des troubadours, il avait à se montrer à la nation des troubadours, organes harmonieux et retentissants de l'opinion populaire du XII^e^ siècle.

La princesse que Richard conduisait à Ramon VI, était la digne sœur du Cœur de Lion; elle avait

Digitized by Google

alors trente et un ans. A peine nubile, elle avait été mariée à Guillaume le Bon, roi de Sicile (1177). Devenue veuve, elle accompagna son frère à la croisade. C'était une femme virile et guerrière, une sorte de Clorinde d'Occident. Dans un projet de paix, elle avait dû, disait-on, épouser le sultan Malec-Adel. Elle était destinée au comte de Toulouse pour maintenir ce prince mobile, dont elle était la quatrième épouse, dans l'alliance belliqueuse du roi Richard. Elle était dans la grande cité romane, l'image permanente du Cœur de Lion. Le monarque donna pour dot à sa sœur le vaste et riche Agenais et rendit au comte le montueux mais chevaleresque Rouergue, conquis pendant la guerre. Jehanne continua de porter le titre de reine comme veuve, fille et sœur de rois [1].

Tous les princes des Alpes, des Pyrénées et de l'Océan, accoururent sans doute à Toulouse pour faire leur cour au héros de l'Orient, et à leur tête le jeune roi d'Aragon son parent par Bérengère de Navarre, et l'allié de Poitiers comme de tout temps le fut la maison de Barcelone; car il s'agissait d'une alliance entre les trois rois, sanctionnée par les comtes aquitains et les consuls des villes républicaines du Midi. Richard donc visita ces grands barons dans leurs manoirs et leurs cités. Il visita Carcassonne, la plus élégante ville du Midi sous le sceptre attristé d'Aladaïs ; Narbonne où la profonde politique Ermengarde avait appelé la maison espa-

1. Rog. de Hov. — Rob. de Monte. — Catel. — Martène.

Digitized by Google

gnole de Lara; Montpellier où le reçut le voluptueux Guilhem VIII. A Beaucaire, il était au centre des deux Provences. Du haut de son rocher, il avait sous ses yeux son royaume d'Arles étendu entre les Cévennes, les Alpes et la mer. Le poétique pont d'Avignon le conduisit sur l'autre rive du fleuve; et le roi visita sans doute Arles sa capitale, Avignon, Aix et Marseille où il s'était embarqué pour l'Orient. Puis il revint à Beaucaire. Le *Beau Rocher* était un puy célèbre, un centre poétique et politique. C'est là que la paix devait être conclue en 1174, et c'est vingt-trois ans après que Ramon VI va la sceller avec Richard et le jeune roi d'Aragon. Le Cœur de Lion s'y vit entouré de tous les princes des Alpes, des Pyrénées et des plages de l'Océan, des consuls des villes démocratiques du Midi, et de tous les troubadours venus à la suite des barons et des consuls. La paix fut solennisée par des cours d'amour, et par des passes d'armes, souvenir des guerres anciennes et présage des guerres futures et imminentes. Pour donner une idée de ces fêtes chevaleresques, nous n'avons qu'à transcrire le programme des réjouissances de la paix de Ramon V, telles que nous les a retracées le prieur de Vigeois. « Dix mille chevaliers accoururent de tout le Midi. Le comte y donna cent mille pièces d'or ou d'argent à Ramon d'Agoût, son sénéchal de Provence, qui les distribua aussitôt à cent autres chevaliers moins fortunés que valeureux. Bertran Rambaud (d'Orange) fit labourer par douze paires de bœufs le champ du tournoi et semer dans les sillons trente mille pièces d'argent et d'or; largesse du comte au peuple qui, sans doute,

Digitized by Google

vint après les jeux chercher sa part de joie dans cette poussière héroïque. Guilhem Gros de Mortella, hébergeant quatre cents chevaliers, rôtissait avec des torches de cire les chèvres et les bœufs de ses festins homériques; luxe culinaire qui pourrait bien n'être qu'une dérision hérétique des luminaires du culte romain. La comtesse d'Urgel et de Forcalquier, branche de la maison de Provence, envoya une couronne de quarante mille sols d'or ou d'argent pour Guilhem Ivéta, proclamé roi des jongleurs ou poètes catalans. Jusqu'ici ce n'est qu'un excès de magnificence chevaleresque, mais voici la démence et l'orgie barbare. Ramon de Venous fit jeter dans un brasier immense trente chevaux, ses palefrois de bataille [1]. »

Cette fête de 1174 peut nous donner une idée de celle de 1197, si ce n'est qu'à cette dernière on ne vit sans doute pas cette fantaisie sauvage de brûler des palefrois, ces nobles animaux naguère compagnons des jeux, et bientôt compagnons des guerres patriotiques, *trône vivant des braves*, et symbole de la plus généreuse institution de l'univers. Cette dernière fête dut être plus brillante encore de galanteries arabes et espagnoles, puisqu'elle était donnée à l'occasion d'une paix réelle, d'un mariage royal, en l'honneur des trois reines et de deux rois, dont l'un était le héros de l'Orient. Richard fut célébré par les poètes et acclamé par les peuples comme le généralissime de toutes les forces

1. Le prieur de Vigeois.

Digitized by Google

réunies de l'Aquitaine, de l'Angleterre et de l'Aragon. Après les fêtes, Ramon VI, changeant de politique, rompit avec Philippe-Auguste, et rattacha sa fortune à la destinée orageuse du Cœur de Lion. Il déclara la guerre à la France[1].

Cette paix, ce mariage, ce triomphe, était l'œuvre de Bertran de Born. Après Richard, le grand troubadour eut la plus belle part dans ces fêtes. La fin du siècle s'assombrissait; Rome redoublait de rigueur; et c'est alors même que Waldo, banni de Lyon, se retirait en France, et de France allait se perdre chez les Slaves du Danube et du Rhodope. Rome hésitait entre une croisade en Aquitaine ou en Palestine. La trêve de trois ans, trois mois, trois jours était expirée, mais Saladin était mort un an avant la libération de Richard (1193). Ces héros ne devaient pas se retrouver au rendez-vous des batailles. Le grand Seldjoucide éclipsa les rois chrétiens jusque dans la majesté du trépas. On dit qu'avant de rendre le dernier soupir, il fit promener dans Jérusalem le linceul de pourpre et d'or qui devait l'envelopper dans le tombeau. Devant l'étendard funèbre, son hérault criait : « Voilà ce que le sultan Yousouf Mansour Sala-Eddin emporte de l'empire de l'univers ! » Ce barbare domine son siècle de toute la grandeur orientale[2].

1. Hoved. — Coggh. — Chr. angl.
2. Bibl. des croisades, chroniques arabes.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Innocent III. — Foulques de Neuilly. — Excommunication de Richard et de Ramon VI. — Mort de Richard Cœur de Lion. — De Jehanne d'Angleterre. — D'Aladaïs de Carcassonne. — De Joachim de Flore. — Born dans le cloitre et dans l'enfer.

Trois mois après ces fêtes de Toulouse, Innocent III montait sur le trône pontifical. C'est ainsi qu'arrivaient en présence le pontife qui devait déchaîner la croisade, et le monarque salué par l'enthousiasme méridional, roi d'Arles et généralissime de l'Aquitaine et de l'albigéisme. Au fond, cette croisade avait déjà commencé. L'expédition dévastatrice du cardinal d'Albano n'en était que le sanglant prélude. Elle n'avait été suspendue que par la catastrophe de Jérusalem. Saladin, le vainqueur de Tibériade et de la ville sainte, n'était plus. Son immense empire musulman s'était fragmenté entre ses dix-sept fils et son frère Malec-Adel. Les discordes des Seldjoucides firent espérer aux chrétiens de reconquérir plus facilement Jérusalem et la Palestine. L'armement contre l'Aquitaine fut donc

Digitized by Google

encore ajourné. Innocent III fit prêcher de nouveau la quatrième croisade contre l'Islam.

Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, en fut le saint Bernard. C'était un homme scandaleux, devenu subitement un prêtre rigide; ignorant, mais d'une impétueuse et rustique éloquence, la voix la plus populaire des Gaules. Il fut le clairon retentissant de la croisade et reçu dans tout l'Occident comme un *Ange de Dieu*[1]. Richard, en quittant le port d'Acre, avait promis, dans son héroïque émotion, de revenir bientôt délivrer la ville sainte. Foulques vint sommer le roi de tenir son vœu de pèlerin et de repasser la mer. Le monarque avait changé de sentiment. Pour lui, le champ de bataille n'était plus en Asie. Richard n'était plus le soldat de la *croix*, mais le champion de l'*Esprit*. Sa politique se confondait avec la cause d'Arles, de Toulouse, de Poitiers et du Paraclet. Son ennemi n'était pas Malec-Adel, mais Philippe-Auguste, mais Innocent III.

La croisade dont Foulques tâchait de rassembler si péniblement les éléments ne devait être qu'une aventure conquérante, un orage que le vent allait rouler sur le monde grec. Aussi, aux injonctions impérieuses de Foulques, le Cœur de Lion refusa-t-il avec fierté. Il avait assez fait pour Rome. L'altercation s'irrita. « Sire roi, dit le courageux apôtre, je vous commande, de la part du Dieu tout-puissant, de marier au plus tôt trois méchantes filles que vous avez, de peur qu'il ne vous arrive pis. — Hippocrite, s'écria le prince, tu mens, je n'ai point de fille!

1. Fleury.

Digitized by Google

— Vous en avez trois, reprit l'intrépide missionnaire, la superbe, l'avarice et l'impudicité. — Eh bien, répliqua le monarque en se tournant vers ses barons, je donne ma superbe aux Templiers, mon avarice aux moines de Citeaux et mon impudicité aux prélats de l'Église romaine[1]. » Richard, on le voit, rompait des lances étincelantes avec Foulques comme avec Saladin. Cette réponse dessine son rôle historique ; il sera le héros de l'Aquitaine et de l'albigisme !

Une anecdote chevaleresque indique plus directement encore la place que le *Cœur de Lion* allait prendre à la tête de la résistance romane. Pendant l'hiver qu'il fut à Messine, le roi, se promenant dans la campagne, fit un jour la rencontre d'un villageois qui poussait devant lui un âne chargé de ces longs et grands roseaux dont on fait des flûtes ou des flèches. Il arrête l'animal, s'empare de son fardeau, distribue ces cannes en guise de lances à ses compagnons, et les voilà qui s'excitent en jouant à des simulacres de combats. Richard s'attaque à Guillaume des Barres, chevalier anglo-normand, de la suite de Philippe-Auguste. Le roseau de Guillaume, dans une passe malheureuse, déchira le manteau du roi. Richard, vexé de cet accident, lance sur son adversaire son cheval qui s'abat et roule sur son cavalier renversé. Le monarque se relève, demande un autre palefroi, et fond de tout son poids contre son champion qui résiste au choc, immobile comme un rocher. « Va-t-en, s'écria le roi furieux, ne repa-

1. Chr. anglic.

Digitized by Google

raît jamais devant moi, je suis ton ennemi mortel, à toi et aux tiens ! » Cette boutade, indigne du *Cœur de Lion,* reste incompréhensible, si l'on n'entend que cet échec réveille d'anciens ressentiments contre les parents du chevalier, coutumiers de rébellion, partisans de Jean sans Terre, et dévoués au roi de France. Philippe intervint. « Je ne veux entendre à rien, » répondit Richard. Les évêques le menacèrent d'excommunication s'il n'accordait la paix à un guerrier de la croix. Richard fut inflexible, mais ne se vengea pas du chevalier français. Ce baron était frère utérin de Simon de Montfort [1]. Le Cœur de Lion avait pressenti la race ambitieuse qui devait abaisser les Plantagenet et dévorer l'Aquitaine. Le monarque, par ce cri de haine prophétique, s'élançait à la tête de la chevalerie romane contre les croisés de Rome et de la France. La croisade, avons-nous dit, avait déjà commencé. Le pape avait déjà, pour attaque de monastères, excommunié Ramon et Richard. Tout sacrait le monarque chef des batailles pyrénéennes : son rang, sa gloire, l'inimitié de Philippe-Auguste, sa haine des Montfort, son horreur des moines et des légats romains, et enfin l'anathème pontifical.

Cette gloire n'était pas réservée au roi Richard ni ce triomphe à l'Aquitaine. Une flèche allait arrêter ce splendide avenir. Le héros de l'Orient devait périr comme un obscur aventurier au pied d'un château du Limousin. Pendant sa croisade et sa captivité, Philippe-Auguste avait travaillé secrètement

1. Hoved. — Cogghs.

Digitized by Google

les grands barons aquitains. Il avait même détaché le puissant vicomte de Limoges. Bertran de Born fit alors une belle et courageuse action ; il oublia ses anciens ressentiments et se déclara le champion du monarque malheureux. Il attaqua bravement le comte limousin vendu au roi de France[1]. Richard revint cependant, et, après avoir rétabli son pouvoir en Angleterre, put s'occuper des affaires du continent. « Qui fut content ? ce fut Bertran de Born, » s'écrie son naïf biographe. Le fidèle Bertran revit son héros retrouvé par Blondel. Il était lui-même un Blondel des combats. Le roi et le troubadour marchent contre le vicomte Américc. Limoges s'était prononcé pour le monarque, Le traître tenait la campagne et avait déposé son trésor, le prix de sa trahison peut-être, sous la garde d'un capitaine affidé, vendu comme lui, dans le château de Chaluz (castellum lucis) assis sur d'âpres rochers entourés de bois. Richard, toujours besoigneux, indigent de sa croisade et de sa captivité, fut attiré vers ce donjon écarté, par l'appât de ce butin, d'autant plus cher que c'était de l'or français. Il arrive en toque et en costume de voyage et fait aussitôt à cheval le tour du monticule fortifié pour dresser ses engins de siège. Il indiquait le point de l'escalade, lorsqu'une flèche des tours, décochée et affilée par la vengeance, vint en plongeant s'enfoncer dans sa poitrine, hélas ! et dans le cœur de l'Aquitaine. Le monarque chancela et tomba dans les bras de Bertran de Born et de Mercadèr, capitaine de ses gardes. Le trop habile

1. Biogr. de B. de Born.

Digitized by Google

archer qui venait de lancer ce trait fatal se nommait Bertran de Gourdon; c'était le commandant même de la forteresse, ennemi personnel du roi et déserteur de la cause nationale. Il appartenait à la grande maison romane dont la branche de Caraman avait hébergé le patriarche Nicétas. Un transfuge albigeois venait de tuer le Roland de l'albigisme [1].

La forteresse fut aussitôt escaladée, la garnison égorgée et le chef épargné. Le héros lui pardonna sa mort. Mais Mercadèr ne l'avait sauvé du massacre que pour l'écorcher vif. Bertran conduisit le monarque expirant à Poitiers. Le trésor de Chalus ne servit qu'à ses funérailles. Roi-poète, il fut escorté par une armée de chevaliers et de troubadours. Ses barons déposèrent l'héroïque dépouille dans l'abbaye de Fontevrault, nécropole des Plantagenet. Monarque excommunié, il n'eut point de sépulture ecclésiastique; une abbesse recueillit sa cendre proscrite; une femme fit l'aumône d'une tombe au roi d'Angleterre, d'Irlande, d'Arles, de Chypre et de Jérusalem. Ainsi périt, d'une mort obscure et vulgaire, Richard Cœur de Lion, au moment où ce rival de Saladin devenait le champion de l'Aquitaine contre Rome et le héros de la Réformation de l'Occident [2].

Toutes les harpes du nord et du midi éclatèrent en sanglots sur le monarque troubadour. Il ne nous reste, de tant de gémissements, que la complainte

1. Chron. anglic.
2. Nécrologe de Fontevrauld.

Digitized by Google

de Gaucelm Faidit, d'Uzerche, qui l'avait accompagné en Palestine :

« C'est une amère chose que d'avoir à chanter le malheur dont nous aurons éternellement à gémir. Le chef et le père de la valeur, le noble Richard, roi des Anglais, n'est plus! Oh! Dieu, quelle perte pour le monde!

« Mort est le roi! Nul ne fut son égal en largesse, en bravoure, en chevalerie. Alexandre, le vainqueur de Darius, ni Charlemagne, ni Arthur ne le valaient. A vrai dire, il était chéri ou redouté de tout l'univers!...

« Ah! valeureux seigneur roi! que feront désormais les armes, les grands tournois, les riches cours, les belles largesses, puisque vous n'y serez plus, vous le guide et le modèle! que feront vos serviteurs et vos compagnons de guerre?...

« Leur vie douloureuse sera comme une mort. Mais vos ennemis les Turcs, les Persans et les Sarrasins, qui tant vous redoutaient, croîtront en fortune et en orgueil; et leur conquête s'appesantira sur le saint sépulcre. Dieu le veut, car s'il ne l'eût pas voulu, vous eussiez été vainqueur, ô roi, et vous les eussiez expulsés de la Syrie.

« Et désormais prince ni roi ne peut conserver l'espoir de recouvrer la terre sainte... Beau seigneur Dieu, ô Christ miséricordieux, vrai Dieu, vrai homme, vraie vie et véritable récompense, pardonnez au roi Richard, car il implore votre grâce. Souvenez-vous comme il vous a servi sous la croix, et gardez-nous, Seigneur, de son trépas[1]. »

1. Troub. Gaucelm Faidit.

Digitized by Google

Remarquons que Gaucelm Faidit se croit obligé, dans sa dernière strophe, de faire profession d'orthodoxie et de justifier la foi de son maître en confessant le Christ, *vrai Dieu et vrai homme*. Il avait à se faire pardonner une comédie satirique intitulée l'*Hérésie des prêtres,* jouée avec grands applaudissements dans toutes les cours du Midi[1]. Mais où donc est Bertran, l'ami, le conseiller, le chantre du monarque aquitain? Lui qui vingt ans auparavant, avait si tendrement gémi sur le prince Henri ne fera-t-il pas entendre une complainte héroïque et vraiment royale sur le Lion d'Aquitaine? Il se tait, il se dérobe au monde, il s'enveloppe de son désespoir. Un soir, au retour peut-être de Fontevrault, un baron s'arrête aux portes de l'abbaye de Grammont, sur la Vienne. Il descend de son palefroi, entre sous le vestibule du cloître, et ne reparaît plus. C'était Bertran de Born. Le trait qui venait de transpercer la poitrine du roi, avait fendu le cœur, coupé la voix de ce grand chanteur des batailles. La mort de Richard lui parut le trépas de la liberté romane, l'absorption plus ou moins prochaine mais inévitable du midi par les Capétiens. L'infatigable agitateur, le turbulent et guerroyant baron, abandonna tout dès lors, sa noble forteresse, son coursier, sa lance et sa harpe, et passa, tout fumant encore, dans le silence glacé du cloître et l'immobile repos du sépulcre.

Bertran de Born fut un Alcée féodal, un Tyrtée chevaleresque, un Gracque armé et empanaché du XII^e^ siècle. Il est inséparable de Richard. Il chevau-

1. Histoire litt. de la Fr. XVII, 498.

Digitized by Google

che à côté du roi dans l'histoire. Il est vainqueur du monarque en politique, en poésie et en amours. Il mène le Lion. Richard mourut à quarante-trois ans, mais s'il eût vécu vingt ans encore, âge ordinaire d'homme et de roi, Richard et Bertran eussent construit une autre Europe. La France, rejetée au nord de la Loire, eut reculé jusqu'à son berceau septentrional, jusqu'à ses limites saliques et ripuaires. L'Aquitaine se constituait en république fédérative sous le patronage des rois d'Angleterre et d'Aragon, et Richard en était le Charlemagne. Sous son talon de fer, la croisade de Simon de Montfort périssait écrasée avant d'éclore, dans son œuf de crocodile. L'Aquitaine albigeoise accomplissait sa réformation et Innocent III, au lieu de tonner dans son concile olympien de Latran, serait mort, comme Grégoire VII, dans l'exil de Salerne. L'Europe n'eut pas subi le scandale et l'horreur d'une inquisition de cinq cents ans. Tout cela était possible alors, et n'a tenu qu'à un roseau creux dardé par un traître, à la flèche perfide et folle du transfuge de Chalus. Mais la gloire du Cœur de Lion accablait ses peuples. Ils se soulevèrent à sa mort contre ses serviteurs. Mercadèr fut massacré à Bordeaux, Bertran se réfugia dans l'abbaye de Grammont, et Gaucelm se cacha dans les forêts de la Vezère; d'où vient sans doute son surnom de Faidit.

La mort de Richard livrait au roi de France l'Aquitaine provençale et l'Aquitaine poitevine, que ne protégeait plus le bouclier à la licorne et au lion. Ce n'est pas Jean sans Terre qui arrêtera Philippe-Auguste, car lui-même sera bientôt dépouillé et

Digitized by Google

anathématisé par le Vatican, et ses îles livrées aux Capétiens. Et pour comble de malheurs, Jeanne Plantagenet, comtesse de Toulouse, mourut de la mort de son grand frère et du dépit de n'avoir pu châtier des vassaux révoltés. Elle allait demander vengeance au héros; elle le trouva agonissant à Poitiers; elle expira à Rouen. La virile princesse manquera beaucoup aux deux Ramons. Elle fut ensevelie auprès de Richard à Fontevrault, où l'on voit encore les sépultures des Plantagenet[1].

Aladaïs de Carcassonne, sa belle-sœur, vit passer tous ces héros, Taillafer, Ramon V, Alphonse II, Richard Cœur de Lion, Bertran de Born, et le tendre Arnauld de Marveil, son poète chéri. Elle fut une dernière fleur mélancolique qui se dessécha prématurément sur le tombeau de ce grand siècle (1199)[2].

Bientôt après s'éteignit le vénérable Joachim de Flore, l'oracle du roi Richard, l'ami de la comtesse de Toulouse, invoqué comme un saint en Calabre, et honoré comme un prophète dans les Deux-Siciles. C'est un saint et un prophète populaire qui n'a jamais été préconisé par le Vatican. Il est l'apôtre de l'*Évangile éternel*. Il est probable qu'il connut Nicétas au retour de l'épiscope grec en Orient. Il mourut en 1202. De lui sortiront deux rameaux : François d'Assise, fondateur de l'ordre célèbre des franciscains, et Pierre d'Oliva, chef des spirituels de Narbonne; l'un et l'autre si tragiquement mêlés au martyre de l'Aquitaine,

1. Nécrologe.
2. Catel. — Nostradamus. — Troubadours.

Digitized by Google

Suivons Bertran de Born dans le cloître, dans la mort, et, sur les pas du Dante, jusque dans l'enfer. Bertran a-t-il connu Joachim? Joachim a-t-il rencontré Bertran? Rien ne le prouve. Mais leurs esprits se sont embrassés dans l'abbaye de Grammont. C'est là que, cent cinquante ans plus tard, on trouvera le livre de la *Consolation internelle*, que le monde admire et savoure sous le titre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. C'est le testament de l'Église du Consolateur, l'Évangile des mystiques de Narbonne, enfants de Joachim de Flore. Qui donc composa ce livre immortel? Nous l'avons attribué à un infant de Carcassonne, à un petit-fils de la vicomtesse Aladaïs[1]. Mais on dit qu'il n'est pas d'une seule main, qu'il est l'œuvre de plusieurs solitaires du XIII^e^ siècle. Bertran, comme Richard, avait un génie mystique, et la preuve c'est sa réclusion au monastère de Grammont. On aimerait à se figurer le grand cénobite apaisé écrivant les premiers feuillets de l'*Imitation*, et, près de descendre dans son tombeau, passant la plume aux Trencabel, aux Délicios, à tous les grands inconsolés de l'Aquitaine qui achevèrent, strophe à strophe, sur sa pierre funèbre, le divin poème anonyme. Nous sommes pour l'unité d'auteur et de rédaction, à l'exception du dernier livre surajouté, et qui n'est plus johannite, par le réalisme du sacrement de l'autel. Mais le précieux manuscrit fut aussi découvert à Avignon[2]. C'est une indication de plus de son origine romane et vraisemblablement septimanienne.

1. Histoire des Albigeois, t. III, liv. XIV, ch. 6.
2. Lamartine. Entr. litt. 122.

Digitized by Google

Laissant donc de côté Bertran, homme de guerre, et Bernard Délicios, homme de tribune et de forum, nous continuerons d'attribuer la douce épopée mystique à Pierre Trencabel, infant déshérité de Carcassonne.

Bertran de Born mourut dans les premières années du XIII^e^ siècle. Certainement il ne vit pas la croisade (1209). S'il eut vécu, en entendant le gémissement de la patrie égorgée, l'impétueux cénobite serait immanquablement remonté sur son palefroi. Bertran eut combattu Montfort[1]. Nul homme ne fut plus vivant dans la mort. Il eut sa légende fantastique. Dante, cent ans après, le rencontra dans l'enfer[2]. Le troubadour décapité portait sa tête dans sa main *en guise de lanterne*. Voilà le symbole populaire ; Dante en a tordu le sens. Le césarisme du Florentin a méconnu ou calomnié le patriotisme du grand Aquitain. Bertran reste un symbole national, le type d'une race qui tient sa tête dans sa main, sa pensée au bout de son bras, d'une race décapitée par Satan, démembrée, incendiée, mais toujours vivante dans son enfer ! Nul doute que dans les batailles de la croisade les Aquitains n'aient vu le fantôme acéphale éclairant de son crâne lumineux, dévoilant, démasquant, avec sa lampe sépulcrale, Philippe-Auguste et Innocent III, les sinistres arcanes du Louvre et du Vatican, les horribles mystères de

1. B. de Born eut un fils nommé aussi Bertran. C'est à lui qu'on doit attribuer quelques vers indifférents sur la croisade.
2. Inferno cant. 28.

Digitized by Google

l'avenir, et qu'ils n'aient entendu ce guerrier de l'abîme, entraîner leurs phalanges à la gloire et à la mort, par ses immortelles strophes : *Guerra me plaî !* l'une des marseillaises de la défense nationale. C'était Bertran ou le Génie des peuples pyrénéens. Bertran est une figure que Dante passe à Shakespeare[1].

1. Sur B. de Born : Raynouard, t. II, III, IV. — Hist. litt. de Fr., XVII. — Cartulaire de Dalon. — Mary-Lafon. — Clédat. — En Suisse, Rochat. — En Espagne, Fontanals, José Coll. — En Allemagne, Mahn, Diez, Brinckméier, etc,

Digitized by Google

LIVRE V

RAMON VI, COMTE DE TOULOUSE.

CHAPITRE PREMIER

Innocent III. — Ramon VI, comte de Toulouse. — Pierre II, roi d'Aragon. — Guilhem VIII, comte de Montpellier. — Débuts du règne d'Innocent III.

Innocent III venait de monter sur le trône pontifical. Il avait trente-sept ans; il s'appelait Lothaire, de la maison de Conti. Il était de race hernique, patricien romain, et légiste sorti des écoles de Bologne et de Paris. Il portait dans ses armes l'aigle lançant la foudre sur le monde, symbole de son génie et de sa race qui produira neuf pontifes, neuf pontifes de guerre et de proie. Innocent accepte les théories gigantesques, surhumaines de Grégoire VII. Bien plus, il les exécute avec une rectitude inflexible, avec la majesté tranquille d'un olympien. Innocent montre

Digitized by Google

au monde la figure formidable, non du Christ dont il se prétend le vicaire, mais de Jupiter même, assis le tonnerre à la main sur les nuées du Capitole. Sa face ne respire pas l'audace et la domination comme celle de Grégoire VII. C'est une tête fine, grêle, nerveuse, impassible, aquiline et romaine, une tête de César ou du Destin. Joachim de Flore dirait de l'Anti-Christ[1].

Le Vatican était alors un Capitole sacerdotal, le plus haut sommet de l'univers. Le XII^e^ siècle, époque de renaissance universelle, expirait quand il s'assit sur le siège de Rome (1198). De ce siège, posé au-dessus des trônes des rois, le pontife-Dieu parcourut d'un regard la *ville et le monde*. Il vit avec colère, avec effroi, les progrès, non pas du panthéisme scolastique d'Amaury de Chartres ou de David de Dinant, mais du léonisme de Valdo et du catharisme de Nicétas. Le léonisme, l'Église de saint Paul, niant l'ordre sacerdotal, rejetant la suprématie de saint Pierre. Le catharisme, l'Église de saint Jean, opposant hiérarchie à hiérarchie, et à la religion de l'Homme la religion du Paraclet. L'un et l'autre substituant aux œuvres la foi, au prêtre l'Évangile, au Livre l'Esprit éternel. Le premier éclatant impétueusement dans les cités, avec les foules et les institutions républicaines; le second s'infiltrant lentement, silencieusement dans les châteaux et les cabanes, parmi les classes rustiques et chevaleresques. L'un et l'autre partout mêlés, quoique antipathiques, mais d'accord

1. J. B. de Cavalleriis. Pontif. Rom. Eff.

Digitized by Google

contre le catholicisme, étendant leurs longues ramifications en Italie, en Allemagne, dans les Gaules, même en Angleterre, sur toute l'Europe. Mais nulle part ils n'étaient aussi puissants que sur les deux versants des Pyrénées. L'impérieux pontife résolut de frapper un coup éclatant, comme un avertissement aux rois. Le premier prince touché de sa foudre fut le comte de Toulouse.

Ramon VI avait quarante-quatre ans au commencement du siècle. Les qualités guerrières de ses aïeux s'amollissaient en lui dans les voluptés. Il aimait les sciences, les travaux, les arts de la paix. C'était comme un Salomon du Midi. Il avait eu déjà quatre épouses légitimes; il avait remplacé Ermessinde de Pelet par Béatrix de Carcassonne, Béatrix par Burgonia de Chypre, Burgonia par Jeanne d'Angleterre. La mort de Richard fut un malheur pour l'Aquitaine, la mort de Jeanne pour Ramon VI. L'invincible roi eût défendu ses terres, la virile princesse eût soutenu son cœur contre les orages prochains. Ce double trépas simultané le laissait à découvert contre l'ambition vindicative de Philippe-Auguste, et contre les colères dominatrices d'Innocent III. Ramon se trouvait en querelle avec les moines de Saint-Gélis. Il avait construit sur un terrain contesté le château de Mirapétra[1]. Le pape Célestin l'avait excommunié. Innocent III, à son avènement, leva l'anathème. Mais son pardon sent encore la foudre. Il lui disait impérieusement :

1. Mirapeira, la pierre merveilleuse.

Digitized by Google

« Effacez par votre pénitence vos péchés passés. Employez vos armes au service de Dieu. Marchez sur les traces du comte Alphonse, votre aïeul, et conquérez une immortelle gloire en allant à son exemple combattre les infidèles en Orient! » — Ramon ne partit pas pour la terre sainte. Il ne démolit pas le château de Mirapétra. Le Vatican gronda de nouveau. Ce fut le premier murmure de tant de tonnerres[1].

La mort imprévue du Cœur de Lion laissait le comte de Toulouse en guerre avec le roi de France. Ramon fit la paix, mais ne renouvela pas son alliance avec son cousin de Paris. Il persista dans sa politique nouvelle et s'unit plus étroitement encore avec la maison de Barcelone. Après la mort de Jeanne Plantagenet, il épousa sa cinquième femme, Éléonora, infante d'Aragon. C'était un mariage purement politique, car il prenait, dans son âge mûr, une enfant dont il dut attendre quatre ou cinq ans encore la nubilité. Plus tard, il redoubla même cette union en arrêtant d'avance sa petite belle-sœur dona Sancha, pour son fils Ramonet à peine sorti du berceau. Le roi d'Aragon, leur frère aîné, qu'on appelait en Aquitaine En Peyre, et en Espagne don Pedro II, était un grand et beau prince adolescent, alors uniquement occupé de chasse et d'amour. Il continua, dans les fanfares de ses voluptés, l'inconséquente et sinueuse politique de son père en s'agrandissant inconsidérément en deçà des monts. Il donna

1. Epist. l. I, 397.

Digitized by Google

la Provence à son frère Alphonse, s'adjoignit le Roussillon, et pour posséder tout le littoral du golfe, convoitait Montpellier. Ces mariages enfantins et ces politiques chevaleresques étaient de peu de secours à Ramon VI qui restait seul à porter le poids des sourdes et accablantes inimitiés du roi de France[1].

Montpellier avait toujours aidé Barcelone dans sa guerre contre les Maures. Une vieille alliance, une parenté nouvelle unissait les maisons de Montpellier et d'Aragon. Guilhem VIII était un des princes les plus distingués du Midi. Il avait épousé Eudoxie, fille de Manuel Comnène, empereur d'Orient. Il n'était pas allé chercher sa femme à Constantinople, mais la mer la lui avait apportée, comme une épave, sur la grève de Maguelonne. Jamais mariage plus singulier et plus romanesque. Alphonse, roi d'Aragon, avait demandé la main d'Eudoxie au César byzantin. La despœne fiancée s'embarque à la Corne-d'Or et, traversant les archipels de la Grèce et de la Sicile, elle aborde sur les côtes de la Provence. Mais descendue à Maguelonne, elle apprend que ce roi troubadour, trompé par les longs silences d'une lente navigation, ou plus vraisemblablement, cédant aux fluctuations de son cœur plus inconstant que la mer, venait d'épouser dona Sancha de Castille. La voilà délaissée comme Ariadne sur la grève de Maguelonne. Par cette indigne action, le perfide Alphonse vengeait sans le savoir peut-être l'outrage fait dans le même temps à l'infortunée Mélissende de Tripoli,

1. Zurita, Ramon de Miraval.

Digitized by Google

renvoyée ignominieusement de Constantinople par le même ignoble César, sur cette plage d'Asie où son tombeau attirait tous les pèlerins de l'empire d'amour. Les ambassadeurs grecs, honteux et indignés, se rendirent à la cour de Guilhem VIII. Guilhem, prince spirituel et séduisant, alla consoler sur sa plage déserte cette pauvre naufragée de l'hymen. Les diplomates byzantins offrirent leur princesse au comte de Montpellier. Le comte y consentit quoique sa laideur fût mal dérobée sous son titre impérial. Il fallait ou retourner vierge et veuve à Constantinople ou rester comtesse à Montpellier pour n'être pas la fable de l'Orient grec. La porphyrogénète s'y résigna, quelque amer qu'il lui parût de n'épouser qu'un comte au lieu d'un roi. On consola son orgueil en lui donnant le titre d'impératrice et en stipulant qu'à défaut de mâle sa fille hériterait de la principauté de Montpellier. A ces conditions, l'Ariadne byzantine abandonna sa main au brillant prince possesseur d'une riche comté pareille à l'Attique par ses oliviers, ses vignobles et ses parfums, maître d'une ville savante, l'Epidaure de l'Occident, docte lui-même, poète et ami des poètes, comme Hiéron et Pittacus, et qui s'était fait graver sur son scel, en costume de troubadour, assis sur son trône vicomtal, et jouant de la harpe[1].

1. Bertran de Born reproche cette vilaine action au roi Alphonse :

El ne menec per mar marrits
La donna els Grecs qu'el ac trahits.

(Sirv. 13.)

Rambaud de Vaquières blâme aussi le roi d'Aragon. (Sirv. 2.)

Digitized by Google

Sous l'impératrice Eudoxie échouée en Provence, Montpellier devint le refuge de tous les naufragés d'amour. C'est là qu'abordèrent le tendre Arnauld de Marveil, exilé de Carcassonne, et l'aimable Peyrols, revenu de Jérusalem, le Tibulle et le Properce du Midi; et aussi l'effronté Folquet que Marseille, indignée, repoussait honteusement sur Toulouse, sa future proie. Mais la princesse fit elle-même bientôt après un plus irréparable naufrage. Après son premier enfant, c'était une fille, elle fut frappée de stérilité, bien qu'elle l'eût appelée Marie et consacrée à la *Panagia*[1]. Le prince, désireux de perpétuer sa dynastie, répudia la comtesse et deshérita la petite infante (1187).

Il épousa Agnès, Espagnole et parente du roi d'Aragon. L'infortunée Eudoxie avait contre elle ses deux volages époux. Cependant la Catalane réparait abondamment l'infécondité de la Grecque. Elle donna au comte enchanté cinq fils et deux filles, Agnès et Azalaïs. Guilhem VIII, catholique fervent, espéra que, pour perpétuer une dynastie orthodoxe, Innocent III légitimerait ces enfants, et ratifierait son testament qui ôtait à Marie, pour le donner au jeune Guilhem, l'héritage de Montpellier. Le pontife qui, sous le prétexte spécieux de l'indissolubilité du mariage chrétien, voulait probablement ménager les Grecs pour les ramener à l'obéissance de Rome, refusa. Guilhem invoqua l'exemple de Philippe-Auguste dont le divorce avec Ingel-

1. La toute sainte, la Vierge.

Digitized by Google

burge n'avait pas été reconnu du saint-siège qui pourtant avait légitimé les enfants d'Agnès de Méranie. L'altier pontife ne voulut pas faire à un petit prince les concessions accordées à un puissant monarque. Guilhem ne se découragea pas, sachant qu'avec de la persévérance et de l'argent on obtient tout de Rome. En attendant il avait déshérité la fille d'Eudoxie. Il l'avait mariée, avec une modique dot et *ses habits de noces*, à don Barral, vicomte de Marseille, et après la mort du vicomte, à Bernard V, comte de Commenges. L'infante était laide, bigote et dévouée à Rome qui défendait sa naissance et son patrimoine de Montpellier. Guilhem continua ses négociations, mais jeune encore il tomba gravement malade, et c'est probablement pour toucher le pontife que le comte, mourant, fit aux églises et aux monastères les plus magnifiques oblations. Il choisit sa sépulture dans la cathédrale de Maguelonne pour reposer en terre de fief pontifical. Il fonda deux *obiit* perpétuels à Magnelonne et à Saint-Félix. Il ordonna d'habiller de pied en cap cent prêtres, cinq cents pauvres; de nourrir après sa mort, pendant cinq jours, cinq mille prêtres, et de faire célébrer pour le repos de son âme cinq mille messes. Il légua cinq de ses fils aux monastères de Grandselve, de Cluni, de Gironne, de Franquevaulx et du Puy-en-Velay. Guilhem VIII mourut avec cet espoir, mais malgré ses splendides offrandes, Innocent III resta inflexible, ménageant l'empereur d'Orient, et peut-être aussi le roi d'Aragon[1]. Le jeune prince adolescent, qui devait être

1. Innoc. III, l. II, ép. 297; l. V, ép. 128.

Digitized by Google

Guilhem IX, ne conserva que le nom illustre de Montpellier, et c'est de lui que cent ans après descendra Bernard Delicios, le tribun oliviste de Narbonne, le Savonarole de l'Albigeois.

Guilhem VIII fut une sorte de prince italien, catholique et voluptueux, d'une immoralité orthodoxe, lettré, protecteur des lettres et des sciences, ami des troubadours, et se faisant honneur de son talent poétique et musical. Le docteur flamand, maître Alain de Lisle, reçu à sa cour, lui dédia un traité en quatre livres contre les *hérétiques*, les *Vaudois*, les *juifs* et les *Sarrasins*. Il lui fait hommage de cet écrit « parce que la grandeur de son esprit répond à celle de sa naissance et de sa dignité. Il soumet son œuvre à son examen, parce qu'entre tous les princes de son temps, il était spécialement revêtu des armes de la foi dont il était le fils et le défenseur[1]. » Ce qui prouve que tous les autres dynastes méridionaux étaient ou cathares ou libres croyants (1202). Montpellier est comme Guilhem : la docte, l'artiste et voluptueuse cité restera, pendant la croisade, entre toutes les villes romanes, l'unique métropole du catholicisme romain.

1. Gariel, II, part. p. 263.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Ramon VI épouse Eléonore d'Aragon. — Pierre II épouse Marie de Montpellier. — Conjuration des princes romans. — Le roi d'Aragon va faire hommage de sa couronne à Rome. — Le comte de Toulouse devient le chef de la ligue pyrénéenne.

Le roi d'Aragon déposa le prince son parent dans son tombeau de Maguelonne et mit tout en œuvre pour hériter de la principauté de Montpellier, refusée aux enfants d'Agnès. Innocent III la conservait à la fille d'Eudoxie. Malheureusement, Marie, veuve du vicomte de Marseille, avait épousé en secondes noces le brillant comte de Commenges. Le roi ne s'arrêta pas pour si peu ; le comte était son ami et son vassal ; ayant déjà répudié deux femmes, il pouvait bien divorcer une troisième fois. Marie, comme sa mère, était laide, vulgaire et d'une bigoterie byzantine.

Le comte, en effet, fut charmé de répondre au désir du roi, et la princesse, expulsée de son lit, s'en revint, veuve une seconde fois et d'un vivant, régner

Digitized by Google

tristement dans sa ville natale de Montpellier. Bernard échangea cette riche et savante principauté contre les amours insensés de quelque beauté pyrénéenne. Telles étaient les folles mœurs de ces volages dynastes aquitains. Il paraît encore que Ramon VI, tuteur de Marie, demanda impolitiquement au comte sa répudiation, et négocia secrètement son mariage avec le roi. Les deux noces devaient se célébrer vers le même temps, et leurs fêtes masquèrent la ligue des princes romans contre la France et contre Rome.

Le monarque conduisit l'infante sa sœur de Barcelone à Toulouse. Les haltes du voyage nuptial se firent dans des villes et chez des princes amis. Perpignan relevait de l'Aragon, et c'est dans ses murs que, quatre ans auparavant, avaient eu lieu les fiançailles. A Narbonne régnaient les Lara, d'origine espagnole, et parents des rois d'Aragon et de Castille. Le vicomte de Carcassonne était neveu de Ramon VI. Il venait d'épouser Agnès de Montpellier et allait, dans quelques jours, devenir le beau-frère de Pierre II[1]. Il y eut des fêtes à Carcassonne, préambule des fêtes nuptiales de Toulouse. Le comte Ramon VI vint à la rencontre de sa fiancée jusqu'à Carcassonne, et le vicomte Ramon-Roger accompagna sa jeune tante et son royal beau-frère jusqu'à Toulouse. Après la bénédiction nuptiale, dans la chapelle du Castel-Narbonnais, ou dans la cathédrale de Toulouse, les époux remontèrent la rive gauche de la Garonne jusqu'à Muret, manoir favori des comtes,

1. Gariel. — Thalamus.

Digitized by Google

siège poétique des tournois et des cours d'amour. Là se trouvèrent dans leur pompe féodale et chevaleresque tous les princes pyrénéens, les comtes de Commenges, de Conserans, de Gascogne, de Béarn. C'est alors aussi, singulière coïncidence, que Esclarmonde, vicomtesse de Gimoez quittait son château des Jordan de Lille pour se retirer, dans sa viduité, au castellar de Frédélas. Cette rencontre probable serait significative, car l'énergique princesse provoquera les conférences de Pamiers, reconstruira le donjon de Montségur, et surexcitera les guerres de l'indépendance romane.

C'est évidemment une conjuration nationale voilée par les tournois chevaleresques et poétiques. En voici une preuve encore. Les troubadours aragonais et catalans, venus à Muret avec le jeune monarque, joutèrent de la voix et de la harpe avec les troubadours qui suivaient les princes. Pierre Vidal y vint avec le comte de Toulouse, Ramon de Miraval avec le vicomte de Carcassonne, Guilhem de Tudelle avec les infants de Foix. Les poètes célébrèrent la rose d'Aragon, la colombe de Saragosse, qui venait régner dans Toulouse; ils vantèrent le beau et brillant monarque son frère, et les princes chevalereux d'Aquitaine et d'Europe. Le roi de France n'obtint que des sarcasmes. Pierre Vidal, le troubadour officiel, ne voyait en lui qu'un marchand couronné. « *J'en parlerai peu*, disait avec un magnifique dédain l'audacieux jongleur, *peu il vaut et peu il donne; mais, pour dérober, à lui la palme!*[1] »

1. Rayn. P. Vidal.

Digitized by Google

C'est le secret de la conjuration qui échappe au loquace chanteur.

Ramon VI, déjà beau-frère du roi d'Angleterre, le devenait encore par ce mariage du roi d'Aragon et du comte de Provence. Il était oncle du vicomte de Carcassonne, cousin du comte de Commenges, parent des vicomtes de Narbonne et de Nîmes, ami dans tous les temps des comtes de Foix, tuteur de Marie de Montpellier, et le roi d'Aragon, en épousant cette princesse, devenait son vassal. Il était comme l'Agamemnon de cette confédération romane, dont les rameaux s'étendaient depuis la Vienne jusqu'à l'Èbre, et des Alpes jusqu'à l'Océan. Le comte et la jeune comtesse de Toulouse, trois mois après, se rendirent pour le mariage du monarque à Montpellier où vint de son côté son frère Alphonse, comte de Provence. La chevalerie des Pyrénées s'y rencontra avec la chevalerie du Rhône et des Alpes. Des fantasias espagnoles et provençales, à la manière des Arabes, animèrent de leurs jeux ces poétiques plages de Maguelonne, autour de la tombe de Guilhem VIII. La triste Marie eut peur, à ce qu'il semble, d'épouser ce beau et volage prince. L'infortunée fit stipuler dans le contrat qu'elle ne serait jamais répudiée[1]. Ce pressentiment n'était que trop prophétique. Le monarque promit tout, mais une fois seigneur de Montpellier, il délaissera cette princesse, il demandera son divorce au pape; Marie mêlera son veuvage au veuvage d'Eudoxie; et la reine et

1. G. de Puilaurens, Marca, Gariel.

Digitized by Google

l'impératrice renouvelleront l'image des Ariadne et des Andromède abandonnées par les héros grecs sur des rivages déserts.

Le roi Pierre et la reine Marie vinrent, à ce qu'il paraît, après leurs noces, visiter Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne, époux d'Agnès de Montpellier. De nouvelles fêtes les attendaient dans le glorieux manoir des Trencabel. Les barons des Corbières et de la Montagne-Noire descendirent de leurs donjons pour saluer le roi, et la reine eut une cour de toutes les beautés immortalisées par la harpe de Ramon de Miraval. On y vit la dame de Penne, la *blonde* Aladaïs de Boissezon, Ermengarde de Castres, la *belle Albigeoise*, la fameuse Loba de Pennautier, Brunissende de Cab-Aret, Gémesquia de Minerbe, *qui n'avait jamais trompé personne et qui jamais n'avait été trahie*, en quoi elle mérite bien son nom de *Perle-Ibère* (Gemma-Esquiva). Ces fêtes furent probablement suivies d'un tournoi théologique. C'était l'amusement des princes. Le vicomte Ramon-Roger pratiquait en religion la tradition libérale de son père Talhafer. Il avait permis aux églises albigeoises de se construire des temples, des écoles, des hospices, qu'il exempta de tout impôt, et de cette concession furent garants Sicard de Puilaurens et Bernard de Villeneuve qui devait, six ans plus tard, être l'un des juges de la conférence de Montréal (1201)[1]. Toutes les religions étaient admises dans ses États; il avait pour argentier le juif Samuel; Bertran de Saissac, son tuteur, était cathare, et

1. D. Vaissette, t. V, p. 37.

Digitized by Google

l'évêque johannite, Bernard de Simorra, résidait publiquement à Carcassonne. Le roi d'Aragon avait toujours la fantaisie de mettre aux prises les deux évêques, le catholique et le cathare. Nous rapporterons plus loin une de ces discussions qui d'ailleurs ont été falsifiées par les scribes. Pierre présida la conférence dans le poétique manoir vicomtal. On prétend qu'il condamna les johannites. Il ramena la reine Marie à Montpellier, puis, en automne, s'embarqua au port de Marseille et s'en alla, comme seigneur de Maguelonne, vassal du saint-siège, prêter son hommage-lige aux pieds d'Innocent III[1] (oct. 1204).

Ces fêtes de Carcassonne furent une répétition de celles de Muret et de Montpellier. Là se trouvèrent le comte de Toulouse et les infants de Foix. L'intimité la plus vive unit toujours Foix et Carcassonne. Cousin germain du vicomte Talhafer, le comte de Foix était parrain du jeune Ramon-Roger. Il prit sous sa protection l'orphelin de Carcassonne qui, par reconnaissance, en cas de mort, lui légua sa vicomté, à l'exclusion de son oncle Trencabel. Il était parent du roi d'Aragon par sa femme Philippa de Montcade et par son aïeule Chimène de Barcelone. Il l'était de presque tous les princes pyrénéens, et les mêmes armes d'or à trois pals de gueules marquaient la commune descendance de Commenges, Carcassonne, Foix, Conserans, Palhars, Castelbon et Barcelone, tous *enfants d'Asnar*. Ainsi se formait l'alliance romane : politiquement contre le roi de France, re-

1. Gariel, Bouche, Zurita.

Digitized by Google

ligieusement contre le pape de Rome. Car tous ces princes, de cœur, étaient albigeois. Le roi Pierre, seul, oscillait encore par rancune contre le Justiça d'Aragon, dont la verge populaire humiliait son sceptre royal. Dans son dépit, il venait de s'embarquer à Marseille pour jeter son sceptre avili aux pieds du saint siège. Mais cet inconséquent monarque se relèvera pour être le martyr de l'albigisme et de l'Aquitaine. Toulouse était pleine d'*ariens* et de *manichéens,* c'est-à-dire de Vaudois et d'Albigeois. Un évêque cathare siégeait à Toulouse, un autre à Carcassonne, d'autres dans l'Agenais, le Périgord, la Gascogne, le Val d'Aran. Les montagnes de Foix étaient le refuge de tous les proscrits religieux. Le comte faisait élever ses enfants par les johannites ; ses princesses se convertissaient à l'albigisme ; l'une d'elles allait devenir la papesse du Paraclet[1].

1. Baluze. Bibl. patr.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Esclarmonde de Foix. — Son veuvage et son retour de Gascogne. — La croisade de Constantinople. — Les princes pyrénéens ne vont pas outre-mer. — Arrivée de la vicomtesse au château de Foix. — Délivrance du comte Ramon-Roger des tours d'Urgel. — Le comte l'installe au castellar de Pamiers.

Cette année 1204, qui vit se former la ligue romane sous les fêtes nuptiales et les jeux chevaleresques, voit aussi surgir sur le théâtre de la guerre les deux grands champions encore obscurs, les deux implacables instigateurs des luttes mortelles, l'apôtre de la croisade et l'héroïne de la défense, Esclarmonde de Foix et Dominique de Gusman.

Mais déjà en 1200 était passée, venant d'Espagne, le long de l'océan cantabre, une femme qui déchaînera Dominique et dévorera Esclarmonde. La vieille reine Eléonore de Poitiers était allée recevoir sur la Bidassoa sa petite-fille dona Blanca de Castille, à peine âgée de dix ans, fille du roi Alphonse IX et d'Éléonore d'Angleterre. Son aïeule la conduisait à Philippe-Auguste pour épouser Louis, prince royal

Digitized by Google

de France. C'est une nièce de Richard Cœur de Lion qui, devenue une grande reine capétienne, conquerra Marseille, Toulouse, Poitiers, annexera l'Aquitaine, démusellera l'Inquisition et lâchera la bête féroce après les débris de cent batailles. Mais Esclarmonde est là première; elle était avant tous sur le terrain de la croisade et du martyre[1].

Esclarmonde, infante de Foix, avait épousé, nous l'avons vu, Jordan VI, de l'*illustre maison des comtes* de Sélio. Il était le chef d'une antique race ibère qui possédait de vastes domaines sur la Save, la Gimone et la Garonne. Ses ancêtres avaient fait les guerres d'Orient. En souvenir des croisades, ils portaient héréditairement le nom du fleuve saint, et en avaient baptisé leur ville qui s'appellera désormais Lille-Jourdain. Ils étaient alliés aux comtes de Toulouse, et c'est d'une fille du comte Talhafer que naquit, vers le milieu du XI^e^ siècle, Bertran, cet évêque de Commenges qui reconstruisit sa métropole en ruine depuis les guerres mérovingiennes, et substitua son nom à l'antique Lugdunum des Convenœ. Les Jordan comptaient donc parmi leurs aïeux un grand évêque basque, et Guillaume, archevêque d'Auch, qui fit rédiger la légende de son oncle par le moine Vital (1130). Jordan V, leur neveu, *dynaste d'un illustre et suprême amour*, fit construire le monastère de la Capelle sur un monticule, au confluent de la Garonne et d'un ruisseau qui serpente à travers les bois (1143). Jordan VI, fils d'Escaronia, probablement de la maison de Commenges, fut nourri

1. Guil. le Breton, Philippide.

Digitized by Google

sans doute de ce catholicisme des croisades. Telle était la race illustre dans laquelle entrait Esclarmonde. Elle donna six enfants à son mari. Cette union, malgré sa splendeur et sa fécondité, fut triste, inquiète, orageuse. Paraissait-elle inégale à la fière infante de Foix? La docte et platonique princesse épousa-t-elle un baron grossier et batailleur? Ce guerrier brutal était-il antipathique à la délicate et mystique élève des troubadours? Nous l'ignorons, mais nous croyons que ces dissentiments très réels avaient leur source dans les principes religieux. S'il est vrai, comme son nom l'indique, qu'Esclarmonde fut vouée dès sa naissance au culte mystique du Paraclet, il paraît certain qu'elle fut après coup arrachée, par les calculs politiques de son père, à ses mœurs studieuses et virginales, pour être jetée violemment dans la couche sensuelle d'un baron où tout, jusqu'à sa beauté, sa maternité malheureuse et la rigidité du devoir accompli, multiplièrent son supplice conjugal. Dans son château, illustré par la naissance d'un grand évêque pyrénéen, elle vivait en croyante cathare ; le patronage qu'elle accordait au johannisme auscitain alarmait et irritait le catholicisme traditionnel et domestique de Jordan : il fut sans doute entraîné dans le tourbillon incendiaire d'Albano. De là des orages intérieurs qui, couvés sourdement, tour à tour assoupis et surexcités, se terminèrent enfin par la mort violente du vicomte de Gimoez. Esclarmonde fut accusée de ce meurtre exécuté probablement à son insu par les proscrits, les victimes du fanatisme de Jordan. Les clauses de son testament sont favorables à la vicomtesse, qui ne fut incriminée que par son im-

Digitized by Google

placable ennemi, l'évêque de Toulouse, au concile de Latran. Toujours est-il que, veuve à cinquante ans, elle quitta en hâte le triste manoir conjugal et les monotones plaines de la Gascogne, abandonnant à ses enfants le vaste domaine paternel.

Bernard-Jordan, son fils aîné, eut la cité de Lille ou de Sélio et ses dépendances, avec le château de Castérar. Jordan, le second, reçut les châteaux de Valetta, du Telh, de Cambiac, de Bris et de Launac. Atto ou Othon, le troisième, prit sa portion aux châteaux de Delgris et de Pellaporc, avec la moitié de la vicomté de Gimoez. L'autre moitié fut partagée entre Jordan et Bernard-Jordan. Ce testament s'éloignait du droit patriarcal du Midi, où la terre indivise ne permettait que le partage des revenus. Quant aux filles, elles furent dotées inégalement. Escaronia (l'Euscarienne), épouse de Rattier de Caussade, en Quercy, eut neuf mille sols melgoriens placés sur le château du Casterar. Obisca (la Biscaïne), femme de Pelfort de Rabastens, en Albigeois, reçut six mille sols melgoriens garantis sur le château de Mérevieilla. Philippa, qui n'était pas encore mariée, dut aussi recevoir sa dot en numéraire, savoir cinq mille sols ou cent marcs d'argent fin. Le vicomte prescrivait expressément que jamais ni femme ni fille n'eût une part territoriale dans le domaine féodal de Sélio ou de Gimoez[1]. Tel est le testament de Jordan VI, dicté au mois de septembre de l'an 1200, en présence de Ramon, comte de Toulouse, et de Ramon-Roger, comte de Foix, venu sans doute pour garantir les

1. Cartul. de l'Isle-Jourdain.

Digitized by Google

droits de sa sœur Esclarmonde. Jordan reconnaît devoir à sa femme mille deniers morlans (monnaie de Béarn, frappée à Morlaas, à l'effigie de la vache aux cornes solaires). Il lui en assure deux mille autres sur le château du Teilh. En outre, il lui fait don de deux coupes et de sept plats d'argent. Esclarmonde, veuve quatre ans après, regagnait ses montagnes natales où le comte Roger-Bernard son père, dans la prévision de son retour, avait dès l'origine assigné son douaire au Castellar de Pamiers (1204)[1].

Ce retour d'Esclarmonde correspond à deux grands événements, la croisade grecque et la ligue romane. Une quatrième croisade partait pour l'Orient. Elle n'avait pas, comme la précédente, un empereur et des rois à sa tête. Ses chefs étaient secondaires par le rang, mais non par le génie; c'étaient Dandolo, le vieux doge aveugle de Venise; Boniface, marquis de Montferrat; Baudoin, comte de Flandre; Thibaud, comte de Champagne; Simon de Montfort, destiné bientôt à une si sanglante célébrité; et Geoffroy de Ville-Hardouin, le père de la chronique chevaleresque de France. Cette croisade prit la mer à Venise. Elle conquit Constantinople, fonda l'empire latin d'Orient, et n'alla point à Jérusalem. Ces pèlerins n'étaient que des aventuriers. Ils cherchaient la toison d'or plus que la croix et le sépulcre. Le Bosphore vit une seconde expédition des Argonautes dont le valeureux et charmant troubadour, Rambaud de Vaquières, fut le chevaleresque Orphée. Il pleurait aussi son Eurydice, sa Béatrix perdue, et vo-

1. Anno 1200, Test. de Jordan, VI.

Digitized by Google

guant sur l'Adriatique, ses larmes tombaient dans la mer. Cette croisade contre les Grecs présageait la croisade contre les Albigeois. Les princes romans le pressentaient ; ils ne remuèrent pas, malgré les excitations et les menaces d'Innocent III. Ils voyaient bien que le champ de bataille n'était plus en Palestine, mais en Aquitaine, et que l'on allait combattre non pour un sépulcre vide, mais pour la cité même de Dieu. C'est ainsi qu'Esclarmonde vit apparaître à la fois sur l'horizon ses deux grands adversaires, Dominique et Simon de Montfort.

Esclarmonde traversa Toulouse. Elle vit le comte, cousin de son mari. Ramon VI était aux prises avec le légat pontifical. Toulouse était bouleversée, après la mort de l'évêque Fulcrand, par la compétition de Ramon-Arnauld, évêque de Commenges, et de Ramon de Rabastens, archidiacre d'Agen, et ami du comte, qui resta le maître du siège épiscopal. Esclarmonde, outre Ramon VI, vit les princes méridionaux, soit réunis aux fêtes nuptiales de Muret, autour du roi d'Aragon, soit échelonnés sur sa route, et venus pour lui faire honneur comme les consulaires romains, à la rencontre de Mélanie ou de Marcella[1]. Elle remonta la rive gauche de la Garonne, et trouva tour à tour les vaillants seigneurs de Noer, de Montaut, de Marcafaba, son beau-frère, les épées futures de la guerre romane. A Cazères l'attendait son cousin, le puissant comte de Commenges. Là son cheval foulait les ruines de Caligurris, berceau

1, Saint Paulin de Nole.

Digitized by Google

de Vigilance. Elle entra dans la vallée ravissante du Salat, pleine des disciples de Félix d'Urgel, et fut reçue à Saint-Lizier par sa sœur Cécile, vicomtesse de Conserans, patronne du valdisme pyrénéen. Les deux princesses, gagnant à l'est Saint-Girons et la vallée de l'Arget, aperçurent bientôt, au confluent de l'Ariège, sur sa roche inexpugnable, leur paternel et glorieux donjon de Foix.

Un grand événement venait d'attrister le manoir comtal. Arnauld, vicomte de Castelbon et d'Andorre, irrité du voisinage agressif d'Armengaud, comte d'Urgel, s'appuyait au puissant comte de Foix. Les deux princes, fils d'Asnar, renforcèrent leur alliance politique par le mariage de leurs enfants. Arnauld, resté veuf, avec une fille unique, conduisit la jeune infante à Tarascon, et là, Ermessinde de Castelbon fut unie au jeune Roger-Bernard, infant de Foix. La princesse eut pour dot les biens maternels, la comterie de Caboed, la vicomté de Castelbon et la république d'Andorre. Arnauld ne se réserva que la jouissance de son château et de ses terres de Castelbon dont la tour aérienne s'élève sur l'arête qui sépare les vallées de la Noguéra et de la Balira. Le comte Ramon-Roger donna à son fils Lordat, Ax, Mérens, jusqu'aux cimes de neige des Pyrénées. Il leur assura, et à leurs descendants, le comté de Foix, et leur accorda même, comme un jouet, le titre honorifique de comte et de comtesse. Après cela, le jeune infant, à peine âgé de douze ans, conduisit sa blonde fiancée, qui peut-être n'en avait que dix, dans les tours de Foix, où les troubadours célébrèrent ces noces virginales dont les grâces enfantines recélaient la

Digitized by Google

guerre et la mort. Le comte d'Urgel, qui probablement voulait la petite infante pour un de ses fils, apprend ce mariage secret qui lui enlevait ces territoires convoités. Furieux, il s'élance, comme pour les arracher à son rival, sur Andorre et Castelbon. Le comte de Foix passe les monts, malgré l'hiver, joint le vicomte Arnauld, livre bataille sur les bords de la Noguéra (26 février 1203); mais il fut vaincu et resta prisonnier avec ce prince catalan, cinquante chevaliers et cinq cents fantassins. L'heureux Armengaud ramena cette grande proie dans les tours d'Urgel. La Séo d'Urgel, illustrée par les deux grands évêques Félix et Claude de Turin, est une capitale de pâtres, assise au confluent de la Balira et de la Sègre, sous la garde de sept forts qui hérissent au nord les pics pyrénéens. Le comte de Foix éprouva le sort de son modèle Richard Cœur de Lion. Il resta plus de trois ans captif dans son donjon. Poète, comme le monarque anglais, il charma les ennuis de sa captivité des sons de sa mandoline cantabre. Esclarmonde arrivait pour gouverner la comté en son absence. Elle ne s'arrêta que quelques jours dans les tours de Foix, et descendant la rive droite de l'Ariège, vint s'installer au Castellar de Pamiers[1].

1. Fixons l'âge de Roger-Bernard. Le comte Ramon-Roger épousa Philippa de Moncade en 1188. Roger-Bernard dut naître l'année suivante, 1189. Il avait un an quand son père partit pour la terre sainte, 1190. Douze ans quand il épousa Ermessinde de Castelbon, 1202. Vingt ans quand commença la Croisade, 1209. Trente-deux ans quand son père mourut, 1222. Quarante ans à la fin de la guerre, 1229. Il mourut à cinquante-un ou deux ans, 1241.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Pamiers. — Le Castellar de Pamiers. — L'abbaye de Saint-Antonin. — Esclarmonde, établie au Castellar, devient la patronne de l'Église du Paraclet.

Pamiers, au x^e^ siècle, n'était qu'un village ibéro-romain, appelé Frédélas, de quelque chef de clan basque ou wisigoth transformé par la tradition en je ne sais quel roi fabuleux. Le bourg et son territoire furent donnés par les comtes à un monastère qu'ils fondèrent non loin de là sous l'invocation de Saint-Antonin, martyr des Gaules. Roger II, à son retour de la croisade, rapporta d'Orient les reliques de Saint-Antonin d'Apamée, en Syrie. Le Syrien, dans la vénération populaire, éclipsa le Celte ; et le bourg, qui avait déjà renoncé à son nom primitif de Frédélas, pour celui de son patron monastique Saint-Antonin, ne garda bientôt plus que celui d'Apamée qui se prononçait alors Pamias[1].

Cependant les comtes s'aperçurent trop tard qu'ils

1. Arch. de Pamiers.

Digitized by Google

venaient de livrer la clef principale de leur domaine, la porte septentrionale de leurs montagnes, à des moines dévoués à la papauté. Les Romains avaient construit sur un monticule, au bord de l'Ariège, un antique Castellum que, à cause de son importance, on appelait le Castellarium. Les comtes relevèrent ce fort en ruines dont ils firent leur manoir féodal sous le nom de Castellar. Les moines protestèrent et réclamèrent à grands cris; ils prétendirent que le prince était le vassal du baron saint Antonin; mais le prince n'avait point entendu renoncer en ce monde à l'hommage de ce baron dont il ne se reconnaissait le vassal que dans le ciel. Il s'était réservé d'être le *gardien* de la forteresse et l'*avoué* de l'abbaye. Les deux parties, après bien des contestations, transigèrent enfin par un *paréage* ou droit d'administration mixte qui ne fit qu'irriter le désaccord entre des rivaux jaloux. Les comtes, maîtres du Castellar, et les abbés possesseurs d'un autre fort appelé *la Tour*, se froissaient incessamment. Les bourgeois profitèrent de ces discordes toujours renaissantes pour se donner la constitution consulaire la plus démocratique de ce siècle[1]. Il y eut dans Pamias trois pouvoirs, le comte, l'abbé et les consuls; et trois religions correspondantes sans compter les juifs parqués dans le quartier de Sainte-Hélène. Les chevaliers embrassèrent le catharisme, mysticisme philosophique et oriental; les bourgeois adoptèrent le léonisme, secte biblique et républicaine; les moines et la plèbe restèrent seuls attachés au catholicisme romain. Tel

1. Augustin Thierry. — Ourgaud.

Digitized by Google

était l'état religieux et politique de Pamiers, comme de tout le Midi, lorsqu'en 1204, Esclarmonde de Foix, veuve de Jordan de l'Ile, vicomtesse de Gimoez, vint s'établir au Castellar.

C'était sur un plateau culminant, un massif de tours et de tourelles pyramidant irrégulièrement autour d'un cône de rocher marneux, dont la cime supportait dans les airs un donjon crénelé. De sa plateforme on découvrait le plus magnifique horizon. Vers le sud, derrière d'autres montagnes brunes, la crête neigeuse et étincelante des Pyrénées; vers l'ouest, au pied des collines abruptes du Podaguez qu'elle déchire incessamment, l'Ariège fougueuse et bruyante; à l'est et au nord, la ville, aux toits confus, sombres, dentelés de tours et de cyprès, qu'enveloppe un bras du torrent, se déployait en éventail; au levant, la vieille ville de Frédélas, et plus loin l'abbaye de Saint-Antonin; au septentrion, la Ville-Neuve des comtes, le long du Gave, au pied du Castellar. Enfin, tout à l'entour dans la plaine, une forêt immense, à l'extrémité de laquelle, vers l'orient, s'élevait sur les bords de l'Ers le monastère de Bolbona, nécropole des comtes de Foix[1].

Le Castellar fut d'abord la résidence d'Esclarmonde, mais sur le même plateau, le comte Ramon-Roger faisait construire pour sa sœur bien-aimée un

1. La Motte, ou le monticule du Castellar, de forme ovale, aujourd'hui dépouillé de ses murailles, a de l'est à l'ouest 120 mètres, sur 80 du sud au nord, et le rocher du donjon, diminutif du grand plateau, en a 30 sur 20 environ.

Digitized by Google

vaste manoir contigu, mélange du castel et du cloître, qui devait contenir les ouvroirs, les écoles et les hospices de la princesse. Ses jardins de pampres, de figuiers, de grenadiers, de cyprès et de roses, descendaient sur l'escarpement du sud jusqu'à la porte de l'Olmet et jusqu'au rempart dont un *Bézal*[1] rapide et murmurant baignait le fossé. De sa hauteur, elle voyait à une demi-lieue vers le sud la puissante abbaye de Saint-Antonin qui, de son côté, regardait d'un œil jaloux et furieux grandir chaque jour et s'élever cette métropole cathare sur le monticule du Castellar. A la lutte féodale venait se joindre la lutte hérétique, et l'on conçoit mieux pourquoi le comte et l'abbé se disputaient avec tant d'acharnement ce vieux donjon romain. C'était pour eux l'éternelle question : *Être ou n'être pas!*

Esclarmonde, à peine campée au Castellar, commença la guerre. Elle abjura le catholicisme et, se déclarant la patronne de l'Église du Paraclet, se mit hardiment en hostilité avec les moines de Saint-Antonin et les légats du Vatican. Cette conversion éclatante n'est pas seulement l'acte de foi d'une femme, mais encore celui de la maison comtale et de la race romane. Elle sent derrière elle le peuple, les consuls, les chevaliers, les princes aquitains. Elle était la personnification de l'esprit laïque et chevaleresque du Midi contre les envahissements de l'ambition théocratique. Esclarmonde était, à son insu, l'héroïne d'une race, d'une civilisation et de l'avenir du

1. Canal factice.

Digitized by Google

monde. Il s'agissait de savoir si l'univers serait le *bourg-pourri* de Rome. Et le courage de cette humble femme ne paraîtra pas moins gigantesque que son œuvre quand on pensera que le Jupiter qui siégeait sur les tonnerres du Vatican, c'était Innocent III.

Il est probable qu'Esclarmonde, dans son œuvre inconsciente, ne comptait que sur deux choses : au-dedans, son cœur ; au-dehors, l'épée du comte son frère et les lances des princes pyrénéens. Ces princes, toujours tremblants sous l'excommunication, toujours frissonnants sous l'interdit sacerdotal, avaient résolu de se soustraire à la domination hautaine des pontifes romains. Tacitement ils s'entendirent pour opposer au pape de l'Occident, non pas un pape grec et oriental, mais le sacerdoce souverain de l'Esprit de Dieu. Ils accueillirent, dans leurs châteaux et dans leurs cœurs, le doux, le tendre et poétique catharisme mystérieusement arrivé de l'Orient. C'était, avons-nous dit, l'Église du Paraclet. Le mosaïsme était la religion de Jéhova ; le christianisme, la religion de Jésus ; le catharisme était la religion de l'Esprit, la troisième et suprême évolution de l'Église de Dieu. Le Christ lui-même avait annoncé cet envoi du Consolateur comme la Gnose des derniers temps[1]. Joachim de Flore avait dit à Richard Cœur de Lion que le règne de l'Esprit commencerait en 1260. Bien que l'église cathare se prétendit encore chrétienne, elle était en réalité sortie du christianisme,

1. Jean XIV, 26 ; XV, 26 ; XVI, 7-14.

Digitized by Google

sa tige originelle, comme le christianisme s'était entièrement détaché de sa souche antique du mosaïsme. Elle reconnaissait encore le Christ, mais non plus Moïse ni Abraham. Elle remontait, par Platon, aux patriarches du genre humain, Orphée, Hermès, Zoroastre, Manou. Comme la synagogue juive, meurtrière de Jésus, elle repoussait le magisme persan meurtrier de Manès. Son inspiration venait de l'Inde, des forêts des Brames. C'était Jean interprété par Platon, un mystique panthéisme doublé d'un dualisme secondaire, une vaste et poétique théosophie[1].

Le catharisme rejetait la chair et le monde et ne s'occupait que des choses du ciel. C'est ce qu'il fallait aux princes toujours en lutte contre la rapacité des moines, en révolte contre le despotisme fulminant des papes. Les barons prirent sous leur patronage ce doux mysticisme étranger; ils lui consacrèrent leurs enfants; ils entrèrent dans son sacerdoce. Le diaconat cathare attirait surtout en foule les matrones romanes. Ces reines des cours d'amour se transfiguraient, vieillissantes, en prêtresses de l'amour divin. Sur les ruines de leurs songes, elles se retrouvaient les oracles, les organes même du Paraclet. C'est ainsi qu'Esclarmonde, mariée, par la politique de son père, à un seigneur puissant, mais guerrier et d'un fanatisme à demi barbare, put enfin, délivrée par la mort de son époux, revenir, dans son veuvage et sa vieillesse, aux virginales aspirations de son

1. Beausobre, t. II.

Digitized by Google

adolescence platonique, et réaliser tardivement cette consécration anticipée dont son nom resplendissant était le prophétique augure. Elle allait être un feu pur, un éclair brillant mais orageux, et comme un trait de foudre étincelant dans la plus horrible tempête qui ait bouleversé le monde.

La vicomtesse ne sortit plus de Pamiers jusqu'à la croisade. Patronne à la fois et servante de l'Église du Consolateur, pauvre volontaire au sein de son opulence princière, elle ne fut plus occupée que de fondations d'écoles et d'hospices cathares. Sa propagande s'étendit dans la cité, dans la comté, dans toute l'Aquitaine et jusqu'en Espagne. Sa première néophyte fut probablement sa belle-sœur, la bonne comtesse Philippa. Les infants furent confiés à des précepteurs albigeois[1]. Les officiers, les favoris du comte étaient cathares. Mais soit prudence politique, soit supériorité intellectuelle, ce prince affecta constamment de se tenir au dehors et au-dessus des deux sacerdoces.

Le Castellar de Pamiers devint sous Esclarmonde la métropole du catharisme pyrénéen. Princesse opulente, elle y vivait entourée du sacerdoce albigeois et d'un peuple de pauvres, de malades et d'orphelins. La persécution va lui envoyer les proscrits. Elle attendait, elle provoquait les orages. Elle couronnera ses œuvres de charité par une offrande magnifique

1. Le chevalier Adhémar de Rodelha, et le diacre Peyrota de Clermont.

Digitized by Google

et guerrière à son Dieu. Le comte Roger-Bernard son père avait assigné son douaire sur la terre de Montségur. C'était un vieux castellum romain situé dans les montagnes du Thabor, sur la limite orientale du comté de Foix. Des fenêtres du Castellar, Esclarmonde pouvait, à douze lieues vers le sud-est, contempler leurs noires masses blanchies par l'hiver, mais où, l'été, ses nombreux colons paissaient leurs troupeaux de brebis, de génisses et de cavales autour des gouffres druidiques et des cascades de Montferrier. C'est dans ce repaire des ours, de l'hiver et des ouragans qu'elle résolut d'offrir, contre les éventualités menaçantes de l'avenir, un asile inexpugnable au sacerdoce fugitif du Paraclet. Double et magnanime oblation, le séminaire du Castellar et la forteresse de Montségur!

Digitized by Google

CHAPITRE V

Le pays d'Olmès. — Les légats romains. — Le comte de Toulouse. — L'évêque cathare Gaucéli. — Les Fils de Bélissen. — Synode de Mirepois.

Le voyageur qui de Carcassonne se rend à Foix par Chalabre, découvre, en approchant de Lavelanet, sur une cime de montagne, et quelquefois au-dessus des nuées, les restes d'un château pyrénéen. Ces ruines ont la forme d'un autel et d'un tombeau. Elles sont effectivement le tombeau d'un peuple, et l'autel où il s'offrit en holocauste pour sa patrie et pour son Dieu. C'est Montségur, forteresse, sanctuaire et sépulcre des derniers Albigeois au XIII^e^ siècle. Ces cimes gracieuses et sombres sont les montagnes du Thabor pyrénéen, Thabor de l'Occident, où le christianisme matériel du moyen âge, se transfigurant dans l'idéal divin, flotta, comme le Christ, au-dessus d'une terre de carnage et de tempête, dans la splendeur azurée du ciel.

Les montagnes du Thabor, dont un contrefort détaché supporte, comme un piédestal, le château de

Digitized by Google

Montségur, forment la limite orientale du comté de Foix. Ces montagnes étaient, dans l'antiquité ibéro-celtique, un des plus célèbres sanctuaires druidiques des Pyrénées. Elles renferment les fameux Gourgs[1]. Ce sont de gigantesques cuves de granit où se recueillent les eaux du ciel dans le cratère éteint d'un volcan. Aucune barque ne sillonna jamais ces lacs vierges ; aucun animal ne but de leurs eaux sacrées ; elles conservent encore de nos jours une renommée fatidique. Le pâtre raconte que lorsqu'on y jette une pierre, une branche desséchée, ou quelque corps mort, il s'en élève une petite vapeur qui se dilate en un nuage sombre, et se transforme en un horrible tourbillon de vent, de pluie et d'éclairs. Ces gouffres, dit un vieil historien, sont *nourriciers de tonnerres*[2]. Du plus septentrional des trois, par une large brèche, l'Ers s'échappe en bouillonnant comme de son urne sauvage. Il forme l'origine du torrent qui s'accroît en chemin d'une autre source non moins mystérieuse, la fontaine intermittente de Fontestorbas[3], au-dessus de Belestar. Cette grotte volcanique et les trois Gourgs étaient comme les piscines sacrées de l'antique sanctuaire où les mages accomplissaient les rites du culte des éléments. La grande source, roulant à travers d'étroites et profondes gorges hérissées de noirs sapins, après avoir traversé le val de l'Incant ou de l'Enchantement, baignait le pied d'une montagne dont la cime est encore entourée d'un vague prestige. Une forteresse, selon les tradi-

1. Gurgites.
2. Olhagaray.
3. Fons turbatus vel turbidus.

Digitized by Google

tions, y fut construite par les géants. Ces puissants architectes taillaient les blocs sur les montagnes voisines, et les jetaient aux ouvriers qui bâtissaient sur leur sommet aérien. Ces géants sont vraisemblablement les enfants de Géryon, une personnification des races ibères, grandies dans les religieux regrets de leurs fils vaincus. Les Romains, ces géants de l'histoire, s'emparèrent de la forteresse barbare, et lui donnèrent dans leur langue le nom de *Mons-Securus*. Ce nom exprimait à la fois et sa propre sécurité qu'elle trouvait dans la hauteur escarpée de sa cime, et celle des colons de la plaine qu'elle préservait des incursions des montagnards insoumis. La puissante forteresse fut tournée contre ses anciens maîtres dépossédés, mais restés indomptables au delà de l'Ers, dans ce massif de montagnes entrecoupées d'abîmes, et couvertes d'impénétrables forêts, autour des gouffres fatidiques, repaire immense des ours, des neiges, des orages et de l'indépendance pyrénéenne, et que les conquérants, qui ne s'en approchaient qu'avec effroi, désignaient par le nom de *Saltus*, le Bocage[1]. Ce castellum romain, tombé tour à tour entre les mains des Goths, des Francs, des Arabes et reconquis par Charlemagne, devint au moyen âge le manoir d'un seigneur féodal, et son poétique et mystérieux territoire était en 1200 le domaine viager d'Esclarmonde de Foix, vicomtesse de Gimoez. Le Thabor était consacré à saint Barthélemy, compagnon de saint Jean, et apôtre de la Perse. Il est probable que cette consécration fut faite par les Priscil-

1. Le pays de Sault.

Digitized by Google

lianites du v^e^ siècle. L'*Aire de l'Espagnol* semble indiquer le camp de quelque chef cantabre, de quelque Viriate johannite. La tradition dut en venir jusqu'à Esclarmonde, et Montségur allait être une seconde fois le refuge de la patrie romane et de l'Église du Paraclet.

Le comte de Toulouse n'avait point obéi au commandement du pape de passer en Palestine. Innocent III, irrité, députa deux nouveaux légats, deux cisterciens de l'abbaye de Fonfrède, voisine de Narbonne. C'étaient maître Raoul, docteur savant, pacifique et doux, et Pierre de Castelnau, archidiacre de Maguelonne, moine violent et hautain. Plus tard, il leur adjoignit Arnauld Amalric, abbé de Citeaux, cénobite impétueux, implacable et sombre. Le pape donna à ces trois légats pouvoir extraordinaire sur les évêques, et jugement absolu sur les hérétiques. Il leur ordonna de contraindre par l'excommunication les barons, les princes, le roi de France. Il écrivit directement à Philippe-Auguste (mai 1204). « Armez-vous, lui dit-il, contre l'erreur: Joignez votre glaive matériel à notre glaive spirituel, et secondez l'abbé de Citeaux et les deux religieux de Fonfrède[1]! »

Raoul et Castelnau devancèrent l'abbé de Citeaux (1203). Ils se rendirent à Toulouse, vers le comte, principal patron des cathares. Il les avait aimés dès le berceau ; il les baisait, les adorait, demandait leur

1. Innocent III. Epist., 72 et 79.

Digitized by Google

bénédiction, Il les faisait prêcher dans son palais. L'évêque Gaucéli résidait dans Toulouse. Des aumôniers, en costume laïque, l'accompagnaient toujours. Il voulait mourir avec leur *consolament* si la mort le surprenait en voyage ou dans un combat. Il voulait confier à des précepteurs albigeois le jeune Ramon, son fils. Il tombait aux pieds des évêques du Paraclet. Il lisait les évangiles, mais rejetait l'Ancien Testament. « Le Dieu de Moïse, disait-il, est le Dieu des routiers, » c'est-à-dire de l'Église romaine; judéo-christianisme, synagogue colossale, qui poussait vers Jérusalem les peuples d'Occident. Témoin des violences des papes dont les prétentions surhumaines bouleversaient les États, il disait amèrement : « Il paraît bien, en effet, que c'est le diable qui gouverne le monde. » Il détestait surtout les moines de Citeaux, légats hautains, proconsuls insolents de Rome. « Les abbés de Citeaux, disait-il en ricanant, ne sauraient être sauvés, car ils nourrissent des brebis qui s'accouplent. » Allusion sanglante à d'effroyables mœurs monastiques. « *O hérésie inouie!* » s'écrie un moine indigné qu'on pût accuser de telles noirceurs les blanches tribus de la Vierge. Un jour, dans une église de Toulouse, probablement la Dalbade, voisine du palais comtal, Ramon entra pendant la célébration du service de la messe, et s'amusa de voir son bouffon caricaturer, avec force grimaces, le mystère divin, et ridiculiser avec mille singeries le clerc officiant à l'autel. Il refusa de punir un hérétique, nommé Fabri ou Faure, qui disait que lorsque le prêtre avale l'ostie, il avale le démon. Un cathare de Castres avait eu les quatre membres coupés, et ce tronc humain

Digitized by Google

vivait encore : « J'aimerais mieux, disait le comte, ressembler à ce martyr que d'être empereur ou roi. » Une autre fois, comme il partait pour guerroyer en Provence, il se rendit, de nuit, dans la maison des hérétiques toulousains : « Seigneurs et frères, leur dit-il, divers sont les événements de la guerre. Quoi qu'il arrive de moi, je recommande en vos mains mon âme et mon corps. » Des diacres cathares en habit commun le suivirent sur les bords du Rhône. Tombé malade en Aragon, il se fit rapporter en litière et en grande hâte pour mourir entre les mains des Bons-Hommes de Toulouse. — « Je sais bien, ajoutait-il, que je serai deshérité pour eux, mais je suis prêt à perdre non seulement ma terre, mais ma tête[1]. »

D'après ce portrait, tracé par un contemporain, on ne pourrait guère douter de l'albigisme de Ramon VI. Nous croyons pourtant qu'il était moins cathare que sceptique, moins mystique qu'épicurien, et que son catharisme était surtout politique, comme l'est d'ordinaire la piété des princes. Sur les vingt-quatre capitouls (1202), quatre sont notoirement connus comme albigeois : Arnauld-Bernard, citoyen puissant et populaire dont le nom, après six cents ans, indique encore une porte de la cité ; Arnaud de Pégulha, dont la famille a produit des consuls et un troubadour ; Ugo de Johannis, qui tirait son nom de l'Église de saint Jean, et Bernard le Bonhomme, c'est-à-dire

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. IV.

Digitized by Google

le cathare. L'albigisme s'emparait insensiblement de Toulouse. Il avait le comte, les chevaliers, plusieurs capitouls. Il y avait cent chapelles dans les palais des barons. On prêchait dans l'hôtel d'Arnauld-Bernard, contigu à la barbacane occidentale. On prêchait chez les Maurand à l'ombre de Saint-Saturnin, la grande basilique du Bourg. On prêchait chez les Peytavi, rue de l'Orme-Sec. On prêchait chez les Roaïx, les Varagne, les Villeneuve, au cœur de la cité. On prêchait enfin dans le palais même du comte. Ainsi, du Castel-Narbonnais à l'est, jusqu'au château du Bazacle à l'ouest, le catharisme enveloppait Toulouse d'une chaîne d'oratoires domestiques et chevaleresques[1].

Maître Raoul et Pierre de Castelnau, légats du pape, assistés de Ramon, évêque de Toulouse, et de Guilhem de Cantè, abbé de Saint-Saturnin, citèrent à leur tribunal le comte, les consuls, le peuple (samedi 13 décembre 1203). Le comte absent fut représenté par ses viguiers. Vingt consuls comparurent : nous devinons les quatre contumaces. Le peuple remplissait la vaste basilique de Saint-Saturnin. Les deux légats demandèrent le serment de fidélité à l'Église romaine, et, pour encourager les citoyens, ils déclarèrent que le souverain pontife confirmait toutes les libertés, usages et coutumes de Toulouse ; que ceux qui prêteraient le serment seraient tenus pour fidèles chrétiens, mais que ceux qui refuseraient le serment

1. Doat, XVII.

Digitized by Google

seraient excommuniés et pourchassés comme hérétiques. Après ce préambule, les viguiers, les consuls, les barons firent entre les mains des légats le serment solennel. Mais après la cérémonie, ils se demandèrent : « Quel droit a le pontife romain sur notre cité? Pourquoi met-il sur nos libertés son sceau sacerdotal? Nous tenons ces libertés de nos pères, des vieux Romains et des antiques Ibères. Nul n'a le droit de nous les ravir, ni le comte, ni le roi de France, ni le pape de Rome. L'apostole aspirait à la domination de l'univers. Le meilleur moyen de lui enlever et le monde et Toulouse, c'est de lui ravir notre âme. » — Et l'on revint au catharisme.

Le comte et ses énergiques consuls s'émurent peu des admonestations du calme Raoul et du fougueux Pierre de Castelnau. Ils refusèrent d'expulser les hérétiques des murs de Toulouse. L'évêque, ami du comte, par tolérance, et le clergé lui-même, par douceur ou par crainte, éludèrent l'exécution des ordres des légats. Les proscrits étaient les plus grands citoyens; l'hérésie, c'était presque tout le peuple. *Tolosa*, dit le chroniqueur contemporain, était *tota dolosa*, pleine de dol, et le comte de Toulouse (tolosanus), ajoute-t-il plus loin en forgeant un barbarisme pour faire un calembour, était le comte de *la fraude* (dolosanus[1]). Ramon VI, prince en cela tout à fait moderne, ne punissait jamais pour cause de religion. On lui demandait un jour de punir un sacrilège : un hérétique avait fait ses ordures dans une

1. Pierre de Vaux-Cernay. — Pierre le Vénérable.

Digitized by Google

église et s'était torché avec le crêpe de l'autel. Le comte refusa, et celui qui réclamait le châtiment, c'était l'abbé de Grandselve, ce terrible Arnauld-Amalric, qui reparaît comme abbé de Citeaux, armé de tous les tonnerres d'Innocent III.

Il était Espagnol, tout porte à le croire, un Manrique de Lara, de cette grande maison de Castille, entée sur les vicomtes de Narbonne. Religieux cistercien, il était devenu tour à tour abbé de Poblet en Aragon, de Grand-Selve, près de Toulouse, et enfin de Citeaux en France. C'était un moine guerrier, un homme de terreur, un ange d'extermination. Il arrivait revêtu, comme d'un orage, des menaces de Paris et de Rome. Comme Amalric descendait par l'Orient, Dominique, encore obscur, montait par l'Occident. Ils se rencontrèrent à Toulouse. L'un représentait la croisade, l'autre l'Inquisition, les deux faces de la destruction de l'Aquitaine. Raoul, Castelnau, Arnauld-Amalric menacèrent les Toulousains de déprédation. Ils firent tonner les colères des papes et des rois. Ils rappelaient les anciennes guerres des Francs, les invasions de Clovis et de Charlemagne. Falsifiant l'histoire dans leur ignorance barbare, ils prétendaient que leurs pères ariens avaient été exterminés, que la charrue avait passé sur Toulouse, et qu'un de ses rois, Alaric, avait été suspendu au gibet devant les portes de la cité [1]. Ils menaçaient le comte, le peuple et la ville du même châtiment. Le prince et les consuls furent effrayés. Ils ne livrèrent pas les hérétiques, mais ils les firent sortir secrètement de

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. Ier.

Digitized by Google

leurs murs. L'évêque cathare, les diacres albigeois, les citoyens compromis, se réfugièrent dans les Pyrénées. Remontant les rives de la Garonne et de l'Ariège, ils se retirèrent dans le comté de Foix, auprès du comte Ramon-Roger et de la vicomtesse Esclarmonde. Quand Rome enlevait la terre et l'eau aux cathares, Esclarmonde ouvrit aux fugitifs les portes de Pamiers, et pressentant les orages de l'avenir, résolut de leur offrir une retraite inexpugnable sur la cime sauvage de Montségur.

Gaucéli, évêque cathare de Toulouse, demanda un asile aux *Fils de Bélissen*, seigneurs de Mirepoix. Cette maison chevaleresque ou plutôt cette tribu ibéro-gothique reconnaissait une femme pour son antique patriarche : soit une matrone dont le nom germanique était Mélissende, soit et plus vraisemblablement une déesse dont le nom était Bélissema ou Bélissena. Le dimanche s'appelle encore, chez les Basques, Astartéa. Lavélanet, ou plutôt Montségur, était un sanctuaire du soleil, Bélénus; Mirepoix devait être un bocage de la lune, Béléna, Bélissena, *la reine des Cieux*. La race cantabre qui construisit son château sur l'emplacement de cet autel, conserva dans le christianisme l'orgueil de cette origine mythologique. Les noms de Sol, Estelo, Cométa étaient très fréquents dans le Midi. Plusieurs maisons pyrénéennes portaient des noms astronomiques. C'était une tradition ibère, un reste du culte oriental de la lumière, qui se transforma mystiquement dans la religion du Paraclet. Toutes ces familles *sidérales* embrassèrent ardemment le catharisme, et pendant ces jours de lutte, dans le capitoulat de Toulouse, on

Digitized by Google

voit figurer Pons, Ramon et Adalbert Astre. Il en fut sans doute ainsi des Fils de Bélissen[1].

Les Pierre-Roger de Mirepoix étaient le tronc séculaire d'où se détachèrent successivement, d'abord les Arnauld-Roger (XI^e siècle), puis les Batalha (XII^e siècle), et tout récemment enfin les Isarn de Fanjaus (XIII^e siècle). Les Batalha formèrent trois rameaux, ceux de Mirepoix, ceux de Ventenac, ceux de Castelverdun. Outre ces rameaux masculins, l'antique souche avait poussé des branches féminines dans les maisons de Durban, de Lordat, de Rabat, d'Astnava, de Castilho, d'Arvigna, de Castelverdun et de Montservat. La femme, qui donnait le nom à la famille, héritait aussi bien que l'homme dans cette douce féodalité méridionale; et la terre de Mirepoix, indivise sous tant de chefs, formait un mélange du clan ibère et du domaine féodal. Les Pierre-Roger, aînés de leur race, possédaient seuls le château; de leur donjon, ils découvraient leur domaine immense arrosé par l'Ers. Il comprenait, outre les collines environnantes, les montagnes du Chercorb, et les cimes inférieures des Pyrénées. Mirepois, Fanjaus, Prouille, Chalabre, en étaient les principales châtellenies. Les seigneurs de Cabrespina et de Rocaféra, dans la Montagne-Noire, étaient encore des Fils de Bélissen, et leurs ancêtres avaient fondé l'abbaye de Con-

1. Le culte de Minerva Bélisana existait chez les Consorani. Ampère, Hist. litt. de la France, t. I, ch. IV. — Près de Mirepois, on voit encore la forêt de la *Bélèna*. — Pech-Lunar, en Lauragais, était aussi un autel de la Lune.

Digitized by Google

ches, sur leur territoire, au nord de Narbonne[1].

Roger de Mirepois, compagnon de Ramon IV, comte de Toulouse, dans la première croisade, avait comme lui fait vœu de mourir en Palestine. Pierre-Roger, son petit-fils, suivit en Orient le comte Ramon-Roger de Foix, dans l'expédition de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion. Il était, avec Bertran de Saissac et Américc de Montréal, l'ornement des cours de Carcassonne et de Foix. Guerrier et poète, il rompit des lances et composa des ballades pour la fameuse Loba de Pen-Autier. Cette sentimentalité chevaleresque et poétique s'idéalisa plus tard et se sanctifia dans le catharisme. Mirepois, en religion, en combats et en amours, fut toujours un diminutif de Carcassonne, un reflet de Foix, ses deux suzerains. Les Fils de Bélissen adoptèrent avec ardeur ce christianisme oriental. Ils l'accueillirent dans leurs cités, dans leurs châteaux, dans leurs cœurs. Non contents d'adhérer au dogme, ils entrèrent dans le sacerdoce. Mirepoix, résidence de l'évêque de Toulouse, devint une métropole du catharisme pyrénéen. Les diacres prêchaient sur les places publiques; il y avait un temple, des écoles, des hospices, un cimetière. A la tête de ses diaconesses était, au moins par la renommée, une veuve célèbre sous le nom de Na Lauretta.

Mirepoix s'allongeait sur la rive droite de l'Ers, entre la colline du château et le torrent qui descend de Montségur. Sur sa tête, il voyait le donjon, et à

1. Dom Vaissette. Serment des Bélissen. Chartes. 1161.

Digitized by Google

ses pieds le gave de montagne. De son mur méridional, il *regardait*, comme son nom l'indique, le *poisson* jouer dans les eaux limpides[1]. Aujourd'hui le vieux Mirepoix n'est plus ; la croisade l'a jeté sur l'autre rive du fleuve, et de son antique manoir féodal il ne reste qu'un débris informe. Nous avons visité ces ruines patriotiques. Avec quelle émotion nous avons découvert, sur une pierre sculptée, dans un écusson octogone, les armes de Toulouse, l'*agneau et la croix*. Emblème attendrissant ! Doux et tragique symbole ! L'agneau rumine en paix sous la croix, arbre sinistre aux rameaux dépouillés, au sommet décapité par la foudre. Et déjà s'élance de son antre le lion qui doit le dévorer.

L'évêque Gaucéli, arrivé à Mirepoix, réunit en synode les diacres fugitifs et les seigneurs patrons de l'Église du Paraclet. Ce synode, ecclésiastique à la fois et laïque, comme les anciens conciles d'Espagne, se tint probablement dans le château, alors appelé la *Tour*, bien digne de recueillir dans ses murs cette assemblée religieuse et patriotique, comme le témoignent encore les sculptures héraldiques de sa façade, la brebis ibère et la croix de Christ. Là se trouvèrent dans leur manoir patriarcal les douze rameaux des Fils de Bélissen et la plus haute chevalerie du pays de Foix. Plusieurs de ses membres figuraient au rang des parfaits, des diacres et des évêques : double preuve du sentiment religieux de ces barons, et du caractère profondément national de l'Église johannite. Sous la présidence nominale du vénérable Gaucéli,

1. Mira-piscem.

Digitized by Google

le véritable chef du synode était son Fils-majeur, Guilhabert de Castras. De leur haut donjon, ces barons et ces évêques, assis sur les banquettes de granit qui garnissaient les murs et les vastes embrasures des fenêtres, apercevaient à travers leur étroite ogive, par-dessus la vallée de l'Ers et les collines rocailleuses qui la bornent au sud, les cimes neigeuses des montagnes du Thabor, et au-dessous de la région des frimats, sur une cime sombre, le castellum romain de Montségur. Le synode décida qu'on demanderait cette roche à l'infant Roger-Bernard, qui remplaçait le comte captif, pour faire de son donjon aérien l'arche de salut du Paraclet. En conséquence, le patriarche Gaucéli, avec une escorte d'évêques, de diacres et de chevaliers, dut se rendre au château de Foix, auprès du comte, puis au Castellar de Pamiers, auprès d'Esclarmonde, châtelaine douairière des montagnes du Thabor. Toutefois l'histoire garde le silence sur ces négociations préliminaires, soit que le temps en ait détruit les titres, soit que la pieuse fidélité des contemporains ait laissé le comte et la vicomtesse derrière le nuage. Mais bien que l'intervention des deux princes ne soit pas douteuse, nous ne voyons pourtant que la députation cathare se rendant de Mirepoix dans le pays d'Olmès, auprès de Ramon de Pérelha, seigneur de Montségur, mandataire d'Esclarmonde et vassal dévoué et favori du comte Ramon-Roger[1].

1. Les Béllissen d'aujourd'hui ont ajouté un *l* à leur nom. Ils ont renoncé à leurs armes primitives : le *poisson*, symbole du Christ, la *tour*, emblème de leur pouvoir féodal, et le *croissant*, signe de leur origine ibère et sidérale. L'exergue devait être : *Mira piscem et turrim et sidus.*

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Députation cathare. — Les Fils de Cométa. — Les Hunold de Lantar. — L'évêque Gaucéli. — Reconstruction de Montségur.

De Mirepois, les cathares remontèrent la rive gauche de l'Ers qui s'écartait un peu vers l'orient. Ils laissèrent derrière un repli de colline rocailleuse, vers le sud, le château de Dun, construit comme l'indique son nom celte, sur un mamelon élevé, séjour favori de la pieuse comtesse Philippa, et siège du diacre Peyrota de Clermont qui, probablement, se joignit alors au cortège. Au-dessus d'une première chaîne de montagnes boisées, ils découvrirent une cime chauve qui se dressait comme une tête d'éléphant. Une dépression du rocher formait le cou d'où se renflait l'énorme muffle, et le jeu des ombres imitait à l'œil les larges oreilles de l'animal indien. Sur son vaste crâne, se dessinait une masse carrée semblable à ces plastrons de bronze, armure et ornement, dont les Asiatiques décorent le front de leurs éléphants de combat. Cette ruine romaine était Montségur. Au-dessus du confluent de l'Ers et

Digitized by Google

du Lectoré, les cathares entrèrent dans le pays d'Olmès, ou des Ormes, petit territoire bocager et pastoral, jeté sur les pentes septentrionales des montagnes du mont Thabor, arrosé par ces deux petits fleuves sauvages qui se précipitent en cascades, l'un de l'Estang-Mal, et l'autre de l'Estang-Tort. Remontant le Lectoré, ils découvrirent, groupés sur ses bords, trois bourgs : La Roca, sur un monticule blanchâtre; Pérelha, derrière un repli de collines rocailleuses; Lavélanet, au pied des montagnes; et sur une cime escarpée, Montségur, comme une citadelle perdue dans le ciel. Singulière coïncidence, ce poétique et mystérieux territoire qui comprend les gouffres fatidiques du Thabor, la grotte volcanique de Bélestar, et tant de lieux constellés d'antiques signes du culte héliaque, était le domaine féodal d'une tribu vraisemblablement ibère; un de ses rameaux portait un nom sidéral : ces chevaliers s'appelaient : *Les Fils de Cométa.*

Les Peyrat semblent être la souche commune des Peyrota et des Peyréla [1]. Tous les trois étaient Albigeois, et les deux derniers étaient attachés par quelque office religieux ou chevaleresque aux comtes de Foix. La première branche a fourni Peyrota de Clermont, diacre, aumônier de la comtesse Philippa et précepteur du jeune infant Roger-Bernard. Le second rameau, bien plus illustre, a produit Ramon de Peyréla, le héros de Montségur. Ses origines

1. Peyrat, la grande pierre; Peyrota et Peyréla, la petite pierre; comme, en latin, Rupes et Rupella.

Digitized by Google

remontent au commencement du XII^e^ siècle. En 1137, Ramon et Bertran, fils de Cométa, firent hommage à Roger, fils de Stéphania, comte de Foix, pour le château de Peyréla ou Pérelha ; et en 1142, pour le château de la Roca d'Olmès, à Roger de Béziers, vicomte de Carcassonne. Ramon de Villamur, Pierre Ramon de Rabat assistèrent au premier hommage, et le second eut lieu en présence de Bertran et de Ramon de Massabrac. Bertran, fils de Cométa, devint le gendre de Ramon de Cornelhan, race antique dont les nombreux rameaux couvraient le midi. Ses descendants s'allièrent aux maisons non moins puissantes de Durfort, de Bélissen, de Lavélanet. Leurs domaines, dans les derniers temps, ne relevaient plus que de Foix, et les seigneurs de Pérelha paraissent avoir été à la cour des comtes sur le pied d'un vasselage favori et d'une domesticité chevaleresque. Tous ces noms alliés et consanguins, groupés dès l'origine autour du fils de Cométa, s'y rassembleront encore au jour suprême, au jour des batailles et du martyre.

En 1200, le jeune châtelain de Montségur, don Ramon de Pérelha, avait environ vingt ans. Orphelin, à ce qu'il semble, dès son bas-âge, et contemporain de Roger-Bernard, infant de Foix, et de Ramon-Roger, infant de Carcassonne, il fut probablement élevé avec ses jeunes suzerains [1]. Il vit dans son adolescence la gloire et la félicité expirante des

1. En 1200, l'infant de Carcassonne n'avait que quinze ans, et celui de Foix n'en avait que dix. Ramon de Peyréla pouvait être à la fois leur compagnon et leur mentor.

Digitized by Google

cours de Carcassonne et de Foix. Ce monde de l'amour chevaleresque se transfigurait dans le monde correspondant et supérieur de l'amour séraphique. Les docteurs johannites devinrent les pédagogues des jeunes princes, et Ramon de Pérelha parut, tout enfant encore, l'espoir et le refuge de l'Église du Paraclet. La terreur qui chassait de Toulouse les familles fugitives lui conduisit sa fiancée son premier et unique amour. Lavelanet et Peyréla ses domaines touchaient presque Rocafissade et Saint-Paül-de-Jarrats, héritages des Villemur. Saint-Paül était le séjour d'été des Lantar qui, pendant la canicule, venaient des plaines brûlantes du Toulousain respirer la fraîcheur des sources et des neiges du Thabor. C'est à Saint-Paül que Ramon rencontra celle qui lui était fiancée dans le ciel et qu'il devait épouser sur la terre, Dona Corba, nièce des Villemur, fille des Hunold, race antique de Toulouse. La vierge, fugitive avec ses parents, semblait se réfugier éperdue sous son bouclier et jusque dans son cœur.

Les Hunold de Lantar se disaient issus de cet Hunold, Jaouna d'Aquitaine, dont le père, le glorieux Aïtor (Eudes) fut vainqueur, sous les murs mêmes de sa capitale, de l'émir arabe El Zama[1]; et dont le fils, l'infortuné Goaïffer, fut implacablement détruit dans sa lutte héroïque pour l'indépendance du Midi, par les enfants de Charles-Martel; ruine tragique incomplètement vengée sur Charlemagne à Roncevaux par Loup, leur descendant, chef des bercails cantabres des Pyrénées. Corba serait, dans

1. Fauriel : Hist. de la Gaule mérid.

Digitized by Google

ce cas, la nièce de cette belle et touchante Lampagia, épouse de l'émir maure Munuzza. Nous ne pouvons nous lasser de répéter cette gracieuse et tragique histoire. Munuzza, émir des marches de l'Èbre, révolté contre l'autorité des califes était devenu l'allié d'Aïtor, le puissant prince d'Aquitaine, vainqueur d'El Zama. Lampagia fut la gracieuse consécration de cette alliance politique qui fondait un État ibéro-mauresque, pour servir de digue au déluge musulman, sur l'autre versant des Pyrénées. Elle espérait, hélas ! être reine et tenir le sceptre dans Saragosse et dans Pampelune. Mais Munuzza vaincu dans une grande bataille, et traqué dans sa fuite à travers les monts, périt auprès d'une cascade, probablement celle d'Orlus, aux sources de l'Ariège. Lampagia, saisie sur son cadavre, fut ramenée captive, portant à la main la tête de son époux, et présentée à Abdérame. Le vainqueur musulman l'envoya, comme un don inestimable de douleur et de beauté, au calife de Damas. Cette princesse infortunée finit ses jours esclave dans un harem de l'Orient. Telle est la tragique et gracieuse légende d'où sort l'histoire des Hunold de Lantar. Corba devait avoir une destinée moins éclatante mais non moins douloureuse, et son nom qui peut signifier corneille semble en être l'augure lugubre[1]. Ainsi les mêmes races reparaissent, à des siècles de distance, reprenant sur la tombe des aïeux, l'héritage sacré de leur lutte et de leur glaive, et déployant dans de nouveaux combats la gloire de leur antique infortune, comme un

1. Corba, corbina, corneille noire.

Digitized by Google

drapeau funèbre. Les barons de Lantar brandissaient donc l'épée vengeresse de Goaïffer, le glaive ibère vainqueur de Roland et de Charlemagne. Depuis Roncevaux jusqu'à Jarnac et Montcontour, ils furent toujours prêts à la tirer pour l'indépendance politique et religieuse contre les Francs et contre Rome[1]. Jordan de Lantar, un des héros de l'épopée romane, avait épousé Marquésia, sœur de Bernard de Marcafaba, marì d'une infante de Foix, et d'Arnauld de Villamur, seigneur de Saverdun, chevalier renommé par sa sagesse et sa valeur, et d'Amiel de Palhers, moins éloquent mais aussi belliqueux. Corba était donc une fille des montagnes par sa mère Marquésia, dont le domaine indivis, selon l'usage, était avec les possessions de ses frères à Marcafaba, à Palhers sur la Leza, et à Saint-Paül-de-Jarrats, aux portes de Foix. Par son mariage avec la fille des Lantar, le seigneur de Montségur fortifiait d'une sorte de parenté, l'office chevaleresque qui l'attachait héréditairement à la maison de Foix. Il est probable que cette union s'accomplit sous les auspices du comte, d'Esclarmonde, et d'un sacerdoce soigneux de resserrer le faisceau des races cathares. Mais il n'est pas moins vraisemblable, car il faut tenir compte des mœurs du siècle, que reculé par la sentimentalité romanesque, et la mysticité johannite de la vierge et du chevalier, cet hymen ne se conclut que lorsque les Lantar, expulsés du Toulousain par l'imminence de la croisade, se réfugièrent pour toujours dans leurs terres des Pyrénées. Telle était la maison de

1. Lanta, près de Toulouse.

Digitized by Google

Cométa, et nous avons dû nous arrêter longuement sur ses origines, car le cœur de Ramon de Pérelha et la cime de Montségur sont le pivot de granit, sur lequel roulera l'orbe immense de cette histoire.

La députation cathare, avant d'atteindre Lavelanet, prit à droite, et se dirigea par des vallons incultes et rocailleux vers la demeure féodale de Ramon. Le vénérable Gaucéli, qui la conduisait, était, si l'on en croit son nom, frère de Gaucelm le Faidit, et conséquemment natif d'Uzerche, cette ville du Limousin que l'historien vit une fois comme une évocation du moyen âge, comme une île fantastique de l'air, assise sur les brouillards de la Vézère. Gaucéli était le troisième évêque johannite de Toulouse, en y comprenant le patriarche Nicétas. Il avait succédé à Ramon de Ramondi, élu en 1167 au synode de Caraman et pris en 1181 par le légat Henri, évêque d'Albano, dans les murs de Lavaur, vainement défendus par la vicomtesse Aladaïs de Carcassonne. C'est de la capture, hélas ! et de l'abjuration de cet évêque apostat que datait la promotion du vieux Gaucéli au siège de Toulouse. Conséquemment il comptait vingt-quatre ans d'épiscopat. Ce vieillard n'était qu'une ombre vénérable, et le véritable chef du catharisme aquitain, c'était Guilhabert de Castres, son jeune coadjuteur, tout récemment illustré par la conquête éclatante d'Esclarmonde, et, dans cette circonstance solennelle, le secret mais évident inspirateur de cette princesse.

Le patriarche Gaucéli, les évêques Ramon de Blasco, Ramon de Bélissen, et leur cortège pastoral et

Digitized by Google

chevaleresque mirent pied à terre au château de Peyréla[1]. Ses tours, du haut de leur abrupte monticule, dominaient un torrent sauvage et quelques cabanes de colons. Le hameau se divise en deux groupes de bercails, de vingt maisons au plus, appelés Peyréla-la-Haute et Peyréla-la-Basse. *Parva civitas, magnum nomen, ingens gloria.* Le vieil évêque, après avoir, selon l'usage, donné sa bénédiction au jeune châtelain, lui demanda, au nom du Christ, de relever les ruines du castellum de Montségur, pour que ses murs crénelés, et leur inaccessible sommet, devinsent, au besoin, le refuge, la forteresse, le sanctuaire de l'Église du Paraclet. L'Église était menacée; les orages du passé instruisaient des tempêtes de l'avenir. Henri, cardinal d'Albano, légat du Pontife romain, avait naguère conduit une croisade dans l'Albigeois. Il avait assiégé Lavaur, terrorisé Toulouse, et porté le fer et le feu jusque sur les cimes glacées des Pyrénées. Le midi fumait encore, du passage de ce moine, comme dévasté par la foudre. Un pressentiment qui n'était que trop prophétique, faisait redouter dans un avenir prochain des tempêtes qui s'accumulaient sourdement autour du Vatican. L'apostole de Rome, semblable à un Jupiter tonnant, allait le déchaîner sur le monde cathare. Les chefs religieux et laïques de l'Église du Paraclet avaient résolu de transférer le siège de son sacerdoce, sur la montagne inexpugnable de Mont-

1. Peiréla, Pérelha, aujourd'hui Péreillo, commune de 200 habitants. (M. Pasquier.)

Digitized by Google

ségur, au-dessus des nuées, et, s'il était possible, du tonnerre[1].

Ainsi parla le vénérable Gaucéli. Le désir des évêques et des barons fut accueilli par le jeune et pieux chevalier comme un ordre sacré. Sous cette prière s'imposait la volonté d'Esclarmonde, l'autorité du comte de Foix. Il se mit à l'œuvre aussitôt. Ses vasseaux de Peyréla, de la Roca, de Lavélanet, du pays d'Olmès, avec leurs mulets, leurs chariots, leurs outils, leurs engins; maçons, bûcherons, charpentiers, ingénieurs, architectes, se transportèrent en foule à Montségur. Cuelha, Camo, Léran, Massabrac, Belestar, Montferrier, le Chercorb, le Sabartez, la Cerdagne, les peuples de dix lieues à la ronde vinrent mettre leur pierre à l'édifice national. Tout le comté de Foix, tout le Midi concourut de bras, d'argent ou de pensée à l'érection du Sanctuaire pyrénéen. C'était comme l'arche de l'indépendance et du salut que l'on construisait sur ce sommet prophétique. Les peuples d'alentour la voyaient, avec une religieuse émotion, grandir de jour en jour sur son piédestal aérien et se dessiner blanche, solide, quadrangulaire, et dentelant enfin de sa crénelure l'azur du ciel. L'antique forteresse des géants, protectrice de la race ibérienne contre Rome consulaire la protégerait encore contre Rome sacerdotale. Ramon de Pérelha ne fut incontestablement en cette occasion solennelle que le mandataire des peuples, des seigneurs et des comtes du Midi. Mais derrière

1. Voir au livre III.

Digitized by Google

ces princes, ces barons, ces multitudes, rayonne, quoique invisible, l'ombre lumineuse d'une femme, de la néophyte de Fanjaus, de la théologicienne du Castellar, de la Sibylle future des guerres cathares qui la déroberont dans leurs tempêtes, de l'héroïque Esclarmonde de Foix[1].

1. Doat. XVII. Inq. de Carcassonne.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Évêques de Narbonne, de Béziers, de Viviers, de Toulouse, déposés par les légats. — Le troubadour Foulques de Marseille, prieur de Floréja, évêque de Toulouse. — État religieux de la métropole romane.

Les craintes des cathares étaient prophétiques. L'avenir effectivement s'assombrissait. Le pontife romain devenait de plus en plus menaçant. Ses légats bouleversent le Midi. Après les princes, ils frappent les évêques. Ils déposent Bérenger, archevêque de Narbonne; Guilhem de Rocozel, évêque de Béziers; Nicolas, évêque de Viviers, et Ramon de Rabastens, évêque de Toulouse.

Bérenger était un infant d'Aragon, fils naturel de Ramon Bérenger, comte de Barcelone, et conséquemment grand oncle du roi don Pedro II, alors régnant à Saragosse. Il avait été abbé de Mont-Aragon, dans la province de Tarragone, et de ce grand monastère catalan était passé à l'archevêché de Narbonne[1]. Bérenger, primat de Septimanie, se révol-

1. Raynaldi, n. 59 et 69. — Innocent III. ép. 160.

Digitized by Google

tait de la superbe des Romains. Il prétendait que sa dignité épiscopale, bien que soumise à Rome, il ne la tenait pas du pape, mais directement de Jésus-Christ. Il refusa de se joindre aux légats pour demander au comte de Toulouse l'expulsion des johannites. Il fut cassé par Amalric comme son prédécesseur l'avait été par Albano. La tolérance fut la vertu et le crime de ces deux primats comme du prince de Gothie. Guilhem de Rocozel était le successeur de cet évêque Bernard qui, en compagnie d'Alphonse II, roi d'Aragon, et de Roger Taillefer, vicomte de Carcassonne, avait exécuté le premier massacre de Béziers. Humain et libéral, Guilhem refusa d'exciter le peuple et d'excommunier les consuls, amis des cathares. Bérenger et Rocozel en appelèrent au pape; Innocent III confirma leur déposition. Pourtant il laissa Bérenger sur son siège pour ménager sans doute le roi d'Aragon qui, moins fier que son oncle, prosternait alors même sa couronne et sa tête royale aux pieds du pontife. Rocozel fut non seulement expulsé, mais encore, quelque temps après, tué *par la trahison de ses serviteurs.* (10 des calendes de mai 1205.) Il fut inhumé au monastère de Cassan dont il avait été prieur. Son épitaphe le qualifie de « pieux athlète, de prophète et de martyr, ayant supporté beaucoup de maux, et livré beaucoup de combats pour les mœurs antiques, dont il atteignit le faîte, et qui le couronnent de leurs rayons. O Christ, fais-lui grâce et qu'il vive éternellement dans le Ciel ! [1]. »

1. Nécrologe de Cassan. — Gallia, chr. IV, 415.

Digitized by Google

Nicolas, évêque de Viviers donna sa démission. Le comte Ramon consentit à la déposition de Ramon de Rabastens. Indulgent, évêque, homme facile, bon citoyen, il était l'ami et la créature du prince. Ce fut une perte pour Ramon VI. Mais l'évêque, plus ferme que son maître, ne consentit pas aisément à sa destitution. Il en appela des légats au pape, et longtemps après que le pape eût confirmé l'arrêt des légats, il s'intitulait encore évêque de Toulouse. On sent résister dans ces prélats la fierté de race et l'indépendance de l'Église d'Aquitaine contre la domination hautaine des pontifes romains.

Les princes montrèrent moins de cœur. Ramon VI, nous l'avons vu, consentit à l'expulsion des cathares. Il se borna sans doute à les avertir amicalement, à leur recommander le silence, à se dérober quelque temps dans l'ombre, à laisser passer l'orage. Mais le roi d'Aragon, plus inconséquent encore, s'arma contre les hérétiques. Après son mariage, il s'était embarqué pour Rome. Il avait probablement pris sur sa flotte deux pèlerins castillans, don Diégo de Azévedo, évêque d'Osma, et son acolyte don Domingo de Guzman, le futur saint Dominique. Ces prêtres furent les serpents tentateurs du jeune monarque. Il pensait avec indignation à son sacre populaire, à ces paroles d'airain des hidalgos d'Aragon : « Nous qui sommes autant que vous, et qui pouvons plus que vous, nous vous ferons roi pour la défense de nos libertés : Sinon, non[1]. » Il voulut opposer et superposer à cette élection nationale, l'onction sa-

1. Zurita. Cron. de Aragon.

Digitized by Google

cerdotale et la sanction théocratique. Contre le droit populaire il se réfugiait dans le droit pontifical et surnaturel. Il jeta sa couronne plébéienne et sa dignité royale aux pieds d'Innocent III et reçut des mains du pontife cette couronne d'Aragon, vassale désormais du Vatican, et voilée d'un mystère et d'un nuage. Il jura l'extermination des hérétiques et se mit à l'exécuter à son retour en Provence.

Il y avait dans l'Albigeois, aux portes même d'Albi, le château de l'Escure [1] donné, disait-on, par Robert, roi de France, à Sylvestre II, l'illustre pape aquitain. C'est de ce château que le cardinal d'Albano s'était, avec la croisade et la dévastation, précipité sur l'Albigeois. Il en avait chassé les *fils de Vézian* auquel Gerbert l'avait inféodé. Ces chevaliers avaient embrassé le catharisme. Après la croisade ils étaient rentrés dans leur manoir paternel. Le roi d'Aragon vint assiéger l'Escure, en rendit hommage au pape, et consentit à payer un cens annuel à l'Église romaine [2]. Pendant qu'il se faisait ainsi le vassal et le champion du saint-siège, ce brillant prince, non moins léger néophyte que volage époux, disputait au troubadour Ramon de Miraval le cœur d'Aladaïs de Boissezon, dame de Lombers, et déjà projetait de répudier la reine Marie de Montpellier. Telles étaient les inconséquences de ce jeune roi qui devait être un héros de l'Espagne contre l'Islamisme, et un martyr de l'Aquitaine contre Rome et la France.

1. Esc-ouria. la fontaine basque.
2. Hist. du Lang., t. V. — Ad. au l. VI, n° 15.

Digitized by Google

Cependant le chapitre de la cathédrale de Toulouse donna un successeur à Ramon de Rabastens. C'est le fameux Folco ou Folchetto, abbé du monastère de Floréja, près du Toronet, dans le diocèse de Fréjus. Il était fils de Messer Amfos ou Alphonse, riche marchand génois établi à Marseille. Il était beau, plaisant, libéral, amoureux du plaisir, habile à faire des vers et à les chanter sur la harpe. Ce n'était pas un poète, mais un versificateur d'intrigue et d'ambition. Il ne fut jamais classé qu'au douzième rang des troubadours provençaux[1]. Le jeune marchand fut accueilli pour ses chansons à la cour du vicomte, et maître, par la mort de son père, d'une grande fortune, il rechercha la faveur des rois. Il fut chéri de Richard Cœur de Lion, d'Alphonse V, d'Alphonse le Chaste, roi d'Aragon, et de Ramon V, comte de Toulouse. Mais le séjour favori où son cœur inconstant le ramenait toujours, était la petite cour provençale de Barral, vicomte de Marseille. Foulques était amoureux de la belle Aladaïs de Rocamartina, femme d'En Barral. Mais quelque charme que la vicomtesse trouvât dans la personne et dans les chants du poète, elle ne consentit jamais à lui faire *plaisir d'amour*. Dans ce temps de décadence sentimentale, les troubadours ne se contentaient plus de soupirs, de tendres regards, et de faveurs mystiques. Soit versatilité vagabonde, soit secret espoir de vaincre par la jalousie la vertu d'Aladaïs, Foulques porta son poétique encens aux deux sœurs du vicomte; Laura, dame de San-Jorlan, et Mabilia,

1. Le moine de Montaudon.

Digitized by Google

châtelaine de Pontevez, l'une et l'autre d'une très grande beauté et d'une singulière valeur. Aladaïs, indignée, chassa de sa cour le poète coupable d'inconstance ou de sensualité, deux crimes irrémissibles dans la législation du pur amour. Dans son désespoir, il se retira à la cour de Montpellier, où régnait Eudoxie, femme du comte Guilhem VIII, et fille de Manuel Comnène empereur d'Orient, et qu'à cause de sa naissance on appelait l'*impératrice*. La Despœna byzantine tâcha de consoler le poète qui lui consacra le dernier parfum de ses vers. De la belle et noble Aladaïs, il était tombé à cette princesse laide, maladive, délaissée de son mari, pour toute héroïne. Il touchait au terme de sa jeunesse et de sa mélodie. Enfin, il se maria ; chute profonde, irréparable naufrage ! Le voilà noyé pour toujours, par ce saut de Leucade conjugal [1].

Mais Foulques était une nature habile, vivace et remontante. Tombé par l'amour, il allait se relever par la religion et la guerre, en attendant les massacres. Le Miramolin de Maroc envahit l'Espagne. Alphonse, roi de Castille, est vaincu à la bataille de Calatrava. Ce monarque, dans sa détresse, implore le secours du pape et des princes d'Occident. Foulques, vaillamment, se fait le clairon de cette croisade. Il parcourt l'Aquitaine en chantant la guerre sainte. Le troubadour eut le bonheur de conduire au roi, *son ami*, un grand renfort de chevaliers. Ils repoussèrent l'invasion africaine. Cependant Aladaïs de Roca-

1. Nostradamus, poètes prov., p. 53.

Digitized by Google

martina était morte. Le vicomte Barral, remarié à Marie de Montpellier, mourut aussi bientôt après. Le comte Ramon V de Toulouse, le roi Alphonse d'Aragon, le roi Richard d'Angleterre descendent tour à tour au tombeau. Le troubadour se vit seul sur la terre. Son cœur fut pris d'une profonde mélancolie. Le cloître était le refuge des troubadours vieillissants. Mais Foulques, jeune encore, esprit inquiet, caractère turbulent, c'est l'ambition mondaine et non le dégoût du siècle qui l'entraînait vers la clôture monastique. Il avait probablement connu saint Dominique en Castille. A Montpellier, métropole catholique, il avait rencontré les légats romains. En renonçant au monde on arrivait à tout dans le monde. Poussant devant lui sa femme et ses deux fils adolescents, il entra dans l'ordre de Citeaux, vers la fin du siècle. Bientôt il fut élu prieur du monastère de Floréja dont le poétique nom convenait à ce troubadour cénobite, et, cinq ans après, il fut appelé, sur la désignation des légats, au siège épiscopal de Toulouse. Son esprit d'intrigue qui l'avait avancé auprès des princes, l'éleva non moins rapidement auprès des légats, les rois de ce siècle. Foulques évidemment fut la créature d'Arnauld-Amalric, le farouche abbé de Citeaux [1].

Pierre de Castelnau, malade à Vienne, était couché dans son lit lorsqu'il apprit l'élection de Foulques. Il leva les mains au ciel et s'écria : « Tout

1. Biblioth. nat. Manuscrits 2701 et 7225. — Parnasse occitanien. — Hist. du Lang., t. V, l. XXI, p. 91.

Digitized by Google

est sauvé puisque Dieu donne un tel homme à l'église de Toulouse. » Pierre et Raoul le firent sacrer, non par Bérenger, archevêque de Narbonne, son supérieur hiérarchique, mais par l'archevêque d'Arles. Bérenger s'en plaignit au pape ; mais Innocent III, tout en reconnaissant la suprématie de Narbonne, confirma l'élection de Foulques, candidat direct du saint-siège. Le nouvel évêque entra dans Toulouse, le jour de Sainte-Agathe (5 fév. 1206). C'était un dimanche ; il monta en chaire et prêcha sur l'évangile du jour, la parabole de la semence. Il la trouva bien mêlée dans Toulouse. Toute la ville était remplie de Vaudois qu'on appelait ariens, et d'Albigeois qu'on appelait manichéens, bien qu'ils ne fussent les disciples ni de Manès ni d' Arius. Ramon de Rabastens était aimé du peuple comme indigène et patriote. Foulques, par son origine, son élection irrégulière, et ses intempérances de langage et de conduite, fut tout d'abord impopulaire. L'évêché était endetté : l'ex-troubadour prétendait que c'était l'œuvre de son prédécesseur ; mais les créanciers, qui laissaient Ramon en repos, traduisirent Foulques devant les capitouls. Il n'osait se montrer en public ni même envoyer ses quatre mulets à l'abreuvoir de la Garonne. Le comte cependant essaya de vivre avec l'homme qui devait bouleverser sa maison et son peuple. L'Italie lui envoyait cet adversaire ; un plus implacable encore, allait, vers le même temps, surgir de l'Espagne [1].

1. Bibl. nat. Manuscrits 2701 et 7225. — Pierre de Vaux-Cernay. — Guil. de Puilaurens.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

L'évêque d'Osma. — Saint Dominique. — Conférences de Vert-feuil. — De Caraman. — De Béziers. — De Carcassonne. — De Montréal.

Alphonse IX, roi de Castille, qui avait uni déjà sa fille dona Blanca au prince Louis, fils aîné de Philippe-Auguste, désireux de marier son fils Ferdinand à une princesse du nord de l'Allemagne, chargea de cette négociation don Diégo de Azévédo, évêque d'Osma. L'évêque se mit en route avec un cortège de chevaliers et de prêtres espagnols, au nombre desquels se trouvait don Domingo de Guzman. Il était né à Calahorra, l'antique Caligurris, construite sur d'âpres rochers, au bord de l'Èbre. Don Féliz de Guzman, son père, et sa mère dona Juana de Aza, appartenaient à la plus illustre noblesse castillane, à la chevalerie ibéro-gothique. Dona Juana, pendant sa grossesse, avait rêvé, selon la légende, qu'elle mettrait au monde un chien. Le même songe était arrivé à la mère de saint Bernard; mais le dogue castillan devait naître avec une torche dans la gueule. L'Espagnole, justement effrayée, se

Digitized by Google

rendit en neuvaine au tombeau du bienheureux Dominique, abbé de Silos. Le saint lui apparut, et la consola en lui disant que l'enfant qu'elle allait mettre au monde serait le gardien vigilant de l'Église, qu'il traquerait ses ennemis, et qu'il les dévorerait de sa gueule de flamme. L'enfant naquit le lendemain, et la mère reconnaissante lui donna le nom du moine célèbre qui l'avait prophétisé de son tombeau, et qui annonçait sa *consécration au seigneur*. Voué à l'Église dès le berceau, il grandit d'abord chez son oncle maternel, archevêque de Gumiel d'Isan. Ce prélat envoya son neveu à l'université de Palencia d'où, après dix ans d'études théologiques, sur l'appel de l'évêque Diégo, il entra dans le chapitre d'Osma. Dominique, nature castillane étroite, ardente, obstinée, né pour l'activité et le combat, n'embrassa point la vie contemplative du cloître et du désert. Il resta prêtre et s'engagea dans l'ordre des chanoines pour soutenir les guerres de l'Église dans le monde. Il était sous-prieur quand il accompagna son évêque dans son ambassade matrimoniale [1].

Diégo et Dominique traversent les monts cantabres. De Bayonne à Toulouse, ils s'arrêtèrent au manoir de Lillé-Sélio. Esclarmonde n'y était probablement plus, et les deux grands adversaires ne devaient se rencontrer qu'à l'heure tragique des croisades. Les deux castillans ne passent à Toulouse qu'une nuit. Ce court séjour s'explique par le frémissement de la grande cité contre les légats romains. Ils traversent les vastes domaines de la maison de Saint-Gélis. Ils

1. Serius. — Théod. de Podio.

Digitized by Google

visitent la Septimanie, la Provence, les bords du Rhône. Ils voient le roi d'Aragon, Foulques, encore prieur de Floréja. Ils sont effrayés des progrès de l'hérésie. Pendant qu'ils s'acheminent vers le Nord, la princesse, dont ils allaient solliciter la main, mourut. Leur mission étant désormais sans objet, ils revinrent vers la Provence, et probablement montèrent sur la flotte qui transportait le roi Pierre II en Italie. Ils virent Rome, métropole du monde catholique, et Innocent III, le plus impérieux des pontifes. Ils ne cachèrent sans doute pas le déplorable état de la foi romaine au delà des Alpes[1].

Diégo, en même temps, demanda qu'il lui fût permis de déposer sa mitre pour aller, missionnaire obscur, convertir les Cumans, hordes slaves de la rive gauche du Danube. Innocent lui fit comprendre que le danger était en Provence, et que c'était là son champ de bataille. Et sans doute il lui ordonna d'aller se concerter avec l'abbé de Citeaux, que Diégo avait connu prieur du Poblet en Aragon. Les deux Castillans visitent cette métropole monastique de Bourgogne, séminaire des milices guerroyantes de la papauté. Le grand chef cénobitique était absent. Ils vont le chercher en Provence. Descendant la vallée du Rhône, ils font halte à Montpellier, métropole catholique dans le Midi cathare. Ils y rencontrent les trois légats, Raoul, Pierre de Castelnau et Arnauld-Amalric, abbé de Citeaux. Ces commissaires pontificaux sont tellement découragés qu'ils sont tentés d'abandonner le terrain au catharisme

1. Brovius. — Sponde. — Raynaldi.

Digitized by Google

qui les déborde de toutes parts. Ces légats voyageaient avec tout le faste des anciens proconsuls romains, et comme les mandataires d'un César sacerdotal. Diégo et Dominique eurent alors non pas une idée, car il ne pouvait en germer sous leur dur crâne africain, mais un reflet du génie cathare qui leur parut une révélation d'en haut. « Descendez de vos superbes palefrois, s'écria le vieil évêque castillan d'un ton d'inspiré; dépouillez l'orgueil de vos pompes sacerdotales, prenez le bâton des apôtres, et pauvres, nuds pieds, pleins de foi, marchons contre l'hérésie! » L'Espagnol avait découvert que les deux plaies de l'Église romaine c'étaient l'ignorance et l'orgueil, et qu'il fallait combattre la dissidence par ses propres armes : l'enseignement et l'humilité. Le vieillard se met à leur tête, et voilà ces princes de l'Église et du cloître qui, la besace sur le dos, et pareils à des mendiants, marchent sur Toulouse, citadelle du johannisme aquitain. Arnauld-Amalric les quitta; il était rappelé à Citeaux pour présider son chapitre général qui se tenait en automne; mais il devait revenir avec un renfort de moines doctes et éloquents pour seconder leur propagande. C'est ainsi que Diégo et Dominique recommencèrent la lutte néfaste que leurs ancêtres Idax et Didax engagèrent contre les Priscillianites, ces Albigeois du IVe siècle, dont les supplices ensanglantèrent l'Espagne et l'Aquitaine [1].

Les légats romains et les missionnaires espagnols marchent sur Toulouse où Foulques les attend, ré-

1. Sulpice Sévère, hist., liv. II, cap. 50.

Digitized by Google

comment monté sur son trône épiscopal. Mais qui donc les empêche d'attaquer la métropole johannite? Ce n'est pas évidemment le trop pacifique comte. Ce sont plutôt les énergiques consuls et les frémissements de l'orageuse cité. On trouve, en effet, à la tête de ces magnanimes capitouls, les chefs civils du catharisme toulousain; le fameux Arnaud-Bernard; Bernard le Bonhomme; Arnauld-Taillefer dont la maison était un oratoire; maître Bernard, l'ingénieur des remparts; Ramon de Pégulha, père d'un troubadour des guerres[1]. Laissant donc la capitale mundine, ils attaquèrent tout à l'entour ses forts avancés. Ils marchèrent d'abord sur Vertfeuil, château situé à six lieues vers le levant. Vertfeuil était cathare et léoniste depuis cent ans. Saint Bernard s'y était rendu avec le légat pontifical. Les habitants charivarisèrent le légat, bien qu'escorté des foudres de Rome et du génie du grand abbé de Clairvaux. Le principal seigneur de Vertfeuil et protecteur de l'albigisme était le chevalier Isarn Nébulat (l'orageux). Beaucoup d'hérésiarques accoururent à l'appel d'Isarn et au défi de Diégo. Les tenants cathares furent Pons, fils de Jordan, et Arnauld d'Arifat (la roche des fées). La dispute s'engagea sur la divinité et l'humanité de Christ. L'évêque cita ce passage de saint Paul : « Nul n'est monté au ciel que celui qui en est descendu. — Comment l'entendez-vous? dit-il. — Nous entendons, répondirent les cathares, que Jésus, qui est le Fils de l'Homme, est maintenant dans le ciel. — Donc, reprit l'évêque, celui qui est dans le ciel,

1. Du Mège, Hist. de Toulouse, t. I, p. 289.

Digitized by Google

et qui s'appelle le Fils, n'est qu'un homme? — Certainement, répondit l'Albigeois. » L'évêque continua : « Le ciel est mon trône, et la terre est l'escabeau de mes pieds, » dit le prophète Esaïe. « Donc l'homme assis dans le ciel touche de ses pieds la terre, et la longueur de ses jambes est de tout l'espace de la terre au ciel? — Nous l'entendons ainsi, reprirent les cathares. — Que Dieu vous maudisse! s'écria le bouillant Espagnol. Vous n'êtes que de grossiers hérétiques ! Je vous croyais plus sagaces[1] ! »

C'est ainsi que Guilhem de Puilaurens raconte la discussion, un demi-siècle après l'événement. Evidemment ce n'est pas ainsi qu'ont parlé Pons Jordan et Arnauld d'Arifat. Le johannite ne croyait qu'au Verbe. Il n'admettait dans Jésus qu'une chair fantastique. Il rejetait absolument le Fils de l'Homme. Ce Christ humain et colossal est une conception ébionite, et rappelle l'Adam universel des rabbins, et l'un et l'autre ne sont qu'une grossière image du Jéhova hébreu. Il convient moins au catharisme qu'au christianisme judaïsant de Diégo, dont la logique incorrecte et l'argumentation barbare mériterait assez la brutale insulte dont il apostrophe les deux théologiens gnostiques.

De Vertfeuil, les légats se rendirent à Caraman. Le seigneur s'appelait Gérald de Gourdon. Son manoir avait reçu Nicétas, patriarche cathare de Constantinople. C'est au synode de Saint-Félix que ce métropolite d'Orient organisa l'Église d'Aquitaine.

1. Guil. de Puilaurens, chap. VIII.

Digitized by Google

Les tenants, cette fois, furent deux Français, Baudoin et Théodoric, ce fameux chanoine de Nevers, neveu du chevalier Evrard, fugitif de cette ville en 1200, et réfugié dans le Midi, où il devint évêque albigeois. La conférence dura huit jours. On prétend que, sur l'invitation d'Azévédo, le peuple consentit à renoncer à l'erreur, mais sans expliquer s'il entendait la cathare ou la catholique. Il refusa d'expulser les docteurs johannites, et par honneur escorta, une lieue durant, l'évêque et les légats romains. C'est ainsi que ce doux peuple, au langage caressant et mélodieux, congédia les farouches proconsuls et néanmoins resta fidèle à la foi du patriarche grec Nicétas. Il est évident qu'il fut retenu par ses énergiques chefs, les Gourdon et les Astorg de Rosengas [1].

De Caraman, les missionnaires, par le versant septentrional de la Montagne-Noire, se dirigèrent vers la Provence. Nul bruit à Castres; nulle rumeur à Saint-Pons, muets d'effroi; mais l'orage éclata dans Béziers. Les citoyens de Béziers étaient renommés pour leur âpre et fière indépendance. Trente ans auparavant, pour venger un de leurs compagnons insulté par un chevalier, et ne pouvant obtenir raison de l'outrage, ils avaient tué le vicomte et l'évêque, et furent à leur tour massacrés par le roi d'Aragon. A cette fierté civique se joignait une forte antipathie papale. Leur évêque même était anti-romain. Ils étaient encore exaspérés de la déposition et de l'assassinat de leur ancien évêque Guilhem de Rocozel.

1. Doat. Inq. de Toul.

Digitized by Google

Catholiques et cathares acceptèrent unanimement la lutte contre les légats. La controverse s'engagea avec hauteur de la part des Romains, avec une fierté indignée de la part des citoyens. Leur irritabilité indomptable fut portée à son comble par les menaces du fougueux Pierre de Castelnau. L'archidiacre de Maguelonne devint leur bête noire. Raoul et Diégo, tremblant qu'il ne fût massacré, le pressèrent de quitter Béziers. Il partit et se réfugia dans les troubles civils de Montpellier. Bientôt après ses collègues, abandonnant des conférences orageuses où les syllogismes s'aiguisaient parmi les poignards, sortirent en secouant leurs sandales et se dirigeant sur Carcassonne. C'est alors sans doute qu'ils laissèrent tomber de leurs lèvres irritées ce proverbe arrivé jusqu'à nous, « que si le Christ était de nouveau crucifié dans le monde, ce serait à Béziers, » paroles prophétiques de la croisade [1].

Béziers était en lutte contre le pape, Montpellier était en guerre contre le roi d'Aragon. Don Pedro, maître de la ville par son mariage, voulut doubler les impôts, réduire les libertés, répudier la reine. Les consuls attaquent le château, démolissent le donjon royal, et chassent le roi de leurs murs. Castelnau, fugitif de Béziers, arrive sur ces discordes et s'interpose entre les belligérants. Il condamna les consuls à reconstruire la forteresse, et le monarque à renoncer aux impôts excessifs, et à garder la reine. Le volage prince s'adressa directement au pape. Il

1. Pierre de Vaux-Cernay.

Digitized by Google

lui disait qu'il avait un grand scrupule d'avoir épousé la reine, du vivant de son second mari le comte de Commenges, et après avoir eu des relations avec une parente de la princesse. En même temps, il demandait la main de Marie de Lusignan, héritière du royaume de Jérusalem. De là, Castelnau se rendit vers le Rhône pour éteindre les guerres qui ensanglantaient ses bords, non pour épargner le sang humain, mais pour armer les princes et les peuples contre les hérétiques. Ramon VI, qui sentait que cette paix tournerait en armement et en massacre, refusa de signer l'accord et de s'associer à une seconde croisade d'Albano. Pierre, furieux, excommunia Ramon, et fulmina l'interdit sur le comté de Toulouse [1].

Pendant que Castelnau s'efforçait de rassembler les éléments d'une croisade, Raoul, Diégo et Dominique, revenus à Carcassonne, engagèrent une conférence de huit jours contre l'évêque Bernard de Simorra. Bernard, probablement originaire de Gascogne, en était venu à la suite de la vicomtesse Esclarmonde. Il était déjà évêque de Carcassonne en 1204, et soutint une première conférence contre les légats en présence du roi d'Aragon. Les deux colloques se confondent ; les champions sont les mêmes. L'une et l'autre eurent lieu probablement au château vicomtal, devant tous les seigneurs septimaniens, le prince Trencabel et même le roi don Pedro. Il n'y a de plus que Diégo et Dominique. Or, comme nous ne connaissons rien de cette seconde controverse, nous

1. Dom Vaissette, V.

Digitized by Google

allons reproduire le compte rendu de la première dont elle ne fut sans doute que la répétition. Le roi demanda à Simorra « s'il croyait à un seul Dieu tout-puissant, créateur des choses visibles et invisibles, auteur de la Loi de Moïse et du Nouveau Testament. » Les hérétiques, « après plusieurs subterfuges, auraient répondu par un blasphème horrible qu'ils reconnaissaient trois Dieux, et même un plus grand nombre, dont l'un, qui était le mauvais, était le créateur des choses visibles et l'auteur de la Loi de Moïse. Que Jésus n'était qu'un pur homme né d'un homme et d'une femme. Qu'ils avaient nié le sacrement de l'autel et la résurrection générale, et protesté que la Vierge Marie n'était pas née selon la chair de parents charnels. » Les deux légats les ayant réfutés, le roi d'Aragon les condamna en présence de l'évêque de Carcassonne [1].

Le roi d'Aragon était un grand théologien de l'empire d'amour, mais il est douteux que ce brillant et chevaleresque prince fut aussi compétent en matière de gnose alexandrine. Le secrétaire de la conférence de Carcassonne n'a pas mieux compris que le scribe du colloque de Vertfeuil. Il est impossible que les cathares aient dit qu'ils reconnaissaient *trois Dieux et même un plus grand nombre*, puisqu'ils confessaient un dieu un, unique, universel, infini, une seule essence divine et une seule substance universelle. Ils n'ont pas pu dire que Jésus n'était qu'un homme, puisqu'ils n'admettaient qu'un

1. Pierre de Vaux-Cernay.

Digitized by Google

Christ lumineux et éthéré. Mais ils ont pu dire que la mère du Verbe n'était pas Marie, mais Mani, l'Esprit, une Vierge céleste. Ils ont pu soutenir que l'Archange déchu avait produit les *formes* des choses dont le *fonds* appartenait au Christ, et que ce principe producteur de la matière l'était aussi de la loi matérielle des juifs comme des cultes idolâtriques des gentils. Par la même raison logique, ils ont nié le sacrement de l'autel et la résurrection des morts.

Mais la conférence la plus célèbre fut celle de Montréal. Ce bourg est construit sur un monticule, l'église à l'est, le château à l'ouest, les maisons sur la déclivité du sud. Le châtelain s'appelait Américde Laurac, très dévoué au catharisme. C'est dans son manoir que s'engagea la dispute en présence des peuples et des seigneurs du Rasez et du Lauragais. Les tenants cathares furent Guillabert de Castres, archidiacre de Fanjaûs; Bénoit de Termes, diacre de Limoux; Pons Jordan, diacre de Vertfeuil, et Arnauld Hot, diacre de Çab-Aret, dans la Montagne-Noire. On s'en remit des deux côtés à l'arbitrage de quatre laïques, Bernard de Villeneuve et Bernard d'Arsens, chevaliers; Bernard de Goth et Arnauld de la Rivière, bourgeois. La discussion roula sur la véritable Église. L'évêque d'Osma prétendit que l'Église romaine était l'épouse de Jésus-Christ. Hot répondit qu'elle était la Babylone de l'Apocalypse, enivrée du sang des martyrs; que l'ordination catholique n'était ni bonne, ni sainte, ni établie par le Christ; enfin, que la messe n'avait été instituée ni par le Christ ni par les apôtres. L'évêque d'Osma se

Digitized by Google

chargea de prouver la foi catholique d'après le Nouveau Testament. Sa thèse n'était pas facile. Pendant quinze jours on débattit le caractère de l'Église sur la hiérarchie et sur les sacrements que les johannites réduisaient au seul consolament ou baptême de l'Esprit. On écrivait les arguments, et tous les soirs les résultats acquis étaient remis aux juges laïques. « O douleur, s'écrie un contemporain, que l'Église catholique fut déchue à ce point, parmi les chrétiens, qu'on ne put répondre à tant d'outrages que sous le jugement des laïques! » Les conférences closes, les arbitres prétendirent qu'ils avaient à délibérer sur la discussion générale. Ils étaient favorables aux cathares et redoutaient la vengeance des légats pontificaux, de sorte qu'on se sépara sans qu'ils aient rendu le jugement. Mais leur silence même fut le triomphe des cathares. Plus tard ils prétendirent que les pièces du procès s'étaient perdues dans le tumulte et le tourbillon de la croisade. Les catholiques se consolaient en invoquant la conversion invraisemblable de cent cinquante hérétiques. Ils racontaient encore un miracle de Dominique. Ce missionnaire, après la discussion, rédigea les arguments qu'il avait mis en œuvre et donna la cédule, pour qu'il la réfutât, à l'un de ses adversaires. L'Albigeois montra le document à ses compagnons assemblés. Ils s'écrièrent qu'il fallait le jeter au feu, et que s'il brûlait leur foi serait véritable. O merveille, la cédule, jetée une fois, deux fois, trois fois dans le brasier, sortit constamment intacte du sein des flammes. Pourtant, ajoute naïvement le moine, ils ne se convertirent pas. Ils défendirent qu'on divulguât le miracle; mais un che-

Digitized by Google

valier le révéla dans le monde, et Dominique le raconta lui-même au chroniqueur P. de Vaux-Cernay. Or, sans parler de ces hérétiques se chauffant pendant les chaleurs, au lieu d'aspirer, sous un ciel brûlant, la fraîcheur des neiges des Pyrénées, les cathares étaient trop intelligents et trop religieux pour soumettre leur conversion à l'épreuve du feu. Cette anecdote monastique montre néanmoins la supériorité de leur raison sur la crédulité superstitieuse de Dominique et de Pierre de Vaux-Cernay [1]. (Mai 1207.)

1. P. de Vaux-Cernay. — G. de Puilaurens. — Trivet.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

Conversion d'Esclarmonde. — Consécration de l'hospice du Castellar. — Mission catholique du Lauragais. — Maisons de Laurac et de Durfort. — Troubles de Pamiers. — Défi d'une dernière et suprême conférence au Castellar.
1. Pierre de Vaux-Cernay.

Pendant ces colloques et ces tumultes, le comte de Foix était sorti de la prison d'Urgel. Sa captivité avait duré environ quatre ans. Les peuples s'étaient émus, les cathares avaient intercédé, le roi d'Aragon était intervenu, comme suzerain; le comte Armengaud relâcha son illustre captif, nécessaire à la défense du Midi. L'héroïque vaincu et le magnanime vainqueur s'unirent de la plus étroite amitié dans les fers. Ramon-Roger conserva, dans sa défaite, sa conquête catalane; il avait sauvé non seulement l'héritage de son fils, mais encore le champ d'asile de la patrie, et l'aire de la victoire et de la liberté romane [1]. (Commencement de 1207.)

Esclarmonde n'attendait que le retour du comte

1, Martene, p. 1069 et seq.

Digitized by Google

pour donner à sa conversion une consécration suprême et se vouer irrévocablement au Consolateur.

Le jour venu, la princesse se rendit à Fanjaus par Bolbonne, nécropole paternelle, et accompagnée du comte Ramon-Roger son frère, comme pour s'entourer, dans cet acte solennel, du chef de sa race, de sa famille vivante, et des mémoires de ses ancêtres. Quatre matrones romanes, Auda de Fanjaus, Faïs de Durfort, Ramona de Miro et Esclarmonda de Festa, compagnes autrefois de ses jeux, maintenant de son veuvage et de sa solitude ascétique, escortèrent en quelque sorte l'infante dans l'Église du Consolateur. Auda de Prouille, dame de Fanjaus, était l'épouse d'Isarn de Bélissen, de la maison de Mirepoix. Fanjaus, ancien temple de Baal, était un des foyers du catharisme pyrénéen. Le culte de l'Esprit semblait se rallumer des cendres mal éteintes sur les autels héliaques du Bélénus celtique, et de l'Abellio helléno-ibérien[1]. Le temple occupait le sommet arrondi du coteau et dominait le bourg que les Romains appelaient Fanum-Jovis, nom que les Romans prononçaient Fan-Jaous. L'église catholique remplaçait le sanctuaire païen dont les piscines servaient d'abreuvoir aux palefrois du châtelain. Le château est jeté sur l'escarpement oriental, et le bourg s'abrite du nord en s'étageant sur le versant du sud où ses ruelles descendent en cascades. Fanjaus était alors la résidence du fils-major ou grand vicaire de l'évêque cathare de Toulouse. Cet archidiacre se nommait Guilhabert, de la grande maison

1. Du Mège : Monam. relig.

Digitized by Google

féodale de Castres, en Albigeois. Guilhabert, par sa science et son éloquence, était alors le chef religieux du parti johannite. Il eut la gloire de faire la conquête mystique de la docte Esclarmonde et de la maison de Foix.

La vicomtesse et ses quatre co-néophytes, accompagnées de leurs fils, de leurs frères, d'une grande multitude, de toute la chevalerie pyrénéenne, se rendirent, vêtues de noir en signe du deuil de l'âme, auprès du fils-major. Le catharisme avait des maisons de prière, mais point de temple. L'évêque, dans son système, était le temple du Saint-Esprit. Partout où se trouvait un *parfait*, là était le temple mobile et vivant. Nous pensons que cette fois, à cause de la nombreuse assistance, la cérémonie eut lieu dans la salle capitulaire du château où logeait Esclarmonde, et dont la châtelaine même, Na Auda de Bélissen, était une des cinq aspirantes. Guilhabert, entouré de ses diacres et de ses anciens, demanda aux catéchumènes : *Voulez-vous vous rendre à Dieu et à l'Évangile?* Elles répondirent : *Nous le voulons.* Elles firent, en conséquence, selon la formule usitée, la promesse de véracité, de chasteté, d'abstinence rigide et de fidélité à l'Église du Consolateur. Elles se mirent à genoux, et Guilhabert lut, en langue romane, l'oraison dominicale, selon le texte interprété dans son sens mystique, et le préambule de l'Évangile selon saint Jean : *Au commencement était le Verbe.* Puis il leur donna le baiser d'affiliation, non pas avec la bouche, car un cathare ne touchait jamais une femme, mais avec le Livre, baiser de l'Esprit que les néophytes aussitôt se rendirent

Digitized by Google

mutuellement sur les lèvres. Puis l'archidiacre les revêtit du fil consacré, symbole de la seconde naissance, réminiscence évidemment brahmanique. Dès ce moment, *diaconesses revêtues,* elles appartiennent au corps des Parfaits. Tel était le consolament, rite de l'initiation cathare ; c'est le baptême de l'Esprit hardiment substitué par le gnostique non seulement au baptême de l'eau, mais encore à l'eucharistie. Il était le sacrement unique et générateur de la religion du Paraclet[1]. (Mai 1207.)

De ces cinq catéchumènes, une, au moins, Auda de Fanjaus, n'était point veuve. Mais Isarn son mari lui permit de dénouer le lien conjugal. Il cédait son épouse à Dieu. Ces diaconesses revinrent dans leurs châteaux ; elles y vécurent comme des nonnes au milieu de leurs pompes féodales. Elles attendirent, pour se réunir à Esclarmonde, l'achèvement du cloître du Castellar. La dédicace eut lieu quelques jours après. Cet hôtel d'Esclarmonde, contigu au donjon comtal et mélange lui-même du manoir féodal et du cloître monastique, était jeté sur l'escarpement du rempart méridional, dans les ressauts duquel pendaient ses jardins. Il regardait à ses pieds le faubourg de l'Olmet, dans le lointain les montagnes brunes de Foix d'où fougueusement descend l'Ariège, et dans l'azur étincelant du ciel, semblables à des nuages, les cimes neigeuses d'Andorre. Au manoir vicomtal accédaient les *hospices* qui, sous ce nom générique, comprenaient l'école des enfants, l'ouvroir

1. Doat. t. XVII.

Digitized by Google

des adultes, l'hôpital des vieillards, refuge immense ouvert à tous les orphelins, à tous les déshérités de ce monde. Ces hospices, fondés dans le sentiment des malheurs présents et dans le pressentiment des prochaines infortunes, occupaient le long de l'escarpement cette vaste plate-forme du Mercadal, soutenue au levant de hautes et sombres murailles, et décorée au midi de pampres, de grenades, de roses et de cyprès. Le palais d'Esclarmonde, peuplé de la noblesse indigente et orpheline, sera, dans un certain sens, en même temps que l'Hôtel-Dieu, le Saint-Cyr aquitain du XIII^e^ siècle[1].

A l'appel d'Esclarmonde arrivèrent de leurs manoirs ses catéchumènes de Fanjaus. La bonne comtesse Philippa, dénouant le lien conjugal qui l'unissait à son héroïque mais inconstant époux, vint se ranger sous la règle ascétique de la docte et haute Esclarmonde. Esclarmonde était, par le génie avant de l'être par le titre, l'archidiaconesse. Guilhabert de Castres vint sans doute inaugurer cette arche du Consolateur, car cette cérémonie n'était que le complément de celle de Fanjaus. Et pourtant, cette consécration d'une maison de paix et d'amour ne put s'accomplir sans tumulte et sans effusion de sang. Une insulte brutale des moines provoqua, de la part des chevaliers, une vengeance atroce, lorsqu'une des compagnes d'Esclarmonde, la vénérable Faïs de Durfort, vint s'établir à la diaconie du Castellar.

La maison de Durfort, dont les branches ont cou-

1. Le palais d'Esclarmonde est aujourd'hui l'hôtel de Saintenac, et son cloître, le couvent des Carmélites.

Digitized by Google

vert le Midi, et qui, transplantée dans le Nord, s'y propage encore après tant de siècles, était originaire du Podaguès, territoire montueux qui s'étend entre l'Arise et l'Ariège. Son manoir, carré avec des tours rondes aux angles, s'élevait massivement à l'extrémité occidentale d'une colline qui s'aiguise à la jonction de deux combes profondes et reliées par un large fossé dont la tranchée isolait la puissante demeure féodale des cabanes des colons groupées au levant. Les seigneurs de Durfort étaient alliés à la maison de Foix[1]. Faïs se disait *amita et amica* de Ramon-Roger. Ils partageaient avec les Villemur la seigneurie indivise de Saverdun. Ils possédaient encore les châteaux d'Unzent, de Canté, de Rodelha, de Bonnac, d'Avezac, et la navigation avec les pêcheries de l'Ariège jusqu'aux portes de Pamiers. Un de leurs cousins était Ramon de Pérelha, seigneur de Montségur. Ils avaient fondé l'abbaye de Calers, dans le vallon de Gaillac-Tolosan. Mais leurs querelles avec les moines les poussèrent sans doute vers le catharisme, et Durfort en devint la métropole dans le Podaguez septentrional. Nous avons vu la vénérable Faïs embrasser à Fanjaus la vie des Parfaits. Sicard de Durfort et Pons-Adhémar de Rodelha, ses fils, non moins fervents, mirent le premier son épée, le second son épée et sa parole au service du Paraclet. Les diacres Agulher et Peyrota étaient les chapelains de Durfort. Le sage Pons-Adhémar était le précepteur chevaleresque du jeune Roger-Bernard de Foix. C'est dans ces murs que l'infant, à

1. Moréri. — D'Hozier. — Armorial de Fr.

Digitized by Google

peine âgé de dix ans, écoutait les instructions des docteurs albigeois, et c'est dans ses vallons sauvages qu'il préludait, dans ses chasses contre les loups et les sangliers, à ses prouesses héroïques contre les hordes de la croisade[1].

Le cloître cathare du Castellar étant terminé, la vénérable Faïs, renonçant à toutes ses grandeurs chevaleresques pour vivre, humble servante du Paraclet, auprès d'Esclarmonde de Foix, dit adieu à son manoir et à ses vassaux de Durfort. Après une halte au château de Saverdun, elle traversa l'Ariège, et remontant la rive droite du fleuve, accompagnée de ses deux fils Sicard et Adhémar, de ses parents les Villemur de Palhers, de Saverdun et de Marquefave, de ses amis de Massabrac, de Justignac et de Cintegabelle, et de valets, conduisant les chariots et les bagages, long et nombreux cortège d'une grande matrone romane qui se retirait du monde, arriva bientôt à la porte septentrionale de Pamiers. C'était une épaisse et lourde arcade romane située entre l'église rustique du *Camp* qui, comme son nom l'indique, était construite hors des murs, et la *Tour*, forteresse de l'abbé, qui hérissait de ses créneaux le monticule funèbre appelé de nos jours le Calvaire. Dès que le commandant monastique de ce fort vit arriver la vieille châtelaine cathare sur sa haquenée pacifique et avec sa longue et sinueuse escorte ondulée dans la plaine, il descendit précipitamment de sa hauteur, et saisissant la bride de la monture de Faïs

1. Arch. de Foix. — Doat. XVII.

Digitized by Google

engagée déjà sous la porte cintrée, la fit reculer violemment, pour l'expulser de la ville, domaine, disait-il, de saint Antonin. Sicard et Adhémar, les fils de Faïs, accoururent venger leur mère, la cité dont ils sont les citoyens, et leur souverain le comte de Foix. Les consuls léonistes de Pamiers, insultés également dans leurs libertés, prennent parti pour les chevaliers cathares. Le tumulte tourne bientôt en combat. Les hommes d'armes de l'abbé sont refoulés dans la *Tour*. Les prêtres et les moines se réfugient dans l'église du *Camp*. L'impétueux Sicard, exaspéré contre les moines, par leur perpétuel conflit sur les pêcheries de l'Ariège, s'élance après les fugitifs, et frappe l'un d'eux d'un coup de lance qui lui fait jaillir du front ses deux yeux sanglants. Il fait bondir son cheval dans la nef, et dans sa fureur, va frapper un prêtre qui se dérobait devant l'épée dans l'inviolabilité de son office et du saint lieu. Selon le chroniqueur de la croisade, il le tua sur l'autel. Pendant que les chevaliers pourchassaient ces soldats et ces moines effarés, les consuls recueillaient la vénérable Faïs éperdue dans le tumulte, et la conduisaient triomphalement dans les hospices du Castellar où l'attendaient, non moins anxieuses, Philippa et Esclarmonde de Foix [1]. (Avril 1207.)

Le lendemain, le comte Ramon-Roger, instruit de l'outrage fait à sa parente et à lui-même, arrive courroucé aux portes de Saint-Antonin. Il demande les clefs du monastère. L'abbé les refuse, puis, crai-

1. Pierre de Vaux-Cernay, ch, II.

Digitized by Google

gnant qu'on ne les arrachât de ses mains, il crut les mettre dans un lieu inviolable, en les posant sur la châsse même du saint, entourée, comme d'une garde, de toutes les autres reliques, rangées en bataille sur l'autel tout flambant de cierges. Mais le comte n'était pas homme à se laisser épouvanter par cette phalange de squelettes. Il enleva les clefs du milieu de ces ossements, enferma l'abbé et ses religieux dans la basilique, et fit camper ses hommes d'armes dans le monastère. Au bout de trois jours, il les relâcha, les chassa de leur cloître, et envoya un héraut crier à son de trompe dans Pamiers : « Que nul bourgeois ni vilain ne soit assez hardi que d'héberger dans son logis, sous peine de la hart, ces moines félons de Saint-Antonin[1]. »

Pierre de Castelnau, cependant, avait rejoint ses collègues à Montréal. Arnauld-Amalric était aussi arrivé du Nord, suivi de douze abbés et d'une vingtaine de moines tirés des monastères de France. De ce nombre était Gui, prieur de Vaulx-Cernai, cloître dont les ruines décorent encore d'arcades gothiques si élégantes les rochers et les eaux de l'Ivette, dans le voisinage de Chevreuse. Gui revenait de la conquête de Constantinople où il avait accompagné son ami Simon de Montfort. Il amenait avec lui Pierre, son neveu, cellérier de son monastère. C'est le futur chroniqueur de la croisade ; on a pu juger de son esprit par le récit du miracle de Montréal ; et pourtant sa chronique ne laisse pas d'avoir son prix, bien que fanatique et barbare. Arnauld-Amalric,

1. P. de Vaux-Cernay. — Dom Vaissette, t. V, p. 535, pr. 6.

Digitized by Google

Pierre de Castelnau et l'évêque d'Osma, renforcés de leur phalange monastique, résolurent de se diviser par bandes de deux ou trois et de parcourir le Lauragais. Montréal, Fanjaus, Laurac étaient des foyers de catharisme. La matrone de Laurac était *parfaite;* sa fille Mabilia, diaconesse *couronnée;* ses deux autres filles, Géralda, dame de Lavaur, et Esclarmonde, châtelaine d'Aniort, ferventes *croyantes.* Américde Montréal, son fils, venait de prêter son manoir au triomphe du johannisme dont il devait être le héros et plus tard le martyr. Quand Gui, abbé de Vaulx-Cernay, entra dans Laurac pour exorciser le bourg, il fit le signe de la croix, symbole de sa mission et de sa prédication romaine. Sicard de Laurac, patriarche de cette tribu, répondit au moine : *Que ce signe ne me soit jamais en aide*[1]. Les missionnaires n'eurent aucun succès dans un pays aussi profondément cathare. Par Fanjaus, Belpech et Bolbonne, ils se dirigèrent vers Pamiers qu'ils trouvèrent tout frémissant de la querelle du comte de Foix et des chevaliers de Durfort contre les moines de Saint-Antonin.

Foulques, évêque de Toulouse, et Navarre, évêque de Conserans, étaient accourus pour rétablir la paix. Ils s'interposèrent, prirent jour avec le comte, mais Ramon-Roger ne daigna pas même venir au rendez-vous de Pamiers. Pendant ce temps, il mettait la main sur les châteaux dépendants de l'abbaye. Pourtant ils devaient réussir plus tard; l'abbé tran-

1. P. de Vaux-Cernay.

Digitized by Google

sigea avec le comte, et put ramener son troupeau dispersé dans le cloître désert de Saint-Antonin. C'est au plus fort de ce tumulte monastique que Pamiers célébra par des fêtes la consécration de la grande diaconie du Paraclet et l'exaltation de l'archidiaconesse Esclarmonde.

L'abbé Vidal, quelques jours après, reçut, dans son cloître exorcisé, l'évêque d'Osma, les légats romains et les missionnaires de Cîteaux. Le monastère, à un mille au sud de Pamiers, était comme un camp catholique qui se formait pour assiéger le capitole cathare. Ils entrent dans Pamiers, ils montent au Castellar, ils trouvent Esclarmonde telle qu'une grande prêtresse du Paraclet. Un défi fut lancé. Vint-il de la fière Esclarmonde ou des légats hautains et menaçants? Nous l'ignorons. Mais ce défi fut relevé; une conférence fut convenue, et le jour et le lieu furent arrêtés sur-le-champ. Des messagers furent aussitôt envoyés vers les évêques de Toulouse, de Commenges, de Conserans; aux abbés de Bolbonne, de Saint-Volusien de Foix, de Saint-Pierre de Lezat, de Saint-Etienne du Mas-d'Azil. Des hérauts non moins rapides portèrent le cartel catholique au patriarche Gaucéli à Mirepoix, à Guilhabert de Castres à Fanjaus, à tous les tenants johannites des Pyrénées. Esclarmonde, qui devait figurer dans leurs rangs, prêtait à la discussion sa propre ville, son propre manoir, le Castellar de Pamiers. Et, pour ajouter à la solennité, la conférence devait avoir lieu en présence du comte et de la cour de Foix.

La conférence de Pamiers fut la dernière; elle fut la plus éclatante et la plus célèbre. Elle ne fit que

Digitized by Google

précéder la croisade. Après, viennent les chocs de lance des batailles. Or, sachons pourquoi nos pères tirèrent l'épée. Combattirent-ils, moururent-ils pour l'erreur ou la vérité ? Moururent-ils pour la justice, la liberté, la civilisation, les droits imprescriptibles du genre humain? Leur cause religieuse et politique méritait-elle vingt ans de guerre et le sacrifice d'un million d'hommes? Avant de nous engager dans le sanglant récit des croisades, tâchons de reconstituer le système de la théologie cathare et de compléter le tableau de la société romane.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE VI

ESCLARMONDE DE FOIX.

CHAPITRE PREMIER

Conférence de Pamiers. — Ramon-Roger, comte de Foix. — La famille comtale. — Les chevaliers pyrénéens. — Les évêques et diacres albigeois. — Les légats romains. — Maître Arnauld de Campranhan (1207).

Un orage immense se formait sourdement autour du Vatican. Ses lourds et noirs nuages menaçaient non plus l'Orient, mais le monde occidental. Ce n'est plus l'islamisme, mais la chrétienté elle-même que le vice-Dieu de Rome allait frapper de ses foudres. La croisade contre l'empire grec conduisait à une croisade contre l'Aquitaine, cette Grèce alexandrine d'Occident.

Les cathares, loin de la craindre, semblaient bra-

Digitized by Google

ver, provoquer la grande tempête. Avec une témérité chevaleresque, ils défiaient à des colloques publics les terribles champions de la papauté. Les puissants légats hésitèrent d'abord, puis relevèrent enfin ces audacieux défis. Le midi se couvrit de joutes théologiques. Une première eut lieu à Carcassonne en présence du roi d'Aragon; une seconde à Vertfeuil; une troisième à Caraman; une quatrième à Béziers; une cinquième à Carcassonne; une sixième qui dura quinze jours à Montréal; une septième enfin, qui devait éclipser toutes les autres, fut convenue à Pamiers[1]. Tout porte à croire qu'elle fut provoquée par la vicomtesse Esclarmonde. La docte princesse se proposait d'y prendre part, de rompre des lances dans la mêlée théologique, et de faire humilier par ses humbles cathares ces Romains superbes.

Ni la conversion d'Esclarmonde, ni la reconstruction de Montségur, ni les conférences de Pamiers, ne purent évidemment avoir lieu sans le consentement du comte de Foix. C'étaient trois scènes du même drame religieux en dehors et au-dessus duquel il affectait de se tenir impartialement comme souverain. Mais comme le roi d'Aragon et le vicomte de Carcassonne, ses cousins, il voulut que ces discussions solennelles se passassent sous ses yeux. Laïque, il se posait non comme juge doctrinal, mais comme prince féodal, modérateur des deux sacerdoces. Il descendit de son château construit au pied d'un trapèze de rocher dont la cime, semblable à un piédes-

1. P. de Vaux-Cernay. — G. de Puilaurens.

Digitized by Google

tal, supporte dans les airs son inexpugnable et gracieux donjon crénelé aux trois tours phocéennes. Agé d'environ cinquante-cinq ans, de haute taille, de forme athlétique, blond, l'œil bleu, la face vermeille, la tête haute ainsi que le cœur, majestueux et souriant, Ramon-Roger était l'un des princes les plus éloquents et les plus valeureux de son siècle[1]. Les barons du Sabartez et de Cerdagne, les Rabat, les Lordat, les Castelverdun, les D'Alion, les fils d'Impéria, l'accompagnaient. Par la porte de l'Olmèt et par le chemin tournant du Sud, il entra dans les cours du Castellar. Descendu dans la salle capitulaire, décorée de muffles d'ours et de hures de lion, trophées de ses chasses dans les Pyrénées ou les déserts d'Orient, il prit place sur une haute estrade, entouré de la famille comtale et de son escorte chevaleresque. A ses côtés s'assirent Philippa de Montcada sa femme, et Ermessinde de Castelbon, sa jeune bru; ses sœurs Esclarmonde de Lisle, vicomtesse de Gimoez, et Cécilia de Commenges, vicomtesse de Conserans. Esclarmonde, la grande matrone cathare, la promotrice des conférences, devait en être aussi l'héroïne, résolue de se mesurer avec les Romains. Sézélia, nous l'avons dit, était léoniste, et croyait les doctrines prêchées dans ses montagnes par Félix et Claude d'Urgel, et plus anciennement encore par Vigilance de Caligurris, défenseur de l'antique liturgie espagnole. Auprès du comte se tenaient encore les infants de Foix, Roger-Bernard, son héritier présomptif, Américet Loup, et leurs

1. G. de Tudelle.

Digitized by Google

jeunes sœurs, dont l'une portait le nom de sa docte marraine, la châtelaine du Castellar. Leurs cousins de Consérans et de Marcafaba : Arnauld de Villemur, l'oncle de ces derniers, seigneur de Saverdun, l'un des chevaliers les plus accomplis de ce temps, et son frère le vaillant Amiel de Palhers. Pons Adhémar de Rodelha, seigneur de Durfort, précepteur chevaleresque des princes. Pierre de Durban, seigneur de Montagut, chevalier-troubadour qui portait dans les batailles la bannière comtale de Foix. Les *fils de Bélissen*, seigneurs de Mirepois, et leurs trois rameaux masculins, les Batalha, les Arnauld-Roger, et les Isarn de Fanjaus. Leurs branches féminines comprenaient les Marliac, les Arvigna, les Vernholas, les Castilho, les Mauléon, les Montservat, les Massabrac. Les Peyrat de l'Olmès, et leurs deux rameaux, les Peyrota et les Peyréla. Ramon de Peyréla, on le sait, était le châtelain de Montségur ; et leurs alliés, les Lavélanet, les Bélestar, les Lantar et avec ceux-ci Corba, la fiancée mystique du héros cathare du Thabor.

A l'annonce des conférences, ces barons étaient descendus de leurs manoirs pyrénéens. Ils s'étaient rangés autour des évêques dont ils formaient la garde chevaleresque. Ils les escortaient avec ce guerrier et mystique amour qu'inspiraient les apôtres du Paraclet. Ils entrèrent dans Pamiers dans toute leur pompe féodale et mirent pied à terre dans les cours du Castellar. Plusieurs chevaliers figuraient au nombre des évêques albigeois. A leur tête était le vénérable Gaucéli, patriarche de Toulouse ; mais sous l'ombre de ce vieillard, le chef réel de

Digitized by Google

l'église cathare était Guilhabert de Castres, son coadjuteur, illustré par la conversion des princesses de la maison de Foix, et par sa lutte à Montréal contre l'évêque d'Osma et son compagnon Dominique de Guzman. Il allait retrouver au Castellar ces deux Espagnols. Avec Caucéli et Guilhabert venaient probablement Bernard de Simorra, Bénédict de Termas, Pierre de Corona, Peyrota de Clermont, Ramon de Blasco[1] et Ramon de Mirapéis (Bélissen). Ces évêques gnostiques portaient une robe noire, un chaperon en forme de tiare, un cordon sur la poitrine à la manière des brahmes indiens, et dans un fourreau de cuir l'évangile selon saint Jean, l'apôtre de la lumière et de l'Orient. Leur face pâle, leur taille amaigrie, leur corps presque transparent, leur voix plaintive, je ne sais quoi de lumineux et d'aérien, tout révélait en eux, selon leur doctrine, dont ils étaient les vivants symboles, des anges exilés sur la terre, et qui n'aspiraient qu'à rouvrir leurs ailes vers le ciel.

La phalange catholique se composait de Raoul, le plus modéré des légats de Rome sacerdotale, non moins hautains et non moins impérieux que les ambassadeurs de Rome consulaire et impériale; de Foulques, d'abord doucereux troubadour, puis moine mélancolique, enfin violent et fanatique évêque de Toulouse; de Navarra, évêque de Conserans, homme ferme et capable et qui fut depuis légat pontifical; de Diégo d'Azevedo, évêque d'Osma, en Castille, et probablement aussi de son compagnon Dominique

1. Ancêtre de Beccaria et de Manzoni.

Digitized by Google

de Guzman; enfin des abbés de Saint-Antonin de Pamiers, de Saint-Volusien de Foix, de Bolbona, de Lezat et du Mas-d'Azil, et d'autres moines du Nord et du Midi[1].

Le comte de Foix était encore officiellement catholique, mais toute doctrine était admise dans ses États, dans sa cour et dans son cœur. Il était sympathique aux cathares uniquement occupés de choses du ciel, et détestait ces Romains orgueilleux qui parcouraient le Midi traînant à leur suite les tonnerres théocratiques de l'excommunication et de l'interdit, et qui, dédaigneux du monde, en revendiquaient l'empire au nom du pape, lieutenant de Dieu. Toutefois le prince se posant avec une fière indépendance entre les deux sacerdoces, leur fit, avec une affectation d'égalité, un accueil grave et magnifique. Mais cette égalité même était un cruel affront pour les superbes légats de Rome. Ils eurent, un instant après, à dévorer une autre couleuvre. Il fallait un juge du tournoi : ce juge doctrinal ne pouvait être qu'un laïque; un laïque fut donc, comme à Montréal, momentanément reconnu supérieur aux deux hiérarchies du Christ et du Paraclet. Ce *clerc séculier*, comme on disait alors, se nommait maître Arnauld de Campranhan, d'un château situé sur la rive gauche de l'Ariège, à une lieue au nord de Foix : c'est aujourd'hui Crampagna. Un siècle plus tard, ce châtelet appartenait à la maison de Foix, et nous sommes peut-être en droit de penser que maître Arnauld était parent ou allié de la dynastie com-

1. Dom Vaissette. T. V. passim.

Digitized by Google

tale, et que ce jeune docteur dut à son illustre origine aussi bien qu'à sa science renommée le suprême honneur d'être l'arbitre du synode de Pamiers. Ce seigneur, cathare au fond quoique en apparence catholique, était encore en cela l'image parfaite, et le plus exact représentant théologique du comte Ramon-Roger qui, sous la figure de ce scolarque dévoué, fut le vrai modérateur et dominateur des conférences du Castellar[1].

Juge à notre tour, après tant de siècles, de ce tournoi théologique, nous ne prendrons point place à côté de ce discret, versatile et fallacieux personnage. Mais on se souvient sans doute que parmi les princesses de la maison de Foix, l'une d'elles, Sézélia, n'était ni catholique ni cathare. La vicomtesse n'était pas la seule chrétienne de sa secte au Castellar. Les bourgeois, pour mettre d'accord leur croyance religieuse avec leur constitution consulaire, avaient adopté le léonisme. Le comte invita, comme il le devait, à la conférence, *ses bons amis*, les consuls vaudois de Pamias. Ils vinrent avec leurs docteurs, de sorte que la bataille fut double, moitié contre les adeptes de Valdo, moitié contre les adhérents de Nicétas. Ainsi l'église dogmatique de saint Paul, l'église mystique de saint Jean, l'église impériale et théocratique de saint Pierre, se trouvaient en présence à ces conférences célèbres du Castellar. C'est auprès des disciples de Vigilance, de Pierre de Brueys et d'Arnaldo de Brescia que, chrétiens scripturaires et indépen-

1. Sur Arn. de Campranhan, arch. de Pamiers.

Digitized by Google

dants, nous nous plaçons pour juger cette controverse entre deux sacerdoces plus ou moins zébrés de doctrines indiennes [1].

C'était vers la Saint-Jean, vers le temps du solstice, la fête de la triple purification de l'eau, du feu, de l'esprit. Les collines se couronnèrent de feux, la ville se pavoisa de verdure, et les pennons armoriés des six îlots de la cité brillaient dans l'air comme des fleurs. La bannière comtale *d'or à trois pals de gueules*, symbole de la liberté de la parole et de la foi, resplendissait au soleil sur le donjon du Castellar : astre pourtant orageux, au disque maculé de sang et que les oiseaux fatidiques des tours entouraient de leurs cercles funèbres et de leurs sinistres augures.

1. Dom Vaïssette, d'après Pierre de Vaux-Cernay, confond les croyances des princesses de la maison de Foix. V. 96.

Digitized by Google

CHAPITRE II

L'Église. — L'Église de saint Pierre. — L'Église de saint Paul. — L'Église de saint Jean. — Les sacerdoces catholique et cathare. — Le canon des Écritures.

Le prince étant sur son trône, les docteurs sur leurs sièges, la foule en silence, maître Arnauld donna le signal.

La question de l'Église venait d'être longuement débattue aux conférences de Montréal. Nous ferons également de cette question, que nous résumerons rapidement, le portique éclatant du colloque du Castellar. De quoi s'agissait-il, en effet, entre les deux sacerdoces ? De montrer leurs titres et de justifier de leur mandat. C'étaient les préliminaires indispensables, car la véritable Église est nécessairement dépositaire de la vérité, et de cette question primordiale découle celle de la doctrine, de la morale, et même de la hiérarchie. Les catholiques et les cathares admettaient également une église visible, hiérarchiquement constituée, et comme un empire sacerdotal de l'Occident ou de l'Orient.

Les Romains, selon leur habitude, posèrent le fondement de Rome, métropole du monde chrétien ;

Digitized by Google

de Pierre, vicaire du Christ, et des papes successeurs du prince des apôtres. *Tu es Petrus*, et *super hanc petram edificabo ecclesiam meam*. Ce passage fameux était au moyen âge tout l'évangile de la théocratie romaine. Les cathares répondirent sans doute que le Christ avait vécu à Jérusalem et non point à Rome, qu'il n'avait jamais désigné Rome pour sa métropole, que l'on confondait Rome avec Babylone *altérée du sang des martyrs* et qui, probablement, avait bu celui de Pierre; que Céphas n'était pas le vicaire du Christ, ni les papes les successeurs de ce prétendu prince des apôtres, et que les vrais fondateurs de la théocratie romaine, c'était l'évêque Sylvestre et l'empereur Constantin, un évêque mondain et un sanguinaire César[1]. Que le vicaire du Christ n'était point Pierre, mais Jean l'ami du Sauveur, l'apôtre qui reposait sur son sein, l'aigle de la théologie apostolique, le prophète vierge, le fils du tonnerre, l'oracle de la lumière et du pur amour, l'auteur de l'évangile éternel, fidèle au Maître jusqu'à la croix, et qui devait rester sur la terre jusqu'à l'avènement triomphal du Fils de Dieu; et qu'enfin cet apôtre des derniers temps est l'ecclésiarque des cathares, le patriarche des docteurs gnostiques, et de l'Église du Paraclet, dont Pathmos fut le berceau inspiré, les sept Églises d'Asie, les saintes métropoles; et l'Apocalypse, la prophétique épopée [1].

Ces raisons puisées dans un ordre conjectural et

1. Trad. Vaudoises et Albigeoises. — 2. S. Jean. Év. XXI.

Digitized by Google

légendaire étaient d'égale force, et Sézélia, vicomtesse de Conserans, et les consuls de Pamiers, qui étaient léonistes, pouvaient affirmer, avec plus de vraisemblance encore, que le véritable chef de l'Église après le Christ, n'est ni saint Pierre ni saint Jean, mais évidemment saint Paul, miraculeusement élu par le Sauveur, et sacré comme par la foudre sur le chemin de Damas, pour subvenir à l'insuffisance des Douze, et pour être l'apôtre des Gentils qu'il évangélisa dans tout l'univers, et qui, notamment à son passage dans les Gaules, fut le fondateur de l'Église antique des Alpes et des Pyrénées[1]. Les trois systèmes, on le voit, sont à leur base enveloppés de mythes. Mais les plus énormes fictions se creusent, comme des gouffres, dans le système romain. Quelle filiation possible entre Jérusalem et Rome, entre le Christ et Céphas son *vicaire*, entre Pierre, le pêcheur galiléen, et ses *successeurs*, les pontifes du Vatican, entre l'Évangile enfin et la théocratie ?

Les Romains déroulèrent sans doute la série majestueuse de leurs pontifes se succédant sans interruption pendant douze siècles. Ils attribuaient au siège du Vatican la transmission de l'Esprit de Dieu. D'après Grégoire VII les papes étaient saints de ce fait seul qu'ils étaient assis dans la chaire de saint Pierre, et de ce sommet divin la sainteté découlait par l'ordination jusqu'aux derniers rangs de la hiérarchie. C'était une espèce de vertu magique,

1. Act. des Ap. IX. — Tradition pyrénéenne.

Digitized by Google

d'incantation sacerdotale [1]. L'Esprit de Dieu était captif au Vatican comme un ramier dans sa cage et se mouvait dans l'organisme catholique comme un écureuil dans l'orbe circulaire de son donjon. Bien plus, cette sainteté romaine venant d'en Haut, était étrangère à la conscience, indépendante de la moralité ; un pape moralement faillible était infaillible dogmatiquement ; un monstre, comme Jean X, par exemple, une fois dans la chaire romaine, n'en était pas moins le *vicaire* du Christ. Chez les cathares, le sacerdoce était l'efficace propre de l'Esprit de Dieu ; un évêque était, par son vice même, déchu du sacerdoce ; la *pureté* et le pouvoir *purificateur* l'abandonnaient avec l'Esprit-Saint ; de sorte que la sainteté ascétique formait nécessairement les divers degrés de la hiérarchie cathare : son pape eût été l'image vivante du Paraclet. Sur ce point, les léonistes, qui rejetaient toute hiérarchie, étaient néanmoins parfaitement d'accord avec les Albigeois [2]. Les uns et les autres n'entendaient qu'avec une profonde horreur affirmer par les catholiques qu'un homme de Satan peut être l'organe de l'Esprit de Dieu. C'est à ce funeste dogme que l'Église romaine doit le malheur de compter parmi ses pontifes un Borgia, un Torquemada, un Dominique dont la sainteté,

1. Epit. Grégor. VII. Innocent III.

2. Liturgies vaudoises. — C'était aussi l'opinion de Port-Royal. Aurélius (Saint-Cyran) revenait en bien des endroits sur la nécessité de l'Esprit intérieur qui est tout. Un seul péché mortel contre la chasteté destitue, selon lui, l'évêque et anéantit son pouvoir. (Sainte-Beuve, Port-Royal, 1. 325. Notes.)

Digitized by Google

immonde ou sinistre, épouvante la conscience du genre humain.

Les sacerdoces catholique et cathare donnaient pour titre de leur mission les Écritures, le canon hébreu, surchargé, par les Romains, des livres apocryphes, et réduit, par les Albigeois, presque aux seuls écrits johannites. Les quatre évangiles sont les biographies du Christ, admises par les fractions principales de l'Église primitive : leur réunion indique la fusion de ces diverses tribus évangéliques dans l'Église impériale de Constantin. Mais deux grandes familles chrétiennes y sont encore visibles. Les trois évangiles synoptiques appartiennent à la famille judéo-romaine et occidentale ; le quatrième appartient à la famille orientale et indienne. L'évangile de saint Matthieu n'est, dit-on, que la traduction grecque du proto-évangile syriaque de saint Pierre. Il s'ouvre par la généalogie royale du *Fils de David ;* elle remonte jusqu'à Abraham. Son symbole est un prophète ; c'est évidemment l'évangile messianique des Juifs. Saint Luc fait remonter jusqu'à Adam la généalogie du *Fils de l'Homme.* Il a donc un but plus humain, plus universel. Son livre serait donc l'évangile des Gentils, et principalement des Grecs, et des Églises helléno-syriennes dont saint Paul avait semé les rivages de la Méditerranée, races dont le taureau serait l'antique et commun symbole. L'évangile de saint Marc, substantiel, condensé, laconique, et sans généalogie, tient des deux évangiles précédents, dont il ne semble qu'un abrégé, et conduit au dernier qui s'ouvre

Digitized by Google

par la généalogie du Verbe divin. Le lion de Marc, le lion de Juda et du désert mène à l'aigle de Jean, l'aigle prophétique du désert et de la Perse. C'était l'évangile des Romains, et le lion, son symbole, indiquerait leur origine ibérienne[1]. Il faut tenir compte de ces symboles, hiéroglyphes de la foi chrétienne des premiers siècles, sphinx ailés qu'Ezéchiel attelle au char de Jéhova.

Saint Jean est donc l'évangéliste des Églises indo-helléniques, du monde d'Alexandre. Sa généalogie du Logos, son Christ *sans père*, *sans mère*, sans famille humaine comme Melchisédec (Hébr. VII). Le culte en esprit (Jean IV, 24). Le pain du ciel, *esprit et vie* (VI, 63). L'inanité de la chair (ibid.). La Cène effacée par les derniers entretiens (XIV-XVII). L'Esprit baptême et Eucharistie célestes (XX, 22). La transfiguration du Thabor rejetée dans l'ombre, glorification sans objet dans un Christ revêtu d'un corps éthéré. Le supplice de la croix, dont le sens est modifié dans l'Apocalypse, mort apparente d'un être essentiellement immortel (Ap. v. 6). Nulle mention de l'enfer, mais indication des *diverses demeures* dans la maison du Père, haltes des âmes dans un purgatoire sidéral, degrés d'un salut progressif, continu, universel; l'annonce du Saint-Esprit qui devait compléter la Révélation en *enseignant toutes choses*; tout, jusqu'à son génie platonicien, jusqu'à son vocabulaire oriental, tout indique dans l'œuvre johannite l'Évangile catharéen. Il est vrai que saint Jean montre le Verbe comme créateur de l'univers, qu'il consacre

1. Grég. Nazian. Carmina.

Digitized by Google

le mariage par la présence du Christ, les fêtes nuptiales, l'usage des viandes et du vin. Mais force nous sera de convenir que les Albigeois ne s'écartaient pas de cette doctrine, de cette morale, de cette hygiène. Ils se renfermaient avec la plus scrupuleuse exactitude dans le texte johannite, et quand ils s'en échappaient c'était à la faveur de l'interprétation allégorique, pour mettre d'accord, à la manière d'Origène, le spiritualisme chrétien avec la mysticité panthéistique du néoplatonisme. C'est l'Évangile interprété par le génie alexandrin. De là un christianisme oriental qui diffère du christianisme judéo-romain autant que Marie, la rêveuse et la contemplative, diffère de la positive et laborieuse Marthe. Le catharisme, en effet, ressemble à la tendre sœur de Lazare, répandant avec des soupirs un parfum sur les pieds du Sauveur qu'elle essuyait avec sa chevelure; et l'odeur de son mystique amour s'évaporait, comme un nard pur, dans tout l'univers.

Les docteurs catholiques de Pamiers demandèrent sans doute aux cathares de quel droit ils retranchaient l'Ancien Testament tout entier et ne conservaient du Nouveau que les écrits de saint Jean. Les johannites durent répondre que l'Église du Paraclet n'est point anti-scripturaire; que les disciples de l'Esprit avaient au contraire, lorsque l'Église primitive se perdait par l'enseignement oral et traditionnel, revendiqué l'Évangile pour la ramener à la parole et au type du Christ[1]; que le terme *gnostique* dont on les honorait alors et dont on les flétrit maintenant, est encore une

1, M. le prof. Reuss, de Strasbourg.

Digitized by Google

preuve de leur science théologique et l'antithèse du terme de *catholique*, désignant ce christianisme grossier, vulgaire, matériel, alors hérétique, aujourd'hui orthodoxe, grâce à la barbarie et aux ténèbres de l'Occident[1]. Les cathares étaient donc essentiellement scripturaires; mais la Loi mosaïque n'étant plus qu'une loi préparatoire, ils la supprimaient comme nécessairement périmée, et d'ailleurs juive; ils conservaient le Nouveau Testament, en élaguant toutefois tout ce qu'il gardait de judaïque, et le résumaient dans l'évangile de l'apôtre bien-aimé qui, se penchant sur le sein du Sauveur, en avait mieux connu le sentiment immortel.

Les johannites purent à leur tour demander aux catholiques de quel droit ils ajoutaient au Canon hébreu l'indigeste amas des livres apocryphes. D'ailleurs ce canon de l'Ancien et du Nouveau Testament dont les catholiques se vantaient de conserver intégralement la totalité, n'en rendaient-ils pas de fait la conservation nulle, puisqu'ils refusaient la Bible au peuple, tandis que les Albigeois mettaient aux mains des laïques, en langue vulgaire, avec les écrits de saint Jean, la plus pure fleur de la parole de Dieu. Les léonistes seuls conservaient dans toute son intégrité le Canon des Écritures[2]: les cathares n'en gardaient qu'un fragment, mais le plus divin; et les catholiques, en y surajoutant, le dérobaient tout entier au peuple, puisqu'ils le tenaient inviolablement caché sous le triple voile d'une langue inconnue, de

1. Clément d'Alexandrie, *le Gnostique*.
2. Liturgies vaudoises. Léger, Muston, Monestier.

Digitized by Google

la tradition cléricale et de l'ombre du sanctuaire. Le léonisme était donc seul une Église franchement et radicalement biblique, reconnaissant la souveraineté de la parole de Dieu, tandis que les deux autres subordonnaient plus ou moins à leur sacerdoce le livre divin, à l'Église, son chef qui est le Christ. Cette mutilation de l'Écriture par les cathares, et cette séquestration par les catholiques avaient effectivement lieu; pour les premiers dans un intérêt doctrinal, pour les seconds dans un intérêt surtout sacerdotal. Mais la raison invoquée par Manès est vraiment grandiose et a sa source profonde dans un ordre théogonique.

L'hérésiarque chaldéen partait du fait incontestable d'une révélation originelle donnée par Dieu même à Adam. Le temps l'avait déchirée, et les religions antiques, congénères à la fois et diverses, n'étaient que des lambeaux plus ou moins altérés de cette Loi primordiale. Instruits par les anges, les patriarches du genre humain avaient transmis ces fragments divins à Manou, Zoroastre, Moïse, Hermès, Orphée[1]. Il fallait dégager la vérité de cet amas de fables grecques, juives, persanes, indiennes, égyptiennes. Jésus l'avait fait, et l'Évangile n'était que l'idée divine extraite du chaos des antiques mytho-

1. Incarnation, chute, sacrifice de Dieu, trinité, ce sont là les vestiges de ce christianisme primitif, qui, conservés en traits frappants, dans l'ancien culte de l'Inde, se retrouvent partout de même au cœur de l'Asie. Par où se confirme ce qui a été précédemment avancé que l'Evangile n'est pas seulement prophétisé par la Bible, mais par l'Ancien Testament du genre humain tout entier?... (Quinet, *Génie des religions*, liv. III, ch. 2.)

Digitized by Google

logies. Mais l'Évangile était déjà corrompu : une seconde épuration était nécessaire ; c'était la mission de Manès, l'envoyé du Paraclet. Ainsi le catharisme se présentait comme une sublimation mystique, la volatilisation divine de la pensée du Christ. Si cet audacieux génie élaguait les évangiles judéo-chrétiens tels que Matthieu, Marc et Luc, à plus forte raison devait-il rejeter l'ensemble des livres hébraïques. Le mosaïsme qui n'avait que des promesses terrestres pour un peuple matériel, isolé de la race humaine, transfuge de la communion universelle, le mosaïsme, comme loi temporelle, divisionnaire, exclusive, devait disparaître tout entier avec les révélations partielles et exclusives des gentils. Moïse, ce gigantesque cosmogone, avait, aux yeux de ce mage à demi indien, amoindri l'univers et rétréci Dieu. Jéhova même, en tant que Dieu créateur, national, anthropomorphe, n'était pas le vrai Dieu, le Dieu immuable, immobile, le Dieu un, unique, universel. Il n'était qu'un principe secondaire, négatif. et en un mot (cette affirmation n'avait rien de blasphématoire dans sa bouche) Lucibal ! Ainsi Manès allait élaguant du livre du genre humain la Loi mosaïque, et ne conservait de la Bible que les écrits de saint Jean ; et son livre des Révélations n'était probablement que la Gnose, l'interprétation mystique du mystique apôtre de la lumière et de l'amour, et comme l'apocalypse de la religion du Paraclet, plus clémente et plus éthérée que celle de Pathmos[1].

1. Ce christianisme adamique a été reconnu par Origène, par saint Augustin, par saint Thomas, par Bossuet, et, de nos jours, par Lamennais.

Digitized by Google

Le livre des Révélations, par lequel Manès, apôtre du Paraclet, expliquait Jean, l'apôtre du Christ, est perdu. Les liturgies, les prières, les cantiques, une controverse de dix siècles, tout a été détruit ; il n'en reste pas une syllabe. Si ces documents manichéens sont totalement anéantis, c'est que les cathares du moyen âge avaient évidemment rejeté toutes ces gloses humaines, et le livre prophétique de Manès lui-même, pour s'en tenir uniquement aux écrits inspirés de saint Jean. Nous pensons toutefois que le manichéisme antique et le manisme aquitain, malgré des divergences nombreuses, sont au fond congénères. Leur source commune était le Mani, mais l'albigéisme prétendait descendre des sept Églises d'Asie et des visions de Pathmos. Son patriarche n'était pas Manès, mais le Boanerge, l'ami du Sauveur.

Abordons maintenant la discussion telle qu'elle dut avoir lieu aux conférences de Pamiers. Reconstruisons sur un dogme le paraclétisme anéanti, comme les géologues reconstruisent sur un ossement le squelette d'un animal antédiluvien. Recomposons sa charpente osseuse, sa membrure éternelle, négligeant les formes variables et fugitives, la chair, le cuir et le crin du monstre divin. Saint Augustin nous fournira le dogme générateur. Le jeune docteur numide, encore manichéen, appelait Dieu l'Unité, la Monade[1]. La Dyade est le multiple, et le multiple c'est le monde. La Monade éternelle contient nécessairement la

1. Aug. Conf. lib. IV, cap. xv, 1.

Digitized by Google

Dyade, et de son dégagement anarchique résulte simultanément la production du mal et de l'univers. En un mot, la création, c'est le mal, manifestation contingente, amoindrissement relatif de l'Être infini. Nous reconnaissons ici le dogme orphique. Saint Augustin, d'après Manès, reproduisait la doctrine panthéistique de l'Inde, l'antique théologie de Zoroastre, de Pythagore et des alexandrins. Cela nous suffit : nous tenons la tête du mastodonte[1].

1. Les cathares d'Aquitaine et de France ne reconnaissaient qu'une seule Essence, l'Esprit, Dieu. — Dom Vaissette, IV, an 1168. Mission de Chrysogone et d'Albano.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Dogme cathare : Dieu. — La Trinité. — Les deux Principes.

Ab Jove principium, chante un poète platonicien ! Dieu est, en effet, le grand mystère. Le genre humain, dès l'origine, lui a demandé : *Qui es-tu ?* Et il a répondu à Moïse : *Je suis celui qui suis, Jéhova.* A Platon : *Zeus, le Vivant, l'Être des êtres*[1].

Ainsi le premier article du Symbole universel, c'est Dieu, et c'est par ce dogme fondamental que durent commencer les conférences de Pamiers. Les Albigeois, accusés d'admettre deux dieux, et sommés de s'expliquer sur ce chef, répondirent sans doute comme les manichéens d'Afrique : « *Nos quidem Patris omnipotentis, et Christi filii ipsius, et Spiritus Sancti, unum idemque, sub triplici appellatione, colimus numen.* » Ainsi un Dieu unique, sous la triple appellation de Père, de Fils et d'Esprit, tel est le

1. Platon : Ζευς le vivant; ον ὄντων, l'Être des Êtres.

Digitized by Google

premier article du symbole cathare. Les docteurs catholiques de Pamiers, comme autrefois saint Augustin, dans sa dispute avec Faustus, le manichéen, durent se récrier : « Comment ! vous confessez un seul Dieu? — Un seul absolument ! — Cependant, vous reconnaissez deux principes, l'un du bien, l'autre du mal? — Deux principes, il est vrai, mais il n'y en a qu'un que nous appelons Dieu. » — Voilà ce que pensaient au v^e^ siècle les manichéens de Carthage. Au moyen âge les cathares des Pyrénées répondaient de même : Un seul Dieu primordial, et dans ce Dieu deux principes secondaires. Quelques-uns disaient : Ce Dieu a deux fils, Jésus et Lucibel[1].

Pour comprendre leur doctrine mettons-nous à raisonner sur Dieu. Dieu est l'Être, l'Être un, unique, universel. Mais cet Être infini, comment a-t-il produit l'univers? Cet acte primordial suppose, dans l'Être essentiellement un, deux principes : un principe positif qui conçoit les types des choses; et un principe négatif qui distingue en les circonscrivant ces divers types. Le premier, c'est la vie; le second, c'est la forme. Or, cette forme caractéristique des êtres finis, c'est le mal, négation du bien. Le bien, principe positif, est la vie, la lumière, l'intelligence, le Verbe uniquement engendré de Dieu; c'est celui qu'on a nommé le Fils de Dieu, Dieu lui-même[2]. Le

1. Pierre de Vaux-Cernay. Ce dogme étrange a été relevé de nos jours par le célèbre philosophe allemand Schelling.

2. Outre les trois propriétés substantielles ou les trois Personnes qui constituent Dieu, il existe donc encore en lui un principe nécessaire de distinction représentatif du fini, et dont la fonction purement négative se réduit à distinguer les unes des

Digitized by Google

principe négatif, c'est-à-dire la forme, la limite, les ténèbres, est une force discordante, un ange révolté, Lucibel ou Satan. Il est le *père du mensonge*, car il ne produit que des apparences, des formes perpétuellement changeantes. *Meurtrier dès le commencement*, il est le père de la division et de la mort qui divise tout. De là dérivent, dans la société, les guerres; dans la nature, les orages. Roi de l'empire des discordes, il est, selon la magnifique expression d'un poète cosmogonique, le *Grand Anarque*[1]. Mais Satan, borné lui-même, contemporain des premières conceptions des êtres finis, n'est ni le Fils de Dieu ni Dieu. Tel est le fond du dogme cathare dans sa formule orientale. Cette conception de Dieu et de la création, toute défectueuse qu'elle puisse être, et toutes le sont plus ou moins, explique suffisamment comment cet antagonisme des deux principes est devenu, dans le symbolisme des théogonies antiques, une guerre des anges, et comment leur chef, l'archange de la révolte, précipité du ciel, a concouru dans sa lutte contre le Verbe créateur à la formation de l'univers; comment enfin cet univers est le théâtre de leur guerre, guerre qui ne doit finir qu'avec le temps; alors, sur les débris du temps et de l'univers, Satan lui-même sera détruit · il mourra au péché. Le Christ vainqueur ramènera le proscrit repentant aux pieds de Dieu.

autres, en les circonscrivant, les idées en Dieu, comme les êtres créés ou ces idées mêmes réalisées hors de Dieu sont individuellement distincts par ce qui, terminant chacun d'eux, les circonscrit en soi. Lamennais : De la Religion, ch. X.

1. Milton.

Digitized by Google

Cette poésie théogonique est superbe : seulement la formule cathare est dogmatiquement incorrecte. Dieu n'a qu'un fils, le Logos. Lucibel, Satan, c'est l'ennemi, l'esprit révolté, l'ange des ténèbres qui cependant *lance la lumière*. L'erreur, quant au principe négatif, c'est de l'avoir animé, c'est d'avoir donné une substance au rien, transformé le néant en ange, et posé le non-être en antagonisme éternel avec Dieu. Mais les catholiques, en réalité, ne le font-ils pas aussi bien que les cathares? Distinguons encore; il y a bien des nuances dans la conception de l'Esprit du mal. Le Satan de Milton est superbe; le Satan de Dante est bestial et monstrueux; le Satan de Goëthe est un Gusman d'Alfarache sceptique et roué[1]. Le Lucibel cathare est moins mauvais que le Satan de l'Évangile. Il tient plus du Satan de Job qui entrait dans les conseils de Jéhova. Prince et principe de la distinction dans la création de l'univers, il est l'agent avoué de Dieu et le collaborateur du Christ. Aussi paraît-il moins criminel que malheureux, le cœur triste et le front éploré. On dirait un *enfant prodigue* et repentant du ciel. C'est pourquoi le grand Origène en a conclu logiquement que Lucibel se convertirait un jour et que le Christ ramènerait son mélancolique frère aux pieds du Père attendri, qu'il reprendrait sa place à la tête des chœurs sacrés et le rétablissement des exilés complètera l'immortelle allégresse des cieux[2]. Les Albigeois sur ce point parta-

1. Paradis perdu. — Divine comédie. — Faust.

2. Victor Hugo est un grand théologien Alexandrin et Albigéiste dans les strophes de la *Bouche d'ombre*.

Digitized by Google

geaient les opinions du célèbre docteur alexandrin.

De la question de Dieu dérive celle de la trine-unité divine. Toutes les sectes platoniciennes sont trine-unitaires, et les Albigeois sans aucun doute confessèrent à Pamiers, sous *la triple appellation du Père, du Fils et de l'Esprit, un seul et même Dieu*. Mais, disaient les catholiques, le Fils et l'Esprit sont-ils Dieu au même titre que le Père? — Non, répondaient les cathares, Jésus n'est que le *premier-né de toutes les créatures*, la *splendeur du Père*, le *simulacre de Dieu*[1]. Au temps de Manès, le dogme de la trine-unité de Dieu n'était pas rigoureusement formulé. Il ne le fut que cent cinquante ans après par Athanase au concile de Nicée. Les Pères grecs de cette époque, tels que Justin, Clément, Origène, ne s'éloignaient guère de la trinité de Platon. Manès diffère de ses contemporains : le Fils et l'Esprit étaient, selon lui, deux émanations ou proboles du Père. Les cathares du moyen âge étaient revenus à la trinité de Platon et des Grecs antérieurs à Constantin. Ils tenaient le Fils inférieur au Père, et l'Esprit inférieur au Fils. La trinité cathare à ces deux époques est donc également incomplète, dans le sens orthodoxe. Consubstantielles, les trois personnes divines n'étaient pas coéternelles. C'est l'erreur des trois premiers siècles. Mais cette erreur qui fait du Fils *une créature*, et à plus forte raison de Satan, son contraire et son inférieur (si même ce principe négatif peut avoir une ombre d'être), justifie les manichéens sur l'éternité

1. Saint Paul. Hébreux, 1, 3. D'après Manès, la première et primordiale probole de l'Agnostos.

Digitized by Google

des deux principes, erreur destructive de la notion même de Dieu.

Justifions donc les cathares sur cette éternelle accusation de dualisme. Un Dieu unique et dans ce Dieu suprême deux principes secondaires, telle est l'idée commune, la conception génératrice de toutes les théogonies antiques. Toutes ces théogonies, disons-le hautement, sont radicalement monothéistes. Toutes sont parties de l'unité, de l'absolu[1]; mais pour expliquer la nature des choses, l'unité se brise; le monothéisme se résout en dythéisme; puis, descendant toujours, en polythéisme. Le Dieu suprême, fragmenté d'abord en dieux secondaires, finit par se pulvériser en une fourmilière de dieux inférieurs, et à disparaître sous ce nuage d'insectes. L'Inde adorait, comme dieu unique, Brahm; l'Égypte, Amoun; la Perse, Zervan. Ormuzd et Arhiman n'étaient que les énergies créatrices de Zervan. Ormuzd est éternel, mais Arhiman ne l'est pas. Le dualisme persan est donc contingent, relatif. Zoroastre n'a donc pas enseigné un dualisme absolu, et Manès, qu'on prétend être son disciple, n'a pu emprunter, comme on l'en accuse, son dualisme radical à l'antique révélateur des Perses[2].

Il y a plus : Manès n'est point un disciple de Zoroastre. Manès, nous l'avons vu, est Chaldéen. Il est étranger et même hostile aux Perses conquérants de la Chaldée. Il entreprend la ruine du masdéisme, la religion des Perses. Il succomba dans son entreprise

1. MM. les prof. Ch. l'Évesque, Ern. Bersot, de l'Institut.
2 Henri Brunel : Avant le christianisme.

Digitized by Google

et périt jugé par un concile de mages. Le manichéisme diffère essentiellement du masdéisme. Le masdéisme est une religion active, énergique et terrestre comme le mosaïsme. Il fleurit sous le soleil ; la terre est son domaine ; il glorifie la nature jusque dans le ciel. Pour le manichéisme, la terre est un lieu d'exil, et la nature un tombeau. Sa patrie, sa vie, c'est le ciel. Manès ne procède donc pas de Zoroastre, mais de Manou. Son inspiration est brahmanique, son génie est indien. Et Manou peut-être n'est qu'un Manès de l'Himalaya.

D'ailleurs, l'époque où vécut Manès explique son génie et son œuvre. Ce fut une époque d'éclectisme, de fusion tumultueuse, d'incohérente unité. Alexandre avait mêlé la Grèce et l'Orient. Il construisit dans Alexandrie à toutes ces sagesses et à toutes ces religions expirantes, comme une Athènes orientale. Alexandrie fut la principale officine où les pontifes, les rabbins, les philosophes firent leurs amalgames dogmatiques pour combiner la religion universelle[1]. Philon tentait la fusion de Platon et de Moïse : Simon ben Jochaï, celle de Moïse et de Zoroastre : Plotin, celle de Zoroastre et de Platon : Origène, celle de Platon et du Christ : les gnostiques et Manès à leur tête, celle de toutes les gnoses partielles de l'antiquité avec le christianisme qui, par cet amalgame général, devient la gnose une, unique, universelle de l'avenir. Tous ces hommes sont de la même race intellectuelle. On peut dire de tous ce que l'on a dit de l'un deux : génie oriental, éducation grecque.

1. M. Ad. Franck. La Kabbale.

Digitized by Google

Tous admettent le Dieu un; tous, la trine-unité inégale; tous, l'inanité de l'univers; tous, la chute des anges; tous, un spiritualisme panthéistique. Le monothéisme primitif s'est brisé en polythéismes innombrables; et maintenant tous ces polythéismes incohérents, noyés dans le chaos du panthéisme oriental, s'efforcent de s'en dégager pour rentrer dans le monothéisme chrétien. En philosophie également le règne de la dualité finit avec les Alexandrins[1]. Manès, qui n'est au fond qu'un Alexandrin, et le plus grand des Alexandrins, Manès est monothéiste. Il fond toutes les religions pour en extraire la religion universelle. Qu'est au fond le manichéisme? Une vaste synthèse. Né au point de contact du christianisme, de l'hellénisme, du masdéisme, du boudhisme, Manès tenta la fusion du monothéisme hébreu, du dythéisme persan, du polythéisme grec, du panthéisme indien. Il l'accomplit sous la direction de Platon, et il en résulta un néoplatonisme johannite. Manès fut un Alexandre théologique, et son empire, comme celui du conquérant macédonien, brisé en fragments énormes, subsista néanmoins, flottant et bouleversé, entre l'Inde et le monde occidental.

Gloire immortelle de Platon! Assis au carrefour de la sagesse antique, il rayonne en tout sens, par Philon, par Plotin, par Manès, par Origène. École, église, synagogue, il envahit tout. Intermédiaire entre Socrate, Zoroastre, Moïse, Jésus, il usurpe la dictature du monde moral. Sage pour tous, prophète

1. M. Jules Simon : École d'Alexandrie.

Digitized by Google

pour plusieurs, pour quelques-uns homme divin, il ne s'incline que devant l'Homme-Dieu. Ammonius l'appelle un Moïse athénien, et le Timée est sa Genèse. Il fut plutôt le Boanerge de la gentilité, et le Phédon est son Évangile. Seul, il a dit au monde antique : *Attendons le Dieu Sauveur*[1].

1. Platon, cet homme divin qu'on rabaisse en l'appelant un Demi-Dieu. Saint Augustin, Cité de Dieu, l. II, ch. 14.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Dogme cathare. — Le monde. — L'homme.

L'Etre est un et tout[1]. Cette formule alexandrine était aussi le principe cathare. Les Albigeois, aux conférences de Pamiers, confessèrent à haute voix ce magnifique préambule de l'Évangile de saint Jean, leur unique apôtre : « Au commencement Dieu était, et le Verbe était en Dieu, et il était Dieu. Et toutes choses ont été faites par lui. » Eh quoi ! s'écrièrent les catholiques, ne dites-vous pas que le monde est l'œuvre de Satan ? — Non, le monde est l'œuvre de Dieu. Le Fils est le Créateur du monde, mais du monde intelligible ; le monde sensible est l'œuvre de Satan. Le Fils est le Créateur, Satan est le formateur. Satan a reproduit l'œuvre du Fils, car *il est singe de Dieu.* Il l'a fait *voluntate et nutu Dei.* Mais il ne l'a fait qu'avec des formes, des ombres, et son œuvre n'est qu'un songe. Enfin, ajoutèrent les catholiques, Dieu n'a donc pas fait les *choses*

1. Παν εν (Plotin). — Παν πνευμα (Origène).

Digitized by Google

visibles? — Non, répondirent les cathares, *Deus non fecit visibilia, quia non sunt*[1]. En d'autres termes, le plan du monde conçu parfait par le Verbe, n'a été réalisé qu'imparfait dans la matière par Satan. Sans la limite, par laquelle il confine un néant, l'univers illimité serait Dieu. De là l'origine du mal dans l'univers. La création, au lieu d'être une gloire, est une déchéance, une maladie, une mort de Dieu. Le monde, loin d'être son trône, est plutôt son sépulcre. Et c'est en ceci que le catharisme se distinguait de la philosophie alexandrine qui voyait dans la création comme une irradiation de Dieu. (J. Simon, École d'Alexandrie.)

Mais la production de l'univers, qu'est-elle? D'après les catholiques, une création. Dieu, disaient-ils, l'a tiré du néant. — Le néant n'est rien, répondaient les cathares. Dieu a tiré le monde de sa propre substance comme le ver tire la soie dont il file son tombeau. Loin d'être monté du néant à l'être, le monde est tombé de l'être au néant. Ce monde n'est pas une création, mais une formation, une émanation : il est émané de Dieu[2]. Sur ce point, les cathares eussent eu plus tard l'appui de Thomas d'Aquin, le plus grand théologien du moyen âge. — La création, disait-il, est un fait de croyance, mais non de démonstration : *Credibile sed non demonstrabile*. Et Thomas n'exprimait que cette

1. Réponse du docteur Garcia, de Toulouse.

2. Lamennais : Esq. d'une philosophie. — Il n'existe qu'une substance : seulement nous ne savons pas comment elle se trouve, tantôt à l'état d'esprit, tantôt à l'état de matière.

Digitized by Google

pensée de saint Paul : C'est par la foi que nous savons que le monde a été fait par la parole de Dieu, et que les choses visibles ont été tirées de choses invisibles. (Hébr. XI, 3.) Paul et Thomas inclinent ici à la cosmologie cathare. Le monde donc, émané de Dieu, est, quant à son principe positif, quelque chose de vivant, et, quant à son principe négatif, quelque chose d'illusoire ; il est à la fois divin et fantastique. Le manéisme disait avec l'Inde : Le monde est un rêve de Dieu, la Mahia, mais un rêve douloureux, un cauchemar. Les cathares, comme tous les Alexandrins, ne pouvaient se débarrasser d'une contradiction inhérente à leur système : le mal était et n'était pas, tantôt principe réel, tantôt forme illusoire et personnification du Non-Être. Ils eussent chanté avec David : L'homme est un phénomène errant dans le monde des apparences. (Ps. XXXIX, 7.) Et cependant ce monde était à leurs yeux un animal. Saint Augustin est encore manichéen lorsqu'il dit : *Cœlum cœli creatura est aliqua intellectualis*[1]. Dans l'Apocalypse, la cité de Dieu est vivante et intelligente. « Rien n'est matière dans les demeures de l'Esprit, rien n'est mort dans les lieux de l'éternelle existence[2]. » Une vie immense palpitait dans l'univers. Les monts, les bois, les fleuves, les vents avaient leur voix, leur langage, leur cantique. Les plantes même avaient des affections, des sentiments. Les cathares croyaient, comme saint Augustin, que la figue détachée du rameau maternel pleurait des larmes de

1. C'est la cité vivante et intelligente de saint Jean. Apoc. XX.
2. Chateaubriand, *les Martyrs*, l. III, d'après Platon.

Digitized by Google

lait[1]. Les astres étaient pour eux, comme pour Milton, des esprits revêtus de tuniques de feu. Ils croyaient sans métaphore aux *armées du ciel, combattant pour Débora*; aux étoiles du matin qui, dans Job, célèbrent par des hymnes de joie la création de l'univers (XXXVIII, 7), aux chœurs des astres de Platon. Ils eussent chanté sans fiction, avec le psalmiste : Cieux, louez l'Éternel! louez-le, anges! Et vous, soleil et lune! Et vous, étoiles, foudres, nuées, louez l'Eternel (CL). En somme, il n'est que deux genèses ou manières de concevoir la création. Les catholiques, chrétiens judaïsants, suivaient la cosmogonie hébraïque; les cathares, chrétiens platonisants, soutenaient la cosmogonie orientale[2].

Comme l'univers, l'homme, ce petit monde, ou plutôt, selon Grégoire de Nazianze, ce grand monde, puisqu'il est capable de connaître Dieu, est nécessairement aussi le produit mixte de deux principes contraires, en d'autres termes un composé d'esprit et de matière, de forme et de vie. L'âme ou l'homme céleste est l'œuvre du Fils; le corps ou l'homme terrestre est l'ouvrage de Satan. Mais ici un grand débat s'élevait entre les théologiens; il avait agité les cinq premiers siècles; il dut éclater violemment aussi aux conférences de Pamiers. Les âmes, que sont-elles? Là-dessus, trois systèmes : celui d'Origène, celui de Tertullien, celui d'Athanase ou de

1. Confessions, l. IV.

2. Les Albigeois lisaient beaucoup J. Erigène. — Περι Φυσεως μερισμου.

Digitized by Google

Nicée. D'après Origène, les âmes sont des anges inférieurs, créés avant l'univers, bannis du ciel sur la terre, de sorte que la naissance de l'homme était la chute d'un ange. D'après Tertullien, les âmes se transmettaient avec le sang par le moyen de la génération. D'après les orthodoxes, Dieu les créait et les unissait au corps, dans le sein maternel. Le matérialisme de Tertullien était abandonné. Les docteurs de l'Occident s'étaient généralement rangés à l'opinion orthodoxe : mais le système d'Origène qui était la grande tradition antique, était soutenu par les cathares[1]. Ils faisaient de l'âme humaine un souffle de Dieu, tandis que les catholiques n'y voyaient qu'une créature tirée du néant. Les cathares sont ici plus près de la Bible qui vivifie Adam d'une *haleine* de Jéhova. Ainsi les anges et les âmes consubstantiels à Dieu sont, comme le monde, à divers degrés, des émanations de Dieu, mais des émanations distinctes et indépendantes.

Le monde antique s'est écrié, comme le poète moderne :

> Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître ?
> L'insensible néant a-t-il demandé l'être [2] ?

A cette question douloureuse de Job, de Sirah, de Phocylide, des chantres éplorés de tous les temps, les cathares répondaient : Il y eut une grande bataille dans le ciel. Michel et ses anges combattaient contre le Dragon, et le Dragon et les anges contre

1. Beausobre : Hist. du Manich. — Renan : Vie de Jésus.
2. Lamartine : Médit. l. 7.

Digitized by Google

Michel. Mais ils furent précipités dans l'Abyme. (Apocal., XII.) Nous sommes donc des anges bannis du ciel et précipités sur la terre, à cause de notre révolte avec l'archange rebelle. Manès paraît s'être éloigné de cette légende antique. Selon lui, il n'y aurait pas eu d'insurrection dans le ciel, séjour de l'éternelle paix. Dieu aurait envoyé les âmes dans ce monde inférieur pour mettre l'ordre et l'harmonie dans la matière discordante et tumultueuse et la dompter comme une bête féroce. Les âmes, d'après cela, seraient des exilées volontairement descendues du ciel pour exécuter le désir de Dieu de soumettre l'anarchique et sombre Hylé. Manès, évidemment, croyait par cette modification du mythe antique avoir trouvé une solution au dualisme persan. Mais les cathares du moyen âge étaient revenus à la tradition universelle, admise par Origène, Justin, Tatien, Cyrille, Synésius, Méthodius, et qui, par Philon, Platon et Pythagore, se rattache aux théogonies rabbiniques, persanes, orientales[1]. Ainsi le péché, comme un insecte dans une fleur, était éclos dans le ciel. Les cathares reculaient jusque dans l'azur le drame d'Éden. D'après ce poétique et douloureux système, la création est une chute, la vie une expiation et la terre un lieu d'épreuve et de châtiment.

De cette révolution du ciel résulta la création. Milton semble avoir connu cette tradition cosmogonique qu'il transporte dans l'enfer. Il représente les anges déchus se faisant du Tartare une patrie, y con-

1. Beausobre : Hist. du Manich.

Digitized by Google

struisant une capitale, y bâtissant des palais, établissant des camps, s'exerçant aux luttes héroïques, lançant des chevaux et des chars de feu, charmant leur exil par le son mélancolique de la lyre, et figurant les mystères et les batailles du ciel[1]. C'est ainsi que Lucibel et ses anges, précipités dans l'espace, avaient produit dans leur chute ce chapelet de mondes qui en marque les degrés jusqu'à la terre obscure perdue vers les confins du néant. Ils s'étaient fait dans l'exil une patrie à l'image du ciel. De là ces constellations répandues comme des îles de lumière, des archipels de feu, sur l'océan de l'Éther, séjour des anges bannis, piscines de la purification des âmes, haltes de la migration et du retour vers la patrie céleste, perpétuel objet de leur désir. D'après Manès, le soleil n'était qu'une piscine de feu, et la lune une piscine d'eau, suspendues, pour une dernière purification, aux portes mêmes du Paradis. Mais Lucibel, le prince de l'air, n'avait pu, avec les idées du Christ, qu'employer des ombres, des nuages, des apparences, et donner à son œuvre une réalité fantastique. La création n'était qu'une sorte de mirage, de reflet assombri du ciel.

Mais les âmes exilées du ciel, comment se rouvraient-elles les portes de la Patrie? Par la purification. Cette purification, où s'accomplissait-elle? Sur la terre d'abord, puis d'astre en astre. Par quel moyen? Par des transmigrations successives. On re-

1. Paradis perdu, I.

Digitized by Google

connaît ici l'enseignement de l'Inde[1]. La métempsycose qu'enseignaient les Albigeois est une espèce de purgatoire antique et universel. Les docteurs catholiques de Pamiers l'attaquèrent sans doute comme anti-biblique. Les cathares se rejetèrent probablement sur la tradition du genre humain, et, selon l'habitude, attaquèrent le purgatoire catholique comme anti-biblique et anti-rationnel. En effet, le purgatoire cathare est indissolublement scellé dans le système dont il supporte tout le poids ; tandis que le purgatoire catholique peut en être détaché comme un hors-d'œuvre et même un non-sens. La purification cathare était parfaitement désintéressée; le purgatoire catholique est un petit enfer sacerdotal où la papauté romaine trouvait au moyen âge son Pactole et ses mines d'or. Il devait paraître absurde et immoral aux Albigeois. Ils ne pouvaient comprendre le supplice d'un esprit dans un lac glacé ou dans un gouffre brûlant. Ils le comprenaient mieux dans un corps organisé, tombeau vivant, sépulcre animé; car, dans cette religion de la vie, tout était vivant, même le sépulcre, même la mort[2].

Pour les cathares la mort n'était que le délogement, le vêtement souillé que l'on dépose le soir, la larve aride d'où s'envole en avril le papillon. Mais les âmes indignes encore de revoir le ciel, où vont-elles? Dans de nouveaux corps. — Dans le corps des bêtes? Les païens le pensaient : ils croyaient voir l'âme d'un Phalaris dans la physionomie d'un vau-

1. P. Leroux : de l'Humanité.
2. Jean Reynaud : *Terre et Ciel.*

Digitized by Google

tour, et entendre l'âme d'un Tibère dans les âpres et sourds grommellements d'un tigre. Telle est encore, en dehors du monde biblique, la tradition universelle. Indistinctement fondées sur la transmigration des âmes, les religions antiques varient sur le nombre des transformations. Les rabbins, les mages, les druides, Platon, Pythagore, Pindare les bornaient à trois. Manès les fixait à cinq ; les Albigeois les étendaient jusqu'à treize et même seize. Il y a plus : nous croyons que le spiritualisme johannite avait substitué au roulement de corps en corps l'ascension d'astres en astres. Peut-être le système impliquait-il que certaines âmes évoluaient d'étoile en étoile depuis l'origine du monde. C'étaient les juifs errants du ciel, qui ne pouvaient retrouver la patrie, la sainte Jérusalem. Mais enfin toutes devaient être un jour délivrées, et de migrations en migrations remonter dans le sein de Dieu. Dans la religion de l'éternel amour, il n'y avait point de place pour l'enfer. L'enfer n'était pas : la mort, c'était la vie; la mort, disait un rabbin, *c'est le baiser de Dieu*[1].

Ainsi, remarquons-le, à deux mille ans de distance, le terrible problème du mal, perpétuelle préoccupation du genre humain, se pose à deux sages du *pays de Huts*[2]. Job le débat en patriarche et l'abandonne irrésolu au mystère infini de Dieu.

1. Thalmud.

2. On suppose que Huts, pays de Job, est la Huzzitide, pays de Manès, c'est-à-dire l'immense désert qui s'étend de la mer Morte au golfe Persique.

Digitized by Google

Manès le discute en philosophe, et croit le résoudre en le rattachant, comme un élément, à l'œuvre de Dieu. Dans Job comme dans Manès, le mal est contingent, et Satan, son symbole, est un conseiller *agréé*, sinon *agréable* de Jéhova, d'Agnostos.

Le Lucibel de Manès rappelle les Demi-Dieux de l'Inde. Sur l'ordre de Dieu, il quitte le ciel pour soumettre les éléments, pour dompter les monstres. Il ressemble aux héros grecs qui vont avec leurs compagnons d'exil fonder des cités sur des rivages déserts. Le grand banni crée dans l'espace des colonies de mondes, il peuple les îles et les archipels des cieux. Il est principe cosmique et archange cosmogone.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Le Christ. — La Vierge.

« Nous, sous la triple appellation de Père, de Fils et d'Esprit, nous croyons un seul et même Dieu. » Le Père, Agnostos, le Fils, Demiourgos, l'Esprit, Paracletos. Le Père est le Dieu absolu, invisible, inconnu, incommunicable, immobile dans son éternité. Le Fils est le Dieu visible, créateur du monde, révélé à l'humanité, agissant dans le temps. Les docteurs catholiques, comme tous les judéo-chrétiens, attribuaient la création au Père, à Jéhova. Les docteurs cathares, comme tous les chrétiens platonisants, l'attribuaient au Fils, au Logos. Ceux-ci se fondaient sur le quatrième évangile et sur un argument de la philosophie alexandrine. Le Fils créateur est le dogme caractéristique de toutes les sectes johannites. Ce dogme origéniste a été magnifiquement dramatisé par Milton, qui nous montre, dans son épopée divine, le Fils, envoyé par Jéhova, se rendant sur son char, entouré des légions des Esprits célestes, jusqu'aux confins du chaos et,

Digitized by Google

par les six émissions de son verbe, tirant du sein de l'antique nuit, la terre, l'Océan, les astres d'or[1]. C'est la pensée platonicienne appliquée à la création mosaïque. Sur cet article du symbole, de grands débats durent s'élever entre les catholiques et les cathares au sein du synode de Pamiers.

Il en fut de même pour toutes les théophanies ou apparitions divines mentionnées dans la Bible. Ce n'est point Jéhova, c'est le Christ qui parlait à Adam sous les ombrages d'Éden. C'est le Christ qui se montrait à Noé, à Abraham, à Moïse, aux patriarches. Et dans les terribles exécutions du Déluge, de Sodome et de l'Egypte, c'était Lucibel, la théophanie sinistre et vengeresse de Jéhova. Voilà pourquoi les cathares disaient que Jéhova n'était pas l'Agnostos, immobile dans le ciel et dans l'amour, et que le *Ravageur* de l'Egypte, l'*Exterminateur* qui se tenait sur l'aire d'Arauna à Jérusalem, était Satan, et que la Bible était l'épopée de Lucibel.

Enfin, après quatre mille ans, paraît le Christ. Qui est le Sauveur? c'est le Logos, le Demiourgos. Le Régénérateur ne pouvait être que le Créateur. Pour réparer un monde il faut l'avoir fait, comme une horloge. Voilà pourquoi saint Jean dit que l'agneau s'est immolé dès l'origine du monde. Un Dieu ne peut mourir, mais il donne sa substance, et ce don est une mort et une création. L'agneau s'est donc immolé deux fois : par son premier sacrifice, il a *créé* l'univers physique; par son second sacrifice,

1. Paradis perdu, liv. III.

Digitized by Google

il a *recréé* l'univers moral. Dans un certain sens, l'agneau est perpétuellement immolé et sa mort est la vie du monde, et le monde est son éternel calvaire[1].

Sur la naissance du Christ trois systèmes se sont produits : l'ébionite, le cathare et le gréco-latin. D'après le système ébionite ou juif, Jésus descend d'Abraham, était fils de Joseph et de Marie; d'où la généalogie de saint Matthieu et le drame bucolique de Bethléem. — Le cathare transporte ce drame dans le ciel. La mère du Christ n'est point Marie, la vierge de Sion, mais Mani (Mens), l'âme d'Agnostos. L'Esprit est un principe féminin. La *Consolatrice* l'enfanta avant l'Aurore, et le Verbe naissant créa le monde invisible, type du monde matériel. Revêtu d'un corps éthéré, il descendit avec la beauté et la splendeur d'un Dieu. — Le système gréco-latin se place entre l'ébionite et le cathare. Au premier il prend Marie, au second l'Esprit. Il divinise la Vierge pour la rendre digne de l'hymen d'un Dieu[2]. Les cathares ne pensaient qu'avec horreur que le Verbe eût pu naître *in utero mulieris*. Marie conçut par l'entendement le Verbe divin. Cette doctrine se retrouve chez les Pères, non seulement d'Orient mais d'Occident. Dieu parlait par l'ange et la Vierge *s'imprégnait* par les oreilles, dit saint Augustin. Le Verbe « entra par l'oreille de la Vierge dans notre monde, revêtu d'une robe de pourpre; et, lumière et

1. Lamennais d'après les théog. ant. — Esq. d'une phil. I, 112.
2. Renan : Vie de Jésus.

Digitized by Google

ornement de l'univers, il en sortit par une porte d'or. » Tel est l'hymne liturgique de Lyon, rédigé probablement par les Grecs Pothin et Irénée. Ainsi parle Proclos, patriarche de Constantinople, Grégoire le Thaumaturge et l'Eglise orientale avant Nicée [1]. Bossuet est gnostique quand il dit que le Christ sortit *utero Virginis*, comme un *trait de lumière*, comme un *rayon du soleil* [2]. Il se forma donc un parti mixte entre les cathares qui le faisaient descendre du ciel avec la majesté d'un immortel, et les ébionites qui le faisaient sortir des entrailles de la Vierge comme un petit enfant couché dans la crèche de Bethléem. L'enfant a son auréole, la Vierge est une sorte de déesse, l'allaitement est virginal et l'étable se change en une grotte lumineuse où résonne la harpe des anges. Saint Luc a fourni ce thème ravissant à la poésie de saint Bernard et au pinceau de Raphaël [3].

Le Christ juif est un homme, le Christ oriental est un Dieu; le Christ gréco-latin est l'homme-Dieu. Les deux premiers sont très simples; le troisième est composite et complexe. Il n'existe que par la tête et le cœur. La partie basse de l'homme se dérobe. Ce Christ, né de l'Esprit, fils d'une déesse, issu d'un enfantement virginal, éthéré, aérien; ce Christ qui passe à travers les portes et les murailles, qui marche sur la mer comme sur le

1. Liturg. anc.
2. Élévations, XVI, 6.
3. Les catacombes représentent presque toujours la Vierge sans l'enfant. La Vierge-mère répugnait aux Grecs.
Ch. Clément.

Digitized by Google

marbre et flotte comme un flocon de neige dans la splendeur du Thabor, ce Christ échappe à l'humanité et s'évapore dans le surnaturel. Le symbole des apôtres, qui ne fut qu'un compromis entre deux notions contradictoires qu'il résume, exprime bien l'incohérence dogmatique de ce Christ Judéo-Cathare. La christologie romaine prêtait largement le flanc aux traits des Johannites. Mais les latins pouvaient leur répondre que leur Christ éthéré était étranger à l'humanité. Comme Athéné, la sagesse hellénique, le Christ cathare naît de la tête et non des entrailles. Il n'a pas plus d'enfance sur la terre que dans le ciel. Il parut à trente ans, l'âge de l'apostolat et du martyre. Étranger au genre humain, il ne vient point pour l'expiation. Sa mission est uniquement d'enseigner la vérité. Il l'enseigne réellement par ses discours, figurativement par ses actions. Agneau de Dieu, il ôte le péché du monde, comme docteur, par la parole, et non, comme victime, par le sang [1]. Céleste médecin il combat, il extirpe, avec le scalpel du Verbe, le cancer du mal. Il meurt, tragiquement blessé dans ce combat; mais sa passion n'est qu'un spectacle divin. C'est le drame pathétique de la destinée humaine joué par le céleste coryphée dans la catastrophe fantastique du Calvaire. Le Christ ne meurt pas sur la croix, pas plus que l'agneau éternellement immolé et renaissant sur l'autel céleste, ou comme Prométhée enchaîné et dévoré par le vautour sur la cime du

1. Platon : II, Alcib. Attendons le Dieu sauveur, Il nous sauvera en nous enseignant la vérité.

Digitized by Google

Caucase. Les catholiques s'écrièrent : Vous détruisez l'expiation. — Vous la détruisez indirectement aussi, répondirent les cathares. Car le Christ n'est homme que par sa mère; si la Vierge est une déesse, il n'est plus l'homme-Dieu ; né de l'Esprit et d'une Eone, il n'est plus que Dieu. Il ne peut ni souffrir ni mourir sur la croix. Votre Christ n'est dans le sein maternel qu'un météore, sur la croix qu'un fantôme, sur l'autel qu'un je ne sais quoi qui n'est ni pain, ni chair, ni esprit, qui s'évapore au *delà de la substance*, c'est-à-dire dans le néant[1].— Les Vaudois restaient seuls dans la nature et dans la Bible.

Cependant les cathares fêtaient la naissance du Sauveur, *Nadal :* vraisemblablement, cette naissance n'était que l'apparition, la théophanie du Christ descendu du ciel, dans son adolescence immortelle et tout semblable à l'Apollon cynthien. Toujours est-il qu'ils célébraient, comme les catholiques, Noël au solstice d'hiver[2].

Les conférences de Pamiers durèrent plusieurs semaines comme celles de Montréal. Le comte de

1. Transsubstantiation. Qu'y a-t-il au delà de la substance? Rien.

2. On aura remarqué qu'un grand nombre de doctrines des Albigeois se retrouvent éparses chez les docteurs les plus célèbres, même orthodoxes : Origène, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Saint-Cyran, Milton, Bossuet, Malebranche, De Maistre, Lamennais. Nous verrons tout à l'heure que l'Église romaine elle-même a emprunté à l'albigisme son régime pénitentiaire, sa discipline ascétique et hygiénique.

Digitized by Google

Foix, impartial amphitryon, conviait tour à tour à sa table les docteurs catholiques et cathares tout fumants de leurs combats. Ramon de Perelha, écuyer du comte et sénéchal du palais, tranchait. Cette égalité paraissait une insulte aux Romains. L'arbitrage d'un laïque irritait encore leur superbe. Peut-être aussi étaient-ils exaspérés par les résultats d'une argumentation peu triomphante. Ils avaient peine à contenir leurs emportements. Auprès du patriarche Gaucéli siégeait la vicomtesse Esclarmonde, la papesse du Castellar, entourée de ses diaconesses, la comtesse Philippa, sa belle-sœur, sa cousine Faïs de Durfort, Auda de Bélissen, Auda et Orbria de Festa, ses cocatéchumènes de Fanjaus. La docte et vaillante princesse combattait dans les rangs des théologiens cathares. Amazone du dogme johannite, elle s'élançait chevaleresquement dans la mêlée théologique. Un jour qu'elle étreignait vigoureusement un cistercien, probablement un espagnol, don Esteban de Mania, qu'on appelait le frère Etienne de la Miséricorde : Madame, s'écria le moine furieux, *filez votre quenouille ! Il ne vous appartient pas d'argumenter dans de tels débats!* Ce cri de colère et de détresse indique assez que la quenouille d'Esclarmonde était la lance et le sceptre de la théologie cathare, et cette insolence dut faire courir, sur le frémissement de l'assemblée, un murmure de satisfaction orageuse et d'indignation triomphale[1].

1. Guilhem de Puilaurens. Ch. VIII.

Digitized by Google

L'abbaye de Saint-Antonin hébergeait les champions romains qui, chaque matin, revenaient le long du rivage de l'Ariège et se retiraient processionnellement, chaque soir, la croix en tête, et chantant le *Veni spiritus!* Les évêques albigeois étaient recueillis avec amour, sur le Castellar même, dans le palais d'Esclarmonde. Les consuls de la cité festoyaient les chevaliers et les troubadours. A la tête des harpéors figurait sans doute le *grand Maître d'Amour*, le vénérable Arnauld d'Aniel, poète et théologien, et l'héroïne de ses chants Na Bonavillaria, que le ménestrel vieillissant célébrait encore sous les noms mystérieux de Bel-Esper (Bel-Espoir) et de Miels que ben (Mieux que bien), espoir qui remonte maintenant vers les horizons célestes, amour qui se perd dans le souverain Bien. La salle capitulaire du Castellar ne pouvait contenir, si vaste qu'elle fût, qu'un nombre très limité d'auditeurs privilégiés. La foule ondulait et murmurait au dehors comme une mer autour du monticule sacré. Les chevaliers s'en dédommageaient, hors des murs, par des tournois où ils aiguisaient leurs lances comme pour les prochaines batailles du Paraclet. Tout Pamiers retentissait de bruits d'armes, de discussions théologiques, de chants et de sons de harpe. Revenons aux conférences du Castellar.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Morale cathare. — Les trois vœux : Pauvreté, Abstinence, Célibat. — Mariage et famille cathare. — Les croyants et les parfaits.

Toute conception est une, et de son dogme générateur dérive logiquement une morale, un culte, une organisation analogues. Le dogme générateur du catharisme, c'est que l'homme est un esprit exilé sur ce globe, sa prison, et captif dans la matière, son tombeau. Il disait avec Platon : *la chair est un sépulcre*[1]. Se détacher d'un monde mauvais, d'une chair inane et fatale, voilà, dans sa magnifique simplicité, toute la morale cathare. Le catharisme est essentiellement une purification, une tendance, une aspiration à la vie angélique.

De ce principe, trois applications d'une portée immense. 1° *La Pauvreté*. Le vrai cathare ne possédait rien dans le monde, ni champ, ni maison, ni argent. De l'hospitalité, il recevait le logement, et

1. σωμα, σημα, d'où sémal, en roman, cuve, sarcophage.

Digitized by Google

de la charité le vêtement et la nourriture. Non seulement il ne possédait rien, mais encore il ne se possédait pas lui-même, il appartenait à la communauté cathare [1].

2° *L'Abstinence :* Les cathares s'abstenaient de toute chair, des œufs, germe charnel ; du lait, liquide animal. Cependant, quoi qu'en ait dit saint Augustin, ils mangeaient du poisson en Égypte, et buvaient du vin en Occident. Ils vivaient presque uniquement de végétaux, et encore des moins substantiels, tels que les melons et les figues dont la chair et le miel leur semblaient une congélation de la lumière du soleil. Outre cette abstinence perpétuelle, les cathares observaient dans l'année trois jeûnes de quarante jours. Ces quadragésimes correspondaient aux trois grandes fêtes, Noël, Pâques et Pentecôte. Aussi étaient-ils d'une maigreur transparente et d'une ténuité presque aérienne. On disait *pâle comme un Manichéen !* [2].

3° Enfin la *Continence* absolue. La virginité était pour eux l'idéal, le célibat était tenu pour très saint ; le veuvage leur paraissait très vénérable. Toutefois, c'était un état exceptionnel, et le mariage étant la règle, n'était pas une imperfection. Dans l'évangile johannite, le Christ consacre le mariage en assistant aux noces de Cana, en prenant lui-même mystiquement le nom d'époux, et en donnant le titre d'épouse à l'Église, et à la Sainte Jérusalem. Voilà la sagesse du Christ ; les parfaits cathares étaient ces

1. Beausobre : Hist de Manich. II
2. Ibid.

Digitized by Google

eunuques volontaires du royaume des Cieux, dont parle le Sauveur [1].

Le Christ glorifiait la famille jusque dans le ciel, en donnant à Dieu le titre de Père, en prenant lui-même le nom de Fils, et en les unissant par l'Esprit, leur mutuel et perpétuel amour. Les maisons albigeoises étaient donc toutes blondes et bourdonnantes d'enfants, et nous allons voir ces abeilles guerrières sortir de leurs ruches féodales et se ruer tumultueusement sur les champs de bataille. L'inspiration cathare venait de l'Inde. Comme le brahmane, ce n'est qu'après avoir donné le jour à une famille nombreuse, qui était sa couronne et sa gloire, que l'Albigeois, abandonné de la nature, l'abandonnait sans regret, et faisant vœu de chasteté se préparait une blanche et vénérable vieillesse. Aucun peuple n'a mieux exprimé le sentiment conjugal et paternel que les brahmanes. « Écoute la voix de nos législateurs divins, dit un poète de l'Inde. Rappelle-toi ce que, dans leurs chants immortels, ils ont dit de la femme, cette compagne modeste de l'homme. C'est elle qui, dans le fils qu'elle lui donne, prolonge son existence en le faisant vivre dans un autre lui-même : c'est à ce fils qu'il doit la délivrance des âmes de ses ancêtres [2]. »

Nous pouvons croire que chez les cathares comme chez les brahmanes, le mariage était sanctifié comme un moyen de transmigration des âmes dans de nouveaux corps, transmigration d'où résultait leur pu-

1. Beausobre, II.
2. Lois de Manou.

Digitized by Google

rification successive, et leur délivrance finale. Le bonheur de voir les âmes des aïeux passer avec leurs traits à leurs enfants leur inspirait ce mot charmant: « Insipide est la mélodie des oiseaux à qui entend le gazouillement d'un nouveau-né. » Mais quand leurs organes étaient brisés, leurs sens éteints, leur famille complète, les vieillards se séparaient de leurs enfants, dénouaient leur union conjugale, et par un veuvage volontaire, se préparaient dans la solitude, par la prière, le jeûne, la charité, la contemplation, à remonter vers Dieu. Après la vie mondaine et terrestre, par l'apprentissage de la vie angélique, ils préludaient à la vie du ciel.

Les manichéens primitifs, au jour de leur initiation, recevaient aux mains, à la bouche, et sur leur poitrine l'empreinte de trois sceaux mystiques[1]. Ces trois sceaux n'existaient plus chez les cathares du moyen âge, mais ils avaient conservé le triple élément de leur perfection ascétique: pureté de la main, de la bouche et du cœur. Sur ces trois sceaux ou ces trois vœux, les catholiques étaient d'accord avec les cathares. Seulement, l'ascétisme catholique n'avait point la base qu'il prétendait trouver dans la Bible. Il était condamné par saint Paul[2], condamné surtout par Moïse. Les catholiques durent d'autant plus vivement attaquer les cathares qu'ils étaient sur tous ces points plus radicalement manichéens. Mais

1. Beausobre, II.

2. Saint Paul, I Cor. VIII, 8. — Rom. XIV, 17. — Coloss. II, 8, 16, 21. — Hebr. XIII, 9.

Digitized by Google

les docteurs albigeois eurent beau jeu à leur demander le principe de leur ascétisme et à leur démontrer qu'ils n'étaient au fond que des manichéens exagérés et inconséquents: inconséquents puisqu'ils n'admettaient pas dogmatiquement la mauvaiseté ou l'inanité de la matière, et exagérés puisqu'ils en tiraient des conclusions excessives telles que la clôture monastique et cénobitique, rejetée par les cathares qui cependant se permettaient quelquefois l'anachorétisme sauvage des grottes et des forêts.

Les Romains, avec cette hauteur superbe dont ils ont seuls le secret, demandèrent à leurs adversaires s'ils recevaient l'Évangile. Guilhabert de Castres put leur répondre comme autrefois à Augustin l'éloquent Faustus : « Vous me demandez si je reçois l'Évangile? Est-ce une question à faire à un homme qui observe tous les commandements? Ce serait à moi à vous demander si vous recevez l'Évangile, puisqu'on n'aperçoit en vous aucune marque que vous le recevez effectivement. Pour moi, j'ai quitté père, mère, enfants; j'ai renoncé à tout ce que l'Évangile m'ordonne d'abandonner. Et vous me demandez si je reçois l'Évangile! — Je vois bien que vous ne savez pas seulement en quoi consiste l'Évangile qui n'est autre que la prédication et les commandements de Jésus-Christ. J'ai renoncé à l'or et à l'argent; j'ai cessé d'en porter dans ma bourse. Je me contente de la nourriture de chaque jour. Je ne suis point en peine si j'aurai demain de quoi me nourrir et me vêtir. Et vous me demandez si je reçois l'Évangile! — Vous voyez en moi ces béatitudes que Jésus-Christ a prêchées et qui composent l'Évangile. Vous

Digitized by Google

me voyez *pauvre*, *doux*, *pacifique*, ayant le cœur *pur*. Vous me voyez dans les larmes, souffrir la faim, la soif, la persécution, et la haine du monde à cause de la Justice. Et vous doutez encore si je reçois l'Évangile [1]. »

Voilà, certes, un éloquent tableau de la sainteté cathare. Il y avait plusieurs degrés d'initiation. Ceux qui observaient rigoureusement les trois vœux étaient appelés par les Grecs *Parfaits*, et par les Latins *Elus*. Les Élus étaient les docteurs. Ils enseignaient la multitude; et tous ces novices vivant dans le monde, et qui n'avaient le droit que de les écouter en silence, étaient, par cela même, appelés *Auditeurs* [2]. C'étaient les *Postulants* de la primitive Église; non de l'Église apostolique qui, surtout celle de saint Paul, était essentiellement libre, populaire, et vivant en plein soleil; mais de l'Église du second âge, qui se dérobait au jour et à la foule, cherchait les catacombes, s'enveloppait du voile de l'oracle d'Eleusis, et de l'ombre des mystères de l'Égypte. C'est une preuve de l'antiquité et du génie oriental du manéisme d'Occident. Les séculiers vivaient de la vie laïque; ils se mariaient, possédaient, acquéraient, vendaient, labouraient, moissonnaient, buvaient du vin, mangeaient de la viande, chassaient leur proie, revêtaient l'armure de guerre, et enfourchaient leurs palefrois de bataille. Les Parfaits ne paraissaient dans les combats que pour prévenir l'effusion du

1. Saint Augustin, *adv. Faustum*.
2. Id. *Confessions*.

Digitized by Google

sang, panser les blessures des guerriers, et donner le consolament aux mourants. A l'exemple du Sauveur, ils étaient médecins en même temps que prédicateurs et soignaient les maladies de l'âme en même temps que les infirmités du corps. Cathares, ils étaient catharistes et menaient de front la double purification catharéenne. Ils connaissaient les astres aussi bien que les herbes, à l'exemple des Mages de l'Orient. Ils avaient la réputation de commander aux vents, de calmer les flots, de détourner les tempêtes [1]. Cette réputation, ils ne la cherchaient pas par le mystère; ils ne vivaient pas dans le cloître; ils ne se confinaient pas dans les déserts. Comme le Christ, ils restaient dans le monde pour consoler son éternelle douleur. Ils devaient leur renommée miraculeuse à leur science, à leur sainteté, à leur soif de sacrifice. Aussi les séculiers avaient-ils la plus grande vénération pour ces célestes médecins; en toute rencontre, ils tombaient à leurs pieds en implorant la bénédiction des *Amis de Dieu*, et les recevaient sous leurs toits comme des anges du ciel.

1. Doat, Regist. de l'Inquisition.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Culte cathare. — Temple, prédication, musique. — Fêtes, le jour du soleil, la Manisola. — Agape, consolament. — Diacres et diaconesses. — Fils majeurs et mineurs. — Évêques patriarches. — Ecclésiarque.

Sous Constantin le Grand, le christianisme vainqueur s'était approprié les dépouilles du paganisme vaincu. Le culte impérial prit au polythéisme les temples, les autels, les pompes, les évolutions, les bannières, les couronnes, les lampes, les fleurs, l'encens, les hymnes, et jusqu'aux vêtements symboliques des prêtres, et jusqu'aux simulacres de ses dieux. Malgré cet amalgame scandaleux les catholiques, avec leur imperturbable assurance, ne manquaient jamais de taxer de paganisme les cathares. Les docteurs de Pamiers, à l'exemple d'Augustin, n'oublièrent probablement pas de dire aux Albigeois qu'ils n'étaient que des païens schismatiques. Mais les Albigeois purent répondre avec Fauste de Carthage : « Les païens servent Dieu par des temples, des victimes, des parfums. Pour moi, je le sers tout autre-

Digitized by Google

ment, et j'ai une tout autre opinion du culte qui lui est agréable. C'est moi-même qui, si j'en suis digne, suis le temple raisonnable de Dieu. Jésus-Christ, son fils, est le simulacre vivant d'une majesté vivante. Une âme instruite de la vérité est son autel. Et à l'égard des honneurs qu'il faut lui rendre, des sacrifices qu'il faut lui offrir, ils consistent uniquement en de simples et pures prières. Comment donc pouvez-vous dire que je suis un schismatique séparé du corps des païens! [1] »

La simplicité du culte cathare est une preuve qu'il est antérieur à l'amalgame du christianisme et du paganisme accompli au IVe siècle. C'est absolument le culte de l'église apostolique. Ainsi, point de cités saintes, comme Rome, la Mecke, Bénarès. Point de temples de pierre, carapaces d'un Dieu matériel. Point de simulacres d'hommes divinisés; point d'autel, point de sacrifices, point de parfum. Leur temple, c'est la voûte du ciel, en Orient; mais en Occident, un toit quelconque les abritait d'un ciel pluvieux. A l'extrémité de cette salle nue, sur un pupitre revêtu d'une tunique de lin pur, était perpétuellement ouvert l'Évangile de saint Jean, le volume du Bien-aimé. On le paraphrasait avec simplicité mais dans un sens spirituel. C'était moins une prédication qu'une instruction morale, à l'exemple du Sauveur. Cette homélie, avec l'invocation initiale, la confession des péchés, l'oraison dominicale, et la bénédiction finale entrecoupés de génuflexions composaient tout le culte

1. Saint Augustin, *adv. Faustum*.

Digitized by Google

cathare. L'église apostolique était sans cantique; l'église johannite également n'avait point d'hymnes. Cependant la plus mystique des églises devait adopter le plus mystique des arts. En effet, c'est par les gnostiques orientaux que la musique s'introduisit dans le culte chrétien, hérésie harmonieuse. Les manichéens également étaient ivres de musique et de mélodie. Manès, grand musicien, inventeur d'un instrument nommé choélis, avait, ainsi qu'Agapius, et d'autres poètes gnostiques, composé un grand nombre de cantiques [1]. Ils louaient Dieu, le Père, le Fils, l'Esprit-Saint, et la félicité des élus dans le ciel. Mais au moyen âge, la musique avait subi le sort des fables astronomiques. Ces platoniciens avaient mis la musique à la porte du temple, comme Platon la poésie à la porte de sa république. Mais ils honoraient dans le monde la mélodieuse exilée, et le catharisme est une des causes du développement poétique et musical de l'Occident.

Comme tous les Orientaux ils priaient beaucoup et avec de fréquentes génuflexions. Ces génuflexions

1. D'après l'opinion commune, les chrétiens orthodoxes seraient les premiers organisateurs de la musique liturgique. M. Sathas cite des exemples d'où il résulte que les chrétiens ont emprunté aux hérétiques leurs chants et leurs drames. Methodius les prit aux Valentiniens; saint Ephrem à Bardesane et à son fils Harmonius. Arius forma un système complet de musique et de liturgie. Il composa des chants populaires pour les laboureurs, les matelots, les courriers. Ce recueil, intitulé *Thalia*, fut détruit par les empereurs orthodoxes, qui toutefois, en supprimant le livre, gardèrent les mélodies. Un des principaux propagateurs de cette musique purifiée fut Chrysostome. Ainsi la musique religieuse est d'origine arienne et gnostique. Journal des Savants. Juillet 1879.

Digitized by Google

sont grecques, car la prosternation est plutôt orientale. Le jour, ils se tournaient vers le soleil, et la nuit vers la lune, images du Verbe divin. Les premiers chrétiens observaient cette même attitude, et c'est ainsi que les vieilles basiliques ont toujours leur chevet tourné vers l'aurore. Ce rite évidemment est oriental, car on le retrouve dans les ruines du temple de Jérusalem (Ezéchiel VIII). Le jour du soleil était aussi pour eux le jour du Seigneur, le jour périodique de la prière, et du repos. Ils célébraient la fête de la Nativité, ou plutôt de la théophanie du Christ. Car, semblable à la sagesse antique, leur Christ n'avait point de mère dans l'humanité. Aux catholiques, adorateurs effrénés de la Vierge[1], ils opposaient cette réponse du Christ à Marie: *Femme, qu'y-a-t-il de commun entre toi et moi?* (Jean II). Chez les cathares, la virginité, non moins appréciée que chez les catholiques, partait d'un principe différent. Ils célébraient aussi les fêtes de la Passion, bien que ce Christ éthéré n'ait pu souffrir sur la croix; de la Résurrection, bien que ce Christ immortel n'ait pu séjourner dans le tombeau, et de l'Ascention, qui terminait triomphalement les scènes lugubres de la tragédie céleste. Ils célébraient surtout la descente de l'Esprit sur les apôtres. Mais ils n'honoraient ni apôtre, ni saint. Les vieux manichéens honoraient Manès, le grand envoyé de *Mani*. Ils commémoraient sa mort, qui n'avait dû être qu'apparente comme

1. Le culte de la Vierge, même chez les plus pieux, n'est pas sans une certaine sensualité. Le P. Gratry dit quelque part, à propos de l'eucharistie : *La chair du Christ vient de la chair de la Vierge. Ah ! manger la chair de la Vierge !*

Digitized by Google

celle du Christ; aussi plaçaient-ils cette solennité funèbre au printemps. Point d'image, seulement une chaire vide, élevée de cinq degrés, et couverte d'un riche tapis emblème de la présence mystique du grand docteur chaldéen. De là son nom grec de *Béma*, chaire, trône de l'Esprit[1]. Les cathares occidentaux changèrent ce nom en celui de *Manisola*, ou *Manilosa*, consolation ou louange du Mani, et dont ils placèrent plus convenablement l'époque en automne. La fête était remontée du prophète à son type divin, le Paraclet. Au moyen âge, ces souvenirs du réformateur chaldéen, et ces réminiscences du culte des astres s'effacèrent insensiblement, et l'Église ne reconnaissait de docteur ni de soleil que le Christ. Le manéisme aquitain n'avait donc que quatre grandes fêtes, Nadal, Pascos, Pentecosta, et Manisola. Il en donnait deux au Sauveur et deux au Consolateur.

Ainsi la prédication, la prière, la confession, particulière et générale, mais toujours publique et à haute voix, entrecoupées de génuflexions, sans musique ni cantiques que la mélopée naturelle à la langue romane, avec l'invocation et la bénédiction, et le baiser de paix, voilà, dans sa simplicité, le culte cathare. Ce culte était en dialogue, et comme le Verbe, et non pas le sacrifice, en était le générateur, il s'appelait le *Sermon*. Gnose, il dérivait de la *chaire* et non de l'*autel*. Il faut y joindre deux sacrements : la bénédiction du pain ne se célébrait pas dans le temple, mais dans les maisons, à chaque repas; il en

1. Beausobre, II.

Digitized by Google

était de même de celle du vin, et ce banquet rappelait les agapes primitives. Remarquons que le manéisme occidental admettait le vin que rejetait le manichéisme oriental [1].

Les cathares, comme les premiers chrétiens, s'envoyaient ce pain consacré dont le pain bénit catholique est un souvenir. Pendant les persécutions on le gardait, et l'on en mangeait isolement des parcelles, en témoignage de la communion des saints en celui qui est le pain du ciel. Mais le principal sacrement cathare, c'était le baptême. Hardis logiciens, ils avaient supprimé le baptême de l'eau qui est celui de Jean-Baptiste et lui avaient substitué le baptême de l'esprit ou de la lumière qui est le vrai baptême du Christ. Dans le christianisme ordinaire, le sacrement principal, essentiel, générateur, c'est l'eucharistie, symbole du sacrifice du Christ. Mais dans le catharisme, il n'y a point de sacrifice, dès lors point d'eucharistie proprement dite, et la cène est tombée au rang secondaire d'une agape. Le catharisme étant une purification, le baptême a pris le premier rang, est devenu le sacrement principal, unique. Nous l'avons dit précédemment, le catharisme est plutôt la religion du Paraclet que celle du Christ. Dès lors le sacrement générateur du paraclétisme est le baptême de l'Esprit.

Les cathares aquitains l'appelaient *Conort* ou *Consolament*. Ils l'administraient par l'imposition

1. Le mahométisme rejette aussi le vin, consacré par le Christ.

Digitized by Google

des mains, accompagnée d'une prière, selon l'usage apostolique (Act. VIII, 12. — XIII, 3. — 2 Tim. I, 6). Il n'était donné que dans l'âge adulte, parce qu'il suppose la foi. Il était le signe d'initiation des *Parfaits* et de consécration des diacres et des évêques, comme le baptême des premiers temps. Vivant, il introduisait l'adepte dans le sacerdoce; mourant, il l'introduisait dans le ciel. Aussi, ce moribond, pour faire une *bonne fin*, se mettait entièrement entre les mains des diacres. Il fallait que le malade eût tous ses sens. On ne s'écartait de cette règle que pour les guerriers blessés à mort. Mais d'ordinaire les chevaliers s'y préparaient par *l'Apareillament*, préliminaire qu'ils demandaient aux évêques avant la bataille [1]. Ainsi les cathares conservaient les deux sacrements primitifs, ou plutôt avaient substitué à l'eucharistie, le baptême devenu en quelque sorte le sacrement unique et immensément développé dans un sens spirituel. Les catholiques au contraire matérialisaient les sacrements, dénaturaient l'essence du baptême ajoutant à l'eau l'huile et le sel, mutilaient l'eucharistie par le retranchement de la coupe et du vin, changeaient la table en autel, la cène en sacrifice, et multipliaient à l'infini le sacrifice un, unique, universel du Calvaire. Les léonistes s'en tenaient strictement au baptême de Jean et à l'agape du Christ.

Du Paraclet, son céleste chef, l'Église cathare prenait le nom d'Église de la *Consolation*. Elle n'était composée que des *Parfaits*, c'est-à-dire de ceux qui

1. Siège de Montségur.

Digitized by Google

avaient été initiés à la perfection cathare par le rite générateur du *Consolament*, ou baptême de l'Esprit. Ces Parfaits ou Consolés portaient une robe noire, en signe du deuil de l'âme, et sur leur tête un chaperon en forme de tiare grecque ou orientale. C'était proprement la barreta ou berret des montagnards pyrénéens dont le large disque arrondi dessinait autour de leur crâne d'ivoire comme une auréole d'ombre. Ils coupaient leur barbe et laissaient pousser leurs cheveux à l'opposé des moines qui ne rasaient pas leur menton et tondaient leur occiput. Ils cachaient sous leurs vêtements un fil symbolique, un cordon sacerdotal à la manière des Brames de l'Inde [1]. Les Parfaites portaient à leur front un diadème ou couronne symbole de royauté mystique. Ces emblèmes, dont ils justifiaient l'usage par l'Évangile, étaient des réminiscences de l'Orient. On disait alors : un diacre *revêtu*, une diaconesse *couronnée*. Les Parfaits et les Parfaites observaient le célibat le plus strict. Mais quelquefois ils vivaient ensemble, et les catholiques, dont les prêtres avaient des mœurs analogues, flétrissaient ces Parfaites du nom outrageant de concubines [2]. C'était un reste des *Agapètes* et des *Sunercomènes* de la primitive Église. Ces compagnes des prêtres chrétiens n'étaient elles-mêmes que les hétaïres des philosophes grecs. La Grèce antique avait légué ces mœurs douteuses aux catholiques et aux cathares. Elles indignaient saint Jérôme, exposé

1. Rainerius, Monéta, Doat.
2. Doat, Procéd. des Inquisit.

Digitized by Google

peut-être aux mêmes soupçons dans ses monastères de Rome et de Bethléem [1].

Selon un précepte du Christ, ils ne voyageaient jamais seuls: chaque Parfait avait son *Socius*, et chaque Parfaite sa *Socia*. Cet usage ancien s'était aussi conservé chez les moines. Dans le catharisme la femme occupe une plus grande place que dans le christianisme, et cela dérive du dogme cosmogonique[2]. La femme était essentiellement consolatrice; toutefois, bien que missionnaire et médiatrice excellente, elle ne s'éleva jamais jusqu'au sacerdoce suprême, et l'archidiaconesse resta toujours subordonnée au patriarche. Les Parfaits formaient le conseil canonical de l'Église cathare, et en même temps le séminaire où se recrutait incessament l'ordre sacerdotal. Cet ordre se composait, comme dans la primitive Église, de l'ancien, du diacre, et de l'évêque. Mais entre le diacre et l'ancien se plaçait le sous-diacre, et entre le diacre et l'évêque, deux archidiacres. Ceux-ci s'appelaient le Fils-Majeur et le Fils-Mineur: c'étaient les grands vicaires de l'évêque. Enfin le système comportait un ecclésiarque universel ou pontife souverain qui peut-être n'exista jamais que dans les rêves de Manès.

Le manéisme fut évidemment dès l'origine une secte égalitaire et antisacerdotale, un quakérisme

1. Hiéron, Epist.
2. Voir l. II. ch. 1.

Digitized by Google

oriental. Le sacerdoce devait répugner à l'Église de l'Esprit, libre comme les vents du ciel [1]. Son mode de formation successive est marqué par les grades de ses ministres. Son premier pasteur, laïque, fut l'ancien; le second, déjà prêtre, fut le diacre; le troisième, chef sacerdotal, fut l'évêque. C'est ainsi qu'en imitation de l'Église chrétienne ou pour mieux lutter contre ses adversaires et résister aux persécutions le manéisme égalitaire et laïque se trouva jeté dans les cadres hiérarchiques et dans l'organisme sacerdotal. Il en était à l'épiscopat quand parut Manès qui, s'inspirant du génie de l'Inde, conçut le plan gigantesque d'une monarchie théocratique. Il lui donna pour base le type apostolique ou plutôt moïsiaque. Un pape électif, douze patriarches, soixante-douze primats inférieurs, des évêques, des diacres, des anciens, composaient la hiérarchie immense. La monarchie manichéenne (si du moins son plan gigantesque a pu jamais s'exécuter) se composait de douze provinces qui se subdivisaient en soixante-douze diocèses, et conséquement chaque primat avait six suffragants surbordonnés. Le pontife souverain, à l'exemple du Christ, et pour fuir la persécution n'avait ni résidence fixe, ni siège déterminé. Pasteur infatigable, il allait sans relâche visitant dans le mystère et dans l'orage ses troupeaux épars sur toute la face de l'univers. On a prétendu que ce pontife nomade n'était pas un pape, mais le Paraclet lui-même. Le Paraclet, effectivement, était le chef invisible de l'Église cathare, comme le Christ était le chef

1. Jean III, 8.

Digitized by Google

céleste de l'Église chrétienne. Mais nous croyons que, dans le principe, il y avait un pape, et une succession de pontifes souverains se rattachant à Manès, vicaire du Paraclet, comme dans l'Église romaine une hiérarchie qui prétend remonter jusqu'à saint Pierre, vicaire du Christ. C'est la pensée de Manès, et le génie de l'Inde. Toutefois, la monarchie manichéenne, si elle exista, s'était rompue de bonne heure, et brisée en fragments nombreux correspondant aux anciennes sectes gnostiques, qui reprenaient leur indépendance perdue dans le monopole de Manès. L'Esprit grec, réfractaire à l'unité, et radicalement fédératif et patriarcal, reprenait son empire. Toutes ces Églises se reconstituèrent isolément sur la base commune de la dodécade apostolique, leur principe générateur. Ainsi Pons, dans le Périgord, Eon de l'Étoile dans la Bretagne, le patriarche des Bogomiles slaves avaient tous douze apôtres, ou suffragants, à l'exemple du Christ. Cette dodécade est un signe de l'antiquité de l'Église cathare, car on la retrouve partout dans l'Église primitive, chez les Syriens, les Egyptiens, les Hellènes, les Bulgares, les Saxons d'Angleterre, les Celtes d'Ecosse et d'Irlande [1]. Toutefois, il est vraisemblable que toutes ces Eglises sœurs qui, chacune avait son *catholicos* ou pontife souverain, ne reconnaissaient plus, dans les derniers temps, pour chef commun, invisible et céleste, que le Paraclet.

Il est singulier que l'idée théocratique qui venait

1. Fleury, Hist. de l'Égl. — Montalembert, les Moines d'Occident.

Digitized by Google

de l'Inde fut transmise à l'Église romaine par Manès. Le manichéisme fut une sorte de catholicisme oriental à grand orchestre et à grand spectacle. La théocratie qui n'avait pu être réalisée par le génie trop mystique de l'Orient sera reprise, cinq siècles plus tard, et tentée par le génie plus robuste de l'Occident. L'Église de saint Pierre, transportée de Jérusalem à Rome, s'y développera en synagogue gigantesque par l'amalgame du vieux pontificat étrusque et de la grande sacrificature hébraïque, des cultes de Saturne et de Jéhova.

Nous avons essayé de reconstruire les conférences de Pamiers. En somme, l'Albigéisme est un christianisme oriental, à base panthéistique, profondément élaboré par le génie alexandrin et facilement réductible à l'enseignement d'Origène. Le synode du Castellar fut un tournoi théologique entre Origène et Athanase, dans l'Apamée de l'Occident.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Clôture des Conférences. — Résumé de maître Arnauld de Campranhan. — Symbole cathare définitif. — Dernières paroles du patriarche. — Anathème pontifical. — Innocent III décide la Croisade.

Pendant un mois, ces immortelles questions : Dieu et le monde, le ciel et l'enfer, le Christ et Satan, le temps et l'éternité, furent solennellement débattues aux conférences du Castellar. Arnauld de Campranhan, enfin, prononça la clôture, résuma la discussion, et dut formuler un jugement doctrinal. Campranhan signifie *le champ des grenouilles*[1]. Maître Arnauld avait effectivement en lui quelque chose de batracien. Il en avait la nature rampante et amphibie et sans doute aussi l'aigre coassement. De son marais il pressentait la tempête et frissonnait dans sa peau. Nous avons dit qu'il était parent ou vassal intime de la maison de Foix. Le docteur hybride formula son jugement de façon que chacun des deux partis se vanta plus tard d'avoir obtenu son suffrage ambigu.

1. Campus ranarum.

Digitized by Google

Cathare alors il jugea probablement, selon le désir du comte, en faveur des cathares. Redevenu catholique sous la croisade, il prétendit et laissa publier qu'il avait prononcé dans le sens des catholiques, ce qui est peu vraisemblable. La guerre décida de sa métamorphose et fit de cette raine de l'albigisme une salamandre de l'inquisition. Quoi qu'il en soit, et tout en tenant compte de sa pusillanimité native, ajoutons, pour être équitable, qu'il lui fut impossible d'émettre un jugement général, un arrêt absolu. Les titres étaient divers, inégaux, entremêlés, insolubles, mystérieux. Mais, la Bible à la main, les consuls de Pamiers et la vicomtesse Sézélia de Conserans devaient condamner hautement la théocratie romaine; en silence et avec un soupir, la théosophie cathare. Sézélia, moins brillante qu'Esclarmonde, est de sang et de foi l'aïeule de Jeanne d'Albret, et le type austère des princesses de la Réforme du XVI^e^ siècle.

Les Albigeois, selon l'usage antique, confessèrent leur symbole. Voici ce décalogue du Thabor pyrénéen.

Digitized by Google

DIEU

UN ET TRINE

PÈRE, FILS, ESPRIT

LE PÈRE.

1. Le Père est l'Agnostos, l'Inconnaissable, Principe de l'Etre, unique Essence, *devant qui les Anges se voilent de leurs ailes.*

2. Le Père engendre le Fils, *empreinte de sa substance, splendeur de sa gloire,* unique, cossubstantiel, mais non coéternel.

3. Du Père et du Fils émane l'Esprit, la Mani, la Rouah, la Consolatrice, inférieure au Fils.

4. Trine-Unité de Dieu, entrevue des Juifs, mieux connue des Grecs, visible dans tout l'univers.

5. Le monde est une parcelle de l'Etre infini tombée de l'Eternité dans le Temps. La création est une blessure de Dieu.

6. Le Fils est le Créateur. Il fit l'archétype du monde. Lucibel, le Non-Etre, l'Ange de la forme, manifesta l'univers.

7. Lucibel n'est pas le Mal. Dieu étant le Bien absolu, le Mal absolu n'est pas. Le Mal n'est qu'une défaillance de l'Etre.

Digitized by Google

8. Les Hommes sont des Esprits déchus, captifs dans la chair, exilés sur la Terre, regrettant le Ciel.

9. Pendant 4,000 ans, ils se sont dépravés. Ils ont suivi la voie des sens, ils ont oublié Dieu. *Mais toute la création gémit et soupire après son rétablissement* (Rom. VIII. 20). Elle s'écrie avec Platon : *attendons le Dieu Sauveur.*

LE FILS.

1. Après 4,000 ans, enfin, paraît le Christ, le Logos. Il n'est point né d'une femme. Sa mère n'est point Marie, mais la *Mani*, la *Rouah* céleste.

2. Il n'est point né dans une étable. Sa crèche c'est l'Azur. Si une femme l'avait conçu, il ne serait pas sorti des entrailles, mais de la tête, des lèvres. *Non vulva*, sed *valva Verbi.*

3. Mais non, le Fils du ciel descend d'astre en astre, avec la majesté d'un Dieu.

4. Pour vivre parmi les hommes, il revêt le voile de la chair, et prend le nom et la figure de Jésus, fils de Joseph.

5. Il apparaît sous César-Auguste, il vit sous Tibère, est condamné par Caïphe, Hérode, Pilate, le vieux monde juif et romain.

6. Que vient-il faire? Un monde nouveau ; un monde de justice, de vérité et d'amour.

7. Il vient montrer la *Voie* perdue, rétablir la *Vérité* méconnue, ranimer la *Vie* expirante du genre humain. (Jean XIV, 6.)

Digitized by Google

8. Il prêche, agit, lutte, souffre, pleure, guérit, ravive, agonise et meurt sur la croix.

9. Non, un immortel ne peut mourir. Il représente la grande tragédie humaine. Il reste vainqueur du péché, de la mort, du sépulcre, et les traîne à son char triomphal.

L'ESPRIT.

1. C'est la Rouah, la Mani, la Mens. *Spiritus est quod spiratur et a quo vivitur.* Le Souffle, l'Amour, qui unit le Père et le Fils dans le ciel, opère la fusion des âmes dans le monde.

2. Il est descendu, à la Pentecôte, sur les apôtres et principalement sur le Bien-aimé. Jean a fondé notre Eglise, Jean est notre patriarche; Pathmos est notre berceau, l'Apocalypse est notre Genèse.

3. Nous avons encore d'autres pères spirituels, le grand Origène, Marc de Memphis, Priscillien d'Avila, Pablos d'Arménie, Erigène d'Irlande, Lisois d'Orléans, Nicétas de Constantinople.

4. Notre Eglise a les vertus du Paraclet. Elle est pure et purificatrice, sainte et sanctifiante, consolante et consolée dans l'exil du monde.

5. Elle est la consolation de l'univers. Elle dédaigne le monde, abhorre le sang, éteint l'enfer, convertit Satan, proclame le salut universel des hommes et des anges.

6. Dieu est esprit et nous l'adorons en Esprit. Notre culte est immatériel. Point de pompes, point d'images, point d'hommes divinisés, point de rites

Digitized by Google

de la mort, point de spectacles sacrés, ni de théâtres sacerdotaux.

7. Point de monachisme ni de cénobitisme, point de légendes fabuleuses. L'Evangile pur, et la fleur de l'évangile du Boanerge. Point de villes saintes : ni Romes ni Meckes; surtout point de pontifes-dieux. Nous abhorrons la théocratie.

8. Nous sommes l'antinomie de Rome. Son nom est *Force*, le nôtre est *Charité*. Pierre use de l'épée; Jean n'use que de la parole et de l'amour. Rome est l'empire romain sacerdotal; ses papes sont des Césars. Innocent III est l'antichrist.

9. Jean ne marche plus avec Pierre. Son compagnon est Paul. Nous aimons les disciples de Paul de Tarse, de Pierre de Bruys, d'Arnaud de Brescia. Ils luttent avec nous dans la tempête. Nous les renfermons comme la nuée du désert contenait le Verbe de Jéhova[1].

Telle est la triple enméade qui compose le Décalogue du Thabor pyrénéen.

Donc, dit ensuite Gaucélis, *manithéisme est monothéisme*. Puis, regardant en face ses adversaires, il ajouta : C'est vous qui êtes dythéistes et polythéistes. Vous adorez l'homme, et vous éternisez Satan. Vous élargissez incommensurablement l'enfer. Vous le transportez sur la terre. Dans vos fêtes de Moloch, vous brûlez les *Amis de Dieu*. Vous noircissez les

1. Vaux-Cernay, Monita, Raynéris.

Digitized by Google

purs et les *consolateurs* pour les jeter dans les flammes. Toulouse, Orléans, Troyes, Vézelai, Paris, fument encore de vos homicides bûchers. Et maintenant, nous le savons, vous projetez l'embrasement d'un peuple, la conflagration de l'Aquitaine. Vous portez dans vos capuces les tonnerres du Vatican.

Rome, en effet, avait tonné. Innocent III venait de lancer une philippique furibonde contre Ramon VI (29 mai). L'abbé de Cîteaux, son légat, était allé signifier à Toulouse cet ultimatum foudroyant. Arnauld-Amalric, après son message pontifical, rejoint la conférence dont il augmente les tempêtes. Il arrive pour fulminer l'anathème. Le colloque se change en tribunal. Les catholiques vaincus s'érigent en juges et les cathares victorieux tombent au rang d'accusés. Ils sont les révoltés, les justiciables de la théocratie[1]. Amalric se lève, comme l'ange du dernier jugement. Il dit : « Au nom du Dieu tout-puissant, de la sainte Eglise romaine, et du bienheureux pontife Innocent, nous vous déclarons hérétiques. Nous vous ôtons le feu et l'eau, l'Eglise et la cité, la terre et le ciel! — Eh, que nous laissez-vous donc? — Le bûcher et l'enfer! Vous êtes livrés au bras séculier. Le comte de Foix est sommé d'exécuter les sentences du Saint-Siège, sous peine d'être livré, lui, ses peuples et ses terres, au roi de France.

Le prince bondit sur son trône. — Nous en appelons, dit-il, au pape Innocent. — Nous en appelons, dirent les cathares, au Christ, notre pontife, au Paraclet, notre céleste consolateur. — Et nous,

1. Voir la condamnation d'Abailard à Sens.

Digitized by Google

s'écrièrent les barons et les consuls, nous en appelons au jugement de Dieu et de nos épées; à l'épée d'Aïtor, d'Alaric, d'Adcantua; à cette épée victorieuse des Francs, des Arabes et des Romains. » Et ces glaives agités donnèrent comme une fulguration et un retentissement anticipés des batailles.

Arnauld et les évêques sortirent et se dirigèrent vers la cathédrale. Les cloches convoquaient le peuple à la basilique du Mercadal. Leurs clameurs menaçantes répétaient et répercutaient les colères d'Innocent III. Le Vice-Dieu, pendant les apprêts des conférences, avait lancé sa foudre (29 mai). Mais l'éclair n'éclata que sur leur clôture; il mit un mois à venir du Vatican au Castellar. Les évêques troublés reprirent cœur en respirant la nuée de feu. Ils tinrent en réserve ce bouquet, cette gerbe de tonnerres. Ils n'eurent qu'à fulminer l'anathème olympien. Ils entrent dans la cathédrale, aujourd'hui élégante et ogivale, alors romane, massive et sombre. Ils éteignent les cierges de l'autel, les lampes du sanctuaire, et l'anathème roule dans l'ombre grossi et multiplié par les échos sourds des voûtes de la vieille basilique carlovingienne comme dans les catacombes de l'enfer. Ces voix effrayantes appelaient la nuit, la mort, la guerre, et toutes les larves de l'Abyme [1].

Les légats, suivis des évêques, des moines, d'une plèbe hurlante, la croix en tête, sortent de l'église

1. Condamnations de Ramondi et de Baimiac à Toulouse, 1181.

Digitized by Google

par le grand portail latéral, et de la forteresse par la haute arcade septentrionale. Ils descendent dans les rues de Pamiers en chantant les strophes de l'hymne de la colère et de l'effroi.

Dies iræ, dies illâ
Sæclum solvet in favillâ
Teste David cum sibyllâ.

A ces chants funèbres, la ville en fête et couronnée de fleurs, ressentit comme le frisson de la mort. Ses murs de briques rouges parurent jeter une sueur de sang et un reflet de feu [1]. Les cours d'amour cessent, les tournois sont suspendus, les harpes se taisent, comme des oiseaux effarés. La Sibylle l'annonce, *un siècle va être réduit en cendre*, l'Aquitaine va mourir. La procession et l'hymne lugubre se prolongent dans la plaine, ondulent sur le rivage de l'Ariège et vont se perdre dans la forêt de Bolbone, sépulture des comtes de Foix, et vers l'abbaye de Saint-Antonin, métropole future de la croisade. La croisade délibère déjà dans ce cloître avec son chef, l'abbé de Cîteaux. Les cathares, escortés par les barons, regagnèrent paisiblement leurs grottes et leurs déserts, en soupirant : *Dieu est amour !*

1. Carcassonne vit des gerbes de sang, Toulouse vit des croix de feu.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

A M. le baron Ferdinand de Schickler, président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français..... I

PRÉLIMINAIRES..... IX

LIVRE PREMIER.

RAMON V, COMTE DE TOULOUSE.

CHAPITRE PREMIER. — L'Aquitaine.— Maisons de Toulouse et de Barcelone. — Dynasties de France et d'Angleterre..... 1

CHAP. II. — Toulouse. — Ramon V. — Son alliance avec le roi de France. — Ses guerres contre les rois d'Aragon et d'Angleterre..... 7

CHAP. III. — Les Convenæ. — Maison de Commenge. — Bertran de la Isla. — Sa naissance. — Son éducation. — Son épiscopat. — Ville de Commenge..... 15

CHAP. IV. — Carcassonne. — Maison de Carcassonne. — Meurtre du vicomte Ramon-Trencabel. — Massacre de Béziers.— Le vicomte Roger Talhafer. — La vicomtesse Aladaïs..... 22

CHAP. V. — Le château de Foix. — La maison de Foix.— Les infants de Foix. — Ramon-Roger, Cécilia et Esclarmonda..... 29

Digitized by Google

CHAP. VI. — Civilisation romane. — Communes méridionales. — Toulouse, Narbonne, Béziers, Marseille, Avignon, Nice. — Consulat.— Commerce. — Sciences. 37
CHAP. VII. — Langue romane. — Poésie. — Sirvente, — Chanson. — Chanson de geste. — Cycles poétiques. — Puis ou Parnasses aquitains. — Ecoles du Limousin, d'Auvergne, de Provence, de Toulouse et des Pyrénées..... 45
CHAP. VIII. — Guerres de Ramon V. — Bertran de Born, le clairon de l'Aquitaine. — Conjuration des princes romans — Ils sont vaincus par Henri II. — Trahis par Richard Cœur de Lion.— Chants de guerre de Bertran. 53

LIVRE II.

ALADAÏS, VICOMTESSE DE CARCASSONNE.

CHAPITRE PREMIER. — Mysticité de l'Inde en Occident. — Mythe d'Ève, modifié par Platon. — Empire d'Amour. — Le Dieu, le code, les jugements, les tribunaux d'Amour..... 63
CHAP. II. — Arnauld d'Aniel, grand-maître d'Amour. — Amanieu des Escas, légiste et pédagogue. — Catéchisme de l'art d'aimer féodal. — Le domnoi et ses dégrés. — Jugement d'Éléonore de Poitiers.— Gérard de Roussillon. — Bertran de Born..... 74
CHAP. III. — Amanieu des Escas. — Chevalerie romane. — Union de la chevalerie et de la démocratie. — De la chevalerie et de la poésie..... 85
CHAP. IV. — Les troubadours. — Bernard de Ventadour. — Arnauld de Marveil. — Rambaud de Vaqueyras. 94
CHAP. V.— Les martyrs d'amour. — La vicomtesse de Die. — Geoffroy Rudel. — Guilhem de Capestang..... 107

Digitized by Google

LIVRE III.

NICÉTAS.

CHAPITRE PREMIER. — Renaissance religieuse. — Le manéïsme en Aquitaine. — Décrets du concile de Tours (1663). — Les Cathares du Périgord. — Albi..... 119

CHAP. II. — Colloque de Lombers. — Le château de Lombers. — Les évêques, les princes. — Olivier et ses disciples. — Interrogatoire des Albigeois. — Leur condamnation..... 127

CHAP. III. — Olivier envoie un message à Constantinople. — Diffusion de l'Albigéisme en Occident. — Supplice des cathares de Vezelai. — Arrivée de l'épiscope bulgare Nicétas..... 134

CHAP. IV. — Apparition de Nicétas et de Valdo. — Urgence d'une réformation. — Mœurs de l'Aquitaine. — Troubadours, chevaliers, bourgeois, prêtres. — La noblesse passe à l'Eglise du Paraclet..... 140

CHAP. V. — Synode de Caraman. — Nicétas organise l'Eglise johannite d'Occident. — Évêques, diacres et conseillers laïques des Eglises albigeoises. — Les troubadours sympathiques à la réformation de Nicétas..... 148

CHAP. VI. — Le comte Ramon V. — Écrit à l'abbé de Citeaux et au roi de France. — Le légat de Saint-Chrysogone vient à Toulouse. — Pierre Maurand, sa condamnation à mort, son exil dans la terre sainte. — Le Sofi Farid-Uddin..... 157

CHAP. VII. — Roger Taillefer, vicomte de Carcassonne. — Les évêques cathares Ramondi et Baimiac se réfugient auprès d'Aladaïs. — Croisade dans l'Albigeois. — Colloque dans la cathédrale de Saint-Étienne. — Condamnation des cathares. — Départ de Saint-Chrysogone... 165

CHAP. VIII. — Henri évêque d'Albano. — Sa croisade contre les Albigeois. — Cécile et Esclarmonde de Foix. — Ravages du midi. — Déposition de Pons d'Arsac, archevêque de Narbonne..... 171

Digitized by Google

LIVRE IV.

RICHARD CŒUR DE LION.

CHAPITRE PREMIER. — Retour de Pierre Maurand. — Prise de Jérusalem.— Croisade d'Espagne. — Troubadours des guerres contre les Maures.— Marcabrus. — Pierre d'Auvergne. Foulques de Marseille..... 183
CHAP. II. — Croisade d'Orient. — Ses chefs. — Philippe-Auguste, Frédéric Barberousse, Richard Cœur de Lion. — Poètes de la croisade. — Peyrols, Pierre Cardinal, Rambaud de Vaquières, Bertran de Born..... 190
CHAP. III. — Richard Cœur de Lion et Joachim de Flore. — Ramon II, comte de Tripoli. — Arrivée des croisés en Palestine..... 199
CHAP. IV. — Richard Cœur de Lion. — Sa gloire chevaleresque. — Son retour en Palestine. — Sa captivité en Allemagne. — Il devient roi d'Arles..... 207
CHAP. V. — Retour des troubadours de la Croisade. — Peyrol et Pierre Vidal. — Leurs adieux à la Terre Sainte. — Génie de Pierre Vidal.— Mort de Roger, vicomte de Carcassonne. — De Ramon V, comte de Toulouse..... 217
CHAP. VI. — Richard Cœur de Lion en Aquitaine. — Bertran lui conseille l'alliance du comte de Toulouse.— Paix facilitée par la mort d'Alphonse II, roi d'Aragon. — Richard accorde à Ramon VI, sa sœur Jeanne d'Angleterre..... 225
CHAP. VII. — Mariage de Ramon VI avec Jehanne d'Angleterre. — Richard conduit sa sœur à Toulouse. — Il visite son royaume d'Arles. — Fêtes à Beaucaire. — Alliance avec le comte de Toulouse et le roi d'Aragon. — Ramon déclare la guerre à la France..... 232
CHAP. VIII. — Innocent III. — Foulques de Neuilly. — Excommunication de Richard et de Ramon VI. — Mort de Richard Cœur de Lion. — De Jehanne d'Angleterre. — D'Aladaïs de Carcassonne. — De Joachim de Flore. — Born dans le cloître et dans l'enfer..... 238

Digitized by Google

LIVRE V.

RAMON VI, COMTE DE TOULOUSE.

CHAPITRE PREMIER. — Innocent III. — Ramon VI, comte de Toulouse. — Pierre II, roi d'Aragon. — Guilhem VIII, comte de Montpellier. — Débuts du règne d'Innocent III..... 251

CHAP. II. — Ramon VI épouse Eléonore d'Aragon. — Pierre II épouse Marie de Montpellier. — Conjuration des princes romans.— Le roi d'Aragon va faire hommage de sa couronne à Rome. — Le comte de Toulouse devient le chef de la ligue pyrénéenne..... 260

CHAP. III. — Esclarmonde de Foix. — Son veuvage et son retour de Gascogne. — La croisade de Constantinople. — Les princes pyrénéens ne vont pas outre-mer. — Arrivée de la vicomtesse au château de Foix. — Son intallation au castellar de Pamiers..... 267

CHAP. IV. — Pamiers. — Le castellar de Pamiers.— L'abbaye de Saint-Antonin. — Esclarmonde établie au castellar devient la patronne de l'église du Paraclet... 275

CHAP. V. — Le Pays d'Olmès. — Les légats romains. — L'évêque de Toulouse. — Le patriarche cathare Gaucéli. — Les fils de Bélissen. — Synode de Mirepois..... 283

CHAP. VI. — Députation cathare. — Les fils de Cométa. — Les Hunold de Lantar. — L'évêque Gancéli. — Reconstruction de Montségur..... 296

CHAP. VII. — Evêques de Narbonne.— De Béziers. — De Viviers. — De Toulouse, déposés par les légats. — Le troubadour Foulques de Marseille, prieur de Floréja, évêque de Toulouse. — Etat religieux de la métropole romane..... 307

CHAP. VIII. — L'évêque d'Osma. — Saint Dominique. — Conférences de Vertfeuil. — De Caraman. — De Béziers. — De Carcassonne. — De Montréal..... 315

CHAP. IX. — Conversion d'Esclarmonde. — Consécration de l'hospice du castellar. — Mission catholique du Lau-

Digitized by Google

ragais. — Maisons de Laurac et de Durfort. — Troubles de Pamiers. — Défi d'une dernière et suprême conférence au Castellar. — Pierre de Vaux-Cernay..... 328

LIVRE VI.

ESCLARMONDE DE FOIX.

CHAPITRE PREMIER. — Conférence de Pamiers. — Ramon-Roger, comte de Foix. — La famille comtale. — Les chevaliers pyrénéens. — Les évêques et diacres Albigeois. — Les légats romains. — Maître Arnauld de Campranhan..... 341

CHAP. II. — L'Eglise. — L'Eglise de saint Pierre. — L'Eglise de saint Paul. — L'Eglise de saint Jean. — Les sacerdoces catholique et cathare. — Le canon des Ecritures..... 349

CHAP. III. — Dogme cathare. — Dieu. — La Trinité. — Les deux principes..... 361

CHAP. IV. — Dogme cathare. — Le monde. — L'homme. 370

CHAP. V. — Dogme cathare. — Le Christ. — La Vierge. 380

CHAP. VI. — Morale cathare. — Les trois vœux : Pauvreté, Abstinence, Célibat. — Mariage et famille cathare. — Les croyants et les parfaits..... 388

CHAP. VII. — Culte cathare. — Temple, prédication, musique. — La manisola. — Agape, consolament. — Diacres et diaconesses. — Fils majeurs et mineurs. — Evêques, patriarches. — Ecclésiarque..... 395

CHAP. VIII. — Clôture des conférences. — Jugement de maître Arnauld de Campranhan. — Symbole cathare définitif. — Dernières paroles du patriarche. — Anathème pontifical. — Innocent III décide la croisade..... 407

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Imprimerie D. BARDIN, à Saint-Germain.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DES ALBIGEOIS

II et III

Digitized by Google

619-82 — IMPRIMERIE D. BARDIN ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

Digitized by Google

HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS

II et III

LA CROISADE

PAR

NAPOLÉON PEYRAT

Ai! Tolosa e Provensa!
E la terra d'Agensa!
Bezers e Carcassey!
Quo vos vi! Quo vos vey!

BERNARD SICARD DE MARJEVOLS

PARIS
G. FISCHBACHER ÉDITEUR
33, RUE DE SEINE, 33

1882

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DES ALBIGEOIS

LIVRE VII

GAUCÉLI

CHAPITRE PREMIER

Esclarmonde. — La théocratie romaine. — La France féodale et monarchique. — L'Aquitaine démocratique et chevaleresque.

La Genèse expire au Castellar. Après le colloque nous entrons dans les guerres du Paraclet. Nous dressons à l'entrée la grande figure d'Esclarmonde de Foix.

Le Castellar, naguère inconnu, est désormais un monticule glorieux. Il est l'acropole d'Esclarmonde, le sanctuaire de l'Esprit, l'arène retentissante de l'albigéisme, la cime encore fumante de l'anathème, et

Digitized by Google

d'où sortirent, de ce coup de foudre, deux dragons : l'inquisition et la croisade.

Le Castellar est le piédestal d'Esclarmonde. Toutes ses œuvres se groupent sur ce sommet : son séjour, sa conversion, sa diaconie, le colloque, la guerre, la réformation, l'accueil des proscrits, la reconstruction de Montségur. Ce sont les scènes d'un même drame, et cette tragédie est son œuvre, et pour que le monde ne l'ignore pas, elle l'entreprend pendant qu'elle gouverne le comté et que son frère est captif dans les tours d'Urgel. Esclarmonde en est la pensée : Ramon-Roger n'en sera que l'incomparable épée. Spectacle prodigieux ! Une femme ose défier Innocent III, lui disputer le sceptre des âmes, les clefs du ciel et de l'enfer. Ah ! c'est qu'elle est de la race de Boanerge, une *fille du tonnerre*. Son nom est l'*éclair du monde*. Pamios est sa Pathmos.

Le Castellar est le trépied d'Esclarmonde. La montagne et la princesse sont revêtues d'un orage, et coiffées d'un arc-en-ciel. Arrêtons-nous sur cette cime apocalyptique. Interrogeons la grande inspirée. Le colloque s'est dispersé. Esclarmonde est rentrée dans son cloître. La noble veuve a repris sa quenouille d'ébène, ses fuseaux d'ivoire, sa navette d'or. La docte théologienne file les lins purs de saint Jean, et tisse la pourpre brillante de Platon. Mais la profonde politique ourdit en silence le sort de son peuple, la sainte conjuration de l'Esprit humain, la révolution régénératrice de l'avenir. Et la prophétesse guerrière poussera son grand frère, ses fils, ses neveux, toute la chevalerie romane, toute la démocratie pyrénéenne aux batailles du Paraclet. Car

Digitized by Google

enfin voici la croisade. C'est le dernier argument de Rome. C'est le colloque des épées et des haches d'armes; la conférence tumultueuse de l'incendie, du massacre et de la mort. Les moines de Cîteaux la prêchent déjà dans tout l'Occident. Les peuples en sont effarés; ils consultent les présages, ils observent les prodiges. Les corneilles du Castellar la sentent venir sur les vents du nord. Ces oiseaux fatidiques tiennent conseil sur les tours. Ils avertissent la cité, poussent des cris de guerre, simulent des combats et flairent des cadavres.

Mais quelle est cette théocratie qui va déchaîner l'Europe contre Toulouse et l'Aquitaine?

L'an 1000 est une borne gigantesque et sombre des temps. Elle divise le moyen âge, ferme les siècles barbares, ouvre les siècles chevaleresques. L'empire de Charlemagne s'était écroulé. On attendait la fin du monde. L'Europe grelotta cent ans sous cet affreux cauchemar. Des voix plaintives se lamentaient dans cette nuit. « Repentez-vous, voici l'agonie de l'univers[1] ! » Un poète monastique, d'un génie barbare, a condensé, dans une strophe lugubre et sublime, l'épouvante du genre humain. « Dans ce jour, dans ce jour horrible, le siècle sera réduit en cendres? Ainsi l'annoncent David et la Sibylle![2] » C'est dans ce râle du monde que naquit la théocratie romaine. La gestation avait duré mille ans. C'est de cet âge de fer, de cette nuit de l'Érèbe qu'elle sortit pour s'asseoir sur les nuées du ciel. Allait-elle remettre à son Juge le monde expirant, ou le juger

1. Les Vaudois. — 2. *Dies iræ*.

Digitized by Google

elle-même à la place du Christ détrôné? Cette porte sombre convient à cette lugubre histoire.

D'où vient la théocratie romaine? L'hymne funèbre nous l'indique : elle vient de la synagogue juive et de l'antre des sibylles; de plus loin encore, des temples de l'Inde. L'empire romain agonisait; on appela de Cumes la Circé; la magicienne fit ses incantations; elle versa, comme un sang nouveau, l'Évangile sophistiqué dans son cadavre, et le monstre revécut. L'homme qui transporta la chaire de Jérusalem dans Rome fit une œuvre colossale. On a dit que c'était Constantin. Ce serait plutôt Théodose. Constantin jeta l'Église dans le moule impérial. Théodose lui donna une tête, celle du monde, Rome. Charlemagne la dota du Latium, la terre de Saturne qui dévorait ses enfants et faisait régner l'âge d'or. C'est de ce sol saturnien, qui avait déjà produit l'empire romain, que devait regermer la théocratie latine. Elle fut l'œuvre des Césars et des siècles sombres[1].

Le *catholicisme* fut un immense amalgame : hiérarchie romaine, tradition juive, théologie grecque, monachisme indien, superstition barbare, polythéisme universel. On en accuse le pape Silvestre. Au v^e^ siècle déjà, Sidoine Apollinaire disait : *Nous portons l'ombre de l'empire.* Second Numa, Grégoire II, un très grand pontife, mais qui se disait un *vermisseau*, conçut le premier la larve, imperceptible encore, du paperoi. De ce ver sortit un géant, et Grégoire VII, *vicaire*, disait-il, *du Christ*, s'assit, le tonnerre à la

1. Fleury, *Hist. de l'Égl.*

Digitized by Google

main, sur les nuées du ciel. Céphas se métamorphosait en Jupiter, assembleur des tempêtes.

Grégoire VII termine le cycle immense de l'Église qui dure mille ans. L'ecclesia grecque, c'est la réunion des citoyens dans l'Agora. L'Église est d'abord une démocratie. Elle a donc passé de la démocratie des fidèles à l'aristocratie des évêques, puis à l'oligarchie des patriarches, enfin à l'autocratie des papes. Elle a évolué en Église populaire, fédérative, impériale, barbare, féodale, et la voilà théocratique. C'est sa forme définitive et romaine. Mais pendant dix siècles, elle a roulé de cercle en cercle, comme un astre échappé, du zénith au nadir, du Christ, dit Joachim de Flore, à l'Antichrist. L'ecclesia primitive existe dans la papauté comme la république dans l'*imperium romanum*. Grégoire VII en est le César sacerdotal, le *vicaire* olympien[1]. Certes nous ne méconnaissons pas la grandeur de Rome et de Grégoire de Soana. Le pontife est magnifique et son œuvre est énorme. Cet empire romain spirituel, cette magistrature du genre humain, ce tribunal universel des âmes, ce vicaire de Dieu tenant les clefs du ciel et de l'enfer, c'est colossal, fantastique, vertigineux, mais construit, comme une Babel de vapeurs, sur un chaos de fictions foudroyantes. Pour construire sa théocratie, Grégoire a dû supprimer trois choses, le peuple, la Bible et le Christ.

Grégoire VII est un colosse, et son œuvre est titanesque. Titanesque, avons-nous dit, et quoiqu'elle

1. Guizot, *Hist. de la Civil.*

Digitized by Google

se réclame du ciel, elle est fille de la Terre, mère des géants. Elle est l'antinomie du Christ libérateur. Elle revendique incessamment l'empire du monde que dédaignait le Christ. Elle invoque l'emploi du fer que condamnait le Christ. Elle sollicite l'effusion du sang humain qu'eût abhorrée le Christ. Elle tint l'Occident sous la terreur de l'Inquisition qu'eût abominée le Christ. Et pour tout dire, en un mot, la théocratie juive a crucifié le Christ sur le Calvaire de Jérusalem, la théocratie romaine crucifiera le Verbe et l'Amour sur le Calvaire de l'Univers.

Grégoire VII fut le dernier pape élu par le peuple romain. Après lui le peuple est exclu, l'Évangile scellé, le Christ captif dans le ciel. Le Christ, adoré et incarcéré, est tenu sous clef par son vicaire, comme un César byzantin par son Grand-eunuque. Le peuple, comme un esclave, n'a plus de Loi. Sa loi, c'est le prêtre. Il a perdu son sacerdoce universel. D'ailleurs le peuple théocratique n'est pas le peuple chrétien, c'est le plebs monacal. Le moine usurpe tout, absorbe tout, et le monde devient un monastère. Ces cénobites portent à leur ceinture le trousseau symbolique de ce qu'ils réservent au monde, des croix, des chaînes, des têtes de mort. L'Évangile est dans une langue morte. L'Europe s'arme, non pas pour délivrer l'Évangile, mais pour conquérir le Sépulcre. C'est la religion du trépas et des trépassés. Pierre pétrifie toute chose. C'est de ce néant que Grégoire VII est la personnification superbe. La théocratie eût fait de l'Europe une Inde somnolente, une Chine racornie, une Égypte momifiée[1].

1. Ag. de Gasparin, *Innoc. III.*

Digitized by Google

La théocratie est le gouvernement du monde naissant ou du monde vieilli. Il faut aux peuples enfants ou moribonds des prêtres-rois, des pontifes-dieux. Ces Manou, ces Hermès, ces Melkisedec éternisent les langes du genre humain. Ce régime de la Chine et de l'Inde était impossible en Occident, sous la Bible égalitaire et le Christ libérateur. Il faut des castes à la théocratie; elle veut des temps barbares. Or, la barbarie décroissait. La théocratie venait trop tard. Elle venait immobiliser le monde, quand le monde, échappé comme de la mort, se mettait en mouvement; quand tout se levait, croisades, communes, serfs de la glèbe; quand vont s'accomplir ces merveilleuses conquêtes de l'Angleterre, des Deux-Siciles, de l'empire d'Orient. Rome elle-même à son insu concourut à l'émancipation des peuples par les croisades. Elle les poussait vers un sépulcre; ils arrivèrent au berceau d'un soleil, au foyer de Vie. Ils virent Constantinople et Jérusalem, le monde grec et le monde asiatique. Ce fut comme une vision des Mille et Une nuits. Ils rapportèrent en Europe leur éblouissement, leur rêve d'Orient. Mais ce qui dut surtout émerveiller les rois, c'est de voir le patriarche byzantin soumis au Porphyrogénète grec. Ils comparèrent instinctivement ce pontife pacifique au théocrate foudroyant de Rome. Sur le Rhodope, ils virent mieux encore, des pontifes des forêts orphiques, les pauliciens du Taurus avec qui Léon l'Isaurien et Léon l'Arménien entreprirent la Réformation iconoclaste de l'Orient, et qui, refoulés en Sicile et en Bulgarie, vont, par le Danube et l'Adriatique, assiéger Rome et tenter la

Digitized by Google

Réformation de l'Occident. L'hellénisme vient en croupe sur le cheval superbe des croisades.

La théocratie romaine, du trône du monde, suivait, d'un regard jaloux et menaçant, deux sectes obscures, deux Églises proscrites, errantes dans les forêts. Contre l'orgueilleuse Église de saint Pierre, elles se prétendaient, l'une fille de saint Paul, apôtre de l'Occident; et l'autre fille de saint Jean, apôtre de l'Orient : la paulinienne et la johannite. La paulinienne éclate à la fois dans les Alpes et les Pyrénées. Ses premiers prédicateurs sont Vigilance et Jovinien (500). Elle reparaît avec le barbe Pierre de Valdis (700), puis avec le missionnaire Gandolfe (1000), puis fait tumultueusement explosion avec Pierre de Brueys, Henri de Lausanne et Arnauld de Brescia (1100). La johannite vient d'Orient. Marcos de Memphis l'apporte en Espagne (350) ; Priscillien d'Avila la transmet à l'Aquitaine (380). Elle a pour ancêtres Origène et Érigène (250-850). Par Lisois d'Orléans (1000), elle arrive à Nicétas et Guilhabert de Castres (1200). La première est biblique et républicaine. La seconde est mystique et chevaleresque. Platonicienne, elle a sa robe étoilée et son nimbe zodiacal. Leur commune métropole, c'est Toulouse. Rome les combattra. Qui portera son glaive? Qui s'élancera sur le Midi? La France[1].

La France naissait alors avec la dynastie des Capets. Hugues montait sur le trône de Paris, comme la théocratie, sortant d'un cloaque, d'un abîme de té-

1. N. Peyrat : *Hist. de Vigilance.*

Digitized by Google

nèbres, s'asseyait radieuse au timon de l'Occident. Rome, abandonnant la race de Charlemagne comme elle avait délaissé pour lui la race de Clovis, patronna la jeune dynastie capétienne. Robert Ier, fils de Hugues, fut l'élève d'un pape, le savant aquitain Gerbert. Cet Eliacin monacal, poète liturgique et coryphée de la psallette de Saint-Denis, pèlerin dans la Ville sainte, offrit ses antiphones sur l'autel de Saint-Pierre. Son *Veni Spiritus* deviendra l'hymne exterminateur, la marseillaise des croisades albigeoises dont il sera lui-même l'avant-garde en brûlant les cathares d'Orléans. Dès lors, les Capétiens seront les porte-glaives du Saint-Siège. Pendant sept cents ans, ils traqueront les hérétiques, c'est-à-dire les proscrits de Rome. A ce prix, ils seront *fils aînés de l'Eglise et rois très chrétiens.* C'est le signe tragique et fatal de cette illustre dynastie, et les bûchers d'Orléans seront son sacre de feu.

Paris, vieille bourgade gauloise, surgissait alors aussi, comme métropole, dans une île de la Seine, semblable à un vaisseau dont Notre-Dame, à l'est, serait la haute proue et dont le palais des rois, à l'ouest, serait la poupe et le gouvernail; donjon royal peuplé d'évêques de chair, basilique décorée d'un cordon de monarques de pierre, double symbole de la Gaule. Voilà le noyau de la monarchie, le cœur de la France. Son territoire s'ébauche entre les quatre fleuves qui forment l'*Ile de France*, et tend à s'étendre laborieusement vers son berceau septentrional, dans ses limites naturelles, le Rhin, l'Escaut et l'Océan. Paris en est le centre et la capitale

Digitized by Google

de ses comtes devenus rois; chefs à peine obéis d'une oligarchie de grands vassaux qui, par l'élection des Capétiens, ont accompli la rupture définitive de la Gaule et de l'Allemagne. A cette époque, une France belge était plus probable encore qu'une Aquitaine française. Mais ses rois sont attirés vers le sud par le souvenir de Clovis et de Charlemagne. Ils dédaignent leur brumeux berceau salique et ripuaire, et sont entraînés par la beauté du ciel, l'aménité du sol, l'opulence des villes, et les appels incessants des évêques romains.

La France est séparée de l'Aquitaine par la race, le génie et un fleuve, la molle, paisible, indolente et sablonneuse Loire. Toutefois la Loire, dont la source est en Aquitaine et l'embouchure dans l'Océan armoricain, est moins un fossé de séparation qu'un lien sympathique, qu'une guirlande ondoyante tenue par les deux sœurs en signe d'harmonie et d'union indépendante. Elles s'étaient déjà liguées sous l'alvernien Vercingétorix. La France est gauloise, monarchique et féodale; l'Aquitaine est ibère, fédérative et municipale; leur éducation commune est latine. Le grand génie politique d'Auguste et de Charlemagne avait compris cette énergique personnalité de l'Aquitaine. Le premier l'avait érigée en province romaine, le second en royaume feudataire. Cette individualité vivace éclata dans trois luttes tragiques, sous Vercingétorix contre César, sous Alaric contre Clovis, sous Gaïffer contre les fils de Charles Martel. Une quatrième guerre non moins sanglante couve sourdement contre les descendants de Hugues Capet. Le crime de Rome, c'est d'avoir d'un mot

Digitized by Google

détruit un peuple, biffé d'un trait de plume une œuvre de Dieu [1].

Voilà donc trois principes et trois forces en présence : Rome, un despotisme divin, dominant le monde; la France, une monarchie féodale, pupille de Rome; l'Aquitaine, une démocratie chevaleresque, s'émancipant de Rome et de la France. Le champ clos où ils s'entreheurteront, c'est ce cirque de granit dont l'ellipse immense est formé par les Alpes, les Cévennes et les Pyrénées. Toulouse en est le centre, et c'est autour de ses murailles que pendant vingt ans tourbillonnera cet ouragan d'idées, d'hommes et de chevaux, sous la nuée de sang et de feu.

Esclarmonde est la Débora et la Velléda des batailles pyrénéennes.

1. Raynouard : *Hist. du Droit municip.*

Digitized by Google

CHAPITRE II

Préparatifs de la croisade. — Innocent III donne le signal. — Appel aux armes des princes. — Meurtre de Pierre de Castelnau. — Prédication dans le nord et dans le midi.

Le comte de Foix se vit entouré au Castellar de ses compagnons d'Orient, les Villemur, les Bélissen, les Castel-Verdun; du Grand-Maître d'Amour et des troubadours dont il était le héros admiré. Nous trouvons, dans son cortège même, son chantre favori, le poète qui va nous révéler un monde nouveau de guerriers et de combats. Connaissons-le d'abord: il se cache sous un pseudonyme, il s'entoure de mystère, il s'enveloppe d'un nuage fatidique. Il se dit géomancien, enchanteur, disciple de Merlin. Il prédit la croisade et veut en faire un poème qui sera chanté sur le rythme de la chanson d'Antioche. Trois Tudelle revendiquent le berceau de cet Homère. Il fut, à ce qu'il prétend, *nourri* à Tudelle, en Navarre. Mais son nom ni sa langue ne sont na-

Digitized by Google

varrais. Tudelle en Gascogne le réclame pour son fils. Mais son dialecte, quoique mêlé, n'est pas auscitain. Il pourrait être de Tudelle en Albigeois. Son dialecte, quoique rude, incorrect, et volontairement barbare, est pourtant Toulousain. Mais il a l'accent montagnard, l'intonation inculte et sauvage. Dès le premier vers, un mot de son invocation, une faute prosodique, le trahissent du comté de Foix [1]. Il est né autour du donjon phocéen. Il a pu suivre au delà des monts Constance, infante de Toulouse, un instant reine de Navarre. Il a vécu dans les cours de Pampelune et de Saragosse dont il honore les monarques. Mais il est mécontent des rois de Léon et de Portugal qu'il bafoue. Il était de retour avant la croisade. Il ne s'attendait ni à tant de monde ni à tant de férocité. Son cœur fluctuait comme le cœur horripilé de l'Aquitaine. Il se déclare enfin pour la patrie et le *Christ spirituel*. Il s'attache à leur plus grand champion. Il devient le chantre officiel du comte de Foix, son seigneur. Il le suit dans les batailles. Alors le prince *dorait* le troubadour. Aujourd'hui c'est le harpeor qui chamarre son héros de sa *dorure* immortelle. Voilà notre guide glorieux : c'est à lui que nous disons : *Tu duca! tu maestro!* Le poète et l'historien n'ont qu'à monter à cheval pour suivre, pendant douze

1. Le premier vers du poème est incorrect. Il doit se scander ainsi :

Al noum del Paï, del Filh et del Sant-Espérit.

Or, dans le dialecte toulousain, *Paï* n'est usité que dans le comté de Foix.

Digitized by Google

ans, le prince Ramon-Roger, l'Achille de cette Iliade.

Après les conférences du Castellar, les barons, escortant les pontifes du Consolateur, remontèrent dans leurs châteaux. Ils préparèrent leurs lances, leurs palefrois et leurs donjons. Les princes se fortifièrent aussi par des mariages, et des fêtes se mêlèrent à ces apprêts de combats.

Le comte de Toulouse avait eu, de Béatrix de Carcassonne, une fille aînée, nommée Constance. Il l'avait mariée à don Sanche le Brave, roi de Navarre. Ce gendre eût pu remplacer Richard Cœur de Lion, son beau-frère, pour la défense du Midi. Mais Constance de Toulouse, semblable sans doute à Constance de France, son aïeule, fut répudiée par le héros cantabre. Ce fut un triple malheur : Sanche devait manquer à l'Aquitaine, la Navarre passa aux comtes de Champagne, et Constance épousa Bermond d'Anduze, qui trahit Ramon VI. Sanche le Vaillant dort dans la tombe de Roland, son modèle, dans l'abbaye de Roncevaux.

Le comte Ramon VI rechercha pour son fils, âgé de dix ans, dona Hélis, fille du comte d'Auvergne. Ce mariage échoua probablement par le refus du prince, qu'il eût détaché des Capétiens, et déjà sous l'anathème d'Innocent III. L'infante entra dans la maison de Turenne, à qui Ramon demanda une autre petite dona Hélis, filleule de la future Clorinde de la Dordogne, et qui mourut en bas âge. Ramonet avait déjà dû épouser une infante d'Aragon, fille aînée de Pierre II, morte aussi dès le berceau. Enfin, il obtiendra bientôt dona Sancha, la plus jeune

Digitized by Google

sœur de ce roi. La mort semblait écarter toutes les pâles fiancées de la couche condamnée de ce prince en qui devait s'éteindre la race héroïque des Saint-Gélis.

Ramon VI venait de remarier sa sœur India, veuve de Guilhabert de Lautrec, avec Jourdain de l'Ile, vicomte de Gimoez, fils d'Esclarmonde de Foix.

C'est alors aussi que Roger-Bernard, infant de Foix, conclut son mariage, arrêté depuis 1202, retardé par l'enfance des fiancés et par la captivité des comtes, avec Ermessinde, héritière de Castelbon. L'infant avait dix-huit ans, l'infante seize; leurs noces réjouirent la délivrance des princes, leurs pères. Le comte de Foix s'attachait par cette union les Commenges espagnols et se formait à son insu un camp inexpugnable derrière les Pyrénées [1].

Ramon de Peyrèle aussi couronna ses mystiques amours avec Na Corba de Lantar. La vierge et le chevalier avaient, selon l'usage cathare, donné cinq ans à leurs pieux et pudiques soupirs. Enfin l'hymen consomma leurs tendresses fidèles et virginales. Ramon avait environ vingt-cinq ans et Na Corba vingt, quand le jeune baron vint chercher son amante au château de Rocafissada.

L'Acarnaguès, qui s'étend de l'Ers à l'Ariège, comprend trois petits cantons, le *Peyrat*, le pays des pierres, l'*Olmès*, le pays des ormes, le *Jarrats*, le pays des fontaines. Ramon de Pérelle est seigneur de l'Olmès. Le Jarrats est le domaine des Lantar. Le vieux Jourdan de Lantar s'était retiré

1. Dom Vaissette. V. Chartes.

Digitized by Google

dans le comté de Foix, berceau de sa femme dona Marquésia de Villemur. Saint-Paoul de Jarrats était leur bourg ; Rocafissade était leur manoir; leurs troupeaux de brebis, de chèvres, de vaches, de cavales paissaient nuit et jour les herbages du Thabor. Rocafissade tirait son nom de son château taillé dans le rocher, ou de la *fissure* ouverte sur le vallon de l'Herm. Jordan et Marquésia avaient quatre fils, quatre héros d'épopée, et une fille qu'ils appelèrent Corba (*Corva, Corvina*, corneille), nom de tradition romaine et de prophétique augure, car elle devait être une héroïne de douleur et de martyre.

Rocafissade et Pérella, vis-à-vis à une lieue l'un de l'autre à vol d'oiseau, ne sont séparés que par le vallon creusé par un torrent, le Doctorier, qui descend des frênes du Thabor. Le château de Pérelle est assis sur les rochers de la rive droite du torrent. C'est une des plus pauvres châtellenies des Pyrénées. Elle n'a guère que cent à cent cinquante vassaux divisés entre quatre hameaux : Perelha-Haute, Perelha-Basse, Combescura et Ravineira. Ces noms peignent la terre; c'est un sol pierreux de landes et de forêts, entrecoupées de quelques cultures d'orge et de sarrasin, de maigres vignobles, et hérissées de grandes rocailles dont la base caverneuse est hantée par les petits carnassiers, la fouine, le renard, le loup, et dont la cime perforée recèle les nids des oiseaux de proie, l'épervier, le milan, le grand-duc, ce vautour des nuits. C'est un pays de gibier et de troupeaux, de bergers et de chasseurs[1]. Voilà l'hum-

1. M. Pasquier : Arch. pal. de Foix.

Digitized by Google

ble Ithaque de ce Télémaque féodal, élève de la Sagesse éternelle. Mais par la terre il s'élargissait dans les riches et vastes domaines de Lavelanet, de la Roca, de Bélestar, de Montségur; et par la race, il s'élevait dans les hautes et superbes alliances des Bélissen, des Montservat, des Durfort. Enfin, Ramon épousa Na Corba de Lantar, de la maison des Hunold, qui prétendaient descendre des Jaonnas cantabres de Toulouse, ducs ou rois d'Aquitaine, vainqueurs des Maures et rivaux des Carlovingiens.

Le patriarche Gaucéli, Guillabert de Castres son coadjuteur, vinrent de Mirepois et de Fanjaus, bénir cet hymen de l'Éliacin du catharisme, hymen contracté sous les auspices des évêques et des comtes de Foix. Des fêtes mélancoliques réjouirent un instant les châteaux assombris de Perelha et de Rocafissada. Leur félicité s'enveloppait du deuil de la patrie romane. C'était l'héroïsme chevaleresque épousant la *pureté* et la *consolation* du Paraclet. Les poètes célébrèrent la Lampagie et le Munuza de l'albigéisme pyrénéen. L'épouse descendit de son donjon paternel, passa le torrent, et entra dans son manoir conjugal où elle fut reçue par ses parentes, Fornéria de Perelhe, Braïda du Peyrat, Cécilia de Bélissen, Aladaïs de Massabrac. Mais bientôt après, l'amant emporta sa félicité craintive et ses amours menacées sur les cimes de Montségur, dans le voisinage du ciel. La Sulamite du XII^e^ siècle suivit son époux dans les *antres des léopards*. La forteresse du Thabor s'achevait. On terminait les deux barbacanes. On hâtait l'œuvre nationale en entendant dans le lointain les sombres mugissements de la croisade.

Digitized by Google

Cesfêtes nuptiales de Toulouse, de Foix, de Perelha, réunissant les princes, cachaient, sous leurs jeux chevaleresques, les préparatifs de la défense patriotique.

La croisade, nous le savons, était résolue depuis trente ans. Elle avait été tentée par Albano, puis arrêtée par Saladin, suspendue par Almanzor. Après la conquête de Constantinople, Innocent III reprenait l'armement contre Toulouse. Il en fulmine la menace du haut du Vatican. C'est sa lettre terrible à Ramon VI. La guerre que ce prince fait à ses vassaux de Provence, guerre qui semble liée à la cause albigeoise, sert de motif à la philippique pontificale.

« A noble homme, Ramon, comte de Toulouse : l'esprit d'un conseil plus sage!... Ah! quel orgueil s'est emparé de ton cœur, homme pestilent! Tu ne veux pas conserver la paix avec tes voisins, tu t'écartes des lois divines, et tu te rapproches des ennemis de la Foi. A charge aux hommes, veux-tu l'être encore à Dieu, et ne crains-tu pas les châtiments temporels parce que tu te ris des feux éternels? Tremble, pervers, que ta guerre envers le prochain et ton injure envers Dieu ne t'attirent un double châtiment!... Et qui es-tu pour refuser seul la paix, pour profiter des divisions de la guerre, comme les corbeaux qui vivent de cadavres?... Impie, cruel et barbare tyran, n'es-tu pas confus de protéger les hérétiques? et quand un évêque t'en blâmait, tu as répondu que leurs croyances étaient meilleures que celles des catholiques!

«... Tu as commis encore d'autres excès envers Dieu. Tu refuses la paix; tu guerroies dans les jours de fêtes; tu ravages les monastères; tu changes les

Digitized by Google

églises en forteresses; tu as chassé de son siège l'évêque de Carpentras; tu donnes les charges publiques à des juifs, à la honte du christianisme. C'est pourquoi nos légats t'ont excommunié... Nous confirmons leur sentence... Mais comme nous sommes sur la terre pour le redressement des pécheurs, nous t'ordonnons de mériter par une prompte pénitence la grâce de l'absolution. Sinon, comme nous ne pouvons laisser impunie une si grande injure à l'Église universelle et à Dieu, sache que nous ferons saisir tes terres, que tu tiens de l'Église romaine, et que nous soulèverons les princes contre toi comme contre un ennemi de Jésus-Christ. Et la fureur du Seigneur ne s'arrêtera pas là! Il t'écrasera. » (29 mai 1207.)[1]

Cette catilinaire théocratique est antérieure à l'ouverture des conférences du Castellar. Elles achèvent d'exaspérer l'impérieux pontife. Il lance le suprême coup de foudre du Vatican (17 nov. 1207). Il écrit au roi de France. Il ordonne à Philippe-Auguste de marcher contre les ennemis de l'Église et de Dieu, accordant contre les Albigeois les mêmes indulgences que contre les Sarrasins. Il écrit de même au duc de Bourgogne, aux comtes de Bar, de Nevers et de Dreux, aux comtesses de Blois, de Troyes et de Normandie, à Guillaume de Dampierre et à tous les autres barons, chevaliers et fidèles du royaume de France. Le comte de Toulouse, cependant, avait interrompu la guerre contre les Provençaux, mais il avait refusé l'expulsion des hérétiques. Les deux lé-

1. Innoc. III, l. X, ép. 68.

Digitized by Google

gats Navarra et Castelnau vinrent le trouver à Saint-Gélis, site orageux où déjà l'anathème était tombé sur le château de Mirapeyra. Le fougueux Castelnau, devant toute sa cour, le traita de lâche, de parjure et de tyran, et derechef l'excommunia. Les deux légats sortirent hautains et foudroyants. Mais cette insolence avait fait bondir les cœurs dans les poitrines et tressaillir les fers dans leurs fourreaux. Un chevalier, indigné de l'outrage fait au comte, les suivit vers le Rhône. Ils couchèrent à Fourques. Le lendemain (15 janv.), comme ils allaient passer le fleuve, l'inconnu qui les traquait comme une proie, s'élança sur Castelnau et lui plongea sa lance dans le flanc. C'était le soir et, se dérobant dans l'ombre, il s'enfuit vers Beaucaire, son pays, au galop précipité de son cheval. Pierre, relevé dans son sang, pardonna à son meurtrier, demanda la communion, et implora la miséricorde de Dieu. Il expira sur le matin, et, dit le troubadour, le coq chanta[1]. Navarre recueillit le dernier soupir de son compagnon, et fit transporter son corps à l'abbaye de Saint-Gélis. Les moines vinrent le chercher et le conduisirent en grande pompe, avec des cierges ardents et des *kyrie eleison*. Des chœurs vêtus de deuil chantaient d'une voix lugubre cette complainte latine : « O Rhône dont les ondes pures roulent rapidement vers les mers, quelle horreur t'a souillé lorsqu'une âme féroce a sur ton doux rivage immolé Pierre ! L'agneau a été livré au loup cruel. Son cœur était plus endurci que les rochers de tes bords, lors-

1. G. de Tud. Str. IV.

Digitized by Google

qu'il exécuta l'ordre de l'hérésie. Toulouse tout entière est infidèle et n'accorde plus rien à Dieu, tant l'hérésie la domine. O Christ, ô doux roi, aie pitié! Rends la vie à ton bercail! Sois propice et clément envers nous! Et donne-nous, comme à Pierre, la constance de résister à la mer qui s'enfle, et à ses tempêtes! [1] »

Ainsi chantaient les chœurs monastiques : ces paroles se scandaient sur un mode analogue au rythme lugubre du *Dies iræ;* elles annonçaient aussi qu'*un siècle allait être réduit en cendres.* Le cadavre fut inhumé d'abord dans le cloître, et un an après dans l'Église, auprès du solitaire grec Egidios et de sa chevrette, lequel avait construit sa cellule de roseaux sur les ruines de l'antique Rhodanusia.

Ainsi les événements se précipitaient vers une effroyable catastrophe. La nouvelle du meurtre du légat n'arriva qu'au commencement de mars à Rome (1208). Innocent III en fut bouleversé de colère et de douleur. Il écrivit aussitôt aux archevêques de Narbonne, d'Arles, d'Aix et de Vienne et à leurs suffragants une encyclique relative à la mort de Pierre de Castelnau. Il le proclame martyr. Il déclare que si l'*incrédulité le permettait,* son tombeau ferait des miracles, mais que son sang sera plus efficace encore que sa parole pour la destruction de l'hérésie. En conséquence, il ordonne à ces prélats de continuer les travaux de Pierre de Castelnau, d'excommunier le meurtrier, ses adhérents et, à leur tête, le comte de Toulouse. « La foi,

1. Gariel. *Hist. de Montpellier.*

Digitized by Google

dit-il, ne doit pas être gardée à celui qui ne la garde pas à Dieu. Par l'autorité apostolique, vous délierez ses vassaux du serment de fidélité. Que les catholiques s'emparent de ses domaines, qu'ils frappent sa personne. Les mains de tous doivent s'élever contre qui s'élève contre tous[1]. » Le pape refaisait la conscience du genre humain dans les nuages du Vatican.

Le pontife invite tout l'univers à venger le meurtre de son légat. Il écrit encore à Philippe-Auguste de prendre les armes pour punir l'injure faite à Dieu et protéger l'Église contre *le tyran et l'ennemi de la foi;* d'aller en personne exterminer les hérétiques pires que les Sarrasins; de s'emparer des domaines du comte de Toulouse, et d'y établir des catholiques à la place des cathares. Il écrit aux comtes, barons, chevaliers du royaume de France pour qu'ils s'arment contre les hérétiques du Midi. Il écrit à l'archevêque de Tours et aux évêques de Paris et de Nevers de réconcilier les rois de France et d'Angleterre pour qu'ils marchent ensemble contre les rebelles de l'Albigeois. Il écrit à l'abbé de Cîteaux de consoler l'Eglise de la mort du légat Pierre de Castelnau, et de prêcher la croisade contre Toulouse et la Provence. Et sur qui tant de fléaux? — Sur un prince humain, sur un peuple gracieux et chevaleresque, sur une église d'*amour et de pureté*, qui prêchait le salut universel, convertissait Satan, éteignait l'enfer.

Jamais le Vatican n'avait retenti de tant de ton-

1. Innocent III, liv. VI, ép. 26.

Digitized by Google

nerres. Ce Sinaï théocratique était tout rutilant d'éclairs, d'anathèmes, d'interdits, de malédictions, d'appels aux armes. *Glaive, glaive, sors du fourreau!* s'écriait le pontife furieux. Innocent oubliait la leçon faite à Pierre par le Christ : *n'use point du fer!* et aux apôtres : *n'invoquez point la foudre!* Rome eût pu se rendre encore à l'école de l'Inde. Rama, le héros sacerdotal, allait assiéger Lanka. Il demanda aux brames de maudire l'île hérétique. L'archibrame répondit : « *Nous aimons mieux être dévorés par les Rakchassas que de fulminer contre eux une malédiction*[1]. »

1. *Ramayana*, tome IV, chap. 14, stroph. 74.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Armements des Croisés. — Philippe-Auguste en refuse le commandement. — Mais il met à leur tête deux chefs affidés. — Un prince de sa maison, le duc de Bourgogne. — Un officier de sa cour, Simon de Montfort. — La croisade se forme en trois masses énormes. — Elles s'ébranlent et convergent vers le Midi.

Il fallut deux ans à Rome pour rassembler, organiser et lancer sur le Midi cet ouragan d'hommes, de chevaux et de fer. L'hymne lugubre parti de la basilique du Castellar, et le cantique funèbre des bords du Rhône, s'entre-répondaient, comme deux chœurs de mort, de ville en ville, dans tout l'Occident. Les chaires répercutaient les paroles furibondes qui tombaient du Vatican. Des prodiges sinistres éclataient sur la terre et dans le ciel. L'Aquitaine assista pendant deux ans aux apprêts de son supplice, aux pompes de ses funérailles.

Il est à remarquer que les trois grands promoteurs de la croisade furent trois Espagnols, l'abbé de Cîteaux, l'évêque d'Osma et saint Dominique.

Digitized by Google

L'expédition fut résolue au monastère de Saint-Antonin de Pamiers. Après les conférences du Castellar, les docteurs catholiques s'étaient dispersés. L'évêque d'Osma, remontant l'Ariège, repassa les monts au port d'Andorre et mourut bientôt après en Castille, sur le point de revenir en Aquitaine, pour la croisade. Raoul, légat du saint-siège, tirant vers le Rhône, pour se joindre à son collègue Castelnau, mourut à l'abbaye de Franque-Vaux, près de Nîmes, avant la scène tragique de Saint-Gélis. Arnauld Amalric, abbé de Cîteaux, était revenu dans le nord, laissant pour chef des missionnaires de l'Albigeois, Gui, abbé de Vaux-Cernay. Mais n'obtenant aucun succès, ils s'en retournèrent bientôt en France. Dominique, seul, resta dans les Pyrénées. La croisade fut prêchée simultanément dans le nord et dans le midi. Au nord de la Loire, le puissant abbé de Cîteaux mit en campagne ses prédicateurs. Ces moines entraînent les seigneurs en promettant les indulgences du pape. Ces indulgences étaient les mêmes que pour la Terre-Sainte : ce ne serait qu'une courte guerre ; des provinces voisines à conquérir, de riches châteaux, d'opulentes cités, le plus beau pays du monde, au lieu de passer les mers et de batailler dans les déserts d'Orient. Aussi beaucoup de princes prirent-ils la croix. De ce nombre, Eudes III, duc de Bourgogne, du sang royal de France; les comtes de Nevers, d'Auxerre, de Saint-Paul et de Genève. Pour se distinguer des croisés d'Orient, qui portaient la croix rouge sur l'épaule, ils la mirent sur la poitrine. Les cisterciens d'Aquitaine parcoururent l'Au-

Digitized by Google

vergne, le Limousin, le Périgord. Le comte de Forez, le comte d'Auvergne, les vicomtes de Turenne et de Gourdon, prirent les armes, mais ils étaient sympathiques. Le comte d'Auvergne venait d'être relevé d'un anathème qu'il expiait en pèlerin. Au pied des Pyrénées, le principal missionnaire fut Dominique. Cet Espagnol guerroyant s'était campé au Villar, en plein Lauragais. De là il tenait en échec Laurac et Fanjaus. Il vivait avec son compagnon chez un vigneron nommé Sans Gasc. Godolina sa femme servait les deux Castillans. Cette cabane est le germe de l'inquisition, l'embryon de l'ordre dominicain. Dominique, à la tête d'une mission, prêchait, inquisitoriait, terrorisait déjà en annonçant, en appelant à grande voix la croisade [1].

Le comte de Toulouse, pour détourner l'orage qui grossissait dans le nord, se rendit auprès de Philippe-Auguste, son cousin et son suzerain, dont il avait abandonné l'alliance pour celle d'Aragon. Ce monarque, le plus politique de son siècle, blessé de cet éloignement, mais toujours circonspect, refusa d'intervenir, et froidement conseilla la soumission. Ramon députa auprès du pape, Bernard, archevêque d'Auch, et Ramon de Rabastens, ancien évêque de Toulouse. Innocent accueillit l'ambassade, accepta cette soumission quoique tardive, et même promit d'absoudre le comte, pourvu qu'il remît en garantie sept de ses châteaux à l'Église romaine. Le comte y consentit, mais malgré son adhésion, le pontife continuait d'exciter la croisade. Il pressait le

1. Guil. de Puilaurens, X.

Digitized by Google

roi de France de se mettre à la tête de l'expédition, ou de lui donner pour chef son fils, le prince Louis, ou de nommer à sa place un baron français. Philippe allégua qu'il avait en face deux puissants ennemis, deux *terribles lions*, l'empereur Othon et Jean, roi d'Angleterre. L'avisé monarque se récusa donc, mais tout en refusant d'accorder même un de ses lieutenants, il s'assurait en secret des résultats éventuels de la croisade, dont il avait l'air d'abandonner toute la gloire au légal pontifical.

Philippe II est le premier grand monarque capétien. Son siècle lui donna le surnom d'Auguste. Il le méritait, dans le sens antique de majesté. Il résistait aux papes, refoulait l'Allemagne, envahissait l'Angleterre, échafaudait largement la France. Sur la façade de Notre-Dame de Paris, il se faisait sculpter en Charlemagne, portant dans sa main la *pomme impériale*, le globe du monde. Mais comme son homonyme de Rome, il était plus habile que guerrier, plus politique que chevaleresque. C'était un lion doublé d'un renard. Ainsi le jugeait déjà son siècle. Un chroniqueur contemporain fait dériver son surnom d'Auguste de son talent à *augmenter* son pouvoir et son domaine royal[1]. Un troubadour disait de lui : *Il vaut peu, donne peu*, mais *pour ravir à lui la palme*[2]. Il avait effectivement enlevé à l'Angleterre le Maine, l'Anjou, le Poitou, la Touraine, la Normandie. Il convoitait le vaste et magnifique comté de Toulouse, que la France disputait depuis cent

1. Mathieu Paris. Augustus, de augeo, j'augmente.
2. Pierre Vidal.

Digitized by Google

ans à l'Angleterre et à l'Aragon. Pourquoi donc refusait-il d'être le chef de la croisade qui devait lui conquérir le Midi? Il ne voulait pas le tenir du saint-siège. Patron de l'Aquitaine, il ne voulait pas se rendre impopulaire auprès des méridionaux, et se réservait de leur offrir la monarchie pour refuge, contre les fureurs de Rome. Il prévoyait sans doute aussi que la lutte serait longue, sanglante, tragique, et qu'un jour viendrait où il pourrait abattre sur les deux partis épuisés de sang la forte griffe du lion de France.

Mais en même temps qu'il refusait le commandement officiel de la croisade, il en retenait secrètement la direction. Elle était française et composée de ses vassaux immédiats, et des officiers mêmes de sa couronne. Philippe, qui d'ordinaire résidait à son château de Saint-Germain en Laye, envoya dans l'ost croisé son connétable Mathieu de Montmorency, Bourchard de Marly, Lambert de Croissy, Robert de Poissy, les serviteurs de sa maison féodale. Il fit plus encore, il mit à leur tête deux grands barons, Eudes III, le puissant duc de Bourgogne, issu du sang royal, et Simon de Montfort, descendu, disait-on, d'un bâtard capétien. Dans un parlement qu'il tint à Villeneuve, près de Sens, le roi fut de nouveau sollicité par les légats, au nom d'Innocent III. Philippe resta inébranlable. Il dit que c'était beaucoup qu'il autorisât ses barons, auxquels cependant, s'il faut en croire, Guillaume le Breton, son poète[1], il ajouta quinze

1. Philippide, ch. VIII.

Digitized by Google

mille hommes de l'ost royal. Ainsi le circonspect et politique prince concédait tout, ses soldats, ses barons, son connétable, mais non pas le roi. Il ne voulut jamais donner pour tête à la croisade monstrueuse la noble et sagace royauté de France.

La croisade cependant se formait en trois masses énormes, au nord, au centre et à l'ouest, pour converger ensuite vers Toulouse. Aux trois légats, l'abbé de Cîteaux et les deux évêques du Riez et de Conserans, le pape adjoignit un légat *à latere* pour représenter plus directement sa personne auprès de l'armée. Il envoya Milon, son secrétaire, auquel il associa maître Thédis ou Théodose, chanoine de Gênes, qui devait être l'ingénieur et le diplomate de la croisade.

Du haut du Vatican, le pontife harangua lui-même les chefs des croisés, les exhortant à la concorde, et à combattre pour Dieu et la gloire éternelle. Sus donc, soldats du Christ! Que le gémissement de l'Église vous émeuve! Vengez une si grande injure faite à notre Dieu [1]. Puis il donna ses instructions secrètes aux légats pour la réussite de l'expédition. « Vous me demandez de quelle manière les croisés doivent se comporter envers le comte de Toulouse? Nous vous conseillons, avec l'apôtre, d'employer la ruse qui, dans cette occasion, doit être plutôt appelée prudence. Vous attaquerez séparément ceux qui sont séparés de l'unité... Vous ne vous en prendrez donc pas au comte, s'il ne secourt pas les autres princes;

1. P. de Vaux-Cernay, VIII.

Digitized by Google

mais, le laissant pour un temps, vous attaquerez les autres chefs hérétiques : ces chefs, qui réunis seraient très difficilement vaincus, le seront très aisément isolés. Ce prince, après leur défaite, se soumettra, ou s'il persévère dans sa révolte, il se trouvera seul, et sera écrasé le dernier. Au surplus vous vous comporterez à l'égard du comte ainsi que le ciel vous l'inspirera, pour le plus grand honneur de Dieu et de l'Église[1]. » Les légats exécutèrent de point en point l'astucieux conseil d'Innocent III. Il disait encore à Milon : « L'abbé de Cîteaux fera tout, et tu ne seras que son organe, parce qu'il est suspect au comte et qu'il n'a aucune défiance de toi ! » Ainsi le sombre Amalric demeura l'âme et le chef sacerdotal de la croisade, et il était l'ennemi personnel du comte de Toulouse[1].

Milon et Thédis, arrivés en France, se rendirent aussitôt à Auxerre où les attendait l'abbé de Cîteaux. Après avoir, à Villeneuve, salué le roi de France, ils se séparèrent; Arnauld resta dans le nord pour mettre l'armée en marche, et Milon se rendit à un synode convoqué à Montélimart, où il cita le comte de Toulouse. Cependant les princes du Midi s'étaient émus de cet armement des Français. Le pacifique Ramon VI, qui n'agissait jamais sans les conseils des comtes de Foix, de Commenges et de Carcassonne, réunit sans doute dans le Capitole de la cité ses capitouls et ses grands vassaux. La question de la résistance ou de la soumission fut débattue en tumulte entre ces barons et ces consuls. Le

1. Innoc III. Epist. 232.

Digitized by Google

jeune vicomte de Carcassonne, en digne fils de la courageuse Aladaïs et du magnanime Talhafer, se prononça chevaleresquement pour la guerre et nous devons penser que son avis fut partagé par ses illustres oncles, les belliqueux comtes de Commenges et de Foix. Ce dernier avait recueilli dans ses montagnes le meurtrier de Pierre de Castelnau, et constamment refusé de livrer ce chevalier fugitif aux légats irrités d'Innocent III. Mais le comte Ramon, leur suzerain, opina pour la soumission et pour l'avis, probablement perfide, du roi de France. Les princes se séparèrent sans pouvoir se concerter pour la défense commune; les barons de montagne allèrent se fortifier dans leurs châteaux, tandis que leur chef se rendait à Valence où l'avait cité le légat Milon. Là, se mettant à genoux, les mains dans les mains de Milon, le trop faible comte prêta serment en ces termes [1] :

« Je, Ramon, par la grâce de Dieu, duc de Narbonne, comte de Toulouse, marquis de Provence, me remets moi-même avec sept châteaux, savoir : Oppède, Montferrand, Balinas, Mornas, Rocamaura, Forcas et Fanjaus, à la miséricorde de Dieu, et au pouvoir absolu de l'Église romaine[1]. » Milon envoya Thédise prendre possession de ces châteaux et descendit à Saint-Gélis pour réconcilier à l'Église le comte de Toulouse (18 juin 1209). Là, escorté des trois archevêques d'Arles, d'Auch et d'Aix, et de dix-sept évêques des deux bords du Rhône, Milon, dans toute sa pompe pontificale, se rendit sous le vestibule

1. P. de Vaux-Cernay, ch. XI.

Digitized by Google

de l'église de l'abbaye où on avait dressé un autel. Au milieu d'une multitude immense, l'infortuné Ramon VI, nu jusqu'à la ceinture, étendant la main sur l'autel, prononça le serment suivant : « Je, Ramon, duc de Narbonne, jure sur les saints Évangiles, en présence des saintes reliques, de l'Eucharistie et de la vraie Croix, d'obéir à tous les ordres du pape, aux vôtres, maître Milon, ou de tout autre légat du saint-siège, touchant les articles pour lesquels j'ai été excommunié ; et si je les enfreins, je consens que les châteaux que j'ai donnés pour caution soient confisqués au profit de l'Église romaine. » Seize barons, vassaux du comte de Toulouse, des environs du Rhône, prêtèrent le même serment, relatif à la paix, aux juifs, aux cathares, aux attaques des monastères, aux fortifications des églises, aux vexations exercées contre les évêques. Puis le légat fit mettre une étole au col du comte, en prit les deux bouts et l'introduisit dans l'église en le fouettant de verges, comme on fustige un chien. Après quoi, le prince éperdu, se dérobant, à cause de la foule immense, par un des bas côtés de la nef, alla heurter et trébucher contre le tombeau de P. de Castelnau, récemment transféré, par ordre du pape, dans une chapelle latérale, et l'on crut qu'il faisait amende honorable au martyr. Enfin, Ramon demanda la croix et jura, entre les mains du légat, que lorsque les princes croisés seraient arrivés dans ses États, il leur obéira dans toutes les choses relatives aux intérêts des pèlerins [1].

1. P de Vaux-Cernay, ch. XII.

Digitized by Google

Dès qu'Innocent III apprit ce qui s'était passé à Saint-Gélis, il se hâta d'écrire au comte pour le féliciter. « Nous nous réjouissons dans le Seigneur, et dans la force de sa grâce, de ce que malgré tout ce qu'on avait publié, et qui paraissait nuire extrêmement à votre réputation, vous vous êtes enfin soumis entièrement à nos ordres, et que vous avez donné toutes les cautions que notre cher fils Milon, notre notaire, légat du saint-siège apostolique, vous a demandées. Ainsi au lieu d'un sujet de scandale que vous étiez auparavant, vous êtes un modèle à suivre, de sorte que la grâce du Seigneur paraît avoir opéré merveilleusement en vous[1]. » Enfin, Innocent III écrivit à Milon pour lui témoigner sa satisfaction des résultats inespérés de sa légation. Cependant Milon, Thédise, les évêques de Saint-Gélis allèrent à la rencontre de la grande colonne de l'ost de la croix qui de Lyon descendait par la vallée du Rhône. Le comte de Toulouse les y suivit. Ainsi ce prince pacifique, par une défaillance de cœur, entraîna dans un abîme d'humiliation, lui, sa race, son peuple, qui ne se relèvera que par les plus longs et les plus constants efforts, et qui ne triomphera enfin que pour mourir. Mieux valait d'abord une résistance et un trépas héroïque.

La grande colonne de France, rassemblée à Lyon, s'achemina par la vallée du Rhône, et descendit la rive gauche du fleuve. Quel chaos que cette armée de la croix! Quelle ignoble et magnifique cohue que cet ost, qui s'intitulait la milice de Christ.

1. In. III, l. XII. Ep. 90.

Digitized by Google

L'abbé de Cîteaux en était le généralissime. Ce lieutenant du pape marchait sur son palefroi, dans sa robe blanche, comme un spectre, enveloppé de son suaire, et sortant des tombeaux pour se rendre à quelque grande fête de la mort et de la destruction. Après ce prince du cloître, les princes du monde en armures d'acier, d'argent et d'or, le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers et de Genève, les Montfort, les Marly, les Montmorency, les grands barons de l'Ile de France. Puis, les aventuriers : Robert, *sans avoir*, Gui, *qui ne boit point d'eau*, Gilles, *le loup*, *le renard*, *le sanglier*. Puis encore, les grandes et petites truanderies, les cours errantes des miracles, les abbayes nomades d'Amour ; des histrions, des chiens, des oiseaux. Les Bohèmes, les Gitanes, avec leurs rois hideux. Des Capétiens s'y coudoyaient avec des sultans fétides de Thunes, des cardinaux avec des califes verminеux d'Égypte et de Galilée. Des *papes des fous* y singeaient Innocent III. L'empereur déguenillé des Arlots menait l'avant-garde ; l'arrière-garde se terminait par la reine des lupanars ; son phallus d'or formait la queue de l'ost dont la tête arborait la croix. Je tais Sodome et Gomorrhe. C'est ainsi que dans les épopées de l'Inde, Rama, ce *tigre des hommes*, qui est pourtant un dieu, marche contre l'hérétique Ceylan, à la tête des éléments et des animaux, les rois des ours, des singes et des vautours[1].

1. *Ramayana*. Le Midi a toujours eu des races orientales vagabondes, Huns, Boulgares, Armens, Tatares, Bohémis.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Présages sinistres. — Les trois ost croisés s'avancent de l'est, du nord et de l'ouest. — Ils opèrent leur jonction devant Béziers. — Prise et massacre de Béziers.

Le Midi cependant éprouvait cette vague et sombre émotion que ressentent les hommes, les animaux et même les éléments à l'heure des tempêtes. Les prêtres romains devenaient de plus en plus menaçants. Un jour le comte de Foix passait devant le monastère de Saint-Antonin. C'était la fête du saint (10 mai), et l'abbé et ses moines, portant les reliques dans leur châsse d'or, se rendaient en psalmodiant vers un oratoire construit sur un monticule voisin au delà de l'Ariège. C'est la colline de Tonnac dont l'échancrure est la brèche par où tous les orages du couchant fondent sur Pamiers. Une chapelle chrétienne y avait remplacé un autel païen de la Foudre. Le tonnerre était le seul danger que craignissent les Ibères, et ils avaient dédié cette cime au *Pericoul*[1]. Les moines, à l'ouverture de la saison dès

1. *Periculum*, tonnerre.

Digitized by Google

orages, allaient implorer le Dieu du ciel sur la *colline des Tonnerres*, lorsque la procession rencontra le comte Ramon-Roger venant de Foix. Le prince ne daigna, selon l'usage, ni s'arrêter, ni incliner le front, ni descendre de son cheval pour adorer les reliques du martyr. Il passa fièrement, la tête haute, relevée à l'espagnole, attitude habituelle des princes de la maison de Foix. « Comte, s'écria un abbé du Nord, tu ne défères à ton seigneur, le martyr. Sache donc que dans la ville où tu es maintenant le maître de par le saint, tu seras privé de tout droit seigneurial, et que le martyr fera si bien que de ton vivant tu seras déshérité[1]. » Paroles que la croisade ne rendit que trop prophétiques, et premier murmure des tonnerres que ces moines allaient déchaîner sur la colline des tempêtes.

A ces menaces se joignaient des signes effrayants. Après la victoire de Vouglé, où le Midi tomba sous la framée de Clovis, une source de sang jaillit du pavé de Toulouse, comme du cœur de l'Aquitaine blessée à mort. Des prodiges semblables épouvantèrent les descendants des Askes et des Goths infortunés. Le jour de la Saint-Jean, *lorsque toutes les sources et tous les torrents sont en fleur*, les paysans des environs de Carcassonne s'aperçurent, en coupant leurs blés, que la javelle était toute trempée de sang. D'abord ils crurent s'être blessés à leur insu; mais non, la faucille n'avait pas même effleuré leur main; le chaume seul dégouttait de sang comme une chair vive. Ils poussent des cris d'horreur en voyant,

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. XLV.

Digitized by Google

hommes agrestes et paisibles, la plaine couverte de gerbes sanglantes, comme un champ de bataille. Effroyable présage! Ainsi va tomber la gerbe humaine; ainsi va s'accumuler, sous la faux de la croisade, la moisson des cadavres[1]!

La croisade s'avance en trois énormes masses, convergeant vers Toulouse. La grande colonne du nord, composée des princes et des peuples d'outre-Loire, réunis à Lyon, incessamment accrue dans sa marche des chevaliers du Dauphiné et de la Provence, et conduite par Arnauld-Amalric, abbé de Cîteaux, descend la rive gauche du Rhône, tandis que ses bagages immenses, chargés sur des barques, suivent sur le fleuve. Au-dessous du confluent de l'Ardèche, l'armée passe sur la rive droite, et par le diocèse d'Uzès et le territoire de Pierre Bermond d'Anduze qui lui sert de guide, se dirige vers Montpellier. La colonne de l'ouest, moins nombreuse que celle des Français, est formée d'Aquitains et remonte la vallée de la Garonne sous la conduite de N..., archevêque de Bordeaux. Il rallie à Langon l'évêque de Bazas et les chevaliers des Landes, et plus haut l'évêque de Limoges amenant les barons du Périgord, du Limousin et même de l'Auvergne. De ce nombre le puissant et courtois Gui, comte d'Auvergne, et le vicomte de Turenne, non moins chéri des troubadours. Amis du comte de Toulouse, car ils avaient voulu naguère marier leurs enfants, ils ne marchent qu'à regret dans la croisade. Cet ost détruit en passant

1. Ibid. Chap. II.

Digitized by Google

Gontaud, ravage Tonneins, et remontant le Lot, se présente devant Cassanhol, où vint le rejoindre l'évêque d'Agen avec les peuples des deux rives de la Garonne. Dans Cassanhol, commande pour le comte de Toulouse le chevalier Seguin de Balens, digne de son nom valeureux, avec des Gascons agiles et bons archers. Seguin repousse l'assaut, et content d'avoir satisfait à l'honneur, se rend, non à l'archevêque, mais au comte Gui, qui sauva ses vaillants défenseurs, et s'adjugea le pillage de la ville probablement pour le rendre aux malheureux habitants fugitifs de Cassanhol. De là une querelle violente avec l'archevêque, qui vraisemblablement revendiquait sa part du butin et la mort des chevaliers. Le prélat contenta sa vengeance en massacrant maints hérétiques, et en jetant dans le feu mainte *belle patarine qui ricanait en mourant*. Dans cette guerre, l'humanité sera toujours laïque[1]. Puis, l'ost traversa les âpres collines qui séparent le bassin du Lot de la vallée du Tarn, pour remonter le cours intermédiaire de l'Aveyron; se grossit dans ce trajet des renforts conduits par l'évêque de Cahors qui descendent avec les châtelains du Quercy. De ce nombre, Bertram de Cardaillac, frère de l'évêque; Bertram de Gourdon, d'une race chevaleresque célèbre dans les ballades, alliée à la maison de Turenne; et Bertram de Castelnau qu'il ne faut pas confondre avec le vaillant Rattier, seigneur de Castelnau et de Caussade, gendre d'Esclarmonde de Foix, et conséquemment hostile à la croisade.

1. G. de Tudelle, XIV.

Digitized by Google

Enfin une troisième colonne, moins forte encore que celle de l'ouest, conduite par l'évêque du Puy en Velay, descendait du Cantal à travers le Rouergue, prit le château de Puy-la-Roque qui ne combattit pas, et joignit la colonne bordelaise devant Caussade qu'on mit à rançon. Elle gagna, en remontant, le cours de l'Aveyron, et ravagea ces rivages enchantés par les poétiques amours du vicomte de Saint-Antonin et de la dame de Penne. Les barons se contentèrent de tirer une forte rançon de Saint-Antonin, ce dont ils furent blâmés par les légats. Des bords de l'Aveyron l'armée descendit au sud vers la vallée du Tarn. Les habitants de Villemur, effrayés du sort de Cassanhol, un lundi soir, incendièrent leur bourg, et s'enfuirent pendant la nuit à la clarté des flammes et de la lune. L'ost n'en trouva que les cendres, et, descendant encore plus au sud dans la vallée de l'Agout, se dirigea en toute hâte, car il était en retard, vers Montpellier où l'attendait la grande colonne de l'est. C'est à cette marche précipitée que Lavaur, Castres, Mazamet, et les bourgs de la Montagne-Noire dont il longeait la base septentrionale, durent de n'être pas assiégés et détruits. Hautpoul, du pied du pic de Nore et du sein des nuées, le vit passer, comme un orage rapide, dans la vallée, contournant la Septimanie cathare, comme une bête féroce qui rôde autour de l'agneau avant de dévorer sa proie[1].

Montpellier était le rendez-vous des croisés. Cette ville formait comme une oasis catholique au milieu du

1. Pierre de Vaux-Cernay, XIII et XIV.

Digitized by Google

Midi cathare. Le comte Guilhem VIII, sa femme Eudoxie, et leur fille Marie, reine d'Aragon, avaient été dans tous les temps dévoués aux papes. Leur palais était la halte habituelle des légats. De leurs murs étaient partis les missionnaires; de leurs murs devaient s'élancer les croisades. La colonne orientale, arrivée devant la cité, planta ses tentes autour des remparts, et prit dans les plaines voisines, en attendant l'ost aquitain, quelques jours de repos précurseur de ses ravages. Bientôt, les légats pontificaux virent venir le jeune Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne, beau-frère de Marie d'Aragon, et qui comptait peut-être sur la catholicité fervente de cette reine et l'apparente orthodoxie du roi pour faire sa paix. Mais Arnauld et Milon repoussèrent ses justifications intempestives, rejetèrent avec orgueil ses offres d'arrangement, et exigèrent qu'il livrât Béziers et Carcassonne à leur merci. Le comte de Toulouse son oncle, et son beau-frère Guilhem de Montpellier, s'interposèrent inutilement pour fléchir la superbe de ces vice-dieux. Le noble jeune prince refusa ces conditions inhumaines, remonta sur son cheval de guerre, et partit pour défendre ses villes et ses peuples. Il arrive à Béziers avant l'aube; les habitants entourent leur seigneur : « Eh bien! quel espoir nous apportez-vous? lui demandèrent les consuls? — Ne songez qu'à vous défendre, répondit le vicomte; je vous enverrai bientôt du secours; moi, je suis attendu à Carcassonne! » Et soudain il s'éloigne au galop vers l'occident[1].

1. G. de Tudelle, XVI.

Digitized by Google

La grande colonne, après une halte de quelques jours sous Montpellier, se remit en marche en apprenant que l'ost aquitain traversait la chaîne de l'Espinosa et que sa tête débouchait dans la plaine par Saint-Pons. Les trois corps de la croisade opérèrent leur jonction devant Béziers. Cette ville antique, d'origine ibère, est fortement assise à l'extrémité d'une plaine haute qui se termine en précipice rongé par l'Orb[1]. Elle est défendue par l'escarpement de son site, la hauteur de ses tours, et le naturel âpre et indompté de ses habitants. Ces peuples avaient une tragique origine. Trente ans auparavant, les citoyens de Béziers, pour se venger de l'insulte d'un baron, avaient tué leur vicomte et leur évêque (15 oct. 1167). Le meurtre de Trencabel mit en émoi tous les princes du Midi. Le roi d'Aragon vint à leur tête assiéger Béziers. Mais le monarque, repoussé par les consuls, dut lever le siège. La paix se conclut enfin, mais perfide et vengeresse. Le vicomte un jour, sous prétexte d'une attaque imminente, demanda aux consuls d'héberger des soldats aragonais. Les Espagnols, reçus dans leurs murs et sous leurs toits, exécutent dans la nuit, et pendant le sommeil de la cité, le massacre de tous les citoyens de Béziers. Ils n'épargnèrent que les juifs, toujours amis des vicomtes. Les meurtriers épousent les veuves et les filles des victimes, et c'est de cet homicide mariage qu'était sortie la génération tragique réservée au glaive de la croisade.

Mais ces fils des Aragonais avaient puisé dans

1. Bederra, chemin des eaux, le même que Bidassoa.

Digitized by Google

les flancs de leurs mères, l'indépendance et la fierté de leurs premiers époux. Ils étaient vaudois et cathares ; ils ne supportaient que des évêques libéraux, détestaient la théocratie papale, et avaient voulu tuer le légat Pierre de Castelnau qui prétendait leur imposer hautainement le joug de Rome. Ils attendaient fièrement la croisade.

Un prêtre, après avoir célébré sa messe, vint un jour devant la cathédrale dont la façade touche aux remparts escarpés de l'ouest. Il demanda ce que signifiait ce bruit inattendu de pics et de marteaux aux murs des tours. — Nous fortifions notre ville contre les Français, répondirent les citoyens. — Vous fortifiez votre ville contre les pèlerins ! Mais qui vous protégera d'en haut ? s'écria un grand vieillard dont le doigt montrait le ciel. Les citoyens, violemment émus et courroucés, voulurent se saisir du vieillard inconnu, mais il disparut, et l'on n'a jamais su comment il s'évanouit, et si ce n'était pas quelque ange chargé d'annoncer la dernière heure de Béziers. Des prodiges éclataient comme au siège de Jérusalem [1].

Les juifs sortirent en masse de la cité condamnée, pressentant le massacre. Ils se réfugièrent sans doute dans les murs hospitaliers de Narbonne et sous le sceptre pastoral de leur roi, le rabbin Calonimos II. Le vicomte de Béziers s'est retiré à Carcassonne, l'évêque est dans le camp des croisés. Abandonnés de tous, les citoyens ne s'abandonnèrent pas. Ils réparaient leurs tours et fourbissaient leurs piques. Un jour un prêtre sur sa mule se présente à la porte

1. P. de Vaux-Cernay, ch. XLI.

Digitized by Google

orientale : c'est leur évêque, Réginald de Montpeyroux ; il vient de la part des légats. Il convoque les habitants dans la cathédrale. On fait silence. « L'ost des croisés, dit le vieillard, s'avance sur Béziers. Il vient pour exterminer les hérétiques ; livrez-les entre nos mains, ou, si vous ne le pouvez, sortez avec moi de la ville condamnée, car vous allez périr par l'épée. » A ces mots, un grand tumulte s'élève dans la foule; les consuls répondent : « Nous ne ferons jamais pareille lâcheté. Plutôt que de livrer nos frères, ou d'abandonner notre ville, nous aimerions mieux être noyés dans la mer. Nous ne changerons pas pour une autre notre seigneurie. Quant à notre ville, elle est forte et si solidement close de murailles, qu'en un mois entier elle ne sera pas forcée. » Ainsi, dit un chroniqueur, ils firent pacte avec la mort, et plutôt que de vivre chrétiens, choisirent de mourir cathares[1]. L'évêque remonta sur sa mule et revint auprès des légats qui arrivaient à la tête de la croisade [2].

La croisade immense, cohue confuse, tumultueuse, incalculable, évaluée pourtant à trois cent mille combattants, ramas de tous les vagabonds, et de tous les hommes de proie de l'Europe, et dont le roi des Ribauds, à la tête de quinze mille de ses truands déguenillés, formait la hideuse avant-garde, arriva devant Béziers, la veille de la Madeleine, sur le soir (21 juillet 1209). Elle enveloppa la ville, comme une nuée, et campa autour des murailles. Jamais, dit le poète, l'ost de Ménélas ne déploya devant Mycènes

1. P. de Vaux-Cernay. XVI. — 2. G. de Tudelle, XVII.

Digitized by Google

de si nombreuses tentes ni de si riches pavillons que n'en déployèrent les Français. Le cœur des citoyens n'en est point ému. Ils délibèrent pendant la nuit ; ils n'attendront pas l'assaut ; mais les premiers ils attaqueront l'ennemi. Le matin, dès qu'il fit clair, ils sortirent par la porte orientale, agitant dans l'air leurs penoncels blancs, et huant comme pour *épouvanter des oiseaux*. Ils commencent à escarmoucher à coups de flèches. Le premier choc eut lieu contre les Ribauds. Un truand est pris, lancé du haut d'un pont et mis en lambeaux. Le roi des Arlots sonne de son cor ; tout son camp déguenillé s'éveille à ce son, comme un guêpier effarouché. Ces maraudeurs se lèvent, nu-pieds, en chemises, en haillons, armés qui d'un pic, qui d'un levier, qui d'une massue de fer. Le cri *Aux armes !* retentit dans le camp des princes : les chevaliers accourent à la rescousse des bohèmes. La hideuse mais vaillante horde refoule la milice vers ses murs, et pêle-mêle s'engouffre sous l'arche profonde de la porte orientale et prend pied dans la cité. De sorte que la prise de Béziers fut d'abord l'œuvre du roi des Arlots [1].

Deux heures durant, les consuls disputent la porte surprise, le quartier envahi du nord. Mais l'ost immense accourt, escalade les murailles et déborde les défenseurs. Devant cette marée montante et furieuse d'assiégeants, les citoyens reculent ; le combat se change en déroute, et la déroute en massacre. Le meurtre erre de maison en maison, de rue en rue, de quartier en quartier, se précipitant de l'est à

1. G. de Tudelle, XIII.

Digitized by Google

l'ouest. Les bohèmes égorgent tout, femmes, enfants, vieillards, même les clercs. Ce n'est point un caprice de ces barbares, c'est l'ordre formel des légats. La nuit dernière, dans un conseil des chefs, le massacre fut décidé. « Mais comment, dirent les barons, distinguer les catholiques des cathares? — Tuez-les tous, s'écria l'abbé de Cîteaux. Dieu choisira les siens[1]. »

Les peuples crurent se sauver en se réfugiant dans les églises, les prêtres en revêtant les habits sacerdotaux. Mais la mort vint les chercher jusque dans ces asiles sacrés, et jusque dans les offices divins. Sept mille hommes furent égorgés dans la basilique de la Madeleine, un beaucoup plus grand nombre dans la cathédrale de Saint-Nazaire. Les prêtres voulurent célébrer l'office des morts; ils furent tués à l'autel pendant qu'ils offraient la céleste victime. D'autres voulaient sonner les glas des trépassés: ils furent tués dans les tours, et personne ne resta pour tinter la sonnerie funèbre.

Alors, le meurtre fit place au pillage, et le pillage engendra un nouveau combat entre les vainqueurs. Les barons durent arracher la ville à la rapacité des truands. Ils leur faisaient lâcher prise à coups d'épée, à coups de bâton, *comme à des chiens*. Mais le roi des Arlots ne voulut pas céder son immense butin à l'abbé de Cîteaux. C'était le prix du massacre. Il fit mettre le feu à la ville, pleine de richesses, pleine de cadavres. L'incendie refoula les vainqueurs, dévora

1. Ces. Hesterbach.

Digitized by Google

leur proie et leur espérance, et Béziers périt tout entier. Ce spectacle arrache aux contemporains des cris de pitié : Jamais, disent-ils, si grand carnage n'eut lieu depuis les Sarrasins. Que Dieu reçoive les âmes dans son paradis[1] !

Quel fut le nombre des morts? L'abbé de Cîteaux, dans sa relation au pape, en avoue quinze mille; soit sept mille à la Madeleine et huit mille à Saint-Nazaire. Mais Nangis en ajoute deux mille de plus qu'il faut rendre au massacre plus grand de la cathédrale. Une différence de deux mille n'est qu'une bagatelle dans cet inventaire toujours grossissant. Ithier de Limoges en compte trente-huit mille; Guillaume le Breton le porte à soixante mille[2], et ce nombre paraît exact, car ce ne fut pas seulement dans les deux basiliques qu'eut lieu le massacre, mais encore dans la ville tout entière où s'était réfugié le peuple du Bédarrais. Enfin César Hesterbach le fait monter à cent mille, et l'horreur exagère probablement ce calcul de cadavres. Le chiffre le plus vraisemblable est celui du poète officiel de Philippe-Auguste, plus impartial et bien renseigné à la cour de France.

Ainsi périt Béziers. L'incendie fut un caprice des truands, mais le massacre fut un projet arrêté par les légats. Nous en avons entendu la menace dans la bouche de l'évêque de Béziers, et l'ordre formel sur les lèvres furieuses d'Arnaud-Amalric qui probablement reproduisait l'oracle foudroyant d'Innocent III. Le roi des Arlots ne fut donc que l'exécu-

1. G. de Tudelle, XXI.
2. *Millia bis triplicata decies.* Philip. VIII.

Digitized by Google

teur des vengeances du Vatican. Ainsi tout périt, et le cathare et le catholique, et le prêtre lui-même, et l'autel réduit en cendres, et les cloches fondues dans leurs tours, et les cadavres calcinés par cette pluie d'airain, et la cathédrale qui, sous le bouillonnement de cette lave, s'éclata comme un volcan. Trois côtés tombèrent[1]. Elle était toute neuve, d'architecture romane, et l'œuvre élégante de maître Gervasi.

Sur les déclivités du sud, le sang faisait cascade. Ces flaques, ces ruisseaux de sang, ce torrent roulant des morts, cette montagne brûlante, ces ruines enflammées, ces moines, ces bohèmes errant dans les feux comme des spectres, et, dans le brouillard de cet embrasement, ces tentes, ces festins, ces orgies, ces danses obscènes, ces rires féroces, formaient comme une vision fantastique de l'enfer. C'est le frontispice de la croisade.

1. Ne caseron tres pans. G. de Tudelle, XXII.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Epouvante du Midi. — Soumission de Narbonne. — Marche de la croisade sur Carcassonne. — Attaque des faubourgs emportés d'assaut. — Inutile médiation du roi d'Aragon. — Siège de Carcassonne et reprise des combats. — Négociations entre le vicomte et les légats. — Le vicomte est retenu captif et la ville prise par trahison.

Le soleil putréfiant ces montagnes de cadavres engendra la mortalité; la contagion poussa vers le sud l'ost effaré, mais non repentant; et Béziers, après une saturnale de trois jours, fut abandonné aux chiens, aux loups et aux vautours.

Béziers fut ainsi exterminé pour jeter la terreur sur le Midi. Sans cette épouvante, dit un contemporain, jamais les croisés n'eussent conquis les peuples romans[1]. Le frisson en courut tout le long des Pyrénées. Le cœur défaillit à Narbonne. Les légats n'avaient pas encore levé le camp qu'ils virent arriver l'archevêque Bérenger, le vicomte Américc et les consuls de cette antique et noble cité.

1, Ib. XXI, 490.

Digitized by Google

Ils avaient, avant leur départ, publié dans leurs murs un ban qui ôtait aux hérétiques le feu et l'eau. Ils firent serment entre les mains du légat, en présence des princes : « De garder la foi aux croisés, de donner aide et secours aux pèlerins armés, de payer quatre sous par livre de leur biens à l'expédition, de leur livrer les dépouilles des Juifs de Béziers réfugiés dans leurs murs, et d'abandonner au glaive tous les cathares. » Ils donnèrent pour gages de leur serment leurs principales forteresses. A ce prix, les légats et les princes de la croisade promirent en retour de prendre sous leur garde la ville et les habitants de Narbonne[1].

Narbonne se rachetait en abandonnant la cause romane. Laissant sur sa gauche la ville alliée, l'armée se dirigea sur Carcassonne que sa résistance eût enhardie et sauvée peut-être. Elle prit sur sa route une centaine de châteaux que l'effroi rendait déserts et dont les maîtres s'étaient enfuis dans les montagnes. Après cinq jours de marche, elle aperçut Carcassonne, assise sur un monticule escarpé, plateau ovale bordé d'une double enceinte, d'une cinquantaine de tours gothes, arabes et romanes. Sa porte de l'Est, la plus accessible et fortifiée d'une barbacane, petite forteresse elle-même, s'appelle le Castel-Narbonnais. Au nord, au plus haut de l'escarpement, isolé par un fossé que reliait un pont-levis, se hérissait le puissant manoir vicomtal. Au couchant s'élevait la cathédrale de Saint-Nazaire, dont la sombre façade se confondait avec le

1. Catel. Mém. 597 et 791.

Digitized by Google

rempart. L'Aude, descendant des Pyrénées, enveloppait dans son repli deux faubourgs jetés sur les rampes du rocher : à l'ouest, le faubourg de Graveillaude ou de la grève de l'Aude, au-dessous de la porte Tolosana; au nord, le faubourg Saint-Vincent, au pied du château, devant la porte Amanliar; au sud, le faubourg Saint-Michel communiquant avec la ville par la porte Narbonnaise; saint Michel, saint Vincent, symboles de guerre et de captivité. Ces faubourgs, plus populeux que la cité, comprenaient des couvents, des églises, des cimetières, et jetés en amphithéâtre entre la deuxième et troisième circonvallation, portaient le nom roman de *Trivalles*. Au-dessus de l'épais massif des murs du donjon vicomtal, qu'une rampe en zigzag, crénelée, reliait au faubourg du nord, s'élançait, carrée, effilée, aérienne et dardant son faîte dans la nue, la tour du Paon, atalaya arabe, qui servait encore de védette [1]. De sa cime dentelée, la sentinelle interroge tous les points de l'horizon, et surtout le levant d'où vient l'ost des croisés. Elle ne voit que des chevaliers sur leurs palefrois caparaçonnés, des pâtres des Pyrénées et de la Montagne-Noire qui, poussant devant eux des troupeaux de bœufs, de brebis, de chèvres, se réfugiaient dans la cité ainsi qu'à l'approche de l'ouragan. La ville était comme un campement des peuples ibères, un mélange confus d'hommes et d'animaux qui remplissaient ses murs de bêlements, de mugissements et de hennissements guerriers.

Enfin, le 1er août (mardi), sur le soir, la senti-

1. Bouges. — Mayrevielle. — Viollet-Leduc.

Digitized by Google

nelle signala un nuage immense de poussière qui tourbillonnait jusqu'au ciel, et d'où les rayons horizontaux du soleil couchant, réverbérés sur les armures, faisaient jaillir des éclairs et comme des langues de foudre. C'était la croisade : la nouvelle du massacre de Béziers la devançait ; l'horreur était dans Carcassonne. Le vicomte se tenait aussi sur les créneaux du donjon, furieux et désolé de l'égorgement de son peuple. « Il est jeune, aimable, et aimé de tous ; ses vassaux n'ont de lui ni défiance ni crainte ; ils jouent avec lui comme avec leur compagnon ; il est homme de grand cœur, et le monde, si étendu qu'il soit, n'a pas de chevalier plus preux, plus libéral, plus courtois, plus avenant. Je ne le vis qu'une fois, c'est lorsque le comte Ramon, son oncle, épousa la bonté et la beauté même, avec dona Éléonore, infante d'Aragon [1]. » Ce prince avait vingt-cinq ans ; enfant, il avait perdu son père, Talhafer (1192) ; adolescent, il avait enseveli sa mère, Aladaïs (1199) ; et, par une tendre et triste précaution, il venait d'envoyer sa femme Agnès avec son enfant à la mamelle, sous la garde de son héroïque parrain, dans l'inexpugnable donjon de Foix. Hélas ! il ne devait plus les revoir ! Il allait périr la première et la plus noble victime de la ruine du Midi !

Dès que du haut de sa tour il aperçut l'ost ennemi : « — Barons, s'écria-t-il, montons sur nos chevaux arabes (alférans). Soyons quatre cents chevaliers aux coursiers les plus rapides et sortons de la cité. Avant le coucher du soleil, nous aurons déconfit

1. Guil. de Tudelle, strophe XV.

Digitized by Google

sur ces coteaux l'avant-garde des croisés. — Seigneur, répond Pierre-Roger de Cab-Aret, son parent, un vieux baron blanchi sous le harnais, ne sortons pas. C'est assez de garder la ville. Demain, au lever du jour, les Français s'approcheront et chercheront à vous couper l'eau du fleuve. Sortons alors et jouons de l'épée et de la lance. — Oui, répondirent les chevaliers, adoptant le sage conseil du vieillard, pour cette fois, bornons-nous à établir au dehors et tout à l'entour un cordon de chevaliers armés. Il suffit de garder la ville, qui par elle-même est des plus fortes. Vous savez, si la geste ne ment, que l'empereur Charlemagne tint pendant sept ans Carcassonne assiégée, sans pouvoir la prendre ni d'été ni d'hiver. Mais les tours s'inclinèrent après son départ et reçurent dans la cité le César franc à son retour d'Espagne. Elles ne s'inclineront pas devant le légat de Rome. » Le jeune vicomte se rendit à l'avis de ses barons, mais resta toute la nuit, comme une simple védette, en armes sur les tours de son palais [1].

Le lendemain (mercredi 2 août), à l'aube du jour, il attendait l'assaut. Le camp ne remua pas; le légat donnait à ses soldats un jour de repos. Le matin suivant, l'ost innombrable s'agita avec un murmure immense, et son tumulte, dit le chroniqueur, ébranlait la terre. Le légat, entouré des évêques et des chefs d'abbaye, entonna le *Veni Creator!* A ce signal, les pèlerins traversent le fleuve et, pour enlever aux assiégés son courant limpide, s'élancent sur

1. Ibid., XXV, 570.

Digitized by Google

le faubourg de Graveillaude. Simon de Montfort fut le premier à tenter l'escalade. Après un combat de plus de deux heures, le jeune vicomte, cédant au nombre, dut abandonner le faubourg occidental. Les vainqueurs y mirent le feu, et, succès encore plus important, restèrent les maîtres du cours de l'Aude taché de sang et roulant des cadavres.

Le jour suivant (vendredi 4), les croisés crurent emporter avec la même rapidité le faubourg Saint-Vincent. Ils s'avancèrent sur les décombres fumants de Graveillaude et, comblant les fossés de gravois et de débris, montèrent à l'assaut. Mais les murs étaient plus épais, mieux défendus, et le faubourg, construit au-dessous du château, était protégé par le jet des machines du vicomte. Ramon Roger refoula constamment les croisés, dont les vagues furieuses, comme celles de la mer, revenaient constamment battre les murs et les couvrir de leurs débris roulants. Dans le dernier reflux, un chevalier précipité des créneaux resta, la cuisse rompue, gisant dans le fossé où il allait périr. Simon de Montfort, qui combattait à l'arrière-garde, revint sur ses pas avec son écuyer, chargea le blessé sur ses épaules et l'emporta sous une nuée de flèches et de pierres. Ce chef se désignait déjà, par ses hardies prouesses, au suprême commandement. Les croisés alors dressèrent leurs machines; les calabres lancèrent des roches contre le rempart; puis quand le faîte en fut ébranlé sous leur choc incessant, ils dressèrent un *chat* pour en saper le fondement [1].

1. P. de Vaux-Cernay, XVII, 56.

Digitized by Google

C'est une tour roulante sur quatre roues, dont la charpente est recouverte de peaux de bœufs. Cet engin, qui tire son nom de son allure sournoise et de son dos revêtu de poil, attacha les pionniers à la muraille. Il fut aussitôt écrasé et incendié sous une horrible pluie de solives, de cailloux, d'huile bouillante et de feu grégeois. Mais les mineurs, déjà blottis dans le creux du rempart, continuèrent toute la nuit leur travail souterrain. A l'aube, le rempart déraciné s'écroula avec un effroyable fracas, et l'ost catholique s'élança par cette brèche dans le faubourg septentrional. Le vicomte, par la rampe en zigzag suspendue au flanc du rocher, remonta dans le château, puis redescendant de ses tours fondit sur les ennemis occupés au pillage, incendia le faubourg qui les eût abrités et renferma son ost et la défense dans la cité haute [1].

Cependant le roi d'Aragon, qui s'était, aux premiers mouvements de la croisade, rapproché des Pyrénées, instruit du sort lamentable de Béziers, accourut pour sauver Carcassonne et intercéder en faveur de son beau-frère, le vicomte Ramon Roger. Escorté de cent chevaliers aragonais et catalans, il descendit le long de l'Aude, qui vient de Cerdagne, et entra dans le camp à l'heure où les croisés prenaient leurs repas. A la nouvelle de son arrivée, princes, chevaliers et soldats vont à sa rencontre et lui disent courtoisement : Seigneur, soyez le bienvenu! Mais le roi se rendit vers la tente magnifique du comte de Toulouse, dressée dans un pré, sur la

1. G. de Tudelle, st. XXV.

Digitized by Google

rive gauche du fleuve, à l'ombre d'un bocage. Après qu'il se fut rafraîchi, don Pedro remonta sur son palefroi bai aux longs crins, et sans épée et sans écu, escorté de trois chevaliers seulement, se dirigea vers la cité. A son aspect, l'allégresse est grande dans Carcassonne. Le vicomte, accompagné de ses barons, court à la rencontre de son royal parent à la porte orientale. « Le roi, disaient-ils joyeux, vient nous secourir, car nous sommes ses hommes, ses amis et ses bien-aimés! » Hélas! le monarque arrivait désarmé et seulement pour intercéder! Ils se rendent au palais vicomtal. Ramon Roger raconte au roi le massacre de Béziers, la destruction de cette ville et la dévastation de toute sa terre. « Vicomte, répondit le monarque, par Jésus Notre-Seigneur, je vous ai souvent exhorté à chasser les hérétiques et cette folle erreur pour laquelle plusieurs plaids ont été tenus dans Carcassonne. Et maintenant j'ai grand souci de vous voir en tel travail et en telle tourmente. Je n'y vois d'autre remède (si nous pouvons l'obtenir) qu'un accord avec les barons de France. A peine pouvez-vous mettre quelque espoir en combat de lance et de bouclier. L'ost des croisés est si nombreux, que je doute que vous puissiez tenir jusqu'à la fin. La ville est forte, il est vrai; vous avez grande confiance dans ses murailles. S'il ne s'y trouvait tant de monde, tant de femmes et d'enfants, vous pourriez avoir peut-être quelque sécurité. Maintenant j'ai grande tristesse et grande pitié de vous. Mais pour la parenté qui nous lie et l'amour que je vous porte, il n'est rien que je ne fasse pour vous. — Seigneur, répon-

Digitized by Google

dit le vicomte d'accord avec ses barons, faites tout ce qu'il vous plaira de la ville et de tout ce qui s'y trouve, car nous sommes tous vos hommes, comme nous l'avons été du roi votre père qui nous aimait fort [1]. »

Carcassonne, abandonnée du roi de France et du comte de Toulouse, revendiquait la suzeraineté de l'Aragon. Le monarque remonte sur son palefroi et redescend au camp des croisés. Habilement, il cherche à gagner d'abord les princes français. Mais rien ne peut se conclure sans le consentement du légat. On cherche l'abbé de Cîteaux. Amalric est inflexible. « Par égard pour le roi, répondit-il, nous laisserons sortir le vicomte, avec douze de ses compagnons, à son choix, et leur bagage; tout le surplus restera à la discrétion des croisés. — Cela aura lieu, murmurait entre ses dents le monarque indigné, quand un âne volera dans le ciel. » Furieux et contristé, il remonte auprès du vicomte. « Seigneur, s'écria Ramon Roger, plutôt que d'accepter un pareil traité, plutôt que d'abandonner le moindre de mes vassaux, je me laisserai écorcher vif et je me tuerai moi-même. Retournez, je vous prie, en Aragon; je me défendrai, tant que je pourrai, dans Carcassonne [2]. »

Le monarque embrasse avec douleur le vaillant vicomte et s'en retourne dans son royaume par la vallée de l'Ariège. A Lavelanet, il voit en passant Esclarmonde fugitive avec les évêques, et Montségur s'armer dans les nuées; à Foix, le comte Ramon Roger, la plus grande épée romane; la vicomtesse

1. G. de Tudelle, str. XXVIII, p. 48.— 2. Ibid. XXIX.

Digitized by Google

Agnès, sa belle-sœur éplorée, et son petit neveu, le blond orphelin de Carcassonne. Sur les bords de l'Aude cependant, de part et d'autre on reprend les armes. Les croisés abattent des arbres pour combler les fossés avec leurs branches et construire avec leurs tiges des engins de guerre. Les chefs rôdent autour de la cité, cherchant un point d'attaque. Les évêques et les moines impatients excitent les soldats. Ils crient : *Vite au pardon !* et l'armée s'élance à l'escalade. Mais le vicomte et les barons sont aux murailles. Ils lancent un si furieux orage de flèches, de pierres, d'eau bouillante et de feu grégeois, que l'armée, meurtrie et sanglante, recule. Beaucoup d'assiégeants restèrent morts au pied des remparts, beaucoup d'assiégés restèrent navrés sur les créneaux. Mais les tours sont si hautes et les murs si solides que jamais on n'eût pris Carcassonne[1]. Malheureusement les éléments vinrent au secours des croisés. Ils avaient coupé le fleuve. Les assiégés n'avaient plus que l'eau des puits. Ces fontaines, d'abord insuffisantes, ne tardèrent pas à tarir. De l'agglomération des peuples et des troupeaux, de la puanteur du bétail écorché, naît une épidémie. La canicule, dans cette infection, engendre des mouches qui tourmentent les hommes et les animaux. Les femmes et les enfants en poussent des hurlements. Les superstitions troublent les cerveaux affaiblis. Les arbalétriers tiraient des flèches du haut des tours; mais ces flèches, décochés par des mains débilitées, n'atteignaient pas l'ennemi. Ni vautour, ni cor-

1. Ibid. XXX.

Digitized by Google

beau, ni oiseau de proie, qui d'ordinaire suivent les armées, ne volaient sur le camp des croisés. Et dans cet ost que la famine devrait dévorer, car on a détruit tous les moulins, l'abondance est telle qu'on a trente pains pour un denier. Certes, l'abbé de Cîteaux est un sorcier, et ses pèlerins qui ne mangent ni ne boivent ne peuvent être que des démons [1].

Ainsi résonnaient, dans leur effroi superstitieux, les habitants de Carcassonne. Un jour, un chef croisé, suivi de trente chevaliers, se présente à la porte orientale. Il demande à parler au vicomte. Il se dit son parent et vient de la part du roi de France. C'est sans doute son oncle Beaudoin, l'infant de Toulouse, déjà secrètement vendu aux chefs de la croisade. « Seigneur, dit-il à Ramon Roger, le Père tout-puissant me soit en aide tout comme je voudrais votre paix, votre salut et celui de votre peuple. Si vous espérez être prochainement secouru, j'approuve que vous fassiez bonne défense. Mais de secours, vous le voyez, il n'en est point pour vous. Faites donc quelque accord avec le pape et les barons croisés. Sinon, je vous le dis de vrai, s'ils vous prennent de force, vous subirez tous même traitement que ceux de Béziers. Sauvez seulement vos personnes de douleur et de mort. — Seigneur, répondit le jeune vicomte, sur votre conseil et au commandement du roi Philippe de France, je ferais aussitôt droit de toute chose si je pouvais me rendre en sûreté à l'ost des croisés. — Je vous y mènerai sain et sauf, répondit le messager, et je vous ramènerai,

1. Pierre de Vaux-Cernay, chapitre XVII.

Digitized by Google

je vous l'assure loyalement, ici parmi vos hommes. » Et pour vaincre ses dernières hésitations, le perfide croisé se réclama de nouveau de sa parenté et attesta une seconde fois le Père tout-puissant [1].

Le jeune vicomte, après en avoir conféré avec ses barons et les consuls, se décide à descendre au camp. Il part escorté de cent chevaliers et suit le Sinon, le Ganelon, vers la tente du légat. Il y trouva tous les princes réunis autour de l'abbé de Cîteaux. Les barons regardaient avec une curiosité admirative l'héroïque vicomte. Après les avoir courtoisement salués, il commença son apologie en s'adressant au légat. Amalric écouta d'un air sombre, et, sans répondre au jeune prince, réunit à part les chefs croisés et leur déclara qu'il convenait que le vicomte restât entre leurs mains en ôtage jusqu'à la reddition de Carcassonne. Les barons français, d'après un chroniqueur, ignoraient, chose difficile à croire, la trahison, mais dans tous les cas ils y consentirent et même s'en firent les agents. Le noble prince roman, déclaré prisonnier contre toute foi, fut remis en garde aux varlets du duc de Bourgogne et conduit sous les tentes, peut-être sympathiques, de son parent capétien. Les chevaliers de son escorte, ébahis d'une telle félonie, partagèrent sa captivité, hormis quelques-uns qui s'échappèrent ou qui, plus vraisemblablement, furent relâchés pour porter à Carcassonne la sommation du légat pontifical.

A la nouvelle de la captivité du vicomte, le cœur défaillit à la puissante cité. Il semblait qu'on lui

1. G. de Tud., strophes XXXI et XXXII.

Digitized by Google

eût enlevé avec son chef son âme guerrière. Ses tours fléchissaient et ses murailles chancelaient avec les courages sur son inexpugnable rocher. Le peuple, effaré, éperdu, poussa des gémissements jusqu'au soir. La nuit vint, et les consuls et les barons tinrent conseil. A leur tête était Pierre Roger de Cab-Aret; parent du prince, il avait la garde du château. Un souterrain conduisait du donjon vicomtal jusqu'aux tours du Cabardez, son manoir de la Montagne-Noire. Soit qu'ils ne crussent pas pouvoir sauver Carcassonne, soit qu'ils ne voulussent pas opérer la reddition garantie par la tête du vicomte, soit qu'ils espérassent pouvoir continuer la guerre dans la Montagne-Noire, ces chevaliers, ces citoyens résolurent d'échapper aux croisés par ce viaduc. Et lorsqu'au matin on croira les prendre dans la ville conquise, ils se trouveront libres, en armes, et recommençant le combat dans les tours du Cabardez, et dans les forêts du pic de Nora couronné de neiges et de nuées. Quoi qu'il en soit, le chef des *Enfants de Nos*, les barons, les consuls, les riches citoyens, la jeunesse guerrière, se dérobèrent pendant la nuit par ce souterrain, dont la bouche s'ouvrait dans les entrailles inconnues du palais vicomtal, et disparurent à l'insu du pauvre peuple, endormi dans la cité. Pendant que les croisés attendent le jour pour les faire prisonniers, ces nobles fugitifs passent sous le fleuve, se glissent sous le camp et vont renaître, à quatre lieues de là, sur les cimes de la Montagne-Noire[1].

1. Ibid. XXXIII.

Digitized by Google

Le matin arrive et le légat attend la reddition de Carcassonne. Ses portes ne s'ouvrent pas; pas de sentinelles aux créneaux, pas de vedette sur l'atalaya mauresque. La cité est immobile et silencieuse; on eût dit une ville morte. Les croisés soupçonnent une feinte de guerre; ils s'approchent avec défiance, ils arrivent aux portes. Les herses sont abattues; nul bruit vivant dans l'intérieur. Ils enfoncent la porte orientale; ils entrent : la ville est déserte, le château abandonné. Mais des chevaux de guerre tout armés, des troupeaux de bœufs et de moutons effarés, d'énormes amas de froment et toutes les richesses du pays livrées en proie. Les croisés mettent la ville au pillage et découvrent, blottis dans les caves, un millier d'habitants inoffensifs, effrayés et attendant la mort [1].

1. P. de Vaux-Cernay. — G. de Tudelle. — Anonyme.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Entrée des Croisés dans Carcassonne. — Incarcération du vicomte. — Pillage, gibets, bûchers. — Actions de grâces dans Saint-Nazaire. — Election d'un chef du pays conquis. — Simon de Montfort. — Proclamation de son avènement. — Dons à l'Eglise romaine.

Cependant, à la nouvelle incroyable de Carcassonne déserte, le légat, les princes, tout le camp accourt, traînant le vicomte dans les fers. Ils s'installent dans le palais vicomtal, et leur premier soin est d'en jeter le maître infortuné dans un fond de tour; le second, d'arracher la ville à la rapacité des soldats. Les hérauts vont criant : « Vite, au pardon ! L'abbé de Cîteaux va sermonner. » Le légat monte sur un balcon de marbre. « Barons, dit-il, écoutez mon discours. Vous le voyez maintenant, le roi du tonnerre fait des miracles pour nous. Il n'y a plus rien qui nous résiste. Je vous défends à tous, de la part de Dieu, de retenir chose qui vaille un charbon, du butin de la ville; car autrement vous serez frappés d'excommunication et d'anathème. Nous allons remettre le tout à un puissant baron qui main-

Digitized by Google

tiendra le pays dans la grâce de Dieu, afin que ces félons d'hérétiques ne le recouvrent jamais. » L'armée applaudit aux paroles du légat[1].

Le butin immense fut accumulé dans le cloître de Saint-Nazaire. On distribua seulement aux chefs les palefrois et les mulets abandonnés. Cependant le légat et les évêques ne pouvaient comprendre comment tout un peuple s'était échappé, comme s'il se fût envolé du haut des tours. Il n'était point passé sur leurs têtes, mais sous leurs pieds, et le secret de son évasion fut connu par la découverte du souterrain. Les évêques regrettèrent ce peuple évadé : ils voulaient renouveler l'exécution de Béziers. Ils eurent pourtant une légère compensation. Les pillards avaient découvert, blottis dans les caves, à demi-morts d'effroi, une multitude de vieillards, de femmes, d'enfants qui n'avaient pu s'échapper par les viaducs. Quelques-uns, dans leur frayeur, demandèrent à se faire catholiques. On se contenta de les dépouiller, et on les fit sortir un à un, *n'emportant que leurs péchés,* par une poterne étroite du Sud, probablement celle du Rasès, qui existe encore. Mais quatre cent cinquante environ refusèrent d'abjurer leur foi, et sur ce nombre quatre cents furent pendus ou brûlés vifs. Telle fut l'entrée triomphale des croisés dans Carcassonne : le vicomte dans un cachot, la ville saccagée, les citoyens fugitifs, pendus aux gibets, ou brûlés sur les bûchers, et leurs cendres jetées aux vents du ciel. C'était le 15 août,

1. G. de Tudelle, str. XXXII.

Digitized by Google

le jour de la fête de la Vierge, patronne de la croisade [1].

Les croisés, réunis dans l'église de Saint-Nazaire, rendirent grâces au ciel de leur conquête. Leurs cantiques se mêlaient aux gémissements des victimes et leur encens à la vapeur des bûchers. Après avoir chanté la messe du Saint-Esprit, l'abbé de Cîteaux monta en chaire, prononça une sorte de harangue triomphale, et conclut qu'il fallait élire un chef du pays conquis. C'était déclarer la déposition du vicomte de Carcassonne. Les princes se réunissent dans le château des Trencabel. Le légat offrit la conquête à Eudes, duc de Bourgogne. Ce prince, de la maison de France, refusa, disant qu'il avait assez de terres, qu'il ne voulait pas de celles du vicomte, qu'on lui avait fait assez de mal sans qu'on le déshéritât. Le légat s'adressa ensuite à Hervé, comte de Nevers : ce prince, en guerre ouverte avec les moines de Vézelai, répondit qu'il ne voulait pas de la terre d'autrui. On vint au comte de Saint-Paul; même réponse. Aucun ne voulait de cet héritage de félonie. Après ces grands vassaux de la couronne de France, le plus illustre seigneur de l'armée était Simon de Montfort. Il s'était signalé dans la croisade. Il avait fait la guerre d'Orient. Il avait eu pour compagnon Gui, abbé de Vaux-Cernay, l'un des prédicateurs de la croisade actuelle, et comme le lieutenant de l'abbé de Cîteaux. Le légat était contristé du refus des princes, lorsque Gui, proba-

1. G. de Tudelle, XXXIV. Chronique romane anonyme.

Digitized by Google

blement, lui proposa son ami Simon de Montfort, baron comparativement pauvre, mais le plus vaillant homme de la croisade, et le plus ambitieux d'une principauté qu'il avait pourchassée dans tout l'univers. Le légat s'adjoignit deux archevêques et quatre barons, et ces sept chefs, par la coopération des sept dons du Saint-Esprit, élurent Simon de Montfort. L'abbé de Cîteaux, le duc de Bourgogne et le comte de Nevers allèrent sous sa tente porter au chef croisé leur choix et l'ordre du ciel. Simon, *tout plein de discrétion*, se refusait modestement à cet *honneur* et à ce *fardeau*. Il se disait insuffisant, il se déclarait indigne. Le duc et l'abbé tombèrent à ses pieds, et, comme il résistait encore, Amalric, impérieusement, lui ordonna, comme légat, d'obéir au saint-siège, en le menaçant du courroux pontifical. Le fier et rusé romieu ne se rendit enfin que lorsqu'il eut arraché des princes la promesse formelle qu'ils l'aideraient à compléter, à conserver et à défendre la conquête romane. Alors seulement il accepta le commandement *pour la gloire de Dieu, l'honneur de l'Eglise* et *la ruine de l'hérésie*[1].

L'élection de Montfort paraît avoir été arrangée d'avance entre Gui de Vaux-Cernay, le duc de Bourgogne et probablement le roi de France. Le duc engagea le comte à le suivre à la croisade. L'abbé porta le message à Simon de Montfort. Il le rencontra dans l'église de son château de Rochefort, près de Dourdan. A cette offre inattendue, le comte

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. XVIII.

Digitized by Google

refusa comme toujours. Le moine insista et parla au nom du Très-Haut. Ils étaient dans l'église déserte du château. Simon, indécis, ouvrit le psautier posé sur le pupitre. Il mit au hasard le doigt sur le verset 11 du psaume XC, et dit à l'abbé : Expliquez-moi ce passage. L'abbé lut : « Dieu a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies ; ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre. » Sur cet oracle, Simon accepta, revêtit son armure, s'élança sur son cheval de guerre et partit pour la croisade, à la suite du duc de Bourgogne. Maintenant la prophétie normande se réalisait dans Carcassonne, et le conquérant n'oubliera jamais l'auteur de sa prodigieuse fortune militaire, qui pourtant devait être broyée avec son crâne et son casque d'airain par un rocher lancé du ciel.

Simon de Montfort était issu d'une antique race chevaleresque du Hainaut transplantée en France et mêlée à la dynastie royale capétienne, probablement par Bertrade, concubine du roi Henri Ier [1]. Il était le second fils de Simon II, seigneur de Montfort-l'Amaury, comte d'Évreux, et d'Amicia, héritière normande du comté de Leicester en Angleterre. Il eut en partage le château de Montfort et le comté saxon de Leicester, spoliation de ses ancêtres maternels. Il avait épousé, en 1190, Alice de Montmorency, mariage qui l'avait encore rapproché de

1. C'est l'opinion du duc de Saint-Simon, très versé dans les généalogies. Mémoires, tome VI, chap. VII, p. 135.

Digitized by Google

Philippe-Auguste, et plus étroitement uni aux seigneurs de Marly, de Poissy, de Chevreuse, qui remplissaient avec lui les grands offices de la couronne à la cour féodale de Saint-Germain. Il était de la croisade qui, au commencement du siècle, partit de Venise pour délivrer la terre sainte, et aboutit à la conquête de Constantinople et de l'empire d'Orient. Mais, après la prise de Zara sur le roi de Hongrie, Montfort, impatient d'aventures, oublia le saint-sépulcre, abandonna le camp des croisés et furtivement entra au service du monarque magyare, prince à demi païen, dans l'espoir de guerroyer contre les Grecs. Il revient à Brindes, s'embarque pour Jérusalem et, de retour en France, il espère retrouver aux pieds des Pyrénées le royaume qu'il a manqué sur le Liban, le Rhodope et le Bosphore. Ce paladin de la barbarie et de la perfidie hunniques, à qui les princes français abandonnaient Carcassonne comme une extorsion de honte et de malheur, devint ainsi le champion de la papauté, le chef définitif de la croisade. Il devait s'y conduire en roi des Huns. Une pierre sépulcrale, retrouvée de nos jours à Carcassonne, nous a conservé l'image de ce *Fléau de Dieu*[1]. C'était un homme d'environ cinquante ans, d'une très haute taille, d'une noble et mâle figure, d'un aspect formidable et superbe, le nez et le regard d'un aigle, avec une chevelure d'un brun fauve, autrefois flottante sur son armure, maintenant usée par le casque. On eût dit un prince mérovingien. Le lion était son emblème héraldique, et il

1. P. de Vaux-Cernay, XXIX.

Digitized by Google

avait le tempérament de ce chat sauvage et gigantesque du désert : guerrier, souple et sanguinaire, impitoyable aux vaincus, adulateur aux puissants, traquant sa proie dans tout l'univers, superbement hypocrite, humble serviteur des évêques, dévot esclave de la papauté, semblable, en un mot, à son symbole armorial, tel qu'on le voit sculpté sur la dalle de Carcassonne, monstre famélique, féroce et rampant : le lion chasseur de Philippe-Auguste et le tigre pourvoyeur d'Innocent III [1].

Simon de Montfort, déclaré chef de la croisade par le légat, fut salué par les acclamations des chevaliers et les cantiques des évêques, dans le château désert de Carcassonne. Son légitime seigneur entendit, hélas! du fond de sa prison, ces vociférations triomphales des conquérants qui intronisaient son meurtrier et le spoliateur de sa race. En effet, dès que Simon fut maître du château et de la cité, il annonça son avénement par cette proclamation :

« Je, Simon, seigneur de Montfort, comte de Leicester, vicomte de Béziers et de Carcassonne, fais savoir à tous, que le Seigneur, ayant livré entre mes mains les terres de la race incrédule des héré-

1. La pierre tombale de Carcassonne n'est pas celle de Simon de Montfort qui était chargée d'inscriptions triomphales. C'est le couvercle de la tombe de Gui, son second fils, tué devant Castelnaudari. Elle n'a de nom, d'épitaphe, de signe indicatif que son lion. Cette figure juvénile est superbe et ressemble par son nez aquilin et sa longue chevelure au portrait que trace de Simon P. de Vaux-Cernay. De sorte que c'est à travers les traits de son fils que nous apparaît l'image farouche du vieux chef de la croisade.

Digitized by Google

tiques, savoir ce qu'il a trouvé bon de leur enlever par le ministère des croisés, ses serviteurs, j'ai accepté humblement et dévotement la charge et le gouvernement de cette terre, à l'instance tant des barons de l'armée que du seigneur légat et des prélats qui étaient présents, dans la confiance du secours et l'espoir des rétributions de Dieu. Désirant obtenir sa grâce, dans ce service, par les prières des saints, et pour le remède de mon âme, je donne à Dieu et à l'église de Sainte-Marie de Cîteaux, entre les mains du seigneur abbé, légat du saint-siège apostolique dans ces contrées, les biens que Dieu m'a donnés, selon l'ordre apostolique : dans la cité de Carcassonne, la maison qui fut à Bernard de Lérida, hérétique; dans la cité de Béziers, la maison qui fut à Amiel de Rieusec, hérétique; et dans le château de Salelles, au diocèse de Narbonne, la maison qui fut à la dame hérétique qu'on appelait Filesars, avec toutes leurs possessions et biens quelconques. »[1] Telle fut la reconnaissance de Simon envers son protecteur, l'abbé de Cîteaux. Quant à l'abbé de Vaux-Cernay, son compagnon et fidèle ami, il lui réservait l'évêché de Carcassonne. En outre, il ordonna le payement des prémices et des dîmes aux églises et aux monastères; frappa les excommuniés, qui ne seraient pas absous dans un délai de quarante jours, d'une amende de cent sols pour un chevalier, de cinquante pour un bourgeois, de vingt pour un vilain. Il établit enfin un cens annuel de trois deniers par feu, *pour faire sa cour au*

1. Dom Vaissette, t. V, liv. XXI, chap. LXIII, p. 53.

Digitized by Google

pape, et s'imposa lui-même et aux autres chefs français une redevance considérable en faveur de l'Eglise romaine, instigatrice de la croisade. (Août 1209.)[1]

Quels étaient ce Bernard de Lérida, cet Amiel de Rivo-Sicco dont Montfort confisqua les hôtels et les domaines? La terre de Lérida comprend la région orientale qui s'étend entre l'Aude et les montagnes jusqu'à la mer. Bernard, son seigneur, devait être un puissant baron des Corbières et un noble consul de Carcassonne. Ses ancêtres avaient reçu l'évêque Nicétas. Et cet Amiel de Rieu-Sec? Un vaillant consul de Béziers, mort en défendant sa cité, et martyr du grand massacre. Et madonna Filesars? Quelque illustre matrone cathare de Narbonne qui, probablement, avait réalisé son nom symbolique, Philis-Arsa ou d'Arsac. Elle aima, elle fut brûlée. Voilà son épitaphe.

Philis nous ramène aux bûchers, et cette fois aux bûchers des morts. Arsa, son nom l'indique, en fut les prémices, la fleur funèbre. On fouilla les maisons, on sonda les caves, on fureta les tombes. L'anathème était suspendu sur les vivants et sur les morts. Carcassonne vit donc encore, avec de la chair vive, brûler des cendres, des ossements, des squelettes. C'était le complément de la victoire et le plus suave parfum du triomphe. La croisade voulait horripiler le monde par cet échantillon de l'enfer. Ce supplice des morts est, dans notre Occident, d'origine théocratique. Il vient d'un pape, du féroce Etienne VII, qui fit exhumer, juger dans la chaire de Saint-Pierre,

1. Innocent III, liv. XXII, épist. 108.

Digitized by Google

et jeter, comme un chien, dans le Tibre, le cadavre mutilé de l'infortuné pontife souverain Formose (896), Portugais, ancien nonce en Bulgarie, et peut-être suspect de catharisme[1]. Tel était l'état intérieur de Carcassonne, si heureuse naguère sous le poétique sceptre des Trencabel.

Cependant les habitants évadés par le souterrain vicomtal, ou expulsés par la poterne du Rasez, s'étaient enfuis vers Toulouse, vers le comté de Foix, vers la Catalogne et l'Aragon. Ils racontaient, sur leur passage, l'incarcération du prince, le pillage de la cité, les gibets des citoyens, les bûchers des vivants et des morts. Leur nudité était l'emblème du sort réservé à tout un peuple. Dans leur fuite, ils portèrent avec eux la terreur de ville en ville, de bourgade en bourgade, de désert en désert, jusqu'aux cimes les plus sauvages des Pyrénées.

La croisade fut donc l'œuvre d'Innocent III. Il la bénit du haut du Vatican. Il lui donna son archilégat, l'abbé de Cîteaux. Il investit son généralissime, Simon de Montfort. Il la dirigea par ses nonces, la recruta par ses évêques. Il confirma son triomphe impie dans le concile œcuménique de Latran. Donc, l'anathème du genre humain, ou plutôt l'immense pitié du monde, doit retomber tout entière sur la tête de ce vice-Dieu.

1 Fleury, t. XI, 132, 134, 581, 607, 610, etc.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE VIII

RAMON-ROGER, VICOMTE DE CARCASSONNE

CHAPITRE PREMIER

Refuge du sacerdoce cathare à Montségur. — Description de la montagne sainte. — Ascension du patriarche, des évêques, des écoles, des hospices, escortés par les princes.

Quand les princes du Midi virent la croisade descendre du nord, du levant et du couchant, en trois colonnes furieuses, en trois trombes dévastatrices, ils songèrent à pourvoir à la sécurité du sacerdoce. Ramon de Pérelha, leur mandataire, mettait alors même la dernière pierre à la reconstruction du Castellum antique de Montségur. Du haut de sa cime, tranquille encore dans la sérénité du ciel, il vit la terre autour de lui s'agiter et frissonner comme aux approches d'un ouragan. Les peuples éperdus allaient et venaient dans l'effroi, comme les oiseaux qui

Digitized by Google

pressentent la tempête. Ramon reçut à son manoir de Lavelanet et à son donjon aérien de Montségur plusieurs hôtes illustres, et d'abord la vicomtesse Esclarmonde et le comte Ramon-Roger qui venaient inspecter leur forteresse favorite du Thabor. Un jour, arrive au galop une femme, une princesse, suivie de quelques serviteurs à cheval : c'était Agnès de Montpellier, épouse, hélas! déjà veuve du jeune vicomte, emportant son fils unique, orphelin à la mamelle, dans les tours et sous la garde du grand comte de Foix. Quelques jours après apparut le roi d'Aragon, escorté de cent chevaliers espagnols, qui revenait de s'interposer inutilement entre les chefs de la croisade et son parent, le vicomte de Carcassonne. Plus tard, se montrèrent enfin, nus, poudreux, affamés, effarés, les fugitifs de cette ville échappés par les souterrains ou bannis par les croisés, annonçant la prise de leur cité, la captivité de leur prince, la dispersion et la destruction de leurs concitoyens. Le massacre de Béziers, la défaillance de Narbonne, la chute incroyable de Carcassonne, victorieuse de Charlemagne, retentirent à l'horizon comme trois coups de tonnerre, dont princes et peuples restèrent foudroyés. Et l'on s'attendit à voir paraître bientôt la cavalerie de Montfort au pied des Pyrénées.

A ces effrayantes nouvelles, le comte de Foix, tuteur du vicomte de Carcassonne, le comte de Commenges, non moins belliqueux et chef des races comtales de Carcassonne et de Foix, tous les princes pyrénéens agitent leurs lances, réparent leurs tours sur leurs rochers et s'élan-

Digitized by Google

cent sur leurs chevaux arabes hennisants. Les consuls des républiques méridionales arment leurs milices et se fortifient dans leurs puissantes et populeuses cités. Le Midi, chose admirable, ne recula pas (quoique non sans quelque trouble de cœur, car évidemment il ne s'attendait pas à un tel excès de barbarie) contre Rome théocratique et contre un ramas de cent peuples formé de tous les vagabonds de l'Occident. Un choc terrible se prépare, une lutte exterminatrice, le jour héroïque et suprême de la race ibéro-romane. Mais avant de marcher aux batailles, ils escortent le sacerdoce cathare, âme de cette guerre religieuse et patriotique, dans l'aire inaccessible de Montségur.

Cinq années ont suffi pour transformer le Castellum romain en forteresse du Paraclet. Ce fut un jour solennel, un jour lugubre et triomphant que celui où le jeune Ramon de Peyréla réunit dans ses murailles vierges les évêques fugitifs. Les évêques seulement et les archidiacres, car les cathares n'abandonnent pas leurs postes de prédication, ils ne fuient point le champ du martyre; mais ils veulent sauver les chefs du sacerdoce, la source de l'ordination sainte, le foyer sacré de l'Esprit. L'Église restera exposée à toutes les horreurs de la guerre, mais sa tête, son cerveau divin, son âme immortelle sera dans Montségur. Expulsés de leurs cités par la croisade, ces calmes et religieux vieillards se dirigent vers Lavelanet. Lavelanet, comme son nom l'indique, était dans l'antiquité ibéro-celte un sanctuaire d'Abellio, Bélénus ou Bahal. C'était le petit autel; le grand était sur la cime de Montségur, au-dessus des

Digitized by Google

nuées; les gouffres fatidiques de l'Ers, l'Estang-Mal et l'Estang-Tort étaient les piscines héliaques, *nourrices de tonnerres.* Des cendres du culte du soleil se ralluma, sous un souffle mystique de l'Orient, le culte du Paraclet. Au IVe siècle, les Priscillianites persécutés se réfugièrent sur cette montagne mystérieuse; ils lui donnèrent le nom de Thabor et consacrèrent les gouffres de l'Ers à saint Barthélemi, l'apôtre de la Perse, l'acolyte de saint Jean, patriarche de l'Orient. Au XIIe siècle, Ramon de Pérelha était le seigneur et du grand autel, Montségur, et du petit autel, Lavelanet. Au levant, sur un monticule rocailleux, revêtu de chênes, s'élève son château. Au pied du manoir, l'église, le moulin féodal, et plus haut, le bourg allongé sur la rive droite du Lectorier, torrent sauvage descendu tumultueusement des gorges de Montferrier. Ce gave fougueux se calme sous la main de l'homme et se multiplie pour activer les nombreux et retentissants cylindres où son flot écume et mugit en cascades. Lavelanet, au moyen âge, est manufacturier comme Carcassonne. Il est aussi un atelier de catharisme; il file et tisse avec le lin pur de saint Jean des tuniques merveilleuses, qu'il brode avec la pourpre éclatante de Platon.

Lavelanet est le rendez-vous fixé par Esclarmonde et le comte de Foix aux évêques fugitifs. Ils venaient par tous les chemins, de l'est, du nord et du couchant. Par Chalabre, arrive Bernard de Simorra, évêque de Carcassonne. Par Mirepoix, le vieux Gaucéli, évêque de Toulouse, et son coadjuteur, Guilhabert de Castres, émigré de Fanjaus. Après

Digitized by Google

eux, et par la même route, la grande veuve, la papesse cathare, la vicomtesse Esclarmonde, fugitive de Pamiers. Et du couchant enfin, la bonne comtesse Philippa qui venait de dire adieu à son glorieux manoir, pour s'en aller mourir, humble diaconesse, dans les cabanes et les grottes de Montségur. Toutes ces troupes en deuil cheminaient les yeux fixés sur la montagne du salut. Le Thabor pyrénéen est une montagne mystérieuse, à trois cimes ondulées, et dont chaque groupe reproduit un diminutif de mamelons pareils, en tout neuf sièges ou neuf autels. On dirait le trône de la trine-unité de Dieu : Agnostos, Demiourgos, Paraclétos; trône triple où le ternaire divin se dédoublant trois fois, trois fois se recomposait sur son trépied, nouant et dénouant le chœur sacré. C'était comme une *Ennéade*, nombre symbolique affectionné de la Sagesse alexandrine, figuratif des modifications de l'Être, des évolutions, des énergies célestes. Le Thabor était consacré au Paraclet. Montségur occupait l'extrémité de son contrefort oriental. Lavelanet était à deux lieues dans la plaine, et, comme disent les chroniques, *juxta castrum Montis-Securi*[1].

Ramon de Pérelha recueillit dans ses murs le patriarche, les évêques, les diacres, les diaconesses, les écoles, les hospices, les orphelins de tout le Midi; et formant de toutes ces multitudes éplorées une longue colonne immense dont il prit la tête, le jeune chef de l'émigration se mit en marche vers Mont-

1. Doat : inq. de Toulouse et de Carcassonne.

Digitized by Google

ségur. Il remonta la rive droite du Lectorier, à travers la plaine de Ben-Aïs, domaine de ses parents, les Massabrac de l'Olmès. Cette plaine, large de deux ou trois kilomètres, se termine au Piboléo. Là commence l'ascension de Serralonga. Accessible jusque-là aux chariots, le chemin n'est plus qu'un sentier scabreux, raviné, difficile même au pied des chevaux, et gravissant péniblement sous la forêt de hêtres. La montagne ondule de l'est à l'ouest, revêtue jusqu'à sa cime qui, par intervalles, se hérisse en énormes crêtes de roc grisâtre, semblables, au-dessus des bois, à des vagues solidifiées avec leur écume. A la tête du cortège, courbés sur leurs pacifiques palefrois, marchent un vieillard et un jeune homme, le vénérable patriarche Gaucéli, évêque de Toulouse, et son archidiacre, Guilhabert de Castres. A leur suite d'autres évêques, Ramon de Blasco, Bernard de Simorra, Ramon de Bélissen, Bénédect de Termès et leurs coadjuteurs, parmi lesquels Peyrota de Clermont, aumônier de la comtesse Philippa. Ces hommes, de race ibère, avaient le front noble, le nez aquilin, la face ascétique, le type oriental. Ils étaient coiffés d'une sorte de mitre persane que remplace déjà la *barreta*, ou béret noir aplati et décrivant, autour de leur crâne d'ivoire, un nimbe circulaire d'ombre. Ils portent une longue robe noire et traînante à capuchon, un cordon en sautoir sur la poitrine comme les brahmes indiens,

1. Peyrota était seigneur de Dun, voisin de Peyrella; Peyrella et Peyrota avaient des parts indivises au domaine de Durfort. Ils étaient donc cousins des Durfort, et ceux-ci des Peyrota, possédant ensemble Clairmont-Soubira.

Digitized by Google

et un fourreau de cuir renfermant le rouleau de l'Évangile selon saint Jean, patriarche de l'Église du Paraclet. Leur face pâle, leur taille amaigrie, leur corps presque transparent, je ne sais quoi d'aérien et de lumineux révélait des exilés sur la terre, qui, remontant les pentes des montagnes, semblaient reprendre lentement le chemin du ciel d'où ils étaient descendus. A leur suite, l'archidiaconesse Esclarmonde de Foix et les écoles de Pamiers, Marquésia de Bélissen et les hospices de Mirepois, Auda de Prouille et les fondations de Fanjaus, Faïs de Durfort, Blanca de Laurac, Garséna du Mas, Turca des Armens, et leurs tribus de veuves et d'orphelins, tout le peuple éploré des églises de la Consolation. On y voyait plusieurs vieillards : Gui du Mas Cap-de-Porc, Sicard de Laurac, Jordan de Lantar, patriarches entourés de leurs fils. Les barons pyrénéens accompagnaient leurs mères, leurs femmes, leurs sœurs, leurs enfants. Le grand comte Ramon-Roger de Foix était à la tête de tous ses clans chevaleresques, les douze rameaux des fils de Bélissen, les Rabat, les Castelverdun, les Lantar de Saint-Paoul, les Villemur de Marcafaba, de Saverdun et de Palhers, les Durfort de Durfort et de Rodelha, les Massabrac de la Leza et de l'Olmès, et les Peyrat avec leurs deux rameaux, les Peyrota et les Peyrella : noms congénères, domaines contigus, combats et échafauds identiques. Ramon de Peyréla avait l'honneur de conduire ce peuple éploré vers son Capitole de l'exil. Les chevaliers escortaient ces évêques, ces vieillards, ces femmes, ces enfants, toute cette église fugitive, comme on

Digitized by Google

escorte sa patrie et son Christ. Ils marchaient en silence, le front penché sous le poids de leurs tribulations, des larmes sillonnant leurs faces farouches, et roulant sur leurs barbes et sur les crinières de leurs palefrois. La procession sainte ondulait en longues files sur les rampes de Serralonga, ombragée de vieux hêtres et de grands bouleaux. Tout à coup, du sommet de cette première chaîne, le Castellum romain, dérobé par la montagne et les bois, apparut de nouveau vers le sud, au fond d'une haute gorge qu'il barre de sa masse, campé tout en travers, rapproché, mais, à ce qu'il semble, inabordable sur son roc morne et désolé. On dirait un vaisseau foudroyé sur un écueil des mers, ou l'église cathare elle-même échouée et pétrifiée sur ce sépulcre des siècles. La tête de la colonne s'engage dans cette gorge inégale et sinueuse qui s'élargit en une sorte d'amphithéâtre bordé de forêts. Tout à coup le Val de Serralonga semble interposer son abîme, et le château paraît inaccessible sur son inabordable et gigantesque sommet. Ce cirque, clos de bois et de rochers au nord et au couchant, s'ouvre, au levant, par l'Abès, semblable à la tranchée d'un bastion colossal, et vers le sud à une brèche de la montagne, effondrée par quelque convulsion volcanique. La colonne se dirige vers cette berge abrupte, aux raides et brusques zigzags, dont les vastes degrés gazonnés accèdent à cette embrasure. C'est le *Pas de Montségur*, la porte septentrionale de son vallon, sur le flanc gauche de laquelle, à une hauteur de deux cents pieds, surplombe perpendiculairement le donjon aérien, dont la tour, appelée de l'*Aiguille*, effile son

Digitized by Google

fuseau dans la nuée. De ce col élevé, une gorge nouvelle s'ouvre vers le sud, et descend rapidement dans un val profond qui s'élargit en un bassin triangulaire. Au fond de ce bassin, on tombe tout à coup, par un chemin presque vertical, sur un village qu'on ne soupçonnait pas dans cet abîme. C'est le village de Montségur, assis au pied de trois montagnes, aux crêtes grisâtres, aux flancs hérissés de noirs sapins, et d'un aspect triste et sauvage. Un torrent y fait mouvoir un moulin et quelques scieries, en fuyant vers la forêt de Belestar, dont les fourrés inaccessibles sont peuplés d'ours. Ce torrent est le grand Ers, et sa source forme avec celles de la Garonne et la chaîne centrale des Pyrénées, la limite méridionale du diocèse cathare de Toulouse.

Après deux heures d'une ascension lente dont le murmure des prières et des larmes troublait seul le silence solennel, le cortège religieux atteignit la rampe accessible du donjon. Une montagne isolée, dont la croupe est couverte comme d'une crinière de forêts, tourne vers l'occident sa cime que nous avons comparée à la tête d'un éléphant. On dirait, en effet, un mastodonte accroupi qui se relève sur ses genoux, les dents et le mufle en l'air. C'est sur son plateau, comme sur le crâne de l'animal, qu'est obliquement posée la forteresse, allongeant comme une trompe un corridor crénelé terminé en barbacane. Le mont, horriblement escarpé de toutes parts, serait absolument inabordable si, vers le sud-ouest, le rocher ne pendait en talus d'abord abrupte, puis doucement incliné vers sa base. Arrivée au pied de ce talus, à cinq cents pas du château, la colonne se partagea ;

Digitized by Google

les écuyers, les mulets et les bagages descendirent au hameau sur les bords de l'Ers, tandis que le sacerdoce johannite et la chevalerie pyrénéenne, sur leurs douces haquenées, agiles comme des isards, gravirent lentement et péniblement vers le donjon aérien. Le chemin, taillé dans le roc et soutenu par endroits avec de la maçonnerie, fait d'abord un long repli vers le nord et borde l'escarpement de la route de Lavelanet. Puis, il revient au sud et multiplie ses zigzags sur la pente de plus en plus abrupte, comme les lacets du corsage d'une femme. Au point où la montagne déborde et surplombe comme une poitrine le sentier, jusque-là presque vertical, s'étrangle entre deux renflements de rocher, semblables à des mamelles. C'est là que, pour défendre cet étroit passage, s'élève la barbacane que nous avons comparée à la trompe et aux défenses d'un éléphant. Depuis cette tour avancée jusqu'au château, le sol penchant est semblable à une carrière bouleversée et confusément encombrée d'un énorme amas de blocs anguleux. Ce sont, évidemment, les matériaux épars de la construction, qui vont servir à la défense de la forteresse, lorsque d'une cime à l'autre les balistes lanceront des quartiers de roche dans les airs. On dirait que l'architecte n'a pas eu le temps d'en déblayer les alentours. On y travaillait encore lorsque l'Eglise cathare et la patrie romane vinrent réclamer cette roche pour s'y préparer contre les hasards des batailles un refuge et un sanctuaire aérien. De sorte que c'est dans des murailles vierges que don Ramon de Peyréla recueillit ses hôtesses immortelles.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Le Pog de Montségur. — Le Capdhueil. — La cité. — Le village. — L'horizon. — Consécration de la Roche de Montségur.

Le Pog ou Roche de Montségur est un trapèze de montagne, de deux kilomètres de long sur un demi-kilomètre de large environ, et détaché d'un contrefort pyrénéen par un tremblement de terre et par le cours de l'Ers, qui descend des gouffres fatidiques. Un volcan et le gave sont les deux titans qui ont ouvert le vallon et sculpté son acropole sauvage, perpétuellement déchiquetée par l'ouragan. Cette énorme tranche de roc et de fer est isolée au nord par la brèche du *Tremblement*, où passe le chemin de Lavelanet et que surplombe le donjon aérien; au sud, par la gorge de l'Ers, que longe le chemin de Belestar et que domine une barbacane; à l'est, par la coupure verticale et gigantesque de l'Abès (Abyssus) de Serrelongue; à l'ouest, par le talus moins abrupte mais non moins inabordable et non moins vertigineux du val de Montségur. Son escarpement absolu n'est accessible, grâce encore au travail humain,

Digitized by Google

que par la rampe du nord-ouest qui conduit au Capdueil, dont la masse crénelée forme comme la poterne inexpugnable et la herse colossale de la Roche.

Le nom de l'architecte qui reconstruisit la forteresse des géants est ignoré. Ce fut peut-être Escot de Linars et ses deux élèves, Ramon de Vals et Bertran de la Baccalaria, ingénieurs des guerres romanes. Mais, quel qu'il fût, il était évidemment cathare. Il n'admet, autant que possible, dans sa construction que la ligne droite et la forme rectangulaire, expression de la vérité et de la vertu. Les chimères, les gorgones, l'ornementation monstrueuse du moyen âge, reproduction hideuse du type du mal, sont rigoureusement bannies de la forteresse du Paraclet. Nulle part le serf infortuné ne s'y tord en cariatide grimaçante et grotesque. Nulle sculpture de violence, nul symbole de guerre, nulle idée de combat ni de mort. Une seule tourelle, qui du donjon surveille l'horizon de Lavelanet. Deux barbacanes, dont l'une garde, comme un chien, l'abord de la forteresse, et l'autre, à deux kilomètres de là, défend, comme un lion, l'accès de la montagne. Point de tourelles angulaires, ni même, à proprement parler, de meurtrières latérales, ni de fossés environnants; rien que des précipices. Seulement une dentelure de créneaux, semblable à une couronne. Montségur, sans autre défense que l'escarpement de son site, trouvait, comme le cœur des cathares, sa sécurité dans son élévation, et son calme dans sa proximité du ciel.

Voilà ce qui réjouit d'abord les regards des évê-

Digitized by Google

ques du Consolateur. C'est moins une forteresse qu'un sanctuaire, mais un sanctuaire chevaleresque. Le monument, long de cent mètres, large de vingt, haut de dix, occupe le sommet tout entier.

La plate-forme est basse à cause de l'ouragan, mais le souterrain plonge immensément dans les entrailles poreuses de la montagne. Point de portes extérieures, car la baie ogivale, visible aujourd'hui, s'encastrait alors dans le corridor crénelé qui la reliait à la barbacane. Seulement, dans cette tour, une poterne masquée, et tournée du côté du château, s'ouvrait à plusieurs pieds au-dessus du sol, défendue par son élévation et les archères de la barbacane et du donjon. La forteresse est construite avec un calcaire brun, arraché de la cime même aplanie par le fer, et qui donne à ses murs la teinte du plomb et la dureté de l'airain. Cette couleur ferrugineuse assombrit les montagnes environnantes, dont la plus haute cime a reçu le nom de Montferrier. La nature est en deuil et sa tristesse s'accroît encore de la verdure funèbre des buis, des houx, des ifs éplorés et de la grande attitude mélancolique des sapins. A cette pompe lugubre, on dirait un autel gigantesque préparé pour l'immolation d'un peuple. Le temps, cet horrible sacrificateur, amènera la grande victime. Mais Montségur, pendant plus de trente ans encore, sera une roche de victoire et de salut, avant d'être une pierre d'holocauste.

Le vieil évêque de Toulouse entra par la poterne de la barbacane et, suivi de son cortège sacerdotal et chevaleresque, pénétra dans la forteresse. Le corridor crénelé le conduisit dans une vaste salle.

Digitized by Google

L'arc de la porte et de la voûte en est légèrement ogival. C'est la salle capitulaire. Un mur transversal divise au nord le donjon. Il domine et menace d'une archère intérieure le manoir baronial. Nul accès de cette salle au donjon. Mais, vers l'angle oriental, une balustrade annonce un escalier souterrain. Il plonge sa vis dans les entrailles de la roche, et va renaître à l'angle sud du donjon où sa spirale circule élégamment dans le mur jusqu'au sommet. C'est l'unique accès au donjon et à la plate-forme. Celle-ci, dallée, dentelée d'énormes créneaux, se termine au nord par la tour aérienne de l'*Aiguille*. Montségur est assis sur d'immenses excavations qui renferment des dortoirs, des magasins, des *armoires*, même des sépulcres. La forteresse s'enfonce jusqu'à mi-corps dans la montagne, qui la revêt de sa cuirasse, et n'élève au-dessus de la roche, pour le combat, que ses bras, les deux barbacanes, et sa tête, le Capdhueil, le capitole.

De la salle capitulaire, le patriarche Gaucéli et les évêques ressortirent par une porte (plus petite que la baie intérieure du corridor) qui s'ouvre vers l'est, sur les derrières du château. Là, le rocher forme comme un balcon inégal et raboteux, revêtu d'herbe et de mousse, et bordé de broussailles qui se balancent sur l'escarpement abrupte, immense, vertigineux. C'est le fossé oriental de Montségur : tranchée de géants, justement nommé l'Abès (Abyssus), et d'où le regard frissonnant recule effaré. Les évêques continuèrent leur marche vers la croupe de la montagne sainte. Du château on n'y

Digitized by Google

descend que par une entaille creusée dans le roc vif et dont la déchirure inégale augmente de quelques mètres l'escarpement du mur méridional.

La montagne, d'environ deux kilomètres d'étendue, est ombragée de chênes et de hêtres, forêt aérienne semée sur cette cime par l'ouragan pyrénéen. Là s'élèvent, à l'aspect du sud et du levant, les hospices, les écoles, les ouvroirs, les cabanes des vierges et des veuves, les grottes et les maisons des évêques et le manoir du châtelain lui-même, qui bientôt mettra sa jeune épouse et ses enfants nouveau-nés, comme sous les ailes des pontifes du Paraclet. Cette cité cathare se termine au sud par une tour construite à l'origine de la montagne, à l'angle des ravins de Serralongue et de Montségur. Cette barbacane isolée est une vedette chargée de la garde de cette porte de rocher par laquelle s'échappe l'Ers, que l'on a peine à distinguer dans son gouffre, d'où monte son vague bruissement. De la cime on découvre au sud-ouest, comme dans un abîme, le village de Montségur, dont les maisons, cannelées de tuiles rouges, s'étagent par rangs parallèles sur la déclivité, dont un redan les empêche de glisser en bas dans l'Ers. On dirait des ruches d'abeilles exposées au soleil. C'est là qu'étaient descendus les palefreniers, les mulets chargés des bagages, et les palefrois des évêques et des chevaliers qui, lâchés en liberté, broutaient le trèfle et le genêt sur les bords du gave fatidique.

Montségur formait donc deux cités : dans le val, la cité servile et rustique; sur la montagne, la cité chevaleresque, sacerdotale et cathare. Mais com-

Digitized by Google

ment la colonie religieuse et guerrière communiquait-elle avec la colonie agricole et laïque? Par un vaste système de souterrains. Il y avait, selon la tradition, deux ramifications immenses : l'une reliait le château à la tour qui domine le cours de l'Ers, du côté de Bélestar; et l'autre venait aboutir par des rampes sinueuses, ou par un escalier dont la spirale ne devait pas avoir moins de trois mille degrés, au village de Montségur. C'est par cette bouche, alors dérobée, aujourd'hui inconnue, que la forteresse et la tribu cathare, retirée sur la cime, s'alimentaient, s'approvisionnaient, communiquaient avec le monde qu'elles contemplaient du sein des nuées. Bientôt les fureurs de la croisade feront refluer à Montségur une multitude de fugitifs, de proscrits, de chevaliers dépossédés, les veuves et les orphelins de la guerre. Des vieillards, des moribonds viendront demander à la montagne sainte ce qu'ils eussent vainement imploré ailleurs : une suprême bénédiction, une mort paisible, un tombeau assuré. Ces pèlerins s'installeront et déjà s'installent en foule (car la procession plaintive ne s'arrêtera plus) dans des maisons, des cabanes, des grottes éparses et cachées sous la forêt. Monségur, dans la spoliation générale, devint le champ d'asile de l'Aquitaine. Ramon de Pérelha, Bérenger de Lavelanet, son cousin, les châtelains fugitifs campés dans la forteresse, occupaient la porte unique et crénelée de la montagne de Paix. Lavelanet et Bélestar, deux gros bourgs, l'un vassal, l'autre ami, barraient les deux seules avenues; et plus loin, sur les cimes environnantes, les châteaux de la Roca, de Rocafissada, de Rocatalhada, fai-

Digitized by Google

saient la garde; et plus loin encore, sur son inaccessible sommet, l'inexpugnable donjon comtal de Foix.

Du village on ne voyait que des montagnes aiguës, un entonnoir de forêts hérissées par les flèches dentelées des sapins, coupé de l'ouest à l'est par le cours de l'Ers, et dominé au nord par le château cyclopéen, la forteresse des géants. Mais, du château, l'horizon, fermé au sud, s'ouvre largement au levant, au couchant, au septentrion. Avec quel mélancolique ravissement les évêques cathares durent contempler le magnifique horizon qui entoure Montségur! A droite, le vallon où se cache le hameau comme un parc de mouches à miel. A gauche, l'Abès (*Vallum, Bautium*), où paissent les vaches de Serralonga, qui paraissent des chevrettes. Au delà, des hameaux d'origine moresque; et plus loin encore, vers le nord, Lavelanet, la Roca, Pérelha, posés en triangle sur leurs monticules pierreux. Le regard aperçoit dans le lointain, à travers le brouillard, les tours de Mirepois et la sombre masse du Castellar de Pamias. En face, vers le sud, un pic triangulaire; près de sa cime, une vaste grotte : c'est le mont Bid-Orta (*via ortus solis*). L'Ers coule au pied de cette montagne. On le voit descendre de gorges sauvages, puis serpenter au levant dans des lointains grisâtres, ondulés de crêtes pareilles à des vagues, tigrés par les noirs sapins de la forêt de Bélestar. Le torrent cathare, comme la secte dont il est le symbole, sort de gouffres mystérieux, plonge et replonge sous terre, comme une couleuvre poursuivie par un vautour, et reparaît calme et limpide pour

Digitized by Google

mourir dans l'Ariège, au-dessous de Bolbona, nécropole des comtes de Foix. Le paysage est grave, triste, en deuil par la teinte bleuâtre des montagnes, par la verdure sombre des forêts et par un reflet lugubre de la destinée. Mais le plus brillant soleil éclairait ce tableau alpestre. Il enflammait les neiges vierges des cimes et les blanches vapeurs des collines fumantes, comme des trépieds, autour de Montségur semblable lui-même à un immense catafalque. Ces nuées éclatantes entouraient comme d'une gloire cet autel et ce tombeau de la patrie pyrénéenne. Tel du moins il était, lorsque nous, enfants des héros et des martyrs, nous vînmes, six cents ans après, demander à cette cime glorieuse le mystère de la destinée tragique de nos ancêtres.

Le patriarche Gaucéli prit possession de la montagne, et en consacra les murailles vierges, probablement par ces paroles de saint Jean, cadencées en langue romane : « Voici le tabernacle de Dieu parmi les hommes. Et il habitera avec eux, et ils seront son peuple et il sera leur Dieu. Et il me transporta en esprit sur une haute montagne; et il me montra la grande cité, la sainte Jérusalem. Elle brillait de la gloire de Dieu, et sa lumière était semblable à une pierre précieuse. Et je ne vis point de temple, point de soleil ni de lune. Dieu et l'Agneau sont sa lune et son soleil. Et il n'y entrera aucune chose souillée, ni personne qui s'abandonne à l'abomination et au mensonge; mais seulement ceux qui sont inscrits au livre de vie de l'Agneau[1]. » Et la foule,

1. Apocal. XXI.

Digitized by Google

continuant la mélopée du pontife, salua le sanctuaire du Consolateur par des hymnes d'une allégresse mélancolique; car les cathares mêlaient la poésie et la musique à toutes les choses de la vie, sauf le culte divin, dont la parole humaine était l'unique mélodie.

Aujourd'hui Montségur n'est qu'un roc désert; la croupe de la montagne n'est plus qu'une pelouse escarpée, raboteuse, où les ânes et les chèvres, traversant les ruines, broutent les buissons rabougris des hêtres et des chênes dont les antiques troncs couvrirent de leurs rameaux les têtes vénérables des vieillards cathares, et les doctes enseignements de ces platoniciens de l'Occident. Leurs grottes ont été fermées par le temps, leurs tombeaux détruits par la croisade, leurs cendres balayées par les tempêtes, et leur mémoire, proscrite par l'inquisition elle-même, s'est évaporée au vent des siècles.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Discorde dans le camp des Croisés. — Départ du comte de Nevers. — Premières conquêtes de Montfort. — Soumission de Montréal, Fanjaus, Castres et Lombers.

C'est ainsi qu'Esclarmonde de Foix accomplit le plus cher vœu de son cœur en recueillant le sacerdoce albigeois à Montségur. Elle croyait n'offrir qu'un refuge à l'Église cathare; elle offrait encore à son insu un asile à la patrie romane. Montségur devint la tête et le cœur de l'Aquitaine expirante. C'est à Esclarmonde qu'elle devra la délivrance et la victoire. Et si la princesse ne put consolider son triomphe, elle prolongea du moins son agonie d'un tiers de siècle, et lui donna le temps d'acquérir, par le plus magnifique martyre, une place immortelle dans l'histoire et dans le ciel.

De cette cime pyrénéenne, le sacerdoce johannite entendit coup sur coup retentir à l'horizon, rougi par la vapeur du sang et des flammes, l'épouvantable chute des villes romanes. Après le massacre de Béziers, la soumission hâtive de Narbonne, et la prise, incroyable d'audace et de perfidie, de Car-

Digitized by Google

cassonne, il se fit un frisson général de châteaux, un tremblement universel de villes au pied des Pyrénées. Ils ne s'attendaient ni au nombre, ni à la barbarie, ni surtout à l'impiété envers les morts. Et Montségur vit bientôt arriver éperdus les peuples fugitifs de Montréal, de Limous, de Fanjaus, épouvantés par le lion de Montfort. A ces cris, à ces gémissements, après la consécration de la Roche sainte, les princes descendirent à leur poste de combat, les évêques à leur poste de martyre. C'est alors que Guilhabert de Castres s'établit auprès des Lantar, à Saint-Paoul, surnommé *de Jarrats*, à cause des sources vives qui descendent du Thabor, à mi-chemin de Montségur et de Foix. Il ne resta sur la cime sainte que le patriarche Gaucéli, l'archidiaconesse Esclarmonde, les vieillards et les enfants, ces autels vivants où fumaient les oraisons dans le voisinage du ciel.

Cependant Montfort triomphait dans Carcassonne sanglante et déserte. Il donna une fête à ses compagnons de guerre, aux princes du Nord qui venaient de l'investir d'un petit royaume pyrénéen. C'était un banquet d'adieu pour ces princes qui, leur quarantaine achevée, se disposaient à retourner en France. Le festin eut lieu dans le manoir vicomtal, au-dessus du cachot souterrain où gisait le vicomte enchaîné, dont on méditait la mort, et qui, du fond de sa tour et de son désespoir, entendait retentir sur sa tête ces explosions de joie, ces acclamations triomphales. Le comte de Toulouse siégeait, convive mélancolique, à ce banquet des vainqueurs. Les vins roses de Ginestet et les vins pâles de Limous

Digitized by Google

coulaient dans des coupes d'or. Tout à coup, les portes de la salle s'ouvrent et l'on voit apparaître le petit infant de Toulouse. Le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers et de Saint-Paul, ses parents, avaient voulu voir le jeune neveu de Richard Cœur-de-Lion. Le cœur de l'homme le plus barbare a besoin de se reposer de ses crimes sur une image d'innocence. Ramon VI, dont ces princes plaignaient le malheur, avait fait venir son enfant, le comte Jove[1], son petit Ramonet. Il avait onze ans, il était blond et gracieux ; il n'était pas moins gentement élevé. Un jeudi donc, Ramon de Recalt, son gouverneur, et Jauffré de Poitiers, son précepteur, amenèrent le bel infant. Le duc de Bourgogne le baisa, chaque chef à son tour le caressa ; Montfort, probablement, plus tendrement qu'aucun, l'embrassa. Notre comte, dit un convive, a une fille du même âge ; ne pourrait-on pas conclure un mariage futur? Cette parole en l'air fut recueillie et enregistrée par quelque légiste normand. On fera bientôt un crime à Ramon VI d'avoir rompu cette union sacrilège, éclose dans la vapeur des vins et des rêves de sang. Le comte de Toulouse forma dès lors le projet de s'échapper de sa captivité, peut-être en renvoyant son enfant aux Capitouls. Il n'attendit qu'un prétexte et qu'une occasion. Ce banquet, avons-nous dit, fut un festin d'adieu pour les croisés, impatients de repartir pour la France. Mais, pour Montfort, cette fête cachait le secret espoir de retenir les pèlerins jusqu'à ce qu'il eût achevé la conquête du Midi.

1. Joube. Juvenis.

Digitized by Google

Montfort, maître du vicomte, du château et de la cité, résolut de remonter à cheval pour effectuer la conquête de tous les États de la maison de Trencabel. Mais la quarantaine des soldats de la croix était expirée depuis longtemps. Ils n'avaient prolongé leur séjour que pour les fêtes de ce scandaleux triomphe. Ils soupiraient après la France.

Montfort et l'abbé de Cîteaux se rendirent auprès du duc de Bourgogne et du comte de Nevers pour les engager à rester quelques jours encore, disaient-ils, *au service de Jésus-Christ.* Un grand nombre de châteaux demeuraient au pouvoir des hérétiques, entre lesquels trois presque inexpugnables : Cab-Aret, dans la Montagne-Noire, Men-Erva sur les rochers du Narbonnais, et Termès sur un contre-fort des Corbières. C'étaient, posées en triangle, les trois barbacanes avancées de Carcassonne. Le duc de Bourgogne, dévoué au légat et patron de Montfort, consentit à rester encore quelque temps. Mais le comte de Nevers, ennemi des moines et de leurs croisades, détestait l'abbé de Cîteaux, le duc capétien et Montfort. Prince indépendant et généreux, il haïssait la suprématie du Bourguignon et les hauteurs du Cistercien. Sa haine instinctive s'était accrue encore de l'indigne captivité du vicomte et de la mutilation barbare de Carcassonne. Cette double félonie révoltait son âme chevaleresque. Bien des fois les deux princes faillirent tirer leurs épées et donner aux victimes le spectacle des discordes sanglantes de leurs vainqueurs. Aussi le comte de Nevers repoussa-t-il avec indignation la proposition du légat, et, loin de seconder Montfort, il partit avec ses vas-

Digitized by Google

saux, et entraîna une grande partie des barons du Nord. Ainsi, dit un chroniqueur, l'*antique ennemi* souffla des discordes dans le camp des croisés pour arrêter le progrès des affaires de Jésus-Christ[1].

Pendant que les discordes des conquérants dans Carcassonne suspendaient les progrès de la conquête, la conquête néanmoins avançait comme d'elle-même par les querelles des conquis. Les dynasties méridionales avaient des races bâtardes issues d'une souche princière comme des scions sauvages. Il était dans le Carcassais une maison chevaleresque qui portait le nom d'Aragon, probablement germée du tronc royal de Saragosse. Cette maison était cathare et patriote; mais un de ses membres, nommé Pierre, comme le roi, un fils prodigue, un enfant perdu et ruiné, crut refaire sa fortune et pêcher quelque fief dans cette tourmente qui bouleversait les terres romanes, et dans cette distribution des châteaux et des cités faite par les légats. A la tête d'une bande de routiers, il s'élança sur le Rasez et le Lauragais comme l'avant-garde de la croisade. Il amena par l'épée et l'épouvante à une soumission précipitée les villes de Montréal, Fanjaus et Limous. Le hardi maraudeur en eut de beaux deniers, dit un contemporain qui, ne pouvant comprendre qu'un chevalier pillât sa terre natale, fait entendre que

1. Pierre de Vaux Cerney, p. 67.

1. La chronique en vers suppose que c'était un bandit aragonnais. Mais la chronique en prose assure qu'il était du pays. « Peyre Aragonés, loqual era del païs, et anava an lodit lequat.

Digitized by Google

Pierre était étranger, un mercenaire venu d'Espagne[1].

Quoi qu'il en soit, Montfort, voyant le pays venir à lui tout effaré, résolut de sortir de Carcassonne, accompagné du puissant duc de Bourgogne. Il vint camper à Alzonne, ancienne station romaine, à trois lieues vers le couchant, prêt à se porter, selon l'occurrence, au sud ou au nord. Il se dirigea vers Montréal, appelé par Américic, seigneur de Montréal, de l'antique maison de Laurac. C'est Sicard de Laurac, son père, qui, voyant les moines de Cîteaux entrer dans son bourg en faisant le signe de la croix, s'écria : *Que jamais je ne sois sauvé par ce signe!* Blanca de Laurac, sa mère, était une matrone cathare, et sa sœur Mabilia était une vierge *portant couronne*. Ses deux autres sœurs avaient épousé : Géralda, le riche et patriote seigneur de Lavaur; et Esclarmonda, Gérald, de la race d'Impéria, le puissant châtelain d'Aniort, de Rocafelh et de Castelport, vers les sources de l'Aude. Américic et ses sœurs, au temps de la vicomtesse Aladaïs, étaient l'ornement de la cour de Carcassonne. Il était poète et avait disputé à Pierre Roger de Mirepois et à l'illustre comte Ramon-Roger de Foix le cœur de la fameuse Loba de Pen-Autier, dame de Cab-Aret.

Après les comtes, nul n'était plus noble et plus puissant qu'Américic de Montréal[2]. La chute inouïe

1. G. de Tudelle, str. XXXIV. — Les Aragon d'aujourd'hui s'appellent Maurel et n'ont rien de commun avec les Aragon albigeois.

2. P. de Vaux-Cernay.

Digitized by Google

de Carcassonne avait ébranlé sa fidélité. Dans ce premier trouble, il se rendit anprès de Montfort, et le conduisit à Montréal qu'il déclara tenir de Simon, comme de son suzerain, et du pape, le souverain de l'univers. Le droit théocratique bouleversait le droit chevaleresque. L'infortuné baron se préparait à son insu la mort la plus honteuse et la plus tragique.

De Montréal, Montfort s'élança sur Fanjaus, appelé par saint Dominique, campé au Villar. Fanjaus relevait directement du comte de Toulouse; Ramon VI était l'allié des croisés. Ce prince était même encore à Carcassonne. Simon envahit ses terres sans droit ni raison, comme il envahira bientôt les domaines du comte de Foix. Isarn de Fanjaus était de l'antique maison de Mirepois. Il était devenu seigneur de ce canton par son mariage avec Auda de Prouille, héritière de Fanjaus. Auda, si l'on s'en souvient, avait embrassé le catharisme avec Esclarmonde de Foix. Fanjaus était la résidence du Fils-Majeur de l'évêque de Toulouse. C'était alors le fameux Guilhabert de Castres. Isarn de Fanjaus, fuyant devant la croisade, s'était retiré à Mirepoix, son berceau, et les autres maisons chevaleresques, les Goth, les Prolha, les Festa, les Ferrand, les Picarel accouraient se ranger autour de la lance du comte de Foix. Nobles et peuple, tout fuyait devant les croisés, qui trouvèrent Fanjaus désert comme Montréal.

Montfort, arrivé sur la limite du Lauragais, s'arrêta. Il n'osa pas faire franchir à son cheval l'Ers, qui le séparait des terres du comte de Foix. On voit qu'il ne suivait pas de plan stratégique; il

Digitized by Google

allait par bonds, tantôt au sud, tantôt au nord; cette marche capricieuse s'explique par les appels incohérents des peuples affolés. Il revint donc sur ses pas, averti que les consuls de Castres l'attendaient au camp d'Alzonne. Sur l'avis du duc de Bourgogne, il résolut d'aller recevoir l'hommage de cette grande cité de l'Albigeois. Castres, comme son nom l'indique, ancien campement romain sur le fleuve Agout, appartenait à la maison féodale des Guilhabert, dévoués aux vicomtes de Carcassonne et amis des rois d'Aragon. Bernard de Castres, chef de cette puissante et pieuse race romane, resta fidèle à son seigneur infortuné; et pendant que sa ville se soumettait à Montfort, ne sauvant de son vaste patrimoine que sa lance et son cheval, il se rendit pour combattre auprès du comte de Foix. Il trouva, dans les Pyrénées, son frère, l'illustre Guilhabert, futur évêque cathare de Toulouse, et un autre encore, Isarn, diacre, et Orbria, leur sœur, diaconesse et vierge *couronnée*, tous réfugiés à Montségur. Ermengarde, une autre sœur, surnommée la *belle Albigeoise*, épouse d'Olivier de Saissac, et dame de Saissac et d'Hautpoul, célèbre dans les chants des troubadours, ne tarda probablement pas à les rejoindre dans les montagnes de Foix. L'épée, la parole et le cœur des barons et des peuples de l'Agout et du Tarn étaient tellement dévoués au catharisme, qu'il allait trouver son surnom le plus populaire dans Albi, et son patriarche le plus illustre dans Guilhabert de Castres. Montfort, laissant le duc de Bourgogne au camp d'Alzonne, se porta rapidement, avec quelques chevaliers, vers la grande cité de l'Agout.

Digitized by Google

Il reçut l'hommage effaré des consuls et des habitants de Castres, et trouva dans ses murs des chevaliers qui venaient offrir la soumission de Lombers, lieu illustré par une conférence célèbre et résidence de l'évêque cathare d'Albi.

Montfort voulut inaugurer sa domination à Castres par deux supplices. On lui présenta deux Bonshommes, un parfait et un novice. Simon ordonna qu'ils fussent brûlés vifs. Le maître persista dans sa foi cathare; mais le disciple exprima le désir de rentrer dans l'Église romaine. Touchés de son repentir et de son malheur, une partie des chevaliers s'écrièrent qu'il ne devait pas être condamné au feu. Mais les autres répondirent qu'il méritait la mort, puisqu'il avait été hérétique, et que sa conversion tardive ne provenait que de l'horreur du bûcher. De là, grande altercation entre les croisés. Montfort, casuiste de l'école d'Amalric, y mit un terme, ordonnant qu'il fût brûlé, parce que, disait-il, perfide, le feu lui serait un juste châtiment, et fidèle, une salutaire expiation de son péché, et que d'ailleurs il en serait dédommagé dans le paradis. Aussitôt les deux patients sont fortement garrottés aux jambes, au ventre, au col, les mains croisées sur le dos, et de plus solidement attachés dos à dos au poteau du bûcher. Les torches brillent : « Dans quelle Église entends-tu mourir? demanda le confesseur au novice. — Dans la sainte Église romaine, répondit-il, et que cette flamme me serve de purgatoire. » Le feu est mis au bûcher; en un instant, le parfait est réduit en cendres; mais, ô miracle, le novice, ses liens s'étant rompus, sortit des flammes comme d'un

Digitized by Google

lit de fleurs. *Seulement le bout de ses doigts était un tantinet brûlé*, ajoute naïvement Pierre de Vaux-Cernay, l'Hérodote farouche de la croisade [1].

Remarquons que le *très noble château* de Castres fut livré par les bourgeois, et que ce sont les chevaliers qui vinrent offrir le *très noble château* de Lombers. Montfort se défia des avances inattendues de ces barons. Il n'osa s'aventurer dans leurs vastes et farouches forêts. Il remit à un autre temps l'acceptation de cette métropole johannite de l'Albigeois. Il fortifia le donjon de Castres, et alla rejoindre le duc de Bourgogne au camp d'Alzonne. Il est probable que le Carcassais remuait, et que sa domination était contestée autour de Carcassonne. Nous voyons d'où venait la résistance. Les deux princes allèrent assiéger la forteresse de Cab-Aret.

1. Chap. XXII.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Les tours de Cap-Aret. — Siège de la Tor Nova. — Départ du duc de Bourgogne. — Evasion du comte de Toulouse. — Concile d'Avignon. — Voyage de Ramon VI à Paris et à Rome. — Montfort traite avec le comte de Foix. — Prise de Limous et de Saissac.

Le contrefort méridional de la chaîne cébennique appelée de nos jours la Montagne-Noire, à cause de la noirceur de ses forêts, avait reçu des Askes le nom de Cap-Aret, tête de montagne, et des Romains, celui de Caput-Arietis, tête de bélier, soit à cause de la consonnance des mots, soit à cause de sa ressemblance avec cet animal symbolique. Le pech du Cap-Aret avait à leurs yeux la figure d'un bélier noir, formidablement accroupi, et dont le front morne et menaçant était hérissé de tours. Il était armé de trois cornes ou de trois châteaux : Quertinhos, ou *roche pelée;* Curva-Spina, *croupe recourbée,* et la Tor-Nova, aujourd'hui les *tours de Cabardez*, récemment construite, probablement en prévision de la croisade, comme Montségur. C'étaient des fortifications roulées en spirale autour des cônes de granit

Digitized by Google

brun, coiffées de créneaux et de nuées. Elles barraient le pas de Montsarrat, au pied du pic de Nore. La Tour-Nova, le plus considérable de ces trois donjons, était au XII^e^ siècle le domaine féodal des *Fils de Enos*, Roger et Miro (1144), chefs de plusieurs branches alliées à la maison vicomtale de Carcassonne[1]. Le plus illustre de leurs descendants, au temps de la croisade, était Pierre Roger de Cap-Aret. Il était célèbre par sa valeur, et sa femme, Brunissende, par sa beauté, objet des chants et des adorations du troubadour Ramon de Miraval. Il avait un fils, Jordan, qui lui rappelait ses guerres d'Orient, et une fille, Nova, qui portait le nom de son invincible forteresse. C'était un homme de l'âge et du courage de Richard Cœur-de-Lion.

Ces tours, ces âpres rochers, ces sites sauvages avaient été naguère enchantés par la poésie et les amours chevaleresques. L'un des fils d'Énos avait épousé la fameuse Stéphania, beauté célèbre, originaire de Cerdagne, probablement de la maison d'Aniort, vulgairement appelée dona Loba de Pen-Autier, surnom qui, pour beaucoup, exprimait la férocité de sa passion et ses ravages dans le monde sentimental. Trois barons illustres entre tous, Ramon-Roger, comte de Foix, Pierre-Roger de Mirepois, et Américde Montréal, soupirèrent longtemps pour cette beauté superbe. La *fille d'Impéria* ne succomba qu'au plus vaillant prince des Pyrénées. Mais la matrone romane, en acceptant pour amant

1. Don Vaissette, IV, p. 442. pl. CXXI et CL.

Digitized by Google

et pour troubadour le comte de Foix, se déshonora, car, le sacrifice étant le principe de l'amour, il n'était permis d'aimer qu'un inférieur, d'après le code de la sentimentalité chevaleresque. Son talent magnifique et son rang subalterne donnèrent quelque espoir au troubadour Pierre Vidal. Il s'éprit d'une passion délirante pour cette beauté sauvage. Il en perdit presque la tête. Pour l'amour d'elle, il portait dans ses armes des muffles de loup. Ces emblèmes ne touchèrent pas dona Loba. Alors le pauvre fou se revêtit d'une peau de loup, et dans cet accoutrement féroce, il s'en alla sur la montagne épouvanter les troupeaux. Les bergers firent la chasse à la bête; il fut déchiré par les grands chiens des bercails. On l'arracha de leurs dents, et tout sanglant on le transporta au château de Cab-Aret. C'est ce que désirait le pauvre insensé. Dona Loba rit beaucoup en recevant ce nouveau martyr d'amour. Elle le garda jusqu'à sa guérison, parfumant les blessures de son corps et de son cœur de grâce, de suavité et d'amabilité féminine qui sait honorer le malheur et le génie. Mais il n'obtint rien de plus de son extravagant sacrifice, ni des chants dont il rémunéra cette compatissante et chevaleresque hospitalité. Jeux, amour, poésie, orgie d'un monde éperdu d'idéal, vous n'êtes plus! Dona Loba, vieillie et repentante, pleure ses égarements et ses chimères de cœur dans les austérités de l'ascétisme cathare, dont son époux et ses fils vont être les héros. La croisade rugit dans les sombres gorges et sur les cimes sauvages du Cabardez.

Montfort et le duc de Bourgogne campèrent à une

Digitized by Google

demi-lieue de la montagne. Le lendemain ils disposèrent leurs batailles pour escalader les donjons. Car ce sont trois donjons, roulés sur des pitons de granit, et reliés par des sentiers vertigineux. Courbespine, au centre, domine de toute la hauteur de ses tours, au levant Quertinhos, au couchant Cab-Aret. Ils plongent, au midi, sur le ravin du fougueux torrent l'Orbiel, au nord sur les âpres précipices où roule un autre torrent non moins sauvage, le Grésilho. La barbacane de las Ilhas garde au couchant l'abord de la montagne et du château de Cab-Aret. C'est là que Pierre-Roger attend Montfort. Il a réuni dans ses tours toute la tribu des *Enfants d'Enos*. Le troubadour du camp, vassal du châtelain pour sa terre, de la châtelaine pour son cœur et sa harpe, c'est le noble et tendre Ramon de Miraval. Montfort se disait probablement : « Ce vieillard, qui s'est enfui de Carcassonne comme une taupe, par les souterrains, n'oserait tenir sur son rocher. Ses tours vont tomber avec son cœur, et je vais saisir ce fuyard dans son repaire aérien. » Il se trompait : le lion est invincible dans son antre. Montfort attaqua par la barbacane du couchant; il dressa ses échelles et ses calabres contre la tour Nova de Cab-Aret. La montagne secoua son dos hérissé, et les croisés grimpeurs furent précipités comme des insectes dans les ravins sanglants de l'Orbiel.

Le duc de Bourgogne et Montfort revinrent meurtris à Carcassonne. Le duc s'y reposa trois jours, et repartit avec son armée pour le Nord, abandonnant à lui-même le chef de la croisade. Un grand nombre de barons français suivirent les Bourguignons.

Digitized by Google

« Féroces, disaient-ils, sont les montagnes, dévorants sont leurs défilés. Partons, partons pour Paris[1] » Après l'affaire de Cab-Aret, ils désespéraient de la conquête, et soupiraient après la douce France. Simon fut *désespéré* du départ du prince capétien, qui représentait auprès de l'ost le roi Philippe-Auguste. Le comte Ramon crut aussi avoir terminé sa quarantaine d'ignominie et de douleur. On le traitait, non plus en allié, mais en ennemi, en lui enlevant Fanjaus. Il se déroba du camp, et revint furtivement à Toulouse avec le jeune infant. Montfort et le légat, qui croyaient le tenir prisonnier, furent furieux de voir s'échapper leur proie. Ils dépêchèrent après le grand fugitif un archevêque, un évêque et des barons croisés. Arrivés à Toulouse, ces députés sommèrent le prince et les capitouls de leur livrer les hérétiques, les suspects, et leurs biens, avec ordre à ceux-ci de se justifier devant les barons, et de confesser leur croyance devant le camp de la croix. La sommation était accompagnée d'une double menace d'anathème et de guerre. Ramon VI, avec une noble fierté, répondit qu'il n'avait rien à démêler avec l'abbé de Cîteaux et le comte de Montfort, qu'il avait reçu son absolution du légat *a latere* Milon, et qu'il allait porter sa cause devant le souverain pontife à Rome, et devant ses deux suzerains, le roi de France et l'empereur d'Allemagne. — Les consuls répondirent qu'ils avaient fait exécuter les lois contre les hérétiques et qu'ils étaient prêts à contraindre les suspects de rendre raison de leur foi.

1. G. de Tud., str. XXVI, v. 826 et 27.

Digitized by Google

soit devant leur évêque, soit devant les légats. — Les habitants enfin ajoutèrent qu'ils avaient été reconnus catholiques par les légats Raoul et Pierre de Castelnau. Tous, le comte, le capitoul et le peuple, en appelaient au pape. Le fougueux Amalric lança l'anathème et l'interdit sur Toulouse.

Le légat Milon, resté sur les bords du Rhône, tint un concile à Avignon (6 septembre). Le concile, formé des évêques du Rhône et des Alpes, dressa vingt et un canons pour la réformation des mœurs des deux provinces. Il ordonne aux évêques de contraindre les barons à l'extermination des hérétiques; de frapper d'une amende pécuniaire les excommuniés; d'ôter toute administration publique aux juifs, et de forcer les peuples de jurer la paix. Il exclut des bénéfices ecclésiastiques, jusqu'à la troisième génération, les parents des meurtriers de Pierre de Castelnau, de *sainte mémoire*, légat du saint-siège, de maître Guifred, chanoine de Genève, et d'autres victimes récentes des vengeances provençales. Il fait raser la forteresse de Guilhem de Porcelet, ami du comte et protecteur de l'assassin du légat Castelnau. Milon écrivit au pape contre le comte de Toulouse. Il prétendait que ce prince avait enfreint les quinze articles de son traité; et conséquemment les sept forteresses qu'il a remises en garantie sont confisquées au profit de l'Église romaine. Il délie du serment de fidélité les habitants d'Avignon, de Nîmes, de Saint-Gélis, qui font hommage au saint-siège. Il le déclare déchu de ses droits sur le comté de Maguelonne. Il l'excommunie, de concert avec l'abbé de

Digitized by Google

Cîteaux et le concile d'Avignon[1]. Les deux légats, ne tenant plus entre leurs mains le prince évadé, le poursuivent de leurs colères et le désignent à la croisade. Il est évident que, comme ils s'étaient servis du vicomte prisonnier pour s'emparer de Carcassonne, ils avaient l'intention de se servir du comte captif pour se rendre maîtres de la puissante cité et des vastes États de Toulouse.

Ramon VI fut dès lors saisi comme d'une pensée de mort; il eut le pressentiment d'une fin précoce et tragique. Ayant conçu le dessein de se rendre à Rome et de porter sa cause devant Innocent III, il fit son testament. Il nomme son fils Ramon, âgé de onze ans, son héritier universel. Il lui donne pour tuteurs Baudoin son frère, le comte de Commenges son cousin, et les consuls de Toulouse. Il donne à Baudoin, le futur régent, le comté de Milhaud et de Valsergue, avec une rente de 10,000 sols melgoriens. En cas de mort du petit infant, il lui substitue Baudoin. Il met son fils et sa terre sous la garde de Philippe-Auguste, roi de France, et d'Othon, empereur d'Allemagne. Dans le cas d'extinction de sa race, il nomme les deux monarques héritiers de ses États, selon qu'ils relèvent du royaume ou de l'empire, sur l'une ou l'autre rive du Rhône. Après d'autres legs domestiques, il lègue aux Templiers et aux Hospitaliers toute la récolte de son domaine privé dans l'année de sa mort; aux Hospitaliers, son jeune

1. Don Vaissette, V. 134

Digitized by Google

cheval favori, et aux Templiers son palefroi et son armure de bataille.

Ce testament, signé de Ramon de Recaud et de Déodat d'Allaman, ses deux officiers, notoirement Albigeois, et de Guilhem Calveria, son serviteur féodal, fut évidemment rédigé à Toulouse et déposé au Capitulum de la cité. Mais Pierre Arnaud, le notaire, et le scribe Pierre Sans en firent deux copies dont l'une, pour Philippe-Auguste, retrouvée dans le Cartulaire de Saint-Denis, et l'autre, qui s'est perdue dans quelque abbaye des bords du Rhin, pour l'empereur Othon[1]. Puis Ramon VI partit avec son escorte de chevaliers et de consuls. Mais pendant qu'il ferait ce grand détour par la France et le Nord, l'ancien évêque Ramon de Rabastens et l'abbé de Saint-Audard de Montauban devaient se rendre directement à Rome pour préparer l'arrivée du comte. Montfort et l'abbé de Cîteaux se hâtèrent de députer Robert de Mauvezin pour justifier leur conduite auprès du saint-siège. Le roi de France, la comtesse de Champagne sa cousine, le comte de Nevers, le duc de Bourgogne, qui revenaient de la croisade, lui rendirent à son passage de grands honneurs; et muni de lettres de recommandation du monarque et des princes du Nord, il continua sa route vers Rome, à travers les Alpes, pour réclamer auprès d'Innocent III contre les excommunications de

1. Le testament est du 20 septembre 1209. L'acte est divisé par les lettres de l'alphabet, écrit en caractères gothiques, scellé de cire blanche sur lacs de cuir, du sceau comtal, à l'effigie du prince, a la brebis et à la croix. Dom Vaissette, t. V, pr. LIV, p. 571.

Digitized by Google

ses légats et les spoliations de Simon de Montfort.

Pendant que le comte de Toulouse chevauchait vers les Alpes, Simon continuait à s'emparer de ses domaines. Depuis le départ du duc de Bourgogne, il était resté avec les chevaliers que sa renommée attachait à sa fortune, et que le fanatisme, combiné avec l'esprit d'aventure et de conquête, retenait dans la croisade. Pierre de Vaux-Cernay prétend qu'il demeura avec seulement trente chevaliers français. Mais c'est pour grandir son héros et donner à son audace un air de miracle. Ces trente étaient ses compagnons, ses compatriotes et, chose remarquable, les vassaux immédiats du château royal de Saint-Germain, les propres officiers de la cour féodale de Philippe-Auguste. A leur tête, Bourchard et Mathieu de Marly, et leur frère Lambert de Croissy, cousins de la comtesse de Montfort, Robert et Simon de Poissy, parents du chef de la croisade; puis encore Gui de Lévis, le maréchal, Guillaume d'Encontre, Pierre de Voisins, Jehan de Bruyères, Jehan et Pons de Beaumont, Gui de Lucé, Hugues de Lascy, Roger des Andelis. C'étaient ses fidèles, les chefs des bandes conquérantes. Avec eux restèrent, d'après un contemporain, quatre mille cinq cents Bourguignons et Allemands, ce qui amoindrit beaucoup le prestige de Montfort, subjuguant l'Aquitaine avec trente chevaliers d'outre-Loire et les anges protecteurs de la croisade[1]. L'audace de son chef est grande encore sans cette rodomontade monastique.

1. Chronique romane.

Digitized by Google

Mais où donc s'était écoulé ce déluge de 300,000 croisés?

Montfort chargea Guilhem d'Encontre d'achever la conquête du Bedarrès. « Nul ne sait mieux garder château, donjon ou cité forte. Certes si le Portugal ou le royaume de Léon étaient sous sa domination, ils seraient mieux gouvernés que par ces fous de bandits qui en sont rois, j'en jure le Christ[1]. »

Guillaume alla camper sur les ruines de Béziers, dont il ne restait debout que la façade de Saint-Nazaire, comme un gibet colossal. Simon marcha en personne dans le Rasez pour occuper Limous, dont il avait reçu la soumission par ses consuls[2]. Limous, l'antique Atax, n'avait d'autre seigneur que le vicomte même de Carcassonne. Les Romains l'avaient construite sur la colline où s'éleva depuis son château féodal. Montfort ne conserva que le donjon, et fit descendre la cité, dépouillée de ses tours, sur les bords de l'Aude. C'était pour une ville un affront semblable à celui d'un chevalier condamné à ne plus revêtir d'armure ni monter de cheval de guerre. Montfort donna le château, la ville et le territoire de Limous en fief à son cousin Lambert de Croissy, qui échangea son bois du Vésinet et son île de la Seine contre ce riche domaine aux

1. G. de Tudelle, str. XXXVII, vers 850.

2. Pierre de Vaux-Cernay place la reddition de Limous après la prise de Mirepois et de Pamiers. Évidemment il se trompe, car Limous s'était rendu dès les premiers jours au routier Pierre d'Aragon, et ses cousuls étaient venus à Carcassonne faire leur soumission officielle à Montfort, qui dut en prendre possession aussitôt.

Digitized by Google

grappes blondes et aux vins d'or, conquis au pied des Pyrénées.

Montfort prit encore aux environs de Limous plusieurs petits châteaux dont il fit attacher les chevaliers à des potences. Enfin il vint assiéger Preixan sur l'Aude, entre Limous et Carcassonne, qui appartenait au comte de Foix, dot de sa mère, Sézélia de Trencabel. Pendant le siège, le comte Ramon-Roger accourut, et dans l'effarement universel, ne pouvant résister seul contre la croisade, fit sa paix avec le légat, remit le château à Montfort, et laissa en otage son plus jeune fils, le petit infant Américde Foix.

Le conquérant, maître de Limous au sud, revint au nord attaquer Saxago. C'est un ancien castellum romain, assis, comme son nom l'indique, sur un contrefort de rochers (Saxa), entouré d'un ravin profond, où bouillonne un torrent, la Bernasonne. Il domine un canton bocager et pastoral, montagneux, mais moins aride que le territoire contigu du Cabardez. Son puissant dynaste était à cheval sur la Montagne-Noire. Il possédait au sud Saissac, au nord Hautpoul, à l'ouest, à la racine de la chaîne, Puilaurens. Un de ses rameaux avait produit les vicomtes de Fenouillèdes sur les Pyrénées; un autre s'intitulait fièrement *roi de l'Hautpoullois*, et sa forteresse inaccessible était le Pic de Nora. Bertrand de Saissac avait été nommé par Aladaïs régent des États de Carcassonne et tuteur du jeune vicomte. L'austère régent avait pour argentiers les juifs, pour ministres les cathares. Ni le légat ni Montfort n'oublièrent le redoutable baron. Ils vinrent l'as-

Digitized by Google

siéger dans sa forteresse, et, après un sanglant assaut, en occupèrent les tours. Montfort donna le glorieux donjon à son cousin Bourchard de Marly, qui, dans ce magnifique fief, oublia son manoir natal de *Mirabilis locus*[1], dont les flèches aiguës dominent le cours sinueux de la Seine, l'immense tapis de la forêt de Laya, et les sombres tours de Saint-Germain, résidence favorite des rois capétiens.

1. Marly.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Montfort reçoit un message mystérieux. — Il se rend à Fanjaus où l'attend Vidal, abbé de Pamiers. — Origine de l'abbaye de Saint-Antonin. — Prise de Mirepois.

Avec Carcassonne, Limous, Albi déjà promis par l'évêque, et Béziers, qui n'était qu'un amas calciné de décombres et d'ossements, Montfort possédait les capitales de ses quatre comtés. Mais son ambition, stimulée par cette rapide conquête, se trouvait à l'étroit dans le spacieux domaine des Trencabel qui comprendrait presque aujourd'hui les trois départements du Tarn, de l'Aude et de l'Hérault. Il en avait déjà franchi la limite vers le couchant en envahissant le Lauragais, et en s'emparant de Fanjaus qui relevait du comte de Toulouse, agression qui fut sinon la cause, du moins le prétexte invoqué de la rupture et de l'évasion précipitée de ce prince. La même intempérance ambitieuse le brouilla subitement avec le comte de Foix, le lendemain de l'alliance qu'ils avaient conclue à Preixan. Le chef de la croisade, à son retour à Carcassonne, trouva un messager qui lui indiquait un rendez-vous mystérieux à

Digitized by Google

Fanjaus. Le personnage qui l'appelait n'était autre que Vidal, abbé de Saint-Antonin de Pamiers, déjà connu par ses interminables démêlés avec le comte de Foix.

Pamias est une station romaine, témoin le Castellar et le cimetière antique d'où l'on retire encore des urnes cinéraires [1]. Mais le peuple était ibère, comme l'indique le nom de Fredel-Ask, et de Castel M'Askar. Frédélas passa aux Goths, aux Francs, à Charlemagne, et, à la ruine de l'epire carlovingien, revint aux fils d'Asnar, maîtres de ce massif central des Pyrénées, entre l'Aude et l'Adour. Les comtes de Foix occupèrent le Castellar, avant-poste septentrional de leur puissant donjon pyrénéen. Mais l'abbé de Saint-Antonin réclama le château, la ville et le pays à cinq lieues à la ronde, comme héritage de saint Antonin, prince goth de Frédélas. Voici la légende inventée par les moines.

Au v^e^ siècle, Frédel, prince goth, frère d'Euric, roi de Toulouse, régnait sur ce canton des Pyrénées. Son royaume s'étendait entre le Doctourier à l'est et l'Estrico à l'ouest, depuis le pas de la Barre jusqu'au confluent de l'Ers et de l'Ariège. Frédel eut un fils qu'il nomma Antonin. Le jeune prince, né goth et arien, rejeta sa race, abjura son hérésie et se rendit à Rome, centre de la foi catholique. Il revint la prêcher dans les Gaules et dans sa ville natale de Frédélas. Ses compatriotes, indignés de sa double désertion, le tuèrent comme il allait repasser

1. Le camp de las olas.

Digitized by Google

e fleuve et regagner son ermitage construit sur la rive gauche de l'Ariège. Cet ermitage se changea en monastère sur sa tombe. Ce monastère fut détruit vers l'an mil par un débordement du fleuve, et reconstruit sur l'autre rive, au sud de Frédélas. Ses reliques furent transportées en grande pompe au nouveau Mas, dans la barque du saint. On y voyait le saint assassiné. Une colombe conduisait la nacelle. Sur la poupe était sculpté le Castellar. Ce tableau miraculeux fut gravé sur le sceau abbatial[1]. Les cénobites se portaient comme les héritiers du Castellum et du royaume de Frédélas. Les comtes le réclamaient comme successeurs des princes cantabres, libérateurs de l'isthme pyrénéen. De là, froissements continuels de la crosse et de l'épée. Roger II rapporta d'Orient les reliques d'Antonin d'Appamée. Le martyr syrien éclipsa le martyr d'Occident. Frédélas perdit son nom et prit celui de Pamias. Les comtes bâtirent une ville nouvelle au pied du Castellar et la dédièrent au patron asiatique. Les moines ne furent pas embarrassés pour si peu. Ils réclamèrent l'héritage du saint goth au nom du martyr oriental. Ils revendiquèrent tout, ville neuve, ville vieille, Castellum. Notez que Pamias ne possédait qu'une portion du corps du martyr. Sa tête était à Saint-Antonin-sur-l'Aveyron, et une omoplate à Palencia, en Espagne. Tous ces monastères avaient le même droit d'hériter du microscopique et fabuleux royaume de Frédélas. Les comtes tâchèrent de maîtriser la turbulente abbaye en lui donnant pour chefs leurs vassaux les

1. Archives et scels de Pamiers

Digitized by Google

plus affidés. C'est ainsi que s'explique l'élection de l'abbé Pétronius, évidemment de la maison du Peyrat. Il vivait vers 1050, et c'est le plus ancien titre connu de cette famille pyrénéenne. Après sa mort, les discordes recommencèrent et remplirent tout le XII^e^ siècle. Les comtes opposèrent à Saint-Antonin Sainte-Marie de Bolbone, leur monastère favori et leur nécropole. Enfin l'abbé Vidal conçut l'audacieux dessein de trancher toutes ces querelles féodales par le fer. Il offrit à Montfort le château, la cité, le territoire de Pamiers, le royaume de Frédélasck, sous la réserve de les tenir directement de Saint-Antonin, condition toujours repoussée hautainement par le comte Ramon-Roger [1].

Montfort eut hâte d'accepter et l'hommage et la conquête, et pour l'exécuter se mit aussitôt en campagne. De Fanjaus, son plus court chemin était d'aller par Belpech passer l'Ers au pont de Mazères, bourgade vassale du monastère de Bolbona, où il se fût trouvé à trois lieues de Pamiers et à deux de Saverdun. Mais il fit un détour vers le sud; son ambition était contrainte d'obéir au fanatisme du légat; il marcha, par des coteaux boisés, sur Mirepois, siège de l'épiscopat cathare de Toulouse, et l'un des principaux foyers de l'albigisme pyrénéen. Mirepois est une ville antique; son nom évidemment phénicien était Bélicerte [2]. Le château de Mirepois s'appelait au moyen âge la Tour, parce qu'il se composait d'une tour centrale entourée de manoirs

1. Ourgaud. — Arch. de Pamiers.
2. Béli Cartha, *cité de la lune*.

Digitized by Google

et des bercails des Bélissen. C'était à la fois une demeure féodale et patriarcale, comme il convenait à la tribu des *Fils de la Lune*. Un fossé sec le protégeait à l'est, au nord et à l'ouest, où s'ouvrait la porte munie de son pont-levis, et se perdait dans l'escarpement du sud, au pied duquel s'allongeait le bourg. Ce bourg, rétréci entre la colline et le gave, s'adossait au château et baignait ses pieds dans le torrent; de là son nom de *Mirapiscis* ou *Mirapéis*, qui rappelait sans doute aussi mystérieusement l'ancienne Bélicerte, adoratrice de Dagon, le dieu-poisson de la Phénicie. La forêt de la Béléna, ou bocage de la Lune, formait une ceinture au bourg et au donjon des Bélissen. Mais Mirepois avait vu le poisson céleste; il avait jeté ses rets dans les gouffres de l'azur, et il y avait pêché le Christ alexandrin. De là sa gloire nouvelle de métropole cathare, de la tenue d'un synode johannite et de la résidence du patriarche Gaucéli[1]. Peut-être Montfort crut-il y surprendre cet hérésiarque, ses archidiacres et ses chevaliers. Tout au moins tenait-il à grand honneur d'occuper cette métropole du Paraclet. Probablement il s'attendait à quelque rude combat. Mais Gui de Lévis, commandant de son avant-garde, entra sans coup férir, à ce qu'il paraît, dans le château vide et le bourg désert. Où donc étaient les fils de Bélissen? Autour du comte de Foix, qui tâchait d'organiser la résistance dans les montagnes avec le roi d'Aragon.

Mirepois, sur la rive droite de l'Ers, formait l'ex-

1. Doat, passim.

Digitized by Google

trémité du territoire de Carcassonne. Mais le dernier vicomte l'avait cédé tout récemment à son parrain, le comte de Foix. De sorte que cette agression de Montfort était une attaque contre un prince *ami* et la violation du traité de Preixan. Montfort, ne trouvant personne dans ce repaire d'*hérétiques et de routiers*, guerroya contre les maisons. Il détruisit probablement le temple, les écoles, les hospices, les ouvroirs, brûla les morts avec ce qu'il put trouver de vivants et marcha rapidement sur Pamiers, après avoir donné le manoir des Bélissen à Gui de Lévis, le maréchal, dont les descendants y resteront campés pendant six cents ans [1].

Six lieues séparent Mirapéis du Castellar et de la cité de Pamias. Les légats, pendant les conférences, avaient essayé de détacher des cathares les seigneurs pyrénéens, l'abbé de Cîteaux par la terreur, l'évêque de Toulouse par la séduction. Ils avaient déjà débauché Campranhan. Foulque dit à Adhémar de Rodelha : Rompez avec les hérétiques. — Nous ne le pouvons pas, répondit le sage et noble Adhémar. Ils sont nos parents, nos amis. — En effet, toutes ces familles chevaleresques étaient unies et entrelacées comme un tricot de mailles de fer. Nous allons le prouver pour les Bélissen que Montfort refoulait devant lui. Le mélange des terres montre la promiscuité des races. Les *Fils de la Lune* formaient un tronc paternel : les Pierre-Roger de Mirepois. La tige produisait trois rameaux : les Arnauld-Roger,

1. P. de Vaux-Cernay, XXIV.

Digitized by Google

les Batalha et les Fanjaus. Les Pierre-Roger étaient alliés au Ravat par Ava, leur aïeule, et aux Durfort par une bisaïeule, Bélissenda. Les Arnauld-Roger étaient unis aux Peyrella, aux Massabrac; les Batalha, aux Ventenac et aux Castelverdun; les Isarn de Fanjaus aux Prouille, aux Ferrand, aux Festa. Les branches féminines étaient innombrables. Les Durfort étaient alliés aux Villemur de Palhers, de Saverdun, de Marcafaba; et, dans leur voisinage, aux Marlhac, aux Justinhac, aux Canté, aux Cincte-Gabelle. Ils étaient co-seigneurs de Saverdun, de Belvèse et de Fanjaus. Les Durfort étaient alliés à la maison de Foix par Amalia, femme de Roger II, et les Villemur par N., dame de Marcafaba, sœur aînée du comte Ramon-Roger. Les Bélissen, en se retirant devant Montfort, trouvaient, au pied des montagnes, les Peyrat, les Peyréla, les Peyrota, les Lera, les Bélesta, les Lavelanet, les Lantar, les Arvinha, les Vernholas et les Mauléon[1]. Il est probable que cette chevalerie, si nombreuse et si guerrière, ne laissa pas, sans l'attaquer, passer Montfort dans la forêt de Bolbone. Les Durfort et les Villemur la reliaient aux comtes de Foix, et le prince aux races comtales de Carcassonne, Commenges, Conserans, Palhars, Andorre et la dynastie royale d'Aragon. L'albigéisme chevaleresque et cathare ressemblait à ces figuiers gigantesques de l'Inde, dont les branches flexibles, retombant et s'enracinant au sol, forment autour du tronc central des arcades, des portiques, des dômes, où

1. Doat. — Moréri, art. Durfort. — Dom Vaissette. V. Pr.

Digitized by Google

s'abritent, pendant la tempête, les colombes, les aigles, les gazelles, les lions et les éléphants.

La terreur et l'horreur régnaient dans Pamias. Frédélas avait, avec Foulques, la trahison au dedans, et l'invasion au dehors, avec l'abbé Vidal. L'un appelait, l'autre amenait la croisade avec Montfort. Les Campranhan, les Claret, les Carla, les Siguier, les prêtres, les traîtres, la plèbe fanatique et déguenillée, hurlant des hymnes, se rendit à la rencontre du dévastateur. Ils chantaient : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*. Le vieux lion ibère, gardien du Castellar, attendait, morne et muselé, le famélique lion du Nord qui devait le dévorer. Quel honneur pour l'histoire d'attacher tous ces traîtres à son pilori rémunérateur, ce *patibulum* des siècles !

Cette révolution ne s'accomplit pas sans tumulte, si ce n'est sans combat. Fanatisée par les moines, la populace escalada le palais d'Esclarmonde. Quelques jours auparavant la princesse et ses compagnes étaient descendues par la porte de l'Olmet, protégées par les lances des Durfort et des Villemur. Avec les chevaliers sortirent les consuls, et la liberté proscrite avec le Paraclet. L'immense procession de veuves, de vierges, d'enfants, de vieillards, ondula dans la plaine boisée, pour éviter Montfort. Au pont du Doctorier, elle remonta le torrent vers Dun, manoir du diacre Peyrota. Le pittoresque vallon de l'Herm la conduisit vers Pérella et Rocafissada, donjons amis. Esclarmonde avait séjourné cinq ans à Pamiers (1204-1209). C'est l'âge d'or de la cité. La lumière s'éteignit avec la noble princesse et un capuchon de ténèbres s'accumula sur la ville monacale.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Monfort marche sur Pamiers. — Le Castellar livré par l'abbé Vidal. — Simon se reconnaît le vassal de Saint-Antonin. — Il prend Pamiers, Saverdun, le bas comté. — Il reçoit Lombers et Albi.

Montfort descend la rive gauche de l'Ers qui s'écarte vers le nord le long des collines du Lauragais, et franchit obliquement cette vaste plaine, couverte alors de la marécageuse forêt de Bolbonne. En passant, il prit Montaut, forteresse de l'abbaye et des bois[1]. Il marchait au couchant, les yeux sur le Castellar, masse opaque de briques fauves, flanquée de quatre tours carrées, percée de trois portes crénelées, et surmontée d'un énorme donjon central, également quadrangulaire. Le tout pyramidait, flamboyant, et noyé dans le soleil du soir qui descendait derrière les collines sombres du Podaguez[2]. Au pied de la Motte, un bras factice de l'Ariège, après avoir formé une île, se bifurque, pour envelopper la cité, fait mouvoir sur les deux canaux de noires forges, de blancs foulons, arrose

1. Mons saltus.
2. Ourgaud : gravures.

Digitized by Google

de verts potagers, et rejoint le gave qui poursuit vers le nord son cours naturel et sauvage. Montfort mit pied à terre au monastère de Saint-Antonin, assis sur la rive droite de l'Ariège, en face du monticule de l'autel druidique du Tonnerre. L'évêque de Toulouse, qui trahissait Ramon VI, vint à la rencontre de Simon ; et Folquet, l'abbé Vidal, la multitude monacale, accueillirent comme un sauveur le chef de la croisade, qu'ils appelaient le *comte du Christ*. De l'abbaye ils descendirent le lendemain vers Pamiers, et par la porte de l'Olmet, ainsi nommée d'un orme antique qui en ombrageait l'arc massif et crénelé, Vidal, au nom de saint Antonin, l'introduisit dans la cité, puis dans le Castellar, l'en nomma seigneur et châtelain, en le substituant aux comtes de Foix. Vidal s'étant assis sur son trône, le conquérant mit un genou en terre, une main dans celles de l'abbé et l'autre sur les Évangiles [1].

« Au nom de notre Seigneur, dit le cénobite, moi Vidal, abbé administrateur de l'Église de Frédélas, du conseil de nos clercs, et des autres fidèles et amis de notre Église, je te concède, à toi, Simon, seigneur de Montfort, comte de Leicester, par la grâce de Dieu, vicomte de Béziers et de Carcassonne, ce château de Pamiers, avec la forteresse et les forteresses qui y sont ou seront dorénavant, et toute la ville, tant la vieille que la neuve adjacente à ce dit château de Pamiers; afin que tu demeures le fidèle gardien de ce château et de la villa de

1. Vaux-Cernay, XXIV.

Digitized by Google

Frédélas, et de toute l'abbaye et de tout le domaine (honor) de cette abbaye, pour l'honneur de Dieu et de saint Antonin et de ses clercs, tant présents que futurs ; je te concède encore le jardin et la treille et moitié de l'île et du moulin de l'Ariège. Pour la garde, défense et munition dudit château, je te cède la moitié des leudes... Et toutes ces choses ci-dessus nommées, nous te les cédons, comte Simon, seulement durant tes jours[1]. »

Le chef de la croisade prononça ainsi la formule de l'hommage : « Je, Simon, seigneur de Montfort, comte de Leicester, et, par la grâce de Dieu, vicomte de Béziers et de Carcassonne, pour ma demeure établie dans ce château, je promets mon service à Dieu et à mon seigneur saint Antonin, et à ses clercs, tant présents que futurs, et donnerai annuellement en preuve de vasselage un demi muid de bled purgé, un muid de vin pur, une vache grasse et quatre porcs, ou quatre sols annuellement payés à la fête de saint Antonin. Et que Dieu me soit en aide[2] ! »

Montfort se releva, et ses compagnons saluèrent de leurs acclamations et du bruit de leurs armures le nouveau conquérant du Castellar et de la ville de Pamiers. Le chanoine Joan Lenic transcrivit la charte de l'hommage, datée d'un des derniers dimanches de septembre 1209. Elle fut signée, pour le monastère, par Vidal abbé, Gui prieur et Mauri sacris-

1. D. Vaissette, t. IV, p. 457 Pour les formules des comtes de Foix.

2. Ibid., t. V, p. 573. Serment de S. de Monfort, calqué sur l'hommage des comtes de Foix, t. IV, p. 457.

Digitized by Google

tain; pour la ville, par Ramon Siguier, Guilhem de Claret, Ramon et Bernard du Carla, et Arnauld de Campranhan, notables. Ce dernier était l'arbitre des conférences du Castellar qui avaient attiré la croisade et la victoire de Montfort. Compranhan, comme la grenouille de son blason, venait de faire le plongeon dans le marais de sang, et reparaissait salamandre et crocodile. Pour l'Eglise, par Folquet, évêque de Toulouse et les frères Arnauld et Ricard Poncha (pointe), délégués de l'abbé de Cîteaux. Et pour la croisade enfin, par Simon de Montfort, Bourchard de Marly, son compagnon (*commilite*) Gui de Lévis, son maréchal, Gui de Lucé, et Simon et Robert de Poissy, chevaliers français.

La bannière de Foix disparut du donjon et à sa place fut arboré le lion de Montfort, dominé par la nef de saint Antonin qui portait à sa poupe le Castellar et à sa proue une colombe.

Ainsi s'accomplit cette menace prophétique, proférée naguère par un missionnaire cistercien contre le comte de Foix : « Comte, tu ne daignes déférer à ton seigneur, le martyr saint Antonin. Sache que de ton vivant tu seras privé de ton droit seigneurial et déshérité de cette ville de Pamiers[1]. » C'est à partir de ce jour que ce nom, prononcé à la française, remplacera le nom si doux de Pamias et de Frédélas.

De Pamiers, descendant la rive droite de l'Ariège, Montfort se porta rapidement sur Saverdun, à trois lieues vers le nord. Cette ville appartenait à

1. Pierre de Vaux-Cernay, XLV, p. 130.

Digitized by Google

l'un des barons les plus accomplis de ce temps, le sage, le vaillant, l'éloquent Arnauld de Villamur, de la maison de Marcafaba, alliée à la dynastie comtale; et à ses cousins, Sicard de Durfort et Pons-Adhémar de Rodelha, précepteur chevaleresque de l'infant Roger-Bernard; et fils l'un et l'autre de cette illustre Faïs, compagne de la vicomtesse Esclarmonde et *tante et amie* de Ramon-Roger, comte de Foix. Les seigneurs de Saverdun étaient tonjours en querelle avec les abbés de Saint-Antonin à cause des pêcheries de l'Ariège. C'est pour venger l'outrage fait à leur mère que les enfants de Faïs avaient naguère tué un moine officiant à l'autel de l'église du Camp, à Pamiers. Vidal maintenant, par réprésailles, lançait Montfort contre le château de Saverdun; il s'élève sur une haute falaise, au confluent de l'Ariège et de l'Ausonne, ruisseau qui le sépare de la ville, étendue à ses pieds sur la rive gauche du fleuve écumant et bruissant[1]. Montfort se présenta, et Saverdun, livré à l'ennemi, en l'absence de ses vaillants seigneurs, par la faiblesse de son site, accessible au sud, la débilité de ses murailles de terre entremêlée de galets, l'effarement des citoyens patriotes, et le fanatisme des partisans de la croisade, se rendit. L'heureux Simon mit la main sur le château, la cité et le vaste fief de Saverdun, qui s'étendait dans la plaine au confluent de l'Ariège et de l'Ers, et débordait au sud et au nord sur les coteaux du Podaguez et du Lauragais. Le manoir des Villemur, vingt ans auparavant, avait vu les fêtes nuptiales du comte Ramon-Roger et de la

1. Le doct. A. Peyrat.

Digitized by Google

comtesse Philippa de Moncade. Maintenant ses tours sont captives, ses murs habités par l'étranger, ses créneaux voilés de deuil et d'effroi. Montfort donna Saverdun à Enguerrand de Boves, baron originaire de Magny dans le Vexin français, et l'un des ancêtres du pieux et docte champion calviniste, Philippe de Mornay. Avec Saverdun, Simon prit les bourgs de Cincte-Gabelle, de Sainte-Suzanne, de Saint-Ibars, et les châteaux de Bonnac, de Canté, de Rodelha, de Durfort, de Justiniac, de Massabrac, de Gaillac-Toulza, livrés par les moines de Calers. Il venait en quelques heures d'enlever au comte de Foix, *son allié*, trois villes et une douzaine de lieues de pays sur la rive gauche de l'Ers. C'est ce qui forma depuis *la terre du Maréchal*, ou le fief de Gui de Lévis. Pour relier Pamiers, Mirepois et Saverdun et protéger l'abbaye de Saint-Antonin, il établit au centre de la forêt de Bolbone un camp de Teutons : c'est l'origine du village *des Allemands*. Puis il repartit pour Carcassonne.

Pendant cette surprise furtive et ce démembrement de ses États, où donc était le comte de Foix? Où se trouvaient les seigneurs pyrénéens dépossédés, les Bélissen de Mirepois, les Villamur de Saverdun? Le comte Ramon-Roger, se reposant sur le traité de Preixan, était sans doute passé de l'autre côté des Pyrénées, pour concerter une résistance patriotique avec le roi d'Aragon. La chevalerie du bas comté, refluant vers les montagnes, se massait au Pas de la Barra, qui est la porte de Foix, pour couvrir la métropole politique, et autour de Lavelanet,

Digitized by Google

pour entourer d'un cercle de lances le sanctuaire de Monségur. Simon n'alla pas les y chercher. Il n'y eût trouvé que des combats. Et jusqu'ici le chef de la croisade n'est occupé qu'à recueillir les villes livrées, défaillantes et désertes, les corps morts.

De retour à Fanjaus, il y trouva des députés des bords du Tarn et de l'Agout qui étaient déjà venus lui offrir à Castres la soumission de Lombers. Il résolut d'aller prendre possession de ce château, vassal de l'évêque d'Albi et résidence de l'évêque cathare de l'Albigeois. C'était une métropole johannite, illustrée par un colloque célèbre, et en même temps un Pui (*podium*) ou cime de poésie renommé par ses cours d'amour, les mélodies de ses poètes, et la distinction souveraine de son seigneur, qui n'était autre que le jeune et brillant roi d'Aragon.

La reine de ces jeux chevaleresques était la *blonde Aladaïs*, femme de Bernard de Boisseson, vavassor de Lombers. C'est elle dont le harpéor Ramon de Miraval osa disputer le cœur au monarque espagnol. Maintenant cette beauté célèbre, fugitive de son poétique manoir, vit errante dans les tours hospitalières d'Hautpoul ou de Cab-Aret, ou dans quelque grotte du pic de Nora[1]. Lombers avait plus de cinquante chevaliers. La discorde et l'effarement divisaient ces barons. Les uns voulaient défendre le château ; c'étaient les Boisseson, partisans du roi ; d'autres voulaient le livrer à Montfort ; c'étaient les partisans de l'évêque qui étaient allés le lui offrir à Castres et

1. Troub. Ram. de Miraval.

Digitized by Google

puis encore à Fanjaus. Ils accueillirent avec honneur le chef de la croisade. Mais ils remirent au jour suivant à lui livrer le donjon. Le lendemain le conseil délibéra en tumulte jusqu'à trois heures de l'après-midi. Montfort se crut trahi, sortit en hâte du bourg, et s'en retourna soucieux vers Albi. Son départ précipité décida les chevaliers qui, redoutant son courroux, coururent après le conquérant fugitif, le ramenèrent inquiet et menaçant dans leur château et le reconnurent pour leur chef féodal, à la place du gracieux roi d'Aragon. De Lombers, Simon remonta vers Albi, berceau masculin de la dynastie des Trencabel. L'évêque Guilhem, qui en était coseigneur avec le vicomte, livra la ville au chef de la croisade, qui se reconnut son vassal pour Albi et pour Lombers. Montfort, en signe de vasselage, dut offrir tous les ans, le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge (15 août), un épervier de chasse, éperonné et revêtu de son chaperon de combat, symbole des évêques batailleurs d'Albi. Le chef de la croisade conquit ainsi dans une seule campagne pacifique la métropole catholique et la métropole cathare de l'Albigeois, et rentra doublement triomphant à Carcassonne[1].

1. Compayré. — D. Vaissette V.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Organisation de la conquête. — Ambassade à Rome pour demander au pape l'investiture des domaines de la maison des Trencabel. — Mort de Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne.

Montfort ne quittait guère Carcassonne. Quand il sortait en guerre, il se hâtait de revenir pour garder le vicomte captif. Cette fois, le geôlier de sa victime avait été l'abbé de Cîteaux. Trois choses occupèrent, pendant cet automne, le comte et le légat : l'organisation de la conquête, la demande de l'investiture auprès du saint-siége, et la mort lente et muette du pauvre vicomte, qui, dans son étroit et obscur fond de tour, fit pendant trois mois comme l'essai de son tombeau [1].

La conquête avançait d'elle-même, insensiblement poussée par l'effroi. Chaque jour tombait un courage, un donjon; Montfort s'en emparait et donnait aux terres romanes des seigneurs français. Nous avons vu qu'il avait placé Bourchard de Marli à Sais-

1. G. de Tudelle, str. XXXVII, v. 860.

Digitized by Google

sac, Lambert de Croissy à Limous. Le château de Villaciscle fut donné à Guillaume des Essarts. Frémis le Franc (Francigéna) reçut la terre de Roumégous, non loin de Mirepois, sur la rive droite de l'Ers. Gui de Lévis conserva Mirepois, mais Saverdun ne devait pas rester à Enguerrand de Boves. Castres et Lombers, le cœur de l'Albigeois et de l'albigéisme, seront inféodés plus tard à Gui de Montfort, frère du conquérant, qui devait les transmettre à deux rameaux de ses descendants. Montfort donna Fanjaus et une trentaine de villages du Lauragais à l'évêque de Toulouse, qui l'appelait secrètement dans sa métropole. Il établit saint Dominique à Fanjaus, et lui donna, au dedans, la maison des Armens, au dehors, le château de Prouille. Les Armens étaient soit des pauliciens bulgares du IXe siècle, soit des arméniens que les croisades avaient ramenés en Occident. Ils étaient probablement armuriers. Ils fabriquaient pour les barons des armes asiatiques, et des harnais arabes pour leurs palefrois. Ces Orientaux avaient embrassé le catharisme, sorti comme eux de Perse. Leurs ateliers se changeaient en oratoires : on y forgeait les boucliers et les casques de l'Esprit ; dona Turca, une fille des Armens, épouse de don Ferrand, y prêchait tous les soirs, et damasquinait élégamment les épées du Paraclet. Leur hôtel, donné à saint Dominique, devint un couvent de nonnes. Les seigneurs de Prouille étaient les seigneurs mêmes de Fanjaus. Auda de Prouille, chef de leur race, épouse d'Isarn de Bélissen, habitait le château, jeté sur l'escarpement oriental. Ramon et Isarn de Prouille avaient leur manoir situé à une demi-lieue sous la

Digitized by Google

forêt et au pied de la montagne de Fanjaus. Montfort garda le donjon de la cité, et céda au missionnaire castillan le castel rustique qui devait être le berceau de l'ordre dominicain [1].

Pendant que ces étrangers s'établissaient dans les châteaux et les cités du Midi, les seigneurs indigènes, qui ne sauvaient de leurs héritages que leur lance et leur cheval, se retiraient dans les montagnes. Les Pyrénées, ces forteresses des Cantabres, devenaient les *ports* qui recueillaient les épaves de ce grand naufrage aquitain. Arnauld de Villamur, Amiel de Palhers, Sicard de Durfort, Adhémar de Rodélha, Pierre de Durban, seigneur de Montagut, réunis aux chevaliers de la Haute-Ariège, postés au *Pas de la Barre*, fermèrent sans doute la porte septentrionale de la vallée de Foix. Les Fils de Bélissen et les chevaliers de Mirepois et de Fanjaus, repliés sur Lavelanet, interceptaient la route orientale de Foix et les abords de Montségur. Là se rendirent aussi les châtelains dépossédés du Rasez et du Carcassez; de ce nombre les seigneurs de Tornaboïs, dont Bourchard de Marli avait saisi les domaines voisins de Saissac, et les seigneurs Del Congost, dont les terres rapprochées de Limous avaient été adjugées à Lambert de Croissi. Les hommes d'armes, capables de combattre, restèrent à Lavelanet, mais les femmes, les enfants, les vieillards montèrent à Montségur. Parmi ces derniers était un vieux chevalier, le seigneur de Ferrand, époux de dona Turca, la théologienne de

1. Doat, XXV. Dép. de R. de Peyrelha.

Digitized by Google

Fanjaus. Il mourut bientôt après, et pour prix du tombeau qu'il obtenait sur la montagne sainte, légua à Ramon de Pérelha le dernier bien qui lui restât, son cheval de guerre. Ferrand ouvre la longue série des sépulcres de Montségur.

Dès que Montfort apprit que le comte de Toulouse se rendait à Rome, où devaient le devancer l'abbé de Saint-Audard et l'ancien évêque Ramon de Rabastens, il fit partir en hâte une ambassade pour les prévenir auprès du pape. Il mit à sa tête un chevalier normand nommé Robert de Mauvoisin, homme *de science parfaite, de merveilleuse droiture*, et *très-ardent pour le service du Christ*[1]. Simon, dans une lettre remise à son envoyé, disait en substance au pontife : « A l'appel de la guerre sainte, j'ai volé contre les hérétiques dans les contrées albigeoises. J'ai été élu unanimement, quoique indigne, par la vocation de Dieu et du consentement des princes, pour chef du pays conquis. J'ai résolu d'y rester pour l'honneur de Dieu et l'accroissement de la foi, dans l'espoir d'y anéantir l'hérésie, si Votre Sainteté veut m'accorder son appui. Il faut que vous acheviez ce que vous avez commencé. Mais ce travail exige de grandes dépenses. D'un côté, les seigneurs de l'expédition m'ont laissé presque *seul*[2] au milieu des ennemis du Christ qui sont errants sur les montagnes. Et de l'autre, je ne saurais plus longtemps, sans le secours du pontife et des fidèles,

1. P. de Vaux-Cernay, chap. XXIX.

2. C'est faux, et Montfort va être démenti tout à l'heure par les légats Amalric et Milon.

Digitized by Google

gouverner un pays dévasté par la guerre. Les hérétiques m'ont abandonné des châteaux vides ou ruinés; ils n'ont conservé que les plus forts. Il faut les assiéger, et c'est à peine si, même avec une double paye, je puis retenir quelques soldats. Pour mériter votre bénignité, j'ai imposé trois deniers de cens annuel sur chaque maison, en faveur de l'Église romaine. J'ai ordonné qu'à l'Église également fussent payées les dîmes détenues par les hérétiques. Ainsi, après avoir ordonné toutes choses pour l'honneur de Dieu, suivant mon pouvoir, je supplie Votre Sainteté de vouloir bien me confirmer dans la possession de ce pays, qui m'a été donné, et à mes héritiers, de la part de Dieu et de la vôtre, par l'abbé de Cîteaux, votre légat, du conseil de toute l'armée, et d'accorder une pareille grâce à ceux qui, ayant participé au labeur de la conquête, ont reçu, selon leur mérite, une portion du territoire. » Il termine par des louanges de l'abbé de Cîteaux, et lui recommande son envoyé, Robert de Mauvoisin [1].

Amalric et Milon, réunis à Carcassonne, écrivirent en même temps à Innocent III. Ils rendent compte des succès inouïs de la croisade, racontent le sac de Béziers, la prise de Carcassonne, l'élection de Simon de Montfort, l'impôt frappé en faveur de l'Église romaine, et demandent que ce pieux et invincible chef soit confirmé prince du pays conquis. L'ost s'est retiré, après avoir fait en deux mois plus qu'on n'eût osé espérer en deux ou trois ans. Mais il est resté auprès du chef un si *grand nombre de vaillants cheva-*

1. D. Vaissette V. XXI, 129.

Digitized by Google

liers, qu'il lui sera facile, non seulement de garder ses conquêtes, mais de subjuguer le pays tout entier sur les hérétiques, excepté Toulouse. Toutefois, il convient que l'Église, dont il fait les affaires, contribue aux dépenses de la guerre. Il lui faut de grands secours pour contenir tant de villes, deux cents châteaux-forts, et le vicomte de Béziers, chef des hérétiques, dans les fers, et pour achever la conquête des terres cathares[1]. Ils paraissent ne tenir aucun compte des 250,000 *pédailles* et *ribaudailles* venus du nord, à moins que le soleil, la fatigue, la débauche, les vendanges, les pluies d'automne et les flèches des faidits des forêts n'en eussent jonché les torrents, comme de cadavres de sauterelles.

Le jeune Ramon-Roger, depuis trois mois, était tenu enchaîné dans une basse-fosse du château vicomtal de Carcassonne. Sa vie pesait au légat et à Montfort. Il était un obstacle à la reconnaissance du chef croisé. L'usurpateur n'osait s'éloigner un instant de la cité frémissante. Si le captif se fût échappé, toute la Septimanie se serait insurgée autour du héros-martyr, sorti comme de son tombeau. « Le comte à cœur de lion demeure à la garde de son prisonnier. » Bientôt après, le vicomte mourut, et de méchants vauriens, qui ne savent ce qui est ni ce qui n'est pas, vont disant qu'il fut occis de nuit par trahison. Mais, ajoute le troubadour contemporain, « pour chose qui soit au monde, le comte ne l'aurait pas souffert, non, par le Christ du Tonnerre. » Le poète ajoute mélan-

1. Innocent III, épist. 109 et 198.

Digitized by Google

coliquement : « Nul ne peut éviter ce qui doit advenir. Il fut pris du mal de dyssenterie. Il lui convient de mourir. L'évêque vint le mettre en ordre. Il mourut le soir sur la brune. Que Dieu ait pitié de son âme! Qu'il veuille le recevoir dans le ciel! Ce fut un grand péché (ou un grand dommage)[1]! »

C'est avec ces réticences, et dans ces termes ambigus et attendris, que le troubadour tremblant raconte ce trépas infortuné. Le peuple crut que le vicomte avait été assassiné. On le disait encore cinquante ans après[2]. Le bruit s'en répandit jusqu'à Rome, et jusqu'aux oreilles d'Innocent III. Le pontife avait approuvé la trahison du légat; il ne désapprouva pas le meurtre de Montfort. Toutefois, ce n'est pas par le fer qu'il périt, mais, crime plus odieux encore, par le poison. Le vicomte mourut de *Manaso*, de *Espremesors* (10 nov. 1209). Montfort fit exposer son corps à Saint-Nazaire, la face découverte, sur une magnifique estrade funèbre. Il manda dans tous les alentours que le peuple vînt voir et honorer son prince défunt. A la nouvelle de sa mort, il s'éleva de partout un immense gémissement. Les peuples vinrent à Carcassonne prier autour du cher martyr. « Il fut grandement plaint et pleuré; on vint en foule lui rendre ce triste honneur, et ce fut un spec-

1. G. de Tudelle, str. XXXVIII, v. 865, et XLV, 920.
2. Chronique en prose: « fouc bruch per tota la terra que lodit comte l'avia fait morir. »

Digitized by Google

tacle lamentable. [1]» Ainsi s'exprime, plus d'un siècle après, un chroniqueur encore ému de cette grande douleur nationale. Ce jeune prince, le seul dont le cœur n'eût point défailli devant la croisade, resta le martyr le plus pur, le plus gracieux et le plus chevaleresque de la patrie romane.

Montfort fit à sa victime de magnifiques et mensongères funérailles. Mais tout porte à croire qu'après cette pompe religieuse, il fit disparaître le cadavre. Il voulait bien que le peuple fût assuré de son trépas, mais devait craindre que son patriotisme vînt se raviver sur sa tombe. Son corps fut probablement réduit en cendre, et cette cendre enfouie dans le mystère de quelque fond de tour. On n'a du moins jamais retrouvé aucun vestige de ses restes ni de son sépulcre[2]. Ainsi périt Ramon-Roger, comte de Carcassonne, vicomte de Béziers, d'Agde, du Rasez, de l'Albigeois, du Lauragais, du Menerbois, du Termenois, neveu du comte de Toulouse, petit-neveu de Philippe-Auguste, beau-frère du roi d'Aragon, parent de tous les princes romans. Bercé par sa mère Aladaïs parmi les boucliers des paladins et les harpes des troubadours, allaité par la chevalerie, la poésie et l'amour, et digne de tant de gloire et de félicité, il mourut captif par félonie, tué par trahison, et dépouillé de tout, même d'un tombeau.

C'est alors aussi que s'éteignit le vieux Gaucéli. Son épiscopat résume trois grandes choses : le sy-

1. Chronique romane, livre II. Laquala causa fouc fort lamentosa a vese.
2. G. de Tud. — Chr. rom.

Digitized by Google

node de Mirepois, le colloque de Pamiers et la reconstruction de Montségur. C'est pourquoi nous avons inscrit en tête de ce livre le nom presque effacé de ce patriarche d'Aquitaine, qui se dérobe dans l'ombre de Guilhabert de Castres. Il repose, s'il a conservé son tombeau, dans une grotte du Thabor.

Digitized by Google

LIVRE IX

GÉRALDA DE LAVAUR

CHAPITRE PREMIER

Guillabert de Castres. — Ramon VI à Rome. — Son retour d'Italie. — Sa visite à l'empereur Othon. — Colère de Philippe-Auguste. — Insurrection patriotique.

Nous inscrivons, en tête de chaque livre, le nom d'un héros, d'un poète ou d'un martyr, comme des médaillons sculptés sur la façade d'un palais. Ils résument l'histoire et décorent les portiques du monument. C'est comme un *cénacle* des apôtres du consolateur ou la *table ronde* des paladins de l'Esprit. Aux princes, aux pontifes, aux harpéors, nous joignons les pures et saintes héroïnes du Paraclet. C'est ainsi que se trouvent intercalées parmi les barons et les évêques les figures idéales d'Esclarmonde de Foix, d'Aladaïs de Carcassonne et maintenant de Géralda de Lavaur.

Digitized by Google

Gaucéli eut pour successeur Guilhabert de Castres. Guilhabert fut nommé patriarche d'Aquitaine. Probablement à cause de la guerre, son épiscopat fut dédoublé. Mercader resta son coadjuteur de Toulouse. Les autres suffragants étaient Bernard de Simorra, de Carcassonne; Bénédech de Termes, de Narbonne; Ramon de Blasco (Velasco), de Commenges; Ramon de Mirepois, du Lauragais. Nous ne connaissons pas les évêques d'Albi, d'Agen, du Périgord, du Roussillon, de Provence et d'Espagne. Le patriarcat de Guilhabert comprenait les deux versants des Pyrénées. Il embrassait toute l'Aquitaine de Charlemagne. L'avènement de Guilhabert fut l'avènement d'Esclarmonde. L'archidiaconesse dominait le patriarche comme le comte et la maison de Foix. C'est elle qui, pendant vingt ans, poussera son grand frère, ses fils, ses neveux, ses cousins, tous les fils d'Asnar, toute la chevalerie romane sur les champs de carnage du Midi. Montségur est son trône et son trépied. Elle y siège dans les nuées.

Cependant l'ambassade de Montfort avait devancé à Rome celle de Ramon VI, et toutes deux avaient plaidé leur cause devant Innocent III. Un mois après, arriva le comte de Toulouse. Il reçut un favorable accueil du pape et des cardinaux. Il fléchit le genou devant le pontife et proféra sa plainte contre Amalric et contre Montfort. Puis, montrant le consul qui l'accompagnait, il ajouta qu'il en serait mieux instruit par le délégué du Capitole. Ce capitoul était probablement Gui du Mas

Digitized by Google

Cap-de-Porc, légiste célèbre qui naguère avait défendu le comte devant les conciles et les croisades. Innocent III l'absout comme vassal du saint-siège. Il voulut encore entendre sa confession. Il le prit paternellement par la main, et le prince, comme un enfant soumis, tomba aux pieds du pontife. Sa confession achevée, le pape le releva, et l'absout une seconde fois en présence de tous les cardinaux. Il lui fit baiser la Véronique (Verum icon), la sainte image de Jésus-Christ qui *semblait vivante*. Il lui délivra des lettres de réconciliation comme prince et comme fidèle de l'Église romaine. Avant son départ, il lui fit don d'un anneau d'or dont la pierre valait cinquante marcs d'argent, d'un manteau comtal et d'un palefroi. Ainsi se passa cette comédie solennelle, où le prince sceptique jouait l'orthodoxie, et où le pontife implacable feignait la clémence et la miséricorde. (Janvier 1209.)[1]

Le comte de Toulouse, ainsi réconcilié, prit congé du pape, se remit en chemin et sortit à grandes journées d'Italie, ayant peur d'y *tomber malade*[2]. Venu triste, il en sortait effrayé. Il avait sans doute appris la mort de son neveu, le martyr de Carcassonne. Son fantôme lui était apparu dans ses veilles de nuit et lui avait crié : « Sors de ce palais homicide et de cette Babylone meurtrière. » Il repassa les Alpes et descendit les rives du Rhin pour conférer avec l'empereur Othon, son parent et son suzerain.

1. Guil. de Tud. Strophes XLIII et XLIV.
2. Guil. de Tud. Strophe XLVI. Non pas de la *Mal'aria*, car c'était l'hiver.

Digitized by Google

Montfort, en son absence, continuait sa conquête. Il pressait le roi d'Aragon de recevoir son hommage pour la vicomté de Carcassonne. Le monarque éluda, puis lui donna rendez-vous à Narbonne, et de là ils se rendirent, pour conclure, à Montpellier. Pendant quinze jours il le tint en suspens, puis rompit brusquement, et donna le signal de l'insurrection aux princes pyrénéens. Simon rencontra dans cette ville Agnès, vicomtesse de Carcassonne. Elle avait, nous l'avons vu, transporté son enfant dans les tours de Foix. Femme vulgaire, elle se trouva bientôt dépaysée au milieu de ces doctes théologiennes et de ces héroïnes chevaleresques. Indigne épouse autant que mère dénaturée, elle abandonna le petit enfant, l'orphelin des Trencabel. De quel cœur cette infidèle veuve osa-t-elle passer devant les tours de Carcassonne où gisaient les cendres encore tièdes de son mari ! De quel cœur osa-t-elle reparaître, dans sa dégradation méritée, aux portes de sa ville natale, d'où elle était sortie pour un hymen si glorieux ! Elle demanda la restitution de son douaire nuptial, qui était de trois mille sols melgoriens, assignés sur les châteaux de Torvos et de Pézénas ; elle réclama le remboursement de sa dot, de vingt-cinq mille sols melgoriens, assignés sur différents fiefs de la vicomté de Carcassonne. Montfort, pour plaire au pape, accorda tout à la catholique Agnès, et Agnès renonça, en faveur de Simon, à tous ses droits sur les domaines du vicomte son époux, et aliéna l'héritage de leur fils, l'orphelin des Trencabel [1].

1. 20 nov. Dix jours après la mort de son mari.

Digitized by Google

Agnès accomplit cette renonciation indigne sur le conseil de son oncle parternel, Ramon, évêque d'Agde, infant de Montpellier. L'acte fut passé dans la maison du temple, devant la porte de l'église de ce monastère, et en présence, entre autres seigneurs, de l'évêque d'Agde et du précepteur de la milice, Pierre de Cabrespin. Les témoins de Montfort furent Américic, vicomte de Narbonne, Gui le Maréchal, Pierre de Richebourg, et Simon et Robert de Passi (sur Eure), chevaliers français. Nous verrons bientôt un autre Trencabel abdiquer de même sa race et son pays. La boue des âmes, comme le torchis des tours, s'effondrait dans l'ouragan (Anno 1209, VIII, Kal. Decembris).

Innocent III accorda aux consuls de Toulouse que l'interdit lancé par les légats fût levé de leur cité. Amalric se rendit dans leurs murs. Les citoyens renoncèrent à l'hérésie, et firent au légat l'offrande de mille livres toulousaines. L'abbé de Cîteaux suspendit l'anathème, mais comme on ne lui donnait que cinq cents livres, il excommunia de nouveau les consuls, qui se trouvèrent coup sur coup catholiques et cathares, cathares et catholiques. Enfin ils apportèrent le reste de l'offrande, et Toulouse fut derechef orthodoxe. Amalric exigea pourtant, comme caution de sa fidélité au pape, des otages qu'il envoya au Castellar de Pamiers, entre les mains de Simon de Montfort. Il prenait d'avance ses garanties, sentant frémir le grande cité et palpiter sous ses pieds la terre romane.

L'insurrection se levait à la voix du roi d'Aragon ;

Digitized by Google

son chef, c'était le comte de Foix. Son cri de guerre, la vengeance de leur neveu infortuné, le vicomte de Carcassonne. Elle éclata de Béziers à Toulouse, du Rouergue aux Pyrénées. Monfort se hâta de quitter Montpellier. Comme il approchait de Carcassonne, il apprit que les montagnards tenaient assiégés dans un château Guillaume et Amauri de Poissy. Il y courut; mais l'Aude était gonflé par les pluies, il n'osa lancer son cheval dans le fleuve débordé; et pendant qu'il faisait un détour par le pont de Carcassonne, le château fut enlevé, et les deux chevaliers français envoyés par le comte de Foix dans son inexpugnable donjon pyrénéen [1].

Un plus grand échec arriva sur la Montagne Noire. Bourchard de Marli, son cousin et son Patrocle, avait reçu le château de Saissac. De là, il guettait les tours de Cab-Aret, forteresse de l'*hérésie* et du patriotisme roman. Le vieux Pierre-Roger lui tendit un piège; il envoya une avant-garde l'agacer et l'attirer dans son embuscade. Bourchard sortit de ses murs à la tête de cinquante chevaliers et s'élança aveuglément à la poursuite des fugitifs. Il tombe en plein dans l'ost embusqué des *fils de Nos*. Ils étaient quatre-vingt-dix, tant à pied qu'à cheval, dont quatorze arbalétriers. Les Français sont enveloppés. Bourchard est pris, Gausbert d'Essigny, son lieutenant, est tué, et le reste de leurs compagnons harcelés et hachés dans les ravins. L'effroi des vaincus fut tel qu'ils n'osèrent jamais revenir enterrer

1. P. de Vaux-Cernay, ch. XXVI.

Digitized by Google

ces pauvres morts dont les cadavres n'eurent d'autre sépulcre que le ventre des loups et des vautours. Le soir, Pierre-Roger remonta triomphant dans ses donjons aériens, et Bourchard, mis aux fers, eut pendant quinze mois, dans son cabanon de granit, le temps de regretter son manoir paternel de *Mirabilis locus*.

Le comte de Monfort fut très anxieux de la prise de Bourchard, et pendant tout cet hiver sa fortune déclina jusqu'au *retour des feuilles*[1]. Vers le même temps, Simon fut abandonné de Gérald de Pépios, un baron du Minerbois. C'était un Lautrec. Gérald s'était accordé avec Montfort. Simon, qui le prisait fort, voulut s'attacher ce vaillant chef montagnard, et le traitait comme un ami. Mais un acte brutal vint déranger cette paix fictive, cet accord simulé. Un Français tua un vieillard, un oncle chéri de Pépios. Montfort fit enterrer vif le meurtrier. Mais ce châtiment terrible ne satisfit pas la vengeance domestique et nationale de Gérald. Il sort du palais de Carcassonne ; il part sans prendre congé, sans défier Montfort. Son adieu et son défi furent l'incendie d'un château. Il s'empare de Puiserguier, met aux fers les deux chefs croisés, et parque leurs cinquante servants dans une tour. Montfort court après le rebelle, prend en passant, à Narbonne, le vicomte Américc, et vient assiéger Gérald dans Puiserguier. Mais Américc, sympathique à l'insurgé, refusa l'escalade et s'en retourna à Narbonne. Montfort dut se retirer, vint coucher à Capestang, et, grossi des

1. G. de Tudelle, XLII.

Digitized by Google

postes voisins de la mer, revint assiéger Puiserguier. Gérald ne l'attendit pas cette fois. Il précipita les cinquante servants du haut de leur tour, les ensevelit dans les fossés sous des amas de décombres, de fascines et de feu, et, sur le minuit, traînant à sa suite les deux chefs croisés, se retira vers Ménerba (la Roche des proscrits), inexpugnable forteresse de ces montagnes. Montfort arrive, sauve les soldats qui n'étaient pas encore morts dans leur tombe, ce qui parut un miracle, rase jusqu'au sol plusieurs châteaux, ravage les domaines, tue les colons de Pépios, et après ces représailles, rentre tranquillement à Carcassonne. Un jour, à la porte de son palais, il voit un mendiant conduisant une sorte de spectre. Ce fantôme humain était sans yeux, sans narines, sans oreilles et semblait horriblement sourire à travers ses dents sanglantes et dépouillées de lèvres. C'était l'un des deux otages de Gérald; l'autre était mort en chemin dans un bourbier et sur la neige. Celui-ci, nu et mutilé, venait porter à Montfort la déclaration de guerre implacable, l'atroce vengeance de Pépios et des barons méridionaux [1].

Le comte de Toulouse, descendant le Rhin, était dans la ville impériale de Francfort. Il vit l'empereur Othon, fils de cette Sembélis, tant chantée par Bertran de Born, et neveu de Richard Cœur-de-Lion. Il y reçut l'accueil dû à son rang, à la justice de sa cause, à la grandeur de ses États et de ses malheurs, et comme une victime de la France et de l'Eglise

1. Pierre de Vaux-Cernay, ch. XXVII.

Digitized by Google

romaine, ennemies de l'Allemagne. Othon et Philippe-Auguste devaient se mesurer bientôt sur le champ de bataille de Bouvines. Dans cette grande lutte où devait se décider l'avenir de la France, menacé et déjà dévoré par le capétien, Ramon VI cherchait ses appuis dans les rois d'Aragon, d'Allemagne et d'Angleterre. Ah! où donc était alors Richard Cœur-de-Lion? où donc était Sanche le Brave, de Navarre? Pour rassurer Philippe, il repassa par Paris.

Le roi d'Aragon, en l'absence du comte de Toulouse, se posait comme le patron de l'insurrection romane, et le comte de Foix en était le héros. La victoire de Pierre-Roger de Cabaret avait rendu le cœur à tous les barons romans. Après la défection de Gérald de Pépios vint celle d'Américde Montréal, du château de Lombers, de la ville de Castres. Tout le Midi, revenu de son effroi, échappait à Montfort. L'épouvante était passée aux croisés. Ils ne tenaient plus que quelques rares donjons où ils tremblaient effarés, comme des naufragés sur des écueils. Monfort lui-même était bloqué par l'impuissance et la terreur dans les murs de Carcassonne. Dans cette extrémité il appela à son secours son ami et son compère, Gui, abbé de Vaux-Cernay. Après l'abbé de Cîteaux, Gui était le chef monastique le plus capable de relever le moral des croisés. Gui était un diminutif d'Amalric. La garnison de Carcassonne était sur le point d'abandonner Montfort, Gui releva les courages par son éloquence guerrière, et surtout par l'annonce de la prochaine

Digitized by Google

arrivée d'une nouvelle croisade qu'il avait recrutée dans les pays d'outre-Loire. Mais son éloquence qui relevait les cœurs n'arrêta pas la révolte des peuples et la défection des châteaux. Plus de quarante donjons se détachèrent de Montfort. A Noël, il ne lui restait plus que Carcassonne, Fanjaus, Limous, Saissac, Pamiers, Saverdun, Albi et Ambialet, encore incertains et frémissants. Les peuples se soulevaient et massacraient partout les postes croisés. Enfin Milon, son protecteur, mourut à Montpellier. Au milieu de ces ruines et de ces effrois, Montfort resta seul inébranlable et le cœur haut et fier [1].

Simon attendait deux choses : le retour de Robert de Mauvoisin, son ambassadeur à Rome, et l'arrivée d'Alix de Montmorency, sa femme, à la tête d'une croisade du Nord. Robert revint vers Noël. Il apportait des lettres d'Innocent III. Nous avons vu l'accueil magnifique fait au comte de Toulouse, les présents du pape, l'anneau, le manteau, le cheval, le baisement de la Sainte-Face, l'absolution du prince. Qui n'eût cru que Ramon VI n'était l'hôte et l'ami du Vatican ! Innocent trahissait le comte Il félicita Montfort de son élection par les chefs croisés, l'investit, lui et ses descendants, de la Septimanie conquise, et lui promit l'appui du saint-siège. Il écrivit aux rois de Castille et d'Aragon, à l'empereur d'Allemagne, aux évêques et archevêques, comtes et barons et peuples de Provence et d'Aquitaine, de seconder le conquérant de l'Albi-

1. Pierre de Vaux-Cernay, XXVIII.

Digitized by Google

geois [1], le Macchabée du Vatican. Mauvoisin était porteur de toutes ces lettres à Montfort, aux princes, aux prélats et aux peuples du Midi. Mais il lui fallait recommencer la croisade, et il ne pouvait rien sans l'arrivée des pèlerins du Nord.

Le comte de Toulouse, des bords du Rhin, revint par Paris, pour intéresser à sa cause Philippe Auguste. Mais le capétien lui fit mauvais accueil et le traita, dit-on, avec un dédain superbe [2]. Il lui reprocha, sans doute, ses alliances avec le roi d'Aragon et l'empereur d'Allemagne. Ramon VI revint dans le Midi à travers l'Aquitaine soulevée ; Le peuple devançait le prince dans la guerre. Le comte se joignit au roi d'Aragon et aux belliqueux *fils d'Asnar*: Ces grands barons sont armés pour venger la mort de leur cousin, l'héroïque vicomte de Carcassonne. Voilà donc la guerre nationale engagée ; voilà les deux peuples en présence : d'un côté les légions de la croix, de l'autre les phalanges de l'Esprit.

1. Lettres du 11 et 13 nov. 1209. — Dom Vaissette, t. V, p. 142.
2. P. de Vaux-Cernay. XXXIV.— G. de Tudelle, str. XLIV.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Les troubadours. — Alix, comtesse de Montfort. — Croisade amenée par les dames de France. — Montfort repousse la paix du roi d'Aragon. — L'abbé de Cîteaux refuse l'absolution à Ramon VI. — Siège de Ménerva.

Les négociations des princes sont rompues. Aux diplomaties succèdent les soulèvements populaires. Les troubadours embouchent leurs clairons de guerre. Vidal, Faidit, Cardinal, Pégulha, Miraval, Figueiras, d'innombrables troubadours, appellent aux batailles saintes. Ils convient à la défense de la patrie la race la plus musicale, la plus poétique, la plus chevaleresque de l'univers. Dans leur nombre, deux se distinguent par un prestige fabuleux : Guilhem de Tudelle et Bertran de Born. Guilhem se prétendait mage, nécromancien, élève de Merlin. Il essayait sa harpe et commençait son épopée à Montauban. Ce n'est pas lui, mais un plus grand enchanteur, le peuple roman, qui évoquait de l'enfer Bertran de Born.

Depuis que Rome avait décapité la race ibère en déportant ses chefs au nord de la Maladetta, la

Digitized by Google

nation mutilée s'était fait un type acéphale, un héros vivant dans la mort et portant sa tête dans sa main. Le premier fut un berger de l'Arboust nommé Aventin, en roman l'Aquitain, personnification des tribus aquitaniques. Jeté par les Maures dans une tour, il s'échappa en s'envolant dans les airs. Repris, et décollé par la hache, il ramassa sa tête et prêcha contre l'invasion du croissant[1]. Le même phénomène se reproduisait avec Bertran de Born. Born était mort naguères dans l'abbaye de Grammont. Une légende sortait de la tombe du grand chanteur méridional. Les moines disaient qu'il était allé en enfer, et qu'il avait été décapité par Satan. Mais le peuple soutenait que le supplicié s'était relevé de son échafaud, s'était élancé sur son palefroi, et portant sa tête lumineuse, était remonté de l'enfer, pour montrer aux Aquitains, avec son crâne rayonnant, les projets criminels des princes, les sombres arcanes du Louvre et du Vatican, et Rome couvrant la terre romane de toutes les tortures du Tartare. Comme le berger de l'Arboust, Born devenait un symbole du peuple aquitain. C'est dans les profondes douleurs nationales qu'apparaissent ces immortels fantômes. Les peuples demandent aux mondes mystérieux des auxiliaires surnaturels. Ces visions qui s'entremêlent à l'histoire en sont comme la réalité fantastique. C'est ce troubadour de l'Abîme qui, du haut de la Maladetta, où son crâne brillait comme une lune sinistre, appelait l'Aquitaine aux armes, depuis les Alpes jusqu'à l'Océan.

1. Légendes de Comminges.

Digitized by Google

Devant l'insurrection nationale, les 200,000 vagabonds de la croix s'étaient fondus comme une nuée. Monfort passa péniblement cet hiver. Il attendait le printemps et une chevauchée du Nord pour reprendre les hostilités. La croisade arrivait le long du Rhône, conduite par sa femme, Alix de Montmorency. La comtesse amenait avec elle ses enfants, ses serviteurs, sa domesticité féodale. Elle était accompagnée d'un cortège de dames de l'Ile de France. La plus illustre de ces châtelaines était Mahault ou Mathilde de Garlande, sa cousine, mère de Bourchard de Marli, le conquérant de Saissac devenu le captif de Cab-Aret. Ces dames venaient habiter les manoirs conquis par leurs époux, et former la cour de la comtesse de Montfort dans le palais vicomtal de Carcassonne [1].

Simon se rendit à la rencontre de sa vaillante compagne jusqu'à Pézénas. Il assista, en l'attendant, au synode de Saint-Tibéri, où le légat Amalric avait convoqué les évêques et les abbés septimaniens, pour juger Estève de Servian, l'un des principaux barons hérétiques de la vicomté de Béziers. Estève avoua qu'il avait patronné sur ses terres le docteur cathare Baldouin, et Bernard de Simorra, évêque johannite de Carcassonne. Il abjura son crime entre les mains de l'abbé de Cîteaux, et promit de se joindre aux soldats de la croix. Simon, auquel il fit hommage lige, lui rendit ses châteaux confisqués, sur lesquels il imposa un cens annuel de trois deniers par feu, en faveur de l'Église romaine; et

1. P. de Vaux-Cernay, XXXIV.

Digitized by Google

l'apostat, remontant sur son palefroi de trahison, s'unit aux pèlerins amenés par la comtesse de Montfort.

Simon se mit à leur tête et se dirigea vers Carcassonne. Il ne tarda pas à se heurter contre l'insurrection patriote. Il apprend que ses soldats sont assiégés au château de Montlaur, voisin de l'abbaye de la Grasse. Il laisse sa femme à Campendu, surprend les assiégeants, délivre les croisés, et laisse Montlaur entouré d'un cercle de gibets et de cadavres. Puis Montfort, continuant son chemin, entre dans Carcassonne, et installe sa femme et sa famille dans le palais des Trencabel, au-dessus de la tombe du dernier vicomte-martyr.

Il n'y resta pas longtemps. Il s'élança sur Alzonne qu'il trouva désert, puis sur Bram qu'il assiégea trois jours ; il y fit cent prisonniers, leur fit couper le nez et crever les yeux, et laissant un œil à l'un d'eux, chargea ce borgne de conduire ces aveugles devant Cab-Aret, pour épouvanter les châteaux de la Montagne-Noire. C'est à Bram qu'il prit le clerc français qui avait livré Montréal à son seigneur dépossédé, Américde Laurac. Il le fit dégrader par l'évêque de Carcassonne, traîner à la queue d'un cheval et enfin mettre au gibet. Il s'élança sur le Ménerbois dont il prit toutes les tours, à l'exception de l'âpre et inexpugnable donjon de Ménerba. Il assiège Alairac, manoir du roi goth Alaric, perché sur des rochers entourés d'abîmes, au sud de l'Aude. Après onze jours de siège, ses défenseurs, craignant d'être forcés, s'évadèrent pendant la nuit. Montfort entra le matin, massacra le reste des habitants, et

Digitized by Google

s'empara de ces tours, maîtresses du pays de Lérida jusqu'à la mer [1].

Puis il se rend à Pamiers, où l'attendent le roi d'Aragon et le comte de Toulouse, médiateurs du comte de Foix. Après une conférence orageuse, on se sépara plus irrités. Pierre II suivit le comte Ramon à Toulouse, et Montfort furieux s'élança sur Foix. Il en culbute les milices, les refoule dans leurs murs; il fait bondir son cheval contre les herses des portes. Une grêle de pierres pleut des créneaux; son écuyer est écrasé ; il est en désarroi, mais comme un lion ; et après avoir ravagé et épouvanté les alentours, il regagne Carcassonne.

Pierre-Roger, seigneur de Cab-Aret, Ramon des Termes et Américde Montréal, et d'autres chevaliers, s'assemblèrent à Montréal, pour se donner avec leurs terres au roi d'Aragon. Ils appelèrent le prince, ils allèrent à sa rencontre, et le prièrent d'entrer à Montréal pour recevoir l'hommage. Le monarque exigea d'avance qu'ils lui livrassent tous leurs châteaux, y compris le triple et imprenable donjon de Cab-Aret. Les barons refusèrent, ne se fiant pas à ce versatile suzerain qui avait offert au pape la couronne d'Aragon. Il continua son chemin vers l'Espagne. Il pria seulement Montfort, qui près de là assiégeait le château de Bellegarde, en bravade et à la barbe des seigneurs, d'accorder jusqu'à Pâques une trêve au comte de Foix. Ce désaccord fut un malheur, car le chevaleresque monarque,

1. P. de Vaux-Cernay, XXXV.

Digitized by Google

prenant le rôle de Richard Cœur-de-Lion à la tête des princes pyrénéens, eût pu refouler la croisade. Mais son courage, en outre, était partagé entre les croisés et les Maures. Il vit sans doute, en se retirant, le camp de Montségur, et la cour de Foix. De Foix il rétrograda vers Muret, où trois ans après il devait tomber martyr [1].

Le comte de Toulouse, de retour de Rome, se rendit à Carcassonne, toujours accompagné de son légiste, le capitoul Gui de Cap-de-Porc. Il se rendait auprès de l'abbé de Cîteaux et de Simon de Montfort, pour leur signifier le bref du pape ordonnant qu'il fût admis à se purger du crime d'hérésie et de la mort de Pierre de Castelnau. Amalric répondit que cette justification devait avoir lieu dans Toulouse, et quelque temps après il s'y rendit, en effet, avec les évêques d'Uzès et Riez, ses colégats, et plusieurs autres prélats. Mais on ne conclut rien, parce que le principal commissaire du pape, maître Thédise, était absent. L'abbé de Cîteaux et Simon de Monfort se rendirent à Portet, près de Toulouse, pour conférer avec le roi d'Aragon, mais ils repoussèrent ses demandes, relatives probablement au comte de Foix. Ainsi Pierre II était débouté comme Ramon VI. Le monarque passa les Pyrénées pour combattre contre les Maures. Thédise enfin arriva ; il eut un secret colloque avec l'abbé de Cîteaux, et le rusé Thédise et le farouche Amalric s'entendirent « pour éluder l'ordre du pape et pour reléguer en-

1. P. de Vaux-Cernay, XXXVI.

Digitized by Google

core le comte et le renvoyer à trois mois, au concile de Saint-Gélis, sur la tombe de Pierre de Castelnau [1]. Ils renouvelèrent l'absolution déjà donnée par Foulque aux Toulousains, recommandèrent à Ramon l'expulsion des hérétiques, et exigèrent en garantie qu'il leur livrât le palais comtal, le Castel Narbonnais. » A la vue de tout le peuple, le comte leur livra le château. L'abbé de Cîteaux et l'évêque Foulque en furent les maîtres. Les vieillards, les jeunes gens, même les petits enfants, s'en émerveillèrent fort. « De mille ans, me l'eût-on garanti, je n'aurais imaginé que l'abbé entrerait dans Toulouse, » s'écrie le poète indigné, dans sa douleur de citoyen [2]. Ce fait a été contesté, mais comment nier le témoignage du troubadour contemporain? Il faut alors que le peuple se soit soulevé, ait expulsé les croisés et rendu son palais au Comte.

Innocent III continuait de professer le plus scandaleux machiavélisme. Il écrivait à l'abbé de Cîteaux : « Nous avons reçu avec honneur le comte de Toulouse. Nos lettres vous apprendront ce que nous lui avons accordé. Nous en avons commis l'exécution à Me Thédise, clerc et domestique de feu notre légat Milon. Nous lui avons ordonné de n'être que votre organe et votre instrument. Il sera l'hameçon que vous emploierez pour prendre le poisson en lui cachant sous l'appât le piège de fer, afin que vous préveniez la tromperie par ce stratagème. » Et il

1. P. de Vaux-Cernay, ch. XXXIX.
2. Canso de la Crozada. Strophes XLIV et XLV.

Digitized by Google

falsifiait un passage de saint Paul (II *Cor.* XII, 16).

Après avoir pris Toulouse à l'hameçon du pontife, l'abbé de Cîteaux, maître Thédise et l'évêque de Riez allèrent rejoindre Montfort, occupé au siège de Ménerbe.

Men-Erba, *la roche des loups* ou *des proscrits*, [1] est une crête escarpée dominant des précipices profonds, au confluent de deux torrents farouches, et régnant, par son site escarpé, sur l'âpre canton appelé le pays des rochers, le Peyriac : nid d'oiseau de proie qui menace Narbonne, les étangs, les Corbières. Ménerbe, Thermes et Cab-Aret étaient les trois défenses inexpugnables de Carcassonne. Ménerbe, au temps des guerre cantabres, était redevenu un repaire de faidits, un refuge d'Albigeois. Il importunait Narbonne qui pactisait avec la croisade. Américc, son lâche vicomte, vint implorer l'aide de Montfort. Ils en avaient plusieurs fois entrepris le siège, mais Américc l'avait toujours abandonné. Montfort néanmoins consentit à le reprendre, pourvu que le vicomte le secondât jusqu'au bout avec ses Narbonnais.

Simon de Montfort partit de Carcassonne vers la Saint-Jean, avec ses hommes d'armes et ses engins de guerre. Il emmenait trois calabres ou pierrières, nommées la *Mauvaise voisine*, la *Dame* et la *Reine*, plus un mangonneau, machine turque traînée par les Gascons. Ses lieutenants étaient Gui de Lévis, le

1. Hirp, en sabin, loup et proscrit; et le sabin était un dialecte de la langue ibère.

Digitized by Google

Maréchal; Robert de Mauvoisin, son ambassadeur à Rome, Pierre de Richebourg, Gui de Lucé, Jehan de Montelh, Ferrin d'Issy, Ancel de Coétivi, et peut-être encore le jeune Amaury, son fils aîné. La comtesse de Montfort, soit ardeur chevaleresque, soit crainte des frémissements de Carcassonne, suivait le camp avec les femmes des barons, dont la plus illustre était sa tante, Mathilde de Marli. Guilhem de Ménerbe, sans s'émouvoir, laissa l'ennemi dresser ses machines, planter ses tentes, construire des cabanes de verdure, dont la plus vaste, marquée d'une croix, devait servir de chapelle. Montfort s'établit à l'orient, Gui de Lucé avec ses Gascons, à l'occident. Au nord, Américic de Narbonne, et d'autres chevaliers au midi. Les quatre machines haletaient jour et nuit; mais surtout la pierrière du comte, excellente et superbe calabre, lançait un ouragan de rochers. Pendant plusieurs jours, sans trêve ni repos, les *Gossas* battirent et tourmentèrent l'inexpugnable donjon. Guilhem de Ménerbe résolut d'incendier la terrible *reine*, la grande pierrière de Montfort. Un dimanche donc, pendant la nuit, et sur le premier sommeil des croisés, les assiégés descendirent à pas de loup vers la porte de l'est, enveloppèrent l'engin en silence de filasse, de copeaux secs et d'appareils imbibés de suif, et y mirent le feu. La machine, plus combustible encore par la canicule, allait être réduite en cendre. Malheureusement, un de ses servants, blotti près de là pour quelque nécessité, vit l'engin fumer, étinceler, jeter des flammes. Il poussa le cri d'alarme, mais l'un des *boute-feux* court sur lui et de sa lance le perce dans son

Digitized by Google

ordure. Le camp s'éveille en tumulte, on éteint l'incendie naissant, et la vigoureuse *reine*, seulement noircie, recommença son œuvre dévastatrice.

Pendant sept semaines, les calabres catholiques et albigeoises entrechoquèrent dans les airs leurs tourbillons d'aérolithes. Le ciel était d'airain ; les vivres s'épuisaient, les sources tarissaient, dit un moine, ou ne coulaient que pour les soldats de la croix. Guilhem de Ménerbe descendit de son aire pulvérisée pour traiter avec Montfort. Pendant qu'ils parlementaient, voilà que soudain et sans être attendus arrivent l'abbé de Cîteaux, l'évêque de Riez et maître Thédise. Alors le hautain Simon, d'un air respectueux et soumis, dit *qu'il ne déciderait rien touchant la reddition et l'occupation du château, sinon ce qu'ordonnerait monseigneur le légat, maître de toutes les affaires du Christ. A ces paroles, continue l'historien, l'abbé fut grandement marri, pour le désir qu'il avait que les ennemis du Christ fussent mis à mort, et n'osant cependant les y condamner, vu qu'il était moine et prêtre* [1]. Pourquoi donc? N'avait-il pas ordonné le massacre de Béziers? Celui de Ménerbe en comparaison n'était qu'une bagatelle.

Pour faire échouer la négociation, l'abbé de Cîteaux trouva un expédient probablement imaginé par le subtil Thédise. Il ordonna que Simon et Guilhem, chacun à part, missent par écrit ce dont ils étaient convenus verbalement, afin que, n'étant pas d'accord, il rompît la capitulation. En effet, Guilhem lut ses conditions; Montfort les contesta haute-

1. P. de Vaux-Cernay, ch. XXXVII.

Digitized by Google

ment : âpre altercation entre les deux chefs. « Eh bien, s'écria le fier Simon, rentrez dans votre château et défendez-vous! » — Non, répondit Guilhem, mais posez, vous-même, vos conditions. — Ce droit, répliqua le hautain Montfort, s'humiliant, revient à monseigneur de Cîteaux! » Le légat, délivré de son scrupule, décida : le comte restera maître du château ; Guilhem de Ménerbe aura la vie sauve, ainsi que tous les catholiques du bourg, et même les fauteurs des hérétiques. La même grâce est accordée aux *parfaits*, s'ils veulent se convertir à la foi catholique. Ce jugement modéré irrita les barons, et le fougueux Robert de Mauvoisin s'écria : « Seigneur légat, nous sommes venus pour exterminer les hérétiques, et non pour leur faire grâce. Ils feront semblant de se convertir, par peur de la mort, et seront sauvés. Or, c'est à quoi ne consentiront jamais les pèlerins. » — « Robert, dit l'abbé de Cîteaux, heureux de son stratagème et du fanatisme du croisé, ne crains rien; très peu se convertiront. »

Le 22 juillet 1210 les croisés entrèrent dans Ménerbe précédés de la croix, et suivis de la bannière au lion de Montfort. Il était juste, dit le chroniqueur, que le Christ marchât devant, car il était le vainqueur. Simon n'entra pas, laissant toute la gloire à l'abbé de Cîteaux. Le légat, chantant le *Te Deum* à la tête des pèlerins, se rendit dans l'église qu'il purifia de la prédication des cathares. Ils arborèrent sur le clocher l'étendard de la croix, et sur une

1. P. de Vaux-Cernay. ch. XXXVII.

Digitized by Google

autre tour la bannière au lion. Montfort, modestement, entra le dernier dans sa conquête qu'il devait au lion céleste.

Après la cérémonie lustrale, Gui, abbé de Vaulx-Cernay, se détachant du légat, se rendit aux deux maisons où menaient la vie commune les *Parfaits* et les *Parfaites*. Pierre, son neveu, qui probablement l'accompagnait, prétend qu'il portait des *paroles de paix*, et des *avertissements de salut*. « — Pourquoi nous prêchez-vous? s'écrièrent les Parfaits. Nous ne voulons pas de votre foi; nous abjurons la religion catholique. Même devant la mort, nous n'abandonnerons l'église du Consolateur! » — L'abbé se rendit ensuite à l'hospice des Parfaites. Il les trouva plus résolues encore et plus hostiles à l'Église romaine. Montfort, sur ces entrefaites, étant entré dans la ville, et trouvant tous les hérétiques parqués sur une place, les somma lui-même de se convertir à la foi romaine. Ils refusèrent obstinément; alors le chef de la croisade les fit conduire hors des murs, et l'on dressa un immense bûcher. Il ne fut pas besoin de les traîner, dit le témoin contemporain, *tous se précipitèrent de gaieté de cœur dans les flammes*. Ils étaient, selon les uns, cent quarante; selon d'autres, cent quatre-vingts. Trois femmes furent seules sauvées par Mathilde de Marli, cousine de la comtesse de Montfort. Puis le reste des habitants fut réconcilié; on laissa une garnison dans le château, on mit le feu aux cabanes de feuillage du camp, et Montfort redescendit avec son ost à Carcassonne. « O miracle, dit le chroniqueur, le feu épargna l'oratoire de ramée marqué de la croix, et la source chétive qui pen-

Digitized by Google

dant sept semaines avait, en multipliant son onde, abreuvé largement les hommes et les animaux, tarit après leur départ et redevint ce qu'elle était, un mince filet d'eau. O grandes choses de Dieu ! O bonté du Rédempteur [1] ! »

1. P. de Vaux-Cernay. Ibid.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Mariage du vicomte de Narbonne avec Marguerite de Marli. — Soumission des barons méridionaux. — Concile de Saint-Gélis. — Siège de Termés.

A ce tragique siège de Ménerbe, l'humanité ne fut représentée que par Mathilde de Marli. La mansuétude de l'abbé de Cîteaux et de Simon de Montfort n'était, de leur propre aveu, qu'un leurre hypocrite et peut-être n'est-ce qu'un mensonge du moine Pierre de Vaulx-Cernay, masquant d'un semblant de charité la férocité des chefs de la croisade. Le seul qui fut sincère et dans le vrai, ce fut Robert de Mauvoisin : *Les pèlerins sont venus pour exterminer les patarins*. C'est le droit commun, l'usage habituel de cette guerre. Le supplice légal des cathares, c'est le bûcher. On sera peut-être étonné du grand nombre des Parfaits brûlés à Ménerbe. C'est que des plaines et des vallées environnantes, ils s'étaient réfugiés devant la croisade sur cette Roche réputée inexpugnable. Ménerbe était une arche du Paraclet.

Digitized by Google

De ce siège de Ménerbe surgit un mariage de croisade, de ce bûcher s'alluma un amour de guerre et d'oppression. Mathilde de Garlande avait avec elle sa fille Marguerite, la jeune sœur de Bourchard de Marli et de Lambert de Croissi. Le vicomte de Narbonne s'éprit de la belle Française. Marguerite était petite-nièce de Montfort, Américétait, à ce qu'il semble, petit-neveu de l'abbé de Cîteaux. Cette union fut donc l'œuvre des deux chefs de la conquête. Marguerite était une âme destinée à rattacher à la France le cœur ondoyant du vicomte et la plage maritime de Narbonne. Le descendant des Lara vint chercher la fille des Marli dans le palais en deuil de Carcassonne, et leurs noces se célébrèrent sur les tombes d'Aladaïs et de Ramon-Roger, le héros martyr.

Un infant de Carcassonne, oncle du martyr, Ramon Trencabel, fils de Ramon Trencabel, tué à Béziers, et de sa seconde femme Saura, vint à Ménerbe, et céda tous ses droits à Montfort. L'homme et la chose étaient de peu de valeur, et Simon n'y gagna guère que l'exemple contagieux de sa lâcheté. L'indigne Trencabel imitait sa plus indigne nièce Agnès. Dom Vaissette excuse ce prince en disant qu'il fut contraint; mais est-on jamais forcé de vendre son âme, même par un Montfort et par un abbé de Cîteaux!

A ce même siège de Ménerbe (20 juillet 1210) Montfort fit à Réginald, évêque de Béziers, donation de Castelnau, près de Vendras, confisqué sur Bernard de Rieussec, hérétique, mais *réconcilié depuis à l'Église*. La maison d'Amiel de Rieussec

Digitized by Google

avait été donnée à l'Église romaine, après le massacre (juillet 1209). Les deux frères n'avaient donc plus de foyer. Simon se réserva l'hommage, et Réginald le reconnut pour son *prince spécial*, le défenseur de saint Aphrodise.

Montfort reçut au siège de Ménerbe une bulle d'Innocent III, confirmant la possession d'Albi [1]. Le pontife, le même jour, ordonna aux évêques de Narbonne, Béziers, Carcassonne, Toulouse et Albi, de livrer à Simon de Montfort tous les effets que les hérétiques, non convertis, leur avaient confiés. Il autorisa l'abbé de Cîteaux et l'évêque de Riez, ses légats, à lever dans les provinces de Besançon, Vienne et Bordeaux, et dans les diocèses de Limoges, Clermont, Le Puy, Mende, Cahors, Rodez et Pampelune, les subsides destinés à la croisade. Il leur recommande de sommer les autres provinces ecclésiastiques de fournir les mêmes subsides. Il les charge enfin d'informer contre les archevêques de Narbonne et d'Auch, accusés de négligence et d'immoralité. Ils étaient amis du comte de Toulouse.

Pendant le siège de Ménerbe, le château de Ventalon, vassal fidèle, ne cessait, comme un moustique irrité, de harceler les assiégeants. Après la chute de la forteresse, le seigneur invaincu vint fièrement se soumettre à Monfort. Le comte se rendit à Ventalon, et pour les inquiétudes qu'il avait causées aux soldats de la croix, il en fit raser les tours. La chute de la superbe forteresse de montagne fit trembler le cœur de tous les manoirs de la plaine

1. Bulle du 28 juin.

Digitized by Google

encore insoumis. Américde Laurac députa vers Montfort, pour livrer Montréal, à condition de recevoir en échange un domaine ouvert, mais à son choix; Simon y consentit; il donna d'autres terres aux seigneurs de Ménerbe, de Ventalon, de Montréal; mais ces barons aquitains ne purent rester fidèles au conquérant étranger.

Ainsi tout secondait l'heureux Montfort. La terre et le ciel s'armaient pour le champion de la croix. Le ciel devenait d'airain; la terre tarissait ou multipliait ses eaux. La croix arrêtait les flammes. Montfort eut son *labarum*, comme Constantin. Pendant qu'il assiégeait Ménerbe, la croix triomphait miraculeusement à Toulouse. Près des palais des comtes de Toulouse, dit le moine comtemporain, se trouve une église fondée en l'honneur de la Vierge Marie. On venait d'en blanchir les murailles. Un jour, sur le vêpre, un nombre infini de croix commencèrent de se montrer sur les murs, blanches et d'argent, paraissant, disparaissant, en perpétuel mouvement, et avec la mobilité des éclairs. L'abbé de Cîteaux, Foulques, évêque de Toulouse, maître Thédise, et presque tout le peuple, durant quinze jours, virent le miracle. Mais le chapelain de l'église ne put d'abord discerner les croix. Il se mit en prière, suppliant le Seigneur. Et soudain il vit des croix innombrables, non plus sur les murailles, mais éparses dans l'air, et entourant une croix gigantesque. Bientôt celle-ci sortant de l'église, toutes sortirent après elle, et se dirigèrent vers les portes de la ville. Le prêtre, stupéfait à ce spectacle, suivit les croix lumineuses. Et

Digitized by Google

comme elles étaient sur le point de sortir, il lui sembla qu'un personnage superbe, entrant dans la cité, une épée dégainée à la main, tuait, secouru par ces mêmes croix, un homme de grande taille, au moment même où il sortait de Toulouse. Cette église blanche évidemment était la Dalbade (de albatâ). Il n'est pas difficile non plus d'en deviner le drame phosphorescent. La croix gigantesque entraînant une multitude de petites croix, c'est Innocent III, le pontife des croisades; le cavalier à la grande épée dégainée, c'est Simon de Montfort; le proscrit fugitif et immolé, c'est le malheureux Ramon VI. C'est ainsi que leurs noirs projets s'échappaient de leurs âmes ténébreuses, et se réverbéraient dans l'air en croix, en glaive, en cavalier de feu [1].

Maître Thédise raconta cette vision à l'historien Pierre de Vaulx-Cernay, pendant le siège de Ménerbe. Après la prise de la célèbre forteresse albigeoise, le chanoine de Gênes et l'évêque de Riez, l'un légat et l'autre délégué, se rendirent vers le Rhône, pour tenir le concile de Saint-Gélis. L'objet de ce concile était, on s'en souvient, la purgation canonique du comte de Toulouse. Ramon VI y devança ses juges. Ramon, en les attendant, s'accorda aisément avec Guilhem de Baux, prince d'Orange, et Ramon de Pelet, seigneur d'Alais. Mais il n'en fut pas de même avec Bernon, évêque de Viviers. Le comte et l'évêque disputaient un inextricable embrouillement de revendications féodales. Ils ne pouvaient s'entendre quand le légat Hugues de Riez

1. P. de Vaulx-Cernay, chap. XXXVIII.

Digitized by Google

et le délégué Thédise arrivèrent à Saint-Saturnin ou Pont Saint-Esprit. Ces juges décidèrent en somme (après force cessions, mutations, restitutions), que le comte ferait hommage-lige à l'évêque, représentant du martyr saint Vincent (Vinctor), et qu'il serait conduit par ce prélat, la chaîne au col, jusqu'à l'autel, baisant l'autel, jurant sur l'autel, et sur les évangiles de Dieu, et se reconnaissant le vassal de son suzerain céleste, dans la cathédrale de Viviers. Le comte de Toulouse se soumit à toutes ces ignominies pour toucher le cœur de ses juges de Saint-Gélis.

Ce concile s'assembla vers la fin de septembre 1210. Il fut présidé par l'évêque de Riez et maître Thédise. Le comte se présenta, assisté de Gui Cap-de-Porc[1], pour être absous du double crime d'hérésie et du meurtre de Pierre de Castelnau. Il produisit les lettres du pontife. Quelques évêques se montrèrent favorables à Ramon. Mais Foulques, évêque de Toulouse, était à la tête des opposants. Gui Cap-de-Porc plaida la cause du comte et de l'Aquitaine.

Le concile était partagé. Thédise se leva et dit que le comte n'avait pas tenu ses promesses d'expulser de ses domaines les hérétiques, et que s'il s'était parjuré sur cet article, à plus forte raison il se parjurerait sur le crime d'hérésie et sur le meurtre du légat. Il ne méritait donc pas d'être absous. Thédise entraîna le concile. A ces dures paroles, le comte se prit à pleurer. Thédise continua, inexorable: *Quand les grandes eaux se déborderaient, elles n'atteindraient pas le Seigneur* (Ps. XXXII, 6). Le

1. Tudelle, str. LVIII.

Digitized by Google

concile se sépara en tumulte, flottant entre l'implacable moine et le prince éploré. Thédise, épouvanté de son audace, crut devoir se justifier d'avoir éludé l'ordre pontifical, et prévenir la plainte du comte au Vatican. Innocent semonça le prince, mais d'un accent adouci, quoique au fond dans le sens de ses légats. Il lui reprocha de n'avoir pas tenu sa promesse d'expulser de ses domaines les hérétiques. Il l'en prie et l'en presse par le péril de son âme, le soin de sa renommée, et la menace de l'anathème. « Exterminez-les, ajoute-t-il, autrement leurs biens seront accordés, par le jugement de Dieu, à leurs exterminateurs. » C'était un tonnerre suspendu sur Toulouse, et l'exterminateur désigné était Simon de Montfort. Le pape, trompé par ses légats, croyait que le comte avait refusé fièrement de se justifier au concile de Saint-Gélis. Le même jour, il écrivit aux comtes de Toulouse, de Commenge et de Foix, pour leur recommander le chef de la croisade [1].

Après la prise de Ménerbe, Monfort convoque ses barons dans son palais de Carcassonne. C'était Gui de Lévis, le maréchal; Robert de Mauvoisin, Gui de Lucé, Lambert de Croissi, Guillaume d'Encontre. Thédise l'ingénieur devait être aussi du conseil, et l'abbé de Cîteaux, maître de toutes *les affaires du Christ*. Ils s'assirent sur des tapis de soie, dit le poète, délibérèrent longuement et résolurent d'assiéger Termés, une autre forteresse de l'hérésie. Après le dîner, Montfort réunit de nouveaux ses lieutenants. Il devait diriger le siège, mais en son

1. Dom Vaissette, V. 92.

Digitized by Google

absence, quel chef gardera Carcassonne? La comtesse ne veut pas y rester; elle accompagnera son mari dans le Termenois. On offrit le commandement au riche et honoré Lambert de Croissi, cousin de Simon, et, sur son refus, à Rainier de Cauderon qui refusa également. « Nous n'y resterions pas pour un royaume, dirent-ils, tant le pays est plein de mauvaiseté. » Enfin tous supplièrent Guillaume d'Encontre. Guillaume y pense mûrement, réfléchit profondément, puis cédant aux prières des barons et de la comtesse, il répond : « Au nom du Christ et de la sainte Vierge, je garderai Carcassonne. » Mais Montfort en est très-fâché; il consent parce qu'il ne peut faire autrement; il regrette son compagnon « car il n'y avait dans tout le pays homme plus sensé, ni meilleur chevalier, ni plus intrépide, plus courtois, ni plus preux, ni de plus grande loyauté. » Il n'y en avait pas de plus riche, ni de plus haut baronnage. Il était né en Bourgogne, à deux lieues de Nevers. On lui donna pour compagnons Crespi de Rocafort, le courtois, et les deux frères Gui et Simon de Saxe *à la face hardie*, avec beaucoup d'autres barons de France, de Bourgogne et de Normandie. Ensuite ils se séparent; le comte suit son chemin; il s'en va avec tous ses barons assiéger Termés. Il dit pour adieu à Guillaume: *Garde Carcassonne et envoie-moi les engins.* « Termés est merveilleusement fort. Avant qu'il soit conquis, bien des âmes sortiront de leur corps. Il sera dépensé force marcs et force tournois. Il y sera gagné des chevaux, des palefrois, des

Digitized by Google

harnais, et un riche butin! » chante le poète national [1].

Guillaume tire les machines de leurs tours, les traîne hors de la ville sur le gravier de l'Aude, et les fait charger sur des chariots. Des espions courent en avertir Pierre-Roger à Cab-Aret. Il descend de la Montagne-Noire avec Cat et Mir, ses lieutenants, et trois cents chevaux. Ils chevauchent par une lune claire, et vers minuit attaquent les machines pour les incendier ou les détruire à coups de hache. Mais le vent ne seconda pas les flammes. Alors ils jouent des cognées. Au cri d'alarme des vedettes, Encontre descend de Carcassonne avec les chevaliers, s'élance dans le fleuve et fond sur les *Mirens*. Le combat s'engage autour des chariots disputés. Pierre-Roger est repoussé, mais il n'abandonne pas sa proie, et va s'embusquer à quelque distance, sur le passage des machines. Dès que le jour fut levé, le convoi se mit en mouvement. Une avant-garde battait l'estrade. Elle vint donner dans l'embuscade de Pierre-Roger. Ce chef s'élance, la refoule en désordre sur l'escorte et lui arrache les chariots et les engins. Mais Guillaume accourt de Carcassonne et le combat devient si sérieux que Pierre-Roger manque d'être pris dans la mêlée et n'échappe qu'en poussant le cri des croisés : *Montfort! Montfort!* Il fut deux jours sans reparaître à Cab-Aret. Encontre resta maître du terrain, mais ramena dans Carcassonne son ost écharpé et ses chariots éclopés dans ces deux combats. Quelques jours après passait « un corps de pèlerins bretons. Il

1. Canso de la Crozada.

Digitized by Google

prit les engins et parvint à les conduire sans encombres au camp de Montfort devant Termés. Simon fut joyeux de la victoire, de l'escorte armoricaine et des calabres expugnatrices de Ménerbe [1]. »

1. P. de Vaux-Cernay, XL.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Le château de Termés. — La maison de Termés. — Siège. — Pèlerins bretons, français, allemands. — L'ingénieur Guillaume, archidiacre de Paris. — Prise du Termet. — Guilhem d'Escuret. — Combats. — Sécheresse. — Famine. — Pluies. — Mortalité. — Prise de Termés (22 nov. 1210).

Termés, en latin *castrum finarum*, tirait son nom des frontières du Carcassais et du Roussillon. Le Termenois est sur la chaîne des Corbières qui sépare les États des Trencabel des domaines des rois d'Aragon. De son contrefort escarpé il commandait le pays de Lérida, la rive droite de l'Aude, de Carcassonne à la mer. Il menaçait l'abbaye de la Grasse et la ville de Narbonne. Termés et Ménerbe étaient comme deux lions gardiens de la vicomté du côté de l'orient. Ménerbe abattu, il fallait terrasser Termés, pour que Montfort dominât la grande vallée jetée entre les Corbières et la Montagne-Noire. Termés et Ménerbe étaient les Portes de fer de Carcassonne. Termés se composait du donjon hérissé de tours, d'un bourg revêtu d'une enceinte, et plus bas d'un faubourg également ceint de murail-

Digitized by Google

les; le tout enveloppé du repli d'un torrent mugissant dans un gouffre circulaire, son canal sauvage de granit. Termés n'était abordable que par l'intervalle du torrent et par l'interruption du gouffre, presque partout surplombant ou vertical, et ce passage encore tellement abrupte qu'il fallait *se précipiter dans l'abîme*, puis, *en quelque sorte, ramper vers le ciel.* En outre, à un jet de pierre du château, était une roche à la cime munie de tours, appelée Termet ou Tumet, comme le front menaçant d'un bélier. Termés, au jugement humain, paraissait entièrement inexpugnable [1].

La maison de Termés était une branche de celle de Barcelone. Son premier seigneur fut Oliba Cabreta ou Olivier Ier. Ramon III, son cinquième descendant, était d'un caractère aussi belliqueux que sa montagne et son donjon. Il était toujours en guerre, soit avec le roi d'Aragon, soit avec les comtes de Toulouse et de Carcassonne, soit avec l'abbaye de la Grasse, dont il détestait le joug monacal. Il embrassa le catharisme. Benoît, son frère, était évêque du Termenois; et son château, le siège de l'hérésie, maintenant le refuge de ses ministres. Le culte catholique y était aboli depuis trente ans. Ramon était excommunié [1].

Ramon de Termés, apprenant que Montfort voulait assiéger le château, le munit de soldats, d'engins et de vivres très-abondants, et se prépara à la

1. P. de Vaux-Cernay, XL,
1. Dom Vaissette, V. — Boffarull, Hist. de Los Condes.

Digitized by Google

défense. Simon parut enfin, mais ayant peu de monde, il ne put menacer qu'une petite partie du château. Les assiégés sortaient et rentraient sans crainte et venaient puiser de l'eau du torrent. Ils se moquaient des pèlerins, et du haut des murailles leur criaient : « Voici nos soldats, fuyez, sauvez-vous! » Mais bientôt arrivèrent les Bretons, des multitudes de France et d'Allemagne; les assiégés cessèrent leurs dérisions et devinrent moins audacieux. Cependant Pierre-Roger de Cab-Aret rôdait nuit et jour autour du camp, faisait main basse sur les croisés trouvés sur les chemins, les condamnait à la mort la plus honteuse, ou les envoyait mutilés à Montfort. Ce chef sentait que la chute de Termés entraînerait celle de ses forteresses de la Montagne-Noire.

Après les Bretons arrivèrent en grand nombre des pèlerins français. Ils étaient conduits par les princes du Nord, les comtes de Dreux et de Ponthieu, les évêques de Chartres et de Beauvais. Ce dernier, Philippe, était de la maison de France. Leur arrivée réjouit Montfort, mais ils secondèrent peu le chef de la croisade. Le combat, du reste, était aux machines. L'ingénieur du siège était Guillaume, archidiacre de Paris. On remarquera que les deux ingénieurs de la croisade étaient deux prêtres, maître Guillaume et maître Thédise. Thédise s'occupait alors moins de machines que de machinations. Mais Guillaume était infatigable; il prêchait, haranguait, enseignait les charpentiers et les forgerons, poussait les soldats à l'assaut, allait

Digitized by Google

couper les arbres de la forêt et nivelait les crevasses du sol en les comblant de fascines et de rochers. Le puissant balistaire entoura Termés d'une armée de *chats*, de *chiennes*, de mangonneaux, de pierrières, de calabres qui gesticulaient et lançaient des quartiers de montagne comme des géants.

Les murs du premier faubourg furent bientôt disloqués et fracassés. Les croisés montent à l'assaut. Les assiégés incendient leurs maisons. Ils se retirent dans le *Barri* supérieur. Ils firent un piège de ce quartier brûlant. Ils laissent entrer les croisés, puis redescendant en tumulte, les refoulent sur les décombres fumants, et les précipitent par la brèche dans le ravin du torrent[1].

Cependant le Termet gênait beaucoup l'investissement et l'attaque de Termes. Montfort résolut de s'emparer d'abord de ce roc crénelé. Il l'isola par un guet, pour le double cas où les soldats de la tour voudraient fondre sur le camp, et où ceux du donjon viendraient en aide aux défenseurs de la tour. Maître Guillaume, avec grande peine et danger, sur un roc presque inaccessible, dressa un mangonneau entre la tour et le château. Les assiégés lui opposèrent un mangonneau pareil ; mais son jet ne put détruire l'engin des croisés. Alors les défenseurs, se voyant cernés au pied de la roche, sans espoir de secours du château, et écrasés dans la tour par le pierrier turc, s'esquivèrent pendant la nuit et abandonnèrent le Termet. Le matin, le guet voyant le

1. P. de Vaux-Cernay, XLI.

Digitized by Google

fort muet, se risqua à monter dans la tour qu'il trouva déserte, et y planta, sur la cime, la bannière de l'évêque de Chartres.

L'archidiacre dressa un mangonneau sur une roche presque inaccessible, voisine du château. Son jet meurtrissait les côtes de granit du donjon. Montfort l'avait mis sous la garde de trois cents servants et de cinq chevaliers. Ramon de Termès envoya quatre-vingts servants détruire ce pierrier turc. Ils sortirent du château couverts de leurs écus, armés d'arcs et de flèches, et suivis d'un grand nombre d'autres portant du bois, du feu et des matières inflammables. Ils s'élancent vers la machine; les trois cents croisés se débandent, quatre des chevaliers suivent ces fuyards; il n'en reste qu'un seul sur le rocher. A grands coups de sa longue épée, il refoule les assaillants; il écarte de la roche les hommes, de la machine les brandons; les pierres, les flèches, les flammes, les menaces, rebondissent sur sa poitrine vêtue de fer. Le camp et le château eurent un instant l'étonnant spectacle du combat d'un contre cent. Montfort ne pouvait sauver ce vaillant avec ses poltrons. Il simula une attaque contre la forteresse; ce qu'avait prévu le chef arriva; les montagnards abandonnèrent le chevalier invaincu et se portèrent vers les murailles menacées, de sorte que ce valeureux, deux fois abattu, précipité du rocher, se releva toujours, regrimpa sur sa cime et sauva le pierrier turc. Dieu sait s'il fut acclamé dans le camp où sa bravoure prenait un air de miracle! Il se nommait Guilhem d'Escuret. (De la petite fontaine basque.)

Digitized by Google

Il ne manque à ce héros que de combattre pour son peuple et non pour l'étranger, pour la croix où sa patrie pendait expirante, où l'Esprit agonisait martyrisé[1].

Le moine historien présent au siège ne parle guère que des exploits des croisés. Il reste dans la chronique un vide que nous remplirons par les indications de l'historien troubadour. Le camp fut fréquemment attaqué, soit par Pierre-Roger de Cab-Aret, qui rôdait dans les forêts voisines comme un léopard, soit par Ramon de Termès qui, de son donjon, fondait comme un vautour sur les hordes de la croix.

« Là se fit mainte joute, et furent brisés maints arçons, tués maints chevaliers, maints intrépides Bramansons, perdus maintes enseignes et maints riches gonfanons, qui, de force, furent emportés là-haut dans le donjon, en dépit de ceux de l'ost, et qu'ils le voulussent ou non. Les mangonneaux ni les pierriers ne font aucun dommage au château. Les vivres y abondent, la viande fraîche et le bœuf salé; le vin, l'eau à boire et le pain à foison. Et si Dieu n'eût envoyé quelques fléaux, Termès n'eût jamais été pris[2]. »

Le premier fléau que Dieu envoya fut la sécheresse. Il en viendra d'autres encore : la soif, un ciel d'airain, une terre de plomb, un déluge empoisonné, les trahisons de l'hiver. Termès ne sera vaincu, s'il l'est, que par les éléments conjurés. Les calabres battent nuit et jour les côtes de pierre de la forte-

1. P. de Vaux-Cernay, XLI.
2. Guilh. de Tudelle, LVI.

Digitized by Google

resse. Mais, comme dans un corps sain, la géante, sous sa peau écaillée, pousse un second épiderme de granit ; la garnison, sous le choc des engins, derrière la muraille croulante, construit une courtine neuve de rochers. Les hommes et les machines ne peuvent rien contre Termès; le ciel et la terre s'en mêleront. Le ciel est d'airain, la terre est de plomb. Le donjon n'a plus une goutte d'eau, ses sources sont taries; il ne peut plus puiser dans le torrent à demi desséché. Le camp n'a plus une miette de pain, et les chevaux n'ont plus un brin d'herbe; comme les sauterelles et les chenilles, ils broutent les feuilles des bois. Dans cette lutte de la faim catholique et de la soif cathare, les assiégeants et les assiégés songeaient parfois à transiger. Mais comment aboucher le camp et le château? Les prêtres sont d'habiles diplomates. On avait sous la main un négociateur merveilleux, Ramon de Rochefort, évêque de Carcassonne. Sa mère et son frère étaient enfermés dans la forteresse. Il se présente à la barbacane et demande à voir sa mère ; cette matrone romaine repousse son fils comme un traître, et le frère cathare eût tué l'évêque comme il avait naguère, disait-on, poignardé un autre entremetteur, l'abbé d'Eaunes. Ramon de Termès, vieux chef montagnard rusé, consentit à traiter. Il suivit l'évêque au camp des croisés. Il promit de livrer son donjon à condition qu'on le lui rendrait à Pâques, et demanda pour garantie une autre terre équivalente dans la plaine. Montfort contesta, refusa. Simon et Ramon jouaient évidemment au plus malin. Est-ce qu'un chef pyrénéen livre son manoir paternel? Est-ce

Digitized by Google

qu'un conquérant normand rend une telle forteresse? Pouvait-on se fier à la parole d'un Montfort, à la promesse d'un légat romain? Ramon de Termès voulait voir, espionner, fureter le camp des croisés. Il les trouva affamés, dépenaillés, impatients de revenir en France; si impatients, que les chefs, les comtes de Ponthieu et de N..., même les évêques de Chartres et de Beauvais, voulurent partir à l'instant même, avant la fin de leur quarantaine, avant l'occupation du château. La comtesse de Montfort se jeta à leurs pieds, les légats rappelèrent les menaces de Rome, l'archidiacre Guillaume fit entendre la voix du ciel. Rien ne put les retenir; l'évêque de Chartres seul se laissa toucher aux larmes de l'héroïque Alix de Montmorency, et resta quelque temps encore. Montfort, se voyant abandonné, envoya l'évêque de Carcassonne au château. Ramon redescendit au camp. Il obtint tout de Montfort. La capitulation fut ratifiée. « Eh bien, dit le comte impatient, livrez-moi la forteresse. — Elle vous sera livrée demain matin, » répondit Ramon.

Qu'attendait-il? Il avait vu une petite fumée sur le Bugaratch. Il avait entendu un murmure sourd dans les Corbières. C'était le mugissement de l'Équinoxe. Pendant la nuit suivante, l'ouragan éclata. *Le ciel creva*, dit un témoin, *et lâcha toutes ses cataractes.* Les sources renaquirent, les citernes, les piscines furent remplies d'eau pluviale, et le torrent roula ses eaux tumultueuses dans son ravin de granit, au pied des tours. Les catholiques étaient consternés: ils passèrent toute la nuit à disputer leurs tentes au

Digitized by Google

tourbillon. « Nos chants d'allégresse se changent en deuil, dit le chroniqueur, et le deuil des ennemis se tourne en joie. » Les pauvres altérés s'abreuvent de ces eaux vivifiantes. Ils reprennent des forces et l'envie de défendre leur donjon. Dieu a parlé par ces tonnerres. Ils ne rendront pas la forteresse ! Gui, le maréchal, réclame la livraison du château. Ramon de Termès refuse : « cet ouragan, c'est la voix de Dieu. Il nous rend nos forces avec ces eaux et ces tempêtes. Il nous ordonne de défendre la forteresse de la patrie et du Paraclet. » L'évêque de Chartres, qui partait le lendemain, vint tenter de nouveau la capitulation. Gui de Lévis remonta une seconde fois : on lui adjoignit l'évêque de Carcassonne pour séduire sa mère, la dame de Roquefort. Mais la vieille matrone se refusa de nouveau à voir son fils, qui, pour sauver son évêché, sacrifiait sa patrie à Montfort. L'évêque de Chartres partit dès le matin. Montfort, par déférence, accompagnait le prélat. Tout à coup il entend un grand tumulte sur le plateau. C'est Ramon de Termès qui attaque le pierrier turc et fond sur le camp délabré par l'ouragan. Il remonte en hâte, se joint à ses chevaliers, et refoule les assiégés dans la forteresse.

Ramon de Termès était triomphant, car Montfort se trouvait abandonné de ses soldats; et il attendait, lui, de terribles auxiliaires. Les pluies annoncent les neiges; l'automne était l'avant-coureur rapide de l'hiver. L'hiver allait lui livrer, affamé, transi, pris dans le filet des frimas, le lion perclus de Montfort. Malheureusement un ennemi secret s'était glissé

Digitized by Google

dans l'héroïque donjon. Soit transition trop brusque d'un air brûlant à un air glacial, soit excès de privations, soit abus d'eau pluviale, soit infection des citernes, soit toutes ces causes ensemble, la dyssenterie avait saisi ces valeureux soldats. Ils ne pouvaient servir les calabres ni combattre sur les murailles. Montfort eut connaissance de ce mal. Il lui survint un corps de Lorrains; il résolut d'étreindre la forteresse. L'archidiacre fit jouer toutes ses machines et écrasa le château d'une grêle de rochers. Montfort fit mener un chemin couvert jusqu'au pied des murs; il attacha la sape à l'inexpugnable donjon. L'hiver ne venait pas; c'était un faux hiver; saint André n'amenait pas les neiges libératrices [1]. La panique s'empara de toutes les têtes. Ils résolurent d'abandonner la forteresse fracassée. Pendant une nuit obscure, le fier vieillard fit décamper en silence sa femme, ses enfants, ses malades, ses ministres cathares, ses derniers combattants. Resté le dernier sur la poterne, il allait les suivre, lorsqu'il rentra pour enlever quelques joyaux oubliés dans le château. Un pauvre pèlerin de Chartres saisit le chef alangui. Ses cris réveillent le camp; les croisés poursuivent les fugitifs dans les ravins des Corbières. Les uns se réfugièrent sur le versant du sud, dans le Roussillon; d'autres gagnèrent le donjon de Quéribes, sur le Bugaratch.

Ainsi tomba l'héroïque forteresse des Corbières. Termès, comme Ménerbe, fut vaincu non par les

1. A la saint Andréo, assi soum, dit la néo.

Digitized by Google

hommes, mais par les éléments : Ménerbe par les ardeurs de la canicule ; Termès par les pluies perfides de l'équinoxe et la lâcheté de l'hiver [1].

1. P. de Vaucernai, ch. XLI et XLII. — Guilhem de Tudelle, st, LV, LVI, LVII. — Mahul, Cart. de Carcas. T. III. Termenois, dessin des ruines.

AVIS AU LECTEUR.

Ici s'arrête le manuscrit corrigé définitivement par l'auteur.

L'éditeur regrette vivement que la mort ait brusquement interrompu un travail que les amis et la famille de M. Napoléon Peyrat croyaient complètement achevé.

Les chapitres qui vont suivre seront imprimés tels qu'ils ont été trouvés dans les papiers de l'auteur. Le public y perdra plus d'une page dont l'esquisse seule avait été faite, quelques chapitres même dont les sommaires exciteront certainement aussi ses regrets, et beaucoup de pièces justificatives qui auraient terminé le troisième volume. Mais par respect pour l'auteur, nous n'avons pas cru pouvoir essayer de combler ces lacunes.

Nous avons la persuasion que l'œuvre dernière de l'historien et du poète à qui l'on doit l'*Histoire des Pasteurs du désert* et les *Romanceros* pyrénéens sera, telle qu'elle est, bien accueillie par tous ceux qui aiment l'histoire consciencieusement exposée, et rendue vivante par la pénétration et le talent de l'écrivain.

L'ÉDITEUR.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Retour de Montfort à Carcassonne. — Reprise des châteaux du Razez et de l'Albigeois. — Colloque de Narbonne. — Synode de Montpellier. — Concile d'Arles. — Excommunication du comte de Toulouse.

Montfort donna Termès à son lieutenant Alain de Roucy, d'une grande maison de Champagne alliée aux rois de France et aux empereurs d'Allémagne. [1] Le nouveau comte de Termès abattit sur son donjon la bannière des *Fils d'Oliva*, d'argent au lion de gueules, et la remplaça par la sienne, d'or au lion d'azur.

Alain trouva son manoir rempli de vivres, d'armes, d'armures, d'engins de guerre et de toutes les richesses du prince de Cerdagne. Les hérétiques saisis furent brûlés, les défenseurs fugitifs estocadés, les femmes laïques respectées par les soldats. Ce respect fut dû sans doute à l'intervention miséricordieuse de la comtesse de Montfort, qui montra pendant ce siège

1. Moréry.

Digitized by Google

le plus grand courage chevaleresque. Alix de Montmorency, avec plus de valeur guerrière, fut au siège de Termès ce que Mathilde de Marli, sa cousine, avait été naguère au siège de Ménerbe. Avec Termès et Ménerbe, Montfort possédait les deux *têtes de Bélier* qui défendaient Carcassonne du côté de l'orient.

Montfort rentra vainqueur dans Carcassonne et traînant son prisonnier, Ramon de Termès. Le vieillard fut jeté, les fers aux pieds, dans un fond de tour. Il vécut quelques années dans sa chaîne et mourut un peu avant la délivrance. Son fils, en rouvrant sa prison, ne trouva que ses os.

Pendant qu'on le scellait dans ce tombeau, sa femme Ermessinde errait à travers les montagnes, traînant avec elle ses petits enfants, Ramon, Olivier et Blanca. Elle se réfugia soit dans son manoir natal de Coursavino, en Roussillon, soit dans les châteaux amis de Quéribus et de Quérigat, dans la Cerdagne. Montfort lança deux colonnes après les fugitifs. La première, partie de Termès, et conduite par Alain de Roucy, remonta vers les sources de l'Orbieu et prit Albiéros. La seconde, commandée par Montfort lui-même, remonta le cours de l'Aude et s'empara de Coustansa qu'il trouva désert, et de Puivert qui résista trois jours. Puivert, on le sait, était naguère le Puy ou Parnasse où Aladaïs tenait ses cours d'amour, ses joutes poétiques et chevaleresques, au bord des forêts. Montfort couvrit ces lieux enchantés de bûchers et de gibets. Avant d'entreprendre le siège de Lavaur, il voulut assurer ses derrières en

Digitized by Google

exterminant les proscrits, et en terrorisant les châteaux pyrénéens.

Il s'élance sur l'Albigeois, soumet Castres, Lombers, vide, mais plein de vivres, toute la rive gauche du Tarn, et se rend à Ambialet pour conférer avec le comte de Toulouse. Il le trouve entouré des seigneurs de Lombers, ces barons aux noms sinistres, et peut-être aux figures terribles, Bouche-de-Loup, Amblard, Mornat, Pelapol, Araifat, Rochemore. Montfort les craignait, et déjà saisi d'une terreur panique, s'était sauvé une première fois de Lombers. « Pourquoi, dit-il au comte, amenez-vous ces félons qui ont voulu m'enlever et qui veulent encore m'occire? Je vais les faire saisir par mes soldats. » — « Je ne les ai point amenés, répondit Ramon, mais je vous prie de ne pas les toucher, ou je les défendrai. » Simon crut à un guet-apens. Dès lors la conférence fut rompue, et l'inimitié réciproque des deux comtes, étouffée encore au fond des cœurs, éclata furieusement au soleil. Ils se préparèrent à la guerre; et c'est problablement à cette guerre jusque-là perfide et sournoise, désormais franche, acharnée, sans merci, entre les deux princes, ou plutôt entre l'Aquitaine et la croisade, qu'est relatif l'emprunt de cent marcs d'argent que Ramon fit aux habitants de Moissac, ville d'origine carlovingienne, conséquemment ennemie des capétiens et qui s'illustra par une résistance héroïque. Ses consuls vinrent porter la somme au Castel-Narbonnais, ce qui prouve que le comte n'avait pas encore livré son palais, ou l'avait arraché à l'abbé de Cîteaux. Le pape redoutait évidemment cette prise d'armes, car

Digitized by Google

il écrivait aux comtes de Toulouse, Commenges, Béarn et Foix, de seconder Montfort dans la recherche des hérétiques; et c'est à cette pacification que se rapporte cette cascade des conférences de Narbonne, de Montpellier et d'Arles[1].

Le colloque de Narbonne fut présidé par Bérenger d'Aragon, primat de Septimanie, mais dirigé par les trois légats, Amalric, abbé de Cîteaux, Ramon, évêque d'Uzès, et maître Thédise, chanoine de Gênes. Le comte de Toulouse comparut devant ce tribunal, accompagné de son beau-frère le roi d'Aragon, et de son légiste, Gui de Saint-André Cap-de-Porc. On reprit la question de sa réconciliation avec l'Église romaine. L'abbé de Cîteaux n'était plus cet archange exterminateur de Béziers, ni ce Jupiter tonnant de Carcassonne et de Saint-Gélis; il fut accommodant et pacifique, craignant la guerre. Il offrit à Ramon VI de le conserver dans la paisible possession de tous ses États, à condition qu'il en expulserait les hérétiques. Il fit plus : il lui promit encore la propriété partielle de plus de 500 châteaux qui n'étaient pas de sa mouvance, à partager avec l'Église romaine. Mais Ramon n'était plus ce lâche prince bafoué et flagellé à Saint-Gélis. Son cœur de roi lui était revenu. Il refusa noblement la proscription de ses vassaux et la spoliation de ses amis[2].

Le comte de Foix était la bête noire des croisés, un ogre aux yeux des moines, parce qu'il était la

1. D. Vaissette, V, 94.
2. P. de Vaux-Cernay, XLIII. — Balure, II.

Digitized by Google

grande épée de l'Aquitaine. Le roi d'Aragon s'interposa; il demanda la réconciliation du comte, son cousin et son vassal. Les légats l'accordèrent, à condition qu'il ferait serment d'obéir aux ordres du pape de ne plus guerroyer contre les croisés et contre leur chef, Simon de Montfort. Monfort, de son côté, jura de rendre au comte toutes ses terres perdues, sauf le Castellar de Pamiers. Le roi d'Aragon, comme suzerain du haut comté, mit garnison dans les tours de Foix, et promit aux légats que les croisés ne seraient plus molestés dans le Sabartez. Il jura que si Ramon-Roger rompait la communion de l'Église et l'amitié de Simon, il remettrait le château aux légats et à Montfort. Le comte de Foix laissa faire et ne tint aucun compte de ces engagements.

Les deux légats, après avoir accordé cette grâce au roi, en demandèrent en retour une au monarque. Ils le *supplièrent* de recevoir comme son vassal Simon de Montfort. Le roi, intérieurement révolté d'avoir pour homme-lige l'assassin de son parent, refusa sèchement. Mais le lendemain les deux prélats revinrent à la charge, et *se jetant à ses pieds, ils le prièrent humblement de daigner accepter l'hommage du Comte, qui lui-même ayant fléchi le genou, implorait cette grâce du roi*[1]. Ces superbes étaient devenus vils et bas devant le frémissement des Aquitains. Le monarque, vaincu par leurs supplications, y consentit enfin et n'eut pas horreur de presser dans

1. Pierre de Vaux-Cernay, XLVII.

Digitized by Google

sa main les mains homicides de Montfort. Il est évident qu'en implorant la suzeraineté de Pierre II, l'aventurier trahissait Philippe-Auguste et la France.

De Narbonne, le roi d'Aragon, le comte de Toulouse, Simon de Montfort, l'abbé de Cîteaux et l'évêque d'Uzès se rendirent à Montpellier, ville encore plus amie et plus centrale, où se réunirent tous les prélats septimaniens. Les deux légats renouvelèrent leurs offres au comte de Toulouse. Ramon VI parut les accepter cette fois; mais pendant la nuit son cœur le travailla, et pour ne pas conclure, il s'enfuit devant sa honte et n'attendit pas l'aurore. Un moine crédule, qui prête au sceptique prince ses propres superstitions, en donne une autre raison : le comte, à l'exemple des Sarrasins, croyait au vol et au chant des oiseaux et à toutes sortes d'augures; il avait vu voler à sa gauche un martin-pêcheur qui lui avait paru d'un sinistre présage. Cet oiseau des marais, qui vit de poisson, lui sembla probablement l'abbé de Cîteaux qui dévorait le Christ, le poisson céleste[1]!

Montfort était charmé d'être reconnu par le roi d'Aragon. Son usurpation de Carcassonne, son meurtre du vicomte étaient confirmés. Son brigandage recevait le sceau féodal après le sceau pontifical. L'aventurier était ravi, mais il n'était pas satisfait. Il voulait mêler son sang au sang de Barcelone et de Saragosse. Cela semble monstrueux! Le sang de l'assassin qui avait empoisonné le vicomte, qui devait percer le cœur du roi, et qui était en train,

1. P. de Vaux-Cernay, XLVII.

Digitized by Google

depuis deux ans, de couper le cou à la patrie romane! Il fallait l'Église pour accomplir ce miracle contre nature et dénaturé. On sent dans cet acte la triple pression du rusé Thédise, du puissant Amalric, de l'irrésistible pontife Innocent III. Le pape avait conservé à Marie l'héritage de Montpellier. Marie, reconnaissante, livra au pape son fils unique, ce fils que son père avait engendré à regret. Et quand Pierre mourra héroïquement, Marie, déjà répudiée, et peut-être à cause de cet abandon de l'infant, se réfugiera au Vatican. Ce n'est donc pas le roi Pierre, c'est la reine Marie qui livra le bel infant, alors avec sa mère à Montpellier. C'est Marie qui, après avoir consenti au mariage, abandonna le petit En Jaicme, âgé de cinq ans, aux légats. En effet, le jeune prince, qui était très beau, fut remis par sa mère aux légats, et par les légats à Montfort, qui l'emmena en otage et l'éleva comme son gendre à Carcassonne. Dans le palais des Trencabel, le blond captif eut pour compagnons d'autres otages, le jeune Américi, dernier fils du comte de Foix, et Pierre Nolasque, fils de don Olivier Gasc, des Saintes-Puelles, et neveu de Gui de Saint-André Cap-de-Porc, le grand jurisconsulte, le défenseur infatigable autant que magnanime de la patrie romane. Il paraît que Montfort aurait voulu avoir aussi l'infant de Toulouse, et c'est le martin-pêcheur qui fit fuir le comte Ramon VI du guet-apens de Montpellier[1].

Le roi Pierre accompagna son enfant enlevé jus-

1. Don Vaissette, V.

Digitized by Google

qu'à Carcassonne. Quelque volage et répandu en amours que fût ce jeune et chevaleresque prince, il dut pleurer comme père et comme roi le gracieux infant, unique héritier de son sceptre. *Amissos queritur fetus implumes.* Il alla se consoler à Toulouse auprès de sa sœur aînée, la comtesse Éléonore, et de son beau-frère Ramon VI. L'amitié du comte et du roi fut si peu ébranlée par l'hommage et le mariage extorqués par Montfort que Pierre résolut de redoubler leur vieille alliance, en donnant sa plus jeune sœur, dona Sancha, pour femme à l'infant de Toulouse. L'âge des deux conjoints ne les pressait pas : Ramonet avait quatorze ans et Sanchetta en avait quinze, étant fille posthume d'Alphonse II. Mais c'était une alliance de cœur et de race; c'était Toulouse qui s'unissait à Saragosse, l'Aquitaine à l'Aragon. Ce mariage alarma Montfort, irrita l'abbé de Cîteaux et souleva une grande clameur des croisés. Ce roi, dit le moine contemporain, *ne se rendit pas, et, à juste titre, médiocrement infâme et suspect par sa ligue avec Ramon, qui déjà persécutait ouvertement la sainte Église de Dieu* [1]. Cette persécution consistait à se tenir sur ses gardes. Le comte empruntait de l'argent, levait des soldats et recevait le serment de ses chevaliers. Il se préparait à la guerre, et pour mettre à l'abri sa dynastie et sa capitale, il fit donation à son fils, en le mariant, du comté de Toulouse. Il sentait venir le tonnerre.

De Montpellier, les légats se rendent à Arles, con

1. Pierre de Vaux Cernay, XLVII.

Digitized by Google

voquent précipitamment le troisième concile, invitent à s'y trouver le roi d'Aragon, y citent le comte de Toulouse, défendent aux deux princes de sortir de la cité, et fulminent, comme dernières conditions de l'église romaine, cette sommation foudroyante :

1. Le comte de Toulouse congédiera incontinent toutes les troupes qui viennent ou viendront à son secours.

2. Il obéira à l'Église, réparera tous les dommages qu'il lui a causés, et lui sera soumis tant qu'il vivra, sans contradiction.

3. Dans tous ses États, on ne mangera que de deux sortes de viande.

4. Il chassera de tous ses domaines les hérétiques et leurs adhérents.

5. Il livrera entre les mains du légat et de Simon de Montfort, dans le terme d'un an, tous ceux qu'ils lui désigneront, pour en faire à leur volonté.

6. Tous les habitants de ses terres, tant nobles que vilains, ne porteront pas des habits de prix, mais seulement des capes noires et mauvaises.

7. Il fera raser jusqu'au sol, sans rien laisser, tous ses châteaux et places de défense.

8. Aucun gentilhomme ou noble de sa terre ne pourra habiter dans les villes, mais dehors, dans les champs, comme vilains et paysans.

9. Il ne fera lever aucun péage ni usage (*usaticum*) que ceux levés anciennement.

10. Chaque chef de maison payera tous les ans quatre deniers toulousains au légat ou à son délégué.

11. Il restituera tous les profits ou revenus qu'il a retirés des *renouveaux* de ses domaines.

Digitized by Google

12. Le comte de Montfort et ses gens chevaucheront en toute sûreté, et défrayés partout, sur les terres du comte Ramon.

13. Quand le comte Ramon aura exécuté toutes ces choses, il ira servir outre-mer et guerroyer contre les infidèles, dans l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, sans qu'il puisse retourner jamais sans la permission du légat.

14. Toutes ses terres et seigneuries lui seront ensuite rendues par le légat et le comte de Montfort, quand il leur plaira [1].

Lorsque le comte Ramon, dit le chroniqueur roman, *eut lu cet apointement, il se prit à rire d'une grande joie.* Joie amère, rire désespéré. Les Saint-Gilles riaient toujours de désespoir. J'aime ce rire magnanime; il annonce le relèvement du prince, il respire les batailles. Le comte tendit le parchemin au roi d'Aragon. Le monarque en fut indigné. « *On vous l'a bien payé,* dit-il [2]. Vous voilà bien récompensé de vos condescendances! » Les deux princes, à demi captifs, décident de se dérober des murs d'Arles; ils montent sur leurs palefrois et s'éloignent pour en appeler à leurs peuples. Ils chevauchèrent ensemble jusqu'à Narbonne. Là, ils se séparèrent : Pierre marcha sur Barcelone, Ramon éperonna vers Toulouse. Le concile, apprenant leur rupture de ban, les poursuivit de son tonnerre. Il ménagea le roi, mais se déchaîna contre le comte. Il l'excommunia, le déclarant apostat, ennemi de l'Église, et livra

1. P. de Vaux-Cernay. Voir et comparer G. de Tudelle, LXI.
2. *Anonyme.*

Digitized by Google

ses États au premier occupant, c'est-à-dire à Simon de Montfort. Arnaud, abbé de Saint-Ruff, porta l'anathème à Rome. Innocent III approuva la sentence d'Arles, et lança une bulle contre Ramon VI, comme le suprême sceau de la foudre du Vatican.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Le comte de Toulouse excommunié se prépare à la guerre. — Il consulte les villes et appelle ses barons. — Dénombrement de l'armée nationale. — Montfort reçoit de nouveaux croisés. — Chute de Cab-Arèt.

Le roi Pierre II arriva donc à Barcelone, puis à Saragosse. De quel front se présenta-t-il aux consuls de Catalogne, au Justiça d'Aragon? Il avait livré son sang, l'orphelin innocent de Carcassonne. Il avait délaissé son propre fils, le petit infant don Jaicme, l'unique héritier du sceptre des Ramon-Bérenger. Il avait abandonné son enfant et son pupille, deux enfantelets encore presque au berceau, l'un captif dans le palais désert et l'autre errant dans les bois, et poursuivi par le lion de Montfort. Tant d'infortune et d'innocence dut faire éclater le cœur d'un peuple primitif, chevaleresque et patriarcal. Le sévère Justiça d'Aragon dut tancer comme un écolier étourdi l'imprudent monarque, jouet de l'Église romaine. Alors le malheureux roi put connaître l'étendue de la première faute qu'il avait

Digitized by Google

commise lorsqu'il s'était rendu à Rome et avait mis sa race et son sceptre sous la tutelle du Vatican.

Ramon VI rentra dans Toulouse la tête bien plus haute. Il n'avait livré ni son fils ni sa terre ; il était bien résolu de les défendre par le fer. Il réunit son conseil capitulaire, puis une assemblée de tout le peuple de la cité. Il leur lut la sentence des légats. Les bourgeois en l'écoutant poussaient de sourds murmures et de hautes clameurs. A la fin, ils s'écrièrent : *Nous nous laisserons plutôt écorcher vifs.* Le comte, dit le chroniqueur, fut grandement joyeux et content des citoyens de Toulouse. Après la métropole, il voulut consulter les autres cités. Montauban se montra encore plus énergique. *Nous mangerons plutôt nos enfants !* Ainsi répondirent Moissac, Agen, Castelsarrazin, toute la terre romane. Le comte *était bien joyeux* et *en ressentait une vive gratitude*, dit le témoin contemporain. Assuré du cœur et du courage du peuple, le prince fit appel à ses barons. Il *était grandement aimé de tout le monde.* Alors ses amis et alliés arrivèrent : le comte de Foix, le comte de Commenges, Ramon de Montcade et les Béarnais, Savari de Mauléon et les Basques ; Savari, de plus, était sénéchal du roi d'Angleterre ; les peuples de l'Albigeois, du Carcassais, du Narbonnais, mais non pas le vicomte de Narbonne, lié par son mariage, non par son cœur, à la croisade. Sous ces princes, se montrèrent les barons inférieurs : les Sélio, (l'Ile-en-Jourdain), enfants d'Esclarmonde de Foix, les Roger de Conserans, fils de Sézelia, sa sœur, et les Narbonne de Carol ; les Astarac, les Lomagne, les

Digitized by Google

barons de Gascogne; les *fils de la Lune :* les Bellissen de Mirepoix et leurs rameaux, les Arvigna ; les Vergnoles, les Rabet, les Castelverdun qui viennent de la grotte d'Ornolac, et les Durban de l'Arise qui portent dans les batailles la bannière de Foix aux trois pals de gueules; les barons de l'Olmès, les Peyrat, les Peyrotta, les Peyrella, seigneurs de la fontaine intermittente de Bélestar et des gouffres druidiques du Thabor. Ils garderont Montségur, sentinelle avancée de Foix qui barre l'attaque de la croisade campée à Carcassonne. Les barons de l'Arise, les Durban, les Larboust, les Camarada, les Lasbordas, les Peyrota de Clermont, groupés autour de la grotte du Mas d'Azil. Ceux du Podaguez, les Villemur de Saverdun et de Palhers, les Durfort aux nombreux rameaux, et les Massabrac aux deux branches de l'Ers et de la Lize. Les barons dépossédés du Carcassais et de la Montagne, Ramon de Termès, G. de Ménerbe, Américde Montréal, qui sera, hélas! arraché de son cheval de guerre pour être pendu à un gibet. Les barons de la Montagne-Noire, ceux de Cabaret aux quatre donjons debout, mais qui vacillent dans les nuées; ceux de Saissac, d'Hautpoul, de Sorèze et de Puilaurens; les barons du Lauragais et du Toulousain, ceux de Fanjaux, de Lautrec, de la Motte, de Villèlle, de Lantar, de Vertfeuil, du Cap de Porc. Les barons de l'Agout et du Tarn, les Boisseson, les Lombers aux noms farouches, les Guilhabert de Castres, aux cœurs religieux, les Rocanegada, les Lautrec. — Les barons de l'Aveyron, les comtes de Rodez, les seigneurs de Saint-Antonin, à la gen-

Digitized by Google

tille harpe, ceux de Penne, de Bruniquel, de Négrepelisse, les barons du Querci et de l'Agénais, avec Bernard de Gourdon et sa femme Na Hélis, la Débora de la Dordogne, couple au cœur impérial. — A trente lieues à la ronde, toute la banlieue s'ébranla ; toute la chevalerie accourut au galop vers Toulouse. La terre tremblait sous les pieds des chevaux, l'air retentissait du hennissement des palefrois et des fanfares des clairons. Ils appelaient les batailles [1].

Montfort, de son côté, reçut un puissant renfort de croisés normands. Ils s'étaient levés à l'appel fanatique de l'évêque de Toulouse. Foulques, que l'abbé de Cîteaux avait revêtu dans sa ville d'un pouvoir absolu, s'ennuyait, dit-on, de ce pouvoir qu'il exerçait avec la hauteur d'un proconsul ; le poète dit, d'un *empereur*. Les siéges de Ménerbe et de Termès n'avaient été que de petites distractions pour son ardeur. Pendant l'hiver il avait résolu d'aller prêcher la croisade en France. Vingt ans auparavant, troubadour, il avait prêché héroïquement la croisade contre les Africains. Maintenant, évêque, il la prêchait sanguinairement, férocement, contre les Albigeois, ses propres troupeaux. Il ramena d'outre-Loire l'évêque de Paris, Robert de Courtenay, Enguerrand de Coucy, Juel de Mayenne. Bientôt après arrivèrent Léopold, duc d'Autriche, (celui-là même qui avait arrêté Richard-Cœur-de-Lion), Adolphe, comte de Mons, et Guillaume, comte de Juliers. Ces princes amenèrent à Montfort

1. G. de Tudelle, LXI.

Digitized by Google

une triple armée de Français, de Belges et d'Allemands. Ils se trouvèrent vers la mi-carême à Carcassonne (10 mars 1211)[1].

Deux jours après, Simon confirma, en faveur de Ramon de Cahors, l'acte par lequel il lui avait inféodé, pendant le siège de Ménerbe, les châteaux de Torvas et de Pézenas, avec tous les droits d'Estève de Servian et des vicomtes de Béziers. Ces châteaux confisqués sur Estève avaient dû lui être rendus par son abjuration; ce qui prouve, ou que Montfort avait manqué à son serment, ou que Servian, relaps, était revenu au parti national. Ce Ramon de Cahors était probablement le même que Ramon de Salvagnac, riche usurier de Cahors, qui, selon les chroniques romanes, s'était fait l'argentier de Simon de Montfort. C'était un traître, mais ajoutons que ce *riz-pain-sel* sanglant, qui avait rempli ses coffres des malheurs de la patrie, devait recevoir son châtiment. La victoire populaire fera rendre gorge à cette sangsue dévorante, et son domaine de Salvagnac-sur-Tarn sera rendu aux Rabastencs[2]. Simon donc confirma cette donation en présence d'Alix, sa femme, d'Amauri, son fils, d'Yves, abbé de la Cour-Dieu, vice-gérant de l'abbé de Cîteaux, des évêques et des barons français qui approuvèrent l'engagement du chef de la Croix. Il organisait l'intendance et le ravitaillement de la croisade.

1. P. de Vaux-Cernay.

2. Voir le mariage de Bertran de Toulouse avec Comtoresse de Rabastencs (1224).

Digitized by Google

Il lui restait à prendre la dernière, la plus âpre, et la plus menacante par sa proximité, des trois forteresses avancées de Carcassonne.

La *Quère* de Cabardez est un contrefort de la Montagne-Noire qui barre le pas de Montserrat par lequel on va du bassin de Carcassonne dans le bassin de Castres. Cab-Aret signifie tête de montagne, (*caput montis*) ; mais les Romains traduisaient ce mot celtique par tête de bélier (*caput arietis*). Ce front gigantesque de rocher était hérissé de plusieurs cornes en spirale. C'est une montagne déchiquetée en forme de scie dont chaque dent s'aiguise en piton de granit circonvoluté de crénelure, et terminé en donjon. D'abord la tour Nova, qui est comme la porte au couchant. Leurs noms sont expressifs : c'est *Quer Tignor*, la roche pelée, et *Curva Spina*, l'arête recourbée. Leur nudité n'a d'autre ornement que quelque plante saxatile et des flocons fugitifs de nuée. La montagne est déchirée à sa base par deux torrents, l'Orbeil et le Grésou, dont les filets dérobés et recueillis dans des réservoirs souterrains abreuvent l'inabordable et inexpugnable forteresse [1].

C'est l'aire aérienne des *enfants de Nous*. Ils formaient plusieurs branches, les Mir, les Pennautier, les Saint-Michel ; leur chef était Pierre-Roger, parent et sénéchal des vicomtes de Carcassonne ; Brunissende, sa femme, était célèbre par sa beauté et la harpe de Ramon de Miraval, recueilli alors auprès d'elle dans ses tours. C'est là que s'était réfugiée aussi sa parente, la fameuse Loba, l'héroïne des

1. Mahul, cart. cabardez. Dessin des Tours.

Digitized by Google

chants de Pierre Vidal [1]. (Et c'est sur ces montagnes alors enchantées, désolées aujourd'hui, que l'infortuné troubadour, se revêtant d'une peau de loup, se faisait traquer et déchirer par les chiens de bercail, pour l'amour de l'insensible châtelaine.) Pierre-Roger était un héros. C'est lui qui défendit Carcassonne jusqu'au dernier instant où, après la captivité du vicomte, il se déroba de la ville envahie, et, passant sous le camp même des croisés, alla renaître six lieues plus loin, dans ses tours inaccessibles de Cab-Aret. C'est lui dont les attaques ne cessèrent de troubler les sièges de Ménerbe et de Termès.

C'est lui encore qui. dans une embuscade, avait pris Bouchard de Marli, qu'il détenait depuis vingt mois, les fers aux pieds, dans un fond de tour. Mais Termès, Ménerbe, les plus solides donjons, étaient tombés; les courages faiblissaient comme les tours. Après les conciles de Narbonne, de Montpellier, d'Arles, et sous cette cascade de tonnerres du Vatican, les esprits étaient effarés. Pierre-Roger se voyait abandonné par ses compagnons, ses parents, les enfants de *Nous;* Mir, Jourdain, Saint-Michel, s'étaient rendus à Monfort; le chef de la croisade allait venir l'assiéger avec ses renforts de Français et d'Allemands. Sa tête se troubla. Il descendit dans le cachot, et dit à Bouchard de Marli : « Vous êtes mon prisonnier. Vous pouvez le rester jusqu'à la mort; mais, en un instant, vous pouvez être en liberté. Faites ma paix avec le légat, et je remets mon château à Montfort. » Bouchard promit, et les deux ba-

1. Biographies de Pierre Vidal et de Ramon de Miraval.

Digitized by Google

rons s'unirent par leur serment de chevalier. Pierre-Roger appelle un forgeron qui ôte les fers du captif; il lui fait couper la barbe et les cheveux, lui fait prendre un bain et le revêt d'une riche robe, lui offre un palefroi bien magnifique, qui n'a jamais été monté, et le fait escorter par trois jeunes damoiseaux à cheval. Lui-même le guide, par honneur, hors du château; en se quittant les deux chevaliers renouvellent leur serment. Bouchard croyait rêver, et, dit le poète, n'eut jamais autant de joie *depuis qu'il naquit de mère*[1].

La nouvelle de sa délivrance le devance à Carcassonne; Montfort et les barons accourent à sa rencontre; quand ils se sont entrebaisés, ils le prient de raconter son aventure : « Avez-vous donné des otages ?— Nullement; le château est à nous, nous en avons la seigneurie. Don Pierre-Roger m'en a donné le commandement; nous avons fait amitié et grand pariage, et je l'ai juré devant Dieu. » On se rend à Carcassonne; toute la nuit, fête au palais et dans le camp. Les chevaliers se font raconter les années de sa captivité et les joies de cet événement presque miraculeux. On l'attribue à la sainte Vierge[2].

La joie de Bouchard fut d'autant plus vive qu'il trouva probablement sa mère, Mathilde de Marli, et sa sœur, Marguerite de Narbonne, auprès de sa cousine, la comtesse de Montfort.

Le matin venu, Montfort, Bouchard, les barons et les légats se mirent en route pour prendre posses-

1. Vers 1463.
2. Vers 1500.

Digitized by Google

sion de Cab-Aret. Pierre-Roger les reçut sur le seuil de son manoir, et leur remit les clefs de ses tours. Montfort confirma toutes les promesses de Bouchard, mit une forte garnison dans la forteresse, et son lion enfonça ses puissantes griffes sur les trois cornes crénelées du Bélier de la Montagne-Noire. — Ainsi fut conquis Cab-Aret, et, dit le poète, « ce fut par grand miracle, car il eût résisté au monde entier; mais pas de château qui tienne contre l'ost du Christ[1]. »

Ainsi Montfort se trouva maître des trois forteresses, gardiennes avancées de Carcassonne. Elles ne furent pas vaincues par les hommes, mais par la nature et un pouvoir surnaturel : Ménerbe par la canicule, Termès par l'équinoxe, Cab-Aret par une terreur panique, incarnée dans la Vierge, patronne de la croisade. Marie, Vénus pour les troubadours, était devenue pour les croisés une sorte de Minerve-Poliorcète.

Pierre-Roger rendit son château vide. Que devinrent les évêques albigeois, les troubadours patriotes, les chevaliers insoumis? Ils montèrent vers les cimes de la Montagne-Noire; ils s'établirent dans les terres des *martyrs*, dans la forêt des *Ramondens*, dans les grottes de marbre des sources de l'Orbiel. Le centre de ces campements fut le château d'Hautpoul, sur le versant septentrional. Son principal seigneur, de la maison de Saissac, prit fièrement le titre de *roi de l'Hautpoullois*[2].

1. G. de Tudelle, stroph. LXIV. — Chronique romane. — Dom Vaissette, t. V, pr. I, p. 476.
2. Jolibois, archiv. paléog. d'Albi.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Lavaur. — Siége de Lavaur. — Les seigneurs de Lavaur. — Troubles dans Toulouse. — L'évêque et les pèlerins de Toulouse vont joindre Montfort. — Les pèlerins allemands sabrés par le comte de Foix.

Montfort, maître des trois grandes forteresses de montagne, résolut d'assiéger l'importante place de Lavaur. Lavaur, comme son nom l'indique, est sur une colline (la Baour), baignée par l'Agout, non loin de son confluent avec le Tarn. Ses murailles avaient été défendues, trente ans auparavant, par la vaillante vicomtesse Aladaïs, contre les hordes dévastatrices du cardinal d'Albano. Ses seigneurs étaient restés fidèles aux Trencabel. Malheureusement le châtelain venait de périr, probablement dans quelque combat, laissant enceinte sa jeune femme, nommée Géralda[1].

Dona Géralda de Lavaur était de la noble et puissante maison de Laurac-le-Grand. C'est Sicard de Laurac, son père, qui, voyant les missionnaires de Cîteaux entrer dans ses murs en les exorcisant par le

1. Giraude, Guiraude, Géralda.

Digitized by Google

signe de la croix, répondit : « *Que je ne sois jamais sauvé par ce signe-là!* » Blanca, sa mère, menait la vie solitaire des Parfaits; Mabilia, sa sœur, était vierge-diaconesse couronnée; Esclarmonde, son autre sœur, non moins fervente, mais plus virile, avait épousé Guilhem d'Aniort, de la maison d'Impéria, puissante dans la Cerdagne; enfin, Américic, son frère, était seigneur de Montréal, et le compagnon d'amour et de guerre de Richard Cœur-de-Lion et de Pierre II, roi d'Aragon. Américic et Géralda allaient recevoir ensemble la double palme de la gloire et du martyre. Dona Géralda était renommée par son hospitalité. *Nul ne prit congé d'elle sans avoir été convié*, dit un poète qui, malgré son hostilité d'alors, avait peut-être reçu cet accueil patriarcal. Son cœur, son palais, sa ville, étaient ouverts aux infortunés. Lavaur était rempli de troubadours errants, de chevaliers déshérités, de cathares échappés à la mort. Lavaur, comme autrefois Laurac, était un centre du catharisme. Un chef manquait à ces proscrits. Ce chef accourut; c'était Américic de Laurac et de Montréal.

Américic avait traité avec Montfort. Simon lui avait donné un domaine obscur, mais il lui avait ravi ses deux fiefs paternels, Laurac et Montréal. Son vieux père, sa mère, sa sœur, étaient errants et sans abri. Il apprend que Simon menace Lavaur. Il rompt son hommage et vole au secours de sa sœur, veuve, et mère d'orphelins et de proscrits. Il s'enferme dans ses murailles pour défendre sa sœur, son peuple, sa patrie terrestre et céleste. Le troubadour, sympathique quoique ennemi, en parle magnifique-

Digitized by Google

ment : *Il n'y avait point dans le Toulousain, ni dans tout le comté, chevalier plus preux ni plus largement libéral. Que ne va-t-il pas faire dans Lavaur!... Car forte est la ville. Nul n'en vit de plus forte, munie de plus hauts remparts et de fossés plus profonds. Et dedans sont maints chevaliers gentiment armés, et don Américc. Les croisés ne la prendront pas, si elle se défend bien et si elle est secondée par le comte Ramon*[1].

Lavaur est situé dans le Toulousain, et cependant se trouve dans la mouvance de Carcassonne. Il faisait probablement partie de la dot de la vicomtesse Aladaïs. Ramon se regarda comme attaqué directement par Montfort. Il envoya son sénéchal Ramon de Récaud s'enfermer dans Lavaur, se réservant de contrarier du dehors les croisés. Montfort avait trop peu de monde pour envelopper la place. Il dut se contenter d'une seule attaque, bien qu'un autre corps simulât ailleurs un autre assaut. Les deux osts ne pouvaient s'entre-secourir, étant séparés par l'Agout. Américc fit d'abord une sortie, enleva un chevalier dans le combat, combattit la construction des calabres et mit en danger les deux camps isolés de Montfort. Mais bientôt arrivèrent de France une multitude de pèlerins, conduits par les évêques de Bayeux et de Lisieux, et Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre. Alors Simon put investir entièrement la ville, et les deux osts communiquèrent par un pont de bois jeté sur l'Agout. Pierre de Courtenai était parent du comte de Toulouse. Ramon espéra

1. G. de Tudelle, str. LXVIII.

Digitized by Google

que, par la médiation de ce prince, Montfort se désisterait d'assiéger Lavaur. Il se rendit au camp des croisés. Mais l'entrevue n'amena que des altercations violentes, et les deux comtes se séparèrent plus irrités que jamais. Ramon ne voulait pas accepter la *paix de l'Église*, c'est-à-dire remettre ses terres au légat et à Montfort. Il rentra dans Toulouse et défendit qu'on portât des vivres au camp catholique de Lavaur.

Toulouse était en feu; deux partis s'y combattaient : la ville et le bourg, le comte et l'évêque, les *blancs* et les *noirs*. Les noirs étaient les hérétiques, partisans du comte; les blancs étaient les catholiques, champions immaculés de l'évêque. Foulques avait institué une confrérie. Il les marqua de la croix et les gratifia des indulgences de la croisade. Il leur fit prêter serment de fidélité à l'Église, et leur donna pour chefs deux bourgeois et deux chevaliers, deux frères, Arnauld et Américde Castelnau, ce dernier surnommé Coffa. Ces quatre prévôts se formèrent en tribunal. Ils citèrent à leur barre les hérétiques et les *usuriers*. Ils payaient leurs dettes par le fer et le feu. Ils pillaient et incendiaient les maisons des contumaces. Leur terrorisme dura jusqu'à ce que les citoyens du bourg formassent la confrérie patriote et noire qui attaqua les pillards et les assassins. Leurs combats ensanglantèrent les rues et les places de Toulouse. Les blancs, probablement battus, voulurent se rendre au siège de Lavaur. Le comte leur défendit de sortir des murs; mais ils s'é-

1. P. de Vaux-Cernay, XLIX.

Digitized by Google

chappèrent, traversèrent le gué du Basacle, et, par le pont de Muret, au nombre de cinq mille, marchèrent sur Lavaur. Les assiégés, reconnaissant la bannière de Toulouse, crurent que c'était un secours du comte Ramon, et furent étonnés lorsqu'ils les virent s'arrêter dans les tentes de Montfort. Ils accrurent la famine des croisés. Les assiégés ne s'en épouvantèrent pas; ils se défendirent avec la plus grande *obstination; arrogants et superbes*, ils narguaient les assiégeants, et pour montrer l'épaisseur de leurs murs, ils caracolaient sur les remparts avec leurs chevaux bardés de fer.

L'évêque Foulque, bientôt après, suivit ses pèlerins devant Lavaur. Son insolence l'avait fait chasser de Toulouse. Le samedi après la mi-carême, il avait voulu, selon l'usage, administrer l'ordination; mais le comte excommunié était dans la ville, et nul ne pouvait, partout où il se trouvait, célébrer les saints mystères. Foulques le fit prier de sortir des murs jusqu'à ce qu'il eût conféré l'ordination. Ce message mit le prince en fureur. Ramon envoya vers l'évêque un chevalier avec commandement exprès de vider au plus tôt sa ville et sa terre. Foulques, le *visage gaillard et serein*, répondit : « Ce n'est pas le comte qui m'a fait évêque. Ce n'est ni par lui ni pour lui que j'ai été placé sur ce siège épiscopal. Je suis élu par l'autorité ecclésiastique, et non intrus par la violence d'un prince. Je ne sortirai donc pas à cause de lui de la cité. Qu'il vienne, s'il ose. Je suis prêt à mourir, pour arriver à la gloire par le calice de la

1. Dom Vaissette.

Digitized by Google

passion. Que ce tyran donc vienne avec ses soldats et ses armes. Il me trouvera seul et désarmé. J'attends le prix, et ne crains point ce que l'homme peut me faire. » O grande constance d'esprit! ô merveilleuse vigueur de l'âme! s'écrie le chroniqueur de la croisade. Ce fanatisme n'est pas sans une sorte de grandeur sauvage. Il attendit pendant quarante jours les bourreaux. Mais le prince était un homme clément, politique, et peu disposé à renouveler le meurtre de Saint Gélis. Foulques ne put obtenir le martyre de Pierre de Castelnau et de Thomas Becket. Alors il sortit fièrement de Toulouse, et se rendit au siège de Lavaur, auprès des légats et du chef de la croisade[1].

Montfort attendait encore un convoi de six mille pèlerins allemands, ce qui, avec les Français et les Toulousains, eût porté à près de 20,000 hommes les troupes qui assiégeaient Lavaur. Ces étrangers venaient de Carcassonne et couchèrent à Montjoie. Ils étaient commandés par un Français, nommé Nicolas de Bazoches. A l'aube, ils se remirent en marche pour Lavaur. Mais pendant la nuit, le comte de Foix vint s'embusquer sur leur passage dans la forêt. Son ost était divisé en trois corps, commandés par le comte Ramon-Roger et par ses deux lieutenants, Roger-Bernard, infant de Foix, et Gérard de Pépios. Ils les laissent s'engager sous les bois, puis se lèvent, les enveloppent et les sabrent. Le chroniqueur prétend qu'ils étaient désarmés. Puisqu'ils venaient pour combattre, ils devaient être en armes.

1. P. de Vaux-Cernay, XLIX.

Digitized by Google

Ce fut donc un vrai combat et un massacre tumultueux. Les deux tiers des pèlerins jonchèrent le sol, blessés ou morts. Les trois chefs s'élancèrent sur les traces des fugitifs. Le jeune infant de Foix s'acharnait après un croisé qui, réfugié dans une église rustique, se croyait sauvé dans cet oratoire; mais le prince y bondit avec son cheval. « Qui es-tu? demanda-t-il à cet étranger mystérieux, revêtu d'une chappe. — Je suis, répondit-il, pèlerin et prêtre. — Prouve-moi que tu es prêtre! » Il baissa son capuchon et montra le signe clérical. L'infant, levant sa hache d'armes, lui fendit la tonsure et le crâne. Le comte de Foix, après ce carnage, revint à Toulouse avec le subside destiné à la croisade. Un seul des fuyards atteignit Lavaur et porta la lugubre nouvelle à Montfort. Simon accourut, ramassa les blessés, brûla le village de Montjoie, et revint étreindre avec plus de fureur l'héroïque cité [1].

1. P. de Vaux-Cernay, XLIX. — G. de Tudelle, LXIX et LXX.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Assaut et prise de Lavaur. — Supplice Na Géralda, d'Amé-ric de Montréal, de deux cents chevaliers et de quatre cents Cathares.

Montfort fit élever deux châteaux de bois assis sur des chariots roulants, et clouer sur la cime, en présage de victoire, l'image du Crucifié. A cette vue, les assiégés braquèrent leurs calabres contre le saint étendard. Ils rompirent un bras du crucifix. « Et ces *chiens*, dit le chroniqueur, éclatèrent en rires et en hurlements, comme s'ils eussent remporté une grande victoire. Mais celui auquel est consacrée la croix se revanchera miraculeusement, car ses ennemis seront pris le jour même de la fête de la Croix. »

Pour mieux protéger la marche des tours roulantes, Montfort fit construire un *chat* (*catus*), pierrier au jeu puissant; il fallait encore combler le fossé pour que les tours mobiles accédassent aux murailles. Les croisés coupèrent bois et ramées, en firent des fascines et remplirent le fossé sur les points du double assaut; mais pendant la nuit, les assiégés, qui avaient

Digitized by Google

creusé un conduit souterrain, enlevaient les fagots et les traînaient dans la place; d'autres, avec de longues gaffes de fer, tâchaient d'accrocher les ouvriers qui travaillaient sous la protection de la machine et de les tirer avec leurs fagots dans le viaduc. Une nuit même, plus hardis encore, rampant jusqu'à l'engin et lançant des brandons enflammés, avec du suif, des étoupes et d'autres appareils de combustion, ils s'efforcèrent d'incendier la redoutable baliste. Cette nuit-là deux comtes allemands montaient la garde; ils poussèrent le cri d'alarme; le camp se leva en tumulte; un combat eut lieu dans le fossé, sous le jeu des calabres. Il y eut des morts [1].

Montfort, les princes et les légats étaient fort anxieux; ils commençaient à désespérer de prendre Lavaur, car tout ce qu'ils lançaient dans le fossé était enlevé pendant la nuit. Un croisé proposa de jeter à la bouche du viaduc un amas de suif, d'étoupes, de paille fraîche, de bois vert, de bois sec, disposés par couches, et, de recouvrir le tout, par un système d'incendie, d'une épaisse calotte de gazon. Le feu intérieur, avivé en même temps qu'étouffé sous cette masse humide et brûlante comme la pyramide d'un charbonnier, ne respirait que par le souterrain. Les assiégés, enfumés comme des renards et refoulés dans la place, n'osèrent plus percer ce nuage de feu. Alors les croisés purent plus aisément combler le fossé. Les tours roulantes s'avancèrent, atteignirent les murailles et les ponts-levis, et, comme des becs d'oiseaux de proie ou les

1. P. de Vaux-Cernay, L, LI, LII.

Digitized by Google

rostres des vaisseaux romains, s'accrochèrent aux créneaux. Il ne s'agissait plus que de monter à l'abordage. Il paraît que les calabres albigeoises lancèrent des rochers, firent voler en débris les passerelles aériennes, et que les guerriers qui les montaient tombèrent dans les fossés. Mais le château de bois ne lâcha pas la cité de pierre. Seulement le combat descendit de l'escalade aventureuse des guerriers à la sape lente et tenace des mineurs. Couverts d'une carapace métallique, les mineurs se mirent, comme des taupes, à trouer le vaste rempart. Vainqueurs sur les cimes, les assiégés s'efforcèrent d'écraser l'attaque qui renaissait à la base des murs. Ils cherchèrent à briser la coupelle d'airain sous le poids des rochers, à la percer par le choc de pieux aigus et armés d'un bec de fer, pour que les travailleurs reçussent, par les fissures, des flots d'huile bouillante, de résine liquide et de plomb fondu. Le bouclier de bronze résista; les sapeurs se logèrent dans le mur, et pendant ce combat de pics, de lances, de flèches, d'arbalètes et de balistes pour balayer les murailles, l'abbé de la Case-Dieu, suppléant des légats, les évêques de Carcassonne, de Toulouse, de Paris, tout le clergé de la croisade, entonnèrent avec un féroce enthousiasme le *Veni Creator Spiritus*. Chose étonnante, mais qu'explique l'imagination et le pouvoir du mystère, ces hommes, que n'émouvaient ni le fer ni le feu, furent troublés par ces chants. abattus par cette psalmodie, qui leur semblait avoir quelque chose de surnaturel ; quand la brèche fut ouverte, ils laissèrent paisiblement entrer l'ennemi, le pil-

Digitized by Google

lage et le massacre, tendant leurs mains aux fers et leur âme à la mort. Ils croyaient avoir assez fait pour le martyre [1].

Lavaur fut pris le jour de l'invention de la Sainte-Croix, ce qui parut une intervention directe de Dieu en faveur des champions de la croisade (3 mai 1211). Ainsi tomba cette forteresse, héroïque par sa défense, car elle résista deux mois à quinze mille croisés commandés par Simon de Montfort, plusieurs princes français et allemands, un grand nombre d'évêques, parmi lesquels ceux de Toulouse et de Paris, vingt légats du Saint-Siège; héroïque et sainte par le martyre, car le massacre fut à peu près universel. Les croisés, entrés par la brèche, firent main basse sur toute la population effarée et hurlante de rue en rue. Après le massacre, on découvrit quelques femmes retirées avec leurs enfants dans une maison : c'était la mort. Un chevalier demanda leur grâce et l'obtint de Montfort. C'est le seul acte d'humanité signalé dans ce carnage, et il ne vint pas d'un prêtre. Lavaur était un refuge d'hérétiques. On y trouva quatre cents parfaits; on les brûla, dit un moine, avec une *immense joie*. La joie des mourants ne fut pas moindre; on leur offrit d'embrasser la foi romaine; ils préférèrent la mort, et, se donnant le baiser de paix, s'élancèrent dans le bûcher colossal [2].

Montfort fit prisonnier Américde Laurac, défenseur de Lavaur, et quatre-vingts chevaliers qui, dé-

1. P. de Vaux-Cernay.
2. Ibid.

Digitized by Google

pouillés de leurs châteaux, s'étaient jetés dans la cité pour en défendre les murailles. Comme ils avaient faussé leur hommage, prêté dans le premier effarement de la croisade, il les condamna à la mort des traîtres. Au sommet du monticule un grand gibet fut dressé, et de chaque côté quarante potences inférieures, destinées aux chevaliers. Américc, comme leur chef, fut pendu le premier à la grande fourche patibulaire. Mais soit que le pied n'en fût pas assez consolidé, soit qu'il fléchît sous la haute taille du guerrier, le gibet tomba avec le cadavre. Montfort trouva l'opération trop lente, et ordonna que les quatre-vingts chevaliers fussent éventrés ou assommés comme des chiens. Dona Géralda, dame de Lavaur, fut témoin de l'indigne trépas de ses nobles compagnons. Montfort mesura son martyre à la grandeur de son courage et de sa sainteté. Il la fit jeter vivante et *en travers* au fond d'un puits. L'infortunée pleurait et se lamentait. Elle mourait deux fois, car elle avait un petit enfant dans son sein. On entendait ses gémissements au fond de la piscine. Mais bientôt on n'entendit plus rien; elle y périt noyée et étouffée, écrasée sous les pierres et les gravois dont on combla ce gouffre. Ce supplice atroce toucha le fanatique cœur, non pas des évêques, mais de quelques barons croisés, émus sous leur armure de fer. Voilà le tombeau et le martyre de la très-sainte et héroïque dame, dona Géralda de Laurac, castellane de Lavaur[1].

La catastrophe de Lavaur se termine par trois

1. G. de Tudelle, LXXI.

Digitized by Google

scènes infernales : la martyre jetée toute vive aux lézards de la piscine, qui mangèrent son enfant dans ses entrailles; la couronne de quatre-vingts gibets au pied desquels furent massacrés les chevaliers, dont les squelettes devaient pendre à leurs chaînes, enfin la guirlande de bûchers qui, pendant trois jours, brûlèrent les quatre cents Cathares, à moins que cette immense incinération d'hommes vivants ne fût faite sur un *crémador* unique et colossal. Ce crémador, entouré de la joie *immense* des pèlerins chantant le *Veni Creator*, dépasse l'horreur des sacrifices de Moloch dans la vallée de Hinnom.

Pendant ce temps, on pillait Lavaur. Les évêques lancèrent l'interdit sur les maraudeurs. Ils rapportèrent le butin aux pieds des légats. Montfort livra ces richesses, qui étaient immenses, en payement à Ramon de Salvagnac, trésorier général de la croisade. Ce Shilock de Cahors spéculait sur la dévastation de la patrie romane. Il dut recevoir le salaire de sa scélératesse et finir sur quelque odieux gibet. Du moins, après la victoire du Midi, son domaine de Salvagnac fut confisqué et donné à Bertran de Toulouse, seigneur de Bruniquel[1] La justice de Dieu n'eût pas été complète si le cadavre de ce traître, lâche milan de son pays, n'eût pas été la proie des vautours.

Montfort donna Lavaur à son cousin Bouchard de Marli; mais ce capitaine n'avait d'autre population que quelques femmes sauvées du massacre et

1. Guil. de Tudelle, LXXII.

Digitized by Google

quelques truands trouvés dans les souterrains. Leur ignobilité fut leur salut. Montfort, pour garder Lavaur égorgé, fit construire une bastide en amont de l'Agout, et donna plus tard à la maison de Voisin le château d'Ambres, vers le Dadon, qui est le torrent de Lombers[1]. Puis il quitta la cité-martyre, et marcha sur Puy-Laurens pour se venger du mobile Sicard qui l'avait trahi, et qu'il soupçonnait d'être la cause du massacre des Allemands. Il donna son château à Gui de Lucé et repassa par la plaine funeste de Montjoie. La première fois, il n'avait pu que ramasser les blessés ; maintenant il voulait rendre les derniers honneurs aux morts. La terre était *incrustée* d'ossements. Une colonne de lumière flottait sur le champ de bataille. C'est l'évêque de Toulouse qui le dit à Innocent III et à Pierre de Vaux-Cernay. Le vapeur de lumière et l'auréole de sang ont disparu ; mais depuis six cents ans, la charrue du laboureur déterre du champ de bataille des armures et des ossements. La plaine du massacre s'appelle encore le *Champ du sang*, et, par une âpre ironie, la *Mont-Joie*. Joie vengeresse de la patrie[2]! Sépulcre triomphal !

Ainsi Montfort, avec la protection d'Innocent III, la connivence de Philippe Auguste, le secours armé des princes, le concours des évêques, le fanatisme de tous les vagabonds de l'Europe, sans compter les

1. Inter Dadonem et Agutem, V, 533.
2. Du Mège, *Hist. du Languedoc.* Addit. du liv. XXI, tome V, page 41.

Digitized by Google

tonnerres du Vatican incessamment répercutés par toutes les chaires de la catholicité, Montfort, le terrible chef de la croisade, mit deux ans à ébaucher la conquête toujours disputée des territoires de l'Aude, de l'Hérault et du Tarn (juillet 1211); conquête commencée par le massacre de Béziers et terminée par les supplices de Lavaur.

Digitized by Google

LIVRE X

RAMON-ROGER, COMTE DE FOIX

CHAPITRE PREMIER

Montfort déclare la guerre à Ramon VI. — Prise de Montjoie, Cassers et Montferrand. — Siège de Toulouse.

Maître de la vicomté de Carcassonne, Montfort se jeta sur le comté de Toulouse. Quel prétexte de guerre? La raison du loup à l'agneau : Ramon avait refusé des vivres au camp catholique de Lavaur; puis, l'excommunication qui lui livrait Toulouse, à lui, général du pape. Il était la foudre de l'anathème. De Lavaur il s'élance sur Montjoie, pour venger la mort des pèlerins allemands. Il trouva Montjoie vide, prit le château, pilla et dévasta le bourg. D'un autre bond il fond sur les Cassers, — les Chênes, — à une demi-lieue de Saint-Félix de Ca-

Digitized by Google

raman où se tint le synode de Nicétas. Cassers était plein de parfaits. Le château capitule. Il se rend à ces deux conditions : vie sauve aux habitants; aux hérétiques, le bûcher. Les évêques essayèrent de convertir les Cathares. Vaines exhortations! Ils furent brûlés vifs, *avec une immense joie*. Ramon essaya de les sauver; pour la seconde fois, il voulut négocier; il demanda une entrevue aux principaux chefs croisés; Montfort, furieux, rompit toute transaction en s'élançant sur le comte, qu'il pourchassa plus d'une lieue vers Toulouse.

D'un élan il se rua sur Montferrand de Lauragais. Baudouin y commandait, ce faux frère de Ramon, élevé au Louvre, ami des Français. Baudouin, avec le vicomte de Montclar et quatorze chevaliers, repoussa les quatorze mille croisés de Montfort. Cependant la brèche est ouverte; Simon ordonne l'assaut. Il est repoussé, refoulé, écrasé. C'est évidemment l'œuvre de Montclar. Simon résolut alors de séduire Baudouin. Il l'avait connu à Paris. Il vante sa valeur, rappelle l'inimitié du comte; Ramon veut le faire périr en l'exposant dans un aussi faible château! Il lui promet vie et bagages saufs, pourvu qu'il ne porte pas les armes contre les pèlerins. Mais pourquoi ne se rangerait-il pas parmi les soldats de la croix, les défenseurs du pape et de Jésus-Christ? On lui donnerait de vastes domaines sous la mouvance de l'Église et de Montfort, car la maison de Toulouse est condamnée par Rome. Ramon est un suppôt de l'enfer.....

Baudouin prête l'oreille à Montfort, au légat, comme Ève au serpent. Et, chose incroyable, il va

Digitized by Google

en conférer avec le comte, demandant des débris du vaste héritage de Toulouse, des lambeaux de la ruine du midi. Ramon VI reconnut le bâtard de sa mère, le Sinon de France. Il aurait pu s'attacher ce traître. Il le repoussa avec indignation, et lui défendit de reparaître devant ses yeux. Baudouin se retire, livre la place aux Croisés, est réconcilié par les évêques, et reçoit en salaire Bruniquel et une part de la vallée de l'Aveyron. Et depuis lors ce chien marcha toujours devant le lion de Montfort pour relancer sa proie. Simon vint l'installer lui-même dans le Quercy ! Au bruit de cette défection, Gaillac, Montaigu, Cahuzac, la Garde, Puiceley, Saint-Marcel, la Guépie, Saint-Antonin, s'effrayèrent; il se fit un tremblement de châteaux effarés. Ils se rendidirent à l'évêque d'Albi. Les princes tombaient comme les forteresses. Après Baudouin, voici Trencabel, frère du vicomte martyr. Il confirma la cession, qu'il avait déjà faite au siège de Ménerbe, de tous ses droits sur les cinq vicomtés de la maison de Carcassonne (5 juin 1211). Simon quitta les bords du Tarn en apprenant l'arrivée d'une nouvelle croisade conduite par le comte de Barn et recrutée sur les bords du Rhin. De Carcassonne elle marcha sur Montgiscard où Montfort se mit à sa tête, et de là s'avança vers Montaudran pour assiéger Toulouse.

Les capitouls se rendent auprès des légats. Ils demandent pourquoi l'on vient attaquer une ville parfaitement reconciliée à l'Église romaine. Les légats répondent que c'est parce que les Toulousains continuent de reconnaître pour leur seigneur le comte

Digitized by Google

Ramon, et qu'ils doivent recevoir le nouveau chef, c'est-à-dire Montfort; sinon, on va les attaquer comme hérétiques. Les Toulousains refusèrent de trahir leur prince, de rejeter leur dynastie glorieuse. Alors, sur l'ordre de Foulques, leur évêque, retiré dans le camp des croisés, le prévôt de la cathédrale, les prêtres, les moines, pieds nus, croix en tête, chantant des hymnes, sortirent de Toulouse. Ils se retirèrent avec leur azyme-Dieu au camp de Montfort, et laissèrent la métropole héroïque au prince, au peuple, au Paraclet.

Ramon et ses lieutenants, les comtes de Commenges et de Foix, avec cinq cents chevaliers et un corps de fantassins, se portent hardiment à la rencontre de Montfort. Ils coupent le pont de Montaudran. Les deux osts n'étaient séparés que par l'Ers. Montfort n'osa franchir le torrent, et chercha plus loin un autre pont, qu'on abattait. Il l'attaqua impétueusement et les croisés passèrent à gué, à la nage, et sur le pont mutilé. Les comtes reculent en combattant, et, pour n'être pas débordés, reviennent s'adosser aux murailles. Ils font volte-face, sabrent l'avant-garde et enlèvent son jeune chef, un bâtard de Montfort, qu'ils emmènent dans Toulouse. Montfort, furieux du malheur de son fils, s'élance contre le bourg, vers Saint-Saturnin. Il dresse ses engins contre les deux portes occidentales. Les consuls, fièrement, en ouvrirent les battants; ils en percèrent quatre autres qu'ils laissèrent ouvertes jour et nuit. Montfort tenta l'assaut. Amalric, Foulques, Saint-Dominique, haranguèrent les assaillants. Ils furent rejetés dans les fossés. Alors, par les portes béantes sortent les trois

Digitized by Google

comtes, les capitouls, les milices urbaines, la chevalerie pyrénéenne. Le comte de Foix, à leur tête, a son cheval tué d'un tronçon de lance dans le poitrail. Près de lui tombe Ramon de Castelbon, son cousin, vaillant baron catalan. C'était un Commenges d'Andorre, un *fils d'Asnar*. Les Toulousains, dit un chroniqueur, combattirent comme *des loups affamés*. Les comtes ne rentrèrent qu'à la nuit, emmenant deux cents prisonniers et laissant autant de cadavres ennemis sur le champ de bataille.

Le lendemain était un mercredi ; le combat recommença. Hugo d'Alfar, sénéchal d'Agénois, et son frère, don Pédro de Arsis, virent du haut des tours l'ennemi ravager la banlieue, couper les vergers, brûler les moissons. Montfort s'efforçait de prendre Toulouse par la famine, ne le pouvant par les armes. Les deux vaillants Aragonais résolurent d'aller châtier les ravageurs. Le comte Ramon, Fabius temporisateur, craignant la trahison, veut les en empêcher, et se met en travers devant la porte. Mais le peuple indigné réclame la sortie et le combat, et suit le vaillant sénéchal. Ils rencontrent le chef des dévastateurs, Eustache de Canhitz, ami de Montfort, et le tuent au passage d'un petit pont. Ils éteignent l'incendie avec le sang des incendiaires. Les Toulousains combattaient *comme des diables sortis de l'enfer*. Le comte de Foix, dont ils ne formaient que l'avant-garde, arrive avec les Béarnais et les Navarrais. Toute la plaine n'est qu'un tumulte et un carnage. Les croisés criaient : A Bar! A Bar! Les comtes de Bar, de Chalons, de Montfort accourent; une bataille générale s'engage; elle dura jusqu'au

Digitized by Google

soir. Alors, le comte de Foix, fatigué de tout et content de son butin, rentra dans ses murailles. *Grand fut le tournoi du Christ*[1]. Montfort en était *à demi désespéré*[2]. Mais ce qu'il pleura surtout, ce fut Eustache de Canhitz, car c'était un grand et puissant baron. On transporta son corps dans son pays. On lui fit de magnifiques funérailles et de *longues lamentations*.

Le lendemain, au petit jour, Montfort décampa. Pendant la nuit on tint conseil. Les princes du nord conseillèrent la paix. Le légat et Montfort étaient tellement abattus qu'ils y auraient consenti. Mais l'évêque Foulques vociféra que Toulouse était plein d'hérétiques et qu'il fallait l'exterminer. Le massacreur de Beziers n'osa se montrer moins féroce que l'évêque de Toulouse. Le comte de Chalons attristé, sa quarante finie, s'en retourna dans son pays, et Montfort, furieux contre le comte de Foix, qui lui infligeait ce désastre, s'élança sur les terres de l'Ariège. Longeant les collines de Vieille-Toulouse, il passa l'Ariège au pont de Haute-Rive, et lâcha ses hordes sur les terres de Foix qu'il dévasta jusqu'au pied des Pyrénées. Les Faidits, sur ses derrières, reprirent Haute-Rive, et Varilles, à son approche, s'incendia. L'hiver le chassa, et ses neiges éteignirent les feux.

L'abbé de Citeaux, de son côté, ravageait le Lauragais. Il prit les Cassers, château des Roqueville, et une centaines de cathares, dont ce bourg qu'ils

1. Tudelle. — 2. Anonyme.

Digitized by Google

défendaient fut le bûcher. Les deux dévastateurs se rejoignirent à Castelnaudari. Là, le comte de Bar, honteux de ces ravages, quelques prières qu'on lui fît de rester, les quitta et partit pour Carcassonne. Il était pour la paix, comme le comte de Chalons dont il suivit les pas. Le légat et Montfort, chacun par son chemin, pillant, tuant, incendiant, se rendirent à Cahors. Qu'allaient-ils faire dans la capitale du Querci? Pendant le siège de Toulouse, l'évêque, Guillaume de Cardaillac, était venu offrir sa ville au chef de la croisade. L'évêque, mais non le peuple, fit à ce vaincu un accueil triomphal. Simon lui rendit en fief le comté de Querci. Pour une ville, l'évêque gagnait un comté (20 juin 1211). Arnauld, abbé de Citeaux, Foulques, évêque de Toulouse, Vidal, abbé de Pamiers, Thédise et Dominique, témoins de l'hommage, consacrèrent de leur signature cette trahison. Le traitre, convaincu que Montfort n'était pas apte à l'investir de ce fief, en demanda l'investiture à Philippe-Auguste.

Par cette double félonie, les évêques de Cahors sont devenus comtes du Querci, liges des rois de France. Et Philippe-Auguste enfonça plus avant sa griffe de lion dans les reins de l'Aquitaine abattue, mais rebondissante encore sous la hure et la dent du monstre. Montfort reçut aussi le serment des consuls quercinois, et pendant qu'Amalric en dressait les diplômes, Simon convoyait jusqu'à Rocamadour un reste d'Allemands, échappés au comte de Foix. Ils regagnèrent le Rhin par Limoges, tandis que les Barrois se retiraient par Lyon.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Les princes décident d'assiéger Carcassonne. — Montfort se jette dans Castelnaudari. — Siége de cette place du Lauragais. — Bataille de Las Bordas.

Le lendemain de la grande bataille de Toulouse, le comte de Foix, infatigable, sortit encore des murailles et fondit sur le camp des croisés qui faisaient la sieste sur le midi. Arnauld, un autre Commenges, périt dans cette attaque, et Guilhem du Rocafort, le défenseur de Termès. Ce fut l'épilogue victorieux de cette mêlée immense de trois jours dont le combat de l'Ers avait été le sanglant prélude. Après ce triple échec, Montfort leva son camp si précipitamment qu'il abandonna une partie des blessés, des équipages, des machines. Fourrageant et ravageant, il se jeta sur le comté de Foix. Il sentait que ses revers lui venaient du prince pyrénéen. Ramon-Roger s'élance sur ces traces, reprend Haute-Rive, Varilles, et débloque Foix. Il rentre dans ses tours, traînant les deux chefs croisés qui l'assiégeaient, Lambert de Croissi, cousin de Montfort, et Gautier

Digitized by Google

de Langton, frère du primat de Cantorbery, qu'il met aux fers. Le comte de Toulouse, vainqueur de sa ville, continue ses succès. Il prend Belvèze, Montgiscard, Puilaurens (août 1211). Montfort accourt de Cahors : il bondit en tout sens comme un lion affolé, à Lavaur, à Pamiers, à Castelnaudari. Il pend les croisés qui livrent leurs forts. Il voit le midi se lever à la voix du comte Ramon.

Les capitouls, après le siège, écrivirent au roi d'Aragon. Ils rappelèrent que, malgré l'absolution d'Innocent III, ils étaient excommuniés par l'abbé de Citeaux, et attaqués par Montfort, que le légat voulait substituer à Ramon VI. Ils désiraient évidemment entraîner le roi dans la ligue des princes pyrénéens, tous menacés par Rome. « Ils nous excommunient, disaient-ils, parce que nous employons les routiers, mais ils admettent à leur table les brigands qui ont tué l'abbé d'Eaunes et mutilé les moines de Bolbonne. »

L'hiver se passa en fêtes et en préparatifs de guerre. Après la délivrance de Toulouse, Ramon VI voulut arracher à Montfort Carcassonne, métropole de la croisade. Dès l'automne, on vit descendre des montagnes, chassés par les neiges, les troupeaux bêlants des chèvres aux longs pis traînants, et des brebis aux molles toisons, conduites par leurs grands béliers, aux larges cornes circulaires, au front arqué comme dans les bas-reliefs antiques. Toulouse voyait entrer dans ses murs ses symboles vivants, le bélier solaire, le taureau sidéral. Ils étaient accompagnés par leurs pastours, aux longues dagues catalanes, bruns, maigres, musculaires, au front aqui-

Digitized by Google

lin, chaussés d'espardeilles, et coiffés de berrets plats ou de longs bonnets rouges flottants sur leurs cheveux noirs. Leurs chiens les escortaient, mâtins gigantesques aux gorgerins hérissés de pointes de fer, à la queue roulée comme le panache d'un cimier, aux pieds éperonnés d'ergots, comme des chevaliers. D'autres montagnards conduisaient des chariots à quatre roues, attelés de bœufs ou de buffles, chargés de blé, du pain des soldats, des harnais des barons. Puis venaient des mulets, porteurs d'huile et de vin, muselés, au front constellé d'une lune de cuivre, aux housses ornées de flocons de laine rouge, jaune, bleue; et des chevaux de race arabe menés en laisse, appelant par leurs hennissements leurs maîtres et les combats.

Le printemps venu, les princes pyrénéens descendirent de leur montagne : le comte de Foix avec le camp de Montségur; le comte de Commenges avec les *fils d'Asnar* d'Aquitaine et d'Espagne ; le vicomte de Béarn et les princes de Gascogne ; enfin le fameux Savari de Mauléon, sénéchal du roi d'Angleterre; il conduisait deux mille hommes des bords de l'océan Cantabre : Basques de la montagne et Basques des landes, Lanusquets[1] singuliers qui traversent leurs sables et leurs marais sur de longues échasses, comme les grands oiseaux de leurs plages. Les Albret étaient les princes des Landes. Savari de Mauléon[2] était le modèle des élégances chevaleresques, un type romanesque des Amadis. Il ai-

1. Lanusquets, Asques des landes.

2. *Savari*, de *Sava*, eau, et de *arri*, montagne : gave pyrénéen.

Digitized by Google

mait Mahenz de Maunhac, fille de cette Mahenz de Talleyrand, tant célébrée par Bertran de Born. Il était en amour, en vaillance, en poésie, un brillant émule de Bertran ; on eût dit le vieux Bertran sorti de son cloître et de son sépulcre, rajeuni dans la mort et remonté radieux sur son palefroi. Il n'avait pas la loyauté, le génie politique, l'indomptable et superbe patriotisme de l'ami du Cœur-de-Lion. Toulouse lui fit un accueil triomphal. Ses Basques marchaient aux combats en chantant la complainte funèbre de Lélo, ou l'hymne épique d'Altabiscar.

Ramon VI marche sur Carcassonne. Il veut enlever aux croisés leur place d'armes. Carcassonne prise, la croisade est détruite. Mais Montfort se jette avec cinq cents chevaliers dans Castelnau; il arrête les princes. Il faut qu'ils prennent d'abord ce poste avancé de Carcassonne. Ils arrivent devant Castelnau (fin septembre) ; la ville se rend à Ramon VI. Montfort, maître du château, la reprend; mais les princes la ressaisissent le soir même. Castelnaudari[1], comme son nom l'indique, est un château, dominant de son monticule une vaste plaine, arrosée par la Tonca. L'armée campe sur ce torrent; Ramon dans la ville, Montfort dans le château. Ramon s'entoure de fossés, de machines et de chariots : c'est comme une forteresse Montfort pourtant le débusque et le refoule sur son camp. Ramon revient, rétablit ses machines, et le comte et l'infant de Foix, à cheval et tout armés, s'avancent au pied du donjon pour défier Montfort. Simon descend, un combat s'engage, l'infant a son cheval tué, mais Montfort

1. Ou *Castelnaudarri.*

Digitized by Google

est rejeté dans ses murs. Le comte Ramon dresse un trébuchet qui fracasse une tour. Simon voulut aller détruire ce terrible engin. On l'en empêcha. Toulouse triomphait : des châteaux, des bourgs, des monastères même revenaient à Ramon VI. On abandonnait le chef de la croisade.

Montfort envoya Gui de Lévis pour lever les milices de Carcassonne et de Béziers. Le maréchal revint seul. Gui et Matthieu de Montmorenci y retournèrent avec menaces. Les peuples ne bougèrent pas. Narbonne seule répondit qu'elle marcherait, mais sous le commandement de son vicomte. Américrefusa. Les deux chefs croisés rassemblèrent un millier d'hommes ; ils se débandèrent à Carcassonne. Montfort, Bouchard de Marli et l'espagnol Algaïs laissèrent la comtesse toute seule à Lavaur. Guillaume Las alla recruter du côté de Fanjaus. Il voulut livrer Gui de Lévis au comte de Foix. Enfin Gui, Bouchard, Algaïs, le fils du châtelain de Lavaur, l'abbé de Castres, l'évêque de Cahors, finirent par rassembler un renfort considérable. Après leur jonction, ils prirent par Saissac, château de Bouchard. Gui de Lucé, le châtelain de Melphe, le vicomte d'Onges et quarante chevaliers vinrent à leur rencontre de Castelnaudari.

Ramon et Savari gardent le camp, et le comte de Foix va s'embusquer sur le passage des croisés. Il les attend à Saint-Martin des Landes, puis à Las Bordas, à une lieue de Castelnau. Les croisées arrivent lentement; l'avant-garde évente l'embuscade et recule sur le corps principal. Le comte de Foix partage ses troupes en trois corps. Il commande le

Digitized by Google

centre; son fils Roger-Bernard, et Gérard de Pépios, un Lautrec, conduiront les ailes. Le vieux comte reçoit le choc des croisés. Il les culbute, et Algaïs commence la débandade, qu'il livre à l'infant et à Pépios. Il voit un corps retiré à Las Bordas. Il le sabre, et Pépios, alors à l'avant-garde, transperce d'outre en outre un baron français qui veut l'arrêter. « Le comte de Foix ne cessait d'abattre et de tuer; tous ceux qui le voyaient venir lui faisaient place; on ne pouvait endurer les grandes alarmes qu'il causait; car « c'était un des vaillants qui fussent alors dans le monde.[1] » « O Seigneur! s'écrie le troubadour contemporain, écoutez maintenant des batailles telles que vous n'en entendites d'aussi fières depuis le temps de Roland et de Charlemagne, quand il vainquit Aigoland et conquit Galiane, la fille du roi Bramant, sur Galaffre, le courtois émir de la terre d'Espagne![2] »

Bouchard s'en venait à travers la plaine vers Castelnau. Mais voici que le comte de Foix lui barre le chemin. *Il ne les prise pas plus qu'une chataigne* pour la bravoure, « Barons, s'écrie-t-il, qu'il n'en reste pas un seul de cette race étrangère, et que leur sort épouvante la France et l'Allemagne. Nous allons les corriger! » Devant Bouchard se lève un aigle; il vole de la gauche vers la droite, luttant contre le tourbillon. « Sire, dit Algaïs, crédule aux présages comme tous les Espagnols, par saint Jacques, nous serons vainqueurs! Le champ de bataille nous restera; mais vous recevrez grand dommage. » — « Je tiens à néant cet augure, répond Bou-

1. Anonyme.
2. G. de Tudelle.

Digitized by Google

chard. Ils mourront avec honneur ceux qui mourront ici! Ils seront sauvés! Et si nous perdons des chevaliers, l'ennemi y perdra aussi la fleur de ses barons. »

Le comte de Foix chevauche à Saint-Martin des Bordes; ses chevaliers dressent à l'arçon leurs lances, et de leurs arbalètes lancent une nuée de flèches. Tels sont les cris qu'ils poussent, tel en est le retentissement, qu'on dirait que le ciel va tomber avec la foudre. Grande, au baisser des lances, devint la bataille. Les uns crient : Toulouse! Commenges ! Foix! Les autres : Montfort et Soissons ! Un chevalier du comte de Foix, le meilleur de ses barons, Gérard de Pépios, pique son destrier de ses tranchants éperons. Sur son chemin, à l'issue d'une broussaille, il rencontre un compagnon de Bouchard ; c'était un Breton. Il le frappe sur l'écu, lui perce les brassards, le pourpoint et le haubert, tellement que, par le dos, il lui pousse jusqu'à l'arçon un tronçon de lance dont le pennon est tout sanglant. Il tombe mort à terre, sans confession. Les Français en sont fort courroucés. Ils volent à la rescousse, furieux comme des lions. Bouchard agite un pennon de soie au lion de Montfort ; ils poussent, ils frappent, de leurs tranchantes épées, sur le penchant d'une vallée qui mène à Montréal. Ils en tuèrent une centaine, mais ils perdirent le fils du châtelain de Lavaur, atteint, par le nasal et la visière, d'une flèche dont le coup fut mortel. Il tomba mort devant le sénéchal.

Bouchard éperonne et avec lui les Français. Ils crient : Montfort ! Mais lui, par-dessus tout, invoque

Digitized by Google

la Vierge. De l'autre côté s'élance le comte de Foix avec ses preux barons. C'est là que vous auriez vu targes brisées, lances rompues, débris jonchant la terre, et maint cheval sans maître bondir effaré dans la prairie. Martin Algaïs et ses hommes, quoi que l'on en dise, s'enfuirent de cette mêlée jusqu'à ce que la bataille fût gagnée. Ils reparurent alors, disant qu'ils venaient de la poursuite des routiers. L'évêque de Cahors et les hommes sans armure s'enfuirent une grande lieue jusqu'à Fanjaus, ce qui ne m'étonne de tels compagnons. Tout leur convoi leur fut enlevé. Mais les vainqueurs firent une grande folie avec ce butin. Ils s'attardèrent à piller le camp des croisés.

Cependant Montfort est à Castelnau. Il fait armer ses chevaliers. Il annonce que leurs compagnons ont perdu leur convoi. Il sait que si Bouchard est vaincu, il sera bloqué dans Castelnau et toute la terre perdue. Il laisse les hommes de pied dans le château et vole armé de toutes pièces, et bannières déployées, à la bataille.

Il s'y lance par la voie battue, l'épée nue à la main. De tous ceux qu'il rencontre, il prend les uns, tue les autres, routiers et mécréants éperdus. Le comte de Foix se porte à sa rencontre; son écu est fendu et son épée brisée, tant il a frappé de coups. Roger-Bernard, son fils, a fendu la foule. Porada le suit avec une lourde massue, et Sicard de Puilaurens, et les autres faidits qui sont là *plumant la grue*. Longue fut la mêlée. Des deux côtés beaucoup de morts. Le châtelain de Lavaur y perdit trois de ses fils.

Digitized by Google

Cependant l'ost de Toulouse, dans la prairie, au pied du château, veut se retirer, tant est grand son effroi. Mais Savari s'écrie : « Seigneur, tenez-vous tous tranquilles. Que nul homme ne bouge ; autrement on est perdu ! O Seigneur de gloire, par ta très sainte loi, garde-nous de déshonneur ! » Le comte de Toulouse se crut trahi. Ramon de Récaud s'enfuit jusqu'à Montferrand ; puis il revint, et ne quitta plus son armure. Après la bataille, Bouchard vint assiéger le camp. Il criait à haute voix : « Frappez sur l'ost ! ils sont déconfits ! » Les chevaliers prirent un grand élan pour franchir les fossés d'un bond, et assaillir l'ost roman parmi les tentes et les pavillons. Mais les tranchées arrêtèrent la cavalerie qui trébucha dans les fossés et se crut perdue et morte. Montfort rentra dans le château, satisfait de cette victoire incomplète. Les croisés, avant d'ôter leur armure, revinrent sur le champ de bataille, à la clarté de la lune. Ils n'y trouvèrent pas le comte de Foix. Ils pillèrent le camp désert, et ramassèrent dans le sang une partie de leur butin perdu. Le comte de Foix s'était éloigné. Le comte de Toulouse décampa. Il abandonna ses engins. Montfort ne le poursuivit pas. De part et d'autre on était fatigué.

Ainsi se termina cette grande bataille formée d'une victoire, d'une revanche disputée et d'une retraite indécise. Mais Montfort aurait dû périr et la croisade être balayée.

Montfort a-t-il combattu ? Pierre de Vaux-Cernay, présent à la bataille, assure qu'il n'arriva qu'à la fin et pour poursuivre les fuyards. Donc le héros catholique des deux affaires, c'est Bouchard de

Digitized by Google

Marli. Le héros albigeois, c'est le comte de Foix, qui, selon le troubadour, eut son cheval tué, son épée brisée, son bouclier fendu, et s'éleva au niveau des chevaliers de la Table-Ronde. Dans la seconde affaire, c'est Roger-Bernard, infant de Foix, qui rétablit le combat. L'arrivée de Montfort décida la retraite. Il y eut des fuyards dans les deux osts, et les deux chefs proclamèrent leur victoire. Montfort, revenu à Castelnau, se déchaussa, entra pieds nus dans l'église, et fit chanter un *Te Deum*. Le comte de Foix regagna le camp abandonné devant Castelnaudari. La victoire romane parut si évidente que Puilaurens, Gaillac, Rabastencs, Saint-Antonin, se rendirent à Ramon VI, et que le comte de Foix défia en combat singulier le général de la croisade. Le vaincu, blessé au cœur, frappé à mort dans ses enfants, c'est l'héroïque Bouchard de Marli, châtelain de Lavaur, car il perdit dans ces trois combats ses jeunes fils, beaux comme *des fils de roi*.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Suites de la bataille de Las-Bordas. — Soulèvement du midi contre Montfort. — Nouveaux croisés de France, d'Allemagne, d'Esclavonie. — Arrivée du prince de Sidon. — Sièges de Tudelle, de Saint-Marcel, d'Hautpoul.

Le roi Philippe-Auguste ne voyait pas sans une crainte secrète les conquêtes de Montfort. A Ramon VI, son cousin, prince pacifique, se substituait un sujet, un baron guerrier, un aventurier audacieux, un usurpateur de sa souveraineté. Il s'en plaignit à Innocent III. Le pontife répondit que « le comte de Toulouse était accusé d'hérésie; qu'il avait convoqué un concile pour le juger; que Ramon ne s'était pas purgé de son crime; qu'il avait ainsi perdu ses domaines; mais que le saint-siège avait suffisamment pourvu à l'honneur du roi. » Rome, en attendant, s'appropriait le comté de Maguelonne.

La bataille de Las-Bordas avait cependant mâté Montfort. On le disait prisonnier, écorché vif, pendu à un gibet... Assiégé par le comte de Toulouse, il ne répondait pas, il faisait le mort. Il attendait des

Digitized by Google

troupes de France. Il alla à leur rencontre jusqu'à Narbonne. Elles étaient conduites par Alain de Roucy. Avec ce renfort, il marcha contre Ramon VI. Ce prince leva le siège de Castelnau et se rendit dans l'Albigeois, qui se soulevait tout entier sous le contre-choc de la bataille. Puilaurens, Gaillac, Rabastencs, La Guépie, La Garde, Puiceley, Cahuzac, Saint-Antonin, acclamèrent le comte national. La Grave se délivra aussi, mais plus tragiquement : c'était le temps des vendanges ; le châtelain croisé faisait arranger ses tonneaux; le tonnelier invite le chef à inspecter son travail ; le capitaine se courbe, et l'ouvrier, d'un coup de hache, abat sa tête. Son sang fut le premier vin qui rougit cette futaille. Le peuple se soulève et massacre les étrangers. Quelques jours après, Baudouin, allié de Montfort, arriva sur le matin. A la croix de Toulouse, on le prit pour le comte Ramon. On lui ouvrit les portes, et le transfuge ordonna le massacre. Tout fut impitoyablement mis à mort; mais il perdit Salvagnac *où croît le beau froment* (167). Il ne lui resta que Bruniquel.

Montfort, au désespoir, accourut à Pamiers pour contenir le soulèvement ariégeois. Déjà Saverdun s'était insurgé. Il donnait le signal au Podaguez et au Lauragais. C'est alors que le comte de Foix lui envoya son cartel qui était le défi national. Les croisés prétendent qu'il ne tint pas son cartel ; mais son fils le tint, et la nation le tiendra jusqu'à ce que la croisade soit exterminée. Simon faisait ravitailler Fanjaus par le châtelain de Melphe. L'Infant l'attendit, entre Fanjaus et Mirepois; il mit en fuite

Digitized by Google

Melphe, tua son frère Gausbert, sabra l'escorte, et enleva le convoi.

Montfort resta languissant tout cet automne. Mais voici que des bandes lui arrivèrent de France, d'Allemagne, d'Esclavonie. Simon avait connu ces Esclavons catholiques pendant sa chevauchée de Zara, de Raguse et de Hongrie. Les Grecs étaient sympathiques aux Albigeois. Maître Guillaume, archidiacre de Paris, et Jacques de Vitry, curé d'Argenteuil, amenaient les peuples des bords du Rhin. L'évêque de Toulouse et l'abbé de Vaux-Cernay conduisaient ceux de l'Ile-de-France. Leur capitaine était Robert de Mauvezin. On ignore le nom du Vaivode des Dalmates aux caftans brodés, aux jupons flottants, à l'aspect oriental. Ils arrivèrent en décembre à Carcassonne, et, malgré l'hiver, Montfort les mena débloquer le château de Quier, assiégé par le comte de Foix, et ravager le val de l'Ariège.

Enfin arriva Gui de Montfort. Les deux frères, partis ensemble pour l'Orient, se retrouvaient, après une absence de cinq ans, à Castres, aux fêtes de Noël; l'un prince du Liban, l'autre des Pyrénées. Gui revenait avec sa femme, Helvise d'Helin, de race royale, dame de Sidon, et les enfants qu'il avait eus de cette Syrienne, qui seront un jour seigneurs de l'Albigeois et de la Phénicie. Les deux guerriers se racontèrent leurs aventures sur terre et sur mer : c'était le siècle des merveilles. Pour le distinguer des nombreux chefs du même nom, nous donnerons au généreux Gui le titre de prince de Sidon.

Les deux Montfort, à peine réunis, également

Digitized by Google

avides de guerre, marchèrent contre Tudelle d'Albigeois. Ce château appartenait au père du fameux Gérard de Pépios. Le vieillard défendit lui-même son donjon. Tudelle fut enlevé d'assaut et ses défenseurs massacrés. On n'épargna que le baron, pour l'échanger contre Drogon de Compans, cousin de Robert de Mauvezin, captif dans les tours de Foix. Le vieux Pépios se retira près de son fils au camp des princes. Montfort marcha ensuite contre Cahuzac. Les comtes de Toulouse, de Commenges et de Foix s'avancèrent jusqu'à deux lieues de cette forteresse. De Gaillac ils semblaient vouloir contrarier le siège. Ils ne bougèrent pas : immobiles, ils virent Montfort escalader Cahuzac. Ils furent évidemment contenus par l'ost du prince de Sidon. Cahuzac tomba vers l'Épiphanie, au plus fort de l'hiver. Les trois comtes rétrogradèrent vers le sud. Simon revint à Albi consulter l'abbé de Cîteaux. Cet oracle de la guerre lui ordonna d'assiéger Saint-Marcel, solide forteresse à trois lieues d'Albi.

Montfort appela de Bruniquel le comte Baudouin, qui vint le joindre à Cahuzac, et les deux chefs réunis investirent Saint-Marcel. La place était forte par ses murailles, par le torrent le Sezou qui baignait ses fossés, et par l'intrépide courage de Pépios. Le comte de Foix s'enferma de plus dans la forteresse, et les deux autres princes formèrent le blocus. Pendant un mois et demi, Montfort battit, fracassa, escalada le rempart. Mais, dit le troubadour, *il ne fit œuvre qui vaille une pomme pourrie, si ce n'est, Dieu me pardonne, des chants de messe!* Le comte de Foix, du dedans, l'écrasait dans les fossés. Ce prince

Digitized by Google

en personne vint incendier ses calabres. Le comte de Toulouse, au dehors, affamait le camp et enlevait les vivres qui venaient d'Albi. Le dernier jour, vendredi saint, les croisés n'avaient plus à dévorer que le bois de leurs machines détruites, les grains de leurs chapelets et les dérisions des assiégés qui, du haut des murailles, leur renvoyaient leurs hurlements et leurs cantilènes. Montfort décampa la veille de Pâques (24 mars). Le comte de Foix livrait cet ost famélique à Ramon VI; mais le prince eut peur d'Allard de Rousse et de Pierre de Livron qui protégeaient la marche. Il laissa échapper Montfort, qui, vaincu et honteux, rentra dans Albi.

L'invasion musulmane empêcha le roi d'Aragon de secourir le comte de Toulouse. Le vainqueur de Tolosa ne viendra qu'un an plus tard et pour tomber à Muret. Montfort, que le monarque eût alors probablement abattu, se fortifiera de vigueur et d'audace et continuera ses progrès. Repoussé de Saint-Marcel, il passa les fêtes de Pâques à Albi; puis, après quinze jours de repos, descendit à Castres et monta contre Hautpoul. C'est un château du Toulousain qui, de son escarpement, domine un hameau jeté dans les précipices, et, dans l'éloignement, les bourgs de Saint-Amans, de Mazamet, de la Higa, cachés par les bois dans les ravins de l'Arn, de l'Arnette et de la Larnette, torrents de la Montagne-Noire. Le seigneur d'Hautpoul était allié aux puissantes maisons de Castres et de Saissac. Son donjon aérien le rendait très hardi. Son emblème héraldique était le coq, le clairon du jour, à la crête em-

Digitized by Google

pourprée, au plumage noir, et à la griffe de combat comme la serre de l'aigle. Dans sa fierté, ce baron s'intitulait *roi de l'Hautpoullois*. C'était un royaume de rochers, de forêts, de torrents et de nuages, au pied septentrional du pic de Nore. La croisade, qui enveloppait Castres et Carcassonne, avait fait remonter les populations des deux versants vers ce sommet. Hautpoul était devenu une capitale de proscrits. Comme ce donjon ne pouvait les contenir tous, ils campaient aux alentours; leurs noms signalent encore ces campements patriotiques : forêt *des Ramondens*, hameaux *des Martyrs*, *Terres de Dieu*. L'une des châtelaines d'Hautpoul, Ermengarde, la *belle Albigeoise*, était sœur du patriarche Guillabert de Castres, et belle-sœur de Bertrand de Saissac, ex-régent cathare de Carcassonne. Ermengarde était la rivale de beauté d'Aladaïs de Boissezon et de Brunissende de Cap-Aret. Leur troubadour était Ramon de Miraval, et leur platonique adorateur, le roi d'Aragon. Hautpoul était un siège de cour d'amour. Ses tours étaient ceintes d'une triple auréole de chevalerie, de poésie et d'albigéisme. Mais cet arc-en-ciel était maintenant enveloppé d'une tempête.

Simon de Montfort arriva, le second dimanche après Pâques, sur le soir, au pied de la montagne d'Hautpoul. Il fit mettre pied à terre à ses chevaliers, et, du ruisseau, se mit à grimper le redan septentrional. Pierre de Vaux-Cernay était de l'expédition, et voici le tableau qu'il nous fait des aspérités des lieux : « Or, était le fort d'Hautpoul situé sur le point le plus ardu d'une très haute montagne et très escarpée, entre d'énormes roches presque inacces-

Digitized by Google

sibles. Sa force était telle, ainsi que je l'ai vu de mes yeux et connu par expérience, que si les portes du château eussent été ouvertes et qu'on n'eût fait aucune résistance, nul n'aurait pu le parcourir sans difficulté extrême et atteindre jusqu'à la tour. » Le vaillant petit *roi de l'Hautpoullois* lança ses archers sur les crêtes et les ravins, comme une nuée de guêpes. Ce ne fut que le troisième jour que Montfort put atteindre un rocher au niveau du bourg et y asseoir une calabre. La brèche ouverte, les chevaliers, descendant dans le ravin de granit, résolurent de tenter l'assaut. Ils gravirent le redan et pénétrèrent même dans le faubourg; mais les assiégés, du haut des murs et des toits, les accablèrent sous une grêle d'énormes cailloux, et leur fermèrent le retour en mettant le feu sur leurs derrières et dans la brèche. Écrasés par cette pluie de pierres, ils durent s'ouvrir un chemin à travers les flammes pour ressortir des murs et regagner leur camp.

Montfort était vaincu; il essaya de négocier. Il est vrai que le chroniqueur attribue cette négociation aux assiégés, pour les charger d'une perfidie invraisemblable de la part d'un vainqueur. Montfort avait dans son camp un transfuge de l'illustre maison de Cap-Aret. Il l'envoya parlementer aux portes. Comme il parlait de reddition, une flèche vint en sifflant lui couper la voix. Blessé à la jambe, il put regagner le camp des croisés. Pourquoi Hautpoul se serait-il rendu? Il était défendu par les chevaliers de Lombers, de Saissac, de Cap-Aret. Il était protégé par les Ramondens des forêts, les faidits des *Terres de Dieu;* par le vertige et l'abîme; l'été,

Digitized by Google

par l'ardent soleil; l'hiver, par les âpres glaciers; en tout temps, par l'ouragan du pic de Nore.

Eh bien, ce donjon d'Hautpoul, gardé par la terre et par le ciel, invincible aux hommes, inexpugnable aux machines, fut vaincu par un brouillard et par une terreur panique. Un soir, la montagne fut enveloppée d'une légère brume, comme par une haleine du pic de Nore. Ces chevaliers, vainqueurs à la clarté du soleil, se virent perdus dans cette ombre et cette nuée. Ils s'épouvantèrent, se crurent surpris, égorgés, s'échappèrent par les poternes, abandonnèrent le glorieux donjon et se firent tuer par les croisés dans les précipices pour gagner le champ d'asile des bois de Ramondens. Montfort entra dans Hautpoul, massacra les fugitifs attardés dans ses murs, incendia le bourg fracassé, et en balaya dans les ravins les décombres et les cadavres; mais il garda l'inexpugnable donjon pour dominer son microscopique royaume de l'Hautpoullois; puis il traqua les Ramondens dans la forêt et descendit vers Sorèze.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

L'abbé de Cîteaux nommé archevêque de Narbonne. — Gui de Vaux-Cernay élu évêque de Carcassonne. — Leur sacre dans la métropole de la Septimanie.— Arnauld-Amalric usurpe le duché de Gothie. — Sa campagne contre les Maures d'Espagne.

Innocent III avait enfin déposé Bérenger d'Aragon, vieil évêque tolérant, indépendant, et de sang royal, mais que ne protégeait plus le prestige affaibli du monarque allié de Toulouse. Il plaça sur le siège de la Septimanie l'abbé de Cîteaux, généralissime pontifical de la croisade, qu'il couronnait en lui. Il cassa aussi Ramon de Rochefort, évêque de Carcassonne, de sang albigeois, et qu'il remplaça par un français, Gui, abbé de Vaux-Cernay, ami de Montfort. Les deux prélats partirent après la prise d'Hautpoul, pour se faire sacrer à Narbonne. Simon resta à la tête de l'ost, mais il députa, pour le représenter à cette grande solennité, le petit Amaury, son fils, et son frère le prince de Sidon.

Narbonne est une noble cité antique. Ses murailles étaient toutes constellées de débris romains. Elle

Digitized by Google

était la digne fille de Narbo-Martius. Elle avait une *Amistanza*, ou confraternité de citoyens, dont le jeune tribun s'appelait Villerouge. Mais son vicomte Américic de Lara, castillan, bridait son patriotisme roman. De là ses défaillances devant la croisade. Narbonne était mécontente du vicomte Américic, fâchée de la destitution de l'archevêque Bérenger, irritée de la nomination de l'abbé de Cîteaux, exaspérée de l'entrée dans ses murs du primat, flanqué des deux Montfort. Elle se crut envahie par la croisade. Arnault-Amalric logea dans son palais le noble prince de Sidon, et son jeune neveu fut hébergé par les Templiers.

Narbonne vit arriver tous les prélats du sacre : Ramon d'Uzès, légat du Saint-Siège, Pierre de Béziers, Ramon d'Agde, de la maison de Montpellier, Guilhem de Maguelonne, Pierre de Lodève, Gui de Carcassonne, Ramon de Perpignan et le fameux Foulques de Toulouse ; puis les abbés de la Grasse, de Saint-Pons, de Valmagne, de Saint-Tibéri et l'abbé de Saint-Aphrodise de Béziers, qui venait sacrer le massacreur de son peuple ; tous les princes des cloîtres septimaniens qui venaient oindre le généralissime tonsuré de la croisade.

Narbonne fermentait. Villerouge contenait le bouillonnement de l'Amistanza. Un grain de sable, jeté par un enfant, fit déborder l'orage. Du temple où il logeait, le jeune Amauri de Montfort se rendit un jour chez sa cousine, la vicomtesse Marguerite de Marli. L'hôtel vicomtal était un palais vermoulu des roi Goths. L'enfant, violent peut-être et brutal dans ses jeux, comme tous les Montfort, brisa

Digitized by Google

le châssis de pierre d'un fenêtre en ruines. Ces gravois en tombant rappelèrent au peuple que cet adolescent venait démolir Narbonne, comme son père dévastait toutes les villes du midi.

Amauri, entendant gronder le populaire, regagne la maison des templiers rougès de Tours. Le peuple s'ameute ; il hurle : *mort aux Français !* Deux écuyers des Montfort, plusieurs pèlerins de la croix, sont massacrés. Il assiège le Temple, et l'archevêché où logeait le prince de Sidon. Gui n'osa sortir pour venir au secours de son neveu, qui s'arma et se cacha dans une tour. Le chef de l'Amistanza, le tribun Villerouge, calma l'émeute et fit enlever les cadavres. Ce fut au milieu de ce frémissement orageux que s'accomplirent les cérémonies du sacre, dans la cathédrale de Saint-Paul.

Le sacre fut précédé d'un simulacre d'élection. C'était un reste des libertés primitives. Les droits du peuple étaient passés aux évêques et des évêques aux papes; mais les papes en laissaient l'image aux évêques. Les suffragants élurent Arnauld au trône primatial. Puis le légat prononça la consécration pontificale. L'évêque d'Uzès versa l'huile sainte, l'onction divine, sur ce crâne chauve encore fumant du massacre de Béziers et de Carcassonne, sur ces lèvres noires de mensonge et de perfidie, sur ces mains qui tenaient le glaive, et qui, alors même, exécutaient le larcin et la proie. Le *Te Deum* retentit, mais les murmures populaires se mêlèrent à ces psalmodies triomphales.

Une autre chose encore irritait le patriotisme nar-

Digitized by Google

bonnais. Le pape investissait Arnauld, non seulement de l'Église, mais encore de la ville et du duché de Gothie. C'était une application du système théocratique; l'Église saisissait la terre. Arnauld était évêque et duc de Narbonne, comme Innocent était pontife et roi du monde universel. Il était vicaire du pape, qui l'était de Dieu. En conséquence il fit arborer sur la tour de son palais, (tour énorme aux quatre tourelles angulaires) la *senheira* de Narbonne et de Gothie. Le lendemain, il reçut l'hommage du vicomte Américic. Le vicomte lui donna un grand festin à titre d'albaque ; ce prince dut, comme son vassal, le servir à table, et le soir, à son départ, tenir l'étrier dn primat-duc.

Amalric et Américic (c'est le même nom) étaient l'un et l'autre Manrique de Lara. Il semble que le vicomte dut être content de se trouver sous le patronage de l'archevêque.. Il n'en fut rien. Il craignait son cruel et superbe parent. Cette parenté le brouillait avec son peuple, ami des cités romanes. Il regrettait la domination légitime du débonnaire et infortuné comte de Toulouse. Le vicomte et le tribun Villerouge se concertèrent contre l'impérieux primat.

Cette usurpation mit aussi la discorde entre les deux chefs de la croisade. Jusqu'ici Montfort était un lion soumis ; il ne faisait rien sans consulter *Monseigneur l'abbé de Citeaux*. C'est du légat que dépendaient *toutes les affaires du Christ*. Simon entendait être comte de Toulouse et duc de Gothie. Il voulait succéder en tout à la maison de Saint-Gélis. Il était le conquérant de l'Aquitaine, le Macchabée de la Croix.

Digitized by Google

Désormais le lion rampant devant son dompteur se révoltera, hérissera ses crins, montrera ses dents.

Au surplus, un nuage d'iniquité plane sur ces actes d'Innocent III. Il a donné Carcassonne à Montfort, Narbonne à Amalric, Maguelonne au Saint-Siège. Il dépouille l'infortuné Ramon VI, et pourtant, il écrit ceci : « Quoique Ramon, comte de Toulouse, ait paru coupable contre Dieu et l'Eglise, et que nos légats aient excommunié sa personne et livré ses terres au premier occupant, cependant il n'a pas été encore condamné comme hérétique, et complice du meurtre de Pierre de Castelnau. C'est pourquoi nous avons ordonné qu'on lui assignât un jour pour se justifier, nous réservant de rendre une sentence définitive. Nous ne comprenons pas pour quelle raison nous pourrions accorder à d'autres ses états, qui ne lui ont pas été ôtés; surtout pour ne pas paraître lui extorquer frauduleusement les châteaux qu'il nous a remis. Toute sentence rendue contre lui sur ces deux articles serait donc nulle. Il n'y a donc pas lieu de disposer de ses états en faveur d'autrui. Nous vous ordonnons, nous mandons à l'évêque de Riez et à Maître Thèdise, de terminer cette affaire et de nous instruire de la vérité. »

Cette lettre d'Innocent est adressée à l'abbé de Cîteaux et à l'évêque d'Uzès, ses légats, quelques jours avant le sacre de Narbonne. Il en résulte évidemment que cet Infaillible était le jouet de ses légats, ou qu'il joutait de perfidie avec les chefs de la croisade. Voici un autre trait simultané de la perfidie de ce vice-Dieu. Nous avons vu qu'Innocent III avait refusé à Guilhem VIII,

Digitized by Google

comte de Montpellier, la faveur de reconnaître les enfants d'Agnès d'Aragon, faveur que Philippe-Auguste avait obtenue pour ceux qu'il avait eus d'Agnès de Méranie. Les infants de Montpellier furent déclarés adultérins, et le comté adjugé à Marie, reine d'Aragon. Mais Guilhem IX ne se tint pas pour battu; il se rendit à Rome et offrit au Saint-Siège le comté de Maguelonne. Alors le bâtard se trouva légitime et comte de Montpellier. Innocent III écrivit à Marie d'Aragon et aux citoyens de Montpellier. Il déclara que la juridiction sur le pays lui appartenait, il ordonna à la reine et aux consuls de restituer cette ville à Guilhem IX, ou de se présenter, à la Toussaint, devant son tribunal, à Rome. Cependant Montpellier fut maintenu à la reine; Guilhem fut exclu et n'obtint que le nom, sans la terre de Montpellier. Le pape garda, comme de bonne acquisition, le comté de Maguelonne. Mais Guilhem se réserva sa vengeance; il est l'aïeul du fameux tribun Bernard Délicios.

Ainsi, malgré les défenses, Arnauld-Amalric garda la duché de Gothie; Montfort conserva Carcassonne en attendant Toulouse, et Innocent III retint Maguelonne, les sept châteaux du Rhône, en espérant le marquisat de Provence et les vallées vaudoises des Alpes. Ramon VI était comme un vieux cerf entouré de chiens dévorants qui l'assaillent tour à tour, et s'éloignent, leur lambeau de chair aux dents.

Ces scènes de Gusman d'Alfarache se terminent par une action du Cid Campéador. Le nouveau duc,

Digitized by Google

après son onction, revêt son armure et remonte sur son palefroi. Mohamat, calife du Maroc, avait franchi le détroit de Gibraltar. C'était un second Almanzor entraînant après lui toute la chevalerie sauvage de l'Atlas et des déserts. Il inondait l'Espagne de ses hordes africaines. Alphonse IX, roi de Castille, trop faible contre cet ouragan maure, appelait à son secours ses cousins, les rois de Navarre et d'Aragon. Rodrigue, archevêque de Tolède, implorait l'appui des évêques et des barons aquitains. Amalric était Castillan. Il entendit la voix de l'Espagne, sa mère. Il quitta la croisade cathare pour la croisade musulmane et partit à la tête de cent chevaliers des bords du Rhône. Il rallia le vicomte de Turenne et ses Limousins, le comte d'Astarac et ses Gascons, l'archevêque de Bordeaux et ses Landais. Ces troupes réunies formèrent un corps de 4,000 chevaliers et écuyers, de 10,000 sergents à cheval, et de 50,000 fantassins. Ils rejoignirent les rois d'Aragon, de Navarre et de Castille et les armées espagnoles à Pampelune, à Tolède, à Las Navas de Tolosa. Le massacreur de Béziers, le voleur de Narbonne, dans ces flots d'héroïsme devient un héros. Il se transfigure dans son fanatisme superbe. Dans cette lutte contre le calife africain, il représente le calife catholique de l'Europe. Il écrit une page de l'épopée de l'Occident.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Prise de Saint-Antonin. — L'évêque d'Agen appelle Montfort. — Simon reçoit Agen, et assiège Penne d'Agenais.

Pendant cette grande et magnifique lutte de la croix contre l'Islam en Espagne, Montfort, descendu d'Hautpoul à Sorèze, continuait ses petits et cruels succès dans le Lauragais. Le prince de Sidon, son frère, et l'évêque de Carcassonne, son ami, lui ramenèrent son fils à Saint-Michel de Lanès. Il apprit de leur bouche deux choses qui le firent rugir : la haine de Narbonne contre sa race, et l'usurpation par Amalric du duché de Gothie. Il rasa Saint-Michel et marcha sur Puilaurens ; à Revel, où il campa, il fut rejoint par les pélerins allemands conduits par le Prévot de Cologne et des barons des bords du Rhin. Le lendemain, à l'aube, il entra dans Puilaurens qu'il trouva désert et qu'il rendit à Gui de Lucé. Là, il apprit l'arrivée des pèlerins de France conduits par l'archidiacre de Paris et les deux Robert, l'un archevêque de Rouen et l'autre l'élu de Laon. Le prince de Sidon et Gui le maréchal allèrent les recevoir et en formèrent un nou-

Digitized by Google

veau corps, qu'ils conduisirent vers d'autres cantons où périclitaient les *affaires du Christ.* Quant à Montfort, il se remit en marche et se dirigea sur Rabastencs. Montégut, Rabastencs et Gaillac se rendirent presque en un jour et sans coup férir. Saint-Marcel, au bruit de tant de chutes, trembla; Pépios, son chef, voulut négocier. Montfort refusa toute composition. Alors ses défenseurs abandonnèrent le château; Simon en fit raser les tours. De là, il marcha sur la Guépie qu'il trouva également désert et où il mit le feu. Puis il descendit l'Aveyron vers Saint-Antonin.

Saint-Antonin est construit au pied du rocher d'Anglas, qui porte son donjon vicomtal, dans la noble et gracieuse vallée de l'Aveyron; les vicomtes Pons et Jourdain-Adhémar y commandaient. Râmon-Jordan, l'amoureux poète, devait être dans Penne, domicile de son cœur. L'évêque d'Albi conduisait l'avant-garde des croisés. Il somma les vicomtes de rendre la place. Le fier Adhémar lui répondit : « Sache le comte de Montfort que ses bourdonniers ne prendront jamais mon château ! » Montfort arriva le dimanche de l'Octave de la Pentecôte. Il assit son camp sur la rive droite, dans la plaine, devant les portes. Les habitants sortirent et lancèrent des flèches aux croisés. Puis, sur le soir, ils revinrent encore, et leurs flèches de pleuvoir sur les tentes. Le camp agacé se leva, courut à ces archers taquins, les refoula dans leurs murs, et, dans l'espace d'une heure leur enleva trois barbacanes. Ce fut l'œuvre des piétons, sans le concours des chevaliers, à l'insu

Digitized by Google

même de Montfort qui n'eut qu'à entrer dans les tours. Les assiégés, se croyant perdus, sortirent de la ville par l'autre bord, et s'enfuirent à travers le torrent. Les croisés les sabrèrent dans le lit et sur les rives de l'Aveyron. Ils cessèrent l'assaut, car c'était le soir. Vers minuit, le vicomte offrit de rendre la place, ne réservant que sa liberté. Montfort refusa, et le seigneur rendit à discrétion la ville et le château d'Anglas. Simon fit massacrer une trentaine de bourgeois, les plus vaillants, expulsa les autres des murs, mais, pour ne pas rendre le pays désert, les sauva de la mort. Le vicomte Pons, le vaillant Adhémar, et d'autres chevaliers, furent envoyés dans les tours de Carcassonne et mis aux fers. Saint-Antonin fut donné en garde au traître Baudoin de Toulouse, vicomte de Bruniquel, mais il ne voulut pas le recevoir avant de prendre l'hommage de Caylus. Pendant que les croisés assiégeaient Saint-Antonin, les clercs chantaient le *Veni Spiritus* à être entendus d'une demi-lieue.

Après la prise de Saint-Antonin, Montfort réunit en conseil les évêques d'Uzès, de Toulouse et de Carcassonne, vice-légat de l'abbé de Citeaux, inséparable ami de Simon, le comte Baudoin, et les autres barons croisés. Il leur communiqua les lettres de l'évêque d'Agen. Ce prélat offrait de lui livrer sa ville épiscopale, et ses parents, nombreux et puissants, promettaient de l'aider à soumettre les châteaux de ce diocèse opulent et populeux. De cette famille de traîtres, un seul restait fidèle, c'était l'héroïque Rovignan, défenseur de Cassagnol. On réso-

Digitized by Google

lut la conquête de l'Agénais. Ils partirent de Saint-Antonin et vinrent à Montcuc qu'ils trouvèrent désert. C'était le manoir de Bernard, vaillant chevalier, et patriote troubadour. Le poète était au camp des faidits du Lot et de la Dordogne, auprès de Bernard de Gourdon et de sa femme Hélis de Turenne, héros et héroïne de ces forêts. Montfort donna le château, le bourg, et le fief abandonné au comte Baudoin, en récompense de ce que le traître venait de lui livrer Caylus. Montcuc vengera Caylus et le midi. De Montcuc il vint camper à deux lieues de Penne. Il voulut d'abord attaquer le puissant donjon. Mais le siège devait en être long et laborieux. Les évêques lui conseillèrent d'aller auparavant recevoir la soumission d'Agen. Il partit avec quelques-uns de ses lieutenants et le comte Baudoin, le parangon des transfuges. Agen fut livré par l'évêque. Quelques vagabonds le proclamèrent leur Seigneur. Nous verrons plus tard le patriotisme d'Agen et l'héroïsme de ses combats. La noble cité succomba cette fois à la perfidie de l'évêque et à l'effroi qui volait devant Montfort. Simon, maître de la ville, regagna son camp et vint assiéger Penne (3 juin 1212.)

L'Agénais formait la magnifique dot accordée par Richard Cœur-de-Lion à sa sœur Jeanne Plantagenet, en la mariant à Ramon VI, comte de Toulouse. Penne était le chef féodal et la clé stratégique de l'Agénais. « C'était, dit le chroniqueur contemporain et témoin du siège, un très noble château, dominant de vastes plaines, embelli par l'étendue des prairies, l'aménité délectable des bois, la joyeuse fertilité

Digitized by Google

des vignes, et l'opulente gaité des eaux jouant dans les vertes campagnes [1]. La citadelle, du haut de sa roche escarpée, semblait inexpugnable. Richard avait revêtu de tours son escarpement et fait creuser dans le roc vif un puits profond ; Ramon y avait construit un four, un moulin, deux ateliers de forgerons ; Alfaro, son sénéchal, l'avait garnie de soldats d'élite, de machines, de bois, de fer, de vivres. Penne, la reine des roches agénaises, n'avait pas *peur le moins du monde* [2] des bandes de la croix.

Le commandant de Penne était l'Aragonais Hugo d'Alfar. Sa ville natale se voit encore sur les bords de l'Ebre, entre Saragosse et Pampelune. Il était venu sans doute à Toulouse avec le jeune roi d'Aragon ; amoureux d'aventures, il se fit chevalier errant ; il était le compagnon de Rambaud de Vaquières et de Boniface de Montferrat ; Boniface était devenu roi en Orient ; Rambaud, baron en Grèce ; Hugo, gendre de Ramon VI et sénéchal de Toulouse. Héros de roman, il était monté héros d'histoire et d'épopée. Il avait la valeur calme, décisive, obstinée et superbe, des Hidalgos d'Aragon. Il s'enferma dans Penne comme Palafox dans Saragosse, avec ses trois lieutenants, Bausas, Bernard de Bovon, Girauld de Montfavans, bayle de Montcuc, et 400 faidits des forêts. Il fit d'abord trois choses : il expulsa les habitants, mit le feu au bourg, et se retira dans la citadelle ; là, sur son rocher aérien, il attendit le chef de la croisade.

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. 63.
2. Guilhem de Tudelle.

Digitized by Google

Montfort arriva le dimanche 3 juin 1212, et planta ses pavillons. Puis il s'établit dans le bourg abandonné. Le combat commença sur ses décombres fumants. Bausas, Bovon, Montfavans, descendirent du donjon et s'efforcèrent de déloger les Français. Ce fut d'abord un combat d'arcs et de flèches. Les croisés se maintinrent dans le bourg incendié, et sur ses charbons noircis établirent leurs engins. Les assiégés leur opposèrent d'autres machines. Au combat des arbalètes succéda la bataille des calabres. Des deux côtés, les pierrières gesticulantes lançaient des grêles et des tempêtes de cailloux qui, s'entreheurtant, étincelaient dans les airs. Mais ces rochers entamaient à peine le granit des remparts. Les croisés tentèrent une escalade. Les faidits les refoulèrent, poursuivirent les fugitifs jusque dans le camp, et tâchèrent d'incendier les machines chauffées par le plus ardent soleil. Montfort parvint cependant à sauver ses engins dont les grands squelettes grinçaient, rugissaient, et crachaient leurs flots de pierres, avec leurs nuées de flamme et de fumée, contre la noble et immuable citadelle. Ce furent pendant trois mois les mêmes choses, les mêmes mêlées, les mêmes combats monotones. En vain l'évêque Gui de Vaux-Cernay et son neveu Pierre l'historien haranguaient les assaillants. Les alertes étaient tellement fréquentes que ces moines n'avaient pas un instant pour leurs repas ou leur repos. Ils étaient grillés par la canicule sur ce roc nu. Montfort comprit enfin qu'il n'avait pas assez de monde pour étreindre la puissante Penne. Il appela des Pyrénées le prince de Sidon, son frère.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Le prince de Sidon attaque Montségur — L'Acarnaguès. — Les races chevaleresques. — Prise de Lavelanet. — Blocus de Montségur. — Gui recule devant le comte de Foix. — Forteresse du Paraclet.

Suivons vers la Septimanie son agile messager. Gui de Montfort avait été laissé à Carcassonne pour contenir le comté de Foix. Depuis trois ans la croisade avait conquis le cours de l'Aude jusqu'à Limous, de l'Ers jusqu'à Mirepois, de l'Ariège jusqu'à Pamiers; mais elle n'avait pas suivi cette ligne qui court le long des montaghes, de Limous à Foix; elle n'avait pas encore attaqué Montségur et se contentait de regarder de loin ce camp mystérieux dans les nuages. Enfin Gui de Montfort résolut de franchir le Chercorb (*rupes curva*) et d'envahir la région du Thabor. Il allait avoir pour adversaire Ramon de Perelha, le jeune héros de Montségur. Les deux chefs étaient dignes l'un de l'autre; Gui était un Montfort juste et humain, sous la croix; Ramon était, sous l'armure chevaleresque, un saint du Paraclet.

Or, depuis qu'il avait conduit le sacerdoce cathare

Digitized by Google

sur le Thabor, qu'avait fait le fils de Cométa? Il avait fortifié les abords de la montagne sainte. L'Acarnaguès, qui s'étend de l'Ers à l'Ariège, comprend trois petits cantons : le *Peyrat*, le pays des pierres; l'*Olmès*, le pays des ormes; le *Farrats*, le pays des sources. Le Peyrat est évidemment le berceau des Peyrelha et des Peyrota. Le Peyrat touche à l'Olmès, fief de Ramon, et son château de Peyrelha est relié par le torrent de l'Herm à Dun, manoir des Peyrota. Ramon de Perelha et Peyrota de Clermont avaient des parts indivises dans le domaine des Durfort, et les Durfort dans le domaine de Clermont-Soubira, terre du diacre Peyrota [1]. Donc ils étaient cousins, et consanguins étaient encore le diacre Peyrota et le chevalier Adhémar de Prodelha, précepteurs des Infants de Foix. Faïs, mère d'Adhémar, qui se prétendait parente des comtes, l'était par son aïeule Amélie de Durfort, femme de Roger II. Quoi qu'il en soit de ces lointaines généalogies, les Peyrat, les Peyrotta et les Perelha eurent le même nom, le même berceau, les mêmes terres, les mêmes guerres et le même trépas.

Ramon de Perelha, co-seigneur de l'Olmès, eut de sa femme, Corba de Lantar, cohéritière du Farrat, cinq enfants dont les premiers naquirent aux débuts de la croisade. Son fils reçut le nom de Jordan de Lantar, son aïeul maternel. Les filles eurent pour marraines; la première, Philippa, comtesse de Foix; la deuxième, Esclarmonde, vicomtesse de Gémoez; la troisième, Faïs de Durfort; la quatrième,

1. Moréri. Durfort.

Digitized by Google

Braïda du Peyrat; ces noms d'enfants aident l'historien à reconstruire ce refuge guerrier et sacerdotal. Montségur fut un clan chevaleresque. Ramon de Perelha en est le chef sous Esclarmonde. Il est le Barac de cette Débora. Autour de lui se groupent son frère Bertran, ses beaux-frères les Lantar, ses cousins de Lavelanet, de Bélissen, de Villemur, du Peyrat, de Durfort; puis encore ses parents ou alliés de Léran, de Bélestar, de Massabrac, de Fanjaux, de Festa, de Tornabois, de Gabarret, de Rabot, de Durban, d'Arvigna, de Narbonne, de Montservat, d'Acongost, de Cap de Porc, et toute cette forêt de branches mâles ou femelles inextricablement entrelacées de la noblesse pyrénéenne. Le patriarche, les évêques, les vieillards, les femmes, les enfants, gardaient, comme une légion de prières, le tabernacle aérien du Paraclet. Ramon mit sa jeune épouse sous la protection d'Esclarmonde et de Philippa, embrassa son nouveau-né dans son berceau, et partit pour combattre dans la vallée. Il descendit avec les barons pour défendre les abords de la montagne sainte, cet hémicycle de châteaux, vedettes avancées de Montségur.

Le prince de Sidon franchit le Chercorb, montagne qui sépare la vallée de l'Aude du cours de l'Ers. Il avait pris en passant Lambert de Croissi, seigneur de Limous; Gui de Lévis venait le rejoindre, de Mirepoix. Les autres chefs étaient Robert, archevêque de Rouen, Robert, évêque de Laon, et Enguerrand de Boves, châtelain de Saverdun. L'ingénieur de l'ost était Guillaume, archidiacre de Paris. Ils enlevèrent Chalabre, capitale

Digitized by Google

du Chercorb, et le donnèrent à Jean de Bruyères, avec son canton montagneux, dépouille des Bélissen de Fanjaux. Ils prirent le Peyrat, Bélesta, la Roca, défendus par leurs seigneurs. Tous ces châteaux étaient plus forts par leur courage que par leur escarpement. La plus grande résistance fut à Lavelanet. Ramon et Bérenger défendirent leur bourg situé sur un monticule rocailleux, dont le Lectorier forme le fossé bouillonnant. Lavelanet fut escaladé et tout le peuple resté dans ses murs fut massacré. Bertran de Perelha et Arnaud-Roger de Bélissen disputèrent Perelha, et Rocafissada fut défendue par les Lantar. Ils ne succombèrent pas sans combat; le torrent roula du sang et des morts; des amas d'ossements, recouverts par les alluvions, dans la vallée de l'Herm, nous révèlent un champ de bataille.

Pierre de Vaux-Cernay, alors au siège de Penne d'Agénais, ne parle que de l'assaut et du meurtre de Lavelanet, qu'il appelle incorrectement *Ananclet*. Il prétend que sa chute fit tomber d'effroi tous les châteaux des alentours. Chacun d'eux, on l'a vu, eut son escalade, et Montségur ne sourcilla pas dans les nuées. Ramon de Perelha ramena les fugitifs vers la montagne sainte. Il y eut des combats dans la plaine de Ben-Aïs ou Massabrac. Dans cette retraite la cavalerie des croisés enleva Olivéria, mère de Bérenger de Lavelanet. Gui de Montfort l'envoya dans les tours de Carcassonne.

De la plate-forme de Montségur, Esclarmonde, Philippa, Corba, regardaient, comme du sein des nuées, à deux lieues de là dans la plaine, les combats

Digitized by Google

de leurs fils et de leurs époux. Jusque-là le culte du Paraclet s'était maintenu dans les bourgs de l'Olmès. Les mères de Ramon de Perelha et d'Arnaud-Roger de Bélissen officiaient à Lavelanet. Guillabert de Castres résidait à Saint-Paul de Jarrats, chez les Lantar. Après l'irruption des croisés, ce patriarche, les diacres et les diaconesses remontèrent à Montségur, l'unique sanctuaire inviolé dans les nues.

Le prince de Sidon voulut assiéger l'inexpugnable forteresse du Thabor. Il lança sa cavalerie à droite et à gauche sur l'Ers et le Lectorier, et aborda directement la montagne de Serrelongue, par Ben-Aïs, alors appelée Massabrac. Ramon de Perelha, qui protégeait les fugitifs, disputa l'accès de la montagne, dernier asile du Consolateur. Les combats continuèrent sur les rampes de la forêt de hêtres et de bouleaux. Les croisés cependant, au travers des nuées de flèches, comme un guêpier irrité dans ses rochers, atteignirent la cime. Au fond d'une haute gorge ils aperçurent Montségur qui barrait le ciel et crurent qu'ils n'avaient qu'à l'escalader; mais en arrivant au pied du donjon, ils se trouvèrent arrêtés par un immense fossé naturel appelé l'Abès. Ils voulurent tourner cet abîme en abordant l'échancrure de la chaîne latérale au château. Cette embrasure était surplombée par le donjon. Ils furent accueillis par une pluie de résine bouillante entremêlée de grêlons de rochers tombés des tours. Pour tenter un siège régulier, il eût fallu six mois à l'archidiacre de Paris, le Vauban de l'ost, qui même eût été vaincu par l'hiver. Le prince de Sidon dut recu-

Digitized by Google

ler et abandonner sa conquête aérienne. C'est alors qu'arriva le messager de Simon qui l'appelait au siège laborieux de Penne d'Agénais. Il apprit en même temps que le comte de Foix accourait sur ses derrières. Ramon-Roger avait repris Mazères et Saverdun. En trois bonds il était à Mirepoix, à Lavelanet, à Montségur. Un jour encore, et Gui se trouvait cerné sur cette cime et précipité dans les gouffres du Thabor.

C'est ainsi qu'au moment d'un suprême assaut Montségur vit redescendre et s'éloigner la croisade, et la mort. Pendant que Gui de Montfort chevauche à grandes journées vers l'Agénais, avant de rentrer dans les combats, arrêtons-nous sur ces cimes, mêlons-nous à la joie des pieux solitaires, et voyons encore de quoi se composait à cette époque le grand asile pyrénéen.

Le comte de Foix en était le chef anonyme. Nous connaissons la phalange des barons réfugiés. Disons seulement que les vieillards seuls gardaient la Roche sainte, et que les jeunes chevaliers suivaient le comte dans les batailles. Guillabert de Castres était le patriarche d'Aquitaine. Les évêques Ramon de Blasco, Ramon de Bélissen, Bernard de Simorra, Benédect de Termès, formaient son conseil. Esclarmonde était l'archidiaconesse. Elle avait pour acolytes ses co-catéchumènes de Fanjaux et la comtesse Philippa. Deux de ses diaconesses sont très remarquables. L'une, Ermengarde du Teil, abbesse des Salenques, était l'amante soupçonnée du comte Ramon-Roger, et la mère putative de Loup et de la petite Esclarmonde de Foix. L'autre, dona Turca

Digitized by Google

des Armens de Fanjaux, descendait des Pauliciens d'Arménie, ou d'Arméniens armuriers venus avec les croisades, qui, dans leurs ateliers de Fanjaux, fabriquaient à la fois les armures du corps et de l'esprit; Don Ferrand, son mari, mourut et légua à Ramon de Perelha, en salaire d'hospitalité, l'unique trésor d'un chevalier des bois, son cheval de guerre. — Montségur avait recueilli beaucoup d'orphelins des combats : le petit vicomte de Carcassonne, Loup de Foix, les deux petits Pierre-Roger de Bélissen, Bernard et Olivier de Penne, les enfants d'Aniort, neveux d'Américde Laurac. Des troubadours leur apprenaient à lire dans les épopées et les martyrologes de leurs pères. Ils montaient à cheval, chassaient l'ours et l'isard dans la forêt, pêchaient la truite aux écailles d'or dans les gouffres druidiques, ou cueillaient les fruits des bois, le naprun, l'abajou, (*uva ursi*) l'épine vinette, le miel sauvage, dont les vierges et les matrones faisaient des liqueurs, des cordiaux, des vulnéraires pour les guerriers blessés. Montségur était la grande ambulance des batailles.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Gui marche au secours de Simon. — Monfort reprend et redouble le siège.— Capitulation de Penne. — Soumission de Marmande. — Prise de Biron.

Le prince de Sidon chevauchait à grandes journées à travers le Lauragais, l'Albigeois, le Quercy. Il vint faire halte à Saint-Antonin de l'Aveyron. A son passage, il fut attaqué par les chevaliers de Penne d'Albigeois. Un croisé périt dans ce combat; Gui le vengea sur les vignes et les moissons. Il fit rendre à son compagnon les honneurs funèbres. Après son départ, les faidits déterrèrent le cadavre, le *traînèrent par les carrefours, et l'exposèrent aux bêtes et aux oiseaux de proie* [1].

Simon reçut avec une grande joie son vaillant frère Gui, son cousin Lambert de Croissi, Guillaume, archidiacre de Paris, et les deux évêques de Rouen et de Laon. Les deux Montfort serrèrent la place;

1. P. de Vaux-Cernay, 63.

Digitized by Google

Gui campait à l'Orient; Simon, à l'Occident. Ils la battirent de neuf calabres; ces engins n'ébranlant pas le mur, Simon en fit construire un plus puissant. Pendant ce travail, les deux Robert, ayant achevé leur quarantaine, voulurent se retirer. Le comte les supplia de ne pas abandonner *la cause de Jésus-Christ*. L'évêque de Laon partit, se disant malade, et entraîna une multitude de croisés. L'archevêque de Rouen consentit à rester jusqu'à l'arrivée des pèlerins français qu'on disait être à Carcassonne. Gui, évêque de cette ville et son neveu l'historien s'y rendirent, pour hâter leur marche et les diriger sur Penne. Cependant Guillaume, archidiacre de Paris, avait achevé et dressé sur ses pieds la grande calabre. Elle se joignit à ses neuf sœurs et son jet impétueux ébranla quelque peu la muraille. Quelques jours après arrivèrent les abbés de Saint-Remi de Reims et de Saint-Ayoul de Soissons, le doyen d'Auxerre, et son archidiacre de Châlons avec les pèlerins de France; alors l'archevêque de Rouen se retira, et les Champenois prirent la place des Normands.

Un jour Hugo d'Alfar fit mettre toutes les bouches inutiles hors du château. Montfort les rembarra dans l'enceinte. Quant à Guillaume, archidiacre de Paris, ce pasteur des engins, il activait nuit et jour son monstrueux troupeau; la grande calabre et ses neuf compagnes battaient, tourmentaient, torturaient incessamment la place. L'enceinte commençait à fléchir, les toits étaient effondrés, les vivres s'épuisaient, les citernes tarissaient, les pèlerins arrivaient en foule; et le comte de Toulouse ne

Digitized by Google

paraissait pas à l'horizon. Hugo d'Alfar désespéré offrit à Montfort de rendre Penne, à condition que ses défenseurs sortiraient avec leurs armes. Montfort réunit son conseil ; les légats furent d'avis d'accepter la capitulation, alléguant les difficultés du siège et de la croisade, les ténacités de la résistance, les feux dévorants de la canicule, les pluies de l'automne, les neiges de l'hiver. Le 25 juillet, après cinquante-trois jours de siège, Penne ouvrit ses portes à Montfort [1].

Pendant le siège, les barons de l'Agénais vinrent au camp faire hommage à Montfort. Les bourgeois de Marmande lui offrirent leur ville. Simon y envoya le fameux Robert de Mauvoisin, *auquel était attaché le sort du comte et de tout le saint négoce de Jésus-Christ.* Robert, quoique malade, s'y rendit et fut très honorablement reçu par les bourgeois. Les servants du comte de Toulouse voulurent résister dans la citadelle ; Robert la battit d'un mangonneau, et ses défenseurs, après quelques jets, ayant assez fait pour l'honneur officiel, mais non pour le devoir patriotique, rendirent leurs tours. Simon, en récompense, fit à son ami l'octroi des biens de Guilhem de Durfort de Fanjaus, et Robert les rétrocéda au monastère de Prouille. Agen, Marmande, les châteaux dont nous verrons les relèvements glorieux, ne fléchirent un moment qu'aux suggestions perfides de l'évêque, et à la terreur panique et monstrueuse de Simon de Montfort [2].

1. P. de Vaux-Cernay, ch. 63.
2. P. de Vaux-Cernay, ch. 63.

Digitized by Google

Le lendemain de la reddition de Penne arriva l'archevêque de Reims, avec de nouveaux pèlerins. Montfort marcha sur Biron, château des pays montueux de la Dordogne, berceau d'une race antique qui a donné un illustre maréchal à la France du XVI^e^ siècle, et à l'Angleterre du XIX^e^, un poète immortel. La conquête et la vengeance poussaient Montfort vers Biron. Le comte de Toulouse en avait remis la défense au capitaine espagnol, Martin d'Algaïs. Cet homme d'aventure et de guerre avait d'abord servi la croisade; mais à la grande bataille de Las-Bordas, au lieu de se faire tuer aux côtés de Bouchard de Marli, il s'enfuit, quoique très brave, devant l'épée victorieuse du comte de Foix. Il pouvait dire qu'il avait protégé la déroute des évêques jusqu'à Fanjaus. C'est probablement ce qu'il fit à son retour au camp. Une altercation violente s'ensuivit avec Montfort; il s'entendit appeler *traître* ! Et la nuit suivante le fier Aragonais passait au comte de Toulouse. Il accompagna dans l'Agénais son compatriote Alfaro. De Biron, il agaçait et contrariait le siège de Penne. Montfort résolut de l'en punir après la victoire. Il marcha sur Biron, attaqua le bourg et l'emporta par escalade après un sanglant assaut. Les habitants se réfugèrent dans la forteresse. Algaïs pouvait s'échapper pendant la nuit; il ne voulut pas abandonner son peuple; mais le peuple abandonna son vaillant chef et demanda la paix à Montfort. Simon refusa; il lui fallait le massacre. Toutefois ayant plus soif encore du sang d'Algaïs, il consent enfin : ce peuple aura la vie sauve, s'il livre d'abord son capitaine, puis le château. L'infortuné se

Digitized by Google

vit garrotté, saisi, conduit à Montfort. « Confesse-toi, » lui cria Simon furieux. Algaïs, si nous en croyons le silence du chroniqueur, refusa. Il fut attaché à la queue d'un cheval, traîné dans les rangs des soldats, démembré par la hache, et suspendu, tronçon saignant et hurlant, à un gibet. Par ce supplice atroce Montfort voulait épouvanter les déserteurs de la croix[1].

Pendant le siège de Biron, Gaston VI, prince de Béarn, vint réclamer la vicomté de Brulhois usurpée par Montfort avec l'Agénais. Simon proposa de soumettre le différend à l'évêque d'Agen. Gaston, ne reparut pas au jour fixé, et dédaigna d'accepter le jugement d'un prélat qui venait de livrer l'Agénais au chef de la croisade. Le Midi ne devait pas être jugé par les crosses, mais par les épées.

Simon remit Biron au chevalier Arnaud de Montaigu et revint à Penne dont il faisait réparer les glorieuses murailles, vaincues non par son lion, mais par le lion céleste. Il y trouva la noble comtesse de Montfort, arrivée de Carcassonne. Elle était en compagnie de l'évêque Gui de Vaux-Cernay, et de Pierre, son neveu et son secrétaire, amenant des pèlerins armés. Elle était venue par Cahors[1], descendant le Lot. La canicule était dévorante. Les pèlerins défaillaient de lassitude, de faim, de soif, dans les déserts

1. P. de Vaux-Cernay, 63.
1. Par Catus, dit G. de Tudelle; c'est Cahors.

Digitized by Google

du Quercy. La comtesse et le légat prenaient alors en croupe les malades; quelquefois ils mettaient pied à terre, et en hissaient deux sur leur cheval. Les châteaux et les villages épouvantés fuyaient devant l'amazone de la croix. C'est dans cette attitude guerrière admirable, et pourtant, il faut le dire, quelque peu ridicule, car qui peut se la représenter sans sourire à califourchon avec un soudard, que la vertueuse héroïne arriva au camp devant Penne. Alix aurait pu rencontrer Elis de Turenne, dame de Casenac et d'un autre Montfort, la Clorinde de la Dordogne et du Paraclet. Et l'on aurait vu un combat singulier d'amazones.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Siège de Moissac. — Ville, abbaye et territoire de Moissac. — Combats nombreux sous ses murs — Dans une mêlée, Montfort a son cheval tué ; il est enveloppé par l'ennemi et délivré par son frère, le prince de Sidon. — L'abbé intercède pour les habitants. — Les faidits sont égorgés.

Montfort, maître de l'Agénais, résolut, du conseil des évêques et des barons, d'assiéger Moissac. Insensiblement il investissait ainsi Toulouse. « Or, dit le chroniqueur contemporain, était Moissac bâtie au pied d'une montagne, dans une plaine, au bord du Tarn, en lieu très fertile et fort agréable. On l'appelait ainsi du mot *Moïs*, qui veut dire *eau*, parce que cette ville abonde en fontaines très douces qui sont au-dedans de ses murs. Le roi de France, Pépin, avait fondé à Moissac un monastère de mille moines [1]. » L'abbé de cette grande clôture cénobi-

1. P. de Vaux-Cernay, Moïs signifie *mou*. Moïs-sac, en basse latinité, *mollis aqua*.

Digitized by Google

tique était au camp de Montfort, et c'est lui qui conduisait les croisés contre sa ville, contre son peuple qui avait expulsé ses moines. Certes cet abbé n'était pas le descendant spirituel de saint Amandus, patron de Moissac et patriarche des Albigeois !

Le comte de Toulouse, instruit du projet de Simon, jeta Pépios et ses faidits dans Moissac. Mais Pépios, ayant organisé la défense au-dedans, se posta au-dehors avec ses chevaliers pour contrarier l'attaque. Montfort devait arriver le lendemain ; parti le soir de Penne, il s'arrêta le matin à Moncuc, s'y reposa pendant les chaleurs, et le matin suivant, à neuf heures, parut devant Moissac. C'était la veille de l'Assomption, de sorte que le siège commença le jour même du triomphe de la Vierge, capitaine céleste de la croisade. L'archevêque de Reims, l'évêque de Carcassonne, l'archidiacre de Paris, le chantre de Saint-Denis, inaugurèrent les opérations de guerre par des oraisons et des litanies. Après la messe, l'archevêque, *assis sur une peau noire* d'ours ou de mouton, tint conseil sous sa tente. Montfort, la comtesse Alix, le prince de Sidon, Baudouin de Toulouse et les principaux capitaines s'y trouvèrent avec les évêques; ils arrêtèrent les points d'attaque et le dressement des machines. Ils avaient quinze mille hommes, et néamoins ils crurent qu'ils n'avaient point assez de troupes pour envelopper la place et résolurent de l'attaquer par la plaine, par le fleuve, à portée des pavillons dressés sur la grève du Tarn [1].

1. G. de Tudelle, p. 181 str. CXVIII.

Digitized by Google

Pendant que les charpentiers échafaudaient les calabres, on menait joyeuse vie dans le camp. « On y mangea, dit le poète, *mainte oie et maint chapon rôti. Le vin était en abondance et toutes sortes de victuailles.* Le comte Baudouin, viveur comme tous les aventuriers qui ont le pressentiment de leur mort, égorgeait et dévorait dans cette bombance la Brebis de Toulouse, la patrie romane. On s'y baignait dans le fleuve, dans le vin et dans le sang ; tout s'y prêtait : la terre *molle, joyeuse* et *délectable,* et la saison, car les collines étaient parfumées de pêches, de figues et de raisins. Ces vendanges même, nous le verrons bientôt, causeront la chute de Moissac. Ces bourgeois, au moment de leur récolte bachique, virent venir Montfort avec horreur, Pépios avec terreur. Placés entre les engins de Montfort et les lances de Pépios, il fallut combattre, et c'est ce qu'ils firent, d'abord à regret, puis vaillamment.

Gui de Vaux-Cernay, légat du pape, et l'ingénieur Guillaume, archidiacre de Paris, parvinrent, non sans alerte et sans combat, à dresser leurs machines. Leur jet meurtrit quelque peu la muraille. Mais le jet de la ville endommagea aussi leurs engins. Les faidits firent une sortie pour renverser complètement ces pierriers qui les fracassaient. Montfort accourut, l'archevêque de Reims harangua les troupes, les évêques entonnèrent la *Marseillaise* de la croix. Le combat fut ardent et mêlé. Un neveu de l'archevêque y fut tué. Les faidits, refoulés dans leurs murs, emportèrent son cadavre, et l'attachant comme un projectile à la flèche d'un mangonneau,

Digitized by Google

ils le lancèrent, mutilé et sanglant, dans le camp des croisés[1].

Au siège de Moissac, dit le poète, *grandes et fréquentes sont les batailles*. Les portes de la montagne étaient encore libres. Les faidits en sortaient et venaient harceler et braver insolemment les pèlerins. Les croisés les refoulaient, et le combat remontait le côteau ensanglanté. Le comte Baudouin y perdit un damoiseau adolescent; ni heaume ni haubert ne purent le garantir de la mort; la flèche entra dans son ventre *comme en un sac de paille*. Baudouin était réservé à un autre trépas moins glorieux. Quand un croisé tombait, les vainqueurs l'entouraient, quoique mort, et, en signe de haine et de mépris, enfonçaient leurs lances dans son cadavre. C'étaient les vengeances de la patrie[2].

Bientôt les pèlerins de France arrivèrent, et d'autres encore, conduits par Réginald, évêque de Toul. Montfort fit occuper les hauteurs, mais incomplètement. Les assiégés sortaient encore de leurs murailles; ils jetaient l'alarme au camp, et toutes les fois qu'ils voyaient l'évêque de Carcassonne prêcher et haranguer les pèlerins, ils lançaient des flèches qui n'atteignaient jamais les auditeurs marqués de la croix. C'était une mêlée dans l'air de flèches et d'anathèmes. Après que les engins ordinaires eurent longtemps battu la place et disloqué la muraille, Montfort fit armer un *chat* plus puis-

1. P. de Vaux-Cernay. G. de Tudelle met cela dans la nuit où fut blessé Montfort, mais il n'était pas au siège.
2. P. de Vaux-Cernay.

Digitized by Google

sant pour faciliter l'assaut; il l'établit sur le bord du large fossé rempli par le Tarn. Les assiégés creusèrent un second fossé intérieur, bordé d'une seconde enceinte; postés entre les deux murs et les deux fossés, ils sortaient et incommodaient fréquemment les croisés. Les machines convergeaient leurs jets contre le grand engin. Le terrible chat éventra la muraille. On voulut se débarrasser de ce monstre; un soir, après le coucher du soleil et le combat du jour, les assiégés firent une sortie, portant du feu, de l'étoupe, du chaume, du bois sec, pour incendier ce tigre des balistes. Pendant qu'ils allumaient le foyer, les arbalétriers, à coups de flèche, écartaient les défenseurs. Revêtue de peaux de bœufs fraîches, la machine s'embrasait difficilement. Enfin la flamme s'élance dans les airs. Le camp s'alarme et se lève en tumulte. Montfort, le prince de Sidon, le comte Baudouin, assis à leur banquet du soir, remontent à cheval et volent à la machine incendiée. Les deux osts se disputent l'engin d'où dépend le sort de Moissac. Les faidits alimentent le feu en y lançant de l'huile, de la graisse, du porc salé; les croisés s'efforcent de l'éteindre en y versant de l'eau, même du vin, et en retirant avec des crochets des quartiers de lard fumant. Cependant les croisés, dit le chroniqueur, *après d'incroyables souffrances, qu'on ne pouvait guère voir sans verser des larmes, arrachèrent la machine aux flammes* [1].

La bataille fut grande et merveilleuse! s'écrie le poète. Il paraît qu'elle fut double, que Pépios, du

1. P. de Vaux-Cernay.

Digitized by Google

dehors, attaqua le camp, et qu'un second combat nocturne eut lieu sur le gravier du Tarn. Le revers septentrional de la haute colline de Moissac forme un sol tourmenté, coupé de profonds ravins, couvert de vastes forêts, labyrinthe sauvage qui était le repaire d'une race de pâtres féroces, dont le banditisme héréditaire pouvait, sous un noble et vaillant baron, tourner en héroïsme patriotique. Malause devait être le camp de Pépios; c'est de ces bois qu'il sortait le soir, qu'il fondait sur l'ost des croisés comme un milan, et livrait ces combats prodigieux de 500 hommes contre 15,000. « Le comte de Montfort s'en vient, dit Guillaume de Tudelle, éperonnant sur le sable, portant son écu et sa bannière au lion. Mais voilà qu'à l'issue d'un hallier on lui tue son cheval. Il tombe, et restait prisonnier sans G. d'Encontres, Foucaud de Marli et le comte Gui. En rang de bataille, ils viennent d'un tel élan qu'ils délivrent le comte[1]. » Le combat s'engage autour du géant abattu, tirant avec des crochets le colosse de fer. Simon fut blessé au talon. Sa mort eut terminé la guerre. La gloire en fut restée à l'ardent et implacable Pépios. Le chroniqueur monastique se tait sur cette aventure quasi tragique du chef de la croisade.

Mais *quelque grande et merveilleuse que fût la bataille*, les Moissagais manquèrent la machine et le comte, *le chat et le lion*. Le lendemain, le chef blessé et l'engin endommagé ne purent pas évidemment recommencer le combat. Pierre de Vaux-

1. G. de Tudelle.

Digitized by Google

Cernay, qui prétend le contraire, veut évidemment donner le change sur l'échec de son héros. Simon attendait un ost considérable de croisés venant de Cahors. Pépios, fumant encore de la mêlée nocturne de Moissac, et le jeune infant de Foix, en vedette à Montauban, l'attaquèrent en tête et en queue, vers le confluent de l'Aveyron et du Tarn. Le capitaine, sabré et culbuté, se fortifia néanmoins avec ses débris dans un château voisin. Mais Baudoin de Toulouse, envoyé à sa rencontre, le dégagea et le ramena le soir même au camp avec huit chevaliers pris sur l'ennemi. C'est pour garder ces cantons et pour tenir en respect Moissac et Montauban que fut construite plus tard, dans un site magnifique, la forteresse de la *Française*. Quand nous rêvions, écoliers insoucieux, sur ces romantiques rivages du confluent, nous ne nous doutions pas que ces molles prairies de Cos, de Saula, de Villamada, avaient été foulées par des charges chevaleresques et ensanglantées par des batailles épiques. Nous retrouvons tardivement sous leurs herbages des tronçons de lances, et les vieux clairons rouillés du XII^e^ siècle. Hélas ! nous respirions à notre insu l'âme de nos pères dans le sang des roses.

Montfort, avec ces nouveaux venus, put compléter l'investissement de Moissac. Il fit jouer tous ses engins, et sous leurs chocs incessants un énorme pan des murailles s'éboula dans le fossé, qu'il combla comme pour disposer l'assaut. Les chefs se tenaient prêts, le prince de Sidon, le comte Baudouin, Lambert de Croissi, à la tête de leurs bataillons.

Digitized by Google

Gui et Pierre de Vaux-Cernay haranguaient les rangs armés. L'archevêque de Reims, les évêques de Toul, de Toulouse et d'Albi, l'archidiacre de Paris et l'abbé de Moissac, sur le penchant de la colline, les pieds nus, en surplis blancs, précédés de la croix et des reliques des saints, entonnaient le *Veni, creator Spiritus*. Dès qu'ils recommencèrent, pour la troisième fois, le verset : *hostem repellas longius*, les assiégés abandonnèrent les barbacanes et s'enfermèrent dans l'enceinte des murailles [1]. Les croisés s'élancèrent sur la vaste brèche. Bloqués et refoulés, les défenseurs n'avaient plus qu'à se rendre ou qu'à combattre jusqu'à la mort. Ils avaient vu venir au camp les députés de Castel-Sarrasin, de Verdun-sur-Garonne et de tous les châteaux des alentours, implorant la paix. Il est une contagion de la lâcheté; les faibles entraînèrent les forts, ils négocièrent secrètement la reddition de leur cité. Montfort voulait l'assaut, le pillage et le massacre. L'abbé, qui ne pouvait consentir à la totale subversion de sa ville abbatiale, intercéda. Les évêques et surtout les princes intervinrent aussi, non par humanité, mais pour épargner le sang des croisés et la chance des combats. Montfort enfin consentit, et n'exigea que le sang des routiers et un rachat de cent marcs d'or. Moissac livra ses défenseurs qui furent égorgés *très avidement;* ils étaient trois cents. Ce fut un dernier combat. Montfort rendit à l'abbé son monastère, garda pour lui la forteresse, fit hommage

1. P. de Vaux-Cernay.

Digitized by Google

de la ville au cénobite, et se substituant au comte de Toulouse devint *abbé-chevalier* de la grande abbaye carlovingienne. Moissac fut assiégé entre l'Assomption et la Nativité de la Vierge, (15 août-8 septembre) et tout l'honneur de la victoire fut rendu à la Mère de Dieu, générale de la croisade [1].

Moissac put faire ses vendanges, et fouler ses raisins dans ses pressoirs rouges de sang. Moissac ne se montra *ni mou ni flétri* comme une grappe desséchée; mais, fier vigneron, il vendangea vaillamment la croisade, cette vigne sauvage du cep de Gommorrhe, qui ne produit que des grappes de sang et de fiel, mûries sur un soupirail de l'Enfer. Moissac a sa strophe glorieuse dans l'épopée romane. Sur cette strophe planent néanmoins une lumière et une ombre; la lumière, c'est la défense héroïque; l'ombre, c'est l'abandon de ses magnanimes défenseurs.

Au jour de l'expiation, sur l'emplacement du donjon, le champ du massacre, sur ce plateau culminant qui domine la cité, la grève, le fleuve, théâtre de leurs exploits, Moissac dressera une pierre funèbre et triomphale aux trois cents Spartiates du Paraclet. On inscrira sur ce trophée réparateur : *Aux trois cents citoyens qui, pendant vingt jours, défendirent Moissac contre vingt mille croisés, au nom de la patrie, de la justice et de Dieu.*

Ces vaillants faidits appartenaient évidemment au camp du Quercy. Nous en connaissons le chef régional, Rattier de Caussade, et son troubadour, Ber-

1. P. de Vaux-Cernay, 63.

Digitized by Google

nard de Montcuc. Pépios y représentait le comte de Toulouse ou de Foix. C'est alors probablement que les côtes septentrionales de Moissac reçurent des croisés la flétrissure indélébile du nom de *Malause*, car le patriotisme fut toujours un crime aux yeux de la théocratie romaine. L'Infant de Foix recueillit dans Montauban les débris traqués du camp de Malause, les compagnons de Pépios.

Montfort, vainqueur de Moissac, s'élança dans cette vaste presqu'île du Tarn et de la Garonne. Tous les châteaux tombaient devant le galop de son cheval. Dans cette plaine immense, Montauban seul resta debout et fier. Simon distribua ces places à ses capitaines : Montech au comte Baudouin, Castel-Sarrasin à Guil. d'Encontres, Verdun-sur-Garonne à Pierre de Saissi ; puis il marcha sur Montauban. L'Infant de Foix s'y était enfermé avec Pépios, Rattier, Montcuc et cent chevaliers. Montauban, la clé des vallées du Tarn, du Tescou, de l'Aveyron et des plaines de la Garonne, était protégé par ce lâcis de fleuves, son monticule fortifié, et l'héroïsme imberbe de l'Infant de Foix, qui avait alors vingt-trois ans, comme son descendant, le vainqueur de Ravennes. Montfort recula malgré ses vingt mille croisés, et, comme pour se venger du jeune héros, il s'élança sur le pays de Foix qui venait de se soustraire à son joug, et où il ne lui restait plus que Pamiers, cerné même par les comtes de Foix, de Toulouse et de Commenges.

Les trois princes, apprenant la marche de Mont-

Digitized by Google

fort, abandonnent Pamiers et s'enferment dans Foix. Enguerrand de Boves rentre sans coup férir à Saverdun. Il se porte à la rencontre d'un corps d'Allemands venant de Carcassonne et le conduit à Pamiers.' Simon, après la jonction de toutes ses troupes, marcha contre le capduel ou la capitale du comté. Foix était inexpugnable sur son roc fatidique. Il se brisa contre Foix, comme naguère contre Montauban. Mais le pays se soulevait derrière les sabots de son cheval. Il redescendit l'Ariège, reprit Hauterive abandonnée, et d'un bond s'élança sur Muret. Les habitants brûlent le pont de bois de la Garonne; le fleuve, gonflé par les pluies de l'équinoxe, l'arrête. Montfort lance son cheval dans le courant rapide et tournoyant. Il passe à la nage, suivi de quelques chevaliers, et rentre dans Muret désert. Il court au pont, éteint l'incendie qui le dévore, et voit l'armée de pied sur l'autre bord. « Je veux retourner à l'ost des pèlerins, dit-il à Gui de Lévis. — Eh! quoi, s'écrie le maréchal, toute la chevalerie est dans la place; il ne reste plus de l'autre côté que la pédaille! Nul ne peut impunément passer le fleuve débordé. Vous y serez enveloppé et tué par les Toulousains. » Mais le comte : « A Dieu ne plaise que je suive vos conseils. Les pauvres du Christ sont exposés au glaive de ses ennemis, et moi je resterais dans le fort! Advienne de moi selon la volonté du Seigneur! J'irai, certainement, et resterai avec les pèlerins. » Il retraversa le fleuve, et resta dans le camp jusqu'à ce que le pont fut rétabli. « O grande prouesse de ce prince! » s'écrie avec raison son

Digitized by Google

biographe[1]. Dieu, certainement, avait fait de Montfort un héros; Rome en fit un Attila.

Les évêques de Commenges et de Conserans l'entraînent dans leurs cantons. Il reprend Saint-Gaudens, reçoit la soumission de la noblesse du Nébausan, et va ravager le Conserans, domaine de Roger de Commenges, fils de Cécile de Foix. Il redescendit à Muret, que fortifiait l'évêque de Carcassonne, et fit le dégât, du côté du sud, jusqu'aux portes de Toulouse, tandis que le comte Baudouin, Gui de Montfort et le châtelain de Verdun ravageaient du côté du nord. Pierre de Vaux-Cernay lançait ses objurgations prophétiques contre la Babylone du midi, défendue par tous les proscrits de Béziers, de Carcassonne et de Toulouse. Toulouse était tellement remplie de toute cette chevalerie des forêts qu'elle avait changé en étables et en écuries les cloîtres, où les barons campaient dans les cellules des cénobites. « O Toulouse! vrai nid d'hérétiques! O tabernacle de voleurs! » s'écrie le moine furibond[2].

Il poursuit le comte de ses clameurs frénétiques : « Ramon, déshérité en juste châtiment de ses péchés, a perdu toutes ses possessions, hors Toulouse et Montauban; il s'est enfui près du roi d'Aragon pour lui demander conseil et secours, afin de les recouvrer par son aide. O juste jugement du très juste Seigneur! O véridique sentence du très miséricordieux frère Pierre de Castelnau!... Ce misérable comte toulousain, après avoir fait tuer ce très saint

1. P. de Vaux-Cernay, 63.
2. Pierre de Vaux-Cernay, 64.

Digitized by Google

personnage, avait reçu en amitié sans pareille et bien étroite familiarité l'assassin de l'homme de Dieu ; tellement que, le menant comme en spectacle avec lui par les villes et les châteaux, il disait à chacun : Celui-ci seul m'aime et seul s'accorde en tout avec mes vœux. C'est lui qui m'a enlevé à la rage de mon ennemi. ... Il rehaussait de la sorte ce très cruel homicide. Celui-ci était, au contraire, abhorré par les animaux muets. Le jour où ce bourreau tua le serviteur de Dieu, jamais chien ne daigna recevoir un morceau de pain de sa main, en exécration d'un si grand crime. » C'est comme dans les poètes de l'Inde, où l'assassinat d'un brahme fait rentrer les mondes dans le chaos [1].

1. Ramayana.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

Assises de Pamiers. — Préambule. — L'Église. — Les hérétiques. — Les croisés. — Les conquis. — Insurrection de la Gascogne.

C'est ainsi que Pierre de Vaux-Cernay poursuivait de ses vociférations le pacifique Ramon VI qui, par le port de Salao, se rendait à Saragosse pour implorer le secours du roi d'Aragon. C'est ainsi que Montfort promenait le fer et le feu autour de Toulouse et sur le sol des princes pyrénéens. Ces emportements de la voix et du glaive provenaient d'impuissance et des échecs de la croisade. Le comte de Foix avait débloqué Montauban, et l'Infant de Foix venait de débloquer la forteresse aux trois tours et les trois comtes. Le père et le fils se renvoyaient le Lion. L'Infant, par une marche hardie, alla braver Carcassonne et s'embusquer près de Narbonne. Il attendit un convoi de pèlerins du Nord, en sabra la moitié sur le terrain, et emmena l'autre dans les tours de Foix; le prince cathare était doux, mais il

Digitized by Google

était de son siècle ; il se revanchait de la croisade, on l'accuse d'avoir torturé ses captifs, pendu les prêtres, et trainé les moines, attachés par les testicules, dans le bourg de Foix. Si ce n'est pas une calomnie, il vengeait l'écartèlement de Martin d'Algaïs et le massacre des trois cents défenseurs de Moissac.

Pierre de Vaux-Cernay prétend qu'il ne restait à Ramon VI que Toulouse et Montauban. Mais il avait encore Foix, Montségur, Peyre d'Albigeois, les camps de Nore, de l'Aveyron, de Malause et de la Dordogne, ces forteresses vivantes, mobiles, insaisissables. Il lui restait aussi le cœur d'un peuple, suprême refuge des rois.

Malgré ces camps de faidits, le chef de la croisade résolut prématurément d'affermir par les lois ce qu'il n'avait qu'ébauché tumultueusement par les armes. En conséquence il convoqua les *assises* de Pamiers, en imitation des Assises de Jérusalem. Il se posait en Godefroi de Bouillon de l'Albigeois. Il convoqua donc les trois états : les évêques, les barons et les bourgeois du Midi.

Le Parlement se tint au Castellar, dans la même salle capitulaire où, cinq ans auparavant, s'était assemblé le colloque. L'archevêque de Bordeaux, les évêques de Toulouse, Carcassonne, Agen, Périgueux, Conserans, Commenges et Bigorre répondirent à l'appel du conquérant.

Mais pourquoi l'archevêque de Bordeaux, qui n'était pas des pays conquis, s'y trouvait-il ? Et pourquoi Arnauld-Amalric, archevêque de Narbonne, primat de Septimanie, légat général de la croisade, ne présidait-il pas ce Parlement? Il s'était arrogé le

Digitized by Google

duché de Gothie, et ce spoliateur ne voulait sans doute pas reconnaître la spoliation du conquérant territorial. C'était entre le chef religieux et le chef militaire un brandon de discorde. L'archevêque de Bordeaux, en l'absence du légat, présida donc les assises. Le Parlement élut douze membres pour en rédiger les statuts : quatre ecclésiastiques, les évêques de Toulouse et de Carcassonne, un Templier et un Hospitalier; quatre barons français du nombre des conquérants, et quatre Aquitains dont deux chevaliers et deux plébéiens ; parmi lesquels sans doute le transfuge Arnauld de Campragnan. Ces mandataires ébauchèrent en quarante-six articles un programme dont voici le texte abrégé.

PRÉAMBULE

Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ par qui nous fûmes établis en ce haut siège de justice, afin que ce qui est attenté contre Dieu, l'Église romaine, et la justice soit par nous remis dans la droite voie, maintenu et fortifié pour abolir la malice des hérétiques, des déprédateurs et des malfaiteurs. C'est pourquoi, nous, Simon, par la grâce de Dieu, comte de Montfort et de Leicestre, vicomte de Béziers, de Carcassonne, d'Albi et de Rhodez, pour maintenir la terre en repos, en l'honneur de Dieu et de la sainte Église romaine, de notre seigneur le roi de France, pour l'utilité de tous nos sujets et par le conseil des vénérables seigneurs, évêques, barons et

Digitized by Google

notables, établissons sur toute notre terre les coutumes générales qui suivent.

SECTION I. — L'ÉGLISE.

ART. 1. Que tous les privilèges des églises et abbayes, octroyés de droit canon, soient de tous et partout respectés. Défendons que les églises soient converties en châteaux et en forteresses, ni réduites en servage; commandons que celles qui l'ont été soient démolies et réservées à la volonté des évêques, à condition toutefois qu'ils ne puissent retenir ces églises fortifiées.

ART. 2. Que toutes primicies soient rendues aux églises, et toutes dîmes payées, selon les ordres de notre seigneur père, le Pape.

ART. 3. Que nul clerc ne soit taillé pour sa terre, s'il n'est marchand ou marié.

ART. 4. Que nulle foire ou marché ne soient tenus le dimanche, et qu'ils soient remis à un autre jour, au choix du seigneur et du comte.

ART. 5. Que le clerc simplement tonsuré pris en délit soit livré à l'évêque, et que le détenteur soit excommunié.

ART. 6. Que chaque maison de la terre conquise paye par an trois sols melgoriens à notre saint père le Pape et à la sainte Église romaine, en souvenir perpétuel que par son aide elle a été acquise contre les hérétiques et donnée à toujours au comte et à ses

Digitized by Google

successeurs· Et cet impôt sera levé entre Carême et Pâques.

Art. 7. Que nuls barons ou chevaliers contraignent les églises ou maisons religieuses à payer la taille : qu'elle soit pur don ou concession des rois, princes ou seigneurs

Et si leur possession a été interrompue par la malice des hérétiques ou d'autres mauvais princes, qu'une enquête soit faite sans délai, et la preuve admise sans retard.

Art. 8. Que les paroissiens, les dimanches et les fêtes où cesse tout travail manuel, soient contraints de venir à l'église et d'ouïr la messe et le sermon. S'il advient que le seigneur ou la dame, sans empêchement de maladie ou cause raisonnable. ne viennent à l'église, qu'ils soient tenus de payer six deniers tournois, applicables la moitié au seigneur (comte?) et l'autre divisée entre l'Église et le curé.

Art. 9. Dans tout village sans église, mais ayant maisons d'hérétiques, que la plus belle soit convertie en église, et une autre donnée au curé pour presbytère.

Art. 10. Quiconque permettra sciemment à l'hérétique d'habiter dans sa terre, soit pour argent ou tout autre cause quelconque, le confesse, ou, convaincu, perdra sa terre, et son corps sera en la puissance de son seigneur, pour le rançonner à volonté.

Digitized by Google

SECTION II. — LES HÉRÉTIQUES.

ART. 11. Le chevalier ou roturier pourra donner de son héritage jusqu'au cinquième, selon la coutume de France et l'usage de Paris. Excepté toutefois les baronnies et fortereses et droits d'autrui, et sauf l'entier service du seigneur supérieur qui lui demeurera sur la part appartenant aux hérétiques, par titre de succession.

ART. 12. En office ou reddition de justice, que nulle exaction soit faite sur les parties plaidantes par le juge... que la justice soit gratuite et que l'avocat soit donné au pauvre.

ART. 13. Que nul hérétique *croyant*, encore qu'il soit réconcilié à l'Église, soit fait prévôt, bailli, juge, ou reçu en témoin contre autre juif.

ART. 14. Que nul hérétique *vêtu*, encore qu'il soit réconcilié à l'Église, ait licence de demeurer dans la ville où il aurait conversé durant sa perverse profession, mais qu'il demeure où lui permettra le comte.

SECTION III. — LES CROISÉS.

ART. 15. Que tous les clercs et religieux pèlerins et chevaliers passent par notre terre francs de péage, s'ils ne sont marchands.

Art. 16. Que les barons de France soient tenus

Digitized by Google

de servir le comte, quant et en tout lieu qu'il aura guerre contre sa personne, à cause de cette terre conquise, et de celle qui reste à conquérir ; et ce avec le nombre de chevaliers à la charge desquels le comte leur a donné les terres et les revenus.

ART. 17. Les chevaliers français seront tenus de servir le comte avec chevaliers français d'ici à vingt ans, sans qu'il leur soit permis d'employer des chevaliers de cette terre.

ART. 18. Les chevaliers, qui auront congé d'aller en France, n'y demeureront sans légitime empêchement que jusqu'au terme préfix par le comte.

ART. 19. Tous barons, chevaliers et autres seigneurs seront tenus de rendre au comte, courroucé ou apaisé, sans délai ni contradiction, leurs châteaux et forteresses.

ART. 20. Tous barons et gens de guerre seront tenus d'aller à la bataille pour secourir le comte, ou la terre leur sera ôtée.

ART. 21. Les barons, chevaliers, et autres seigneurs des terres, qui doivent service au comte, appelés à quinzaine, s'ils ne se rendent au lieu assigné perdent le cinquième des revenus.

ART. 22. Nul sujet du comte n'entreprenne sur sa terre de fortifier place ou reconstruire forteresse démolie.

ART. 23. Que les chevaliers catholiques nés de cette terre, ayant persévéré en la foi, soient quittes en faisant le service à leur seigneur, soit le comte ou autre, comme avant la croisade. Mais les hérétiques seront tenus de servir le comte à volonté.

Digitized by Google

ART. 24 Nul baron, chevalier ou autre seigneur ne pourra exiger outre que la bataille par les seigneurs et le comte.

SECTION IV. — LES CONQUIS.

ART. 25. Tous hommes taillables pourront se retirer de la sujétion du seigneur, à la charge de laisser leurs meubles et immeubles au seigneur, à moins qu'ils ne se transforment en domaines de gens d'église, qui ne leur sera loisible sans le consentement des barons.

ART. 26. Nul homme soit emprisonné tant qu'il pourra donner pleiges d'ester à droit.

ART. 27. Nul seigneur reçoive pleige d'homme se retirant de la domination d'autrui.

ART. 28. Les seigneurs reçoivent de leurs hommes les corvées selon l'ancienne coutume, et les nourrissent.

ART. 29. Si les sujets des princes et seigneurs nés sur cette terre sont trop grevés de tailles et s'en plaignent au comte, il assemblera les seigneurs et les chevaliers, afin qu'ils gardent mesure compétente.

ART. 30. Que les hommes des villes et villages aient leurs usages en bois, eaux, et passages, et s'il survient quelque différend, que l'on consulte les anciens.

ART. 31. Que nul sujet ne soit pris pour la dette de son seigneur, s'il n'est débiteur ou caution.

ART. 32. Nul baron, chevalier, bourgeois ou rural

Digitized by Google

soit si osé de prendre par violence le bien d'autrui ou se venger sans licence du supérieur. L'offenseur amendera au seigneur supérieur, s'il est baron, de 20 livres ; si chevalier, de 10 livres; si bourgeois, de 100 sols. Il rendra ce qu'il a pris et payera les dommages. Qui se sera vengé de son autorité payera l'amende de 60 sols.

ART. 33. Que nuls barons, bourgeois ou ruraux soient tant osés que de faire conjuration, même sous prétention de confrérie, si ce n'est du consentement du seigneur, sous peine : barons, de 10 livres; chevaliers, de 100 sols; bourgeois, de 60; ruraux, de 20.

ART. 34. Quiconque conduit vivres ou hommes aux Toulousains perdra son héritage à toujours. Et si c'est un sergent au bayle, son corps sera en la miséricorde du comte.

ART. 35. Quiconque en la terre du comte ne prendra pas les ennemis de la foi ou les siens, sa terre sera confisquée et son corps en la miséricorde du comte. Autant de celui qui n'aura voulu crier contre eux et les poursuivre de bonne foi.

ART. 36. Que les boulangers vendent le pain selon la manière, mesure et poids donnés par le seigneur. Sils ne l'observent, ils perdront tout le pain, et de même les taverniers.

ART. 37. Que les p... publiques soient chassées des villes; que les péages institués depuis vingt-quatre ans soient supprimés.

ART. 38. Que les possessions tenues à cens ne soient données ni vendues avec diminution de la seigneurie supérieure.

ART. 39. Que les cens soient payés au seigneur ;

Digitized by Google

pour chaque terme passé, 5 sols d'amende; après trois ans, l'héritage vendu.

ART. 40. Les barons et chevaliers, bourgeois et ruraux, hériteront d'après la coutume de l'Ile de France.

ART. 41. Toutes les femmes des traîtres et ennemis du comte sortent de sa terre, encore que catholiques, afin qu'aucune suspicion ne tombe sur elles. Et néanmoins auront leurs terres et revenus de leurs mariages, en jurant qu'elles n'en feront aucune part à leurs maris, tant qu'ils seront en guerre contre la chrétienté et le comte.

ART. 42. Que nulles veuves, grandes dames, ou héritières, gentilfemmes ayant forteresses et châteaux, soient si osées se marier à leur volonté à hommes de cette terre, sans licence du comte, d'ici à dix ans. Mais se marieront à tels français qu'elles voudront sans congé du comte. Et les dix ans passés, à qui bon leur semblera.

CONCLUSION.

Doncques, ces coutumes générales, ci-dessus écrites, moi, Simon de Montfort, par la grâce de Dieu, comte de Leicestre et de Montfort, vicomte de Béziers, Carcassonne, Albi, Rhodez, ai juré garder de bonne foi. Et semblablement tous mes barons, sauf le mandement de l'Église et des barons, sauf aussi conventions et privilèges octroyés, non con-

Digitized by Google

traires à ces présentes. Fait à Pamiers, en notre palais, le premier décembre 1212. »

Plus tard, il ajouta ce supplément : « les coutumes que le comte doit garder entre lui et les barons de France et réciproquement, » où il répète l'art 41 sur les successions et renouvelle la loi de l'Ile de France.

Tel est ce code de la croisade : défiant envers les conquérants, oppresseur envers les conquis, atroce envers les cathares, mais très dévot à l'Eglise romaine.

Les assises de Pamiers furent le triomphe législatif et anticipé de Montfort. Le généralissime de la croisade y resplendit, entouré de ses évêques aux robes de pourpre et aux pensées de sang, d'Alix de Montmorenci, sa femme, l'héroïque amazone de cette guerre, d'Amauri et de Gui, ses fils, superbes adolescents, du noble prince de Sidon, son frère, de Bouchard et de Lambert de Marli, ses cousins, de Gui de Lévis, son cruel maréchal, et du comte Baudouin, l'Iscariot de Toulouse. Vingt mille croisés campaient autour du Castellar et mêlaient aux acclamations et aux cantiques le retentissement d'airain de leurs haches d'armes. Mais pendant qu'ils triomphaient ainsi, le comte de Foix les menaçait à une longueur de lance, le comte de Commenges soulevait le Val d'Aran, et les consuls de Toulouse insurgeaient la Gascogne. Le prince de Sidon, le comte Baudouin, les chefs croisés campés sur la rive quercinoise de la Garonne, et le belliqueux archevêque d'Auch, accoururent pour étouffer ces mouvements insurrectionnels des Auscitains. Les autres prélats accompagnèrent Montfort à Car-

Digitized by Google

cassonne, sa capitale militaire, pour y promulguer son code draconien, et puis à Béziers pour y réconcilier sans doute Amalric et Simon, les deux grands chefs de la croisade [1].

1. P. de Vaux-Cernay, 65.

Digitized by Google

LIVRE XI

PIERRE II, ROI D'ARAGON.

CHAPITRE PREMIER

Ramon V se rend à Bordeaux. — Il implore en vain le secours du sénéchal d'Aquitaine. — Il reprend son fils à Savari de Mauléon — Il se rend à Saragosse. — Le roi d'Aragon envoie une ambassade à Rome. — Innocent III suspend la croisade.

Pendant que Montfort prenait Agen, Penne, Biron, Marmande, Moissac, que faisait le comte Ramon? L'infortuné prince se voyait abandonné de tout le monde. C'était d'abord son frère Baudouin, puis son gendre, Pierre Bermond d'Anduze, qui réclamait du pape, du chef de sa femme Constance, le vaste héritage de Toulouse. Puis Bernard-Jourdain de l'Ile, son cousin, le mari de sa sœur India, le fils aîné de la grande Esclarmonde, qui le dépouil-

Digitized by Google

lait et marchait avec Montfort. Enfin Savari de Mauléon, sénéchal d'Aquitaine, son plus cher ami, qui lui refusait des secours et cherchait à lui dérober son fils, le petit infant Ramonet.

Savari de Mauléon était un type éclatant et populaire de la chevalerie de ce siècle. On ferait un livre, dit son biographe, de ses exploits merveilleux. Sénéchal du roi d'Angleterre, il était venu naguère au secours de Toulouse. Toulouse lui fit une réception triomphale. Elle crut voir rentrer dans ses murs la figure rajeunie de Bertran de Born et même de Richard Cœur-de-Lion. C'était leur politique : l'union de Toulouse, du royaume d'Arles et de l'Aquitaine de l'océan, et conséquemment de l'Angleterre contre Rome et la France. Les princes allèrent assiéger Castelnaudari. Ramon VI devait garder le camp, Savari bloquer Montfort dans le château, et le comte de Foix livrer la bataille. Savari ne contint pas Montfort; Ramon VI vit son camp attaqué par les vaincus, et le comte de Foix vit Simon tomber sur sa victoire fatiguée et lui disputer sa triple bataille. Ramon VI se crut trahi, mais ne soupçonna pas Mauléon, dont le tort n'était peut-être encore que mollesse et fatuité chevaleresque. Toutefois l'histoire doit relever le premier signe d'infidélité de ce brillant déserteur de la cause nationale.

Après cette campagne, où Montfort aurait dû périr, Savari revint à Bordeaux. Le comte lui confia son fils pour le dérober aux chances de la guerre, et pour élever le jeune prince à l'école de ce paladin; Mauléon n'était qu'un brillant aventurier, sous la figure d'un Amadis. Il emmena l'enfant à Bordeaux.

Digitized by Google

En voyant les succès de Montfort, il rêva peut-être de devenir un Montfort béarnais et de se tailler une principauté des Landes dans les ruines de Ramon VI et de Jean-sans-Terre. Peut-être aussi avait-il été secrètement acheté par Philippe-Auguste, comme il le fut plus tard par Blanche de Castille. Quoi qu'il en soit, Ramon VI, dans son malheur, vint à Bordeaux. Il implorait le secours de la puissante cité. Le maire refusa pour la ville et le sénéchal pour l'Aquitaine; l'archevêque était un des chefs de la croisade; ils s'entendaient contre Ramon. Le prince, indigné, redemanda son fils. Il le réclama vainement pendant un mois; Mauléon le gardait comme otage. Le malheureux père ne put recouvrer son enfant qu'en laissant au ravisseur un *grand avoir*. Le perfide sénéchal trahissait à la fois le comte de Toulonse et le roi d'Angleterre [1].

Pierre-Bermond d'Anduze, d'un autre côté, disputait au jeune Ramon l'héritage des Saint-Gélis. Bermond était frère d'Azalaïs et neveu de Clara d'Anduze, deux harpes de la Provence-cis-Rhodane. Les ruines de leur poétique berceau se voient encore sur la cîme d'une des deux montagnes qui forment les Thermopyles des Cévennes, fendues par le Gardon occidental. Ce puissant baron régnait sur les hautes et basses Cévennes, depuis l'Ardèche jusqu'au Vidourle, depuis le Rhône jusqu'à l'Aigoal. Bermond avait épousé Constance de Toulouse. Il s'était déclaré pour la croisade et l'avait conduite à travers ses terres, du Rhône à Montpellier; puis sur

1. G. de Tudelle, strop. CXXIII, v. 2596.

Digitized by Google

les états du vicomte de Carcassonne, son héroïque cousin, et du comte de Toulouse, son infortuné beau-père. Ramon VI, dépossédé de presque tous ses états, s'était rendu en Aragon pour implorer la protection du roi Pierre II. Le monarque mit les deux Ramon à l'ombre de son épée et envoya une ambassade solennelle à Rome pour justifier ces princes et se justifier lui-même, calomnié pendant qu'il combattait à Tolosa. Bermond, informé de cette députation, fit partir ses messagers pour réclamer du Saint-Siège l'héritage de Toulouse. Il disait à Innocent III que ses ancêtres et lui étaient spécialement les vassaux de l'Église romaine; qu'il avait épousé une infante de Toulouse, seule fille légitime de Ramon VI et de Béatrix de Béziers; que le jeune Ramon était doublement adultérin, né d'une femme parente du comte au troisième degré, et épousée du vivant de la mère de sa femme Constance; que si le jeune comte de Toulouse était reconnu légitime, non seulement le droit de Constance serait anéanti, mais encore celui des croisés venus pour rétablir la foi romaine dans la province de Narbonne; qu'il était l'ami du comte de Montfort et prêt à se soumettre à tous les ordres du Pape... Ainsi parlait ce traître, et d'autres lâchetés. Pour soutenir sa missive et son messager secret, il se rendit lui-même à Rome, et mourut en 1215 dans la métropole du monde catholique.

Pendant que le roi d'Aragon combattait magnanimement à la journée de Tolosa, les Montfort, les Foulques, les Thédise, les serpents de la croisade, le

Digitized by Google

noircissaient de leur venin auprès d'Innocent III. Ce monarque s'était reconnu le vassal du Saint-Siège. Le pape avait confirmé les droits de Marie, reine d'Aragon. Il avait adjugé à cette princesse contre ses frères le comté de Montpellier. Et pourtant les droits de Marie et de Constance étaient similaires, comme naguère les titres des enfants d'Agnès de Montpellier et d'Agnès de Méranie. Mais les barons pesaient moins que les rois dans les balances romaines. Montfort et les légats, dans l'intérêt de la croisade, tâchèrent de relever les causes perdues d'Anduze et de Montpellier. Les fils d'Agnès, déclarés adultérins à la mort du comte Guilhem VIII, furent sur le point de l'emporter sur la fille d'Eudoxie, la reine Marie d'Aragon. En vain le roi s'était déclaré vassal du Saint-Siège ; en vain Marie avait livré en otage, au chef des croisés, son fils captif à Carcassonne; en vain le vaillant Pierre II revenait vainqueur de l'Islam, de la bataille de Tolosa. Le monarque, la reine et l'infant allaient être sacrifiés, et Montpellier adjugé au prince illégitime, candidat d'Amalric et de Montfort. Tout à coup Innocent se ravise. Il sort de cette contradiction, et du même coup étend les droits du Saint-Siège. Il proclame sa juridiction divine et cite la reine Marie, le comte Guilhem et les consuls de Montpellier à son tribunal. Il adjuge la terre à Marie, laisse le titre vide au prétendant, confirme leurs libertés aux consuls et retient pour le Saint-Siège la suzeraineté de saint Pierre. Alors comparut aussi Bermond d'Anduze. Les deux causes étaient connexes. Le César sacerdotal, en jugeant ces principicules cévenols, affir-

Digitized by Google

mait sur les trônes et les sceptres de la terre sa domination théocratique.

Sur le trône judicial du monde, Innocent III était joué et trompé. Cet infaillible ne parvenait plus à savoir la vérité sur la croisade. Il avait ordonné à ses légats de recevoir la justification du comte Ramon, et ces légats serviles, désobéissant au pontife, l'entouraient de calomnies et d'un nuage de mensonges sur le prince spolié. Arnauld-Amalric, en ceignant la tiare, usurpait le duché de Narbonne. Montfort s'intitulait comte de Toulouse, avant même d'avoir conquis cette métropole. Il s'adjugeait tous les domaines de la maison de Saint-Gélis, malgré le Pape, et régularisait de son chef son investiture frauduleuse aux assises de Pamiers. Le char d'airain de la croisade roulait sur les mêmes pentes où l'avait lancé l'automédon romain. Le phaéton épouvanté voulait enrayer, ralentir le char fulgurant, mais les chevaux, ivres de sang, n'écoutaient ni *le frein ni la voix*, et un démon aiguillonnait ce quadrige de l'enfer.

Innocent III écrivit à ses légats, Arnauld Amalric et Ramon d'Uzès (fin d'avril 1212). « Quoique Ramon, comte de Toulouse, ait été trouvé coupable en plusieurs choses contre Dieu et contre l'Eglise, et que nos légats aient excommunié sa personne et abandonné ses états au premier occupant, cependant il n'a pas été encore condamné comme hérétique et convaincu complètement de la mort de Pierre de Castelnau. C'est pourquoi nous avons ordonné qu'on lui assigne un jour pour se purger, suivant la forme marquée dans nos lettres, nous réservant de rendre

Digitized by Google

là-dessus une sentence définitive. Nous ne comprenons donc pas pour quelle raison nous pourrions accorder à d'autres ses états qui ne lui ont pas été ôtés, ni à ses héritiers, surtout pour ne pas paraître lui avoir extorqué frauduleusement les châteaux qu'il nous a remis; l'Apôtre veut qu'on s'abstienne de l'apparence même du mal. Nous mandons à l'évêque de Riez et à Me Thédise d'y procéder selon la forme prescrite. Mais qu'ils ne manquent pas de nous instruire de la vérité [1]. »

Ainsi, malgré les ordres formels d'Innocent III, l'évêque de Riez et Me Thédise avaient repoussé la justification du comte de Toulouse. Ils avaient livré ses domaines à Montfort, et Simon avait scellé son usurpation par les assises de Pamiers. C'est alors (janv. 1213) que le pontife reçut à Rome l'ambassade du roi d'Aragon. L'évêque de Ségovie et le docteur Colombi parlèrent au Pape, et le Pape transmit leurs harangues aux légats :

« Pierre, roi d'Aragon, notre cher fils, nous a fait savoir qu'il avait refusé de secourir le vicomte de Béziers, son vassal, qui implorait son assistance, après la publication de la croisade contre les hérétiques *provençaux*, lorsque les croisés furent entrés sur les terres de ce vicomte; et que pour ne pas retarder l'exécution des desseins de l'Eglise, il avait mieux aimé manquer aux catholiques que de protéger les hérétiques mêlés avec eux; en sorte que le vicomte, se trouvant sans protection, a perdu tous ses domaines *et a été enfin tué misérablement*. Vous, arche-

1. Innocent III, l. XV, ep. 102.

Digitized by Google

vêque de Narbonne et Simon de Montfort, ayant conduit ensuite l'armée des croisés dans les domaines du comte de Toulouse, vous ne vous êtes pas contentés d'envahir tous les lieux où il y avait des hérétiques, mais vous vous êtes encore emparés de ceux dans lesquels il n'y avait aucun soupçon d'hérésie ; car ayant exigé le serment des peuples du pays et leur ayant permis d'y demeurer, il n'est nullement vraisemblable qu'ils soient hérétiques. Les mêmes ambassadeurs nous ont remontré que vous avez usurpé le bien d'autrui avec tant d'avidité et si peu de ménagements, qu'à peine de tous les domaines du comte de Toulouse lui reste-t-il la ville de ce nom, avec le château de Montauban. Entre ces domaines usurpés, le roi d'Aragon marque le pays que Richard, roi d'Angleterre, avait donné à sa sœur en la mariant avec ce comte, les terres des comtes de Foix, de Commenges, et celles de Gaston de Béarn. Ce prince se plaint, de plus, de ce que vous, archevêque de Narbonne et Simon de Montfort, avez obligé les sujets de ces trois comtes, quoiqu'ils soient ses vassaux, à prêter serment de fidélité à un autre, dans les domaines que vous avez envahis. Il ajoute qu'à son retour de la guerre contre les Sarrasins, le comte de Toulouse l'ayant été trouver et lui ayant exposé ce qu'il avait souffert de la part des croisés, il avait attribué à ses péchés le refus que l'Eglise faisait de recevoir la satisfaction qu'il offrait, étant disposé d'exécuter tous nos ordres autant qu'il serait possible. Que ce comte lui avait dit ensuite que, pour n'être pas le seul à souffrir une pareille confusion, il lui remettait ses domaines, son fils et sa femme, sœur

Digitized by Google

de ce prince, afin qu'il prît leur défense ou qu'il l'abandonnât, comme il jugerait à propos. Le roi marque ensuite qu'étant sur le point d'essuyer un affront sur ce sujet, et que n'étant pas juste que la peine soit plus grande que le délit, il nous supplie humblement de conserver le comté de Toulouse pour le fils de ce comte, qui n'a jamais été imbu de l'erreur et qui ne le sera jamais, avec la grâce de Dieu. Il a promis de garder en son pouvoir tant le fils du comte de Toulouse que le comte lui-même, tout le temps qu'il nous plaira, afin de faire instruire le premier dans la foi et avoir soin de son éducation, et d'apporter toute son attention pour extirper l'hérésie du royaume d'Aragon et pour y faire fleurir la foi catholique : avec offre de donner pour l'observation de toutes ces choses telle caution que le Saint-Siège demandera. Enfin, il a déclaré que le comte de Toulouse est prêt à faire pour le passé la pénitence que nous voudrons lui imposer, et d'aller servir contre les infidèles, soit dans les pays d'outre-mer, soit en Espagne, sur les frontières des Sarrasins. Au reste, comme l'affaire est difficile et qu'elle a été conduite à une fin assez heureuse, on doit y procéder avec beaucoup d'attention pour ne pas détruire légèrement ce qui avait été exécuté avec tant de peine. C'est pourquoi nous vous ordonnons d'assembler un concile dans un lieu commode et assuré, d'y convoquer tous les archevêques, évêques, abbés, comtes, barons, consuls et recteurs que vous jugerez à propos. Et après leur avoir proposé les demandes et les désirs du roi d'Aragon, sans aucune considération humaine, de nous envoyer leur

Digitized by Google

avis afin de statuer ensuite tout ce qui sera convenable [1]. »

Innocent III écrivit en même temps à Montfort : « L'illustre roi d'Aragon nous fait remontrer par ses ambassadeurs que vous guerroyez, non seulement contre les hérétiques, mais encore contre les catholiques; que vous répandez le sang des innocents et envahissez les terres des comtes de Foix, de Commenges et de Béarn, ses vassaux non suspects, et que vous ravissez leurs terres dans le temps où il fait la guerre aux Sarrasins. Rendez leurs terres à ces princes, rendez au roi l'hommage que vous lui devez pour Carcassonne ; qu'on ne dise pas que vous travaillez pour votre intérêt et non pour la foi [2]. »

Enfin le pontife, magnanime cette fois et bien inspiré, ordonne à Arnauld-Amalric de suspendre la croisade, de détourner la guerre contre les Sarrasins et d'en conférer avec le roi d'Aragon [3].

Il est évident qu'Innocent III est changé. Ce n'est plus le pontife foudroyant. Il sort de sa bouche un accent humain. Qui l'a donc ainsi transformé? Est-ce la voix du roi d'Aragon ? Est-ce le cri de l'Aquitaine égorgée? Est-ce le chœur des villes martyres, Béziers, Carcassonne et Lavaur remontant du fond de l'abîme? Le vice-Dieu, qui se croyait le vicaire du Christ, s'est-il entrevu avec horreur dans la chaire du monde catholique comme nn spectre d'Attila, une larve de Satan?

1. Innocent III, l. XV, ep., 212.
2. Ibid. 213. — 3. Ibid. 214.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Le roi d'Aragon vient à Toulouse. — Concile de Lavaur. — Il rejette les propositions du roi. — Il rend compte de ses résolutions au pape.

Ramon VI, nous l'avons vu, s'était rendu à Saragosse pour implorer les secours du roi d'Aragon. Le vainqueur de Tolosa fut ému des malheurs du prince vaincu. Malgré l'hiver, il résolut de passer les Pyrénées. Vers l'Épiphanie, il arrivait à Toulouse. « O Toulouse, s'écrie un moine furieux, vrai nid d'hérétiques, tabernacle de voleurs ! » Tabernacle, en effet, mais de volés, de proscrits, de tous les déshérités du Midi. La patrie romane était réduite aux murailles de sa métropole. Ce camp de Faidits dut saluer avec un enthousiasme attendri le vainqueur de l'Islam. Sa victoire sur les Maures présageait son prochain triomphe sur les croisés. Il se posait en roi des proscrits. Il choisit des soldats, des écuyers, des chevaliers. Il en créa une seconde milice urbaine pour repousser les deux Montfort et

Digitized by Google

le comte Baudouin qui venaient chevaucher autour de Toulouse.

Sur l'ordre impératif d'Innocent III, l'archevêque de Narbonne, l'évêque de Riez et Me Thédise durent enfin convoquer un concile pour la purgation canonique de Ramon VI. Ce concile, réuni d'abord à Avignon, fut bientôt, pour raison d'insalubrité, transféré à Lavaur, la cité tragique. Il délibéra sur les ossements d'Américet de Géralda de Laurac, et de trois cents martyrs. Ce concile conciliateur fut dominé par les grands chefs de la guerre et du massacre. Le roi d'Aragon voulut préalablement conférer de la paix avec Simon de Montfort et l'abbé de Citeaux. L'entrevue se fit entre Toulouse et Lavaur, probablement à Vertfeuil, lieu consacré par une mission de saint Bernard. Pierre de Vaucernai s'y trouvait à la suite de son oncle, l'évêque de Carcassonne[1]. Le monarque pria l'archevêque de Narbonne et les autres prélats de restituer leurs domaines aux comtes de Toulouse, de Commenges, de Foix et de Béarn. Le sombre dictateur de la croisade feignit de se désister de son omnipotence en faveur du concile. Il répondit : « Rédigez par écrit toutes vos demandes et envoyez-les, signées et scellées, aux évêques réunis à Lavaur. » Le roi pria le comte de Montfort et le prince de Sidon de ne pas faire de mal pendant huit jours à leurs ennemis. Simon répondit farouchement : « Je ne me désisterai pas de

1. Pierre est ici plus croyable que don Vaissette, qui prétend que l'entrevue eut lieu à Lavaur.

Digitized by Google

faire du mal ; mais par révérence pour vous, je cesserai de faire du bien, durant ces huit jours. » Pierre II, de son côté, promit une suspension d'hostilités qui, selon le chroniqueur, ne fut point tenue par les princes romans.

Trois jours après le monarque écrivit, de Toulouse, ses demandes aux prélats de Lavaur.

Demandes du roi des Aragonais aux prélats réunis en concile dans la ville de Lavaur :

« Pierre, par la miséricorde de Dieu, roi d'Aragon, pour Ramon, comte de Toulouse, lequel désire retourner au giron de notre mère l'Eglise, requiert humblement de vos Saintetés et les prie instamment, pour qu'en donnant satisfaction personnelle de tous excès quelconques, selon qu'il aura paru convenir à l'Eglise elle-même, ainsi que des dommages et torts apportés aux diverses églises et aux prélats, suivant ce que la clémence de cette sainte Mère jugera devoir enjoindre au comte, il soit par grâce et miséricordieusement rétabli dans ses possessions et autres choses qu'il a perdues. »

« Que si, par cas, l'Eglise, en punition des fautes du comte, ne voulait entendre à la demande du roi, il requiert et prie pour le fils comme pour le père, en telle sorte cependant que celui-ci n'en rende pas moins personnelle satisfaction pour tout excès commis, soit en marchant aux frontières des Sarrasins avec chevaliers, pour secourir les chrétiens, soit en allant outre-mer, selon que l'Eglise décidera être le mieux expédient. Quant à l'infant, qu'il soit tenu en sa terre sous garde bien diligente et surveillance très fidèle, en l'honneur de la sainte Eglise romaine,

Digitized by Google

jusque à temps que signes manifestes se fassent voir chez lui de bonne nature et généreuse. »

« Le comte de Commenges ne fut jamais hérétique. Il ne fut jamais le défenseur, mais plutôt l'adversaire des hérétiques. Il a perdu des domaines pour avoir assisté son seigneur et cousin le comte de Toulouse. Le roi demande encore et prie pour lui, comme pour son vassal, que restitution lui soit faite de ses domaines, sauf pareillement telle satisfaction que lui commandera l'Eglise, s'il semble qu'il ait manqué en quelques points. »

« Le comte de Foix non plus n'est ni ne fut hérétique. Le roi demande pour lui, et prie comme pour son parent bien-aimé, auquel sans honte il ne peut faillir ni justement en tel besoin, qu'en sa faveur et révérence pour lui, il soit réintégré dans ses choses : moyennant toutefois qu'il satisfera à l'Eglise, en tout et pour tout ce en quoi la clémence de cette bonne Mère jugera qu'il s'est rendu coupable. »

« Pour Gaston de Béarn, son vassal, le roi demande et prie affectueusement qu'il soit rétabli dans ses terres et feauté des siens vassaux, d'autant plus qu'il est prêt à obéir et se soumettre aux ordres de l'Eglise, devant juges non suspects, si d'aventure il ne nous est loisible ouïr sa cause et l'expédier. »

« Au demeurant, pour tout ce qui précède, le roi a cru qu'il fallait invoquer miséricorde plutôt que jugement, adressant à votre clémence ses clercs et ses barons, et tenant pour ratifié sur les points ci-contenus tout ce que vous ordonnerez avec eux ; suppliant

Digitized by Google

qu'en ce fait vous daigniez user d'une telle circonspection et diligence que le secours des barons et du comte de Montfort puisse être bientôt donné aux affaires de la chrétienté, dans le pays d'Espagne, pour l'honneur de Dieu et l'agrandissement de notre sainte mère l'Église. »

« Donné à Toulouse le 7e jour avant les Calendes de février, »

Le roi Pierre, dans sa lettre, manque de sincérité. Il inculpe trop l'infortuné Ramon. Il insiste trop sur son envoi outremer, exil qui mettait l'infant sous la tutelle de l'Eglise ou du monarque. Il rappelle trop, et d'une manière absolue, le vasselage partiel, contesté ou chimérique, des princes pyrénéens. Il parle en suzerain pour profiter des ruines accumulées par Montfort, et prévenir l'invasion imminente du roi de France. Enfin, et plus noblement, il cherche à détourner la croisade et son terrible chef contre l'Espagne musulmane. Le Concile est bien plus sincère et plus véridique dans son implacable fanatisme. Nous transcrivons intégralement sa réponse. Ses discours sont des harangues de l'histoire, et leur phraséologie verbeuse et barbare peint le siècle :

« A l'illustre et très-cher en Jésus-Christ, Pierre, par la grâce de Dieu roi des Aragonais et comte des Barcelonais, le Concile, réuni à Lavaur, salut et sincère affection dans le Seigneur ! »

« Nous avons vu les pétitions et pièces que Votre royale Sérénité nous a adressées pour le comte de Toulouse et son fils, les comtes de Foix, de Commenges, et le noble homme Gaston de Béarn, dans lesquelles lettres, entre autres choses, vous vous

Digitized by Google

dites un dévot fils de l'Église : pourquoi nous rendons actions de grâces au Seigneur Jésus-Christ, et à Votre Grandeur royale, et en tout ce que nous pourrons faire selon Dieu, nous admettrons affectueusement vos prières, à cause de ce mutuel amour que notre sainte mère l'Eglise romaine vous porte, à ce que nous voyons, et vous à elle, non moins que par révérence pour Votre Excellence royale. »

« Quant à ce que vous demandez et priez à l'égard du comte de Toulouse, nous avons cru devoir répondre à Votre royale Sérénité que ce qui touche la cause du comte et de son fils, laquelle dépend du fait de son père, n'a, par autorité supérieure, été du tout laissé à notre décision, vu que le comte de Toulouse a fait, sous forme certaine, commettre son affaire par le seigneur Pape à l'évêque de Riez et à maître Thédise; à quel sujet, comme nous croyons, vous gardez en fraîche mémoire combien de grâces fort grandes le seigneur Pape accorda au dit comte après ses nombreux excès; pareillement quelle faveur le vénérable archevêque de Narbonne, légat du Siège apostolique et pour lors abbé de Citeaux, fit, il y a deux ans, si nous nous en souvenons bien, au même comte, sur votre intercession et en considération de vos prières. »

« En effet le légat consentait à ce qu'il conservât intactes et tout entières ses seigneuries et propriétés, et que lui demeurassent aussi dans leur intégrité les droits qu'il avait sur les châteaux des autres hérétiques qui faisaient partie de son fief, sans albergue, quête ni chevauchée; en outre, pour ce qui est des châteaux qui appartenaient aux autres hérétiques et

Digitized by Google

n'étaient de son fief, lesquels ce comte disait monter à cinquante, le légat voulait bien encore que la quatrième partie, voire la troisième, tombât en sa possession [1]. »

« Toutefois, méprisant cette grande grâce du seigneur Pape, du susdit légat et de l'Eglise de Dieu, le comte, allant droit contre tous les serments qu'il avait anciennement prêtés aux mains des légats, ajoutant iniquité sur iniquité, crime sur crime, mal sur mal, a attaqué l'Eglise de Dieu, et a porté grandement dommage à la chrétienté, traitant et s'alliant avec les hérétiques et routiers, si bien qu'il s'est rendu indigne de toutes faveurs et de tous bienfaits. »

« Quant à ce que vous demandez pour le comte de Commenges, nous avons jugé devoir en cette façon vous répondre sur ce point : savoir qu'il nous a été donné à tenir pour certain que, comme il a, après nombre d'excès et de violations de serment, contracté alliance avec les hérétiques et leurs fauteurs, et d'accord avec ces pestiférés combattu l'Eglise, bien qu'il n'eût jamais été lésé en rien, bien qu'ensuite il ait été soigneusement admonesté de se déporter de tels actes, et, revenant au cœur de l'Eglise, de se réconcilier à l'unité catholique, néanmoins ce dit comte a persévéré dans sa méchanceté ; en sorte qu'il est retenu dans les liens de l'excommunication et de l'anathème. Même, dit-on, le comte de Toulouse a certifié maintes et maintes fois que ce fut le comte de Commenges qui le poussa à la guerre, d'où il suit que ce dit comte fut en cela l'auteur des maux qu'elle a causés

1. P. de Vaux-Cernay, ch. 43.

Digitized by Google

en si grand nombre à l'Eglise. Cependant, s'il se montrait tel qu'il méritât le bienfait de l'absolution, après qu'elle lui serait accordée et qu'il aurait le droit d'ester en jugement, l'Eglise ne lui dénierait justice au cas où il aurait quelque plainte à former. »

« En outre, Votre Grandeur royale demande pour le comte de Foix. A quoi nous répondrons qu'il est constant à son sujet que depuis longtemps il a été recéleur des hérétiques, d'autant qu'il n'est douteux qu'il faille nommer ainsi ceux qui s'appellent *croyants*. Le même comte, après ses excès multipliés, après tous ses serments, le rapt des personnes et des biens, la capture des clercs et leur détention dans les cachots, (pourquoi et beaucoup d'autres causes il a été frappé du couteau d'anathème), voire après la grâce que le susdit légat lui avait octroyée en faveur de votre intercession, a fait un sanglant carnage des Croisés, qui, dans leur pauvreté et simplicité pieuses, marchaient au service de Dieu contre les hérétiques de Lavaur. »

« Pourtant quelle était cette grâce et combien grande, c'est ce dont Votre royale Grandeur se souvient bien, à ce que nous pouvons croire, puisque c'était à sa prière que le légat offrit composition à ce comte ; et si cette composition ne fut faite, c'est qu'il ne l'a voulu. Il existe, en effet, des lettres adressées au comte de Montfort et scellées de votre sceau royal, lesquelles contiennent la clause suivante : « Nous vous disons de plus que si le comte de Foix ne veut se tenir à cette décision, et que par suite vous n'écoutiez point les prières que nous ferions

Digitized by Google

pour lui, nous ne cesserons pas pour cela d'être en paix avec vous. » Toutefois si ce dit fait en sorte d'obtenir le bénéfice de l'absolution, et qu'après en avoir mérité la grâce il se plaigne en quelque point, l'Eglise ne lui déniera justice. »

« Vous demandez encore et priez pour Gaston de Béarn; qu'il soit rétabli dans ses domaines et féauté des siens vassaux. Sur quoi nous vous répondrons, pour ne rien dire actuellement d'autres nombreux griefs, ou plutôt innombrables, portés contre lui, qu'allié du moins aux hérétiques et à leurs fauteurs ou défenseurs contre l'Eglise et les Croisés, il est persécuteur très notoire des églises et des membres du clergé. Il a été au secours des Toulousains au siège de Castelnaudari; il a près de lui l'assassin de frère Pierre de Castelnau, légat du siège apostolique; il a longtemps retenu en sa compagnie des routiers et les y retient encore. L'an passé, il les a introduits dans l'église cathédrale d'Oléron, où ayant coupé la corde qui soutenait la custode du Saint-Sacrement, ils firent tomber à terre le corps de notre Seigneur Jésus-Christ, lequel, chose horrible à dire seulement, fut répandu sur le pavé. De plus, en infraction de ses serments, il a usé de violence envers les clercs : pourquoi et plusieurs autres raisons que nous taisons présentement, il a été enchaîné dans les liens de l'excommunication et de l'anathème. Néanmoins s'il donnait satisfaction à l'Eglise autant qu'il le doit, et s'il obtenait le bénéfice de l'absolution, on ferait droit à ses plaintes, au cas qu'il en eût quelqu'une à présenter. »

« En effet, sans cette condition, il ne serait conve-

Digitized by Google

nable à Votre royale Majesté, très-illustre prince, d'intercéder pour les susdits, tous excommuniés; et pour nous, n'oserions répondre d'autre sorte sur tels faits et telles personnes. A cette cause, admonestons et exhortons en Dieu Votre Sérénité royale qu'elle daigne avoir en mémoire l'honneur que lui fit le siège apostolique, et celui qu'il fait actuellement à votre illustre beau-frère (Frédéric II) le roi de Sicile; de même que ce que vous avez promis au seigneur Pape lors de votre sacre, et les commandements qu'en avez reçus [1]. Nous prions le ciel qu'il vous conserve longtemps pour l'honneur de Dieu et de la sainte Eglise romaine. Que si, par cette réponse de nous, n'était Votre royale Majesté bien satisfaite, nous aurons soin de communiquer le tout au seigneur Pape, pour la révérence et grâce que nous vous portons. »

« Donné à Lavaur le 15e jour avant les calendes de février (1212). »

Pierre de Vaucernai fut le secrétaire du Concile, car les mêmes phrases se retrouvent dans ses chroniques : phrases longues et lourdes, latinité de fer, armée, comme la hallebarde de Montfort, d'un glaive, d'une hache, et d'un assommoir.

Le roi d'Aragon, se voyant débouté, demanda une trêve entre Montfort et Ramon VI jusqu'à Pentecôte, ou du moins jusqu'à Pâques. Les évêques refusèrent encore, craignant que cette suspension d'armes ne refroidît le zèle guerrier des Croisades du

1. Pierre fut couronné par le pape en 1204, et Frédéric II en 1212.

Digitized by Google

nord. Le prince proposa d'autres accommodements; ils furent tous rejetés par le Concile qui crut y voir l'intention secrète du rétablissement de Ramon VI et des Faidits dans leurs domaines. Il ne voulut, dit le chroniqueur, ni *lâcher* les terres ni *relâcher* les guerres. Le monarque indigné déclara qu'il prendrait sous sa protection les excommuniés, et appela comme d'abus au siège apostolique. C'est alors que l'archevêque de Narbonne, légat du Saint-Siège, lui adressa cette lettre qui sent la foudre :

« Au très-illustre seigneur Pierre, par la grâce de Dieu roi d'Aragon, frère Arnauld, par la miséricorde divine archevêque de Narbonne, légat du siège apostolique, salut en charité de cœur et par les entrailles de Jésus-Christ. Nous avons appris, non sans grande émotion et amertume d'esprit, que vous vous disposez à prendre sous votre protection, et à défendre contre l'armée du Christ, la cité de Toulouse et le château de Montauban, ensemble les terres abandonnées à Satan, à cause du crime d'hérésie et d'autres forfaits horribles, séparées de toute communion avec notre mère l'Eglise, et livrées aux Croisés par l'autorité de Dieu, dont le saint nom y est si gravement blasphémé. Comme donc ces choses ne pourraient que nuire non seulement à votre salut mais à votre dignité royale, nous prions du fond de nos entrailles Votre royale Grandeur, et l'exhortons dans le Seigneur, de la part de notre Dieu rédempteur Jésus-Christ et de son très-saint vicaire, notre seigneur le Souverain Pontife, dont l'autorité nous est déléguée; nous vous faisons inhibitions que vous défendiez les susdites terres, et

Digitized by Google

que, communiquant avec les excommuniés, il vous arrive d'encourir la tache d'anathème. Nous ne voulons du reste cacher à Votre Sérénité que si vous croyez devoir laisser aucun des vôtres pour la défense de ces lieux, comme ils seront excommuniés de droit, nous vous ferons publiquement déclarer tel en tant que défenseur des hérétiques. »

Le roi d'Aragon ne tint aucun compte de cette semonce insolente de l'abbé de Cîteaux. Il prit sous sa protection Toulouse, les princes pyrénéens, et les peuples réfugiés dans la grande cité romane. Il se déclara magnanimement le défenseur de l'Aquitaine, le champion de l'humanité. Il reçut l'hommage de Toulouse abandonnée du roi de France. La guerre continua avec ses embuscades, ses rencontres, ses pillages, ses meurtres, ses proies. C'est au milieu de ce tumulte d'armes que le Concile prolongea le tumulte de ses paroles d'airain, et le compte rendu qu'il en fit au Vatican clôtura sa session orageuse par un dernier coup de tonnerre.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Le concile de Lavaur députe au pape et fait son apologie générale. — Lettres particulières des évêques méridionaux. — A ces lettres du concile le roi d'Aragon oppose les actes de la ville de Toulouse et des princes pyrénéens. — Il tâche de contracter une alliance et un mariage avec la maison de France.

Les prélats de Lavaur, avant de se disperser, écrivirent au Pape pour justifier le Concile. Ils chargèrent de leur missive l'évêque de Commenges, l'abbé de Clairac, Guillaume, archidiacre de Paris, Thédise, chanoine de Gênes et Pierre de Mars, correcteur des lettres apostoliques. Ils devaient commenter la lettre de vive voix.

Le comte de Toulouse, avant leur départ, fit une dernière tentative pour fléchir l'évêque de Riez et Me Thédise. Il leur envoya le chevalier de Cambon, avec un notaire qui devait être le savant légiste Gui de Cap-de-Porc. Ils refusèrent de conférer avec Ramon VI, pour les raisons énumérées dans la lettre du Concile.

Les évêques disaient au Pape :

« A leur très-saint Père en Jésus-Christ et très

Digitized by Google

bienheureux seigneur Innocent, par la grâce de Dieu Souverain Pontife, ses humbles et dévoués serviteurs, les archevêques, évêques et autres prélats des églises, réunis à Lavaur pour les affaires de la sainte foi, souhaitent de toute affection longueur de vie et santé. »

« Pour autant que la langue ni la plume ne nous suffisent pour rendre dignes actions de grâces à la sollicitude de Votre Paternité, nous prions le distributeur de tout bien qu'il supplée en cet endroit à notre défaut, et vous octroie abondamment toutes les faveurs qu'avez accordées à nous, aux nôtres et aux églises de ces contrées. Comme en effet la peste d'hérésie, semée sur elles des anciens jours, se fut de notre temps accrue à tel point que le culte divin y était tombé en opprobre et dérision, que les hérétiques d'un côté et les routiers de l'autre y violentaient le clergé, et saccageaient les biens ecclésiastiques, et que le prince comme le peuple, donnant en mal sens, y ont dévié de la droite ligne de la foi, vous avez employé très sagement vos armées de Croisés à nettoyer les souillures de cette peste infâme, de même que leur très-chétien général, le comte de Montfort, athlète de toutes pièces, intrépide et invincible champion des combats de Dieu. Si bien que l'Eglise, qui en ces quartiers était si misérablement déchue en ruines, commence à relever la tête, et que toute opposition et erreur étant détruites pour majeure partie, ce pays, longtemps rempli de sectateurs du dogme pervers, s'habitue enfin au culte de la divine religion. Toutefois subsistent encore quelques restes de ce fléau empesté, savoir la

Digitized by Google

ville de Toulouse avec quelques châteaux, où, comme les ordures qui tombent dans un égout, va s'amasser le résidu de la corruption hérétique, et desquels le maître et seigneur, c'est, pour dire, le comte de Toulouse qui, depuis longue date, comme il vous a été bien souvent rapporté, s'est montré fauteur et défenseur de l'hérésie, attaque l'Eglise de toutes les forces qui lui sont demeurées, s'opposant du plus qu'il peut aux adorateurs de la foi en faveur de ses ennemis. »

« Car depuis le jour où il est revenu d'auprès de Votre Sainteté, muni d'ordres dans lesquels vous usiez pour lui de miséricorde plus même qu'il n'en avait besoin, l'ange de Satan est entré dans son cœur, comme il appert très clairement. Et payant d'ingratitude les bienfaits de votre grâce, il n'a rien accompli des choses qu'il avait promises en votre sainte présence; ainsi a-t-il augmenté outre mesure les péages auxquels il avait souvent renoncé, et s'est tourné du côté de quiconque il a su notre ennemi et celui de l'Eglise. Espérant sans doute trouver des forces contre elle dans l'assistance d'Othon, ce rebelle à l'Eglise et à Dieu, il menaçait ouvertement, ainsi qu'on l'assure, et comptant sur son secours, d'extirper de ses possessions l'Eglise comme le clergé, à jamais et radicalement, s'étudiant dès lors à soutenir et caresser plus chaudement encore que par le passé les hérétiques et routiers, dont il avait si souvent abjuré le parti. En effet, lorsque l'armée des catholiques assiégeait Lavaur, où était le siège de Satan et comme la province de la méchante erreur, ledit comte a envoyé au secours des pervers des cheva-

Digitized by Google

liers de ses clients, outre qu'en un sien château appelé Cassers, ont été trouvés et brûlés par les Croisés plus de cinquante hérétiques, plus une immense multitude de leurs *croyants*. D'abondant, il a appelé, contre l'armée de Dieu, Savari, ennemi de l'Eglise, sénéchal du roi d'Angleterre, avec lequel il a osé assiéger, dans Castelnaudari, le susdit lutteur pour le Christ, le noble comte de Montfort ; mais la dextre du Christ le frappant, sa présomption a tourné bien vite à sa honte, tellement qu'une poignée de catholiques a mis en fuite une foule infinie d'Ariens. »

« Au demeurant, frustré de son espoir dans Othon et le roi d'Angleterre, comme celui qui s'appuie sur un roseau, il a imaginé une abominable iniquité et député vers le roi de Maroc, implorant son assistance, non seulement pour la ruine de nos contrées, mais pour celle de la chrétienté tout entière, ce qu'a empêché la divine miséricorde. Ayant chassé l'évêque d'Agen de son siège, il l'a dépouillé de tous ses biens, a pris l'abbé de Moissac et tenu en captivité l'abbé de Montauban presque durant une année. Ses routiers et complices ont soumis à toute espèce de tortures des pèlerins clercs et laïques en quantité innombrable ; ils les ont retenus longtemps en prison, où quelques-uns sont encore. Et par tous ces faits et gestes ne s'est point apaisée sa fureur ; sa main est toujours étendue contre nous ; en sorte que chaque jour il devient pire que soi-même et fait à l'Eglise de Dieu tout le mal qu'il peut, par lui, son fils, et consorts, les comtes de Foix, de Commenges et Gaston de Béarn, les plus scélérats des hommes et pervers comme lui.

Digitized by Google

Finalement, aujourd'hui que, par suite de la vengeance divine et de la censure ecclésiastique, l'athlète de la foi, le comte très-chrétien, s'est emparé par justes et pieux combats de presque toutes leurs terres, et en tant qu'ils sont ennemis de Dieu et de l'Eglise, eux, persistant dans leur malice, et dédaignant de s'humilier sous la puissante main de Dieu, ont eu dernièrement recours au roi d'Aragon, à l'aide duquel ils entendent peut-être circonvenir votre clémence et faire pièce à l'Eglise. En effet, ils l'ont amené à Toulouse pour avoir une conférence avec nous qui, du mandat du légat et de vos délégués, nous étions réunis à Lavaur. Ce qu'il a proposé et comment, ce qui est plus, ce que nous avons cru lui devoir répondre, c'est ce que vous connaîtrez à plein par les copies que nous vous envoyons scellées, communiquant le tout à Votre Sainteté d'un commun avis et d'accord unanime, et par là mettant nos âmes à l'abri du cas où, faute de signification, quelque chose serait omise de ce qui touche aux affaires de la foi. Sachez aussi pour certain que si le pays enlevé aux susdits tyrans, si justement et avec si grande effusion du sang des chrétiens, leur était restitué ou à leurs héritiers, non seulement une nouvelle erreur dominerait, pire que la première, mais une ruine incalculable deviendrait imminente pour le clergé et pour l'Eglise. Enfin, ne croyant devoir noter une à une sur la présente page les énormités abominables et les autres des susdits, pour ne paraître composer un volume, nous avons placé dans la bouche des nonces certaines choses qu'ils pourront de vive voix porter jusqu'à vos saintes oreilles. »

Digitized by Google

On aura remarqué que Ramon VI de Toulouse est accusé, comme le fut Ramon II de Tripoli, son cousin, de connivence avec les musulmans : le premier avec Mohamet, le second avec Saladin. La calomnie rebondissait d'Orient en Occident. Les deux princes étaient libres croyants et moururent pour un christianisme plus pur que celui des Croisades : ils étaient les héros de l'esprit, et, comme dit le poète, les martyrs du *Christ spirituel*.

Outre cette apologie générale plusieurs prélats écrivirent de leur chef au Pontife. L'archevêque de Bordeaux et ses suffragants de Bazas et de Périgueux félicitaient le pape d'avoir exterminé l'hérésie par Simon de Montfort, et le suppliaient d'achever son œuvre, c'est-à-dire d'adjuger le Midi au chef de la Croisade. Bertrand, archevêque d'Aix, et plusieurs abbés de Provence répétèrent les mêmes vœux inhumains sur la destruction de fond en comble de Toulouse, et sur l'anéantissement de la maison de Saint-Gélis. L'évêque de Béziers alla plus loin, et recommanda au pontife « de se défier du roi d'Aragon, le nouveau chef et le plus puissant défenseur de l'hérésie. » Ainsi parlèrent Michel, archevêque d'Arles, Bertrand de Cavaillon, Gui de Carpentras, Gui d'Orange, Geoffroi de Saint-Paul-Trois-Châteaux, Rambaud de Vaison, Gui de Maguelonne, et Pons, abbé de Saint-Gilles. Chargés de ces lettres et de ces anathèmes, les mandataires du Concile partirent pour Rome[1].

Le roi d'Aragon, averti par ses ambassadeurs

1. P. de Vaux-Cernay.

Digitized by Google

que le Pape avait ordonné à l'archevêque de Narbonne de révoquer la Croisade, et à Montfort de restituer leurs terres aux princes pyrénéens, se flatta de gagner entièrement Innocent III. Aux lettres du Concile de Lavaur, il opposa les actes du comte de Toulouse, de l'Infant, des consuls, des comtes de Foix, de Béarn et de Commenges, déclarant remettre leurs personnes et leurs terres aux mains du Souverain Pontife. Ces pièces furent problablement rédigées par Gui de Cap-de-Porc, le grand légiste de la patrie romane. L'archevêque de Tarragone et les évêques et abbés aragonais et catalans, qui avaient représenté le monarque au Concile de Lavaur, vidimèrent ces actes à Perpignan et les envoyèrent à Rome par l'évêque de Ségorbe. Ainsi deux nefs, parties de Marseille et de Barcelone; traversaient le golfe de Roland, conduisant les orateurs de la Croisade et de l'Aquitaine devant le Saint-Siège, ce tribunal du monde.

Le roi d'Aragon, en même temps, envoyait l'évêque de Barcelone à la cour de France avec mission de publier que le Pape avait révoqué la Croisade. Il voulait s'attacher Philippe-Auguste et empêcher le prince Louis, qui, malgré son père, avait pris la croix, de venir chevaucher dans le Midi avec la noblesse de France. Il voulait arrêter ces secours que Montfort attendait pour achever la conquête de l'Aquitaine. Pour mieux tarir dans leur source ces torrents orageux de la Croisade du Nord, il chargea ses ambassadeurs de demander en mariage la fille de Philippe-Auguste.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Le roi d'Aragon cède Montpellier à son beau-frère Guilhem IX. — Il veut s'allier à la maison de France. — Il défie Montfort. — Il est condamné par Innocent III.

Le roi d'Aragon, *dégoûté depuis longtemps de la reine Marie*, dit un moine, s'efforçait de la répudier; sa double ambassade à Rome et à Paris n'avait d'autre but que d'obtenir du Pape son divorce, et de Philippe-Auguste une alliance avec une princesse de France.

Jamais union plus mal assortie que celle du roi et de la reine d'Aragon. Marie était hideuse, Pierre était un prince superbe. Elle était d'une bigoterie byzantine; lui, s'était ouvert aux idées nouvelles. Elle s'était déclarée pour la Croisade et avait livré son fils à Simon de Montfort; il était l'adversaire de Montfort, l'ennemi des Croisés et l'Agamemnon des princes pyrénéens. Ce fut pour s'attacher un nouveau confédéré qu'il céda à son beau-frère et cousin Guilhem IX, qui les disputait à Marie comme fiefs mâles, la ville et le comté de Montpellier.

Digitized by Google

Ce procès des infants de Montpellier était pendant depuis dix ans en cour de Rome. Innocent III avait d'abord reconnu les droits de Marie; puis il avait penché vers Guilhem qui se serait reconnu vassal du Saint-Siège. Le roi d'Aragon l'enlevait au Pape et le rattachait à la cause nationale par la cession de Montpellier.

Cette cession fut faite à Toulouse (avril 1213) en présence des comtes de Toulouse, de Commenges, de Foix, de Roussillon, et des Ricos Hombres de Catalogne et d'Aragon, de la suite du Monarque. Marie était donc menacée dans son mariage et dans son domaine, dans sa *légitimité* et dans son rang royal. La reine, pour défendre son double droit, se rendit à Rome. L'affaire fut plaidée en Consistoire. Le Pape confirma la légitimité de la naissance et du mariage de Marie (février 1213). Il ordonna à Pierre II de reprendre la reine, sous peine d'excommunication. Pierre ne revit plus Marie, qui ne revint pas de Rome. Elle y soutenait un troisième procès contre les consuls de Montpellier qui ne lui payaient pas ses revenus, avaient démoli le palais comtal, et exerçaient dans leur ville les droits *régaliens*. Marie gagna ses trois procès contre son mari, son frère et son peuple.

Tout le monde était contre elle. Le Pape la soutint contre tout le monde; sa cause était celle de la Croisade et de Rome. Elle mourut en odeur de sainteté et fut inhumée dans la basilique de Saint-Pierre, auprès de sainte Pétronille, fille de l'apôtre. Son tombeau faisait des miracles et guérissait les malades qui buvaient une infusion de sa pierre sé-

Digitized by Google

pulcrale. On voit combien elle était chère à Rome.

Ce fut ainsi que Montpellier, retenu par ses princes dans la Croisade, entra par ses consuls dans la confédération romane. La noble et docte cité, détachée de la reine, resta néanmoins unie au bel infant. Les rois don Pédro et don Jaime adoptèrent les enfants de Guilhem. Ils combattirent dans les guerres patriotiques. Montpellier rattaché à la France, ils passèrent en Aragon et se fondirent dans des maisons espagnoles. Guilhem IX est l'aïeul de Bernard Délicios, le Savonarole de l'Albigéisme expirant.

Le mariage de Pierre et de Marie n'ayant pas été rompu par le Pape, les ambassadeurs d'Aragon ne demandèrent pas pour leur maître la fille de Philippe-Auguste, mais ils se rendirent favorable le monarque capétien. Philippe voyait avec ombrage la conquête audacieuse de Simon de Montfort. Il avait consenti à regret que Louis, son fils, prît la croix. Il devait partir pour l'octave de Pâques ; c'était convenu dans un grand parlement tenu à Paris. Philippe retint son fils et la noblesse de France, et leur croisade fut remise à l'année suivante. D'un autre côté, le Pape, ayant suspendu la Croisade chargea le cardinal Robert de Coroscon, son légat en France, d'exhorter les peuples à se croiser pour la terre sainte ; de sorte que les évêques de Toulouse et de Carcassonne, qui étaient allés, après le Concile de Lavaur, prêcher la Croisade en France, en ramenèrent peu de monde.

Le roi d'Aragon avait en partie atteint son but, qui était d'amortir la Croisade. Il avait calmé Innocent III ; il voulut désarmer Montfort. De Perpi-

Digitized by Google

gnan il lui proposa une conférence à Narbonne, puis, indigné de quelque méfait, il l'envoya défier. Les catholiques prétendent que le roi ne parut ni à la conférence ni au combat. Cependant ils avouent que Montfort eut peur de tomber dans un guet-apens d'Aragonais et revint en hâte à Carcassonne; quant au duel, ce n'est pas le roi qui eût fait défaut, car sa bravoure égalait sa force musculaire et sa taille presque gigantesque. Quant au reste, Simon hésita : il envoya Lambert de Croissi à Saragosse, pour demander au roi si le défi était véritable, lui déclarer qu'il n'était coupable envers lui d'aucune forfaiture, et qu'il était prêt à lui rendre tout légitime office de bon vassal. Il lui offrait de plus, au cas où il se plaindrait des terres conquises par les ordres du Pape et par les armes des Croisés, de s'en référer au jugement du Souverain Pontife ou de l'archevêque de Narbonne, légat du Saint-Siège. Le roi persista dans son défi. Alors Lambert tira une lettre de Montfort; le comte ne saluait pas le monarque et le défiait à son tour : il ne lui devait plus aucun service, et avec l'aide de Dieu il se défendrait contre lui, comme contre tous les ennemis de l'Eglise... Cette lecture irrita le monarque et ses barons. Il fit retirer le héraut et réunit son Conseil. Quelques-uns furent d'avis de citer Simon, pour rendre le service qu'il devait à son suzerain, et, s'il refusait, de mettre à mort Lambert. Le lendemain Lambert reparut devant le roi encore plus audacieux, s'offrant à défier en combat singulier quiconque prétendrait que Montfort avait offensé ce prince. Nul ne se présenta et Lambert fut renvoyé,

Digitized by Google

à la prière de quelques barons aragonais, amis de ce fier baron de France.

Cependant les députés du Concile de Lavaur étaient arrivés à Rome. Ils trouvèrent le Pontife extrêmement irrité contre Montfort insoumis aux ordres du Saint-Siège. Ils parvinrent à retourner son esprit, grâce aux lettres des évêques aquitains qui démentaient les ambassadeurs aragonais. Innocent écrivit au roi d'Aragon une lettre menaçante (21 mai 1213). Il lui reprocha d'avoir, lui, le favori du Saint-Siège, pris sous sa protection, contre la défense du légat, les Toulousains excommuniés. Il avait fait comparaître en sa présence les ambassadeurs d'Aragon et les députés du Concile de Lavaur; après les avoir entendus contradictoirement, il leur enjoignit d'abandonner les Toulousains. « S'ils veulent revenir à l'unité, dit-il, nous commettrons pour les réconcilier l'évêque de Toulouse. Mais nous lui ordonnons d'exterminer les hérétiques. Nous sommes également surpris et fâché de ce que vous nous avez arraché un rescrit apostolique pour faire restituer leurs domaines aux comtes de Commenges, de Foix et de Béarn, excommuniés. Nous révoquons ce rescrit subreptice. Si ces princes veulent se réconcilier à l'Eglise, nous mandons à l'archevêque de Narbonne de les absoudre. » Le Pape va dépêcher un légat *a latere*. Il ordonne au roi de conclure une trêve avec Montfort. Il déclare que, si les Toulousains persistent dans leurs erreurs, il fera prêcher contre eux une nouvelle Croisade. Si le roi s'oppose à une œuvre aussi sainte, qui est celle de Dieu et de l'Eglise, il ne manquera pas d'exem-

Digitized by Google

ples qui pourront l'instruire des dangers auxquels il s'expose... Innocent écrivit en même temps à l'archevêque de Narbonne, à l'évêque de Toulouse et à Simon de Montfort pour l'exécution de ses ordres.

Cette lettre à l'Eliacin révolté du Saint-Siège sent déjà la foudre. Innocent III ne pouvait changer ; la Croisade, c'était lui. Il ne pouvait pas démentir les massacres de Béziers, de Lavaur et de Carcassonne.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Manassès, évêque d'Orléans, et Guillaume, évêque d'Auxerre, se croisent.— Ils joignent Montfort à Carcassonne.— Montfort les conduit contre Toulouse. — Amauri est fait chevalier à Castelnaudari.

Ainsi les négociations du roi d'Aragon échouèrent partout; auprès d'Innocent III, de Philippe-Auguste, des évêques et des peuples. Manassès, évêque d'Orléans, et Guillaume, évêque d'Auxerre, s'armèrent, marchèrent sur Toulouse, et le flot des croisades du Nord, momentanément arrêté, roula de nouveau vers le Sud. Montfort les reçut à Carcassonne, les conduisit à Muret, et dévasta la banlieue de Toulouse, brûlant les blés déjà mûrs, coupant les vignes et les vergers pour affamer la grande cité, remplie de tous les proscrits du Midi. Il prit une vingtaine de châtelets qu'il rasa, excepté celui de Pujol, plus fort par son site, où il laissa Pierre de Sissi, Simon de Lisènes et Robert de Sartes, chevaliers français.

Digitized by Google

Puis Montfort se rendit à Castelnaudari pour une grande et éclatante solennité militaire. Il voulait revêtir son fils Amauri de l'ordre de chevalerie. Il y convoqua tous les évêques : Bouchard de Marli, Lambert de Croissi, Gui de Lévis, les chefs des croisades, ses pairs d'entre les conquérants, et parmi ces étrangers, le traître et parricide prince Beaudoin. Gui de Montfort quitta le siège de Puicelci pour le sacre de son neveu. La cérémonie devait avoir lieu le jour de la Saint-Jean. La ville de Castelnaudari fut trop étroite pour contenir tant de monde. Montfort fit couvrir la prairie de pavillons. Un autel fut dressé sous la tente. Dieu campait au milieu de ses guerriers : c'était une scène militaire. « *Le comte très-chrétien,* » dit le moine chroniqueur, « *pria l'évêque d'Orléans qu'il fît son aîné chevalier du Christ* ». Jusque-là, c'étaient les barons qui transmettaient l'ordre de chevalerie. Mais, pour cette guerre sainte, le chef de la croisade voulut que ce fussent les évêques. L'évêque d'Orléans revêtit ses vêtements pontificaux, et célébra la messe sous la tente, en présence des clercs et des chevaliers. Comme il récitait l'office, le comte prit le jeune Amauri par la main droite, et, la comtesse le tenant par la main gauche, ils s'approchèrent de l'autel pour l'offrir au Seigneur, suppliant le prélat de le faire chevalier au service de Jésus-Christ. Aussitôt les évêques d'Orléans et d'Auxerre s'agenouillèrent devant l'autel, ceignirent l'enfant de la ceinture militaire et entonnèrent le *Veni creator Spiritus.* « *O nouvelle manière de reception et non expérimentée jusqu'à ce jour! Qui aurait pu, à ce spec-*

Digitized by Google

tacle, s'empêcher de pleurer! » s'écrie le moine présent. C'était l'invention de la chevalerie sacerdotale, à propos d'une conquête théocratique; la transmission de cette conquête, la fondation d'une dynastie, et ce spectacle était bien propre à émouvoir les farouches guerriers de la Croix.

Montfort imitait Philippe-Auguste : il associait son fils à l'empire de son vivant; c'était le sacre anticipé d'Amauri. Après les fêtes de Castelnaudari, escorté des évêques, il conduisit à Muret le jeune Eliacin de la Croix. Les barons de Gascogne vinrent à Muret rendre hommage-lige à l'Infant. Il dit adieu aux évêques d'outre-Loire, puis il marcha en Gascogne pour lui livrer la partie conquise et le charger de conquérir l'autre. Les évêques revinrent à Carcassonne pour regagner la France. Ils avaient *louablement* accompli leur quarantaine, ayant ravagé le Toulousain et sacré l'usurpation. Le comte de Toulouse donna un coup de lance dans cette pourpre triomphale de Montfort.

Le comte veut reprendre Pujol, sentinelle de la croisade, qui surveille et incommode Toulouse, à deux lieues vers le Sud. Il se rend au Capitole et déclare son projet. « Agissons vite », répondent les consuls. Ils font crier par la ville : « Que tout le monde sorte par la rue de Morvar! » Tout le peuple est assemblé dans les prés de Montaudran. « Seigneurs, dit le comte, voici pourquoi je vous ai fait mander. Les hommes de Pujol pensent nous détruire; ils veulent nous empêcher de faire la moisson. Ils sont en deçà de Lantar. » — « Seigneur, s'écrient les citoyens, allons les envelopper; vous

Digitized by Google

avez assez de compagnons, nous sommes tous armés. Voici le preux comte de Foix, le comte de Commenges, et les auxiliaires catalans! »

Le comte, les consuls et la commune marchent sur Pujol. Ils investissent la place; Pierre de Sissi, Robert de Sartes et Simon de Lisène y commandent. Le comte tente d'emporter la place d'escalade. Il est repoussé et contraint d'en battre les murailles. Un sage et éloquent légiste, qui était du Capitole, se leva : « Seigneurs ducs, comtes et marquis, et vous tous qui êtes assemblés ici, écoutez! Pour nous est le bon droit, pour eux est le péché, car ils détruisent nos héritages. »

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Le roi d'Aragon passe les Pyrénées, rejoint les princes à Toulouse, et tous ensemble vont assiéger Muret.

Le roi d'Aragon passa les Pyrénées au pont de Penasco, descendit la vallée de la Garonne, longea celle de la Save, en chassa Amauri de Montfort, puis, après avoir en chemin repris plusieurs châteaux, fut reçu dans Toulouse comme le libérateur du Midi. Les comtes de Foix, de Commenges, de Béarn, tous les chevaliers dépossédés l'attendaient dans ses murs. Toulouse lui donna 1,000 chevaliers, 40,000 fantassins, de nombreux engins de guerre, et le monarque, à la tête de cet ost superbe, alla mettre le siège devant Muret.

Muret est une ville à quatre lieues de Toulouse, vers le Sud, au confluent de la Garonne et de la Lonja, germée du sépulcre de Germérius, cet évêque dont la trahison introduisit Clovis dans Toulouse. Elle se composait d'un château, d'un bourg groupé autour de la cathédrale, et d'un faubourg revêtu d'une courtine de terre, de briques et de cailloux

Digitized by Google

roulés par les torrents. Les princes et les consuls assirent leur camp entre les deux fleuves. Pendant qu'ils dressaient leurs pavillons, les chevaliers dialoguaient avec les hirondelles, qui émigraient alors, et qu'ils chargeaient de messages d'amour pour leurs dames :

— « Hirondelle, ton chant m'importune. Que veux-tu? Que me demandes-tu? Pourquoi ne me laisses-tu pas dormir, moi qui n'ai pas sommeillé depuis que je suis sorti de Manda? Encore si tu m'apportais un message et des saluts de celle en qui j'ai mis mon bon espoir! J'entendrais alors ton langage!

— Seigneur ami, c'est pour obéir au désir de ma dame que je viens vous voir, et si elle était, comme je le suis, hirondelle, il y a déjà bien deux mois qu'elle aurait été ici à votre oreiller. Mais ne connaissant ni le pays, ni les chemins, elle vous mande par moi de ses nouvelles.

— O gentille hirondelle, j'aurais dû mieux vous recevoir, vous faire plus de fête et plus d'honneur! Que Dieu vous protège, lui qui arrondit le monde, qui fit le ciel, la terre, et la mer profonde. Si j'ai proféré quelque parole contre vous, par merci ne m'en punissez pas.

— Seigneur ami, voici mon message d'amour : Quittez ces pavillons, laissez là guerre et batailles. Repassez les ports découpés dans l'azur, et revenez auprès de la beauté qui soupire sur sa tour, et gémit en ne voyant pas à l'horizon bondir votre palefroi.

— Hirondelle, je ne puis en ce moment quitter le roi. Il me faut le suivre à Toulouse, où j'espère bien, soit dit sans me vanter, — s'en lamente qui

Digitized by Google

voudra, au beau milieu du pont de Garonne, abattre de selle maint chevalier.

— Seigneur ami, que Dieu comble vos désirs! Moi je retourne à ma Dame, et j'ai grand'peur qu'elle ne me brûle ou ne me batte; car en apprenant ce qui vous arrête, son cœur va être tout effarouché de douleur. »

Cette élégie gracieuse nous conduit à la plus horrible catastrophe. Le mardi 10 septembre, le roi d'Aragon arriva devant Muret; c'était le soir, et le lendemain il donna l'assaut et enleva le premier faubourg; il eut pu emporter la place dans ce moment d'effroi, mais il arrêta l'escalade et se retira dans son camp. Il voulait attirer Montfort. Muret était la souricière où il espérait prendre ce tigre.

Les assiégés respirèrent, refoulés dans le bourg et le château. Le commandant dépêcha des messagers vers Montfort. Ils le rencontrèrent à Fanjaux. Grand était l'émoi des croisés. La comtesse eut un songe : il lui sembla que le sang lui coulait abondamment de chaque bras. Le matin, tout effrayée, elle raconta la vision à son mari, qui montait à cheval. « Tu parles bien comme une femme, répondit Montfort; laisse les présages aux Espagnols ». La comtesse revint à Carcassonne et le comte partit pour Muret. Dans la selve de Gaja, il rencontra un second messager qui lui raconta l'attaque du roi. Montfort manda à la comtesse de lui envoyer de Carcassonne tous ses chevaliers. Le vicomte de Corbeil qui, après sa quarantaine, s'en retournait en France, rebroussa chemin et conduisit ces secours à Montfort. Simon

Digitized by Google

fit halte à Bolbonne. Il entra dans l'église et se recommanda aux prières des moines. Il pria longtemps à genoux, puis, se relevant, il déboucla son ceinturon et posa son épée sur l'autel : « O bon Jésus ! dit-il, vous m'avez choisi, quoique indigne, pour conduire votre guerre. En ce jour, je prends mes armes sur votre autel. Faites justice à votre champion des batailles ». Cela dit, il partit pour Saverdun. Il avait avec lui sept évêques et trois abbés que l'archevêque de Narbonne avait réunis pour négocier la paix avec le roi d'Aragon. Il avait de plus une trentaine de chevaliers, pélerins récemment arrivés de France, entre lesquels son frère utérin, Guillaume des Barres, le même qui avait eu l'honneur de désarçonner Richard Cœur-de-Lion à Palerme. Etant à Saverdun, après quelques instants de repos, Montfort voulut marcher toute la nuit vers Muret ; mais hommes et chevaux étaient exténués. Ils pouvaient rencontrer des combats sur les chemins.... Simon ne se rendit qu'à regret au désir de ses compagnons. Il passa la nuit au château d'Enguerrand de Boves. A l'aube, il appela son chapelain, se confessa et fit son testament, qu'il envoya, revêtu de son sceau, à l'abbé de Bolbonne, avec ordre, en cas de trépas, de l'expédier à Rome pour qu'il fût confirmé par le *seigneur pape*. Lorsqu'il fut jour, le comte, ses barons et les évêques se réunirent dans l'église, où l'un des prélats célébra la messe en l'honneur de la bienheureuse *Vierge Marie*, patronne de la croisade. Après la messe, les évêques excommunièrent solennellement le comte de Toulouse, son fils Ramon et les princes pyrénéens. Ils se turent sur le roi d'Aragon,

Digitized by Google

car ils voulaient négocier avec lui; mais, dit le chroniqueur, il fut compris mentalement dans l'anathème. Montfort revêtit son armure, sortit de Saverdun par la porte de l'Ouest, harangua sa petite armée au nom de la *sainte et indivisible* Trinité, et se remit en marche. Il fit halte à Hauterive, à mi-chemin de Muret; puis il obliqua vers la place assiégée. Il pleuvait; ils devaient traverser un défilé et craignirent une embuscade dans ce chemin étroit, inondé et fangeux. Auprès était une chapelle rustique; Montfort s'y arrêta, et, pendant son oraison, la pluie cessa et le soleil reparut. Il remonta à cheval, trouva le défilé désert, et arriva sans combat à l'extrémité du pont de Muret. De là il découvrit, de l'autre côté du fleuve, toute l'armée de Toulouse et d'Aragon, plus nombreuse que le sable de la mer. Le roi était ravi de voir l'ost croisé défiler sur le pont et venir, selon son désir, se faire prendre dans Muret.

Les Français, entrés dans le château, voulurent attaquer sans retard. Montfort refusa : c'était le soir, les chevaux étaient fatigués; il attendait dans la nuit le vicomte de Corbeil et les secours de la comtesse Alix; puis les évêques voulaient négocier avec le roi d'Aragon. Déjà, de Saverdun, l'évêque avait demandé un sauf-conduit; le roi avait répondu qu'il n'en donnerait pas, puisqu'ils venaient en armes. De Muret, ils renouvelèrent leur demande. « Pour quatre ribauds que ces évêques ont amenés avec eux, ce n'est pas la peine de leur accorder une conférence, » répondit dédaigneusement le roi. Le lendemain, (jeudi 12 septembre,) le comte se rendit à sa chapelle, située dans le château, tandis que les

Digitized by Google

évêques célébraient la messe dans l'église du bourg. Après le service divin le comte descendit dans le bourg pour conférer avec les prélats et les barons. Ils hésitaient à livrer bataille. Les évêques résolurent d'aller pieds nus implorer le monarque. Un moine va les annoncer au pavillon royal. La porte s'ouvre sur l'ordre de Simon. Mais un flot de soldats s'y précipite du dehors. Montfort les refoule, referme les deux battants, et les Romans, repoussés, lancent une nuée de flèches sur le logis des prélats. « Vous le voyez, dit Simon, rien ne sert; grand est le tumulte; laissez-nous combattre » — « Combattez », répondent les évêques, et Montfort crie à ses guerriers : « Aux armes ! » Il remonte au château. L'évêque d'Uzès officiait dans la chapelle du donjon, il entre, interrompt le sacrifice, tombe à genoux et s'écrie : « *Mon Dieu je vous offre mon âme et mon corps* ». On lui amène son cheval de bataille. Il met le pied à l'étrier; mais l'animal se cabre et renverse presque le héros. Le camp pousse des huées. Alors, saisissant vigoureusement les crins, il enfourche son palefroi dompté. « Riez ! crie-t-il aux ennemis; je me confie dans le Seigneur, et je vais vous huer jusqu'aux portes de Toulouse ».

Il redescend dans le bourg et trouve ses barons à la tête de leurs batailles. Ces chefs sont : Gui, son frère germain; Guillaume des Barres, son frère utérin; son cousin Bouchard de Marli, et le traître Beaudoin de Toulouse, qui, en préparant l'échafaud de son peuple, se dressait à lui-même une potence à Montauban, et dans l'histoire un gibet éternel.

L'ost croisé était rangé devant l'église, au pied de

Digitized by Google

ce clocher décoré d'un chien, d'un bouc, d'un singe, d'un moine, qui gardent la basilique de Dieu. Foulques, évêque de Toulouse, vice-légat et vicaire de l'archevêque de Narbonne, en sortit la mître en tête, revêtu de ses habits sacerdotaux et portant un morceau de la vraie croix. Chaque chevalier descendit de cheval et adora la relique des batailles. L'évêque de Commenges, pour abréger la cérémonie, prit la relique, et, d'une hauteur, en bénit l'ost prosterné : « Allez, au nom de Jésus-Christ; je vous servirai, dit-il, de témoin, et je vous serai caution au jour du jugement. Tous ceux qui mourront dans ce glorieux combat obtiendront la récompense et la gloire éternelle des martyrs. » Les croisés se mirent en marche; les évêques et saint Dominique rentrèrent dans l'église et y demeurèrent en prières pendant la bataille. Ce spectacle est grand et Montfort superbe.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Bataille de Muret. — Mort du roi d'Aragon. — Dispersion des princes romans. — Victoire de Montfort.

Montfort sortit par la porte de Salas. Il rangea son ost sur une esplanade et le divisa en trois corps. En tout un millier de barons, la fleur de la chevalerie de France. Il donna l'avant-garde à son frère, Guillaume des Barres, l'Hercule de la Croix; le centre à son cousin Bouchard de Marli; le corps de réserve à Gui de Montfort, et resta à l'arrière-garde avec Beaudoin de Toulouse. De la porte orientale ils remontent la Garonne; puis, de la rive gauche, tournant brusquement dans la plaine, ils tirent vers le couchant. Les princes étaient campés entre la Louja, torrent encaissé, et la Garonne, fleuve profond et torrentueux. Le camp avait pour fossés les deux fleuves, position militairement excellente. Les princes tiennent précipitamment conseil. Le roi parle le premier; c'est un orateur et un héros. Son courage s'enivrait de l'aspect de la prairie, toute resplendissante de hauberts et d'épées, de heaumes

Digitized by Google

au cimier d'or battus de bannières déployées et de pennons flottants. « A cheval! s'écrie-t-il, fondons sur les Français! Nous les vaincrons, fussent-ils dix fois plus nombreux. » — « Seigneur roi, dit le comte de Toulouse, restons dans notre camp; palissadons les gués du torrent. Si l'ennemi veut le franchir, nous le transpercerons de nos arbalètes, et quand il tournera le dos, nous le poursuivrons et l'écraserons dans la prairie. » Un Espagnol matamore, adulateur fanfaron du monarque, don Miguel de Luzia, prétendit que c'était condescendance de la part du roi et couardise de la part du comte. Le roi lui-même, avec fierté, reprocha à son beau-frère de se laisser déposséder par lâcheté. Ramon se tut comme un homme humilié par ses malheurs. Il dit seulement : « *Nous verrons avant qu'il soit nuit.* » Don Pedro entraîna les belliqueux comtes pyrénéens et, à la tête de 2,000 chevaliers, il traversa la Louja.

Le comte de Foix, selon l'habitude, commandait l'avant-garde. Il était entouré de ses deux fils, Roger-Bernard et Loup, de ses neveux de Marcafaba, de Selio, de Conserans, qui était un Commenges, du puissant comte Bernard de Commenges avec la tribu des enfants d'Asnar; des fils de Bélissen aux trois branches masculines, les Pierre-Roger de Mirepoix, les Arnaud-Roger de Peyrela, les Isarn de Fanjaux et les Batalha; leurs branches féminines comprenaient toute la chevalerie du Sabartez, les Ladat, les Rabat, les Castelverdun. Pierre de Durban portait la bannière aux trois pals de gueules de Foix et, poète, chantait la bataille. Roger-Bernard com-

Digitized by Google

mandait des Catalans, c'est-à-dire ses vassaux de Castelbon et d'Andorre.

Le roi d'Aragon commandait le deuxième corps catalan et aragonais. Au lieu de former la réserve, il conduisait le centre de bataille; en quoi il fit preuve de chevalier plus que de généralissime et de roi. Il voulait combattre Montfort et les champions de la Croix. Pour n'être pas reconnu, il changea d'armure avec un de ses barons, qui revêtit l'insigne royal. Il avait pour lieutenant son cousin Nuno-Sanchez, comte de Roussillon; don Miguel de Lusia était son maréchal; don Gomez de Luna portait la bannière d'Aragon. Don Pedro II avait trente-trois ans; il était beau, svelte, gracieux, chevalereux, et sa taille était gigantesque. Son armée était composée de jeunes hidalgos amoureux qui chargeaient l'aile des hirondelles de leurs messages d'amour. Ils avaient des courtisanes dans leur camp, et le roi avait passé la nuit avec une Armide d'Aragon. Ces voluptueux étaient pourtant les vainqueurs des Maures.

Ramon VI, comte de Toulouse, commandait le corps de réserve, composé des barons de Languedoc, de Béarn et de Provence. Prince plus politique que belliqueux, désenchanté, malheureux, il suivait à regret : il avait le pressentiment de la défaite. Il avait éloigné du combat son fils, âgé de quinze ans; Ramonet, avec son gouverneur Geoffroy de Poitiers et son écuyer Topina, s'établit sur un monticule d'où il pouvait dominer la bataille. Les milices, au nombre de 40,000, gardaient le camp, et les capitouls

Digitized by Google

de Toulouse devaient, pour faire diversion, tenter l'assaut décisif de Muret.

L'infant Ramonet vit bientôt l'avant-garde du comte de Foix se heurter contre le premier corps des Croisés. Mais la cavalerie méridionale, semblable à celle des Arabes, se brisa contre les hommes et les chevaux du Nord, bardés de fer et commandés par Guillaume des Barres. Le comte de Foix fut refoulé sur le roi et le roi sur le comte de Toulouse. L'ost croisé entra comme un coin de fer dans cette masse tumultueuse et tourbillonnante. On cherchait à se rallier aux cris de : *Foix! Toulouse! Aragon!* La mêlée était immense, et le bruit des armes tel, qu'*on eût dit des bûcherons abattant à coups de hache les arbres des forêts.* Deux chefs croisés, Alain de Roucy et Florent de Ville avaient conjuré la mort du roi d'Aragon, pour s'honorer par cet exploit et laisser l'armée décapitée de son généralissime. Ils marchent vers le pennon royal. Ils fondent sur un guerrier blasonné des armes d'Aragon. « *Ce n'est pas le roi*, dit Alain, *le roi est meilleur chevalier.* » — « *Es bertat*, s'écrie le roi, *aquest est lo rey.* » D'un bond de son cheval, il abat un chevalier, disperse les Croisés et s'enfonce dans la mêlée comme un lion. Alain et Florent ramènent leurs guerriers, enveloppent le monarque et l'assomment de leurs masses de fer. Le roi tombe étourdi de son palefroi, comme un bloc d'airain, et un écuyer, nommé Pierre, l'achève en lui plongeant deux fois son épée dans les jugulaires. Asnard et son fils Pedro, Pardo, Gomez de Luna et Miguel de Lusia périssent en défendant leur monarque.

Digitized by Google

La mort du roi d'Aragon vole de bouche en bouche ; l'armée s'effare et flotte en tumulte. Mais comment opérer sa retraite? Au nord elle est arrêtée par la Louja, dont le lit profond, autrefois son retranchement, est maintenant pour elle un piège et un gouffre. A l'ouest, elle rencontre Montfort, comme un mur d'airain....

Montfort observait la bataille. Quand il vit les Aquitains ébranlés, il s'élança pour les charger de flanc. Les Romans se trouvèrent pris entre deux forêts de lances. La bataille pourtant pouvait n'être pas encore perdue. Ils n'avaient qu'à rentrer dans leur camp : ils y trouvaient 40,000 fantassins, leurs consuls en tête. Il est vrai que ces milices mal exercées avaient échoué dans leur escalade de Muret. Cet échec et la mort du roi les laissèrent découragés entre les balistes du château et les lances du chef de la croisade. Montfort s'élança dans cette cohue ondoyante et affolée d'hommes de pied et de cheval; il faillit s'y embourber et y périr comme le roi d'Aragon. Un baron, — on aime à croire que c'est le comte de Foix, — l'atteignit d'un grand coup d'épée au flanc droit. Montfort s'esquiva en se penchant, rompit la courroie de l'étrier et enfonça l'éperon dans le caparaçon du cheval. Le palefroi se cabra et allait désarçonner son cavalier; mais le vigoureux comte retint et dompta l'animal, se redressa en selle et combattit un autre assaillant qui allait lui broyer la tête. Il avait perdu son épée, mais d'un coup de son gantelet il lui brisa la mâchoire et répandit l'épouvante parmi les spectateurs de ce combat singulier. La bataille du héros homé-

Digitized by Google

rique se termine par ce coup de poing de la boxe anglo-saxonne. Alors tout est livré à la fuite, au pillage, au carnage, aux gouffres du fleuve.

Pendant cette double bataille les évêques se tenaient dans l'église de Muret. Ils invoquaient le Dieu des combats. Dominique poussait des hurlements d'effroi. Foulques, ami des machines et des machinations, haranguait ou négociait sur les murailles. L'assaut des capitouls ayant été repoussé, il manda un moine aux Toulousains pour mettre bas les armes. Il leur donnait pour gage de sa bonne foi son étole d'évêque et sa cucule de Cistercien. Les Toulousains répondirent : « L'évêque veut notre mort, » et repoussèrent son messager et son symbole. « Nous savons, ajoutèrent-ils, que le roi d'Aragon est victorieux ». Au lieu de don Pedro, ils virent arriver Montfort qui les fit sabrer dans la plaine et vers le fleuve. Beaucoup se noyèrent dans la Garonne ; il y eut environ 15,000 morts. Le roi et quatre hidalgos, presque pas d'Aquitains, aucun Catalan. Montfort perdit neuf hommes, dont un seul chevalier. Telle fut cette bataille célèbre, perdue par la témérité chevaleresque du roi d'Aragon.

Montfort s'arrêta au confluent de la Louja sanglante et de la Garonne qui roulait des cadavres. Il s'empara du camp, plein des richesses de l'Aquitaine et de l'Aragon. Il voulut voir le corps du roi; Matfred de Belvèse, un prisonnier du Lauraguais, un Bellissen, le conduisit près du monarque mort. Matfred eut de la peine à reconnaître son cadavre; les gens de Muret avaient tué les blessés, dépouillé les morts et ravi tout ornement royal. Enfin on le reconnut à sa

Digitized by Google

beauté et à sa grande taille. Montfort descendit, s'inclina et répandit quelques larmes, pressentant peut-être son propre trépas. Il fit transporter le corps dans Muret. Lui-même, nu-pieds, suivit l'auguste dépouille. Il se rendit dans l'église, offrit ses actions de grâces à Dieu, vendit ses armes et son palefroi, et en donna le prix aux pauvres. Il envoya l'étendard d'Aragon au pape.

Les évêques célébrèrent sur tous les tons le nouveau Machabée et annoncèrent sa victoire à Rome, à la France et au monde.

. . . . . .

. . . . . .

Pierre II était né en 1180, d'Alfonse II d'Aragon et de dona Sancha de Castille. A la mort de son père (1196) il avait seize ans. Pendant sa minorité il avait lancé de cruels édits contre les hérétiques. Ces édits doivent rester sur le compte de la régente et de ses conseillers castillans, don Diego de Azevedo, don Domingo de Guzman et don Almaric de Lara, les futurs auteurs de la croisade. A son couronnement, il entendit le justiça d'Aragon formuler le fameux serment : « Nous qui sommes autant que vous et qui pouvons plus que vous, nous vous faisons roi pour que vous protégiez nos libertés; sinon, non! » Le jeune monarque jura; mais irrité de cette investiture populaire, il s'en alla demander à Rome l'investiture théocratique... Il jeta aux pieds d'Innocent III la couronne avilie d'Aragon, se reconnut vassal du Saint-Siège et se trouva garroté par cet acte anti-royal, anti-chrétien. Partagé entre l'invasion musulmane

Digitized by Google

et l'invasion de la croisade, il ne put être qu'un médiateur officieux et ne put pas sauver le vicomte de Carcassonne de la trahison, le comte de Toulouse de la honte, l'Aquitaine de la ruine. Ce ne fut que trop tard qu'il put intervenir avec les bandes d'Aragon victorieuses de l'Islam. Triomphant à Tolosa de Castille, il fut battu à Tolosa d'Aquitaine, assommé et jugulé sur le sol comme un taureau. Florent et Alain semblent être moins ses ennemis que ses assassins. Il était beau, gracieux et superbe; un héros de cour d'amour et de bataille. Il était poète, compagnon des troubadours, leur disputait le gai savoir et le cœur des dames. Une de ces héroïnes l'accompagnait; elle passa la nuit sous sa tente; ses baisers, dit-on, contribuèrent au trépas du héros. Tous les troubadours restèrent fidèles au poète couronné; un seul l'abandonna, Perdigon de l'Aigoal : comme un chien ingrat, il alla lécher les mains de Montfort. Après le triomphe du Midi, repoussé des cabanes et des châteaux, il ensevelit sa honte dans l'abbaye d'Aiguebelle, au pied du mont Ventour. Guilhem de Tudella fit entendre le gémissement national : « Grands furent le dommage, la douleur et la perte, lorsque le roi d'Aragon resta mort et sanglant, avec grand nombre d'autres barons, et grandement furent honnis la chrétienté et le monde[1]. » Les Hospitaliers de Toulouse vinrent demander ses restes à Montfort. Ils chargèrent le cercueil sur un char funèbre qui remonta les rives de la Garonne et, par le port de

1. Strophe CXLI, 221.

Digitized by Google

Penasco, gagna solitairement le monastère de Sixena, en Aragon. La reine dona Sancha, sa mère, l'avait fondé comme pour y recevoir sa dépouille héroïque. Ainsi que Richard Cœur-de-Lion à Fontevrault, Pierre II reposa entre les mains des femmes à Sixena; des femmes ont, pendant six cents ans, prié, pleuré, gémi sur son tombeau. On l'invoquait comme un martyr de l'Aquitaine et de l'Aragon. Trois siècles après on rouvrit son cercueil; le héros apparut dans sa majesté; le ver n'avait point touché sa chair, conservée, comme sa gloire, par l'aromate d'un germe immortel. Il ne fut enseveli que par Ferdinand et Isabelle de Castille. Le roi don Jaime, son fils, éleva, cinquante ans après, une chapelle expiatoire sur le sol teint de son sang. Le monument a disparu, mais le lieu conserve encore, comme une épitaphe, le nom de *M'Arago*. L'historien, visitant le champ de bataille, l'a trouvé semé d'un grand nombre de cyprès, arbre naturel de ce sol funèbre.

Digitized by Google

LIVRE XII

ERMESSINDE DE CASTELBON.

CHAPITRE PREMIER.

Toulouse apprend la défaite. — Retour des princes, des barons, des consuls. — Gémissements de la cité.

Toulouse attendait, anxieuse, des nouvelles de la bataille. Elle comptait sur la victoire, le trépas de Montfort, la capture des évêques. Qui n'eût pas cru comme elle à ce triomphe? Tout à coup un chevalier arrive effaré du côté de Muret. Il ne prend pas le pont de la Garonne. Il lance son cheval dans le fleuve et aborde vers le castel narbonnais. C'est Guilhem d'Enteiseb, un messager que le comte envoie peut-être aux princesses dona Eléonor et dona Sancha d'Aragon. Il aborde, il s'écrie : « Tout est perdu; le roi d'Aragon est mort, les comtes vaincus,

Digitized by Google

les Toulousains hachés, le camp enlevé par Montfort! » On ne peut le croire, mais le désastre est coup sur coup confirmé par les débris de la bataille. Les comtes de Toulouse, de Commenges, de Foix, arrivent haletants et poudreux, les barons avec leurs chevaux, les fantassins sur les nefs, et enfin le fleuve, taché de sang, roule des cadavres. Alors des lamentations s'élèvent dans la cité veuve. Chacun pleure ses morts. Toulouse gémit sur la patrie romane tombée dans les plaines fatales de Muret.

Le comte, les consuls, les princes confédérés délibèrent au Capitole. Le désastre est immense, mais non pas irréparable. Le roi d'Aragon a péri, mais non pas l'Aragon. L'Angleterre est sympathique. Les chefs méridionaux survivent; la chevalerie est toute entière; la moitié de l'infanterie revient sur les nefs. Les citoyens, même les femmes, même les enfants, combattront. Toulouse peut opposer 2,000 chevaliers, 20,600 citoyens, tout le peuple armé à la croisade. Montfort attaquera ou les évêques négocieront; on repoussera Montfort, on parlementera avec les légats. Les comtes de Foix tiendront la campagne, et le comte Ramon ira chercher des secours en Angleterre, en Allemagne et même à Rome.

La bataille de Muret fut un coup de tonnerre qui produisit une dispersion générale de peuple effarouché. Ramon VI ouvrit la marche, il conduisit son fils, âgé de quinze ans, en Angleterre; il devait en ramener des secours. Mais le roi Jean n'était pas le Cœur-de-Lion.

La comtesse Aliénor et l'infante Joana quittèrent aussi Toulouse. Où se retirèrent-elles? Peut-être à la

Digitized by Google

cour de Marseille, chez leur neveu Ramon-Bérenger, comte de Provence. Peut-être suivirent-elles, éplorées, le char funèbre de l'héroïque martyr de Sixéna.

Ermessinde, femme de l'infant de Foix, princesse âgée de vingt ans, jeune mère, pour dérober le fruit de son sein ou l'infant qui pendait à sa mamelle, se retira à Castelbon, son berceau catalan, donjon perché sur l'arête qui séparait les vallées d'Andorre et de Palhars, ses vassales. Elle y fonda un second champ d'asile pyrénéen.

Escaronia de Caussade et Obisca de Rabastens, filles d'Esclarmonde de Foix, se réfugièrent sans doute auprès de leur mère à Montségur. C'est là que dut se retirer aussi Aladaïs de Penne, avec ses enfants, Bernard et Olivier, qui devaient être deux héros.

C'est une touchante et romanesque histoire. Aladaïs était veuve. Son mari était tombé probablement sur le champ de bataille de Muret. Jordan, le beau vicomte de Saint-Antonin, le troubadour dont elle inspirait les chants, avait disparu dans le même tourbillon. Son cœur ne put résister à ce double trépas. Elle dit adieu au monde, à son noble manoir, à sa charmante vallée de l'Aveyron, se réfugia à Montségur, devint solitaire johannite, et s'enferma dans une grotte. Cependant Jordan n'était pas mort. Guéri de ses blessures, il voulut revoir Penne, et l'objet adoré de ses chants. Il ne retrouva plus Aladaïs ni ses frères, les vicomtes de Saint-Antonin. Les poétiques manoirs étaient occupés par les croisés. Montfort avait donné le Quercy au traître

Digitized by Google

Baudouin de Toulouse pour sa participation impie au carnage de Muret. Proscrit, il remonta le fleuve, et se jeta à gauche dans les bois et les rochers de Cap-de-Nac, l'antique Uzellodunum. Il y vivait dans une grotte, pleurant sa patrie et ses amours, lorsqu'un jour il reçut un message de Bernard de Gourdon et de sa femme dona Hélis de Turenne. Bernard était frère du meurtrier de Richard Cœur-de-Lion. Hélis était sœur du vicomte de Turenne et de l'amante de Bertran de Born : une de *las très de Torena.* Ils combattaient encore sur la Dordogne et reçurent magnifiquement le noble proscrit dans leurs châteaux de Casenac et de Doms. Mais après la chute de Toulouse ils durent se retirer dans les Pyrénées, et Jordan trouva réunies à Montségur ses deux héroïnes, la Clorinde de la Dordogne et l'Herminie de l'Aveyron.

L'épopée de Guilhem de Tudella offre une lacune de deux ans, inaperçue jusqu'ici. Il est probable que le vaillant troubadour, qui chevauchait et chantait à côté des comtes de Foix, fut grièvement blessé dans la mêlée sanglante de Muret. Son chant s'interrompt à la mort du roi d'Aragon et ne recommence qu'à l'ouverture du concile de Latran (1213-1215). Ce long silence ne peut avoir d'autre raison qu'une blessure qui l'éloigna des champs de bataille, et qu'il alla soigner au château de Foix, puis, après la reddition volontaire de l'inexpugnable donjon, au champ d'asile du Thabor.

Guilhabert de Castres, depuis sa sortie de Fanjaus, vivait à Saint-Paoul de Jarrats, au pied du Thabor. L'archidiacre y était l'hôte des Lantar.

Digitized by Google

Mais Foix et Lavelanet pris par les croisés, il suivit ses barons à Montségur, inaugurant son pontificat par la fondation d'un nouvel asile pyrénéen. Les fugitifs, les blessés, encombraient le Thabor. Guilhabert en fit une colonne et se mit à leur tête. Il remonta l'Ers jusqu'aux gouffres fatidiques, redescendit par le ruisseau de Pissa-Vacca vers Lordat et la vallée de l'Ariège, et par les cascades d'Orlus gagna les conques d'Andorre et de Palhars. Castelbon, à cheval sur cette crête, domine les cours de la Balira et de la Noquera. C'était le berceau de l'infante Ermessinde, le domaine d'un rameau de Commènges. Ermessinde et Roger-Bernard firent de leur vicomté une succursale de Montségur. Guilhabert donna pour base à sa colonie la conversion d'Ermessinde et de son père Arnauld de Castelbon. Désormais ils appartenaient au Paraclet. Guilhabert se partagea entre les deux asiles pyrénéens.

Parmi les exilés de Castelbon se trouvaient deux amis, Ramon Batalha et Arnauld Roquier, l'Oreste et le Pylade albigeois. Batalha était un Bellissen de Mirepois; Roquier, de Belpech, le grand chirurgien des guerres romanes. Batalha se mourait de ses blessures; toute la science et toute la tendresse de Roquier ne purent sauver son ami. Le vieux guerrier mourant légua son cheval de bataille au Paraclet et en laissa la jouissance et la tutelle à l'Esculape du Consolateur. Le coursier ne servit plus à la mort, mais au salut. Roquier revint de l'exil sur le noble animal. Le généreux palefroi eut un bonheur que n'eut pas son premier maître infortuné; il revit

Digitized by Google

ses prairies natales de l'Ers et mourut peut-être pour la défense nationale. Ils devraient n'avoir qu'un même tombeau. Mais toute l'épaisseur des Pyrénées sépare les sépulcres inconnus du cheval et du chevalier.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Montfort et les évêques à Muret. — Ils envoient à Rome un bulletin de la bataille et l'étendard du roi d'Aragon. — Ils négocient avec les Toulousains. — Les Montfort sont vaincus à Montségur et au Mas d'Azil.

Montfort s'était vanté d'entrer dans Toulouse. Il est possible que dans la première épouvante, lancé après les fuyards, il fût entré pêle-mêle avec eux, par les portes de Saint-Subra. Mais son avant-garde, fatiguée, s'arrêta au Portel, et rétrograda lorsqu'elle en aperçut les tours. Toulouse devait être le fruit de la victoire. Elle devait tomber abattue sous le coup de sa masse d'armes. Montfort rentra dans Muret. Il fut plus pressé de rédiger le bulletin de la bataille, et de chanter le cantique de triomphe. Ce fut l'œuvre des prélats. Ce bulletin, hymne de guerre, débutait par le *Gloria in excelsis*.

« Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes qui aiment la sainte Église de bonne volonté! Le Dieu fort et puissant, le Dieu puissant dans les batailles a octroyé à la sainte Église, le

Digitized by Google

cinquième jour de l'Octave de la sainte Vierge Marie, la merveilleuse défaite des ennemis de la foi chrétienne, une glorieuse victoire, un triomphe éclatant ! »

« Le souverain pontife avait expressément défendu au roi d'Aragon de porter secours aux ennemis de la foi; loin de recevoir avec une piété filiale les réprimandes du Très-Saint-Père, se révoltant avec orgueil contre le mandat apostolique, ce monarque envahit le pays conquis par la vertu de Dieu et le secours des croisés, pour le rendre aux ennemis de l'Église. Il réunit les comtes de Toulouse, de Foix et de Commenges, avec une armée nombreuse de Toulousains et vint assiéger Muret. A cette nouvelle, du conseil des vénérables archevêques, évêques et abbés, Simon, comte de Montfort, avec quelques puissants croisés arrivés tout récemment de France, marcha vers la place investie. Arrivés dans Muret, le comte et les croisés, après s'être purifiés de leurs péchés par une confession orale, se disposèrent vaillamment au combat. Ils demandèrent humblement à l'évêque de Toulouse, légat du siège apostolique, en place du seigneur archevêque de Narbonne, de sortir sur les ennemis de Dieu. Les soldats du Christ, bénis par les évêques en habits pontificaux, et tenant le bois vénéré de la croix du Seigneur, sortirent de Muret rangés en trois corps, au nom de la Sainte-Trinité. De leur côté, les ennemis quittèrent leurs tentes déjà tout armés, et malgré leur multitude infinie, furent vaillamment attaqués par les clients de Dieu, confiants, malgré leur petit nombre, dans le secours céleste. Soudain la vertu du

Digitized by Google

Tout-Puissant brisa ses ennemis par les mains de ses serviteurs et les anéantit en un moment. Ils firent volte-face, et prirent la fuite comme la poussière devant l'ouragan, poursuivis par l'Ange du Seigneur. Les uns, par une course honteuse, échappèrent à la mort; les autres, évitant nos glaives, périrent dans les flots; un bon nombre fut dévoré par l'épée. Il faut grandement gémir sur l'illustre roi d'Aragon, tombé parmi les morts, puisqu'un si noble prince qui eut pu et dû être le défenseur de l'Église, uni au contraire aux ennemis du Christ, attaquait méchamment son Épouse sainte. D'ailleurs pendant que les vainqueurs revenaient triomphants, l'évêque de Toulouse, compatissant à la tuerie de ses ouailles, et désirant sauver ceux qui avaient échappé à cette boucherie, envoya vers leurs tentes un religieux pour qu'ils déposassent leurs armes, et que, redevenus catholiques, il les préservât de la mort. Mais ils repoussèrent l'appel de leur pasteur et maltraitèrent son envoyé, sur quoi la milice du Seigneur les tua, fuyants et dispersés, autour de leurs pavillons. L'on ne peut en aucune façon connaître le nombre exact des ennemis qui ont péri dans la bataille. Pour ce qui est des chevaliers du Christ, il n'en a été tué qu'un seul, plus un petit nombre de servants. Que le peuple chrétien tout entier rende donc grâce au Seigneur Jésus du fond du cœur pour cette grande victoire des chrétiens. A lui qui, par quelques fidèles, a battu une multitude innombrable d'infidèles, et a donné à la sainte Église de triompher saintement de ses ennemis, honneur et gloire dans les siècles des siècles! Amen! Nous, évêques

Digitized by Google

de Toulouse, d'Uzès, de Lodève, de Béziers, d'Agde et de Commenges, plus les abbés de Clarac, de Villemagne et de Saint-Thiberi, contre-scellons de nos scels ces choses dignes d'une éternelle mémoire. Donné à Muret, le lendemain de cette victoire glorieuse, savoir le 6e jour de l'Octave de la Nativité de la bienheureuse Vierge Marie, l'an du Seigneur 1213. »

Les évêques envoyèrent aussi une relation non moins triomphale à Rome. Montfort fit présent à Innocent III de la bannière du roi d'Aragon, qui fut arborée au château Saint-Ange[1]. Il envoya sans doute des trophées à Philippe-Auguste, et distribua aux abbayes des reliques de la bataille. L'abbaye de Lezat avait son grand portail incrusté de fers de chevaux qui en constellaient le bois de leurs croissants. Nous pensons que ces fers venaient de la bataille de Muret, et que Montfort fit cette offrande guerrière à Simon-Pierre, son patron, patron de cette abbaye voisine, ainsi que de l'Église romaine, et dont le glaive céleste avait consommé sa miraculeuse victoire.

Mais le grand trophée, c'était Toulouse; et celui-là, il ne put l'offrir au Louvre ni au Vatican. Il campait à quatre lieues de la grande cité; il en voyait les clochers à l'horizon, et s'était vanté de l'enlever au galop; qui donc l'arrêtait? Montfort perdit quelques jours à respirer l'encens des évêques et le parfum sanglant de ses lauriers. Toulouse n'ouvrait point

1. Philippide, chap. VIII.

Digitized by Google

ses portes. Il n'en voyait pas venir les capitouls suppliants. Quand il se réveilla de son songe, la magnanime cité, naguère éperdue, maintenant tranquille, était défendue au dedans par 20,000 citoyens armés, des femmes guerrières, des enfants belliqueux, et au dehors par 2,000 chevaliers, les princes pyrénéens, et leur chef le comte de Foix, veillant autour de ses murailles comme un lion. Montfort recula, il n'osa se heurter contre la noble métropole, et furieux contre le comte de Foix qui stérilisait sa victoire, il passa la Garonne et porta le fer, le feu, le ravage, dans la vallée de l'Ariège. laissant les évêques entamer des négociations perfides pour la reddition de Toulouse.

Foulques, comme vice-légat du Saint-Siège et évêque de Toulouse, fut naturellement chargé de s'aboucher avec les capitouls. Il somma les Toulousains de se soumettre absolument aux ordres du pape et des légats. Les consuls acceptèrent d'entrer en négociation. Négocier c'était gagner du temps. Ils promirent, à ce qu'il paraît, une entière soumission à l'Église romaine. Les légats exigèrent pour garants 200 otages. Les capitouls refusèrent. Après de longs débats ils en offrirent 60. Les évêques s'en contentèrent; mais les consuls refusèrent de livrer les citoyens; la négociation, qui n'était qu'un leurre, fut rompue; les vaincus se jouaient des vainqueurs.

Montfort, accru d'un renfort de croisés conduits par Raoul, évêque d'Arras, s'était jeté sur le comté de Foix. Son ost, en quatre colonnes, remonta les vallées de l'Ariège, de l'Arise, de la Lèze et de

Digitized by Google

l'Ers, mettant tout à feu et à sang. Ces quatre corps convergeaient vers Foix. Le long de l'Ers, il s'élança sur Montségur, brûla le hameau, escalada la Roche, et fut précipité dans l'Ers. Son lion se hâta de redescendre, et l'oreille basse, pour n'être pas acculé dans cet impasse de rocs et de forêts. Ramon de Perrelle défendit sa forteresse aérienne. De son donjon il vit incendier ses bourgs dans les vallons : Belestar, le Peyrat, la Roca d'Olmès, Lavelanet, Peyrela, Rocafissada, Paoul de Jarrats. Une longue traînée de flammes signalait la retraite de Montfort vers Foix. Il incendia les faubourgs, ravagea les vergers, sans attaquer l'inexpugnable forteresse aux trois tours; puis il remonta vers le Conserans.

Cependant le comte de Foix s'était élancé après les soldats de la Croix. Il pourchassait Montfort dans la grande vallée de l'Ariège. Apprenant que ses capitaines remontaient les vallons de la Lèze et de l'Arise, il y détacha ses fils, Loup et Roger-Bernard, à travers le Podaguez. Loup opéra sur la Lèze, et Bernard marcha sur l'Arise pour couper le chef croisé. Celui-ci, remontant le torrent du Nescus, avait trouvé, au confluent, Carbonne, d'origine ibère, Rieux, d'origine latine, Montesquieu, d'origine ibère, Dalmaza, d'origine latine, Las-Bordas et Sabarat, d'origine ibère. La gracieuse vallée était d'origine cantabre, mais Rome lui avait imposé les colonies latines de ses monastères. Elle avait trois abbayes : Porte-Cluse, dormant sur le côteau rocailleux du sud, au murmure de sa cascatelle; Las-Salenquas, célèbre par les amours du comte de Foix, et Saint-Pey dont on voit encore le clocher debout, comme

Digitized by Google

une pyramide indiquant la tombe du cloître disparu. Les barons avaient repris ces monastères concédés par leurs aïeux. Devant l'ost de la Croix, ils avaient reculé sur le Mas-d'Azil.

Le Mas est une conque de verdure, de vignobles et de rochers arides et grisâtres. Elle a deux portes cyclopéennes : au sud la grotte, qui vomit un torrent; au nord le Cap-Aret, gorge à ciel ouvert, qui relâche le gave écumant. Cette rotonde, comme l'indique son nom, fut un *asilium* d'Ibères, de Grecs, de Goths, d'hérétiques. Le christianisme y fut porté par le grec Cyrille. On voit sa cellule d'été sur la bouche septentrionale de la grotte, et sa cellule d'hiver devant l'arcade méridionale. *Je tiens mon port*, s'écria l'anachorète, en découvrant la voûte majestueuse, plus belle que la grotte de Calypso. Cyrille évangélisait les proscrits farouches de la forêt de Silva-Agra.

Pour contenir ces faidits, dont le nom semble indiquer des insurgés de la foi, Charlemagne campa un de ses leudes au château cantabre de Durban. Sur la tombe de Cyrille un ermitage s'était élevé, sous l'invocation du proto-martyr Stéphanos. Cet humble monastère devint une grande abbaye sous Louis-le-Débonnaire (817). Eboratus, seigneur de Durban, fit don à Aznarias, abbé du Mas-d'Azil, du Val de Silva-Agra, pour le salut de l'âme de l'empereur. Un vaste cloître s'éleva dans l'*âpre forêt*. Les moines promirent encore de prier fidèlement pour Eboratus, son épouse Vérana et ses fils Mauri et Saïon. Eboratus, le leude de Durban, est donc le fondateur du Mas d'Azil.

Digitized by Google

L'abbaye s'élevait entre le Castera du comte et le moulin des moines. Le Mas, asile national, resta un refuge religieux; il recueillit deux sectes grecques, la Gothe et la Cathare. Ces sectes mélangées se confondirent, et leurs adhérents furent parqués dans un gheto nommé la rue des Goths, le long du torrent. Au sud, se forma la ville haute ou plébéienne; au nord, la ville basse ou nobiliaire; ici étaient le temple hérétique, le château féodal, et, entre les deux, les fourches patibulaires, la place de las *Esclamanças* ou des lamentations. La grotte cyclopéenne fut comme la vulve d'où naquit, d'un Verbe du Christ, la gracieuse métropole de l'Arise, qui l'enveloppe comme d'une écharpe dans son repli d'azur.

Pierre et Ramon, seigneurs de Durban, embrassèrent l'albigéisme. Tous les châtelains de l'Arise étaient cathares. Les moines appelèrent Montfort à leur secours. Pendant que Simon opérait dans la vallée de l'Ariège, Gui, son frère, fut chargé d'envahir la vallée plus étroite de l'Arise. Les deux osts devaient se rejoindre vers Saint-Girons. Le prince de Sidon prit successivement Montesquieu, Daumazan, les Bordes, Sabarat et son Cap-Aret fortifié, et parut devant le Mas-d'Azil. Assiégea-t-il la ville et la grotte? La roche et la cité lui furent-elles livrées par l'abbaye? Dans tous les cas, il les dépassa et vint assiéger Durban; sur ce rocher, avec les fils d'Ebolat étaient Peyrotta de Clairmont, Godefroi de Larboust, Henri de Campagne, le vaillant Ramon des Bordes, l'héroïque Amiel de Palhers, les Rocabrune, les Camarada, les Narbonne

Digitized by Google

du Nescus, toute la chevalerie de l'Arise. Le prince de Sidon campa dans la vallée, près du moulin. Il escalada Durban et fut rejeté dans le cirque, en cascades. Les infants de Foix accoururent sur ses derrières comme deux lionceaux, rallièrent la ville et la grotte, les lancèrent sur le camp des croisés. Durban descendit de son sommet. Ce fut un carnage. L'Arise roula des morts. La grotte vomit des cadavres. Le moulin s'appelle encore le moulin de la bataille. Déodat de Barase s'élança après les fugitifs, les atteignit au-dessus du Castéra et les hacha auprès de la fontaine qui porte aujourd'hui le nom de ce baron du Tarn. Les Peyrota ont laissé leur nom à une cellule de rocher, située sur la grande caverne et qui s'appelle encore Peyronard, de son ermite brûlé dans son alvéole de stalagmite. L'amour chérit la victoire... serait-ce de cette bataille que naquit l'hymen de Loup de Foix et d'Honora de Durban? Quoi qu'il en soit, le prince de Sidon, fugitif à travers les bois de Serrelongue, rejoignit son frère Simon vers Saint-Lizier, chef-lieu du Conserans. Le vaincu de Montségur put embrasser le vaincu du Mas-Azil. Puis Ils redescendirent par la vallée du Salat, vers la Garonne. A la fête de saint Luc l'évangéliste (18 oct.), ils étaient de retour à Muret. Mais cette fois encore Montfort n'osa pas attaquer Toulouse dont il voyait les clochers à l'horizon. Il se dirigea vers les Alpes.

Les Alpes s'agitaient, le Rhône bouillonnait, le midi se relevait du coup de foudre de Muret. Qui donc soulevait les terres Rhodanes? Ce n'était pas Ramon VI; il était en Angleterre;

Digitized by Google

mais Éléonore d'Aragon, sa femme, retirée en Provence. Montfort y courut; Narbonne et Béziers lui fermèrent leurs portes. Montpellier et Nîmes ne l'hébergèrent qu'à regret. Pons de Montlaur agitait le Vivarais. Adhémar de Poitiers défendait le Valentinois. Ils arrêtaient les croisés qui descendaient le Rhône. Pons se soumit aisément, mais Adhémar de Poitiers résista avec fierté. Il était fils de la comtesse de Die, la Sapho de la Drôme; son frère était gouverneur de l'infant de Toulouse. Ils étaient cousins de Richard Cœur-de-Lion. Simon se rendit à Romans, près de Valence. L'archevêque de Narbonne l'accompagnait. Ils y trouvèrent Eudes, duc de Bourgogne, et les archevêques de Vienne et de Lyon. Ils citèrent le comte de Valentinois. Adhémar s'y rendit, mais il rejeta toute paix. Aux deuxièmes sommations, il refusa de nouveau. Il céda enfin, menacé des armes de Montfort et des anathèmes d'Innocent III, et remit en gages quelques châteaux, non à Simon, mais au duc.

Le duc de Bourgogne était un capétien; André de Bourgogne, son frère, était dauphin de Viennois sous le nom de Guigs VI. Montfort aussi descendait des rois de France par la fameuse Bertrade, épouse adultère de Philippe I^er^. Tous ces Capétiens se réunirent à Vienne avec les trois archevêques, non-seulement pour fêter le glorieux vainqueur de Muret, mais encore pour resserrer leur union par le mariage d'Amauri de Montfort avec Béatrix, héritière du Dauphiné. Par cette alliance, Montfort dominait toute la Provence transrhonane et pesait sur toutes

Digitized by Google

les terres de Toulouse. Le Dauphiné devenait un contrefort de sa conquête. Mais pendant qu'il célébrait ces triomphantes fiançailles, il dut redescendre précipitamment des Alpes pour défendre ses provinces impétueusement attaquées vers les Pyrénées.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Toulouse et Saragosse se plaignent au Vatican. — L'Aragon réclame son jeune roi. — Don Jaime est ramené en Espagne. — Supplice du comte Baudoin.

Après la bataille de Muret, Toulouse et Saragosse envoyèrent des ambassades auprès d'Innocent III, la première pour être protégée par le pontife contre les armes de Montfort, la deuxième pour obtenir son jeune roi, captif de Simon dans les murs de Carcassonne. Innocent envoya un légat *a latere* pour régler ces questions d'Aquitaine et d'Aragon. Ce fut Pierre de Bénévent, cardinal de Sainte-Marie-en-Aquière. Il partit de Rome vers la fin de janvier 1214.

La reine Marie de Montpellier, dévouée à la Croisade, avait livré son fils, le petit don Jaime, infant d'Aragon, sortant de nourrice, à Simon de Montfort. L'infant, qui était très beau, avait été élevé à la cour de Carcassonne par la noble comtesse Alix, avec d'autres jeunes ôtages, entre autres Américc, infant de Foix, et Pierre Nolasco, neveu des Cap-de-

Digitized by Google

Porc. Il avait essayé aussi de s'emparer de Ramonet, infant de Toulouse. Ces infants étaient élevés parmi les filles du conquérant. Il espérait en placer une sur le trône d'Aragon.

Dès que les Aragonais eurent scellé le roi-martyr de Muret dans son tombeau de Sixéna, ils envoyèrent à Carcassonne pour réclamer le blond et royal orphelin. Simon refusa de se dessaisir de ce précieux gage, qu'il réservait à ses projets ambitieux. Les Catalans députèrent l'évêque de Ségorbe à Rome pour obtenir l'intervention du pontife sur le chef de la Croisade. Pendant cette ambassade pacifique, Nugnez-Sanche, comte de Roussillon, cousin du jeune roi, Guilhem de Montcade et Guilhem de Cardonne, soutenus par Américde Narbonne-Lara, envahirent la Septimanie, qu'ils ravagèrent depuis Carcassonne jusqu'à Béziers. C'est cette irruption inattendue qui fit descendre précipitamment Montfort des Alpes du Dauphiné. Innocent III lui ordonna impérativement de relâcher le jeune monarque. Il obéit en rugissant et le conduisit à Narbonne; le légat, Pierre de Bénévent, le remit aux hidalgos de Saragosse et de Barcelonne, qui l'emmenèrent triomphalement en Espagne. Il avait alors six ans et demi et la beauté du sang d'Aragon. Il était neveu des comtes de Toulouse et de Provence, du roi de Castille, de Frédéric II, empereur d'Allemagne, et des Commènes de Constantinople. Il fut conduit au château de Montçon, en Aragon, sous la garde de Guilhem de Montredon, grand-maître du Temple. Il amena de Carcassonne son compagnon d'études et de jeux, Pierre Nolasco. De ces deux enfants, l'un sera

Digitized by Google

le conquérant de Valence et des Baléares; l'autre, le fondateur de l'ordre de *la Merci*, pour la rédemption des captifs gémissant dans les bagnes barbaresques.

Montfort voulut châtier le vicomte de Narbonne, qui s'était joint aux Espagnols. Il ravagea le Narbonais et attaqua Américc, avantageusement posté sous ses murailles ; repoussé, poursuivi par le Lara, désarçonné par son cheval, il roula à terre comme un bloc d'airain; le grand et pesant cavalier brisait toujours les sangles et les courroies de ses harnais. Un combat s'engagea sur le corps disputé de ce colosse. Il fut enfin délivré par Guillaume des Barres, son frère utérin, un autre géant, l'adversaire de Richard Cœur-de-Lion.

Simon, rehissé sur son cheval, marche contre Toulouse, et pendant quinze jours dévaste les alentours de la métropole romane. Il combat des vignes, des vergers, des bercails, mais n'ose attaquer ses remparts. Il vole sur Moissac insurgé, en chasse le comte de Toulouse, force le passage de la Réole et se brise contre le Mas-d'Agénais. Il revient furieux à Narbonne sur l'ordre du légat, qui veut lui imposer la paix avec le vicomte et les Aragonais. En repassant sous Montauban, il put voir un cadavre flotter aux rameaux d'un noyer gigantesque, et dévoré par les vautours. C'était la charogne de Baudoin de Toulouse, le Sinon et le Judas du Midi, qui venait d'expier à ce gibet patibulaire le carnage de Muret et ses trahisons contre son frère, sa race romane, la patrie pyrénéenne.

Digitized by Google

Le comte Baudoin avait pris la plus sanglante part à la bataille de Muret, et même, à ce qu'il semble, à la mort du roi d'Aragon. Montfort l'en avait récompensé magnifiquement en lui donnant l'opulent Agénais et le montagneux, mais héroïque Quercy. Baudoin, en compagnie de Guillaume d'Encontre, alla visiter ses nouveaux domaines du Lot et de la Garonne. Il vit le patriotique Agen, l'héroïque Penne, et remonta le cours du Lot qui descend de Cahors. Là, entre le Lot et la Dordogne, se hérisse un massif de montagnes où la cause romane combattait encore sous la patriotique maison de Gourdon. Les héros de ces cantons étaient Bernard de Cazenac, qui *avait une âme d'empereur*, seigneur de Doms, Montfort et Castelnau, et sa femme dona Hélis de Turenne, l'une de ces trois célèbres sœurs tant admirées de Bertran de Born et de Richard Cœur-de-Lion. Baudoin évita l'antre du léopard, et de Cahors inclina vers le sud dans la direction de Montcuc et de Castelnau de Mont-Rattier. Le premier de ces bourgs était le manoir de Bernard de Montcuc, valeureux chevalier et troubadour dont il nous reste un superbe coup de clairon ; le second appartenait au *poignant* et *opiniâtre* Rattier, seigneur de Caussade, gendre d'Esclarmond de Foix. Tous ces châteaux étaient occupés par les croisés, parmi des populations hostiles, et l'imprudent Baudoin s'approchait terriblement de l'antre du lion, car le comte de Foix avait son quartier-général à Montauban. (Un chevalier aragonais le suivait comme son ombre pour lui redemander le sang de son roi.) L'infant de Toulouse et son escorte vinrent coucher au château de l'Olme,

Digitized by Google

entre Montcuc et Castelnau. Dès que Baudoin fut endormi, le châtelain de l'Olme l'enferma dans sa tour et en avertit le chef des faidits dans la forêt. Ce chef, c'était l'implacable Rattier. « Venez, leur dit-il, hâtez-vous, je vais vous livrer le traître endormi! » Et il leur montrait la clé de la tour. Rattier le suivit, marcha vers l'Olme, mit des vedettes aux portes du bourg, à celles du logis des Croisés, entra dans le château, dans la tour, dans l'alcôve, et surprit le prince endormi. A ses cris d'alarme, ses compagnons se levèrent en tumulte et furent dagués par les faidits des bois. Quelques-uns s'échappèrent furtivement, et de ce nombre Guillaume d'Encontre, qui galoppa dix lieues durant jusqu'à Castel-Sarrasin. Baudoin, garroté, fut conduit à Montcuc, château de Bernard, le patriote troubadour. Les habitants fêtèrent le poète et les faidits libérateurs. Ils demandèrent au prince de leur livrer le donjon : — « Ne le rendez pas, dit-il aux soldats, quand même vous me verriez pendre au gibet; attendez le comte de Montfort. » Ce nom mit en fureur les proscrits. Il demanda un chapelain et voulut communier : — « Tu ne mangeras ni ne boiras, s'écria le chef faidit, que tu ne nous aies rendu celui que tu retiens dans les fers. » — « Je ne t'ai demandé ni pain, ni vin, ni viande, mais seul le divin mystère. » — « Rends-nous notre captif! » — Eh bien! que l'on me montre seulement l'Eucharistie et que j'adore mon Sauveur! » Les croisés du château, dans l'effarement, se rendirent et furent conduits au gibet. Rattier conduisit le prince enchaîné à Montauban, quartier-général des comtes de Foix. Le comtes at-

Digitized by Google

tendirent pour son jugement le retour de Ramon VI, encore en Angleterre. Ramon arriva et condamna son frère à la plus ignominieuse mort. Tous les Etats romans furent représentés au supplice du Gannelon du Midi. Le catalan Bernard de Portelh y représentait l'Aragon et son roi-martyr. Les princes voulurent faire l'office du bourreau. Bernard lui passa la corde au cou, et le comte et l'infant de Foix le pendirent à la cime d'un noyer gigantesque, pour que le vil cadavre épouvantât les traîtres et que les plaines et les montagnes, la mer, les Pyrénées et l'Océan assistassent au supplice de l'Iscariot pyrénéen. Les princes laissèrent quelques jours sa carcasse aux oiseaux de proie; puis ils permirent aux Templiers de l'enterrer dans leur commanderie de Ville-Dieu.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Baudoin fut un aventurier d'origine suspecte et vraisemblablement adultérine. Né à Paris, méconnu par son père, Ramon V, délaissé par Constance, sa mère, passée en Palestine, il fut recueilli par Philippe-Auguste, son cousin, et élevé à la cour de France. Ramon VI, devenu comte, se hâta de le tirer des mains de Philippe, qui pouvait s'en servir dans ses projets sur l'Aquitaine. Il l'appela à Toulouse, lui donna des terres, des emplois, des honneurs, entre autres la châtellenie de Bruniquel, le maria à une fille de la grande maison de Lautrec,

Digitized by Google

et dernièrement encore l'avait nommé, dans son testament, régent de ses États et tuteur de son fils Ramonet. Il réchauffait un serpent. La croisade arriva : il en avait connu les chefs à Paris, il conspira secrètement; quand il fut compromis il passa ouvertement à Montfort et devint l'un des grands barons de la croisade. On sait la part qu'il prit à la bataille de Muret et probablement à l'assassinat du roi d'Aragon. On connaît aussi le salaire qu'il reçut de Montfort : deux provinces, l'Agénais et le Quercy. C'est là que son destin l'attendait, et l'inexorable Rattier, et les vengeurs comtes de Foix, et l'arbre patibulaire de Montauban..... Il avait les vertus et les vices d'un aventurier, brave, joyeux viveur, mangeant *mainte oie* et *maint chapon rôti*, sous sa tente, et versant à flots le sang et le vin dans la guerre; sans foi, sans loi, sans Dieu, quoi qu'en dise son historien monastique, qui essaye d'en faire un martyr et de tourner le lacet de sa strangulation en diadème et en auréole. L'Aquitaine jeta son cadavre en défi au Vatican.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Le cardinal Pierre de Bénévent. — Il réconcilie à Narbonne les comtes pyrénéens et la ville de Toulouse. — Il se rend en Aragon pour installer sur le trône le jeune roi don Jaime. — Pendant son séjour en Espagne, Montfort guerroie dans l'Agénais. — Siège de Cassanhol.

Le supplice de Baudoin fit rugir Montfort. C'était son Sinon domestique, une incarnation de la trahison du Midi. Son châtiment annonçait le réveil de l'Aquitaine après le coup de foudre de Muret. Toulouse, ce fruit attendu de la bataille, ne tombait pas dans sa main. Godefroi en trente jours avait pris Jérusalem, et lui, Simon, guerroyait depuis cinq mois, mettant plus de temps à conquérir Toulouse que Bouillon à subjuguer l'Orient! Elle avait résisté à vingt croisades; résistera-t-elle aux diplomates du Vatican?

Innocent III envoya le cardinal Pierre de Bénévent. Il avait pour mission de réconcilier les Toulousains et les comtes Bernard de Commenges et Gaston de Béarn. Il n'est point parlé du comte de Foix. « Toulouse, disait le Pontife, demeurera sous

Digitized by Google

la protection du Saint-Siège, et ne sera plus inquiétée par le comte de Montfort. » Il recommandait à Montfort d'obéir à son légat et de rendre le jeune roi d'Aragon.

Pierre de Bénévent arriva sur les bords du Rhône, où il rencontra Montfort. D'Arles il se rendit à Nîmes. Simon s'en était emparé, au nom de l'Eglise romaine, comme d'une dépendance de Carcassonne. Il n'y avait point d'hérétiques, mais le légat trouva légitime apparemment cette usurpation de Montfort qui donnait Nîmes au Saint-Siège. De là il se rendit à Montpellier. Cette ville ne voulait pas reconnaître pour son seigneur le petit roi don Jaime, et s'était érigée en république sous le protectorat du roi de France, qui s'en référa à la décision du légat. Il vit en passant Béziers, où un évêque résidait au milieu des ruines et des ossements. A Narbonne, il fit cesser les hostilités entre le vicomte et Simon. Il y trouva les comtes de Foix, de Béarn, de Commenges, de Roussillon, de Toulouse, et sept consuls de Toulouse. Ils furent réconciliés à l'Eglise romaine et promirent de livrer divers châteaux. Il remit le petit roi don Jaime à son cousin Nugnez, comte de Roussillon, et passa en Espagne pour l'installer sur le trône d'Aragon, vassal du Vatican. Il est évident que les princes pyrénéens étaient tombés, comme des lions, dans les fosses du légat. Le rusé Italien, par des promesses perfides, les attira dans le piège de Narbonne. Quand ils furent réunis dans ses murs, ils cédèrent tout ce qu'il voulut, sous la double pression des foudres du Vatican et d'une armée qui venait de France. Gui, évêque de Carcassonne, l'avait

Digitized by Google

levée et ramenée des pays d'outre-Loire. Elle sortit, comme sous la baguette d'un enchanteur, des forêts de la Montagne-Noire. Montfort alla la recevoir à Saint-Tibéri, se mit à sa tête et revint à Narbonne pour mettre à la raison les princes récalcitrants. Alors ils durent se soumettre, rester prisonniers ou céder leurs châteaux. Ils livrèrent leurs inexpugnables donjons. Pierre de Vaux-Cernay, qui revenait de France avec l'ost, reste émerveillé du stratagème stratégique : « Ils ne pouvaient rien, dit-il, les pèlerins sans le légat, le légat sans les pèlerins. O riche abondance de la miséricorde divine! Il arriva donc par l'ordre du Dieu miséricordieux que, durant que le légat alléchait et retenait par une fraude pieuse ceux qui s'étaient réunis dans Narbonne, le comte de Montfort et les croisés purent passer vers Cahors et Agen et librement attaquer leurs ennemis, ou mieux ceux du Christ. O pieuse fraude! ô piété frauduleuse! » Et le moine entonne un dithyrambe en l'honneur de la perfidie romaine[1].

Aux conférences de Narbonne, il n'avait pas été question du supplice de Baudoin. Mais Simon ne l'oublia pas, et pendant que le légat amusait les princes, il chargea son frère, Gui de Montfort, et Gui de Vaux-Cernay, évêque de Carcassonne, d'aller, pendant l'armistice, châtier Rattier de Castelnau, qui avait livré l'infant de Toulouse. Pendant qu'ils s'acheminaient vers le Quercy, Montfort remonta vers Valence pour conclure le mariage de son fils Amaury. L'infante Béatrix était encore enfant; le

1. P. de Vaux-Cernay, chap. LXXVII.

Digitized by Google

mariage ne fut donc que simulé ; mais Simon emmena la petite dauphine à Carcassonne. C'est là que, quelques mois plus tard l'heureux Amaury épousa la princesse bourguignonne et capétienne.

Cependant Gui de Montfort et l'évêque de Carcassonne traversèrent le Rouergue. Le légat Robert de Courçon vint les rejoindre à Mauriac, près Rhodez. Ils assiégèrent ce château, qui se rendit à discrétion. Ils y trouvèrent sept Vaudois qui, devant maître Robert, *confessèrent pleinement leur incrédulité*, c'est-à-dire l'Evangile, et furent brûlés par les pèlerins *avec une grande joie*. Simon arriva et marcha sur Montpezat. Les faidits abandonnèrent ce château. Il s'enfonça dans l'Agénois, qui, l'année précédente, avait secoué sa domination. Toutes les places se soumirent excepté Marmande. Montfort les fit toutes démolir, hors un petit nombre, qu'il garnit de Français. Puis il vint assiéger Marmande, défendue par un baron du roi d'Angleterre, qui avait arboré sur la plus haute tour la bannière à la licorne et au lion. Les assiégés, après une faible défense, montèrent sur des barques et descendirent la Garonne jusqu'à la Réole, Les croisés mirent le bourg au pillage et laissèrent sortir sains et saufs les servants du donjon. Il y mit garnison française et démolit tout le reste des murailles et des tours. Puis il revint à Agen, pour assiéger Cassanhol, vers les frontières du Quercy. C'est ce château défendu en 1209 par Seguin de Balems contre l'archevêque de Bordeaux, et maintenant commandé par Huc de Rovignan, frère de l'évêque d'Agen. Huc est protecteur d'hérétiques et capitaine de faidits. Son noble et puissant châ-

Digitized by Google

teau est assis sur un contrefort de montagne arrosé de sources qui remplissent ses larges fossés, dans un bel horizon de rochers, presque au confluent du Lot et de la Léda.

Montfort arriva le 28 juin devant Cassanhol. Il campa sur la hauteur, ne pouvant investir la place. Mais des pèlerins étant survenus, il descendit dans la plaine et termina la circonvallation. Alors ses machines du côteau et du vallon démolirent beaucoup de maisons et ébranlèrent les remparts. Il avait laissé sur le monticule son fils Amaury, avec l'évêque de Carcassonne. Un jour, avant l'aube, un peloton du château s'élança sur les pavillons du jeune comte, du vieil évêque endormi et de son neveu, le fanatique historien. Montfort accourut et leur arracha le beau *jouvencel* et les deux Vaux-Cernay. Rovignan faillit donner au blond époux une noire fiancée aux sèches mamelles dont il n'eût jamais rompu la lune de miel. Pendant ce temps le roi Jean d'Angleterre, imploré par les deux Ramon, était débarqué à Bordeaux avec un ost anglais. Il s'avança jusqu'à Périgueux, où il fut rejoint par les barons dépossédés, les faidits des forêts. Ces proscrits le pressaient de marcher contre Montfort. Les assiégés de Cassanhol l'appelaient de tous leurs clairons. Il annonçait sa venue, mais il ne bougea pas. Il fut sans doute arrêté par Innocent III. Richard Cœur-de-Lion se fût moqué des tonnerres du Vatican. Il eut été en trois bonds à Cassanhol. Il eut vengé le désastre de Muret. Simon ne s'inquiéta nullement du lâche monarque : il sentait à ses côtés Philippe-Auguste et Innocent III. Ce fut probablement le cardinal de

Digitized by Google

Courbon qui fit reculer Jean et qui vint au camp rassurer Montfort.

Ses calabres avaient fracassé les murailles de Cassanhol; il fallait aborder les remparts et tenter l'assaut. Mais comment franchir les fossés, larges, remplis et bien défendus? Montfort convoque ses lieutenants; un charpentier assiste au conseil. Rovignan avait coupé le pont de pierre. L'artisan se chargea de lancer un pont sur des tonneaux flottants. L'évêque de Carcassonne fit apporter du bois par les pèlerins; les charrons construisirent le pont sur la rive; les soldats prirent les armes et se couvrirent de leurs boucliers. Le pont, de la haute berge, fut lancé; il descendit au fond, et jamais on ne put le remettre à flot. A ce pont de tonneaux on substitua un pont de bateaux; il fut jeté et rattaché à l'autre bord par des soldats passés sur des barques. Mais le tablier se trouva trop étroit et l'accès en fut balayé par une pluie de pierres. Les assiégés, du haut des murs, riaient des Croisés qui, le ventre en l'air, pataugeaient et gesticulaient comme des grenouilles dans l'eau sanglante des fossés. Montfort enrageait.

Il fit construire, avec de forts madriers arcboutés de fer, une forteresse roulante, quadrangulaire, avec toiture et paraclet; de sa plateforme s'élançait une longue tour circulaire avec cinq gîtes au sommet pour cinq archers. L'énorme machine portait dans ses flancs des soldats, des armes, des amas de pierres pour combler le fossé, et des bassins d'eau pour éteindre le feu. La façade était recouverte de cuir de bœufs fraîchement écorchés, pour repousser l'incendie. Le monstre de chêne et de fer, poussé,

Digitized by Google

tiré, épaulé par les soldats, combattu par les calabres des remparts, sous les pierres qui rebondissaient sur ses côtes retentissantes, aborda le fossé. Les soldats jetèrent du bois, des fascines, des gravois, et la bête mugissante s'avança sur cette étroite et tremblante digue. Les arbalétriers du donjon écartaient les défenseurs des remparts et neutralisaient les projectiles des créneaux. Une nuit, ils chargèrent une barque de suif, de lard, d'étoupes, de sarments de vignes et d'autres matières combustibles; mais les soldats de la tour incinérèrent ce brûlot avant qu'il se cramponnât à ses flancs de bois. Et la machine atteignit le pied des remparts. Alors les défenseurs lancèrent des créneaux une pluie, un orage de feu liquide et de brandons enflammés. Ils s'éteignirent contre les aspersions incessantes d'eau et la cuirasse de peaux humides de taureau. Montfort craignait la crémation et l'incinération de sa tour victorieuse. Assiégeants et assiégés ne s'attaquaient plus de l'arbalète, mais croisaient la lance et l'épée. Il précipita l'assaut. Un dimanche soir il ordonna l'attaque au son de tous ses clairons et au chant de tous ses clercs. L'évêque de Carcassonne, de la hauteur voisine du donjon, dirigeait la psalmodie. Les croisés s'élancèrent, au chant du *Veni Creator*, de la machine dans les barbacas extérieurs de l'ennemi. Devant cet impétueux élan, les faidits rentrèrent dans leurs murailles et accablèrent les pèlerins d'une grêle incessante de cailloux. Les échelles des Croisés se trouvèrent trop courtes. Montfort ordonna la retraite, et le lendemain fit construire les engins d'escalade. L'ascension eut lieu dans la nuit. Les faidits se portèrent en

Digitized by Google

armes à la brèche; mais devant cette irruption impétueuse ils reculèrent, sortirent du bourg et s'éloignèrent par la montagne. Les Croisés entrèrent à minuit; ils firent main basse sur les fugitifs et mirent *tout à feu et à sang*. Comme au premier siège de Cassanhol, il y eut des bûchers et de *belles patarines ricanant et rugissant* dans les flammes. Le siège avait duré sept semaines. Il rappelle les héroïques sièges de Ménerbe et de Termes. Rovignan s'immortalisa. Il alla rejoindre les camps de la Dordogne. Le comte fit raser les murs d'enceinte. « Ainsi, dit le chroniqueur, témoin oculaire, fut pris et ruiné Cassanhol, le dix-huitième jour du mois d'août, à la louange de Dieu, à qui soient honneur et gloire dans les siècles des siècles. »

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Bernard de Gourdon et dona Hélis de Turenne. — Siège ou destruction des châteaux de Dôme, de Casenac, de Montfort, de Castelnau, de Bainac et de Sévérac. — Retour d'Espagne de Pierre de Bénévent.

Rovignan se retira avec ses faidits dans les grottes et les forêts de la Dordogne, où combattaient encore Bernard de Gourdon et sa femme, Na Hélis de Turenne. La maison de Gourdon régnait sur ce massif de montagnes que domine son puissant donjon féodal, dont on voit encore les vastes ruines entre le Lot et la Dordogne. Cette race énergique et féconde formait deux branches, celle du Périgord et celle du Lauraguais. Celle du Lauraguais avait reçu l'évêque Nicétas; celle du Périgord avait produit Bertram, seigneur du puissant manoir, Bernard, surnommé de Casenac, et Guilhem, le charmant troubadour, sans compter ce fatal archer qui tua le roi Richard. Bernard de Casenac avait épousé dona Hélis. Hélis et Bernard étaient la terreur des pèle-

Digitized by Google

rins de la Croix. Cette terreur transpire dans le portrait farouche que nous en a tracé le moine de Vaux-Cernay : « Bernard de Casenac, homme très cruel et plus méchant que tous les autres; et si nombreuses étaient les cruautés, les rapines, les énormités de ce scélérat, et si grandes, qu'on pourrait à peine y croire. Outre qu'étant fait de cette sorte, le diable lui avait baillé une aide semblable à lui, savoir sa femme, sœur du vicomte de Turenne, seconde Jésabel, ou plutôt plus barbare cent fois que celle-ci, la pire entre toutes les femmes et l'égale de son mari en malice et férocité. Tous les deux donc, aussi pervers l'un que l'autre, dépouillaient, voire détruisaient les églises, attaquaient les pèlerins et dépéçaient les membres à leurs malheureuses victimes. Si bien que dans un seul couvent de moines noirs, nommé Sarlat, les nôtres trouvèrent cent cinquante hommes et femmes que le tyran et sa digne moitié avaient mutilés, soit en leur coupant les mains et les pieds, soit en leur crevant les yeux ou leur taillant les autres membres. En effet, la femme du bourreau, renonçant à toute pitié, faisait trancher aux pauvres femmes ou les mamelles ou les pouces pour les empêcher de travailler. O cruauté inouïe! Mais laissons cela, d'autant que nous ne pourrions exprimer que la millième partie des crimes de ce Bernard et de son épouse [1]. »

On voit bien que l'apologiste des *pieuses perfidies* a barbouillé de noir les faces guerrières de Bernard et de Na Hélis. Bernard, dit un troubadour, avait

1. P. de Vaux-Cernay, chap. LXXX.

Digitized by Google

un cœur *impérial*, et Na Hélis figure dans l'idylle chevaleresque du charmant vicomte de Saint-Antonin, qui se trouvait alors même dans le camp de la Dordogne.

Cassanhol pris et démantelé, Montfort marcha contre Bernard et Na Hélis. Il prit Domme, qu'il trouva désert, noble et forte place très agréablement assise sur la Dordogne. Il en ruina la tour, très belle, très haute, et fortifiée presque jusqu'au faîte. Après Domme il voulut abattre encore le château presque inexpugnable de Montfort. L'évêque de Carcassonne s'en chargea ; il partait le matin avec sa troupe et revenait le soir au camp ; il lui fallut plusieurs jours, car le ciment avait la dureté du granit. Il prit encore Castelnau qu'il trouva abandonné ; il le conserva à cause de sa position centrale qui dominait ces cantons, et il y mit une garnison de croisés. Enfin il se rendit maître de Bainac ou Bainas, manoir d'un *très dangereux et très méchant oppresseur de l'Église*. Montfort lui laissa le choix de restituer ses déprédations ou d'abattre ses remparts. Il ne restitua pas ses rapines monastiques, et le délai passé, Simon fit démolir ses murailles. Le seigneur regrettait et pleurait sa forteresse paternelle ; il disait qu'elle défendait le pays contre les Anglais, et qu'elle était la seule qui défendît le roi de France ; il eut même recours à Philippe-Auguste. Mais Philippe s'en référa naturellement au chef de la Croisade. « De cette sorte furent subjugués ces quatre châteaux, savoir : Domme, Montfort, Castelnau et Bainac, où, depuis cent ans et plus, Satan avait établi sa résidence, et desquels était sortie l'iniquité qui

Digitized by Google

couvrit ces contrées[1]. » C'est l'église de Pons, le prophète du Périgord, dont Sarlat était la métropole; Sarlat, d'où devait sortir, cinq siècles plus tard, un autre grand mystique, un merveilleux génie johannite et platonicien, François de Fénelon.

De Sarlat, Montfort descendit à Gourdon et de Gourdon à Figeac. Il s'y présenta comme lieutenant du roi de France; il y rendit bonne et stricte justice, et *aurait redressé beaucoup d'autres abus s'il eût voulu excéder les bornes du mandat royal.* Nous savons que Simon était dans la Croisade le maréchal du roi de France, qui contenait son ardeur. De Figeac, il se rendit à Cap-de-Nac, l'antique Uxellodunum de César, qui domine un immense cirque de forêts; forteresse de faidits[2]. De là, il vint à Rhodez, dont le comte prétendait relever du roi d'Angleterre, et qui fit hommage, quoique à regret, au chef de la Croisade. Son seigneur réel, c'était le comte de Toulouse.

Il y avait, vers les sources de l'Aveyron, un donjon très fort qui dominait le Rouergue oriental, la Lozère, Florac, Mende et Le Puy. Montfort somma le seigneur de Séverac de venir lui rendre hommage à Rhodez. Le chef montagnard refusa fièrement, confiant dans son donjon, son escarpement et l'hiver. Simon y lança son frère Gui; il marcha toute la nuit, envahit à l'aube du jour le bourg jeté sur le penchant de la montagne, le prit d'un seul coup

1. P. de Vaux-Cernay, chap. LXXX.

2. Les seigneurs de Cap-de-Nac firent hommage à Montfort; ceux de Figeac lui livrèrent le fort château de Peyresse, sous la redevance annuelle de 10 marcs d'argent. *Vaissette*, V, p. 234.

Digitized by Google

et s'y logea. Les habitants, réveillés en sursaut, se réfugièrent, effarés, demi-nus, sur la neige, dans la forteresse. Gui, par cette manœuvre rapide, empêcha deux choses : que les habitants n'incendiassent leur bourg, et qu'ils n'approvisionnassent la citadelle. Il dressa une calabre et battit le château ; mais le châtelain arma une pierrière et combattit les croisés. Les assiégés étaient sans armes, sans vivres, sans vêtements : ils n'avaient pas cru que les Français tiendraient le siège pendant la rude saison et sur ce site glacial. Mourant de faim, de froid et de nudité, ils demandèrent la paix. Montfort arriva pour recevoir la place des mains de l'hiver. Après bien des contestations entre le comte et le châtelain, les faidits et les croisés, il fut convenu que le comte recevrait la place, mais que Simon la livrerait en garde à l'évêque de Rhodez, qui lui donnerait pour capitaine un certain chevalier nommé Pierre de Brémont. Était-ce Pierre Bermond d'Anduze, parent du comte de Toulouse? Le seigneur de Séverac ne se rendit qu'avec fierté, contraint par ses sujets affamés, et voulant encore défendre sa citadelle avec ce peuple de spectres. Simon, rivalisant de générosité, lui rendit sa terre saisie par les croisés, et plus tard, après l'hommage, le rétablit dans sa sauvage forteresse cévenole.

Ces conquêtes de Montfort, ou plutôt ce ravage des terres et ce rasement des châteaux albigeois dans l'Agénais, le Périgord, le Quercy, le Rouergue, s'accomplirent pendant la mission du cardinal Pierre de Bénévent en Aragon. Innocent III était le tuteur du jeune Conquistador; le légat, au nom du pontife,

Digitized by Google

installa le jeune monarque pupille et vassal du Saint-Siège. Dans cette auguste cérémonie, si émouvante, les chevaleresques Aragonais oublièrent les libertés nationales et les insolences théocratiques devant les grâces de ce royal orphelin, ramassé dans le sang d'un champ de bataille et sur le cadavre paternel.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Concile de Montpellier. — Montfort proclamé prince et monarque de la conquête. — Chute de Toulouse. — Exil du comte. — Dépouillement total des barons pyrénéens.

Montfort, après ces conquêtes, voulut s'en faire consacrer la possession par les légats. Le cardinal Robert de Courçon l'avait déjà, contre les ordres formels du pape, investi de l'Agénais, du Quercy, du Rouergue et de l'Albigeois. Mais les évêques voulaient lui transmettre en bloc les Etats de Toulouse, et l'en proclamer, dit un moine, *prince et monarque*. Cet ambitieux projet du conquérant et des évêques venait se heurter contre deux obstacles : Philippe-Auguste et Innocent III. Néanmoins Courçon, pour terminer l'affaire des *hérétiques albigeois et toulousains*, convoqua de Reims (7 décembre 1214) un concile où il appela tous les primats, archevêques, évêques, archidiacres et chefs d'abbaye de l'Aquitaine. Il en fixa le siège à Montpellier, à cause de sa proximité de Toulouse, *clef et réceptacle de*

Digitized by Google

l'hérésie, à cause aussi de la grandeur et de la sécurité de la ville, et de la fertilité du pays. Montpellier était catholique; mais sa catholicité était moins dans le peuple que dans sa dynastie, qu'il venait de répudier en s'érigeant en république. Le peuple de Montpellier, on va le voir, sympathisait avec la grande cause romane.

Arnauld-Amalric, primat de Septimanie, les archevêques de Bourges, Bordeaux, Auch, Embrun, vingt-huit évêques, les princes du cloître, des barons aquitains, des conquérants, et, à leur tête, le héros du concile, vinrent à Montpellier. Quand Montfort parut, les magnanimes consuls fermèrent les portes au spoliateur du Midi; il dut aller camper dans un château de l'évêque de Maguelonne. Ce ne fut pas Robert de Courçon qui présida le concile, mais Pierre de Bénévent, qui revenait d'Aragon. Il en fit l'ouverture, le mercredi 8 janvier 1215, par un sermon qu'il prononça dans l'église de Notre-Dame; puis il le réunit dans son logis, probablement le palais épiscopal. On y dressa trente canons, relatifs presque tous à l'extirpation de l'hérésie. Enfin on aborda la grande question, l'investiture de Montfort. Bien qu'elle fût résolue d'avance, le cardinal voulut donner à cet acte une forme diplomatique et solennelle. Il dit aux membres du concile : « Je vous somme et requiers, au nom du divin jugement et du devoir d'obéissance qui vous lie à l'Eglise romaine, que, déposant toute affection, haine ou jalousie, vous me donniez, selon votre science, un loyal conseil pour savoir à qui mieux et plus utilement, pour l'honneur de Dieu et de notre sainte mère l'Eglise,

Digitized by Google

pour la paix de ces contrées, la ruine et l'expulsion de l'hérétique vilenie, il convient de concéder et assigner Toulouse, que le comte Raimond a possédée, ainsi que les autres terres dont l'armée des croisés s'est emparée[1]. »

(Remarquons que Ramon possédait encore Toulouse et que, réconcilié à l'Eglise, il ne devait pas en être dépouillé, du moins définitivement). Sur ce, les évêques délibérèrent chacun avec ses clercs et rédigèrent leur avis par écrit. Montfort était absent, mais il pesait sur le concile de tout le poids de son armure. Il était l'homme nécessaire; il en était l'âme. Tous les jours il venait de Maguelonne; il descendait à la maison des Templiers, hors des murs, et conférait avec les évêques. Le légat recueillit les votes; tous proclamèrent que Montfort, le conquérant du pays, en *fût le prince et le monarque.* Cette unanimité parut un miracle et l'élection même de Dieu. Les évêques demandèrent que Montfort fût immédiatement investi du comté de Toulouse; mais le légat consulta ses instructions et vit qu'il ne pouvait faire cette investiture sans consulter le souverain pontife. Girard, archevêque d'Embrun, fut envoyé à Rome pour supplier Innocent III d'accorder Montfort pour monarque. Le légat vint à la maison du Temple annoncer son élection au conquérant. Il voulut présenter aux Pères du concile le nouveau roi de Toulouse. Conduit par Pierre et suivi de ses deux fils, magnifiques adolescents, le modeste et superbe triomphateur se rendit à Notre-Dame. A son

1. P. de Vaux-Cernay, chap. LXXXI. Trad. de M. Guizot.

Digitized by Google

arrivée dans la basilique, il fut salué par des acclamations et des hosanna à l'élu du Seigneur. Comme saint Rémi, ils dirent au nouveau Clovis : « *Ta victoire est notre triomphe !* » Ils s'acclamaient eux-mêmes, et ils avaient raison : le vainqueur, ce n'était pas Montfort ; ce n'est pas sous les lances des croisés, mais sous les crosses des évêques et les tonnerres du Vatican que succombait l'Aquitaine. Les forteresses et les cœurs, inexpugnables jusqu'ici, s'écroulaient subitement dans l'effarement de ces évocations de géants, de lions, de dragons fantastiques, que les magiciens étrusques faisaient sortir menaçants des Marais-Pontins et des Solfatares empestés de la théocratie romaine.

Pendant ces acclamations triomphales de Notre-Dame, le bruit se répandit de l'entrée de Montfort ; le peuple s'assembla en tumulte, sonna le tocsin, maltraita les croisés et se posta aux portes de la basilique pour tuer Montfort. Ce David, ce Machabée, ce monarque de la Croix, dut s'enfuir comme un voleur devant les dagues catholiques, par quelque porte dérobée, par quelque souterrain ignoré, pour regagner honteusement la maison du Temple et le château de Maguelonne. C'est dans ce mouvement républicain de Montpellier que naquit Délicios, le futur tribun de la patrie romane, et c'est peut-être son premier vagissement qui mit en fuite le lion terrifié de la Croix.

Après le concile, Simon et Pierre de Bénévent se rendirent à Carcassonne. Le légat envoya l'évêque Foulques prendre possession de Toulouse. Cet évê-

Digitized by Google

que, qui en était *sorti avec son Dieu* et qui n'y voulait *rentrer qu'avec son Dieu*, fit sans doute son retour triomphal processionnellement, *portant son Dieu* dans sa custode d'or, parmi des nuages d'encens et de cantiques. Foulques, légat du pape et délégué de Pierre de Bénévent, fut un instant le roi sacerdotal de Toulouse. Il chassa du Castel-Narbonnais, le palais des comtes, Ramon VI et le jeune Ramon VII, la comtesse Eléonore et sa petite sœur, dona Sancha d'Aragon. David de Roaïx, chef de cette illustre maison féodale et consulaire, eut l'honneur de recueillir avec ces princes infortunés la patrie mourante, l'humanité proscrite, la liberté fugitive. Ils s'abritèrent quelques jours dans ce donjon triangulaire, muni de tours, dont le sol désert, semblable au soubassement d'un autel antique, porte aujourd'hui le nom de *la Trinité*, et serait mieux nommé du Paraclet. Les deux princes se retirèrent à la cour d'Angleterre, et les deux infantes auprès de leur frère, le comte de Provence. Avec Foulques entrèrent Dominique et l'inquisition. Il établit son tribunal au pied du Castel-Narbonnais et bâtit à côté la prison des *Immurats*. La terreur régnait sur Toulouse. Le tyran mit ses soldats de la Croix au palais comtal, aux dépens des citoyens. Ceux-ci donnèrent pour otages douze capitouls qui furent déportés à Arles. Selon les statuts, il en fallait seize pour gouverner la cité. Le peuple décida que les douze qui restaient administreraient jusqu'à l'expiration de leur consulat. Il data fièrement son arrêt du 20 février 1215 : « *Philippe étant roi de France, et Ramon comte de Toulouse.* » Il taisait le nom de l'évêque : c'était une

Digitized by Google

manière de protester contre le tyran sacerdotal et d'intéresser Philippe-Auguste à l'infortune du prince déshérité, qui lentement s'acheminait vers son exil d'Angleterre.

Toulouse étant tombée, Foix, son inexpugnable citadelle de montagne, se rendit à son tour, non à Montfort, mais à Pierre de Bénévent. Le légat en prit possession au nom de l'Église romaine, la remit en garde à l'abbé de Saint-Tibéri, qui lui donna pour châtelain son neveu Bérenger. Le comte et l'infant de Foix se replièrent sur Tarascon, et le jeune vicomte de Carcassonne avec les orphelins de la Croisade, réfugiés dans ses tours, se retira dans les bercails de Cerdagne et d'Andorre. Le légat, maître de toutes les places fortes, y mit des soldats de la Croix, et ne permit aux chevaliers dépossédés de rester dans le pays qu'à la condition d'y vivre dans les bercails comme les pâtres, sans armes, sans armures, sans palefroi, ne chevauchant que des roussins ou des ânes et n'ayant qu'un éperon.

Mais cet éperon devait suffire pour relever le coursier momentanément abattu de la destinée romane.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Philippe-Auguste envoie dans le Midi son fils Louis de France. — L'archevêque d'Embrun revient de Rome. — Harangue de félicitation du pape à Montfort. — Simon attend le prince Louis pour entrer dans Toulouse.

Philippe-Auguste suivait avec inquiétude les conquêtes de Montfort. Il n'avait approuvé la Croisade qu'à demi et refusé de conduire ces farouches pèlerins, comme l'ordonnait Innocent III; il s'était contenté de permettre à son fils de prendre la croix; mais il l'avait retenu à Paris, sous prétexte de repousser les Anglais et les Allemands. Il avait vaincu à Bouvines. Trois ans s'étaient écoulés et toujours il retenait au Louvre le prince Louis. Il gardait une attitude expectante, regardant à travers la visière de son heaume royal.

Tout à coup, il voit Simon vainqueur, Ramon fugitif, Toulouse envahie, l'Aquitaine accablée. Il voit à son pacifique cousin se substituer un vassal audacieux, un homme de génie, un géant d'ambition qui, maître de l'Aquitaine et uni à l'Angleterre, pouvait renouveler Richard avec un plus famélique et dévo-

Digitized by Google

rant lion. On murmurait déjà que Philippe n'avait rien fait pour la croix, ni en Orient ni en Occident; que Simon était le vainqueur de l'hérésie, le champion de Rome, l'athlète du Christ; et les évêques pouvaient un jour pour Philippe, comme maintenant pour Ramon, pour Paris comme pour Toulouse, supplier Innocent III, le distributeur souverain des trônes, de faire asseoir ce bâtard capétien sur le trône de France. Philippe fit partir en hâte son fils Louis pour assister au triomphe de la croisade et sauvegarder les droits de Clovis et de Charlemagne. Il paraît que le lion de France avait rugi sourdement en voyant la panthère de la Croix dévorer le bélier de Toulouse. Montfort avait entendu ou pressenti ce rugissement. Il craignit qu'une croisade royale ne vînt défaire l'œuvre de la croisade papale, et que Philippe-Auguste ne prît le parti de Ramon VI. Pour apaiser le monarque, il lui envoya son chancelier, son diplomate, Gui de Vaux-Cernay, évêque de Carcassonne. Gui calma le roi et revint avec le prince Louis, qui avait donné rendez-vous à la plus haute noblesse de France pour le jour de Pâques, à Lyon (19 avril). Il partit de Paris avec Philippe, évêque de Beauvais, son cousin, Mathieu de Montmorency, et les comtes de Saint-Paul, de Ponthieu, d'Alençon. Ces barons normands rallièrent en chemin le vicomte de Melun, le sire de Beaujeu, la chevalerie du Berry, de la Bourgogne et du Nivernais. Gui de Vaux-Cernay était comme l'abbé de Cîteaux de cette croisade gallicane et triomphale. Louis ne passa qu'une nuit à Lyon et, le 20 avril, continua sa route vers le Midi. Montfort se rendit à sa rencontre. Après le

Digitized by Google

concile, il était revenu sur les bords du Rhône. Il achevait de grappiller et de gaspiller l'héritage ravagé des Ramon. Il reçut de l'archevêque d'Arles la *terre d'Argence*, c'est-à-dire les Camargues. (30 janvier). Il donna à Arnaud, évêque de Nîmes, qui lui avait livré cette vicomté, le territoire et bourg de Milhaud, *dont il était* et *devait être le maître, comme comte de Toulouse et vicomte de Nîmes.* (7 février). A Raimond, évêque d'Uzès, il donna divers bourgs, terres, dîmes, péages, albergues, et la viguerie d'Uzès, droits et *domaines du ci-devant comte de Toulouse*, que Montfort tenait par commission de Pierre de Bénévent (6 mars). Ils se partageaient l'immense dépouille avant que le pape eût prononcé, avant que Philippe-Auguste eût consenti. C'était un pillage anticipé et universel.

Montfort se rendit jusqu'à Vienne à la rencontre du prince Louis. Le vieux guerrier était plus féodal que clérical; il tenait plus au roi qu'au pape; il se jeta avec effusion dans les bras du jeune prince, et le prince le reçut comme un père et comme un héros, l'honneur de la France et l'appui du trône capétien. Ils luttaient de diplomatie féodale. Le prince, par ces caresses, s'efforçait de détacher Montfort du cardinal et de Rome pour le maintenir dans sa fidélité envers Philippe-Auguste et la France. Montfort était déjà gagné quand le prince rencontra le légat Pierre de Bénévent. Le cardinal était soucieux : il craignait un conflit entre l'autorité royale et l'autorité pontificale. Il redoutait que Philippe ne voulût abattre sa griffe sur la conquête; car enfin le conquérant, c'était le pape et

Digitized by Google

non le roi, l'Église et non la France ! Philippe était suzerain de l'Aquitaine, mais Innocent III était suzerain du monde. Rome dominait tout, évêques et rois.

Le prince, *plein de douceur et de bénignité,* dissipa les inquiétudes du légat; il approuva toute l'œuvre du pontife et déclara qu'il venait comme croisé et comme pèlerin. En descendant le long du Rhône, Louis et les barons de France entendirent, de la bouche même du conquérant, les dramatiques récits de cette lugubre et tragique aventure, sinistrement attestée par un sol désert, les ossements des champs de bataille et les squelettes des villes incendiées, encore fumantes de la colère d'Innocent III.

Louis fit halte dans l'abbaye de Saint-Gélis; il y attendit le légat, retenu à Arles, et y reçut l'archevêque, Bernard d'Embrun, et les députés du concile, de retour de Rome. Ils rapportaient la réponse du pape au légat, aux évêques et à Simon : Montfort était provisoirement investi du comté de Toulouse, jusqu'à la décision définitive du concile de Latran. Voici la lettre du pontife[1] :

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . »

Latranus, latrat et latrocinat. Rome s'adjugea le comté de Melquiel, qu'elle donna aux évêques de Maguelonne. Plus tard elle retiendra la Provence transrhodane.

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. LXXXII, p. 316.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Louis à Montpellier, à Béziers, à Carcassonne. — Démolition des murailles de Narbonne. — Entrée de Montfort à Toulouse.

De Saint-Gélis, Louis, flanqué de Simon de Montfort et de Pierre de Bénévent, se rendit à Montpellier. Le peuple fit honneur au prince de France, et accueillit même Montfort dans ses murs, non le *monarque* des évêques, mais le vassal de Philippe-Auguste, protecteur de sa république. Le légat exigea de ce peuple récalcitrant un serment de catholicité, et inféoda à l'évêque le comté de Maguelonne, confisqué sur le comte de Toulouse par Innocent III. Cette inféodation ne fut point gratuite, car outre le cens annuel de 20 marcs d'argent, le pape en tira pour sa part 1220 marcs ou sterlings d'argent, plus 320 livres[1] aux cardinaux, plus un cheval et une mule au camérier, et plusieurs autres sommes aux officiers de la chancellerie pontificale. L'avarice romaine était proverbiale, et la croisade fut moins un pillage soldatesque qu'une déprédation cléricale et cénobitique.

1. Ou 840 *livres*. — Illisible dans le manuscrit. — (*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

De Montpellier le prince capétien se rendit à Béziers. Depuis le grand massacre, Béziers n'était plus qu'un chaos de murailles incendiées, au-dessus duquel s'élevaient, comme des îles, quelques maisons sauvées du feu. La peste, sortie des morts, fut sa première habitante; puis les vautours, qui mangèrent les cadavres; puis les bohèmes, qui fouillèrent les cendres; puis les croisés, qui en balayèrent les ossements; puis enfin l'évêque Montpeyroux, qui revint camper sur ces décombres comme le génie des ruines. Louis jugea dans Béziers le ravageur, l'ange de la dévastation, je veux dire Arnauld-Amalric. Devenu archevêque de Narbonne, il avait *usurpé* le duché de Gothie. Montfort avait protesté, voulant réserver pour lui l'intégrité de la conquête. Les Narbonnais s'étant insurgés contre Montfort, Simon ordonna la démolition des murs de Narbonne. Amalric défendit ses vieilles murailles romaines. Il interdit à Monfort d'en franchir les portes; mais Simon n'en tint compte; Arnauld l'excommunia, doubla et tripla l'anathème. Les deux rivaux se rendirent à la rencontre du prince Louis. Le capétien ne voulut juger leur différend qu'à Béziers, où devaient se rendre les habitants de Narbonne. Les citoyens cette fois étaient d'accord avec l'archevêque. Les trois partis comparurent au tribunal du fils de France. Amalric porta la parole pour Narbonne; il invoqua son titre de chef sacerdotal de la croisade et de duc de Narbonne, et le dévouement de la race vicomtale, dont il était, toujours amie de la France depuis la grande Ermengarde, et parente même de l'infante Blanche de Castille. Montfort soutint que les Nar-

Digitized by Google

bonnais s'étaient armés contre Dieu, les pèlerins, la chrétienté. En effet ils détestaient Simon, et l'avaient chassé de leurs murs, ainsi qu'Amaury, son fils, et son frère Gui. L'archevêque se porta garant de la fidélité de ses vassaux. Louis reconnut la grande part qu'Amalric avait prise à la guerre, mais il était gagné par le légat, le chef de la croisade et les barons français. Il donna tort au prince de Septimanie. Toutefois il laissa l'odieux de la mesure au légat romain. C'est au nom du cardinal de Bénévent que fut décidée la ruine des murailles de Narbonne et de Toulouse. C'est de Béziers, de la ville des ruines, que partit le démantellement des métropoles pyrénéennes.

Louis n'obliqua pas sur Narbonne; comme la croisade, il marcha droit sur Carcassonne. Il garda en otages les députés narbonnais et ordonna au vicomte Américde venir à Carcassonne. Le prince voulait réconcilier Américet Simon. Le vicomte reconnut Simon comme duc de Narbonne, mais seulement jusqu'au concile de Latran. Les consuls jurèrent également, et Montfort prit sous sa protection le vicomte, les consuls et la cité. Simon se plaignait de ce que l'archevêque l'empêchait d'exercer la régie du comté de Toulouse, qu'il tenait du Saint-Siège; Arnauld, de ce que Simon lui disputait Narbonne et le duché de Gothie, qu'il tenait depuis son sacre (1212); c'était la querelle de l'empire et du sacerdoce. Montfort s'appuyait sur Philippe-Auguste, Arnauld sur Innocent III. Le pape donna raison au primat. Il écrivit sévèrement à Montfort, blâma la démolition des murs de Narbonne, l'hommage extor-

Digitized by Google

qué au vicomte et aux consuls, et son ingratitude envers son bienfaiteur, le grand chef sacerdotal, le premier promoteur de la croisade. L'audacieux chef se jouait des menaces d'Amalric et même d'Innocent III.

Pierre de Bénévent convoqua dans le palais épiscopal les évêques, le prince Louis, Simon de Montfort, les barons croisés, et leur communiqua officiellement l'ordre du pontife qui conférait à Simon le gouvernement du pays jusqu'au concile général. En conséquence le prince de Sidon partit pour recevoir la soumission de Toulouse. Les consuls prêtèrent serment à cet envoyé du pape et du roi de France. Ils consentirent, quoique à regret, à la destruction de leurs murailles romaines. Louis partit ensuite de Carcassonne, et par Montréal se rendit à Fanjaus. Il y demeura quelques jours dans le manoir de Prouille-Bélissen. Il y vit Dominique de Gusman, fondateur de l'ordre dominicain, qui organisait dans son monastère de Prouille la prédication, l'espionnage, la police et la torture du peuple roman. La croisade judiciaire allait continuer la croisade militaire. De Fanjaus, Pierre de Bénévent et Simon de Montfort firent une chevauchée jusqu'à Pamiers pour y recevoir la soumission du comte de Foix. Ramon-Roger descendit de son inexpugnable donjon. Le légat lui ordonna de le remettre à Simon. Il était déjà entre les mains de l'abbé de Saint-Tibéri. Le cénobite le passa au chef de la croisade. Le héros de l'invasion et le héros de la défense se trouvaient en présence au Castellar. Simon ne voulut pas voir Ramon-

Digitized by Google

Roger; soit haine, soit crainte d'une altercation de paroles et d'épées, soit honte et fureur de rencontrer, lui vainqueur, ce grand vaincu triomphant, qui ne remettait qu'à Rome et au roi de France son invincible épée et ses inexpugnables tours, soit pressentiment que cette épée chasserait sa race et son cadavre, et que de ces tours de Foix redescendraient la délivrance et la victoire.

Pierre de Bénévent et Simon de Montfort revinrent à Fanjaus, où Louis concertait, sans doute, avec saint Dominique, l'Inquisition, qui devait compléter la croisade. Puis, à travers le Lauraguais, ils s'avancèrent vers la grande cité romane. Toulouse était dans la consternation. Trois cavaliers se présentèrent à sa porte orientale : l'un représentait l'Absolutisme divin, l'autre le Despotisme féodal, le troisième la Dévastation. Leurs palefrois s'appelaient, l'un l'*Erreur*, l'autre la *Terreur*, l'autre enfin l'*Horreur*. Foulques, l'*évêque des Diables*, les reçut sur la porte du Castel-Narbonnais. Dans cette forteresse romaine, dans ce palais des Saint-Gélis qu'habitaient, avec ces princes, la Justice, la Clémence, les arts de la paix, les chefs de la conquête tinrent conseil. Que faire de cette grande cité, soumise, mais non vaincue et toujours indomptée? « Il faut brûler Toulouse! s'écria l'évêque Foulques; il faut tirer vengeance des maux que les Toulousains ont faits aux pèlerins de la croix. » Foulques voulait renouveler, sur une plus large échelle, l'incendie de Béziers. L'évêque soutenait l'avis du roi des Truands. Montfort s'écria : « Il ne s'agit pas de détruire Toulouse, mais de le

Digitized by Google

conserver. Il faut brider ce peuple, enlever ses armes, abattre ses murailles ! » Simon sans doute exprimait le sentiment du prince français et du légat romain. L'exterminateur fut cette fois le conservateur. Sans lui la croisade finissait comme elle avait commencé, par l'extermination et le massacre. On résolut d'abattre les principales fortifications et d'ouvrir de larges brèches dans l'enceinte romaine.

Déjà le prince de Sidon et l'évêque Foulques avaient ordonné la démolition des remparts. Leur ordre avait été éludé par les consuls. Il fut exécuté par les croisés du Nord ou du Midi ; nul citoyen, je pense, ne voulut mettre la main à ce meurtre de la cité. La vénérable métropole fut éventrée dans toute sa périphérie. On ouvrit de larges plaies correspondantes aux grandes artères. On mit à nu les entrailles qui enfantaient et protégeaient un grand peuple. Et, à chaque coup de pic, ces murailles de briques rouges semblaient saigner, et la vie s'écouler à flots avec le sang de son cœur maternel. La Rome de la Garonne n'était plus qu'un grand village rustique ; la cité palladienne avait perdu son armure ; le bélier solaire des Cantabres, invaincu, mais garrotté et renversé sur le sol par ses pâtres, devenus ses bouchers, était lâchement dévoré par le lion de la croisade. Un légat de Rome et un fils de France présidaient à cet égorgement.

Un silence de mort planait sur la cité, sur tout le Midi. La chronique se tait, l'épopée romane est muette. Les tables capitulaires sont perdues. La moitié des consuls étaient comme otages dans les pri-

Digitized by Google

sons d'Arles; l'autre moitié fut probablement supprimée. Le consulat fut évidemment aboli; on n'en trouve plus trace pendant la domination de Montfort. La liberté était morte. Quelques barons avaient suivi les comtes en exil; d'autres vivaient dans les cavernes ou guerroyaient dans les forêts; d'autres, sur leurs coursiers, se dirigeaient vers les Pyrénées. Les yeux fixés sur le Salao, qui marque le milieu de la grande Cordilière, ils gravissaient vers les sources de l'Ariège. Là se dressaient encore dans les nuées, l'un en Aquitaine et l'autre en Aragon, deux autels inviolés de la liberté, Montségur et Castelbon.

Le prince français voulut conserver de la mulctation et mutilation de Toulouse un symbolisme monacal. Il pria Montfort de lui procurer une relique de saint Vincent, martyr. Vincent est le saint de la victoire et de la vinculation, le patron des guerriers et des geôliers. C'est l'ennemi des Albigeois. Il a son autel à Castres, en face d'Albi. Simon demanda à Guillaume, abbé de Castres, une relique du plus belliqueux des *barons du ciel*. Guillaume, en considération de l'*utilité* de Montfort *dans l'affaire de Jésus-Christ*, lui fit présent d'une mâchoire du protecteur des camps (Castres). Deux actes furent dressés de cette cession, l'un dans le monastère de Saint-Vincent, l'autre dans la chapelle de la milice du Temple, à Toulouse. Simon remit au Capétien la précieuse relique, que le royal pèlerin devait déposer à Saint-Germain-des-Prés de Paris.

C'est ainsi que Montfort entra dans Toulouse. Il

Digitized by Google

employa six ans à franchir les soixante lieues qui séparent Béziers de Toulouse; il mit à s'en emparer, par félonie, le même temps que Ramon de Saint-Gilles, bisaïeul du prince qu'il détrônait, avait mis à faire la conquête de Jérusalem et de l'Orient.

Digitized by Google

LIVRE XIII

GUI CAP DE PORC

CHAPITRE PREMIER

Départ du prince Louis. — Départ du legat Pierre de Bénévent. — Fin de la croisade. — Triumvirat de Montfort, Foulques et Saint-Dominique. — En cinq mois, ils font supplicier 10.000 citoyens de Toulouse.

Le prince Louis avait fini sa quarantaine; sa croisade n'avait été qu'une chevauchée pacifique, une promenade triomphale. Elle se terminait par la *possession* de Toulouse, la Jérusalem du Paraclet. Sa présence, évidemment calculée par Philippe-Auguste, réservait tacitement la suzeraineté de la France contre l'ambitieux Simon et l'insatiabilité romaine. Du reste, le *monarque* des évêques se montra toujours vassal dévoué envers le fils de France. Il escorta le prince jusqu'à Montauban. C'était le quartier général

Digitized by Google

des comtes de Foix. Ainsi ces princes avaient rendu leur forteresse du Quercy, comme leur citadelle de montagne, portes avancées de Toulouse, restées invaincues comme leur métropole. A Montauban, Louis dit adieu au chef de la croisade : il laissait le Midi sous le fer du conquérant et sous la houlette du dominateur céleste de l'Albigeois, dont il emportait quelques dents, saint *Vincent* de Castres. Mais cette *mâchoire* allait continuer de mordre, de broyer, de triturer l'Aquitaine, sa proie. Le saint des guerres allait se transformer dans le saint des prisons, des geôliers, des bourreaux. A la Croisade succédait l'Inquisition. Montfort reçut à Montauban l'hommage de Géraud, comte d'Armagnac, retardataire amené par Garzias, archevêque d'Auch.

Simon revint à Toulouse pour dire adieu au cardinal Pierre de Bénévent. Le légat, sa mission terminée, revenait à Rome pour assister au concile de Latran. Ce diplomate avait, en quelques mois, fait plus que les armes de la croisade; il avait intronisé le jeune roi d'Aragon, détrôné le vieux comte de Toulouse, réconcilié et dépouillé Ramon VI de ses États, et banni d'Aquitaine la maison de Saint-Gilles. Il avait pris Toulouse d'une parole, ce que n'avaient pu exécuter la bataille de Muret et cent combats. Il avait abattu les murailles romaines de Toulouse, de Narbonne, démantelé les villes du Midi, arraché aux barons leurs armures, leurs éperons, leurs palefrois. Il avait fait rendre gorge à l'abbé de Citeaux, au massacreur de Béziers, au voleur du duché de Gothie. Il avait trompé Innocent III, et maintenant il se rendait à Rome pour se justifier de toutes

Digitized by Google

ses iniquités devant le concile de Latran. Montfort lui fit cortège le long du Rhône. A Lauriol, Burnon, évêque de Viviers, vint lui offrir des fiefs, des rentes, des privilèges, lambeaux arrachés de la grande spoliation de Toulouse. Simon ne quitta son grand ami qu'à l'abbaye de Saint-Antoine, en Viennois.

Montfort partagea sa conquête en trois sénéchaussées : Beaucaire, Carcassonne et Agen. Il n'était encore que régent; on l'appelait déjà *comte de Toulouse*, *marquis de Provence*, *duc de Gothie*. On lui donnait le titre d'*Altesse;* on laissait échapper parfois le mot de *monarque*. Or ce fut pour ébaucher cette monarchie et consolider le monde catholique ébranlé, qu'Innocent III convoqua le concile œcuménique de Latran.

Le comte, après avoir parcouru ses États, rentra dans sa capitale. Il transféra sa maison du palais de Carcassonne au palais de Toulouse. Il établit dans le manoir des Saint-Gélis sa noble épouse, la vertueuse héroïne de la Croisade, Alix de Montmorenci, et la comtesse de Montfort fut appelée comtesse de Toulouse. Elle y vint avec ses beaux enfants, dont les plus jeunes sortaient du berceau et dont les aînés étaient des adolescents superbes, de magnifiques chevaliers. La magnanime princesse fut sans doute accueillie par les hourras des conquérants; mais son sourire ne put éclairer le deuil de la cité; sa bonté ne pouvait consoler la douleur immense de l'Aquitaine. Que se passait-il alors à Toulouse? Tout se tait, chroniques, poèmes, fastes consulaires. Rien ne parle que ce silence de mort : Toulouse est un sé-

Digitized by Google

pulcre, un monument patibulaire. Trois hommes y règnent : Montfort, l'évêque et le légat ; et ces trois hommes, en cinq mois (d'avril en octobre), suppliciè-rent 10,000 Toulousains, 2,000 par mois!

Montfort ne se rendit point au concile de Latran. Il y députa son frère Gui, qui partit avec l'évêque de Toulouse. Foulques amenait avec lui saint Dominique. Dominique, Foulques et Simon étaient le même corps à trois têtes. Montfort avait donné à Foulques la ville de Fanjaux, et à Dominique le château contigu de Prouille. Foulques emmena Dominique de Fanjaux à Toulouse. Dominique fut mis à Toulouse à l'ombre du Castel-Narbonnais, et son couvent sous les ailes des balistes de Montfort. L'ordre dominicain était l'auxiliaire de la Croisade. Dominique inquisitoriait déjà dans le Lauraguais ; il entra dans Toulouse avec l'évêque et les supplices, et tout porte à croire qu'il fut mêlé comme orateur, comme accusateur, comme convicteur, aux carnages judiciaires de Toulouse. L'histoire voudrait l'enlever à cette atmosphère de sang ; il en sort toujours tout rouge. Or, c'était pour organiser son ordre et son tribunal que Foulques l'emmenait à Rome.

Cependant le prince Louis était de retour à Paris. *Il raconta à son père*, dit le chroniqueur roman, *ce que Montfort avait fait au comte Ramon*. Philippe se montra soucieux et irrité. On devine ce que le monarque répondit à son fils : « Tu as remplacé le Bélier par le Lion ; tu as conduit Montfort dans Toulouse. Le voilà dans la capitale des rois goths et des Jaonnas cantabres. Il peut en sortir un autre Alaric, un autre Goaiffer, un autre Richard Cœur-

Digitized by Google

de-Lion des Alpes et des Pyrénées ! Il est vassal de France? Sans doute; mais il est aussi vassal d'Angleterre, et vassal encore, spirituel et territorial, de Rome. Il peut s'unir à Jean-sans-Terre, à Innocent III. Il est régent de sa conquête, et il s'intitule déjà comte de Toulouse, marquis de Provence, duc de Gothie. Il a cherché un trône en Hongrie, à Constantinople, dans tout l'Orient. Il l'a maintenant à Toulouse. Il règne comme un bourreau, comme un Tartare; il verse des fleuves de sang. Il dépopularise la royauté : ce sang rejaillit sur les lis de France; ils en resteront pourpres. Il faut rendre ce sang à l'Église; il faut amoindrir Montfort et relever les Ramon; ils sont nos cousins; ils descendent comme nous de Louis-le-Gros. Mais où sont-ils, ces princes infortunés? Ils errent à la merci des vents et des flots; ils cherchent un refuge en Angleterre, au lieu de le chercher en France, aux portes du Louvre, au foyer de Hugues, notre commun aïeul! »

Telles devaient être les paroles dont la colère calculée et rugissante de Philippe-Auguste, à la fois renard et lion, fit retentir son antre royal. Quelques jours après, Louis vit sa jeune épouse, Blanche de Castille, lui donner un fils qui devait réaliser l'idée capétienne et recueillir l'héritage des Ramon, les rapines de Montfort et les immenses ruines du Midi.

Pierre de Bénévent, de son côté, rentra bientôt aussi dans Rome. Il rendit compte de sa mission au pontife. Innocent ne fut guère moins mécontent que Philippe. Maître Pierre avait outrepassé ses instructions : il avait réconcilié le comte Ramon et l'avait

Digitized by Google

dépouillé de ses États, réconcilié Toulouse et égorgé ses citoyens; Thédise, Foulques, Bénévent s'étaient joués des ordres du souverain pontife. Il avait réprimandé sévèrement Montfort, et l'audacieux chef des croisés avait mis le pied sur les tonnerres du Vatican! Mais de quoi pouvait se plaindre Innocent? N'avait-il pas armé la croisade, soulevé la France, l'Europe, contre Ramon VI? N'avait-il pas recommandé de mêler la foi punique à la foi romaine, le stratagème à la stratégie, pour vaincre le grand prince pyrénéen? Maintenant le regret et le remords viennent trop tard. L'épée a achevé son œuvre : il faut défendre ce crime. Montfort est l'homme nécessaire; il faut justifier cet archange de la destruction. Et c'est ce que viennent faire ses avocats Foulques, Thédise, Dominique, le prince de Sidon, devant le tribunal d'Innocent III.

Les spoliés accouraient, en même temps que les spoliateurs, devant le grand juge romain. Ramon VI ne fut qu'un instant en Angleterre : il repassa l'Océan, aborda en Navarre, et se rendit à Castelbon, l'asile pyrénéen du Sud. Là il trouva le comte de Foix, Bernard de Commenges, Arnauld de Villemur, Gui de Cap-de-Porc, le légiste de la patrie romane. Ils descendirent à Barcelone, d'où une felouque, à travers le golfe de Roland, transporta ces nobles pèlerins au port de Gènes, d'où ils se rendirent à Rome.

Un autre navire anglais déposa trois voyageurs à l'embouchure de la Gironde. C'étaient le jeune comte Ramon, Geoffrès de Poitiers, son gouverneur, et Arnaud Topina, son écuyer. Ils étaient déguisés en

Digitized by Google

marchands, avec des mulets et des bagages. Au Bec d'Ambès, deux routes s'ouvrirent devant eux avec les deux fleuves. La Garonne les conduisait à Toulouse, au cœur de la patrie, mais au centre des supplices. Ils remontèrent la Dordogne : ils contournaient la croisade, ils évitaient Montfort. Les sauvages et solitaires massifs de la Corrèze et de la Lozère leur offraient de riches manoirs hospitaliers : Turenne, Ventadour, Uzerche, les camps des faidits. Bernard de Cazenac et Na Hélis reçurent le prince dans leurs grottes. Ce fut alors peut-être que ce vaillant baron reprit Castelnau, en égorgea la garnison de croisés et en décora les tours d'un chapelet de cadavres. C'était le lendemain du triomphe de Montfort, la veille du concile de Latran, et le jeune prince put y voir un symptôme du réveil national. Des cimes glacées du Gévaudan, il descendit dans la vallée du Rhône. Valence était la ville d'Adhémar et de Geoffrès de Poitiers. Montélimart, Orange, Avignon, étaient sympathiques. Il y trouva certainement les Adhémar, les Porcelet, et ce vaillant chevalier et troubadour, Gui de Cavaillon, qui stimulait son juvénile héroïsme. Les conjurés, évidemment, concertèrent alors l'insurrection patriotique. A son retour d'Italie, ils attendront le prince sur la plage ; ils attaqueront Beaucaire, et le Midi se lèvera des Alpes à l'Océan. Ramon s'embarqua à Marseille, aborda à Gènes, et retrouva son père à Rome.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Concile de Latran. — Ouverture du concile. — Sermon d'Innocent III. — Le signe Tau. — Transsubstantiation. — Inquisition. — Ordres de saint Dominique et de François d'Assise.

Le quatrième concile de Latran est le plus grand de la théocratie romaine. Au plus majestueux des pays le plus magnifique des conciles œcuméniques. Et d'abord ce superbe pontife universel. Au-dessous cinq partriarches d'Orient : Constantinople, Alexandrie, Antioche, Jérusalem, le Liban. Plus bas, 71 métropolitains, 412 évêques[1], 900 chefs de monastères; les ambassadeurs de Constantinople, d'Allemagne, de France, d'Aragon, de Hongrie, de Chypre; des représentants de villes, principautés et républiques; enfin les pauvres princes spoliés d'Aqui-

1. Parmi les évêques, on remarque. . . . . Ximénès de Tolède, tout rayonnant de la bataille de Tolose, Amalric, archevêque de Narbonne, dont le sang de Béziers avait teint la robe en pourpre. L'évêque de Liège, dans la première séance, parut vêtu d'écarlate, comme comte; dans la deuxième, vêtu de vert, comme duc, puis de violet et d'ornements sacerdotaux, comme évêque.

Digitized by Google

taine. L'Europe, l'Afrique, l'Asie, se pressaient autour de ce maître du monde.

Le jour de saint Martin (11 novembre), Innocent convoqua la catholicité dans l'église de Saint-Jean-de Latran. La foule était si pressée que, sous le vestibule, l'archevêque d'Amalfi et trois évêques furent étouffés. Innocent monta sur son trône, bénit l'assistance, et ouvrit le concile par un sermon. Il prêcha sur ces paroles du Christ : « J'ai fort désiré manger avec vous cet agneau pascal avant que je meure. » (Luc, XXII, 15.)

« Je désire célébrer avec vous une triple Pâque : une *corporelle*, une *spirituelle*, une *éternelle*. Une Pâque corporelle, pour déliver Jérusalem ; une Pâque spirituelle, pour restaurer l'Église universelle ; une Pâque éternelle, pour passer à la gloire de l'éternité.

« 1. Jérusalem est captive. Agar opprime Sara. On révère Mahomet où l'on adorait le Christ, où Dieu opéra le salut sur le point central de la terre. O honte ! ô insulte !

« 2. *Pour la Pâque spirituelle*, le Seigneur en parle à l'homme vêtu de lin qui porte un écritoire sur la hanche. Il lui dit : Traverse le milieu de la ville et marque d'un T sur le front ceux qui gémissent sur les horreurs qui s'y sont commises. Il dit à six hommes portant des instruments de mort : Parcourez la ville et frappez tous ceux qui n'ont pas cette marque ; n'épargnez personne, commencez par mon sanctuaire. Or, l'homme au vêtement de lin, c'est moi, le pontife romain. La ville, c'est l'Église ; les hommes au glaive et à la hache, c'est vous. Allez,

Digitized by Google

frappez, exterminez! frappez par l'interdit et l'excommunication! La foi périt, les hérétiques se lèvent, les schismatiques haussent la tête, les enfants d'Agar triomphent.

« 3. *Pour la Pâque éternelle*, il est dit : Heureux ceux que le Seigneur trouvera veillant! Il les fera asseoir à sa table. Mais il y a une nourriture spirituelle et une nourriture corporelle. Il est dit de la première : Donnez-leur à manger; de l'autre : Tue et mange. On lit de la première : Ils mangent les sacrifices des morts; de l'autre : Mon glaive dévorera la chair. Enfin il y a une nourriture du très saint sacrement de l'Autel, et une nourriture dans la félicité. Heureux qui mangera le pain dans le royaume de Dieu! C'est ce dernier pain que je désire avant tout manger avec vous, cette Pâque suprême, afin que nous passions du travail au repos, de la douleur à la joie, de la souffrance à la félicité, de la mort à la vie, de la corruption à l'incorruptibilité, par N. S. J.-C. Qu'il soit honoré d'éternité en éternité! »

Ce pontife mourant, jeune encore, débile, et portant le poids du monde, prêchant, du bord de son tombeau, du seuil de l'éternité de Dieu, le meurtre des hommes, le massacre des nations, et, couvert du sang du genre humain, implorant la félicité du ciel, ajoutait encore à la solennité lugubre de ce concile, image du jugement universel. Ce n'était pas le vicaire du Christ; c'était Moïse, c'était Phinées, c'était la synagogue, non plus juive, mais romaine et colossale.

Innocent mit le concile sous l'invocation de Martin de Tours. Mais Martin intercéda pour Pris-

Digitized by Google

cillien d'Avila et rompit avec les évêques meurtriers de cet ancêtre des Albigeois. Il ne voulut pas communier avec Idace et Didace, qui avaient répandu le sang des saints d'Aquitaine. Martin de Tours n'eût pas communié davantage avec Lothaire de Conti. L'hérésie idacienne, l'hérésie du meurtre, du glaive, du bûcher, était sur le trône du Vatican. Elle présidait le concile de Latran; elle s'incarnait dans Innocent III [1].

Le concile ne délibérait qu'à huis clos : ses décrets seuls, en soixante-dix canons, furent publiés en deux séances solennelles, le 20 et le 30 novembre, et chaque lecture fut précédée d'une allocution du pontife.

Le concile expose d'abord la doctrine romaine : un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, des anges, des hommes et même des démons, qui, par Moïse, a donné la loi, et montré la vie par son Fils, né de la Vierge. (C'est une réfutation sous-entendue de l'albigéisme, dont le fantôme remplissait la basilique de Latran.)

Il n'y a qu'une Église universelle, hors de laquelle nul n'est sauvé. Jésus-Christ en est le prêtre et la victime. Son corps et son sang sont véritablement contenus au sacrement de l'autel; le pain est transsubstancié au corps et le vin au sang, par le pouvoir divin du prêtre légitimement ordonné. C'est la première fois qu'est employé le mot de *transsubstantiation*, terme impropre, car qu'existe-t-il au delà de la

1. Ximénès, patriarche de Tolède, glorifia la papauté, puis traduisit son discours en français, en allemand, en italien, en espagnol et en basque, stupéfiant le concile de sa science polyglotte.

Digitized by Google

substance? Et la substance, n'est-ce pas Dieu? C'est donc au concile de Latran que fut irrévocablement fixé ce rite, encore indécis au temps de Bérenger de Tours et de Grégoire VII.

Joachim de Flore avait accusé P. Lombard d'avoir erré sur la Trinité en enseignant une sorte de quaternité, le Père, le Fils, l'Esprit, et l'essence commune de la Triade. Le concile disculpe le *Maître des Sentences*, réfute Joachim, et semble s'excuser de condamner le patriarche de l'illustre monastère de Flore. Il frappe les autres erreurs du grand mystique calabrais dans Amauri de Chartres et David de Dinan. Amauri soutenait que tout *chrétien est membre de Jésus-Christ*. C'est l'idée de saint Paul. Il fut condamné par le pape et l'Université de Paris. Il mourut de chagrin, mais laissa des disciples. Ils prétendaient que le Père avait régné sous la loi mosaïque, que le règne du Fils durait depuis douze cents ans, et que maintenant allait commencer le règne du Saint-Esprit; que tous les sacrements étaient supprimés, et qu'il suffisait pour le salut de l'effusion de l'Esprit divin. Ils niaient le ciel et l'enfer localisés, la résurrection des corps, la transsubstantiation, les autels, les images, les reliques; ils disaient enfin que le pape était l'Antechrist et que Rome était Babylone. C'étaient les idées de Joachim et de l'Évangile éternel. Ces disciples d'Amauri n'étaient pas des ignorants, mais des docteurs, des prêtres, diacres, sous-diacres et clercs de l'Eglise de France. Guillaume l'orfèvre, leur prophète, prédisait quatre plaies : la famine consumerait le peuple, la terre engloutirait les bourgeois, le glaive dé-

Digitized by Google

vorerait les seigneurs, et le feu du ciel anéantirait les prélats de l'Antechrist. Pierre, évêque de Paris, les fit traquer par le docteur Raoul de Nemours. Il en séduisit une quinzaine et les conduisit à l'évêque; un synode jugea ces malheureux : ils furent condamnés, dégradés, et brûlés aux halles de Paris. Amauri, leur chef, fut anathématisé et ses os, exhumés du cimetière (20 décembre 1210), balayés aux ruisseaux ou jetés aux bûchers; et ce sont toutes ces horreurs qui, cinq ans après, furent confirmées par le concile de Latran!

Anathème aux hérétiques, quels qu'ils soient! Condamnés, ils seront abandonnés au bras séculier. Les clercs, dégradés avant le supplice. Les biens des laïques confisqués par les princes, les biens des clercs par les églises. Les suspects, excommuniés; après un an, condamnés. Les princes expulseront de leurs terres les hérétiques notés par l'Église. S'ils refusent, excommuniés par l'évêque; s'ils persistent, après un an, dénoncés au pape. Le pape déliera leurs vassaux de l'hommage, et livrera la terre aux catholiques pour y maintenir la foi. — C'est la croisade des Albigeois rendue générale, universelle.

Les catholiques croisés contre les hérétiques recevront les mêmes indulgences que contre les Musulmans. Anathème aux croyants, aux fauteurs, aux receleurs des hérétiques! S'ils ne satisfont dans l'année, ils seront déchus de tout droit, exclus de tout office. Ils ne pourront élire, témoigner, tester, hériter. Juges, leurs sentences seront nulles; avocats, ils ne plaideront pas; notaires, leurs actes seront invalidés; clercs, ils seront déposés. Excommunié qui n'évite

Digitized by Google

pas les excommuniés. Ni sacrements, ni sépulture ecclésiastique !

L'évêque visitera au moins une fois l'an son diocèse. Il prendra trois hommes qu'il fera jurer. Ils dénonceront les hérétiques, les conventicules secrets, les habitudes singulières. Les accusés, convaincus ou relaps, seront punis canoniquement. S'ils refusent le serment, ils sont hérétiques. Les évêques indulgents ou négligents seront déposés. — Voilà l'inquisition.

Les prêtres seront chastes et sobres, éviteront les cabarets, le jeu de dés, les jongleurs, les baladins, et ne feront aucun négoce. Défense aux clercs de prononcer une sentence de mort, ni de coopérer à un jugement de sang. Défense de faire des opérations de chirurgie qui nécessitent l'emploi du fer et du feu. Défense de bénir l'eau froide ou l'eau bouillante, ou le fer ardent, pour servir au jugement de Dieu. — Ce sont des traits de mœurs. Innocent ne veut pas qu'on allume un réchaud magique, mais il ordonnera des milliers de bûchers; il ne veut pas qu'on tire d'une veine une gouttelette de sang, mais il en fera verser des fleuves, par Simon de Montfort. Il s'écriera, lui-même, dans un sermon célèbre : « *Glaive, glaive, sors du fourreau!* »

La Réformation du XII^e^ siècle avait été une explosion de la parole, une faim de la science, une soif de l'amour divin. Innocent III voulut répondre à ce besoin des esprits en opposant à la propagande albigeoise une propagande catholique.

Le concile ordonna que les évêques attachassent à

Digitized by Google

leurs cathédrales des théologiens, des maîtres, et surtout des prédicateurs. C'est alors que se présentèrent deux hommes qui devaient réaliser avec éclat la pensée du pontife, Dominique de Guzman et François d'Assise. Ils avaient déjà ébauché leurs ordres, l'un à Assise, l'autre à Toulouse. Jamais hommes plus dissemblables : Dominique, un hidalgo Castillan, un Espagnol africain, formé dans les guerres de l'islamisme ; François, un Napolitain, un orateur lazzarone, un poète qui parlait avec les oiseaux, un disciple de Joachim de Flore. Les deux chefs d'ordre, encore obscurs, vont se partager l'apostolat du monde, tant leurs instituts répondent aux besoins du siècle.

Le concile fixe la hiérarchie théocratique : au sommet le pontife romain; au-dessous, les quatre patriarches de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem; plus bas les primats, archevêques, évêques. C'est l'Église impériale. Puis vient l'Église populaire, le monachisme immense. Mais le cénobitisme a aussi ses princes du cloître qui montent sur les sièges épiscopaux, et quelquefois sur le trône pontifical. La plèbe monacale avait enfanté le césarisme. Grégoire VII était un moine. Le concile organise l'inquisition. La prédication marche de pair avec la torture. La délation se mêle aux sacrements. La confession devient exigible, la communion obligatoire. Abstention de culte entraîne privation de sépulture. Sermon est synonyme de supplice. Acte de Foi signifiera bûcher. L'Église a horreur du sang; mais les princes, rois, empereurs, sont les

Digitized by Google

vassaux du Saint-Siège, les lieutenants du pape; à son commandement, ils verseront le sang humain, ils extermineront les nations. Le Christ avait dit à Pierre : « *Rentre ton glaive* », Innocent s'écrie : « Glaive, glaive, sors du fourreau! » C'est ce qui fait dire à Joachim de Flore que l'Antechrist régnait à Rome. C'était du moins le vicaire de Moïse et de Mahomet.

Nul plus que nous n'admire la théocratie romaine, pyramide gigantesque au sommet de laquelle siège son pontife souverain, assis, comme Jupiter, sur les nuées, le tonnerre à la main : trône sacerdotal dont les rois et les empereurs, les cardinaux, les évêques, les chefs d'abbaye, sont les cariatides, dont la masse immense écrase le monde, et dont la base a pour ceinture des fers, des bûchers, des échafauds. Hypogée d'Egypte! pagode de l'Inde! entourées de sphynx, de colosses hybrides, d'hiéroglyphes énigmatiques, sculptées en becs de flèche, en fers de lances, en jets serpentants de foudre!

Digitized by Google

CHAPITRE III

Concile de Latran. — Innocent III entend les prince pyrénéens. — Harangue du comte de Foix. — Réponse de l'évêque de Toulouse. — Réplique du comte de Foix. — Supplique de Ramon de Roquefeuil. — Le pape lève la séance.

Le concile ne dura que vingt jours (du 10 au 30 novembre). Innocent le portait dans sa tête. Les évêques ne firent que signer ses décrets. Il était maître de l'Église comme du monde. Le puissant pontife, après le concile dogmatique, admit à son tribunal les ambassadeurs des nations, les mandataires de France, d'Angleterre, d'Allemagne. Deux compétiteurs se disputaient le trône germanique, Othon de Saxe et Frédéric de Souabe. Othon-le-Superbe était le neveu de Richard Cœur-de-Lion et d'Ellen Plantagenet, tant célébrée par Bertrand de Born. C'était le vaincu de Bouvines. Le Superbe s'était révolté contre la papauté. Innocent lui suscita un rival, le jeune Frédéric, petit-fils de Barberousse. Othon l'appelait le roi des prêtres. Frédéric devait aussi s'insurger contre les pontifes romains. Il était

Digitized by Google

beau-frère, par Constance d'Aragon, du roi Pierre, tué à Muret, et du comte de Toulouse. Pierre, Frédéric II, Ramon VI, Manfred de Sicile, et les deux adolescents Ramonet et Conradin, forment le groupe consanguin, le groupe héroïque et infortuné des victimes de la théocratie romaine. Le maître du monde appela les princes pyrénéens. C'étaient Ramon VI et l'infant de Toulouse, les comtes de Commenges et de Foix; les barons Pelfort de Rabastens, gendre d'Esclarmonde de Foix, Pierre-Roger de Bellissen, qui venait réclamer Mirepoix, Ramon de Rocafeuil, Arnaud de Villemur, Bertram de Porcelet, Gui Cap-de-Porc, le légiste et l'Homère de la défense nationale, Guilhem de Tudella..... Guilhem, probablement blessé à la bataille de Muret et retiré à Montségur ou à Castelbon, se taisait depuis deux ans. Il avait suivi le comte de Foix à Rome et reprend la voix pour nous peindre cette dramatique scène, ce débat immortel de Latran[1].

1. (Strophe 143. — 147, Vers 3161-3380.)

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Concile de Latran. — La discussion continue dans le jardin. — Discours du pape. — De l'évêque de Toulouse. — Du chantre de Lyon. — De l'archevêque de Narbonne. — De Thédise, évêque d'Agde. — De l'archevêque Obicin. — Le pape congédie tout le monde.

Le pape descend dans le jardin du palais, les évêques l'y suivent et la discussion continue, orageuse, et soufflant à travers les empires ébranlés, comme le vent d'automne qui roulait les feuilles flétries du bocage pontifical.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Les comtes de Toulouse et de Foix prennent congé du Saint-Père. — Ils quittent Rome et passent à Viterbe les fêtes de Noël. — Ils vont attendre à Gênes le jeune Ramon. — L'infant reste encore quarante jours à Rome. — Il reçoit la bénédiction du pontife et va rejoindre son père à Gênes. — Les comtes s'embarquent pour Marseille.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Retour de Rome des envoyés de Montfort. — Il apprend que le concile lui a adjugé sa conquête, hormis la Provence. — Il résout d'aller prêter l'hommage-lige à Philippe-Auguste. — Mais auparavant il veut enlever à l'archevêque de Narbonne le duché de Gothie. — Il entre dans Narbonne. — Il est excommunié trois fois. — Il porte l'affaire devant le pape. — Il part pour la France, est reçu en triomphe et prête serment à Philippe-Auguste. — Mort d'Innocent III [1].

Pendant que les princes pyrénéens s'embarquent à Gênes, les mandataires de Montfort, Gui, Foulques, Dominique, arrivent à Toulouse. Ils apprennent à Simon les décrets du concile. Sa conquête lui est assurée. Encore a-t-il fallu l'arracher au pontife. Il réserve la Provence au jeune comte Ramon, et laisse la conquête des croisés à la décision des batailles. Ainsi, après le concile tout reste en suspens. Devant cette incertitude du pontife, Montfort cherche

1. Voir pour ce livre : Dom Vaissette, pour la chronologie. — Pour le récit, l'Anonyme. — Guilhem de Tudelle. — Pierre de Vaux-Cernay. — Guillaume le Breton. — Guillaume de Puilaurens. — Hurter, hist. d'Innocent III.

Digitized by Google

à s'appuyer sur Philippe-Auguste : il est capétien, allié des capétiens de Bourgogne, vassal et agent secret des capétiens de Paris. Philippe a été effrayé et irrité de la superbe du conquérant. Celui-ci dissipera ses ombrages en tombant aux pieds du monarque. Il s'étayera du Louvre contre le Vatican.

Mais avant de se rendre outre Loire, il veut vider sa querelle avec l'archevêque de Narbonne. Le concile n'a rien décidé sur le duché de Gothie. Amalric, prétendant revenir de Rome duc de Narbonne, exigeait l'hommage du vicomte Améric, ordonnait aux habitants de relever les murailles et de construire deux forteresses. Montfort interjeta appel au pape (30 janvier 1216) et ajourna l'archevêque à Rome pour la Pentecôte. Le primat répondit : « Si le comte usurpe le duché de Narbonne, je l'excommunie, lui et ses fauteurs. » Les évêques s'interposèrent entre les deux grands chefs de la croisade. Ils supplièrent Montfort de ne pas entrer dans Narbonne. Amalric et Simon acceptèrent l'arbitrage des évêques ; mais l'archevêque leur défendit d'entrer dans Narbonne. Montfort ne tint aucun compte de la défense du primat ; il se présenta à la porte du bourg et il y trouva le terrible Arnauld. L'archevêque voulut fermer les portes ; mais les Français le repoussèrent l'épée à la main ; Montfort entra dans Narbonne, et fit arborer sa bannière sur le palais vicomtal. Amalric doubla, tripla, quadrupla ses foudres ; il excommunia le chef de la croisade en présence du chapitre, des consuls et du vicomte. Il interdit toutes les églises de Narbonne, et notamment l'oratoire vicomtal ; il fit taire toutes les cloches, ces voix de bronze de la cité. Simon,

Digitized by Google

l'archange de l'excommunication, se vit un instant le roi des excommuniés. Mais il ne s'en troubla pas : il fit dire la messe dans sa chapelle et chanter joyeusement dans l'air la crécerelle du campanile féodal. L'officiant fut un clerc français, et peut-être Pierre de Vaux-Cernay, l'historien de la Croix et le séide de Montfort. Simon était un ferme esprit : il prenait et laissait des volontés des évêques et faisait la sourde oreille aux admonestations des papes. Il n'avait nullement l'intention d'exécuter les décrets d'Innocent III : il voulait toute l'Aquitaine, des Alpes à l'Océan. Sentant vaciller sous lui le Vatican, il résolut de s'arc-bouter du Louvre. Il était sûr de trouver en France un refuge et un triomphe. L'archevêque vint l'excommunier jusque dans son donjon. Le comte le menaça de la voix et du fer; ses valets lancèrent des pierres contre le palais archiépiscopal; ils lapidèrent dans son manoir sacré l'exterminateur de Béziers. L'*Amistança* populaire dut rire amèrement de ces querelles scandaleuses entre les deux princes de la spoliation. L'insurrection romane allait les mettre d'accord. C'était le commencement de la justice de Dieu. Montfort, content d'avoir mis sa main de fer sur le duché de Gothie, et laissant sa querelle avec l'archevêque se traîner devant la cour romaine, hâta son départ pour la France.

Il se rendit à Carcassonne, puis à Toulouse. Rentré au Castel-Narbonnais, il convoqua dans son manoir comtal (7 mars 1216) les consuls, le conseil commun et le peuple de Toulouse. Il voulut s'unir avec les vaincus par un dernier serment solennel

Digitized by Google

et reçut leur hommage ; ils le reconnurent leur seigneur, ainsi que son fils Amauri, et les actes officiels furent signés : *Simon, comte de Toulouse*. Le lendemain (8 mars) le comte, entouré de tous les évêques du Midi, fit à son tour aux consuls, au conseil, au peuple, le serment suivant : « Moi, Simon de Montfort, par la grâce de Dieu, comte de Toulouse et de Leycester, vicomte de Béziers et de Carcassonne, je jure et promets de bonne foi que je serai bon et fidèle seigneur, à l'honneur de Dieu et de la sainte Église, envers tous les hommes de Toulouse. Si je manque, je me corrigerai, par le conseil des prudhommes, pour ne pas être parjure, ce qu'à Dieu ne plaise ! » Amauri prêta le même serment. On voit que, docile aux décrets du concile, Simon ne prit pas le titre de marquis de Provence. Mais il ne lâcha pas néanmoins le Rhône et les Alpes. Il acheva d'éventrer la cité, d'aplanir les fossés, d'abattre les tours des manoirs, d'enlever les chaînes des rues et de fortifier le château Narbonnais; il y perça une poterne du côté du Levant pour entrer et sortir à l'insu de la cité, dont il le sépara par un large fossé palissadé et rempli d'eau de la Garonne.

Après avoir muleté et mutilé la ville et le peuple, il partit pour son voyage triomphal. Il laissa sa femme, sa famille et sa conquête sous la garde de son frère Gui. Il emmena avec lui ses compagnons de guerre, et entre autres son cousin et fidèle Achate, Bouchard de Marli. Tant qu'il fut sur la terre romane, sa marche fut silencieuse ou n'eut que les acclamations des prêtres. Mais au delà de la Loire commencèrent les ovations

Digitized by Google

les villes, les bourgs, les hameaux se rendaient à sa rencontre, évêques et prêtres en tête, avec des bannières, des hymnes et des fleurs, cet encens de la terre; et le carillon des cloches, cette salutation du ciel. On jonchait son chemin de rameaux verts sous les pieds de son cheval. Les images des saints d'argent et d'or faisaient cortège à l'homme de fer, à l'Attila iconolâtre. On chantait : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur », appliquant à l'homme de guerre l'acclamation triomphale de l'Homme-Dieu. On baisait ses vêtements, les housses de son harnais, les baves de son palefroi. Etait-ce le Maure ou le Lion? L'un et l'autre de ces coursiers célèbres partageaient le triomphe du héros catholique et féodal.

C'est ainsi que Montfort traversa Bourges, métropole de la conquête; Orléans, où fumait depuis cent ans le premier bûcher capétien; Chartres, où il confirma une donation faite à la cathédrale par sa mère Amicia, cette Anglo-Normande dont les fortes entrailles avaient conçu de deux hommes trois héros de fer. On achevait alors la célèbre basilique, dont l'architecte sculpta sur le contrefort du sud cette épigramme de granit, peut-être à l'occasion de ces fêtes : *un âne jouant du théorbe!* Il revit son humble manoir, d'où il sortait naguère simple baron, et où il rentrait, après sept ans d'absence, roi d'un territoire plus vaste que la France, et avec une renommée sinistrement immortelle. Enfin il rentrait dans Paris, dans le Louvre, et le superbe, fléchissant le genou, prosternait ses crimes et ses exploits aux pieds de son *chier sire Philippe, illustre roi des François.*

Digitized by Google

Le vieux lion de France, naguère ombrageux et menaçant, se dérida devant l'hommage du rampant et famélique chacal de Montfort. Philippe, sans pitié pour son cousin Ramon VI, accorda à l'usurpateur l'investiture de Toulouse. Non content d'un diplôme royal, Simon, défiant, s'en fit délivrer deux. Voici le plus bref : « Au nom de la sainte et indivisible Trinité, Philippe, par la grâce de Dieu, roi des Français : Sachent tous, présents et à venir, que nous avons reçu notre cher vassal, Simon de Montfort, pour notre homme-lige, pour les fiefs et terres qui ont été conquis sur les hérétiques et ennemis de Jésus-Christ dans le duché de Narbonne, le comté de Toulouse et les vicomtés de Béziers et de Carcassonne; dans les fiefs que Ramon, autrefois comte de Toulouse, tenait de nous, et pour les terres qui sont de notre fief. Sauf le droit d'autrui et celui de nos vassaux. Donné au Pont-de-l'Arche, l'année 1216 et la trente-septième de notre règne. »

Montfort accompagna le monarque autour de Paris, prolongeant son triomphe parmi les *honneurs*, la plus *grande bienveillance* et la plus *aimable familiarité* de Philippe. Le vieux renard capétien redoublait d'autant plus d'amabilité qu'il voyait bien que le tigre qui venait d'engloutir le bélier solaire de Toulouse n'en pouvait digérer les cornes, et qu'il revomirait cette constellation du printemps. Simon cependant, aux verrières de la chapelle de Montfort-l'Amaury, faisait peindre ses conquêtes, des sièges, des batailles, les bannières de la Croix; ses nouveaux titres, mêlés aux anciens, de vicome de Béziers, de comte de Toulouse, de duc de Gothie; son

Digitized by Google

cheval de guerre, ferré par saint Éloi, le célèbre forgeron, qui déhanchait le coursier boîteux de la croisade et rajustait son fémur disloqué, par un miracle chevaleresque ; symbole de sinistre augure, et sainte malice du maréchal limousin. Montfort décorait ainsi de ses trophées les sanctuaires du Nord : les Hautes-Bruyères, qui devaient recevoir bientôt son cercueil ; Port-Royal, sépulture des Marli, et Saint-Denis, nécropole des rois de France. Il se rapprochait des morts. Craignant d'en manquer, il se faisait construire deux sépulcres décorés de victoires, et déguisait sous ces chimères triomphales les lugubres réalités de son trépas et de son néant. Pendant qu'il prolongeait et multipliait les échos de ses fanfares, un messager arriva, sur son coursier haletant, annonçant, de la part du prince de Sidon, que les bords du Rhône étaient en feu.

C'était la fin de la Croisade. Innocent III avait déchaîné l'invasion ; il vit le commencement de l'insurrection nationale. Toute la croisade est comprise entre le massacre de Béziers et le concile de Latran. Innocent en est le Démiurge ; Montfort, le Titan. La réaction populaire tuera Innocent et Montfort. Innocent vit la première défaite de Simon. Dans cet échec, il prévit la ruine finale et le triomphe suprême de la patrie romane. Le regret, plus que le remords, étouffa ce vice-Dieu. Il mourut avant l'âge, à Pérouse (août 1216), six mois après le concile de Latran. Ce concile est sa souveraine apothéose : c'est là que ce maître du monde trôna entouré du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident. Il avait égorgé les Albigeois, abattu l'empire

Digitized by Google

grec, bouleversé l'Allemagne, l'Angleterre, la France, anathématisé trente rois, séquestré les trônes, asservi la catholicité, immobilisé le dogme, mutilé l'Eucharistie, institué l'inquisition, ce chevalet de l'intelligence, et le confessionnal, ce tombeau perpendiculaire de l'âme. Il avait fermé la Bible, et comme l'esprit humain incarcéré l'esprit divin. Théocrate, il n'avait que faire de l'Ecriture; scolastique subtil, il y trouvait quatre sens : l'historique, l'allégorique, l'anagogique et le tropologique. *Janus quadrifrons.* Dans sa harangue de Latran il dit un seul mot du salut *par la Foi.* S'il l'eût admis, il eût été Luther. Il n'admet que le salut par l'Église, et par le glaive, ce sacrement de fer des croisades. La Foi, c'est la liberté; la grâce, c'est l'amour : il retranchait dans le salut l'éclair, l'électricité, l'instantanéité de Dieu. Sa foi admettait la perfidie; son amour, la haine et la mort. Le théocrate était d'airain, mais l'homme reparaissait parfois sous le vice-Dieu. Son concile fut plus inexorable que lui. *Lateranus latrat et latrocinat.* Au milieu de ses chiens aboyants, il resta relativement calme et juste. Il se montra magnanime envers le comte de Foix, l'exterminateur des bohêmes de la croix. Il réserva, dans sa pitié, la Provence à Ramonet de Toulouse, et laissa tomber quelques paroles de miséricorde naïve et charmante, mais stérile, sur l'orphelin de Carcassonne. Son dernier cri fut un cri de guerre : « *Glaive, glaive, sors du fourreau!* » Il mourut en calife d'Occident. Il s'était rendu à Pérouse pour activer la croisade orientale, rêvant d'aller à sa tête reconquérir Jérusalem. Ce César de la crosse et de la croix ne vivait que de

Digitized by Google

sang et de larmes d'oranges. Il ne put digérer, comme l'autre, le sang végétal. Il mourut à cinquante-quatre ans, après avoir, pendant dix-neuf années, régi, agité, gouverné, ensanglanté, épouvanté et foudroyé le monde. Les moines mêmes doutèrent du salut de leur autocrate. Lutgarde, une nonne du Brabant, le vit enveloppé de flammes : la Vierge l'avait sauvé de l'enfer, mais il devait rester dans le purgatoire jusqu'au jour du jugement. C'est le trône brûlant qu'il occupe dans l'histoire, *sedet eternumque sedebit.* C'est un olympien de l'ombre, un superbe Antechrist. Voilà le jugement de Joachim de Flore.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE XIV

BERNARD V, COMTE DE COMMENGES

CHAPITRE PREMIER

Retour des princes de Rome. — Ils débarquent à Marseille. — Ils sont accueillis sur la plage par les chevaliers et les peuples de Provence. — Marseille, Avignon, Orange, Montélimart, toutes les villes du Rhône et des Alpes, se lèvent pour les comtes de Toulouse. — Ramon VI se rend à Barcelone. — Ramonet assiège Beaucaire.

Cependant le vaisseau qui ramenait de Rome les princes pyrénéens fendait les vagues du golfe de Roland. Il longeait ces plages constellées de villes grecques aux noms d'heureux augure : Nice, la Victorieuse; Olbia, la Fortunée; Hières, la Sainte; Massalie, le Repos des mers. Il côtoyait les gracieux archipels de Lérins, refuge de la science au v^e^ siècle, et d'Hières, berceau de la poésie au XII^e^, et tombeau de son historien, le *Monge des îles d'or*.

Digitized by Google

Le navire avait arboré le Bélier de Toulouse; le Bélier solaire rayonnait alors dans le ciel. C'était vers le milieu de mars, le mois de la guerre et du printemps. Avril allait ouvrir la saison des fleurs et des batailles. Pâques annonçait la résurrection du Christ et de la patrie. Que de nombreux et triomphants présages!

Les syndics, en robe rouge, avec leurs insignes consulaires, saluèrent les princes sur le port, et leur harangue de bienvenue rappela l'antique alliance qui unissait Marseille et Toulouse. Ils leur présentèrent les clés de la ville. Les deux Ramon ne logèrent pas chez le comte de Provence, leur parent, prince jaloux ou méticuleux et sympathique aux capétiens; ils furent les hôtes de la République. Ils se reposèrent trois jours des amertumes et des orages du concile et de la mer dans l'hospitalité du château de Tonnel. Le quatrième jour, ils reçurent un messager d'Avignon qui les salua et leur dit : « Seigneurs comtes, ne restez pas ici passé demain matin; l'élite d'Avignon vous attend sur le bord du Rhône, au nombre de plus de trois cents qui vous feront hommage[1]. »

Après avoir reçu le serment d'Avignon, le comte de Toulouse seul revint à Marseille. Le peuple à son arrivée cria encore : « Vive Toulouse, Avignon, Provence! » Le jeune comte était resté à Avignon, réunissant les barons qui descendaient des Cévennes et des Alpes. Ramon VI revint et assembla les ba-

1. V. 3745-3782, *Str.* 153.

Digitized by Google

rons et les citoyens; ils votèrent par acclamation la guerre à Montfort et aux croisés. Mais avant la campagne on voulut prendre possession du Comtat-Venaissin. Le jeune Ramon partit, reçut l'hommage des citoyens, garnit les forteresses et revint à Avignon. Il garnit Pernes, Balmes, Malaucenas... Mais contre lui prêchaient l'évêque et les clercs, contre lui guerroyaient les seigneurs de ...[1], d'Orange, et Lambert de Limoux... Pour lui s'armaient Marseille et Tarascon, Die, Cavaillon, Poitiers, Porcellet, Montauban[2]...

. . . . . .
. . . . . .

Ramon VI décide une double attaque : pendant que Ramonet attaquera Beaucaire, il se rendra en Espagne, prendra le camp de Castelbon, passera les Pyrénées, et rentrera dans Toulouse. Il adresse des conseils à son fils et le recommande aux barons. Il s'embarque pour Barcelone[3].

. . . . . .
. . . . . .

Strop. 166, 7, 8, 9.

Depuis l'investissement de Beaucaire jusqu'à l'arrivée de Simon de Montfort, venant de France.

. . . . . .
. . . . . .

1. *Illisible.*
2. *Str.* 104, 105.
3. V. 3866-3915.

Digitized by Google

Montfort, apprenant l'attaque de Beaucaire, accourt de Paris, chevauche de jour et de nuit, traverse le Berry, le Nivernais, l'Auvergne, et descend d'une course à Nîmes. Il rejoint le prince de Sidon, campé à Bellegarde, entre Nîmes et Beaucaire.

(Dep. le vers 3916. — 4057. — 4135.)

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

CHAPITRE II

Montfort revenu de France. — Il assiège Beaucaire.

Montfort, en dix jours, franchit les 200 lieues qui le séparaient de Beaucaire : un démon éperonnait son cheval ; la fureur et la vengeance lui donnaient des ailes.

Il ne va pas à Toulouse, il ne se rend pas à Carcassonne ; il se dirige à vol d'oiseau sur Nîmes. Il y trouve son frère, le prince de Sidon. Gui avait levé le ban et l'arrière-ban de la croisade. Avec Amauri, son neveu, Gui de Lévis, le maréchal, Jean de Bruyères, Pierre de Voisins, Gui de Lucé, Alard de Roucy, G. d'Encontres, l'évêque de Carcassonne et son neveu l'historien, le régent marche à grandes journées sur Nîmes. Ramon VII, entré dans Beaucaire, avait pris le château de Bellegarde, poste avancé vers l'ouest. Gui reprit cette vedette

Digitized by Google

importune et se porta sur Beaucaire ; mais il n'entreprit rien avant l'arrivée de Simon et revint à son quartier de Bellegarde.

Le comte arrive enfin et campe sur le gravier du Rhône [1].

(Strop. 160. — 165 inclus.).

1. Vers 4122. — 4135.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Continuation du siège. — Beaucaire se rend. Montfort est vaincu.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Montfort revient vaincu à Toulouse. — La victoire de Beaucaire fait bouillonner la métropole romane. — Elle envoie des parlementaires. — Ils sont retenus prisonniers. — Soulèvement, barricades, bataille dans les murs de Toulouse.

Montfort revint vers Toulouse, vaincu, réfractaire aux décrets du pape, et pourtant l'indispensable champion du Vatican. Il bondit des bouches du Rhône aux sources de la Garonne. La victoire de Beaucaire convulsionnait tout le Midi et Toulouse s'agitait orageusement, centre du danger insurrectionnel et de la défense militaire. De là Simon se portera sur les ports de Catalogne et d'Aragon, car il sait que le lion ibère rôde en rugissant derrière les Pyrénées.

Deux camps se dressent encore indépendants sur leurs sommets neigeux : en deçà, Montségur ; en delà, Castelbon. Du premier le comte de Foix est le chef ; du second, Ramon VI. Déjà Ramon a passé le port de Salao ; il va surprendre Toulouse et placer Montfort entre deux feux, Toulouse et Beaucaire. Mais l'habile Simon a cédé Beaucaire et marche précipitamment

Digitized by Google

sur Toulouse. Ramon, devancé et trop faible, recule, repasse la grande Montagne, et pendant un an encore attendra une occasion dans la conque de Palhars.

Montfort cependant s'avance à grands pas et menaçant vers Toulouse. La ville est en pleine insurrection. Les consuls assemblent le conseil. Que faut-il faire? Combattre ou se soumettre? Les murailles sont entr'ouvertes, les tours particulières abattues, les chaînes des rues coupées, le peuple désarmé, le comte disparu. Résister paraît impossible aux prudents, mais possible aux hardis. Montfort s'est arrêté à Montgiscard, à quatre lieues de Toulouse. Il attend ses troupes, et fait tâter la ville par quelques cavaliers; la ville retient comme otage cette cavalerie. Montfort s'élance furieux et en bataille. Les consuls sortent pour le fléchir et prévenir le combat :

« — Seigneur comte, lui disent-ils doucement, vous plaît-il de nous écouter? Voici de quoi nous émerveiller : comment se fait-il que vous veniez armé de glaives et de fer mortel? Vous nous avez octroyé et promis que, de votre part, il ne nous arriverait jamais de mal. Vous devriez entrer sur vos palefrois, sans armes, sans armures, en jupons d'orfroi, avec des chants et des guirlandes, comme il convient à un seigneur. Maintenant vous nous effrayez et montrez un cœur de lion courroucé. — Barons, répond le comte, qu'il vous plaise ou déplaise, armé ou désarmé, j'entrerai dans la ville et saurai ce qui s'y fait. Pour cette fois c'est vous qui m'avez attaqué à tort; vous m'avez enlevé Beaucaire, le Venaissin, la Provence et le Valentinois. Vous

Digitized by Google

vous êtes liés par serment contre moi avec le comte Ramon, pour qu'il recouvre Toulouse. Mais, par la vraie croix! je n'ôterai point mon haubert et mon heaume de Paris que je n'aie choisi des otages parmi la fleur de la ville. — Seigneur, ayez merci de nous, de la ville et du peuple; nous ne vous avons rien fait ni rien pris; le Christ en est témoin. — Barons, c'est trop pour moi de votre offense et de votre défense; ni avant ni depuis la conquête vous ne m'avez aimé. — Seigneur comte, dit Alard de Roucy, vous auriez besoin d'un frein pour retenir votre courroux. Vous déchoirez en abaissant Toulouse. — Seigneur, j'ai tout dépensé, rentes et cens; mes guerriers sont dans la misère. Que ces députés soient incarcérés au Castel-Narbonnais; avec leurs biens nous reprendrons la Provence, mais auparavant ruinons Toulouse. — Seigneur frère, dit le prince de Sidon, ne prenez que le quart ou le cinquième, car si avec votre cœur félon vous détruisez la ville, vous serez honni par toute la chrétienté et vous offenserez Jésus-Christ. — Seigneur comte, ajoute maître Robert, légiste savant, le pape a fait choix de vous; agissez avec droiture, pour ne point jeter la tribulation dans l'Eglise. Toulouse ne vous a pas trahi; ne la condamnez point sans jugement; elle ne doit, en toute justice, souffrir ni perte ni tourment. »

Devisant ainsi, ils arrivent aux portes de la ville, et les députés sont jetés dans les cachots du Castel-Narbonnais.

Mais voici venir l'évêque Foulques : il éperonne son cheval dans les rues; il donne sa bénédiction.

Digitized by Google

Il crie : « Sortez au-devant du comte, qui est si bon. Et puisque c'est Dieu, l'Eglise et moi qui vous l'avons donné, recevez-le en grande procession; vous en aurez récompense dans ce monde et dans l'autre. » « Seigneurs, s'écrie l'abbé de Saint-Sernin, c'est chose vraie ce que dit mon seigneur l'évêque; allez au-devant du comte recevoir son lion. » Là-dessus les citoyens se rendent dans la campagne. Mais voilà que dans toute la ville se répand un murmure : « Retournez-vous-en, le comte veut des otages; il vous traitera comme racaille. » Et en effet les hommes du comte brisent les coffres, enlèvent les trésors. « Rachetez-vous ou vous serez mis à mort! » Les citoyens murmurent entre leurs dents : « O mon Dieu! comme vous nous avez livrés à Pharaon! »

Les femmes et les enfants pleurent. Tout à coup, par toute la ville, retentit un seul cri : « Barons, prenons les armes! Voici le moment de nous défendre contre le fer et le lion; mieux vaut une mort glorieuse! » Tous alors se rassemblent de toutes parts, courant ou éperonnant, chevaliers et bourgeois, serviteurs et valets.... un écu ou un armet, un pourpoint ou un gonion, hache émoulue, faucille ou javelot, arc ou arbalète ou bonne épée de Planson, coutel, gorgère, camail ou cotte de mailles. Et, lorsqu'ils sont tous réunis, pères et fils, dames et demoiselles, concurremment, commencent à élever, chacun devant sa maison, des barrières. Les bancs, les coffres, les cuves, les pieux, les tonneaux roulants, les poutres, les chevrons, montent de terre sur des tables jusqu'aux balcons. On fait par toute la ville de tels apprêts de défense que les cris et le va-

Digitized by Google

carme, mêlés au son des trompes, font bruire et retentir les rues et le ciel. « — Montfort ! » s'écrient les Bourguignons et les Français. « — Toulouse, Beaucaire, Avignon ! « répondent ceux de la ville. Et, là où ils se rencontrent, avec transport ils s'entre-frappent, furieux et acharnés. Les lances, les épées, les piques ou les tronçons, les flèches.....

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

CHAPITRE V

Intervention de l'abbé de Saint-Sernin et de l'évêque. — Ils promettent le pardon du comte. — L'évêque, par trahison, livre la ville à Montfort. — Incarcérations, supplices. Destructions des tours. — Fuite d'Américic de Roaïx. — Il rassemble les exilés dans les Pyrénées. — Gémissement du poète sur Toulouse.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

CPAPITRE VI

Guerre de Montfort dans les Pyrénées. — Il marie Gui, son deuxième fils, à Peyronella de Bigorre et assiège le château de Lourdes. — Il cherche querelle au comte de Foix et assiège le château de Montgrenier. — Il cède à l'évêque de Saint-Lizier cette ville gardienne du port de Salao. — Il prend divers châteaux du Termenois, occupés par les faidits.

Toulouse domptée, Montfort se porte sur les Pyrénées pour en barrer les portes et rejeter les faidits en Espagne. Il pressentait que c'était des montagnes que viendrait la *Délivrance*. Il se rend à Commenges. L'évêque est le gardien du Val d'Aran. De là il passe à Tarbes. Il va marier son fils Gui à Peyronella de Bigorre. Le Bigorre, borné au sud par les Pyrénées, à l'ouest par le Béarn, au nord par l'Armagnac, à l'est par l'Astarac, le Nébouzan, les quatre vallées, a du sud au nord quinze lieues de long sur sept de large environ. Son nom est ibère, comme son peuple, et signifie les *Hauts-Etangs*. Il a effectivement les sources de l'Adour et de l'Arni et le cirque célèbre aux douze cascades. Il possède aussi es plus hautes cimes : le Meddio, le Marboré, le

Digitized by Google

Vignemal. Sa capitale pastorale est Tarbes, déjà connue du temps de César. Les comtes de Bigorre formaient un rameau de ce faisceau de princes cantabres issus d'Aitor, le Jaonna d'Aquitaine vainqueur des Maures. Ses descendants, refoulés par Charlemagne dans les Pyrénées, s'allièrent aux maisons de Béarn, de Commenges et même d'Aragon. Béatrix III de Bigorre épousa Bernard V, comte de Commenges, cousin par sa mère du comte de Toulouse et des fils de Noureddin, sultan d'Alep. Il eut de ce mariage Peyronella[1], qui succéda, tout enfant, à sa mère, sous la tutelle d'Alphonse II, roi d'Aragon. Ce roi la fiança à Gaston VI, vicomte de Béarn (1192). Gaston mourut en 1215, et Peyronella épousa en secondes noces Nuñez-Sanche, comte de Cerdagne. C'est à ce prince de la maison de Roussillon et d'Aragon que Montfort résolut de l'arracher, pour la marier à son second fils Gui, qu'on appelait Guiot pour le distinguer de son illustre parrain, le prince de Sidon. Nuñez, à ce qu'il paraît, ne protesta pas ; Peyronnella se laissa faire, encline au changement. Il se trouva cinq évêques, ceux de Tarbes, de Commenges, de Conserans, d'Aire, d'Oléron, et trois chefs d'abbaye, ceux de Clairac, de Saint-Savin et de Saint-Pierre de Gennerez, approuvés par l'archevêque d'Auch, pour dénouer ce mariage catalan et renouer ce mariage français. Des bras de Sanche elle passa dans les bras de Gui ; elle eut ainsi deux maris vivants. Guiot était un adolescent, elle avait vingt ans de mariage ;

1. Peyronella, Peyrona, Pétronille; même nom.

Digitized by Google

elle pouvait donc être la mère de son époux. Le comte de Commenges, son père, ne lui donna certes pas son consentement. Montfort savait, au besoin, se mettre au-dessus de la raison, de l'Église et de la nature. Les évêques, à son commandement, outragèrent la terre et le ciel. Rome se tut. Trois barons du Bigorre assistaient comme témoins à ce mariage bigame, qui déshonorait et asservissait le Bigorre; il faut citer leurs noms : Bernard de Castelbajac, Guillaume de Barbezieux et Ramon Garsias de Lérida. Des seigneurs du Bigorre firent hommage au mari de Pétronille; mais les fiers barons des hautes cimes refusèrent de rendre le château de Lourdes, clé des vallées du Bigorre et du Béarn, et porte de l'Aragon. Montfort essaya vainement d'escalader ou de pulvériser, avec ses calabres, sur son piédestal de rocher, la magnanime forteresse qui commande son bassin triangulaire, du sein des nuées. Lourdes acquit alors l'honneur d'être, avec Montségur et Castelbon, un des trois asiles inviolés de l'indépendance pyrénéenne[1].

Montfort, n'ayant pu prendre cette porte de l'Aragon, fit un bond de 30 lieues vers l'est pour se rendre maître des portes de la Catalogne. Car, d'après un mot d'un poète, il semble que, affermi dans Toulouse, il eût voulu envahir l'Espagne et renouveler le droit carlovingien jusqu'aux Marches de l'Èbre.

1. Art. de vérifier les dates. IX, 293.
D. Vaissette, hist. du Languedoc, livre XXIII, p. 267.
(Joindre à la mort de Guiot, tué devant Castelnaudari, la mort de Pétronella, enterrée à Lesaledieu, nécropole des comtes de Bigorre.

Digitized by Google

Nous avons vu qu'Innocent III avait été charmé du comte de Foix. Il avait été conquis par la grâce, l'éloquence et l'héroïsme du prince pyrénéen. De sorte que le plus grand adversaire de Montfort, le guerrier qui avait le plus abattu de pèlerins croisés, le baron qui avait armé les deux forteresses inexpugnables de Montségur et de Castelbon, le héros futur de la délivrance romane, fut le bienvenu du foudroyant pontife. Innocent lui imposa une trêve de quinze ans, mais il nomma des commissaires pour lui rendre son château de Foix. A l'abbé de Saint-Tibéri, détenteur favorable du njon comtal, il adjoignit l'abbé non moins propice de Fontfrède. Ils citèrent les deux grands champions. Simon, qui avait rompu la trève, n'y vint pas; Roger, qui l'avait fidèlement observée, comparut. On ajourna les parties au 11 septembre, à Foix. Roger descendit de Tarascon, mais Montfort ne monta pas de Toulouse. Il envoya pourtant son procureur Lucas demander qu'on ajournât encore, et qu'on se réunît à Saint-Jean de Verges, à l'entrée de la montagne de Foix. Saint-Jean était au pouvoir de l'Église romaine. Lucas comparut, mais fit de nouvelles objections, et l'abbé de Fontfrède, impatienté, renvoya Roger et Simon à la stricte observation de la trêve d'Innocent III.

Montfort, qui éludait continuellement la paix du pontife, résolut de la briser par un coup d'éclat. Pendant qu'il triomphait à Paris, le comte de Foix avait relevé le château qu'on appelait Montgrenier et indifféremment Montgaillard : Montgrenier, à cause

Digitized by Google

de la fertilité de son terroir; Montgaillard, à cause de l'escarpement de sa cime arrondie comme une vague. Il formait du côté de l'est un fort avancé du donjon comtal qui barrait les vallées de Tarascon et de Saint-Paoul de Jarrats, au pied du Thabor. Ce château appartenait vraisemblablement aux Bélissen, retirés dans ses murs depuis la perte de Mirepoix.

Innocent III était mort; Honorius II, son successeur, continua sa politique d'apaisement. Ce pape ordonna à l'abbé de Saint-Tibéri de rendre à Ramon-Roger le château de Foix (27 novembre). « Nous ordonnons en conséquence à l'évêque de Maguelonne et au prieur de Fontfrède de recevoir de vous (Ramon-Roger), de Roger-Bernard, votre fils, et de Roger de Commenges (de Conserans), votre neveu, une caution suffisante que vous ne troublerez plus la paix et les affaires de la Foi; et une promesse que si cela arrive, le château de Foix demeurera confisqué au profit de l'Eglise romaine » (8 décembre). De plus, 15,000 sols melgoriens à l'abbé de Saint-Tibéri, pour la garde de la forteresse. Rome faisait argent de tout, de la guerre comme de la paix. Or, ce fut pour empêcher cette paix et la restitution du château de Foix que Montfort s'élança de Toulouse sur Pamiers et de Pamiers sur Montgaillard. Il laissa passer le temps des neiges, et, le 6 février, il campait au confluent de l'Ariège et du Sios, qui descend du Thabor. Ramon-Bernard, infant de Foix, s'enferma dans le roc aérien. Ses compagnons étaient les Bélissen, seigneurs du manoir; les Lantar, dont Saint-Paoul est le bourg et Rocafissada le donjon; peut-être Ramon de Peyrela, leur beau-frère, et ses cou-

Digitized by Google

sins les barons de l'Olmès et du Sabartès. Le comte de Foix était à Tarascon; il n'attaqua pas Simon, mais accourut à Perpignan auprès des prélats garants de la paix. Les commissaires menacent Montfort, lui écrivent de lever le siège, se rendent eux-mêmes au camp de Montgaillard. L'audacieux Simon ne lâche pas sa proie; il ravage, et se fortifie dans le bourg de Foix. Il brave les abbés, les évêques et le pape; les abbés de Saint-Tibéri et de Fontfrède ne peuvent opposer à ces violences qu'un blâme impuissant et qu'un stérile anathème. Ils repartent pour Perpignan, où les attendait l'évêque de Maguelonne; ils y reçoivent les adhésions à la paix du comte de Foix, resté dans Perpignan, de Roger-Bernard de sa roche assiégée, et d'Arnaud de Castelbon d'au-delà des Pyrénées. Castelbon et Montségur semblent désarmer devant le pape. C'est Simon qui maintenant est le rebelle. Il étreint Montgaillard, il le pulvérise de ses calabres, il multiplie les escalades, toujours refoulées.

Montgaillard se montra digne de son nom; il ne céda qu'à la famine. Roger-Bernard, manquant de vivres, dut capituler la veille de Pâques. Après une défense de six semaines, il descendit de son inexpugnable rocher suivi de ses compagnons invaincus, revêtus de leurs armes, mais avec le serment d'être douze mois sans guerroyer contre les croisés, serment qui se confondait avec la trêve, et dont la réciprocité s'imposait à Montfort. Ils montèrent dans les champs d'asile des Pyrénées, Montségur et Castelbon.

Montfort, maître de cette porte de l'Ariège, tira

Digitized by Google

vers l'est et voulut fermer la porte de l'Aude; de Carcassonne, il remonta vers les sources de ce fleuve; il reprit quelques châteaux du Termenois reconquis par les faidits, et traita avec les maisons d'Alion, d'Aniort, de Pierre-Pertuse, et avec le vicomte de Cerdagne, Sancho N-uñez, dont il avait, pour son fils, enlevé la femme, Pétronille de Bigorre. Maître des ports de Bigorre, de Commenges, du Conserans, du Sabartès et de Cerdagne, il crut n'avoir plus rien à craindre pour Toulouse de l'insurrection exilée, qui roulait comme un tonnerre sourd derrière les Pyrénées.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Le cardinal Bertran. — Montfort porte la guerre vers le Rhône et les Alpes. — Il rejoint le cardinal et guerroie contre le jeune comte Ramon. — Il est repoussé de Saint-Gélis. — Il reprend Orange, Montélimart, Die et Crest.

Le pape Honorius II nomma un nouveau légat *a latere*, maître Bertran, cardinal-prêtre du titre de Saint-Jean et de Saint-Paul. Sa mission embrassait les provinces ecclésiastiques d'Embrun, Vienne, Arles, Narbonne et Auch, et les diocèses d'Albi, de Mende et du Puy en Velai. C'est le théâtre de l'hérésie et de la guerre. Le pontife écrivit aussi à l'évêque de Toulouse, Foulques, qui l'avait supplié de le décharger de son épiscopat et de son diocèse, trop étendu et trop orageux. Soit mélancolie de moine vieillissant, soit lassitude de meurtre, soit nausée du sang répandu, soit apparition vengeresse d'un million de spectres remontant du tombeau, soit pressentiment de l'insurrection imminente des vivants répondant à cette immense lamentation des morts, ce grand criminel demandait à s'ensevelir dans ses monastères de Grandselve ou de Floréja. Le pontife

Digitized by Google

romain refusa : il attacha le boucher à son abattoir, le bourreau à son pilori; il dut aller jusqu'au bout de sa besogne tragique. Mais Honorius lui donnait des auxiliaires : il ordonnait aux maîtres et aux écoliers renommés de Paris d'aller prêcher les doctrines orthodoxes à Toulouse : germe et semence qui lèveront quinze ans plus tard, quand Grégoire IX fondera dans Toulouse ces deux institutions jumelles, l'inquisition et l'Université.

Foulques et Montfort se rendirent à la rencontre du proconsul pontifical, recommandé à tous les évêques, archevêques et chefs d'abbaye comme un homme d'un *vaste savoir* et d'une *immense vertu*. Il arriva vers la fin de février en Provence. Bertran portait la guerre du Vatican et Simon portait la bataille de Toulouse. Leur abord et leur accord se firent sur le Rhône. Montfort bondissait partout où se montrait le fantôme de Ramon VI : Ramon était apparu sur la Garonne, et Montfort avait fermé les ports des Pyrénées; il reparaissait quelques mois après en Provence, et Simon accourait pour l'expulser du Rhône et des Alpes. Le grand proscrit semblait doué du don d'ubiquité. Cette fois, c'était une ruse de guerre : il n'apparaissait en Provence que pour attirer Montfort et découvrir Toulouse. Il augmenta bruyamment les libertés d'Avignon, de Beaucaire et de Marseille, puis se rembarqua furtivement pour Barcelone et rejoignit le camp exilé de Castelbon, prêt à passer les Pyrénées.

Avignon était la capitale provençale du jeune Ramon. Il s'intitulait : « Ramon, par la grâce de Dieu comte de Toulouse, marquis de Provence, duc

Digitized by Google

de Narbonne. » Son petit empire, tracé par le Vatican, s'étendait à l'est jusqu'aux Alpes, à l'ouest jusqu'aux Cévennes et jusqu'à l'Hérault. La ville de Saint-Gélis, berceau de sa dynastie, appela le glorieux infant. Dès qu'il fut dans ses murs, l'abbé en sortit processionnellement avec ses moines, nu-pieds, emportant le Saint-Sacrement, chantant des hymnes et lançant l'excommunication sur le peuple et l'interdit sur la cité. Montfort, incarnation de cet anathème, accourut pour châtier la noble Rhodanuse. Gérard, archevêque de Bourges, et Robert, évêque de Clermont, se joignirent à lui avec leurs pèlerins. Saint-Gélis leur ferma ses portes, les repoussa et se mit sous la protection du cardinal Bertran. Montfort recula, abattit sa colère sur Vauvert, sur Bernis, dont il fit pendre les habitants, et remonta jusqu'au Pont-Saint-Esprit pour conférer avec le légat. Bertran, bloqué dans Orange, ne put passer le fleuve qu'à Viviers, harcelé par les citoyens de Tarascon, Beaucaire, Saint-Gélis, Avignon, Marseille, qui traitaient en ennemi ce proconsul hostile au comte de Toulouse, et réfractaire aux décrets du Vatican. Après sa conférence avec le cardinal, Montfort prit et ruina le donjon de Dragonet, gouverneur provençal du jeune comte, donjon qui dominait le Rhône, et dont il fit mettre les défenseurs aux fers comme oppresseurs du fleuve et spoliateurs de ses rivages, mais en réalité comme déprédateurs des nefs et des pèlerins de la croisade.

Montfort se rendit avec *diligence* et *allégresse* à Saint-Saturnin. Il tomba aux pieds du légat et lui rendit d'*inexprimables* honneurs ; pour le séduire

Digitized by Google

le lion se faisait dragon : il n'était, disait-il, que le soldat du Saint-Siège. Il lui demanda la permission de passer le Rhône pour combattre *les ennemis de Jésus-Christ.* Bertran la lui accorda. C'était contraire au concile, contraire surtout à la volonté d'Innocent III. Pendant qu'ils délibéraient sur la prairie du Rhône, les matelots du port lancèrent contre eux une nuée de flèches dont l'une blessa le secrétaire du pape, assis auprès du légat.

Montfort et Bertran passèrent hardiment le Rhône en face des ennemis, campés sur l'autre bord. Ramon VII voulut les combattre dans le lit du fleuve; mais Dragonet, son gouverneur, (qui était un traître) retint son jeune héroïsme, et le perfide entraîna la fidélité des barons. Montfort passa superbement entre les nefs des Avignonnais et les escadrons provençaux, effarés de tant d'audace. Dès qu'il eut touché le bord, barques et chevaux se dispersèrent; la terreur et l'horreur volaient devant la Croix; les gibets de Bernis faisaient son avant-garde; il ne trouva que des châteaux déserts. Il marcha sur Montélimar; c'était la ville des Adhémard. Guitard d'Adhémar était avec Ramon VII. Il n'avait pas voulu rendre sa ville au cardinal; mais un cousin de Guitard, partisan des croisés, l'ouvrit à Simon. Le traître eut la ville, foyer de chevalerie, de poésie et de patriotisme cathare.

Montfort reçut cent chevaliers du nord, envoi de Philippe-Auguste, et qui devaient le servir pendant six mois. Les évêques des Alpes vinrent avec leurs contingents se grouper autour du légat et du *soldat de Dieu.* Il s'élança sur les terres d'Adhémar,

Digitized by Google

comte de Valentinois : Adhémar était fils de la célèbre comtesse de Die, la Sapho tendre et pudique de la Drôme; son frère Geoffroi était gouverneur de Ramon VII. Ils étaient très dévoués à la maison de Toulouse. Simon vint assiéger Crest, très fort et très noble château, situé, comme son nom l'indique, sur la crête d'un rocher. Il était défendu par Arnaud de Die, cousin d'Adhémar, qui repoussa les calabres et les escalades des croisés. Les évêques s'interposèrent entre les deux comtes : on négocia un mariage entre une fille de Montfort et le fils d'Adhémar; on réconcilia aussi Adhémar avec l'évêque de Valence, Humbert de Mirabel, et le comte livra en garantie, à Humbert et à Simon, plusieurs châteaux de la Drôme. Alors, seul, Arnaud de Die rendit Crest. L'évêque de Valence fit une grande infamie, il livra Die, le noble château des Isoard. (C'est alors aussi que Dragonet se réconcilia avec Montfort et trahit le jeune comte, de quoi il sera pendu sur le champ de victoire de Bazuges....) Mais Adhémar, confident des deux Ramon, savait bien qu'il amusait Simon de Montfort et que ce vainqueur allait être précipitamment rappelé vers Toulouse. Un grand événement inattendu éclata vers les Pyrénées.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE XV

SÉZÉLIA DE FOIX, COMTESSE DE CONSERANS

CHAPITRE PREMIER

Retour du comte Ramon VI. — Il repasse les Pyrénées et descend à Saint-Lizier, capitale du Conserans.— Il confère avec les princes conjurés.— Il marche sur Toulouse et défait Joris à la Salvetat. — Il entre dans la ville par le gué du Bazacle. — Joie des Toulousains.

Ramon VI, que Montfort croyait peut-être encore en Provence, débarqua une seconde fois à Barcelone, et rejoignit le camp exilé de Castelbon. Il y trouva le comte de Commenges, son cousin, les vicomtes de Palhars et de Castelbon, qui étaient aussi deux Commenges; Sézélia[1] de Foix, comtesse de Conserans, et sa nièce, Ermessinde de Castelbon, femme de l'infant Roger-Bernard de Foix. L'héroïque Roger-Bernard, tout fumant en-

1. Cécile.

Digitized by Google

core de la défense de Montgaillard, était l'hôte et le patron de ces exilés dans les conques d'Andorre. Les croisés les disaient des Catalans enrôlés par le comte et accordés par le roi d'Aragon. Mais le jeune conquistador, à peine âgé de dix ans, n'avait pas encore pris le sceptre ni le fer de ses batailles. Ce n'étaient pas des étrangers ni des mercenaires; c'étaient de nobles barons, de magnanimes citoyens, la fleur des héros pyrénéens : les Lantar, les Montaut, les Bellissen, et Américde Roaïx, l'hôte des comtes et le tribun de la dernière insurrection de Toulouse. Avec les héros était leur chirurgien, Roquier de Belpech, et peut-être leur ingénieur, Escot de Linas. Puis des poètes : Figueras, Pegulha, Cardinal. Les princesses Ermessinde et Sézélia de Foix accompagnaient, comme Herminie et Clorinde, la colonne chevaleresque. Le Thrasybule pyrénéen se mit en marche au son de la harpe, au chant de cette strophe célèbre, la Marseillaise du XII^e^ siècle : « Comte Ramon, duc de Narbonne, marquis de Provence, votre valeur est si brillante qu'elle illumine le monde, depuis la mer de Narbonne jusqu'à Valence ! Vous ne craignez pas plus ces ivrognes du Nord que le faucon ne redoute la perdrix ! » Le poète revêtait le prince de ses titres perdus et de son héroïsme méconnu.

Le comte passa le port de Salao, ou du Vallier, cette noble et belle montagne qui coupe en deux la grande chaîne, et dont la cime porte, comme une coupe d'eau dans le ciel, un lac d'azur, source aérienne du torrent qui déchire les précipices de sa large base anfractueuse. Il suivit le cours tortueux du Gave jusqu'à Saint-Lizier, capitale du Conserans.

Digitized by Google

L'évêque avait livré naguère sa ville à Montfort; mais Roger de Commenges, fils de Sézélia et neveu du comte de Foix, y reçut Ramon VI. Il y fit halte, attendant les messages des citoyens qui l'invitaient à venir dans Toulouse. Le comte réunit le conseil des chefs; le débat eut lieu dans le palais vicomtal, qui crénelle la cime du monticule dont la ville occupe les pentes en cascade.

— Seigneurs, dit le comte, conseillez-moi. J'ai envoyé mes messagers à Toulouse, aux plus puissants et honorés barons qui m'aiment de cœur et que j'ai toujours aimés. Ils m'ont transmis leurs réponses bien scellées : ils ont livré des otages à Montfort, mais ils aiment mieux les perdre que de me voir exilé plus longtemps; ils me livreront la ville. Quel conseil me donnez-vous?

Le vieux comte de Commenges, son cousin, prit le premier la parole : — Seigneur, dit le vaillant vieillard, écoutez-moi! Si vous recouvrez Toulouse, parage et courtoisie sont restaurés. Vous nous remettez, vous et nous, en lumière! — Seigneur comte, s'écrie le jeune Roger-Bernard de Foix, si vous recouvrez Toulouse, vous tenez les clés de votre fortune. Noblesse et courtoisie les gardent. Il vaut mieux pour vous mourir là en seigneurie qne d'aller plus longtemps par le monde, honni et en danger. — Oui, seigneur, croyez-le, reprend Bernard, infant de Commenges, je ne veux ni avoir ni terre ni biens, si vous n'en avez pas; mais si vous recouvrez Toulouse, il faudra la défendre de telle façon que vous ne la perdiez plus jamais, — Beau neveu, dit le comte, ainsi ferons-nous, s'il plaît à Dieu. — Seigneur comte,

Digitized by Google

reprend Roger de Conserans, allez devant, car vous n'y serez pas plutôt que j'y serai aussi. — Noble action parlée, dit Roger de Montaud; mais il faut l'achever, sans quoi ce serait honte et dommage. — Seigneur comte, dit l'abbé son frère, poussez à Toulouse; nous à vos côtés et les citoyens, c'est assez pour la défendre. — Seigneur comte, ajoute Guéraut de Caraman, vous recouvrerez Toulouse, et nous nos héritages. Nos bras la défendront et vous y serez en paix. — Et si vous y trouvez des Français, ils resteront vos prisonniers, s'écrie Hunald de Lantar. — Seigneur, dit don Américic de Roaïx, envoyez vos messagers, et que votre résolution soit transmise à Toulouse. — Ainsi, don Américic, vous approuvez aussi? — Pour Dieu! notre bien-aimé seigneur, s'écrient tous d'une seule voix, entrez donc à Toulouse! N'eussiez-vous que vos barons, pas un homme ne résistera. Sortez de votre exil, car mendier les grâces d'autrui, mieux vaut la mort ou n'être jamais né! — Barons, répond le comte, Dieu soit loué de la fidélité que je trouve dans vos cœurs d'émeraudes. Vous êtes tous désireux d'entrer dans Toulouse; vous êtes tous d'accord. Marchons donc vers la noble cité qui vient à nous. »

Ainsi s'ouvre et se termine ce parlement dans lequel le feu s'allume et la clarté resplendit[1].

Le comte monte à cheval avec ses barons. Il marche à découvert et d'un pas rapide, à travers coteaux et vallons, combes et bois ombragés. Il descend les

.. *Strophe* 182.

Digitized by Google

gracieuses et sauvages rives du Salat; il traverse la Garonne à Saint-Martori; ses chevaux foulent le sol de Caligurris, berceau de Vigilance, le réformateur. En avant de tous chevauche, avec son petit escadron, Roger-Bernard de Foix. Après lui, gonfanons déployés, trois autres Roger : Roger de Montaut, Roger d'Aspet, Roger de Conserans ; ces deux derniers sont des Commenges. En arrière vient le comte, avec le comte de Commenges, son cousin, et les barons toulousains, les Maurand, les Lantar, les Roaïch et don Américic, le chef populaire de la cité. Ils se dirigeaient sur la Salvetat quand l'avant-garde se heurta contre Joris, le chef croisé du Nébousan, qui battait l'estrade. A cette rencontre, des cris s'élèvent, des cris d'étonnement et de défi; mais Roger de Montaut s'élance, attaque, est attaqué, et les refoule de son glaive étincelant. Roger d'Aspet vole à son secours; il renverse Aimard de la Bessa, dont le cœur crève sous son tricot de fer. Roger-Bernard, les ayant entendus, arrive, gracieusement porté par son coursier arabe ; il atteint Richard de Cornados d'un tel coup qu'il fracasse son écu, déchire son haubert, et contre terre lui brise le crâne et la cervelle. Le carnage commence alors avec les autres, qui vont taillant et tranchant les adversaires de si rude façon que plusieurs demeurent dépecés et en lambeaux. Joris, à voir frapper les compagnons de Roger-Bernard s'est effrayé, et s'est enfui de la mêlée; on le talonne, mais il galope encore mieux. Le comte arrive, éperonnant son coursier; il ne trouve que des ennemis tués ou fugitifs. Le combat était fini : ce n'était qu'un choc d'avant-garde, mais

Digitized by Google

de bon augure. — Seigneur comte, c'est un signe, dit l'infant de Commenges, que nous prendrons Toulouse. — Beau neveu, répond le comte, vous n'en serez pas démenti.

Ils chevauchent tout le jour dans la vaste plaine de Muret. Le soir, ils traversent le champ de bataille; sur la nuit, ils s'arrêtent presque en face de Toulouse. Le comte envoie dans la ville ses fidèles messagers, pour dire à ses amis jurés qu'il est là hors des murs avec les faidits. A l'aube du jour, le comte est pris de frayeur : il craint d'être reconnu; mais une brume se lève; il se cache dans un bois. Bientôt arrivent les amis :— Seigneur comte, lui dit Ugo de Joanis, Dieu soit loué! vous venez recouvrer Toulouse; l'occasion est belle; votre race est sûre d'être obéie. N'eussiez-vous que ces barons armés, c'est assez pour vaincre vos ennemis. Seulement, n'entrons pas par les ponts, nous serions découverts. — Seigneur, ajoute Ramon Bernier, vous êtes attendu comme le Saint-Esprit! » Ils partent, voilés par le brouillard. Bientôt les clochers de Toulouse apparaissent. « Alors, dit le poète, il n'y en eut pas un seul dont les yeux ne se remplissent de l'eau du cœur. » « Vierge, impératrice du ciel, dit en lui-même « chacun d'eux, rendez-moi le lieu où j'ai été élevé! « Vivant ou enseveli, j'aime mieux être là que « d'aller plus longtemps par le monde honni et per- « sécuté! » Ils traversent la Garonne au gué de Bazacle (Vadaculum). Au sortir de l'eau, ils entrent dans la prairie, bannières déployées et pennons flottants. Aussitôt que ceux de la ville ont entendu le

Digitized by Google

signal convenu, ils accourent au comte comme si c'était un ressuscité. Et quand il entre sous les portes voûtées de l'ouest, tout le peuple y arrive, grands et petits, hommes et femmes, épouses et maris. Chacun s'agenouille devant lui et lui baise les vêtements, les pieds, les jambes, les bras, les mains, avec des larmes de joie, joyeusement accueillies. C'est la joie elle-même qui revient en graine et en fleur. « Nous l'avons « maintenant, se disent-ils l'un à l'autre; nous avons « Jésus-Christ; nous avons l'étoile du matin revenue « en splendeur; nous avons notre bon et sage sei- « gneur. Parage et courtoisie étaient morts; les voilà « restaurés, vivants et florissants, et notre lignage à « jamais remonté en puissance. » Ils se sentent le cœur si vaillant et si raffermi que chacun d'eux s'arme de bâtons ou de pierres, de lances ou de dards polis, de couteaux fourbis; tous se répandent dans les rues, tailladant, tranchant, faisant boucherie des Français qu'ils peuvent atteindre, et criant : « Tou- louse! Le jour est venu où sera chassé le faux sei- gneur, avec sa méchante race et son peuple cruel. Dieu protège enfin la droiture, et le comte, qui avait été trahi, a repris tant de cœur qu'avec peu de com- pagnons il a recouvré Toulouse! »

Digitized by Google

CHAPITRE II

Allégresse dans Toulouse — Angoisses de la comtesse de Montfort. — Elle envoie des messagers aux deux Gui et à Simon. — Ramon cerne et fortifie Toulouse. — Arrivée de Gui et de Guiot de Montfort. — Ils attaquent la ville et sont repoussés. — Les chefs délibèrent au Castel-Narbonnais. — Les défenseurs arrivent dans Toulouse.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Montfort apprend le retour de Ramon VI. — Il cache cet événement à ses barons. —Il marche vers Toulouse avec le légat. — Il arrive et délibère avec les chefs. — Bataille intra-muros de Toulouse. — Montfort est vaincu. — Résolution d'investir Saint-Subra. — Le legat ordonne une prédication en France. — Arrivée du comte de Foix.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Le comte de Toulouse, les barons, les consuls délibèrent au petit Saint-Cernin. — Discours des comtes de Commenges, du comte de Foix, de l'infant de Foix, du légiste Me Bernard. — Ils fortifient Toulouse. — Montfort, le légat et les chefs délibèrent au Castel-Narbonnais. — Seconde bataille dans la ville. — Les Toulousains sont vainqueurs.

Digitized by Google

CHAPITRE V

A Pâques, reprise des hostilités. — Les Toulousains attaquent le camp des croisés. — Mêlée des Romans et des Français. — Pierre de Voisins perd son cheval. — Le fils du maréchal est tué. — Montfort tombe avec son palefroi — Il demande à Dieu la mort. — Les Toulousains rendent grâces au Christ. — Ils confessent leur foi religieuse et nationale. — Double siège, double défense. — Ramon VI défend la ville. — L'infant de Foix défend Saint Cyprien.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Les ingénieurs Bernard Paraire et maître Garnier arment les machines et la bataille recommence. — Montfort attaque les tours du pont et le combat s'établit sur la Garonne. — Bernard de Casenac arrive, avec les barons du Périgord, au secours de Toulouse. — La veille de la Pentecôte, Simon ravage les environs et attaque les barrières. — Il reçoit le comte de Soissons et les croisés du Nord. — Le jeune comte Ramon arrive de Provence au son de tous les clairons et de toutes les cloches. — On combat de jour et de nuit sur la rivière.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Montfort prend la seconde tour. – Combat sur la grève de la Daurade. — Les croisés sont refoulés daus le fleuve. — Conseil des chefs au Castel-Narbonnais. — Le comte de Soissons réfute et persifle Montfort. — Am. de Créon dispute avec le légat, — Simon lance une *gâte* contre la ville qui lui oppose un *trébuchet*. — Les comtes Ramon délibèrent au Capitole. — Discours de Me Bernard. – On attaque la gâte. — On est vainqueur à Montaulieu et à Saint-Cyprien. — Désespoir de Montfort. — Gui est blessé. — Montfort est tué.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Joie et triomphe dans Toulouse. — Consternation au camp des Croisés. — Le cardinal de Rome réunit les évêques et les barons en parlement au *Pavé antique*. — Ils déplorent la mort de Simon et nomment Amauri — Le légat le bénit. — Le jeune Ramon VII va recevoir le château de l'Ile. — Après avoir pleuré Simon quatre jours, les croisés attaquent la ville. — Bataille et carnage à Montaulieu. — Le légat vaincu lève le siège. — L'armée en deuil accompagne le corps de Simon à Carcassonne, où il est enseveli dans la basilique de Saint-Nazaire.

Digitized by Google

LIVRE XVI

. . . . . .

CHAPITRE PREMIER

Toulouse délivrée, le jeune comte reprend l'offensive. — Il reprend la Gascogne, l'Ile, Condom, Lectoure. — Il reprend l'Agénais, et les populations exterminent les croisés. — Bernard de Commenges reconquiert sa capitale et son comté, et fait mettre à mort Joris. — Le comte de Foix delivre le Lauraguais et gagne le grande bataille de Bazièges. — La Provence se soulève, et Avignon met à mort Guilhem de Baux, prince d'Orange. — La conquête de Montfort se démolit de tous côtés. — Ramonet épouse dona Sancha d'Aragon.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Rome, instruite de la mort de Simon, pleure son champion. — Le pape ordonne aux évêques de voler ae secours d'Amauri pour venger Simon et Guilhem de Baux. — Il écrit au roi Philippe-Auguste, déplore la perte de Montfort et l'exhorte à envoyer son fils au secours d'Amauri (13 août 1218). — Il confirme Amauri dans les conquêtes de son père. — Il accorde au roi le vingtième des revenus du clergé de France pour les frais de l'armement (5 sept.). — Louis se met en marche pour le Midi. — Amauri parcourt ses domaines. — Siège de Marmande.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Siège de Toulouse. — Dénombrement des défenseurs et des barbacanes défendues. — Après quarante-cinq jours de siège, Louis se retire précipitamment, abandonnant ses engins de guerre. — La France est vaincue après la Croisade. — Les deux Ramon ramassent leurs villes perdues et traquent les Montfort. — Gui de Bigorre est tué au siège de Castelnaudari. — Amauri perd Montréal et Termes. — Le pape exhorte les princes pyrénéens à mettre bas les armes. — Il déshérite Ramon VII. — Amauri offre ses conquêtes à Philippe-Auguste. — Mort de Ramon VI — Son caractère. — Mort du comte de Foix. — Sa gloire.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Ramon VII de Toulouse et Roger-Bernard de Foix achèvent la délivrance. — Le cardinal Conrad, qui succède à Bertran, convoque un concile au Puy-en-Velai. — Amauri offre de nouveau ses conquêtes à Philippe-Auguste qui les refuse une seconde fois. — Trêve entre Ramon VII et Amauri de Montfort. — Mort de Philippe-Auguste. — Le légat excite Louis VIII contre les Albigeois. — Les comtes de Toulouse et de Foix assiègent Carcassonne. — Amauri est abandonné de ses troupes. — Il quitte le Midi pour toujours. — Ramon VII et Roger-Bernard ramènent le jeune Trencabel dans Carcassonne — Fin de la guerre.

FIN.

Digitized by Google

TABLE

—

LIVRE VII

GAUCELI

CHAPITRE PREMIER. — Esclarmonde. — La théocratie romaine. — La France féodale et monarchique. — L'Aquitaine démocratique et chevaleresque..... 1

CHAP. II. — Préparatifs de la croisade. — Innocent III donne le signal. — Appel aux armes des princes. — Meurtre de Pierre de Castelnau. — Prédication dans le nord et dans le midi..... 12

CHAP. III. — Armements des Croisés. — Philippe-Auguste refuse le commandement. — Mais il met à leur tête deux chefs affidés. — Un prince de sa maison, le duc de Bourgogne. — Un officier de sa cour, Simon de Montfort. — La croisade se forme en trois masses énormes. — Elles s'ébranlent et convergent vers le Midi..... 24

CHAP. IV. — Présages sinistres. — Les trois ost croisés s'avancent de l'est, du nord et de l'ouest. — Ils opèrent leur jonction devant Béziers. — Prise et massacre de Béziers..... 35

CHAP. V. — Epouvante du Midi. — Soumission de Narbonne. — Marche de la croisade sur Carcassonne. — Attaque des faubourgs emportés d'assaut. — Inutile

Digitized by Google

médiation du roi d'Aragon. — Siége de Carcassonne et reprise des combats. — Négociations entre le vicomte et les légats. — Le vicomte est retenu captif et la ville prise par trahison..... 48

CHAP. VI. — Entrée des Croisés dans Carcassonne. — Incarcération du vicomte. — Pillage, gibets, bûchers. — Actions de grâces dans Saint-Nazaire. — Election d'un chef du pays conquis. — Simon de Montfort. — Proclamation de son avènement. — Dons à l'Eglise romaine. 62

LIVRE VIII

RAMON-ROGER, VICOMTE DE CARCASSONNE

CHAPITRE PREMIER. — Refuge du sacerdoce cathare à Montségur. — Description de la montagne sainte. — Ascension du patriarche, des évêques, des écoles, des hospices, escortés par des princes..... 73

CHAP. II. — Le Pog de Montségur. — Le Capdhueil. — La cité. — Le village. — L'horizon. — Consécration de la Roche de Montségur..... 83

CHAP. III. — Discorde dans le camp des croisés. — Départ du comte de Nevers. — Premières conquêtes de Montfort. — Soumission de Montréal, Fanjaus, Castres et Lombers..... 92

CHAP. IV. — Les tours de Cap-Aret. — Siége de la Tor-Nova. — Départ du duc de Bourgogne. — Evasion du comte de Toulouse. — Concile d'Avignon. — Voyage de Ramon VI à Paris et à Rome. — Montfort traite avec le comte de Foix. — Prise de Limous et de Saissac... 102

CHAP. V. — Montfort reçoit un message mystérieux. — Il se rend à Fanjaus où l'attend Vidal, abbé de Pamiers. — Origine de l'abbaye de Saint-Antonin. — Prise de Mirepois..... 114

CHAP. VI. — Montfort marche sur Pamiers. — Le Castellar livré par l'abbé Vidal. — Simon se reconnaît le vassal de

Digitized by Google

Saint-Antonin. — Il prend Pamiers, Saverdun, le bas comté. — Il reçoit Lombers et Albi..... 122

CHAP. VII. — Organisation de la conquête. — Ambassade à Rome pour demander au pape l'investiture des domaines de la maison des Trencabel. — Mort de Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne..... 130

LIVRE IX

GÉRALDA DE LAVAUR

CHAPITRE PREMIER. — Guillabert de Castres. — Ramon VI à Rome. — Son retour d'Italie. — Sa visite à l'empereur Othon. — Colère de Philippe-Auguste. — Insurrection patriotique..... 139

CHAP. II. — Les troubadours. — Alix, comtesse de Montfort. — Croisade amenée par les dames de France. — Montfort repousse la paix du roi d'Aragon. — L'abbé de Cîteaux refuse l'absolution à Ramon VI. — Siège de Ménerbe..... 150

CHAP. III. — Mariage du vicomte de Narbonne avec Marguerite de Marli. — Soumission des barons méridionaux. — Concile de Saint-Gélis. — Siège de Termès..... 163

CHAP. IV. — Le château de Termès. — La maison de Termès. — Siège. — Pèlerins bretons, français et allemands. — L'ingénieur Guillaume, archidiacre de Paris. — Prise du Termès. — Guilhem d'Escuret. — Combats. — Sécheresse. — Famine. — Pluies. — Mortalité. — Prise du Termès (22 nov. 1210)..... 174

CHAP. V. — Retour de Montfort à Carcassonne. — Reprise des châteaux du Razez et de l'Albigeois. — Colloque de Narbonne. — Synode de Montpellier. — Concile d'Arles. — Excommunication du comte de Toulouse..... 184

CHAP. VI. — Le comte de Toulouse excommunié se prépare à la guerre. — Il consulte les villes et appelle ses barons.

Digitized by Google

— Dénombrement de l'armée nationale. — Montfort reçoit de nouveaux croisés. — Chute de Cab-Aret 195

CHAP. VII. — Lavaur. — Siège de Lavaur. — Les seigneurs de Lavaur. — Troubles dans Toulouse. — L'évêque et les pèlerins de Toulouse vont joindre Montfort. — Les pèlerins allemands sabrés par le comte de Foix..... 204

CHAP. VIII. — Assaut et prise de Lavaur. — Supplice de Na Géralda, d'Américde Montréal, de deux cents chevaliers et de quatre cents cathares..... 211

LIVRE X

RAMON-ROGER, COMTE DE FOIX

CHAPITRE PREMIER. — Montfort déclare la guerre à Ramon VI. — Prise de Montjoie, Cassers et Montferrand. — Siège de Toulouse..... 219

CHAP. II. — Les princes décident d'assiéger Carcassonne. — Montfort se jette dans Castelnaudari. — Siège de cette place du Lauragais. — Bataille de Las Bordas.... 226

CHAP. III. — Suite de la bataille de Las Bordas. — Soulèvement du midi contre Montfort. — Nouveaux croisés de France, d'Allemagne, d'Esclavonie. — Arrivée du prince de Sidon. — Siège de Tudelle, de Saint-Marcel, d'Hautpoul..... 236

CHAP. IV. — L'abbé de Citeaux nommé archevêque de Narbonne. — Guy de Vaux-Cernay élu évêque de Carcassonne. — Leur sacre dans la métropole de la Septimanie. — Arnauld-Amalric usurpe le duché de Gothie. — Sa campagne contre les Maures d'Espagne..... 244

CHAP. V. — Prise de Saint-Antonin. — L'évêque d'Agen appelle Montfort. — Simon reçoit Agen, et assiége Penne d'Agenais..... 251

CHAP. VI. — Le prince de Sidon attaque Montségur. — L'Acarnaguès. — Les races chevaleresques. — Prise de

Digitized by Google

Lavelanet. — Blocus de Montségur. — Gui recule devant le comte de Foix. — Forteresse du Paraclet..... 257

CHAP. VII. — Gui marche au secours de Simon. — Montfort reprend et redouble le siège. — Capitulation de Penne. — Soumission de Marmande. — Prise de Biron 264

CHAP. VIII. — Siège de Moissac. — Ville, abbaye et territoire de Moissac. — Combats nombreux sous ses murs. — Dans une mêlée, Montfort a son cheval tué; il est enveloppé par l'ennemi et délivré par son frère, le prince de Sidon. — L'abbé intercède pour les habitants. — Les faidits sont égorgés..... 270

CHAP. IX. — Assises de Pamiers. — Préambule. — L'Église. — Les hérétiques. — Les croisés. — Les conquis. — Insurrection de la Gascogne..... 283

LIVRE XI

PIERRE II, ROI D'ARAGON

CHAPITRE PREMIER. — Ramon V se rend à Bordeaux. — Il implore en vain le secours du sénéchal d'Aquitaine. — Il reprend son fils à Savari de Mauléon. — Il se rend à Saragosse. — Le roi d'Aragon envoie une ambassade à Rome. — Innocent III suspend la croisade..... 295

CHAP. II. — Le roi d'Aragon vient à Toulouse. — Concile de Lavaur. — Il rejette les proposition du roi. — Il rend compte de ses résolutions au pape..... 305

CHAP. III. — Le concile de Lavaur députe au pape et fait son apologie générale. — Lettres particulières des évêques méridionaux. — A ces lettres du concile le roi d'Aragon oppose les actes de la ville de Toulouse et des princes pyrénéens. — Il tâche de contracter une alliance et un mariage avec la maison de France..... 317

CHAP. IV. — Le roi d'Aragon cède Montpellier à son beau-frère Guilhem IX. — Il veut s'allier à la maison de

Digitized by Google

France. — Il défie Montfort. — Il est condamné par Innocent III..... 324

CHAP. V. — 330

CHAP. VI. — Manassès, évêque d'Orléans, et Guillaume, évêque d'Auxerre, se croisent. — Ils joignent Montfort à Carcassonne. — Montfort les conduit contre Toulouse. — Amauri est fait chevalier à Castelnaudari..... 331

CHAP. VII. — Le roi d'Aragon passe les Pyrénées, rejoint les princes à Toulouse et tous ensemble vont assiéger Muret..... 339

CHAP. VIII. — Bataille de Muret. — Mort du roi d'Aragon. — Dispersion des princes romans. — Victoire de Montfort..... 342

LIVRE XII

ERMESSINDE DE CASTELBON

CHAPITRE PREMIER. — Toulouse apprend la défaite. — Retour des princes, des barons, des consuls. — Gémissements de la cité..... 351

CHAP. II. — Montfort et les évêques à Muret. — Ils envoient à Rome un bulletin de la bataille et l'étendard du roi d'Aragon. — Ils négocient avec les Toulousains. — Les Montfort sont vaincus à Montségur et au Mas d'Azil..... 357

CHAP. III. — Toulouse et Saragosse se plaignent au Vatican. — L'Aragon réclame son jeune roi. — Don Jaime est ramené en Espagne. — Supplice du comte Baudoin..... 368

CHAP. IV. — Le cardinal Pierre de Bénévent. — Il réconcilie à Narbonne les comtes pyrénéens et la ville de Toulouse. — Il se rend en Aragon pour installer sur le trône le jeune roi Don Jaime. — Pendant son séjour en Espagne, Montfort guerroie dans l'Agénais. — Siège de Cassanhol..... 375

Digitized by Google

CHAP. V. — Bernard de Gourdon et dona Hélis de Turenne. — Siège ou destruction des châteaux de Dôme, de Casenac, de Montfort, de Castelnau, de Bainac et de Sévérac. — Retour d'Espagne de Pierre de Bénévent 383

CHAP. VI. — Concile de Montpellier. — Montfort proclamé prince et monarque de la conquête. — Chute de Toulouse. — Exil du comte. — Dépouillement total des barons pyrénéens..... 389

CHAP. VII. — Philippe-Auguste envoie dans le Midi son fils Louis de France. — L'archevêque d'Embrun revient de Rome. — Harangue de félicitation du pape à Montfort. — Simon attend le prince Louis pour entrer dans Toulouse..... 395

CHAP. VIII. — Louis à Montpellier, à Béziers, à Carcassonne. — Démolition des murailles de Narbonne. — Entrée de Montfort à Toulouse..... 399

LIVRE XIII

GUI CAP DE PORC

CHAPITRE PREMIER. — Départ du prince Louis. — Départ du légat Pierre de Bénévent. — Fin de la croisade. — Triumvirat de Montfort, Foulques et Saint-Dominique. — En cinq mois, ils font supplicier 10.000 citoyens de Toulouse..... 407

CHAP. II. — Concile de Latran. — Ouverture du concile. — Sermon d'Innocent III. — Le signe Tau. — Transsubstantiation. — Inquisition. — Ordres de saint Dominique et de François d'Assise..... 414

CHAP. III. — Concile de Latran. — Innocent III entend les princes pyrénéens. — Harangue du comte de Foix. — Réponse de l'évêque de Toulouse. — Réplique du comte de Foix. — Supplique de Ramon de Roquefeuil. — Le pape lève la séance..... 423

CHAP. IV. — Concile de Latran. — La discussion continue

Digitized by Google

dans le jardin. — Discours du pape. — De l'évêque de Toulouse. — Du chantre de Lyon. — De l'archevêque de Narbonne. — De Thédise, évêque d'Agde. — De l'archevêque Obicin. — Le pape congédie tout le monde.. 425

CHAP. V. — Les comtes de Toulouse et de Foix prennent congé du Saint-Père. — Ils quittent Rome et passent à Viterbe les fêtes de Noël. — Ils vont attendre à Gênes le jeune Ramon. — L'infant reste encore quarante jours à Rome. — Il reçoit la bénédiction du pontife et va rejoindre son père à Gênes. — Les comtes s'embarquent pour Marseille..... 426

CHAP. VI. — Retour de Rome des envoyés de Montfort. — Il apprend que le concile lui a adjugé sa conquête, hormis la Provence. — Il résout d'aller prêter hommage-lige à Philippe-Auguste. — Mais auparavant il veut enlever à l'archevêque de Narbonne le duché de Gothie. — Il entre dans Narbonne. — Il est excommunié trois fois. — Il porte l'affaire devant le pape. — Il part pour la France, est reçu en triomphe et prête serment à Philippe-Auguste. — Mort d'Innocent III..... 427

LIVRE XIV

BERNARD V, COMTE DE COMMENGES

CHAPITRE PREMIER. — Retour des princes de Rome. — Ils débarquent à Marseille. — Ils sont accueillis sur la plage par les chevaliers et les peuples de Provence. — Marseille, Avignon, Orange, Montélimart, toutes les villes du Rhône et des Alpes se lèvent pour les comtes de Toulouse. — Ramon VI se rend à Barcelone. — Ramon assiège Beaucaire..... 437

CHAP. II. — Montfort revenu de France. — Il assiège Beaucaire..... 441

CHAP. III. — Continuation du siège. — Beaucaire se rend. Montfort est vaincu..... 443

Digitized by Google

CHAP. IV. — Montfort revient vaincu à Toulouse. — La victoire de Beaucaire fait bouillonner la métropole romane. — Elle envoie des parlementaires. — Ils sont retenus prisonniers. — Soulèvement, barricades, bataille dans les murs de Toulouse..... 444

CHAP. V. — Intervention de l'abbé de Saint-Sernin et de l'évêque. — Ils promettent le pardon du comte. — L'évêque, par trahison, livre la ville à Montfort. — Incarcérations, Supplices. Destruction des tours. — Fuite d'Américde Roaïx. —Il rassemble les exilés dans les Pyrénées. — Gémissement du poète de Toulouse..... 449

CHAP. VI. — Guerre de Montfort dans les Pyrénées. — Il marie Gui, son deuxième fils, à Peyronelle de Bigorre et assiège le château de Lourdes. — Il cherche querelle au comte de Foix et assiège le château de Montgrenier. — Il cède à l'évêque de Saint-Lizier cette ville gardienne du port de Salao. — Il prend divers châteaux du Termenois, occupés par les faidits..... 450

CHAP. VII. — Le cardinal Bertran. — Montfort porte la guerre vers le Rhône et les Alpes. — Il rejoint le cardinal et guerroie contre le jeune comte Ramon. — Il est repoussé de Saint-Gélis. — Il reprend Orange, Montélimart, Die et Crest..... 457

LIVRE XV

SÉZÉLIA DE FOIX, COMTESSE DE CONSERANS

CHAPITRE PREMIER. — Retour du comte Ramon VI. — Il repasse les Pyrénées et descend à Saint-Lizier, capitale du Conserans. — Il confère avec les princes conjurés. — Il marche sur Toulouse et défait Joris à la Salvetat. — Il entre dans la ville par le gué du Bazacle. — Joie des Toulousains..... 463

CHAP. II. — Allégresse dans Toulouse. — Angoisses de la comtesse de Montfort. — Elle envoie des messagers aux

Digitized by Google

deux Gui et à Simon. — Ramon cerne et fortifie Toulouse. — Arrivée de Gui et de Guiot de Montfort. — Ils attaquent la ville et sont repoussés. — Les chefs délibèrent au Castel-Narbonnais. — Les défenseurs arrivent dans Toulouse..... 470

CHAP. III. — Montfort apprend le retour de Ramon VI. — Il cache cet événement à ses barons. — Il marche vers Toulouse avec le légat. — Il arrive et délibère avec les chefs. — Bataille intra-muros de Toulouse. — Montfort est vaincu. — Résolution d'investir Saint-Subra. — Le légat ordonne une prédication en France. — Arrivée du comte de Foix..... 471

CHAP. IV. — Le comte de Toulouse, les barons, les consuls délibèrent au petit Saint-Sernin. — Discours des comtes de Commenges, du comte de Foix, de l'infant de Foix, du légiste Me Bernard. — Ils fortifient Toulouse. — Montfort, le légat et les chefs délibèrent au Castel-Narbonnais. — Seconde bataille dans la ville. — Les Toulousains sont vainqueurs..... 472

CHAP. V. — A Pâques, reprise des hostilités. — Les Toulousains attaquent le camp des croisés. — Mêlée des Romans et des Français. — Pierre de Voisins perd son cheval. — Le fils du maréchal est tué. — Montfort tombe avec son palefroi. — Il demande à Dieu la mort. — Les Toulousains rendent grâces au Christ. — Ils confessent leur foi religieuse et nationale. — Double siège, double défense. — Ramon VI défend la ville. — L'infant de Foix défend Saint-Cyprien..... 473

CHAP. VI. — Les ingénieurs Bernard Paraire et maître Garnier arment les machines et la bataille recommence. — Montfort attaque les tours du pont et le combat s'établit sur la Garonne. — Bernard de Casenac arrive, avec les barons du Périgord, au secours de Toulouse. — La veille de la Pentecôte, Simon ravage les environs et attaque les barrières. — Il reçoit le comte de Soissons et les croisés du Nord. — Le jeune comte Ramon arrive de Provence au son de tous les clairons et de toutes les cloches. — On combat de jour et de nuit sur la rivière..... 474

Digitized by Google

CHAP. VII. — Montfort prend la seconde tour. — Combat sur la grève de la Daurade. — Les croisés sont refoulés dans le fleuve. — Conseil des chefs au Castel-Narbonnais. — Le comte de Soissons réfute et persifle Montfort. — Am. de Créon dispute avec le légat. — Simon lance une *gâte* contre la ville qui lui oppose un *trèbuchet*. — Les comtes Ramon délibèrent au Capitole. — Discours de Me Bernard. — On attaque la gâte. — On est vainqueur à Montaulieu et à Saint-Cyprien. — Désespoir de Montfort. — Gui est blessé. — Montfort est tué..... 475

CHAP. VIII. — Joie et triomphe dans Toulouse. — Consternation au camp des croisés. — Le cardinal de Rome réunit les évêques et les barons en parlement au *Pavé antique*. — Ils déplorent la mort de Simon et nomment Amauri. — Le légat le bénit. — Le jeune Ramon VII va recevoir le château de l'Ile. — Après avoir pleuré Simon quatre jours, les croisés attaquent la ville. — Bataille et carnage à Montaulieu. — Le légat vaincu lève le siège. — L'armée en deuil accompagne le corps de Simon à Carcassonne, où il est enseveli dans la basilique de Saint-Nazaire... 476

LIVRE XVI

. . . . . .

CHAPITRE PREMIER. — Toulouse délivrée, le jeune comte reprend l'offensive. — Il reprend la Gascogne, l'Ile, Condom, Lectoure. — Il reprend l'Agénais, et les populations exterminent les croisés. — Bernard de Commenges reconquiert sa capitale et son comté, et fait mettre à mort Joris. — Le comte de Foix délivre le Lauragais et gagne la grande bataille de Baziéges. — La Provence se soulève, et Avignon met à mort Guilhem de Baux, prince d'Orange. — La Conquête de Montfort se démolit de tous côtés. — Ramonet épouse dona Sancha d'Aragon. 477

CHAP. II. — Rome, instruite de la mort de Simon, pleure son champion. — Le pape ordonne aux évêques de voler

Digitized by Google

au secours d'Amauri pour venger Simon et Guilhem de Baux. — Il écrit au roi Philippe-Auguste, déplore la perte de Montfort et l'exhorte à envoyer son fils au secours d'Amauri (13 août 1218). — Il confirme Amauri dans les conquêtes de son père. — Il accorde au roi le vingtième des revenus du clergé de France pour les frais de l'armement (5 sept.). — Louis se met en marche pour le Midi. — Amauri parcourt ses domaines. — Siège de Marmande..... 478

CHAP. III. — Siège de Toulouse. — Dénombrement des défenseurs et des barbacanes défendues. — Après quarante-cinq jours de siège, Louis se retire précipitamment, abandonnant ses engins de guerre. — La France est vaincue après la croisade. — Les deux Ramon ramassent leurs villes perdues et traquent les Montfort. — Gui de Bigorre est tué au siège de Castelnaudari. — Amauri perd Montréal et Termés. — Le pape exhorte les princes pyrénéens à mettre bas les armes. — Il déshérite Ramon VII. — Amauri offre ses conquêtes à Philippe-Auguste. — Mort de Ramon VI. — Son caractère. — Mort du comte de Foix. — Sa gloire..... 479

CHAP. IV. — Ramon VII de Toulouse et Roger-Bernard de Foix achèvent la délivrance. — Le cardinal Conrad, qui succède à Bertran, convoque un concile au Puy-en-Velai. — Amauri offre de nouveau ses conquêtes à Philippe-Auguste qui les refuse une seconde fois. — Trêve entre Ramon VII et Amauri de Montfort. — Mort de Philippe-Auguste. — Le légat excite Louis VIII contre les Albigeois. — Les comtes de Toulouse et de Foix assiègent Carcassonne. — Amauri est abandonné de ses troupes. — Il quitte le Midi pour toujours. — Ramon VII et Roger-Bernard ramènent le jeune Trencabel dans Carcassonne. — Fin de la guerre 480

619-82. — Imprimerie D. BARDIN et Cᵉ, à Saint-Germain.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Date Loaned			

Demco 292-5

Digitized by Google

[redacted]BY

IP32
P51
3 v. in 1

Peyrat, N.

AUTHOR

Histoire des Albigeois

TITLE

68328

DATE LOANED | BO

68328

The Library
Union Theological Seminary
Broadway at 120th Street
New York 27, N. Y.

Digitized by Google

1173L